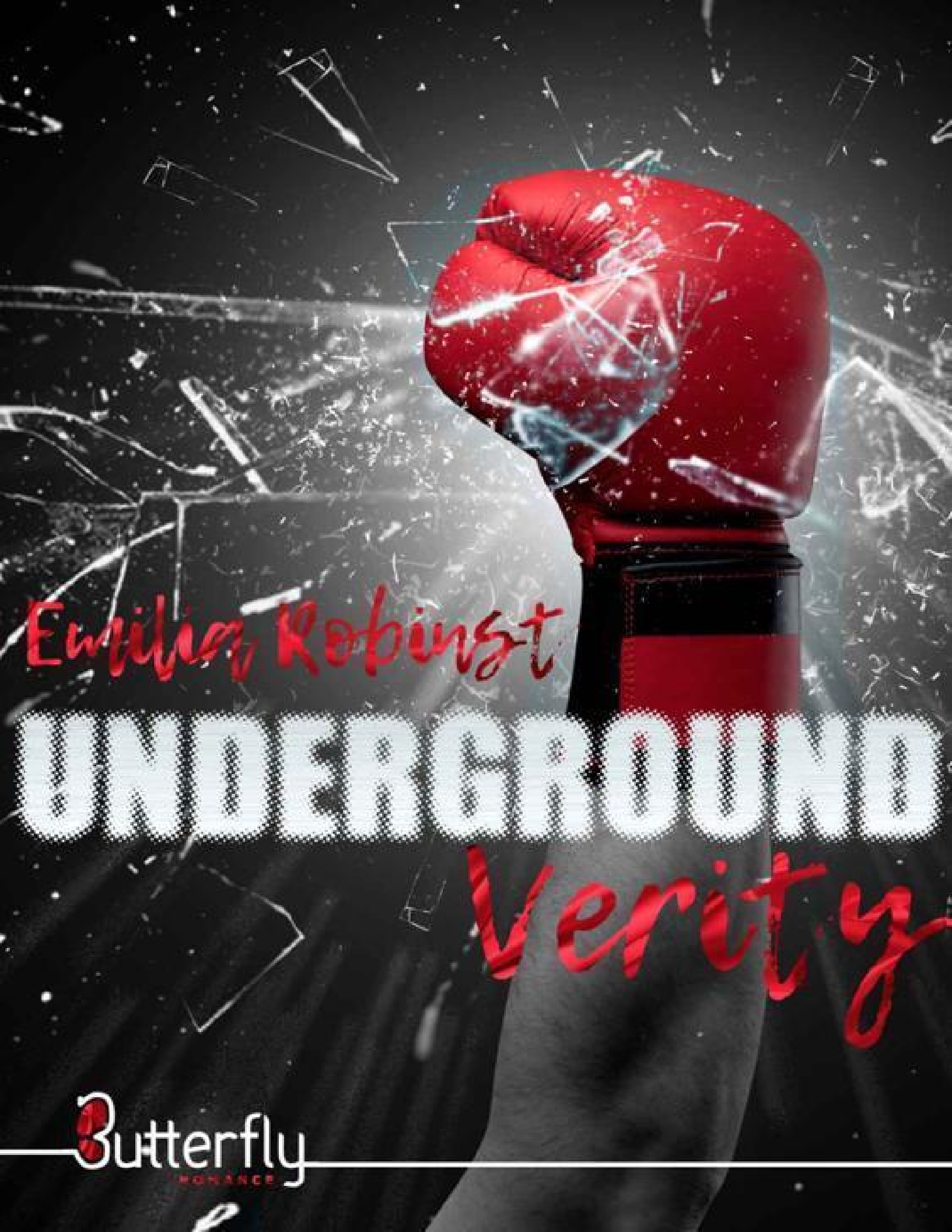




Emilia Robinst

UNDERGROUND

Verity

Butterfly
ROMANCE

Merci d'avoir acheté ce roman !

L'équipe de Butterfly Editions est heureuse de vous accueillir parmi ses lecteurs, en espérant que cette histoire vous captivera et vous passionnera.

Si vous souhaitez rester au courant de nos sorties et avoir accès aux premiers chapitres gratuits de nos romans, n'hésitez pas à vous abonner aux différents comptes officiels de Butterfly Editions.

Facebook : [@editionsbutterfly](#)

Instagram : [butterflyeditionsfrance](#)

Suivez-nous sur TikTok, pour avoir accès à du contenu inédit sur nos ouvrages.

TikTok : [butterflyeditions](#)

N'oubliez pas de vous inscrire à notre newsletter pour vous tenir au courant de toutes nos sorties, événements et autres surprises... Pour y avoir accès, rendez-vous sur notre site www.butterfly-editions.com !

Bienvenue dans notre communauté !

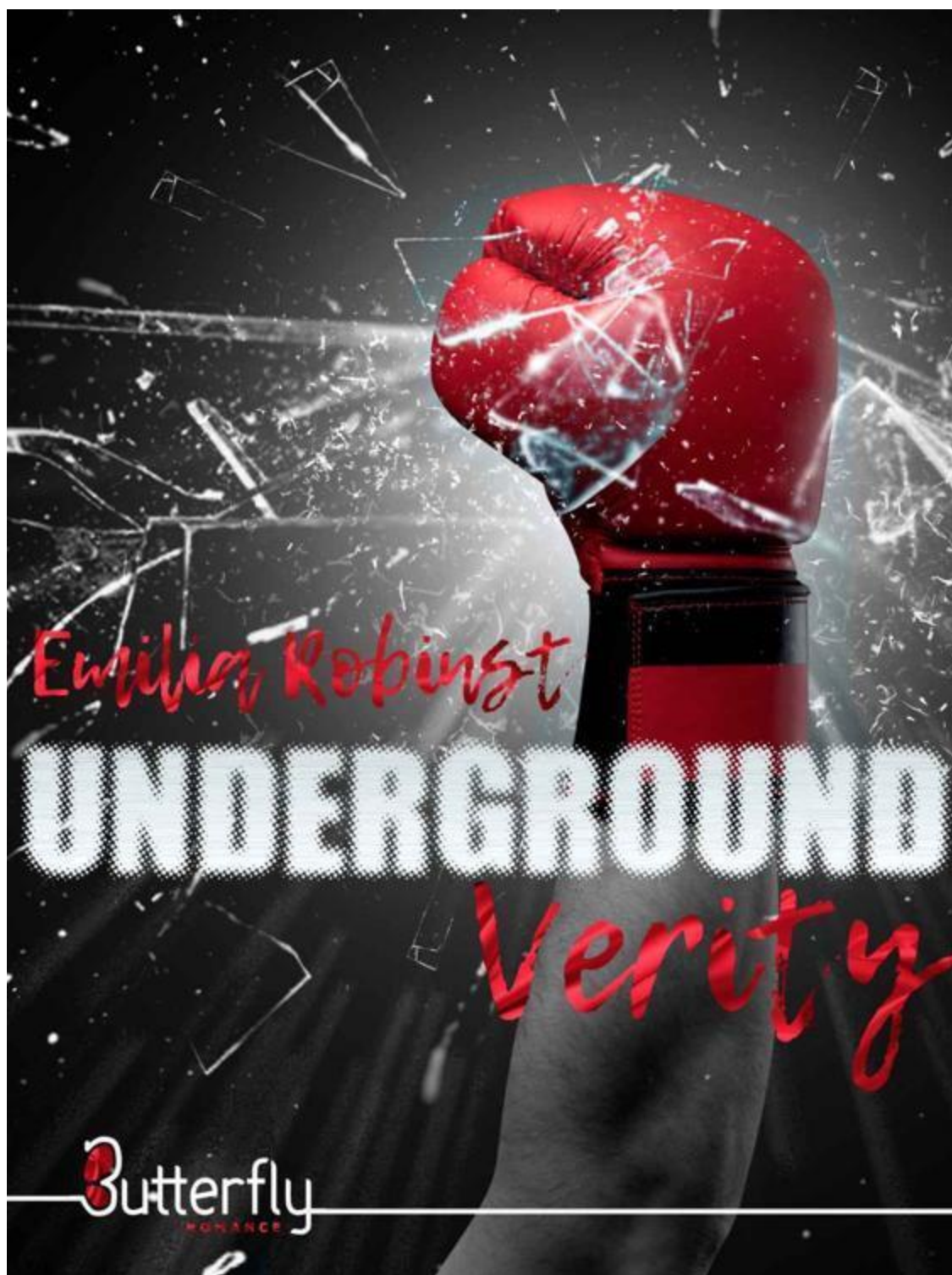
OceanofPDF.com

- [message](#)
- [cover](#)
- [intro](#)
- [copyright](#)
- [page1](#)
- [dedicace](#)
- [prologue](#)
- [ch001](#)
- [ch002](#)
- [ch003](#)
- [ch004](#)
- [ch005](#)
- [ch006](#)
- [ch007](#)
- [ch008](#)
- [ch009](#)
- [ch010](#)
- [ch011](#)
- [ch012](#)
- [ch013](#)
- [ch014](#)
- [ch015](#)
- [ch016](#)
- [ch017](#)
- [ch018](#)
- [ch019](#)
- [ch020](#)
- [ch021](#)
- [ch022](#)
- [ch023](#)
- [ch024](#)
- [ch025](#)
- [ch026](#)
- [ch027](#)
- [ch028](#)
- [ch029](#)

- [ch030](#)
- [ch031](#)
- [ch032](#)
- [ch033](#)
- [ch034](#)
- [ch035](#)
- [ch036](#)
- [ch037](#)
- [ch038](#)
- [ch039](#)
- [ch040](#)
- [ch041](#)
- [ch042](#)
- [ch043](#)
- [ch044](#)
- [ch045](#)
- [ch046](#)
- [ch047](#)
- [ch048](#)
- [epilogue](#)
- [bonus1](#)
- [bonus2](#)
- [bonus3](#)
- [bonus4](#)
- [remerciements](#)
- [couv](#)
- [dedicacee](#)
- [001](#)
- [002](#)
- [003](#)
- [004](#)
- [avenir](#)

Emilia Robinst

Underground Verity



ISBN : 978-2-37652-701-5

OceanofPDF.com

Titre de l'édition originale : Underground Verity

Copyright © Butterfly Editions 2023



Couverture © Butterfly Editions - Depositphotos

Tous droit réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit sous n'importe quelle forme.

Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnes réelles ou des lieux réels cités n'ont d'autre existence que fictive. Tous les autres noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnes, des événements ou des lieux existants ou ayant existé, ne peut être que fortuite.

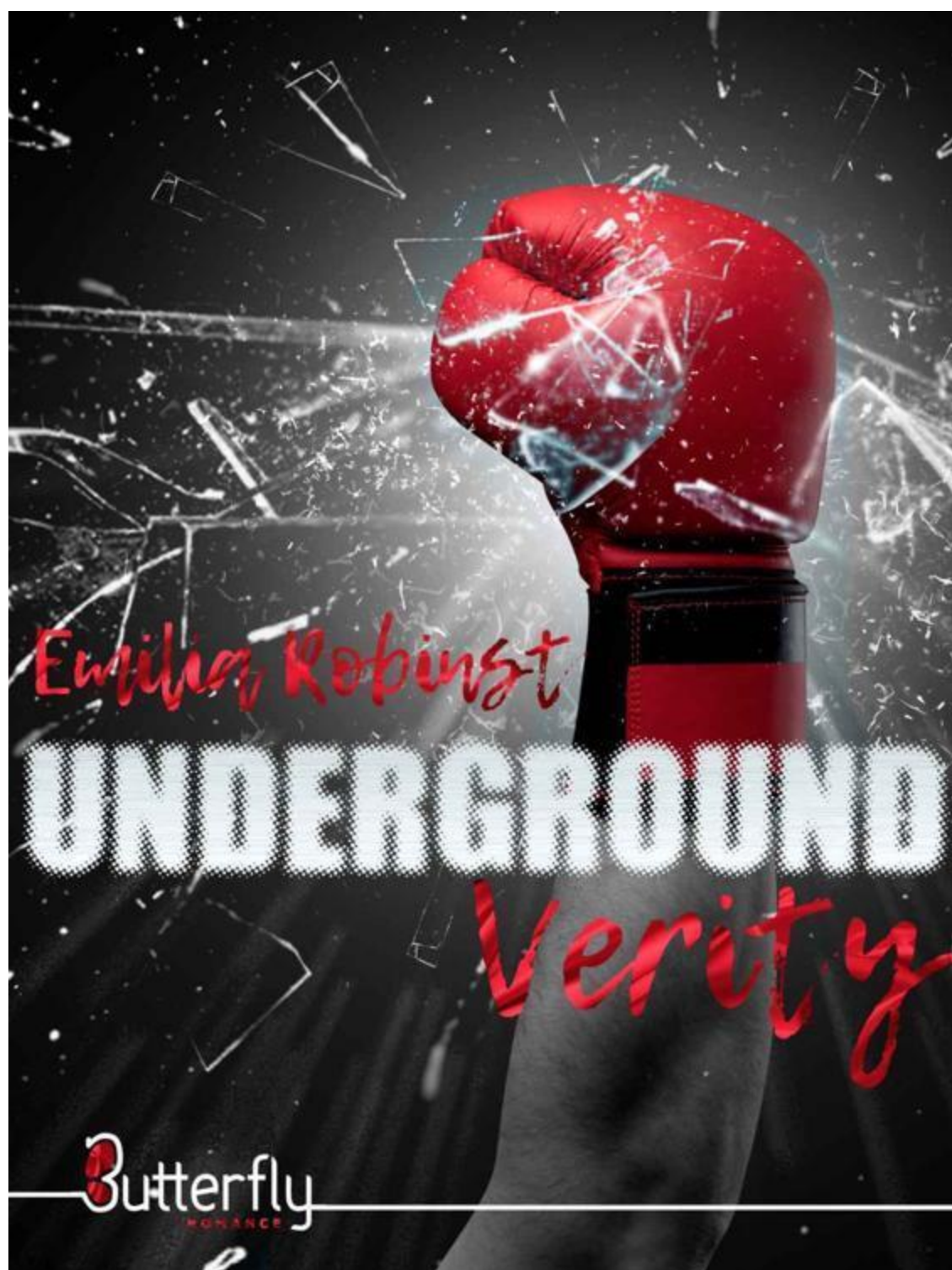
ISBN : 978-2-37652-701-5

Dépôt Légal : mai 2023

25042023-1500-VF

Internet : www.butterfly-editions.com

OceanofPDF.com



OceanofPDF.com

Quoi qu'il advienne, la famille reste votre plus grande force.

OceanofPDF.com

Prologue

Hema

*Belfast, Irlande du Nord.
Printemps 1986.*

Debout derrière la fenêtre, je regarde à travers les fins rideaux beiges, autrefois blanc étincelant, la misère et la peur s'engouffrer dans chaque recoin des rues sombres, bétonnées, de ce qui a longtemps été *mon* quartier.

Si, toute petite, je pouvais m'y balader seule sans aucune crainte, moi, l'une des filles d'Aban Joyce, le leader de la Brigade de Belfast pour l'IRA, je suis, désormais, une fugitive. Ma tête est mise à prix, tout comme celle de mon fiancé. D'après nos sources, la récompense est plutôt prometteuse... de quoi acheter plus de deux-cents fusils. Et au moins cinq-cents kilos de munitions.

Mon regard brun se décroche des caniveaux chargés d'eau sale, ainsi que des modestes maisons à la façade grisâtre afin de se poser sur le journal indépendantiste du jour. Le titre d'un de leurs articles mentionne même nos noms : « *Hema Joyce et Greagoir Lyons, activement recherchés par la Brigade de Belfast pour trahison.* »

Mes doigts, fins et délicats, glissent sur le papier rêche du périodique alors qu'une main, large et épaisse, englobe ma hanche. Ma tête tape contre une épaule carrée, puis je croise un regard vert. Vert et soucieux, ce qui me déclenche une pointe à la poitrine. Je connais Greag... presque par cœur. Ce n'est pas dans ses habitudes d'être inquiet, encore moins angoissé.

D'ordinaire, il est sûr de lui. Silencieux, certes, mais confiant. Si on ignore son côté colérique et tête brûlée.

— C'était évident qu'ils allaient nous balancer, me dit-il simplement, de sa voix rauque, en jetant un coup d'œil à l'article. Il fallait s'y attendre...

— Je sais, murmuré-je en m'humectant les lèvres. Je connais le sort que l'IRA réserve aux collabos.

Nerveusement, je joue avec la petite croix en or que je porte autour du cou. C'est l'une des rares choses que j'ai gardées de ma famille. Parce qu'elle me rappelle ma mère... Mary Joyce. C'est le seul lien que je tiens à conserver de ma vie. De ma vie d'*avant*. Celle que je suis sur le point d'abandonner pour toujours dans le but de sauver mon avenir. *Notre* avenir.

— En attendant, ce n'est pas ça qui va me rassurer... ajouté-je avant de lâcher ma croix, une main dans mes longs cheveux châains. Dois-je te rappeler qu'on compte sur des *Anglais* pour nous sortir de ce borbier ?

— Inutile de me le remémorer, Hem', je le sais.

Il m'adresse un regard rempli de sous-entendus, le genre qui me donne envie de prendre un flingue pour tirer une balle dans la tête de ces deux flics britanniques qui doivent s'occuper de notre protection. Je soupire, tentant vainement de me calmer. Je suis récemment mère, je ne peux pas perdre les pédales. Impossible. Nouvelle vie, nouvelle situation, nouvelle personne. En échange de ceux ayant orchestré l'attentat de l'école primaire, il y a quelques mois. C'était l'accord. Un accord plutôt simple, d'autant plus qu'avec Greag, nous n'avions jamais cautionné un tel acte de barbarie.

Faire sauter des hôtels ? D'accord... Poser des bombes sous un pont ou dans une infrastructure de ces prétentieux d'Anglais ? Pas de problème. Mais, exécuter des gamins ? Non. La limite que je me suis fixée pour l'amour de mon pays et de ma religion est celle-ci : on ne tue pas les enfants. *Jamais*.

— J'en peux plus d'attendre... ça fait trois jours ! marmonne Greag en s'asseyant sur le divan, abîmé par le temps et dont l'odeur de moisi embaume l'intégralité du salon. Si à la tombée de la nuit, ces connards ne sont pas venus, on se casse d'ici, d'accord ?

— Greag, on en a déjà parlé ! m'agacé-je en me reposant sur une simple chaise en bois. Sans papiers, on ira nulle part ! Tu penses que ça me plaît d'être là ? Que je n'aimerais pas partir, aussi ? Et oublier tout ça ?

— Parfois, je me le demande... me lance-t-il, amer, avant de remonter les manches de son pull sur ses avant-bras.

Sa réflexion me scie en deux. D'un coup, c'est comme si on avait glissé une main sous mon chemisier, sous ma peau même, dans le but d'attraper mon cœur et le serrer... le serrer jusqu'à ce que j'explose. Il se moque de moi ? Dois-je lui rappeler ce que j'ai dû subir ces derniers mois ?! À cause de lui. À cause de ce qu'il s'est passé avec Hisolda ?!

— La faute à qui ? Hein ? répons-je, furieuse, ce qui lui provoque un soupir.

D'un geste las, presque comme s'il avait soixante ans et non vingt, Greag se frotte le visage avant de maltraiter ses cheveux roux dont les boucles, autrefois soyeuses, mériteraient un bon coup de peigne.

Je détourne les yeux, me relevant pour retourner près de la fenêtre. Du troisième étage, j'observe les rues se vider petit à petit, en cette fin de journée maussade et pluvieuse.

— Hema, commence Greag avec douceur.

Je l'entends se lever du divan. Ses pas le ramènent jusqu'à moi, faisant ainsi chanter le parquet. Je jette un rapide coup d'œil sur le côté, là où il cherche à braquer ses pupilles dans les miennes. Toutefois, je les garde baissées vers le sol. Je fixe l'une des nombreuses lattes poussiéreuses et mal cirées, tout en m'interdisant de pleurer.

— Hema... Regarde-moi, s'il te plaît.

Je lâche un lourd soupir en guise de simple protestation, levant tout de même la tête vers lui. Nos regards s'entrechoquent en une brutalité rare.

Aujourd'hui, je n'oublie pas que ça fait trois-cent-soixante-cinq jours que l'on se connaît... et ça fait, je pense, trois-cent-soixante-quatre jours que l'on s'aime. Durant tout ce temps, je peux compter sur les doigts d'une seule main les fois où on s'est disputés.

— Je te regarde, murmuré-je, mon nez touchant le sien.

— On a dit qu'on en parlerait plus, d'accord ?

— Oui...

— On savait que ça n'allait pas être facile, mais c'était le *deal*. Notre *deal*. À nous deux. OK ? me répète-t-il alors que j'acquiesce.

— Oui, notre *deal*. À nous deux.

En reprenant ses mots, je veux lui rappeler qu'il en existe un autre dont je ne fais pas partie. Un autre, qu'il a conclu avec Hisolda.

— C'est toi que j'aime. Pas elle, Hema, se sent-il obligé d'ajouter quand j'opine une nouvelle fois.

— Ça aussi, je le sais.

— Bien. Donc, peu importe comment on sort de cet endroit, on en parle plus ? On est d'accord sur ça, Hema ?

Je ne réponds pas, m'abandonnant tout de même entre ses bras lorsqu'il me prend tout contre lui. Je niche mon visage au creux de sa gorge, l'esprit entrecoupé par des images violentes, celles d'une guerre civile qui dure depuis des décennies déjà. Pourquoi les Anglais ne nous laissent pas tranquilles ? Ce n'est pas la mer à boire ce qu'on demande. Juste notre indépendance.

— Hema ?

La voix inquiète, un brin réprobatrice, de Greag me détache de lui, me ramenant dans l'instant présent. Je relève le regard vers lui au moment où il dépose un doux baiser sur mes lèvres.

— On est d'accord sur ça, articulé-je, difficilement, me forçant à croire en ces paroles. On ne parle plus d'Hisolda, ni de...

Toc ! Toc ! Bam ! Boum ! Toc !

Les coups sur la porte me font sursauter. Je bondis de deux mètres entre les bras de Greag. La main sur le cœur, la respiration coupée, je ne peux m'empêcher d'observer Gus qui dort paisiblement dans son petit couffin. À croire que le bruit des explosions et des tirs, au-dehors, le berce plus qu'il ne le réveille.

Greag me fait un signe de la tête. Bien que l'on ait reconnu tous les deux le code, il m'indique de ne pas bouger. Par réflexe, je saisis mon arme à feu, cachée dans mon sac, la glisse entre mon dos et la ceinture de mon pantalon, sous mon chemisier. Je me dépêche ensuite de récupérer Gus dans son lit. J'ai les mains qui tremblent, qui transpirent, et ça ne fait qu'augmenter lorsque, d'un regard par-dessus mon épaule, je vois Greag ouvrir la porte, son pistolet chargé au poing, afin de laisser entrer les deux policiers qui sont censés nous offrir la liberté. Et une nouvelle identité.

Mon cœur s'emballe lorsque je serre Gus tout contre moi. Ses petits bruits de poupon de seulement quatre semaines m'apaisent au moins autant qu'ils m'angoissent. Qu'il nous arrive des bricoles, à son père et moi, est une chose, en revanche qu'il lui en arrive à lui, en est une autre. Il est hors de question que je mette sa vie en danger.

— Vous avez nos papiers ? demande immédiatement Greag en enfouissant ses mains dans ses poches.

Du haut de son mètre quatre-vingts et de ses quatre-vingt-dix kilos, il en impose. Ce n'est pas sans raison qu'à la Brigade de Belfast, on lui a donné

un rôle de lieutenant d'armes. Entre son habileté à tirer avec un fusil et son amour irrationnel envers les sports de combat, Greagoir Lyons était le candidat idéal pour le poste.

— Et vous ? demande l'agent Smith en arquant un sourcil dans notre direction, en particulier dans la mienne. Vous avez la liste ?

Tout en serrant davantage Gus dans mes bras, sa douce respiration chatouillant mon lobe d'oreille, je suis sur le point de confirmer d'un mouvement de menton lorsque Greag me devance :

— Je veux d'abord nos passeports ! ordonne-t-il. Et ensuite, on vous la donne.

— On va plutôt faire l'inverse, nous dit le deuxième agent, John.

Son accent coincé de *Brit* m'esquinte les tympans. Décidément, ces Anglais, je ne peux pas les supporter. Ni eux ni leur stupide royauté. Encore moins leur drapeau, leur hymne à la con et toutes leurs valeurs de culs serrés ! Je ne sais pas où on va atterrir (pas en Angleterre, j'espère) ni si, un jour, j'aurais la chance d'avoir une fille, mais tant qu'elle ne termine pas avec un putain de *Brit*, tout me conviendra.

— Non, insiste Greag en retirant les mains de ses poches. Les papiers contre la liste. C'était notre accord. Donc maintenant, je veux nos passeports. Et après, Hema vous la donnera.

— Vous croyez que c'est vous qui décidez, Lyons ?! se moque l'agent Smith. Vous vous planquez dans cet appartement minable à l'allure d'un cagibi, vous avez toute la Brigade de Belfast aux trousses, votre tête est mise à prix sans parler de ce qui va sûrement arriver au cul de votre gonzesse si vos potes lui tombent dessus, alors moi, je...

BAM !

J'ai juste le temps de cligner des yeux que Greag décroche son meilleur uppercut en plein dans le citron de ce fils de pute.

La puissance du coup le projette en arrière. Il s'étale de tout son long contre la table du salon et les trois chaises en bois qui l'entourent. Je retiens un cri de surprise, serrant encore plus Gus contre ma poitrine comme pour le protéger de toute cette violence. Je m'attends à ce qu'il se réveille en hurlant, néanmoins, il dort toujours paisiblement. Je peux presque sentir les battements de son cœur, calme et plein de vie, résonner contre le mien, déjà usé malgré mes dix-neuf ans.

Je détourne la tête de cet être si merveilleux pour apercevoir Smith essuyer le filet de sang qui s'échappe de ses lèvres. Il se relève tant bien que

mal, refusant la main que lui propose son coéquipier. D'un geste énervé, vexé, il réordonne sa tenue, tout en lançant un regard assassin à Greag dont le visage, fermé, n'annonce rien qui vaille.

— Les papiers ? Je ne vais pas le répéter ! grogne-t-il contre Smith.

Sentant la tension monter d'un cran, je me dépêche d'emballer Gus dans sa couverture en laine, puis j'attrape mon manteau, l'enfilant à la va-vite. Je coince mon petit ange entre les pans de ma veste, histoire qu'il soit bien protégé, au chaud, et me rapproche de Greag au moment où John lui tend les fameux documents, non sans un rictus aux lèvres.

Mon fiancé ne relève pas ce maudit sourire. À la place, il vérifie l'intégralité de nos passeports. De nos trois passeports... Et la première chose qui me frappe, c'est que ce sont des sauf-conduits irlandais.

— On... on ne change pas de nationalité ? questionné-je, perdue.

— Non, vous ferez une demande pour une carte verte en Amérique dans quelques années. Si vous y avez le droit.

J'arque un sourcil, peu certaine de comprendre. Greag, lui, est tiraillé entre sa volonté de castrer Smith et celle, sans doute plus forte, de nous voir déguerpir tous les trois de Belfast.

— On part en Amérique, c'est ça ? insisté-je pendant que l'agent John sort une pochette plastifiée, remplie de documents noircis à l'encre.

— Tout est expliqué dedans, nous précise-t-il en agitant ladite pochette devant nos yeux tel un os face à un chien affamé. Direction Dublin. Vous y serez pendant un mois. On vous a dégoté deux boulots... Lyons, vous irez bosser à l'usine pendant que Joyce, vous serez femme de chambre. Histoire de vous familiariser avec les lieux. Vous êtes natifs de Dublin, à présent. Autant connaître tout ça. Vos actes de naissance, inscriptions aux écoles, comptes bancaires, souvenirs créés et tout le bordel, sont dans le dossier.

— Après Dublin, on fait quoi ? questionne Greag, les sourcils froncés.

— Vous prendrez un bateau en direction de New York. Puis un train pour Chicago, votre destination finale. Les billets ont déjà été édités.

— Chicago ? répété-je, abasourdie.

L'Amérique ? Je ne suis pas certaine de me faire à cette idée. En même temps, à quoi devais-je m'attendre ?

— C'est une très grande ville, vous y serez aussi à l'aise que deux petits poissons dans l'océan, nous lance John.

Je me masse le sternum, de plus en plus nerveuse. Le souffle de Gus, lové contre ma poitrine, m'aide à garder la tête hors de l'eau.

Avec Greag, nous échangeons un regard en coin. Chicago ? C'est vraiment loin.

Pour toute réponse, il ouvre nos passeports, puis me tend le mien. Je découvre enfin ma nouvelle identité alors qu'il énonce la sienne à voix haute.

— Garbhan Lincoln ? Sérieusement ? C'est quoi ce nom de fiotte, là ?!

— C'était le prénom d'un ex-taulard, mort, empoisonné par son codétenu. Je me suis dit que ça vous irait comme un gant, balance Smith, la gueule bien amochée.

Greag lui lance un regard noir sans piper un mot.

— De toute façon, on garde toujours les mêmes initiales dans les protections de témoins. C'est important de préserver une part de réalité dans le mensonge que va devenir votre vie...

Une part de réalité dans le mensonge que va devenir votre vie... Oui, j'imagine. Je glisse mon pouce sur mon nouveau passeport, essayant de m'approprier ce nom qui est, dorénavant, le mien.

— Helen James, murmuré-je. Épouse Lincoln... ça veut dire qu'on est mariés, du coup ?

— Bravo, vous savez lire, Joyce, se moque John en frappant dans ses mains comme pour applaudir.

J'ai envie de lui coller une balle entre les deux yeux, putain.

— C'est plus simple pour voyager. On vous a fait économiser un sacré budget de mariage. Vous vous êtes unis juste avant la naissance de votre fils. Dans une petite chapelle de Dublin. Personne n'ira fouiner dans ce genre de registre. On est plutôt gentils aux services secrets britanniques, non ?

Je ne réponds pas. Sur ma droite, Greag grogne de nouveau.

— Helen... chuchoté-je.

Qu'est-ce que ça fait bizarre...

« Bonjour, je m'appelle Helen. Helen Lincoln. Et voici mon époux, Garbhan ».

Putain, j'ai subitement envie de rire.

— Quoi, ça ne vous plaît pas ? raille Smith. Pourtant, je me suis montré moins imaginaire que pour votre mari. Helen, c'est le prénom de la dernière pute que j'ai baisée.

Quoi ?!

— Toi, je vais te buter ! s'exclame Greag - enfin, Garbhan - en serrant son poing dans le but de le lui en coller une, une nouvelle fois, en plein visage.

Cette fois-ci, je suis plus rapide que lui, posant ma main sur son épaule afin de l'en empêcher. Inutile de jouer aux gros bras, à présent. Garbhan et Helen Lincoln sont des Irlandais lambdas qui partent vivre en Amérique. Ils n'ont aucun casier judiciaire, pas de lourds passés, rien. Nous sommes des gens normaux... Sans plus.

— Stop ! On se calme. Ça suffit, dis-je avant de me racler la gorge et d'adresser un regard suppliant à Greag - *Garbhan* !

Bordel, ça va être dur de me faire à ce prénom ! Mais, je vais y arriver. Je *dois* y arriver.

— Je reviens, déclaré-je, en tournant les talons pour aller récupérer la liste.

Cachée entre deux lattes en bois dans la cuisine, je m'agenouille, presque sous la petite table, afin d'attraper ce maudit papier, plié en quatre. De mes doigts tremblants, je le remets à l'agent John au moment où une nouvelle fusillade éclate dans les rues de Belfast.

Habitués à un tel boucan, ni Greag ni moi ne sursautons, ce qui n'est pas le cas de ces deux imbéciles d'Anglais qui dégainent aussitôt leurs armes.

— C'est au moins à deux pâtés de maisons, détendez-vous, signalé-je, le regard rivé sur leurs flingues, le cœur battant la chamade, au point de choquer la pommette de Gus, toujours contre ma poitrine.

— Maintenant que nous avons chacun ce que nous voulons, il est temps d'y aller, intervient Grea... *Garbhan*.

Il m'indique de prendre mon sac à main et d'avancer vers la porte. Il récupère nos deux valises, posées l'une sur l'autre, près du vieux divan, lorsque Smith nous interpelle :

— Pourquoi Hisolda Joyce ne figure-t-elle pas sur le registre de vos frères d'armes ? nous demande-t-il d'une voix sombre, les yeux tout aussi noirs que le tissu de sa veste.

Dans ma poitrine, mon cœur loupe un battement. Je n'ose rien faire, rien dire, attendant que Gre... *Garbhan* se charge de lui répondre.

— Si elle n'est pas sur la liste, c'est qu'elle ne faisait pas partie de l'unité qui a été appelée à participer à l'attentat de l'école. C'est tout, explique-t-il d'une voix détachée.

Il est plutôt convaincant... bien que je devine sa carotide pulser plus rapidement qu'à son habitude.

— Des témoins l'ont pourtant identifiée plusieurs fois sur les lieux, insiste Smith. Certains affirment même qu'elle s'est fait passer pour une cantinière afin de pouvoir observer la disposition des bureaux et des salles de classe.

— Ils mentent, déclare Garbhan non sans serrer les mâchoires. Vous nous avez demandé une liste complète des personnes qui ont participé, de loin ou de près, à ce massacre. Maintenant, vous l'avez. Désolé si vous êtes déçu de ne pas y retrouver certains noms. Je n'y peux rien.

Je me mords la langue, presque jusqu'au sang. Hisolda *devrait* figurer sur cette liste.

Et elle mériterait amplement son châtiment cependant Greag - *Garbhan* ! - a négocié autrement. Il a échangé notre liberté et notre bonheur contre l'innocence de cette petite garce.

Smith lève les yeux au ciel, ne croyant visiblement pas un seul mot de Garbhan – je vais m'y faire ! Il le faut. John, lui, semble plutôt dubitatif. Son regard clair traîne sur mon visage, assez pâle.

— Alors, Joyce ? On a eu des remords à balancer sa frangine aux autorités ? me demande-t-il en croisant ses bras sur son torse.

Je secoue négativement la tête.

— Mes frères et mon père sont en haut de la liste, rappelé-je. Si ma sœur n'y figure pas, c'est qu'elle est innocente. Je n'ai aucun remords. Ça vous emmerde, mais c'est ainsi.

Contre ma poitrine, le souffle de Gus... – d'ailleurs, je jette un coup d'œil sur son passeport pour connaître son nouveau prénom... *Gaylord*... pitié ! C'est quoi ce nom de chien ?! – ... se fait plus irrégulier. Je le sens remuer contre moi, son petit nez se nichant entre mes seins à la recherche d'un de mes tétons. Merde, où est-ce que j'ai mis son biberon ? Par réflexe, je me balance comme un pingouin afin de le bercer contre moi tout en cherchant des yeux son lait. Je crois l'avoir laissé dans la cuisine.

— Bon, c'est terminé ?! s'impatiente soudainement mon fiancé... enfin, mon *mari*. Vous avez la liste, et nous les passeports. La transaction a été faite, inutile de jouer les prolongations !

Smith et John s'échangent un regard tandis que le mien se pointe par automatisme sur les reins de Gr – *Garbhan*, à l'endroit où sa main se glisse autour du canon de son arme. À toutes fins utiles.

— La nuit est en train de tomber, commente John en regardant rapidement au travers des rideaux du salon. C'est propice à votre départ. Dans le dossier, il y a un mémo avec un numéro d'urgence. Appelez si, un jour, votre vraie identité est sur le point d'être révélée. Il y aura toujours quelqu'un au bout de la ligne. Surtout, ne croyez pas que vous allez avoir la paix. Vous serez sous surveillance pendant encore quelques années.

— Magnifique, lance Garbhan avec un sourire glacial sur les lèvres. Me faire coller le cul par des Britanniques en manque, c'est ma grande passion. *Helen*, prends ton sac, on y va. Je vais chercher le biberon !

En une minute, on se retrouve sur le palier, entourés de deux valises. Deux malles pour vingt ans de vie, c'est... je n'ai pas les mots. Je ne réalise pas que je ne reviendrai plus jamais ici, dans cette ville. Dans cet appartement, connu seulement par Greag et moi. Dans cette pièce où j'ai bu mon premier verre, où j'ai fait l'amour pour la première fois, où j'ai appris à me servir d'une arme, où Hema Joyce est morte et où Helen Lincoln est née.

Je passe l'anse de mon sac sur mon épaule, referme doucement les bras autour de notre fils, tentant de calmer son agitation et son impatience que je devine dans ses mouvements saccadés.

— Pas de regret ? demandé-je à G... Garbhan en me tournant vers lui. Mon regard slalome entre lui et Gus, enfin *Gaylord*.

— Non, tant qu'on est tous les trois, je n'en ai pas, me rassure-t-il en enfonçant sa main dans mes cheveux, son pouce frôlant avec douceur mon menton. Et toi ?

— Aucun.

Et c'est vrai. Je n'en ai aucun. Sauf un. Mon prénom.

Helen... je le déteste !

Chapitre 1

Debbie

*De nos jours...
Chicago, Illinois.
Mai 2019.*

Assise à mon bureau depuis ce matin, avec seulement une mini salade verte dans l'estomac, gobée en guise de déjeuner, je relis pour la énième fois de la journée les contrats de travail des dix nouveaux employés que ma boîte d'import/export, McFly Business, vient d'embaucher pour la saison estivale. La responsable étant en congé maladie longue durée depuis trois mois, j'ai hérité de toutes ses missions. Certes, l'augmentation de salaire est appréciable, mais en tant qu'assistante des Ressources Humaines, j'avais déjà assez de boulot comme ça.

— Voilà. Direction les impressions, marmonné-je en validant les tirages grâce à un simple double-clic sur ma souris.

Je ferme aussitôt mes dossiers sur mon ordinateur, me laissant retomber sur ma chaise, la tête vers l'arrière. Terminé. Et il est sept heures du soir. Le calme qui règne dans tout le septième étage me confirme que cela fait un moment que mes collègues ont quitté les lieux. Je n'entends que quelques bribes de conversations, une ou deux personnes qui maltraitent leur clavier et le téléphone au standard qui sonne. Un vendredi comme un autre, au final. Seuls les acharnés du boulot ou ceux qui ne savent pas gérer un planning se trouvent coincés au bureau, la veille du week-end.

Fut un temps, j'aurais été dans la première catégorie. J'avais peur de rentrer chez moi, de me retrouver avec Cassey. Devoir affronter ses questions, la solitude, la dure réalité d'une mère célibataire bien que j'aie eu la chance d'être toujours bien entourée, grâce à ma belle-mère et à ma belle-soeur. Se réveiller dans un lit froid, ne pas partager de regards au petit déjeuner, ne pas se battre pour l'eau chaude sous la douche, c'est... ça manque. D'autant plus lorsque je m'évertue, depuis dix ans, à élever un homme. D'ici quelques années, mon fils en sera un, je n'ai donc pas le droit à l'erreur. C'est mon mantra : « *garçon d'aujourd'hui bien éduqué, homme de demain bien élevé.* »

Au loin, j'entends le téléphone de l'accueil arrêter de sonner.

À présent, si je reste tard au bureau, c'est en raison de mes responsabilités dans la boîte, pas parce que je ne veux pas rentrer chez moi. La boule que j'ai au ventre – depuis la mort de Gaylord, pour être exacte – s'affine de jour en jour. Mon côté féministe aurait aimé clamer haut et fort devoir un tel résultat à tous mes efforts personnels, mais ce n'est pas vrai. J'ai accepté de prendre un café, le jour d'un départ en week-end entre filles, avec un remède miracle, nommé Stanley Birmingham.

Honnêtement, jamais je n'aurais pensé qu'un gamin de vingt-six ans, alors que j'en avais presque trente-deux, aurait eu assez de cran, de couilles et de conscience pour m'accueillir avec tout le *package* que je me trimballe au cul depuis des années. À savoir, un enfant ; un ex, mort sur le ring de l'*Underground* ; des beaux-parents envahissants qui m'aiment comme si j'étais leur fille ; un passé plus que trouble avec Connor. D'ailleurs, la simple évocation de ce prénom me rend aussi hystérique qu'un chien dressé pour le combat. *Bref.*

Je m'humecte les lèvres et me redresse sur ma chaise. Tout en regardant le planning de lundi, je glisse mes doigts dans mes cheveux, tire sur l'élastique de mon chignon pour libérer ma longue chevelure caramel dont la couleur rappelle celle de mes pupilles. Je secoue la tête, puis me masse le crâne.

J'ai à peine le temps de savourer cet instant de calme que mon portable vibre entre les pages de mon agenda de travail, là où mes billets d'horoscope, en fêrue d'astrologie que je suis, y sont éparpillés. Comme à chaque fois que je reconnais la musique programmée pour le numéro de ma belle-mère, j'ai le cœur qui se serre. C'est d'une main tremblante que je prends l'appel :

— Oui, Helen ?

— Ah, Debbie, ma chérie. Enfin quelqu'un qui répond à son téléphone dans cette famille !

J'esquisse un sourire, me laissant de nouveau aller contre le dossier de mon fauteuil. Je connais Helen Lincoln depuis que j'ai seize ans. Depuis qu'un soir, Gaylord m'a embrassée sur le perron de leur maison, à Pill Hill. Malgré ce qu'il s'est passé entre les Lincoln et moi, je suis restée aux yeux d'Helen et Garbhan, leur belle-fille adorée sur qui ils peuvent compter et à qui ils peuvent se plaindre lorsque leurs deux autres enfants, Coleen et Gabe, décident d'agir comme « bon leur semble ». C'est juste que l'une a vingt-six ans, l'autre vingt-et-un, ils sont majeurs et vaccinés. D'autant plus qu'ils ont, à leur tour, une vie. Coleen ayant déménagé à New York, il y a deux ans, et ayant eu un bébé l'année dernière, la pilule reste difficile à avaler pour mon beau-père qui pensait que sa petite fille chérie demeurerait avec lui pour toujours.

— Je vous écoute, dis-je en coinçant mon téléphone entre mon oreille et mon épaule.

En vérité, je suis rassurée d'entendre que sa voix est aussi agacée. Ça signifie que mon beau-père se porte comme un charme. Depuis qu'on lui a diagnostiqué un cancer des poumons, il y a deux ans, j'ai peur qu'Helen m'appelle pour m'annoncer son décès. Honnêtement, je ne préfère pas envisager cette hypothèse. Je serais très affectée. Et je ne parle même pas de Cassey ou du reste de notre famille.

— Je me demande si on capte la 4G en Californie ! râle-t-elle au téléphone, ce qui me fait sourire.

— Coleen ne vous a toujours pas répondu pour dimanche midi ? C'est ça ?

— Cette enfant pense que je peux cuisiner pour dix personnes une heure avant de passer à table !

— Normalement, le déjeuner est maintenu. Elle m'en a encore parlé la semaine dernière. C'est juste qu'elle doit être occupée avec ses valises. Ils atterrissent demain matin à l'aéroport.

— Mmh...

J' imagine ma belle-mère en train de faire une petite moue. Déjà, quand Coleen a dit à ses parents qu'elle partait vivre à New York avec Parker, ç'a été le drame, mais lorsqu'elle leur a annoncé qu'ils avaient acheté une

résidence secondaire à San Diego pour y aller de janvier à mai, entre deux saisons de *free-fight*... ç'a été explosif.

— Je dois vous laisser, Helen, je suis encore au bureau, m'excusé-je en commençant à ranger mes documents.

— À cette heure-là ?! s'égosille-t-elle. Alors que tu as deux hommes qui t'attendent à la maison ?

Je me retiens de lever les yeux au ciel.

— Stan et Cassey sont assez grands pour se gérer tous seuls, ne vous inquiétez pas. Ils ont pour mission de mettre la table et de préparer le dîner.

— Autrement dit, soirée pizza devant la télé.

Cette fois-ci, je ris doucement.

— Connaissant votre petit-fils, c'est certain. Il négocierait sa nouvelle PlayStation pour une pepperoni aux fromages devant la télévision.

— Ah, ça, j'imagine bien.

— À dimanche, Helen.

— À dimanche, ma chérie, me répond-elle avant de s'empresse d'ajouter quelques mots. Évidemment, Stan est le bienvenu, d'accord ? Je l'ai compté.

— Je lui dirai, merci beaucoup. Bonne soirée.

Je raccroche et range mon téléphone dans mon sac à main. Sa prévenance au sujet de Stan me touche énormément. Je devine combien ça ne doit pas être facile pour elle de me voir avec un autre homme que son fils.

Avec lassitude, je me frotte le front, la migraine pointant le bout de son nez, comme à chaque fois que j'essaie de démêler les nœuds trop serrés que les frères Lincoln ont noués entre chaque neurone de mon cerveau. J'ai trop de mauvais souvenirs. Trop de stress, de peur. Trop de craintes. Tout ça a balayé la joie et l'innocence de mes vingt ans. Parfois, je me sens si usée, lasse, que j'ai l'impression d'avoir cinquante-cinq ans, et pas trente-trois.

Je soupire, puis défais les deux premiers boutons de mon chemisier blanc, accentuant ainsi mon décolleté, ce qui m'importe peu. Mon poste m'accorde le droit à un petit bureau privé dont les baies vitrées, accompagnées de stores, donnent sur l'*open space*.

Je range mes affaires tout en préparant mes dossiers pour lundi matin – c'est mon côté organisé – me forçant à mettre Gaylord Lincoln dans un coin de ma tête. Mon téléphone bipe alors, signe que je viens de recevoir un nouveau message. De la part de Stan. Mon cœur s'emballe aussitôt.

À quelle heure tu rentres, ce soir ?

J'esquisse un sourire, attrapant mon portable de mes deux mains, les coudes en appui sur mon bureau, là où des documents et des contrats y sont éparpillés.

#Pourquoi ? Tu veux savoir quand ta maîtresse doit partir ? tapé-je, amusée.

#Je pourrais faire une blague sur Cassey, mais je passerais soit pour un gros pédophile, soit pour un mec qui n'aime pas le fils de sa nana !

Je lève les yeux au ciel. Il exagère. C'est sans doute pour ça que je l'aime. Pour sa spontanéité, aussi. Son insouciance. Le fait qu'avec lui, rien n'est jamais « grave ».

#Je viens tout juste de terminer. Le temps que je mette un peu d'ordre dans mes documents, après je rentre.

#On s'en cogne de tes docs.

Je me mordille la lèvre inférieure et croise ma jambe droite par-dessus la gauche tout en lui écrivant un nouveau message.

#T'es si pressé de me voir ?

#Ouais... 💧🍆

J'éclate de rire. Cet homme a un problème !

#T'es pas sérieux ?

#Je ne vois pas comment je peux être plus sérieux. Ah si... 💧🍆🍑
🍑🚫... ça me paraît clair, non ?

En effet, une langue et une pêche, doublées d'une aubergine mouillée... Le programme de la soirée après avoir couché Cassey me semble plutôt évident.

#Tu veux une salade de fruits pour le dessert ? proposé-je en souriant à ma propre plaisanterie.

#Seulement si je peux croquer ta cerise 🍷🍒

Il est incorrigible !

#T'as déjà pensé à consulter un sexologue ?

#Tu es ma meilleure thérapeute, trésor.

Sur mes lèvres rosées, mon sourire s'agrandit un peu plus alors que mes pommettes se colorent légèrement. Je ne sais pas si c'est un compliment, mais mon petit ego décide de le prendre comme tel. Je ne me rappelle pas avoir reçu autant de compliments que depuis que je partage ma vie avec Stan. Aussi bien au lit qu'au quotidien. Même si j'ai encore beaucoup de mal à les accepter. Séquelles d'une première relation basée sur l'adrénaline, l'addiction ainsi que la dissociation entre Amour et Sexe, on va dire.

#OK... je vais faire comme si tu ne m'avais jamais envoyé ces émoticônes perverses et je vais retourner à mes dossiers. Bye !

#À tout à l'heure... 🍷

Je me pince les lèvres afin de m'empêcher de sourire comme une idiote. Je dois dire que ça ne fonctionne pas très bien puisque je sens les coins de ma bouche trembloter avant de remonter sur mes joues.

— *C'est quoi ce sourire coquin ?*

Comme une adolescente prise en pleine bêtise, je m'empresse de ranger mon portable avant de me retourner vers Leslie, mon amie et collègue de travail depuis plusieurs années maintenant. Qu'est-ce qu'elle fait encore ici ?

— Je n'ai pas de sourire coquin.

— Vraiment ? me demande-t-elle, les bouclettes de son carré blond, retenues par des pincettes en forme de papillons sur le dessus de son crâne, battant contre ses tempes à chaque mouvement de tête.

Du haut de ses quarante ans, avec ses longues jupes colorées, ses bracelets dorés aux poignets, Leslie Hartmann est un mélange parfait entre une hippie du dimanche et une diseuse de bonne aventure.

— Vraiment ! insisté-je en fermant mon agenda d'une main distraite. D'ailleurs, qu'est-ce que tu fais encore là, toi ?

— Everton voulait le planning des livraisons des deux prochaines semaines avant ce soir, huit heures... J'ai pas eu trop le choix.

Nous nous échangeons un regard entendu. Ronan Everton est le directeur adjoint de la plateforme. C'est un accro du boulot, un peu «vieux beau» sur les bords, avec une tendance à penser que le meilleur job que puisse avoir une femme, c'est assistante de direction. Si je suis sa logique, je dois m'estimer chanceuse d'avoir un tel poste à même pas la quarantaine !

— Tu m'étonnes, raillé-je.

— Je suis passée aux impressions pour ces satanés plannings, je t'ai ramené ça, ma belle, m'informe-t-elle en me tendant les contrats de travail. Ça t'économisera quelques pas, et quelques ampoules.

Son gloussement accompagne son regard, rivé sur mes escarpins vernis et mes talons de neuf centimètres.

— On ne dirait pas, mais elles sont confortables ! dis-je en me mettant debout, ma jupe crayon noire enserrant mes cuisses.

Je l'époussette par réflexe alors que j'entends Leslie reprendre :

— Alors, ce sourire ? Ça n'a rien à voir avec le beau gosse qui te sert de mec depuis deux ans ?

Je ne réponds pas, faisant mine d'être occupée à récupérer ma veste de tailleur, jaune pastel, et mon sac à main en cuir. Je suis discrète sur ma vie. Ma vie privée encore plus. Et aussi étrange que cela puisse paraître, Stan est mon jardin secret.

— Bingo ! chantonne-t-elle face à mon mutisme.

— Ça ne fait pas deux ans que je suis avec Stan, précisé-je malgré tout.

J'éteins ma lampe de bureau, puis quitte mon espace de travail, accompagnée de Leslie. Mes hauts talons claquent sur le sol carrelé, mon pas résonnant alors dans tout l'*open space*. Mon regard se porte sur les

grandes fenêtres du septième étage et sur le soleil qui amorce sa descente vers l'horizon, baignant ainsi Chicago d'une douce lueur orangée.

Je ne peux m'empêcher de repenser aux émoticons de Stan. L'envie de glousser comme une gamine de seize ans me reprend, sauf que cette fois-ci, je me retiens. J'adore Leslie, par contre, je déteste son «troisième œil», celui qui semble *tout* voir.

— Oh... et ça fait combien de temps, alors ? enchaîne-t-elle, pendant que nous nous dirigeons, toutes les deux, vers le hall d'entrée.

D'un œil distrait, je constate que les habituels tableaux d'Art graphique noir et gris s'habillent de jolies couleurs ocre en raison du timide coucher de soleil.

— Euh...

Je calcule à la va-vite, pensive.

Eh bien, si... ça fait deux ans. Enfin, à la fin de l'été.

Le regard coulant que m'adresse Leslie me rabat le caquet.

Deux ans déjà... Ça passe vite. Je m'étonne encore que l'on ait survécu à notre première année puisqu'une relation à distance, huit mois de l'année, n'aide pas forcément à avancer. Je ne m'attendais pas à ce qu'il retourne à New York après la première victoire d'Oméga à Vegas face à Connor. Naïvement, j'avais pensé qu'il résiderait, ici, à Chicago. Avec moi. *Pour moi*. Cependant, Stanley Birmingham est un électron libre. En particulier quand personne ne le retient... et, dans cette histoire, je suis la seule fautive. Après tout, si je souhaitais qu'il reste, je n'avais qu'à le lui dire, je n'avais qu'à lui avouer que ma vie, que notre vie avec Cassey, avait revêtu un sens, un tournant important avec sa présence. Cependant, je ne voulais rien lui imposer. Alors, je l'ai laissé partir... Il a séjourné avec nous à Chicago le temps de la coupure hivernale, avant de retourner chez lui lors de la présaison puisque Parker a repris le *free-fight* sous ses anciennes couleurs, celles de New York, gagnant ainsi pour la seconde fois consécutive le titre de champion de l'*Underground* en catégorie poids lourds.

L'année dernière, je n'ai donc vu Stan que quatre mois de l'année. Je me suis déplacée plusieurs fois à New York, puis sur quelques dates importantes de la tournée, certes, mais c'est tout.

Cette année aurait dû être similaire à la précédente. Sauf que les médecins ont diagnostiqué de nouvelles métastases à mon beau-père, notamment au niveau de la colonne vertébrale, poussant Coleen et Parker à

rentrer sur Chicago afin que ma belle-sœur puisse être plus proche de ses parents et pouvoir ainsi les soutenir. Oméga combattra donc cette saison sous la bannière illinoise, faisant revenir – ou rester pour Stan – son équipe ici, jusqu'en septembre, début de la tournée de *free-fight*. À la différence d'il y a deux ans, Connor Lincoln ne sera pas là pour les – nous – emmerder. Après la victoire d'Oméga à Vegas, et tout ce qu'il s'est déroulé avec Coleen, mon connard de *beau-frère* a été radié de la ligue. Enfin radié... honnêtement, personne ne sait ce qu'il s'est vraiment passé. Connor a dû frôler la crise cardiaque à cause de sa défaite, toutes ses magouilles ont dû lui retomber sur la gueule.

Pour avoir expérimenté un peu les dessous plus que sombres de la ligue *Underground*, les dirigeants ont dû lui serrer la vis. Certaines rumeurs disent que depuis deux ans, ce connard a quitté le monde du *free-fight* en faveur de celui, moins reluisant, du *street-fight*. On pourrait penser qu'il s'agit de deux univers similaires, néanmoins ce n'est pas le cas. Le *street-fight* ne connaît *aucune* règle. «*Combattre ou Mourir*» pourrait leur servir de devise, j'imagine. Enfin bref... aucun de nous n'a voulu savoir ce qu'il était advenu de Connor. Même mes beaux-parents ont tiré un trait sur leur fils.

En attendant, *grâce* – mon Dieu, c'est moche de «profiter» du malheur des autres – aux métastases de mon beau-père, Stan va rester avec moi trois mois supplémentaires. Et ça, ça me rend heureuse. Je l'aurais été davantage, si le père de Coleen n'avait pas été malade, *évidemment*.

— Tu comptes l'emmener au dîner de la boîte, à la fin du mois ? me demande Leslie, d'un sourire malicieux. Histoire, tu sais... de nous le présenter officiellement.

Je me pince les lèvres tout en haussant les épaules. Je n'en ai aucune idée. L'année dernière, je n'ai pas eu besoin d'y réfléchir, car il n'était pas sur Chicago et je n'étais pas certaine d'en avoir envie alors que là... La question se pose vraiment. Vais-je lui demander de venir avec moi ? Je l'ignore. Notre relation passerait sans doute un nouveau cap, et je ne sais pas encore si c'est une bonne ou une mauvaise chose.

— On verra bien, réponds-je en essayant de paraître la plus détachée possible.

J'ai beau avoir de véritables sentiments à son égard, j'ai déjà été addicte à un mec par le passé et avec le recul, aujourd'hui, je peux dire que ce n'est pas sain. Lorsque j'étais avec Gaylord, je n'étais pas moi-même. J'ai

accepté plus que ce que j'aurais dû, fermé les yeux sur trop de choses, tiré un trait sur certains de mes principes. J'étais amoureuse, c'est vrai..., mais ce sentiment n'excuse pas tout. Après son décès, après le douloureux retour à la réalité, je me suis fixé comme règle de ne plus jamais dépendre d'un homme. Peu importe sur quel plan. Et Stan n'est pas mon exception. Je peux, je *dois* pouvoir vivre sans lui.

— Après, si le dîner tombe un samedi soir, ça ne sera pas possible, précisé-je à Leslie quand nous nous arrêtons face aux ascenseurs. Il est indisponible les week-ends.

— Ah, c'est vrai, tu me l'as déjà dit. C'est à cause de son travail, c'est ça ?

— Exactement, confirmé-je en appuyant sur le bouton. Il bosse dans le sport, son planning est... très chargé.

— MMA ? me demande Leslie en tentant de se souvenir des rares détails que j'ai dévoilés sur Stan.

Et pourtant, elle fait partie des personnes qui en savent le plus sur moi.

— Oui. *Free-fight* pour être juste. Il est *training partner*. Il travaille pour l'actuel champion en poids lourds. Parker Adams, t'en as peut-être déjà entendu parler ? Il revient cette année sur Chicago.

Les yeux de Leslie doublent de volume dès que je balance le nom de mon «beau-frère».

— Parker Adams... Oméga, tu veux dire ?

— Euh... oui.

— T'es pas sérieuse ?! s'exclame Leslie, hystérique, en remettant ses lunettes sur son nez. Bien sûr que j'en ai entendu parler. C'est le beau gosse qui a posé pour les caleçons de la marque *Trouble Makers* ? J'ai vu sa photo dans le métro... J'ai eu un coup de chaud, je ne t'explique même pas. J'ai cru que j'étais ménopausée avant l'heure !

Je ne peux me retenir de sourire.

— C'est lui, approuvé-je, en me remémorant la tête de Parker lorsque Coleen lui a dégoté ce contrat publicitaire, il y a quelques mois.

On ne peut pas dire que Parker Adams soit le genre de gars qui aime s'exhiber. Néanmoins, ça fait partie de la vie d'un champion. Puis, c'est aussi les risques quand sa nana et son agent sportif ne sont qu'une seule et même personne.

— C'est ton mec qui l'entraîne ? Sérieusement ?! s'étonne-t-elle avant de me dévisager des pieds à la tête. Putain... il doit vraiment assurer !

J'acquiesce de la tête, assez timidement, je dois l'avouer.

— Oui, il assure.

L'ascenseur arrive enfin, ouvrant ses lourdes portes devant moi, m'invitant à pénétrer dans la cabine métallique.

— Passe un bon week-end, Leslie. Et ne te laisse pas bouffer par Everton, lui conseillé-je. Tu sais que sous ses airs faussement aimables, c'est un imbécile doublé d'un misogyne. Je te rappelle quand même qu'il se permet de commenter la tenue vestimentaire de toutes ses stagiaires. De toutes les femmes qui bossent dans ce service, quand j'y repense.

Sa remarque d'il y a trois semaines me reste encore en travers de la gorge...

« Jolie jupe, mademoiselle Briant, cette petite couleur rose cochonne vous va comme un gant... »

Crétin !

S'il avait osé dire un truc comme ça à ma belle-sœur, elle lui aurait fait bouffer sa cravate. Ce n'est pas mon cas. Je suis Balance, pas Verseau. Et nous, les Balances, sommes des personnes douces, affectueuses, qui n'aimons pas le conflit. Ce qui est assez étonnant quand on connaît ma situation amoureuse. Gaylord était Bélier, et Stan est Lion. Inutile de faire un dessin. Je suis irrémédiablement attirée par les forts caractères. Connor aussi est Bélier, mais ça... je ne veux même pas aborder le sujet !

Leslie lève les yeux au ciel.

— Il est insupportable. Raison de plus pour emmener Stan à la soirée. Histoire que ton mec le remette un peu à sa place, hein. Ça ne lui ferait pas de mal.

Je lui adresse une moue.

— C'est à moi de le faire, pas à lui, souligné-je. Bon week-end. À lundi.

— À lundi, ma belle. Prends soin de toi, embrasse ton petit homme pour moi, me dit-elle, tout sourire, en faisant référence à Cassey.

Je la salue d'un mouvement de la main, puis appuie sur le bouton du deuxième sous-sol, là où ma voiture est garée. Lorsque les portes de l'ascenseur se referment, je n'ai plus qu'une seule envie : retrouver mon petit homme *et* mon homme.

Chapitre 2

Coleen

San Diego, Californie.

Assise sur le fauteuil à bascule, tout près du lit à barreaux de ma fille, je tourne désespérément les pages du livre pour enfant que je tiens entre les mains. *Maman Canne*, collection « Les animaux de la ferme ». Je viens de me farcir *Maman Cochonne* et *Papa Coq*. Je jure que c'est vrai. Ça fait déjà trente minutes que j'ai le cul vissé sur la chaise, je n'en peux plus. Je suis certaine que l'osier du *rocking-chair* s'est incrusté sur mon postérieur.

— Et la maman canne emmène ses cinq canetons au bord de la mare, continué-je de lire.

J'ai juste envie de balancer ce livre par la fenêtre, de prendre San dans mes bras, de redescendre et de la laisser faire sa petite vie, jusqu'à ce qu'elle s'écroule de fatigue. Évidemment, je ne peux pas faire ça. Parce qu'un enfant a besoin de cadre. Moi qui croyais que Cassey avait été un véritable monstre pour faire ses nuits, je me rends compte que ma petite princesse est dix fois pire. Elle ne dort presque pas. Dix minutes par-ci, une heure par-là, puis encore trente minutes, ou quarante minutes. Sa nuit va de une à cinq heures du matin. Comme son père. Putain ! Les chiens ne font pas des chats. Et là, en l'occurrence, les loups ne font pas des canetons.

Je relève la tête du livre, croisant, comme je le redoute, la bouille de poupon tout éveillée de San. Douze mois seulement, six dents au compteur, des boucles ébène, un joli teint caramel et deux énormes calots bleu nuit en

guise de prunelles. Le portrait craché de son père. Même tête, même caractère. *Je.Suis.Dans.La.Merde*. Et je le suis davantage lorsque je la vois, debout, accrochée tel un capucin aux barreaux de son lit, secouant son popotin à l'image de sa marraine qui *twerke*. Quand elle est bourrée.

— Sérieusement, San, tu ne veux pas dormir ? Il est plus de neuf heures du soir. C'est l'heure de faire dodo, ma puce.

— Na, na, na, me dit-elle, excitée, en dodelinant de la tête.

— Si, on fait un grand dodo, et demain matin, tu sais où on va ? lui demandé-je en la prenant dans mes bras quelques secondes afin de la rallonger sur le dos.

Malgré les nuits chaudes de la Californie, je rabats une couverture en coton sur ses soixante-douze centimètres d'espièglerie, habillée d'un petit pyjama barboteuse. D'une main discrète, je sors mon portable, baissant la lumière de sa chambre à cinq pour cent, avant de le ranger. Les joies d'avoir une maison connectée.

— Demain, on prend l'avion pour aller voir grand-père et grand-mère à Chicago. Tu sais, je t'en ai déjà parlé. On va y rester tout l'été. Il y aura aussi ton parrain, tante Debbie, ton cousin, et sans doute Oncle Gabe. Peut-être. Enfin, bref... tout le monde sera là, ça va être super chouette.

— Papa ? Papa ? chantonne-t-elle en battant ses petits pieds sous sa couverture.

Ça aussi, ça m'énerve... J'ai passé neuf mois à créer ce parfait petit être, j'ai pris dix-huit kilos, perdu seulement quatorze, j'ai accouché sans péridurale d'un mini humain de quatre kilos après douze heures de travail et cinquante minutes de poussées. J'ai eu des vergetures, une épisiotomie, des crevasses aux seins. Après coup, mes cheveux se sont fait la malle. J'ai des cernes en permanence, cette putain de ride du lion qui est apparue le jour de mes vingt-cinq ans, et tout ça pour quoi ? Pour que son premier mot soit « *Papa* ». « *Papa* », « *gâteau* », « *caca* » et ensuite « *Maman* ». *Super*... La vie est belle.

— Oui, Papa sera avec nous, bien sûr, lui dis-je malgré tout avec un grand sourire. Tu sais bien que Papa est toujours là avec toi. Comme Maman. On ne partira jamais nulle part sans toi. D'accord ? Allez, ma puce. Ferme tes petits yeux et laisse le sommeil te gagner.

Je force doucement sur ses paupières afin de les baisser, puis je recouvre une partie de son visage de ma paume, espérant que la pénombre puisse l'aider à mieux s'endormir.

— Allez... chuuuut, on fait dodo. On clôt ses petites mirettes... allez... on s'endort. Voilà... chuuuut. Maman et Papa t'aiment fort. On est juste à côté. Tu peux dormir tranquillement... chuuuut.

Je ne sais pas combien de temps je passe à répéter inlassablement ces phrases d'une voix douce, quasi suppliante même, toutefois, au bout d'un moment, je vois ses pieds cesser de bouger, ses mains se desserrer près de son corps, sa bouche s'entrouvrir et un paisible ronflement s'en échapper. J'ôte ma main de ses yeux et constate avec joie qu'elle dort paisiblement, ses longs cils noirs reposant sur ses pommettes toutes rondes. Je me retiens de faire une danse de la victoire par peur de la réveiller. Bordel, écouter sa respiration, lente et régulière, et n'entendre *que* ça dans sa chambre sans hurlements ou pleurs, c'est jouissif.

Je me dépêche de quitter la pièce non sans lui avoir embrassé le front avant. Sur la pointe des pieds, j'enclenche le *babyphone*, directement relié à mon portable et celui de Parker, puis je referme la porte, ni vue ni connue. Parfait ! Je vais enfin pouvoir avoir ma soirée. Je jubile d'avance.

Tout en défaisant ma natte, je descends l'escalier, jusque dans le salon, là où le silence de notre maison est dérangé par la voix du présentateur des infos, à la télévision.

Sur le parquet, entre les canapés, nos valises sont à moitié ouvertes. Toutes nos affaires ne sont pas encore prêtes – surtout les miennes – et notre avion est demain à quatorze heures. Ce qui nous laisse la matinée pour gérer les derniers détails. On est large !

Je me passe une main dans mes cheveux ondulés, m'étirant longuement, bras au-dessus de la tête. Le tee-shirt gris d'Oméga, celui qui me sert toujours de pyjama, remonte sur mes cuisses nues en de petites caresses qui me chatouillent.

Je rêve d'un bain frais. D'un plongeon dans notre piscine, même. Et d'une bonne baise aussi... Pas forcément dans cet ordre. Encore plus lorsque, à travers les énormes baies vitrées qui donnent sur le jardin, je vois mon homme occupé à faire une série de gainage, jumelée à une séquence de pompes. Aïe aïe aïe... il fait chaud tout d'un coup !

— ... *il s'est avéré que le leader de l'ancien mouvement unioniste, en Irlande du Nord, Aban Joyce, âgé de quatre-vingt-sept ans, est décédé en détention, il y a quelques jours, laissant ainsi sa communauté sous la direction, non moins dictatoriale, de...*

On s'en fout ! pensé-je en éteignant la télé, ramenant le silence dans le salon.

Au loin, je n'entends plus que le bruit des vagues. Le son des rouleaux qui meurent sur le sable épais, puis celui plus subtil de l'océan qui se retire en un chuchotement à peine audible. Je me laisse gagner par cette ambiance sensuelle, presque suave, que seules les plages de la Jolla arrivent à créer. Je me glisse à l'extérieur, sur la terrasse, là où il n'existe aucun autre éclairage que celui d'une belle Lune toute ronde régnant parmi des millions d'étoiles scintillantes qui se reflètent dans l'eau de la piscine.

Je referme la baie vitrée derrière moi, happée par le silence et le souffle saccadé de Parker. Au moment où je pose mon téléphone sur la table du salon d'été, je croise le regard métallique de mon mâle. *Salut, Oméga... ça faisait longtemps.*

J'ai eu Parker Adams pour moi seule pendant plusieurs semaines, maintenant, à quelques jours de la reprise de la nouvelle saison de *free-fight*, le loup daigne enfin sortir de sa tanière. Il brûle de pouvoir retourner dans la cage. Je le vois... dans ses yeux brillants, sur ses muscles affûtés, sa peau transpirante. Il vient de passer quatre mois à recharger ses batteries, à se préparer psychologiquement et physiquement dans le but de décrocher, je l'espère au moins autant que lui, sa troisième ceinture de *Legender*.

Dans la nuit étoilée, je m'avance doucement jusqu'à la piscine, sans lâcher mon mâle de mon regard envoûtant. Son casque de musique vissé sur les oreilles, un air concentré et fermé sur le visage, ses yeux ne loupent aucune miette de mes hanches, roulant au rythme de mes pas.

Il y a deux ans, Oméga a gagné son premier titre. Le combat contre mon frère était plus que rude. J'ai bien cru le perdre, tout comme il a cru me perdre. Après sa victoire, je ne me rappelle quasiment rien. L'euphorie de la situation, la peur, le stress, la joie, tout était emmêlé dans nos têtes. Je pensais qu'on allait avoir des problèmes après ce qu'il s'était produit dans l'appartement de Connor. On a presque laissé un type pour mort quand même... toutefois, ce fumier de Melchior Brets s'en est tiré. Avec un trauma crânien et quelques points de suture, mais au moins, il est en vie. Il n'a pas porté plainte, moi non plus. À quoi bon ? Qu'est-ce qu'on aurait pu expliquer aux flics ? Cette haine qui habite mon frère et mon homme depuis huit ans ? Non... impossible. Il valait mieux que nos routes se séparent pour ne plus se recroiser. Et c'est le cas. Je n'ai aucune nouvelle de Connor. Le serpent est retourné dans son trou obscur, là où, selon les dires de certains, il

s'occupe en construisant son nouveau royaume de combats clandestins. Le genre *street-fight* en plus *hard*. J'en ai entendu parlé... L'*Octogone*, ça s'appelle. En mémoire de la forme du ring de l'*Underground* sur lequel il ne remontera plus. Honnêtement, je ne veux pas savoir ce qu'est l'*Octogone*. L'*Under* me paraît bien assez sombre, bien assez ténébreux malgré les paillettes, les spots lumineux et les billets, cette ligue est un monstre à la gueule d'acier qui aspire l'âme des plus faibles et bouffe de l'intérieur les plus instables. Autant dire que je fais tout mon possible afin que le père de ma fille ne soit jamais dans aucune de ces deux catégories. Alors, penser qu'il existe pire que l'*Underground*... Non. Je ne veux même pas me soucier de ce que Connor y trafique.

Pas à pas, je me rapproche de la piscine, tel un petit agneau tutoyant dangereusement le grand méchant loup. Et ce grand méchant loup n'est d'ailleurs qu'à trois mètres de moi, de l'autre côté du bassin. Il est toujours occupé à faire du gainage. En appui sur ses coudes, sa tête dodeline doucement, au rythme de la musique qu'il écoute. Pourtant, ses yeux, eux, m'épiaient avec attention.

La saison dernière a été plus simple à gérer. Même avec un bébé de quelques mois. San, malgré son côté insomniaque, est une petite fille facile à vivre. Ça nous a permis d'assurer toutes les dates de la tournée. Et ça a permis à son *Papa chéri* de gagner son deuxième titre face à ce crâneur de Villanueva. Ayant perdu contre Oméga en demi-finale, à la saison d'avant, il comptait bien se venger. Manque de chance pour lui, sur le ring, Parker Adams n'a pas encore trouvé son maître. Mon homme est imbattable. Mon mâle, increvable. S'il y a bien un avantage à coacher un *borderline* à tendance schizophrénique, c'est qu'il a une gestion de la douleur bien différente du commun des mortels. J'ai vu Parker s'entraîner comme un dingue, sans mauvais jeux de mots. Toujours plus fort, toujours plus vite, toujours plus dur. Tous ces sacrifices ont fini par payer, et ce n'est que le début. Oméga a seulement vingt-huit ans, de quoi encore tirer de belles victoires dans les prochaines années.

Je m'humecte doucement les lèvres, consciente que ses yeux longent ma silhouette à mesure que je m'avance vers les marches d'entrée de la piscine. Un sourire taquin s'empare de ma bouche lorsque je trempe le bout de mon pied dans l'eau chaude de la piscine, créant de petites oscillations sur la surface incroyablement lisse.

De l'autre côté de la terrasse, Parker débute une nouvelle série de pompes. Son souffle est mécanique, irrégulier. Le torse nu, ses muscles saillants, gorgés de sang, tout transpirants, m'excitent comme une gamine. Je me passe la langue sur ma lèvre inférieure à mesure que je le dévore de mon regard chasseur. Ce soir, je suis en mode *louve*... Une louve qui profite du sommeil de sa loupiotte afin de présenter sa nuque à son mâle alpha.

— Tu crois que je ne te vois pas, toi, là-bas ?

Mon sourire se fait des plus coquins lorsque la voix grave, traînante, de Parker vibre contre mes tympans. Je hausse timidement les épaules tandis qu'il se remet debout. Il retire son casque de musique, puis jette son portable sur l'une des chaises pliantes avant de récupérer sa serviette pour s'essuyer le cou et ses abdominaux d'un geste qui me rend légèrement haletante.

— Je ne sais pas, murmuré-je. Qu'est-ce que tu vois ?

— Ce que je vois ? répète-t-il, un sourire en coin. Une petite coquine qui va se prendre un sacré tarif si elle continue à tortiller du cul au bord de la piscine. Voilà, ce que je vois.

Sa réponse dresse mes tétons en un temps record. Je me mordille la lèvre inférieure, mon regard toujours planté dans le sien, alors que je remonte mes longues boucles vénitiennes en un chignon haut. Je me retourne, attrapant en un geste plus que provocateur le bas de mon tee-shirt pour le passer au-dessus de ma tête, lui dévoilant ainsi ma nuque, mon dos, puis mes fesses, entièrement nues. Je me paye même l'audace de « tortiller du cul », comme il dit, tout en lui jetant une œillade peu subtile par-dessus mon épaule. *Allez, Oméga... sois pas timide !*

Il rit. Enfin, je crois. C'est un rire qui ressemble à un petit grognement appréciateur. Malgré l'obscurité, je vois ses yeux s'embraser comme deux météorites dans le ciel. Ses pupilles sont lumineuses et ses dents maltraitent sa lèvre inférieure tandis qu'il enfonce ses mains dans les poches de son survêtement sombre. Il le porte tellement bas sur ses hanches que je distingue bien son fameux « V », celui qui me fait baver outre mesure.

— Viens là, m'ordonne-t-il d'une voix rauque avec un mouvement de tête, désignant l'espace vide, juste devant lui.

Obéissante, telle la parfaite louve en saison des amours que je suis, je marche droit vers lui. Mon corps, exposé à son regard, brûle lentement sous ce dernier. Je peux le sentir se perdre entre mes clavicules saillantes, descendre en une douce caresse sur ma poitrine déjà bien dure, me lécher le

ventre, puis les hanches encore un peu rondes de ma maternité, avant de s'inviter entre mes cuisses, sur mon entrejambe, pour finir par se balader sur mes jambes légèrement bronzées, jusqu'à mes pieds.

— Je suis là, murmuré-je, lascive, en arrivant près de lui.

Son souffle effleure mon visage. J'entends presque son cœur battre avec force dans son thorax. Ça me galvanise, m'emporte. Toutes mes cellules me hurlent de le toucher, de l'attirer contre moi pour l'embrasser avec ivresse.

Les lueurs pâles de la Lune s'accrochent à ses boucles brunes, avant de caresser sa barbe, vieille de quelques jours.

Je pose ma main sur son torse, mes ongles se perdant entre ses muscles, extrêmement bien délimités, tandis que la sienne, de main, effleure ma pommette. Son pouce se fraye un chemin vers ma bouche, là où il frotte ma lèvre. La rugosité de sa peau contre la mienne me donne des frissons. Je me presse alors contre lui, au point d'avoir ma poitrine contre sa cage thoracique. Sa fréquence cardiaque s'accélère, en harmonie avec mon propre pouls, pulsant de plus en plus vite au niveau de ma gorge.

J'entrouvre les lèvres et lape son pouce du bout de ma langue, sans jamais rompre notre *eye contact*. Je le suçote quelques secondes, le temps de glisser ma main le long de ses côtes, puis sur son ventre, là où chacun de mes doigts bute sur ses abdominaux. La fièvre me consume. Je termine par m'aventurer sous l'élastique de son survêtement et empoigne sans la moindre hésitation sa queue, aussi douce que de la soie, aussi dure que de l'acier. Je la fais coulisser contre ma paume, fière de voir mon homme fermer les yeux de plaisir tout en soufflant par le nez.

— Putain... lâche-t-il en les rouvrant, son regard animal – presque sauvage – percutant le mien, bien plus vert, bien plus « sage ». Toi, bébé, t'as vraiment envie que je te baise...

J'acquiesce. Ces derniers jours ont été compliqués. L'otite de San nous a maintenus éveillés une bonne partie de nos nuits. Mais à présent que tout est rentré dans l'ordre, je compte bien rattraper le temps perdu.

— Toi, non, peut-être ? demandé-je, espiègle.

— Moi ?!

Sa voix est rauque, tendue. Comme ses mains qui saisissent mes hanches pour me tourner dos à lui. Il enfonce son nez dans mes cheveux, là où il respire mon parfum d'amande et de coco pareil à un toxico en manque. Ses paumes, elles, cavalent le long de mes cuisses avant d'effleurer mon pubis telle une promesse d'ivresse à peine dissimulée.

— Coleen... si je pouvais mécaniquement te baiser vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sans consommer de drogue, je le ferais, gronde-t-il à mon oreille.

— Merci de le préciser.

— Ça me semblait important de le mentionner, m'avoue-t-il, un peu taquin. En attendant, je suis assez en forme pour te prendre toute la nuit. Du moins, jusqu'à ce que notre petit monstre se réveille.

— Oh, souris-je, en regardant la Lune étirer ses rayons en fines arabesques sur ma peau, bien trop blanche comparée à celle de mon homme. On devrait avoir vingt ou trente minutes devant nous. Alors, dépêche-toi, Oméga. J'attends...

Ses grandes mains, fermes et calleuses, se baladent sur mes cuisses avant de passer entre elles pour caresser une nouvelle fois mon sexe. Il glisse deux de ses doigts entre mes petites lèvres déjà trempées de désir, débusquant ainsi mon clitoris pour le masser délicatement. Je lâche alors un long gémissement de bonheur tandis que mes genoux se mettent à flageoler, mes cuisses se serrant l'une contre l'autre par réflexe. Je me cambre contre son torse, puis enfonce ma main dans ses cheveux bruns au moment où sa bouche me mord la nuque.

— Comment tu me veux, ma louve ? Comment tu veux ton mâle, hein ? Dis-moi.

— Comme d'habitude... Féroce. Et à point, soufflé-je, exaltée.

Je le sens sourire dans mon cou.

— Et toi ? Comment veux-tu ta louve ? demandé-je d'un ton légèrement enroué.

— Douce. Brûlante. Et bien ouverte.

Comme pour me tester, il enfonce son majeur et son index en moi, me faisant soupirer d'aise alors que je m'accroche à ses cheveux, me cambrant un peu plus contre son torse. Mon prénom, murmuré par sa voix de velours, me tiraille les intestins. Presque inconsciemment, j'ondule contre ses doigts qui continuent de me caresser, mon cul frottant contre sa queue.

— Bordel de merde... grogne-t-il.

— Je coche toutes tes cases, bébé ?

— Ouais, tu les coches toutes. Vraiment toutes.

L'instant d'après, je fais de nouveau la toupie contre lui. Je me retrouve propulsée entre ses bras musclés, les miens enlaçant sa nuque pendant que les siens se referment contre mes cuisses. Il me hisse jusqu'à lui, jusqu'à ce

que ma bouche percute ses lèvres charnues. Tels deux aimants qui se collent, nos langues glissent l'une contre l'autre. J'accentue notre baiser. Je lui lèche doucement les lèvres tout en enroulant mes jambes autour de sa taille, reproduisant ainsi notre position préférée, celle du koala.

— J'ai envie de toi, Oméga. Vraiment très envie.

Ses prunelles se noircissent de désir.

La seconde d'après, je me retrouve allongée sur le dos, au bord de la piscine. Entre mes cuisses écartées, mon mâle se fraye un chemin. Il se débarrasse à la hâte du reste de ses fringues avant de s'agripper à ma hanche, sa main droite appuyée sur le sol, juste au-dessus de ma tête, pour ne pas m'opprimer, ce qui me fait arquer un sourcil. Je veux qu'il m'écrase. J'en ai besoin.

— T'es encore trop loin de moi, bébé, souligné-je en tapant contre le creux de son coude pour le déstabiliser et l'obliger à se lover tout contre mon corps.

Sous lui, je me tortille subtilement, jusqu'à sentir sa queue frôler mon clitoris. Je lâche un petit soupir tandis que, penché sur mon visage, mon mâle me lèche doucement la gorge. Il mordille mon lobe d'oreille au moment où il s'enfonce en moi en une longue poussée avant de ressortir aussitôt, faisant alors le truc que j'aime le plus, ne laisser que son gland entre mes parois le temps de quelques secondes. Juste assez pour me frustrer, pour que j'en redemande encore. Juste assez pour que je comprenne qu'il est le seul capable de me combler de bonheur.

Mes mains attrapent ses joues, mes ongles ripant sur sa mâchoire carrée, et j'attire son visage contre le mien, là où mon gémissement meurt sur ses lèvres entrouvertes lorsqu'il me pénètre de nouveau. Cette fois-ci, il reste bien au fond de mon vagin, m'octroyant enfin ce plaisir, celui de me faire baiser par mon mâle.

Ses coups de reins sont brutaux, saccadés et très vifs. Chacun de ses mouvements m'arrache un soupir. Ou un petit gémissement. Il m'embrasse passionnément, ses mains attrapant les miennes pour les maintenir au-dessus de ma tête. Sa langue s'amuse avec la mienne, au même rythme que sa queue qui coulisserait en moi. Je resserre les jambes autour de sa taille, le pressant ainsi à me prendre avec davantage de force. Je talonne même l'arrière de ses cuisses pour lui montrer mon impatience. J'en veux plus.

— Impatiente, va, souffle-t-il à mon oreille alors qu'il augmente la cadence.

Je ne réponds pas, submergée par les vagues de plaisir qui viennent rouler sur mon corps à l'image de celles qui se meurent sur la plage qui borde notre maison. J'arque le dos, recevant ses coups de bassin de plus en plus fous, désorganisés. Je me cambre tellement que je sens le bois de la terrasse érafler mes omoplates et mon cul, mais qu'importe. Rien ne peut être aussi satisfaisant que ces ondes délicieusement bonnes qui vibrent en moi, qui remontent à la surface de mon cœur et de mon corps lorsque, avec mon mâle, on ne fait qu'un.

Parker – ou plutôt Oméga – resserre ses mains sur les miennes, affolant ainsi tous mes sens. Encore plus quand je l'entends grogner contre ma gorge. Je suis à sa merci. Complètement. Putain, qu'est-ce que j'aime ça. Il me pilonne sans relâche, son torse se collant à mes seins en une sorte de succion qui me rend folle. Nous sommes tous les deux en sueur. Trempés. Surtout moi. Je me sens déjà m'inonder de plaisir, ce qui l'excite davantage.

— Putain, c'est tellement bon, bébé, grogne-t-il tandis que je tire sur mes mains pour me libérer de son emprise. Quoi ? T'as mal ? s'inquiète-t-il, aussitôt.

— Non, le rassuré-je. Je veux juste te toucher...

— Fais-toi plaisir, chérie, je suis tout à toi.

Son sourire en coin est semblable au mien. Heureusement qu'il est tout à moi. Je n'ai plus l'âge de casser des nez avec des coups de boule.

Je descends mes mains, toutes fébriles, le long de sa colonne vertébrale. Mes doigts butent sur le relief de chacun de ses muscles, à commencer par ses érecteurs, ses deux énormes bandes qui enserrant son rachis. Mes paumes se logent au niveau de ses fesses. Je les serre, mon bassin ondulant frénétiquement contre celui de mon mâle. Il va de plus en plus vite. Sa queue me transperce. J'ai juste l'impression de brûler entre ses bras. C'est tellement bon que tout me fait mal. Sa peau qui frotte contre la mienne, son souffle qui balaie ma gorge, ses mains qui s'enfoncent dans mes hanches.

Un puissant frisson, presque électrique, se diffuse brusquement au niveau de mon entrejambe avant de remonter en flèche vers mon crâne pour exploser dans ma tête, et entre mes reins, par effet boomerang.

— Putain, *Parker*...

— BORDEL !

Mon orgasme fait éclore le sien. En un ultime coup de bassin, bien sec, je le sens s'abandonner entièrement entre mes cuisses. Sa respiration se

stoppe quelques secondes, le temps qu'il m'inonde de sa propre jouissance, avant de reprendre, de manière plus souple cette fois-ci.

Nos fluides se mélangent, tout comme nos corps transpirants ou nos bouches amoureuses. Les yeux dans les yeux, je finis par l'embrasser presque timidement avant de lui lécher les lèvres, enfin rassasiée.

Comme pour clore nos ébats, il me donne un dernier petit coup de bassin, bien plus léger que les autres, puis se retire de moi, roulant sur le côté afin de me laisser respirer. Par réflexe, je pose une main sur son torse tandis que je me tourne vers lui, la tête contre son épaule. Je tente de retrouver un souffle correct et une activité cardiaque normale. Contre ma paume, son cœur continue de me marteler de sa puissance.

C'est sans doute la dernière fois de l'année que l'on baise au bord de cette piscine... Demain, c'est le grand départ, direction Chicago. Et après, si tout se passe bien, on enchaîne sur la tournée.

— San Diego me manque déjà, chuchoté-je, les yeux fermés, pendant que Parker enfonce sa main dans mes cheveux, retombant en cascade le long de mon dos.

— Moi, c'est ta chatte qui me manque déjà.

— Obsédé ! souris-je.

— Venant de toi, je le prends comme un compliment, bébé.

Je rouvre les yeux, prête à répliquer lorsque l'alarme du *baby phone* s'active sur nos portables. La seconde d'après, on entend San pleurer.

— J'y vais, me dit Parker en sautant sur ses pieds.

Il attrape son bas de survêtement qu'il enfle rapidement tandis que moi, je suis toujours à l'agonie, allongée sur la terrasse en bois, essayant de retrouver mon souffle et une certaine motivation pour aller terminer les valises.

Chapitre 3

Debbie

Chicago, Illinois.

Sous le ciel bariolé de stries orange et roses, je descends de la voiture après l'avoir garée devant mon domicile, localisé dans le quartier de Lincoln Park. Celui-ci s'est embourgeoisé ces dernières années et ce n'est pas pour me déplaire. Je suis contente de pouvoir élever mon fils ailleurs que dans les vieux recoins pourris de Pill Hill, là où j'ai moi-même passé mon adolescence.

Avec Gaylord, on a acheté cette maison de ville aux briques rouges, une bouchée de pain. C'était un ancien squat. Il avait magouillé je-ne-sais-quoi avec l'un de ses *bookmakers* afin d'en tirer le meilleur prix. On s'était dit qu'on allait la retaper... que ça allait être facile, rapide. Qu'on allait pouvoir organiser d'énormes fêtes dedans, célébrer ses victoires, ses championnats, y élever notre fils..., puis la mort est arrivée, le fauchant à tout juste vingt-deux ans, sur le ring de l'*Underground*. Je n'étais malheureusement pas présente le soir du drame. Cassey avait de la fièvre. J'ai préféré rester avec lui plutôt que de descendre dans l'*Under* avec Gaylord.

Je claque la porte de la voiture, le cœur serré.

J'ai toujours en mémoire ma réaction le lendemain matin, quand on m'a annoncé son décès. Je ne me rappelle pas avoir eu un jour aussi mal dans ma vie. Je pensais ne plus jamais pouvoir ressentir de telles émotions

destructrices, puis Connor a kidnappé mon fils, il y a deux ans, révélant ainsi à notre famille la vérité sur Cassey.

Je m'humecte les lèvres, refusant de m'y attarder davantage, et monte les petites marches du perron, là où la lumière du salon se diffuse en un halo serein sur la terrasse. Je lève alors les yeux sur la façade en briques rouges, m'éternisant sur les rebords des fenêtres, fabriqués en bois de châtaignier.

Après la mort de Gaylord, il m'a fallu deux ans pour me relever. Coleen n'aurait pas été présente, j'aurais perdu mon fils en plus de mon homme. Elle a tout fait pour Cassey... Elle a arrêté la boxe et refusé une bourse pour une Université de l'Ivy League¹, préférant rester à Chicago afin d'être avec nous. Longtemps, je me suis demandé comment je pouvais remercier la femme qui a élevé mon fils lorsque je me droguais aux antidépresseurs et aux somnifères. Je broyais tellement du noir que je passais des jours sans même sortir de mon lit. La dépression est une maladie invisible, pernicieuse. On ne peut imaginer ce que c'est tant qu'on ne l'a pas vécue.

Un peu distraitemment, je récupère mes clefs dans mon sac et ouvre la porte d'entrée avant de la refermer derrière moi.

À présent, j'ai repris ma vie en main. Je suis devenue une personne responsable, organisée, sur qui on peut compter. J'ai mis cinq ans à retaper cette maison pour qu'elle soit *parfaite* pour Cassey et moi, essayant de le préserver au mieux de mon passé – de *notre* passé. Je voulais que cet endroit soit notre havre de paix. À tous les deux. Sauf que maintenant, assis à côté de mon petit amour, il y a un autre homme, avachi sur mon canapé, une manette de PlayStation entre les mains, affairé à gueuler sur une équipe de football.

— *T'as triché, Cass', c'est pas possible ! Tu la sors d'où, cette équipe ? Depuis quand la Suisse sait jouer au foot, bordel ?!*

Mon fils se met à rire. De là où je suis, ni lui ni Stan ne peuvent me voir. Ils sont occupés à se « disputer » un match dans un jeu vidéo. Et quand je dis « disputer », c'est vraiment dans tous les sens du terme.

Les petites bouclettes cuivrées de Cassey s'agitent sur le dessus de sa tête, en rythme avec ses éclats de rire. Il maltraite sa manette, ses pouces s'excitant sur son joystick à la vitesse de la lumière. À ses côtés, Stan n'en est pas moins calme. Je le vois sauter comme un cabri sur le canapé.

— *Je t'ai dit, c'est carré, rond, puis carré, si tu souhaites changer de vision pour le coup franc.*

— *C'est ce que je fais. Carré, rond et carré. Attends... Ah merde, j'ai pressé triangle.*

— *Triangle ?! T'es sûr que tu veux m'aider en géométrie ?!* se moque Cassey tandis que je retire, silencieusement, ma veste de tailleur.

Je pose mon sac à main par terre, me penche ensuite sur le canapé entre ces deux imbéciles qui s'excitent de plus en plus sur le dernier FIFA, l'un des nombreux cadeaux de Noël qu'a reçus Cassey de la part de son oncle Gabe.

Un regard vers la salle à manger, puis en direction de la cuisine me confirme qu'ils n'ont pas mis la table, et encore moins préparé le dîner. Je devrais m'énerver, leur dire que c'est abusé. Surtout pour Stan, qui est censé être l'adulte en mon absence, néanmoins, je n'y arrive pas. Je suis heureuse de les voir s'entendre aussi bien. Et je le suis d'autant plus quand je sais que mon petit ami ne fait pas semblant d'aimer Cassey juste pour être avec moi. La preuve à ce moment précis.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Je souffle doucement sur la nuque de Stan, sous son oreille, là où un tatouage tribal habille ses trapèzes.

— *Oh... merde*, j'entends d'une voix grave alors qu'il met instantanément en pause le jeu, créant ainsi chez Cassey un petit cri d'indignation.

— *Eh, qu'est-ce que tu f...* Oh, salut, Maman !

J'arque un sourcil, faussement agacée, lorsque mon fils tourne enfin la tête vers Stan, et qu'il croise mon regard brun à la place du sien.

— Oups...

— Oups, Cassey Lincoln, en effet.

— T'es déjà rentrée, Maman chérie ? me demande-t-il d'une voix aiguë. Comment s'est passée ta journée ? Est-ce que tu veux que j'aille te chercher un petit verre de vin à la cuisine ?

Sur sa bouche se dessine un sourire coupable. Le genre qui fait fondre n'importe qui, moi y compris, même si, étant sa mère, je me dois de lui résister. Avec sa bouille de canaille, son regard franc, ses pommettes constellées de taches de rousseur, et son air coquin, Cassey a l'habitude qu'on lui pardonne vite. Il a hérité de la physionomie de Coleen et de Gaylord. Tant mieux.

— J'avais pas demandé à ce que la table soit mise et le dîner préparé ? questionné-je, en inclinant la tête, mon regard plongé dans celui de mon

fil, toujours assis sur le canapé, la manette de PlayStation encore entre les mains.

— Si, tout à fait, Maman, mais tu vois, moi, je ne suis qu'un enfant... Je ne suis pas l'adulte ici, me répond-il, tout sourire, alors que j'entends Stan éclater de rire, juste à ma droite.

— Tu manques pas d'air, minus ! lance ce dernier.

— Quoi ?! C'est vrai ! réplique Cassey.

— Allez, file dans ta chambre. Va te débarbouiller et te mettre en pyjama.

Je lui indique l'escalier d'un mouvement de la main comme pour confirmer mon ordre, mon bracelet en or s'entrechoquant avec ma montre. Cassey m'adresse une petite moue à laquelle je ne cède pas. Accordez un doigt à cet enfant, et il vous arrache le bras.

— Dépêche-toi. Allez, ouste !

Il obéit, traînant tout de même des pieds jusque dans sa chambre, à l'étage. Lorsque sa porte claque, je me retourne vers Stan, qui m'observe à la dérobée. *À ton tour, chéri.*

— Je t'ai déjà dit que j'adore quand tu me fais les gros yeux ? me lance-t-il alors que je contourne le fauteuil pour venir lui faire face. Ça m'excite à balle, trésor.

— Toi, tout t'excite à balle. Je pourrais me balader avec un nénuphar dans le derrière, ça serait la même chose ! rétorqué-je, un sourcil arqué, essayant en vain de dissimuler mon sourire.

Assis sur le canapé, Stan écarte les bras, comme s'il s'avouait vaincu. Ses longues jambes musclées sont prisonnières d'un vieux jean gris, déchiré au niveau de son genou gauche. Il porte un tee-shirt estampillé « oméga » sur la poitrine, preuve qu'il est dans les *starting-blocks* pour le retour de son champion. Je sais qu'il a hâte de reprendre le boulot. Histoire que toutes ses heures passées à la salle d'entraînement servent *enfin* à quelque chose. Et pas qu'à me faire rougir – et rugir – de plaisir quand on est au lit. Ou à peu près partout dans la maison lorsque Cassey n'est pas dans les parages.

— C'est vrai, avoue-t-il, un sourire arrogant retroussant ses lèvres sur ses dents d'une blancheur à faire pâlir un dentiste. Même si je rigolerais énormément. Faut pas déconner, quand même.

Je soupire, faussement énervée.

— Stan... commencé-je.

— Je sais ce que tu vas dire, me coupe-t-il en se levant, dépliant alors son corps massif aux épaules, mais plus étroit à la taille, d'entre les coussins couleur moutarde pour venir me rejoindre.

À l'instant où ma poitrine entre en contact avec son torse, j'ai le cœur qui bat plus vite. La chaleur de sa chair m'englobe en son sein, se répercutant ainsi dans chaque recoin de mon anatomie. Mon souffle se fait plus court, plus tremblant. Plus brûlant aussi. Et une colonie de papillons envahit mon estomac au moment où il tend sa main pour la plonger dans ma longue chevelure caramel, jouant avec quelques-unes de mes mèches. Sa bouche se pose furtivement sur la mienne sans que mon regard ne quitte le sien, ne serait-ce qu'une seule seconde. Je suis obligée de loucher, ce qui l'amuse... au plus grand désespoir de mon cœur, ou de ma raison qui tente de garder la tête hors de l'eau, hors de cet océan aphrodisiaque que Stan parvient à créer dans mon corps avec son simple regard gris, presque charbonneux. Sans même parler de son sourire dévastateur et enjôleur pour la femme que je suis.

— J'étais super occupé avec Cassey, se dédouane-t-il, la main dans mes cheveux, son pouce caressant le lobe de mon oreille, sublimé par un petit brillant. On n'a pas arrêté de la soirée. Entre son cours de boxe, le pneu de ma bagnole qui a crevé, ses devoirs et...

— Et FIFA, terminé-je, mes grands yeux de biche rivés sur son visage faussement angélique et sur ses deux minuscules fossettes qui l'embellissent encore plus.

Ce mec peut *tout* obtenir d'une femme. J'en suis bien consciente.

— Et FIFA, me confirme-t-il en hochant la tête. Voilà, on était débordés, trésor. Je te le jure !

Cette fois-ci, je ne peux m'empêcher de sourire, raflant de mes ongles manucurés son cuir chevelu. Ses petits cheveux en bataille, rasés sur les côtés, chatouillent ma paume.

— T'es dépassé pour mettre trois assiettes sur une table et des coquillettes dans une casserole, mais tu ne l'es pas pour m'envoyer tes émoticones perverses, c'est ça ? demandé-je, d'une voix basse, mes lèvres remuant à seulement quelques millimètres des siennes.

Son regard ne cesse de se balader entre mes yeux et ma bouche, encore enduite d'un joli rouge carmin qui tranche avec ma peau hâlée. Au creux de ma taille, ses mains se raffermissent, froissant mon chemisier.

Je sens qu'il a envie de plonger sur moi. Cependant, Stanley Birmingham est joueur. Il aime prendre son temps pour me dévorer, et moi, j'aime prendre le mien pour qu'il le fasse.

— C'est exactement ça. Tu es d'une telle clairvoyance. Bravo, me souffle-t-il en m'embrassant dans le cou, juste sous l'angle arrondi de ma mâchoire.

— C'est ça, moque-toi, Birmingham, je ne te dirai rien ! marmonné-je, malgré mon cœur qui pulse à mesure que ses doigts remontent contre ma taille, en direction de ma poitrine.

Toujours sur le qui-vive avec Cassey, je tends l'oreille pour savoir s'il est dans sa chambre. Stan, lui, en profite pour effleurer le galbe de mes seins de son pouce avant de m'embrasser une nouvelle fois dans le cou. Par réflexe, je ferme les yeux, savourant la douceur de ses lèvres sur ma peau.

— Allez... avoue, mes petits messages t'ont amusée, non ? me demande-t-il en se reculant, sa main droite restant contre mes côtes, à un doigt de mon sein.

— Là n'est pas la question.

Ma voix n'est qu'un petit murmure et, la tête penchée vers nos hanches qui se touchent, je lève innocemment mes yeux vers lui, l'observant à travers mes longs cils noirs.

— Mais là est la réponse, me susurre-t-il en roulant son bassin contre le mien d'un geste peu subtile, ce qui me fait sourire.

J'enveloppe mes bras autour de sa nuque pour me laisser aller contre lui. Ses mains glissent dans mon dos. Il me serre à la taille, au point d'avoir ma poitrine étalée contre son poitrail, la hauteur de mes hauts talons atténuant notre différence de stature.

Je me cambre un peu plus contre lui, ce qui allume deux boules de feu dans ses yeux. Le genre qui me rend toute fébrile.

— Vraiment ? murmuré-je, taquine, en le laissant se frotter à moi.

— Je sais que t'adores quand je t'envoie des pêches ou des aubergines mouillées, me glisse-t-il à l'oreille avant de me lécher le lobe ce qui me fait pouffer de rire.

Avec Stan, j'ai l'impression d'avoir à nouveau seize ans. Sans les problèmes de mon adolescence... sans les boutons, le lycée à terminer, l'appareil dentaire et les questions existentielles de la vie. Stanley Birmingham fait partie de ces hommes qui rendent tout simple et agréable. En même temps, il a vingt-huit ans... pas d'ex-femme à qui verser une

pension alimentaire, pas d'enfants à élever, pas de passé trouble, de casseroles au cul, de casier judiciaire ou autre. La seule chose qu'il possède, c'est son travail.

— Je t'ai jamais dit que c'était un truc de nana de mettre autant d'émoticônes dans un SMS ? questionné-je en me faufilant hors de ses bras.

— Chaque homme a une part de féminité en lui, ma belle. Et celle-ci est la mienne. Je l'assume sans complexe, m'avoue-t-il alors que je lève les yeux au ciel tout en tournant les talons, direction la cuisine. Eh, où tu vas comme ça, trésor ?

Je lui adresse un regard par-dessus mon épaule. Mes longs cheveux battent mon dos à chacun de mes pas tandis que je fais exprès de chalouper des hanches bien plus qu'il ne le faut. De quoi alimenter les boules de feu qui grossissent déjà dans ses yeux tout en incendiant mes reins.

— M'occuper du dîner, et tu vas ramener tes petites fesses pour mettre le couvert ! ordonné-je tandis qu'un sourire des plus insolents s'établit sur son visage. Tu profiteras du retour de Jack, dès lundi, pour ne rien foutre. Maintenant, au boulot !

— Attends...

Sa voix, rauque et basse, plutôt joueuse, me fait instantanément frissonner. Il me rejoint dans la cuisine, puis m'attrape par le poignet, là où la chair de poule s'installe sur tout mon bras au simple contact de sa paume sur mon derme. Entre mes omoplates, son cœur choque ma colonne vertébrale, en rythme avec sa respiration, un brin irrégulière. Il enfonce son visage dans mes cheveux, humant mon parfum à base de jasmin et de jojoba. Ses mains, elles, redessinent les formes de ma silhouette avant de s'arrêter sur mes hanches. À travers le tissu en coton de ma jupe de tailleur, il caresse mes cuisses. Je sens mon corps s'alourdir contre le sien, tout en muscles alors que ses lèvres viennent à la rencontre de mon oreille :

— Je veux bien mettre la table, mais j'ai besoin d'une motivation...

— Ah ouais ?

J'ai l'impression de m'enfoncer dans une tonne de ouate lorsque ses mains remontent contre mon ventre pour empoigner mes seins, toujours au travers de ma chemise. Ses gestes, tendres et directifs à la fois, me coupent le souffle. Je lâche un petit gémissement, troublée par les papillons qui quittent mon estomac pour aller se balader dans chaque recoin de mon corps, trouvant un intérêt tout particulier à mon entrejambe.

— Ouais, me susurre Stan en pressant un peu plus ses paumes contre ma poitrine.

Ses pouces roulent sur mes tétons. Le frottement de la dentelle, du coton et de ses doigts sur ma peau à vif me fait légèrement trembler entre ses bras.

— Genre quoi ? questionné-je, taquine, en me retournant.

Ses mains quittent alors mon buste pour se retrouver naturellement sur mes hanches. À croire que celles-ci ont été créées sur mesure pour la taille et la forme de ses paumes.

— Genre... ouvrir ce troisième petit bouton, me lance-t-il, en louchant sur mon décolleté, déjà bien libéré.

Je rentre dans son jeu et défais cette fameuse attache révélant une bonne partie de ma poitrine, recouverte d'une fine dentelle crème.

— Comme ça, tu veux dire ?

J'écarte les pans de ma chemise pour découvrir un peu plus mon buste, mes ongles glissant subtilement sur mon derme alors que, les yeux rivés dans ceux de Stan, un sourire des plus ravageurs s'empare de sa bouche.

— Ouais... confirme-t-il en secouant la tête tel un gentil petit toutou.

— Autre chose ?

Un gentil petit toutou, certes, mais qui se révèle être un vrai molosse qui va bientôt baver sur moi.

J'ai à peine le temps de lui poser cette question qu'il me pousse contre le module central de la cuisine, le rebord du meuble s'enfonçant entre mes reins.

— Remonte-moi un petit peu cette jupe, là, m'ordonne-t-il, ses dents maltraitant sa lèvre inférieure tandis que j'obéis, tirant doucement dessus pour lui dévoiler mes cuisses, ainsi que la démarcation de mes bas. Ouais, voilà comme ça... et, je ne sais pas... tu pourrais...

Il ne termine pas sa phrase. Ses mains m'attrapent par les hanches pour me hisser sur le plan de travail. Je lâche un petit hoquet de surprise. Stan m'adresse un œil langoureux avant de m'embrasser doucement, sa langue frôlant la mienne. Mon Dieu, je meurs... je meurs à petit feu.

— ... t'asseoir, termine-t-il, son regard délaissant mes yeux, grisés de désir, pour se baisser sur mon corps. Et écarter les cuisses. Un peu... pour moi... juste pour moi.

En équilibre d'une main sur le meuble, je glisse la seconde contre la nuque de Stan, le bout de mes doigts s'enfonçant dans ses cheveux. Je griffe son crâne de l'ongle de mon pouce lorsque j'écarte les cuisses, l'invitant

ainsi à venir s'y loger. Mon appel est bien entendu reçu puisque c'est avec sa bouille de coquin qu'il arrive tout contre moi, ses mains plongeant sous ma jupe pour s'enrouler autour de chacune de mes jambes. Certains de ses doigts passent même sous l'élastique de ma petite culotte en dentelle avant que ses paumes ne s'enfoncent dans la rondeur de mes hanches.

Nos nez se touchent et nous inspirons le même air. Calmement. Lentement. Assurément. Du moins jusqu'à ce que j'ouvre la bouche pour venir capturer la sienne en un baiser passionné. Poussée par l'envie, je me cambre tout contre lui, mes seins frottant contre son torse tandis que nos langues s'excitent en une longue et sensuelle danse. Je gémis contre ses lèvres, brûlantes de notre salive. Je ne pensais pas avoir autant envie de lui avant de me retrouver dans cette position.

— Mmh... geint Stan quand j'ondule des hanches, accentuant la friction entre mon pubis et son érection, grandissante. Là, je sens la motivation monter, trésor.

J'arque un sourcil, moqueuse.

— Moi, c'est plutôt ta gaule que je sens monter, chéri.

— Ce sont deux grandes copines, m'avoue-t-il, ses doigts s'enfonçant un peu plus sous ma jupe. On ne peut pas les séparer.

— C'est un subtil mélange. Et je...

... ne finis pas ma phrase car j'entends Cassey dévaler l'escalier à toute vitesse. J'esquisse à peine un signe à Stan qu'il est déjà de l'autre côté du module, l'air de rien, la main dans les cheveux pour se gratter – sans doute de frustration – le crâne.

Mon fils débarque dans la cuisine seulement vingt secondes après, au moment où je descends du module tout en refermant les pans de mon chemiser. Par réflexe, je lui tourne le dos pour boutonner mon haut avant d'arranger à la va-vite ma tenue et m'assurer d'être présentable et cela, malgré le sourire en coin que j'aperçois sur le visage de Stan grâce à son reflet dans la porte du four.

Il sait que je mets un point d'honneur à ne pas me laisser aller devant Cassey. Mon fils a dix ans, et il a vu, entendu, beaucoup trop de choses pour son jeune âge. Il est donc hors de question que je me donne en spectacle. Certaines mamans célibataires ne s'imposent pas cette règle et de manière objective, tout le monde fait ce qu'il veut. C'est juste que, personnellement, je ne me visualise pas lécher la pomme à mon petit ami en face de mon fils. Pour qui passerais-je ? Non... impossible. Je crois même que Cassey ne

m'a jamais vue embrasser Stan. Enfin, peut-être une ou deux fois. Des baisers très soft, mignons. Gentils. Comme, par exemple, au petit déjeuner quand il me tend ma tasse de café. Mais c'est tout. Il n'y a pas de mains baladeuses, pas d'allusions sexuelles, ou de « câlins » sur le canapé en présence de mon fils. C'est, à mon sens, une sorte de respect vis-à-vis de lui. Et Stan a vite compris que lorsque Cassey est présent, je suis, avant tout, sa maman.

— Vous ne voulez pas qu'on commande des pizzas ? demande mon fils d'une petite voix suppliante alors que je me retourne vers lui, occupée à remonter mes cheveux en un chignon rapide sur le haut de ma tête.

— Non, réponds-je en me dirigeant vers le frigo pour en sortir deux beaux brocolis et quelques courgettes. On mange un gratin de légumes. C'est délicieux pour la santé.

— J'ai mangé des légumes hier ! s'insurge-t-il, en faisant une moue agacée

— Info spéciale, Cassey, il faut en manger tous les jours.

— Pfff... c'est n'importe quoi, marmonne-t-il.

Du coin de l'œil, je le vois plisser des yeux, mécontent, ce qui me rappelle son oncle Gabe au même âge. Il se tourne vers Stan, occupé à sortir les assiettes du placard.

— Me regarde pas comme ça, petite terreur. Ici, ce n'est pas moi qui fais la loi, lui signale-t-il. Moi aussi, je ne suis qu'une simple victime.

Une simple victime ? Bien sûr. C'est évident.

Mon regard doit en dire long car Stan m'envoie un clin d'œil avant de tendre les couverts à Cassey pour qu'il l'aide à mettre la table.

— Dépêche-toi, sinon, ta mère va nous tuer. Elle a déjà enclenché le mode « sniper » dans ses yeux.

Face à la plaisanterie de Stan, Cassey rit comme un âne. Je me retiens de rigoler à mon tour, même si mon sourire se fait tenace.

— T'as terminé tes devoirs ? demandé-je.

J'ignore pourquoi, mais, en posant cette question, je me retourne vers Stan, comme si... je ne sais pas. Je suis bête.

— J'ai tout fini, Maman. Stan a vérifié.

À sa réponse, mon estomac se contracte. En particulier lorsqu'ils échangent tous les deux un check de manière complice.

J'ai l'impression de revivre les mêmes scènes que l'année dernière. Au même moment. Sauf qu'il y a un an, Stan repartait pour New York alors que

là, il reste à Chicago pour un trimestre supplémentaire. Avant de repartir en tournée. Je ne peux m'empêcher de me demander à quoi va ressembler notre vie pendant les prochains mois, quand Oméga descendra tous les week-ends dans l'*Underground*, et que Stan et le reste de l'équipe passeront leur semaine à s'occuper de Parker comme s'il s'agissait de Dieu en personne. Ou d'un enfant. Voire les deux, parfois.

C'est sûr que Stan ne sera plus autant à la maison. Il va récupérer ses habitudes, son rythme de travail, sa « famille », tout comme sa chambre dans l'appartement qu'ont loué Parker et Coleen pour l'été. Et moi, je serai de nouveau seule dans mon lit... et mes petits déjeuners seront orchestrés autour d'un café et des dessins animés de Cassey.

— Cassey, mon ange, tu n'as pas oublié que Stan reprend le boulot lundi, hein ? lui dis-je sans pouvoir m'en empêcher. Ta tante et Parker arrivent ce week-end. Tu pourras t'amuser avec San si tu veux. Il paraît qu'elle marche, maintenant.

— Ouais, ça va être cool ! J'ai hâte. Tu penses qu'elle pourra jouer avec moi à la PlayStation ?

— Non, elle n'a qu'un an. Elle est trop petite, souris-je en épluchant les courgettes après les avoir rincées.

— Et alors ? Je pourrais lui apprendre.

Cassey énumère tous les jeux qu'il pourrait faire avec San. Comme du roller, ou du vélo. Sans parler de la boxe. Ce qui amuse Stan. En fier et attentionné parrain qu'il est, il veille au grain. Et je ne parle même pas de Parker. J'ai ouï dire que c'était pire qu'un papa poule.

Ils continuent tous les deux à faire les imbéciles dans la cuisine tandis que je coupe les courgettes en rondelles pour les placer dans un plat à gratin. Je garde le silence, obnubilée par ma relation avec Stan, par ces quatre merveilleux mois qu'on a passés, et par ce dur retour à la réalité. Comme une sorte de réveil brutal, le genre qu'il faut éviter d'infliger aux somnambules, par exemple.

— Cassey, t'as donné ton carnet de liaison à ta mère ? Je crois qu'elle doit signer un truc, non ?

— Oui, c'est mon autorisation de sortie pour la piscine. Je reviens !

Je vois sa petite tête bouclée fuser hors de la cuisine, montant l'escalier à la vitesse de la lumière. Du coin de l'œil, Stan m'observe attentivement. Il est de l'autre côté de la pièce, les bras croisés sur le rebord du module, ce qui accentue les muscles de ses avant-bras, véritable massif montagneux

reliant son poignet à son épaule. Ses yeux charbonneux ne quittent pas une seconde ma silhouette alors que j'arrache les bouquets de brocolis pour les lancer dans le plat, avec les courgettes.

Lorsqu'il avance vers moi, et qu'il s'appuie contre le plan de travail, à deux centimètres du gratin que j'arrose de crème et d'huile d'olive, je m'oblige à fixer mes légumes.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je tout de même après avoir salé et poivré le dîner.

— Eh, regarde-moi, toi, me dit-il d'une voix légère, toutefois autoritaire, en glissant son index sous mon menton pour me relever la tête. C'est pas parce que la saison reprend que je vais t'oublier, d'accord ?

Son regard, ancré dans le mien tel un bateau au port, vise à me rassurer. Et je le suis. Un peu. Pour le week-end. Après, on verra bien. J'ai confiance en Stan, je le sais honnête et fidèle, ce qui n'a pas toujours été le cas avec ses précédentes copines. Je suis consciente que ça ne signifie pas non plus qu'il le sera éternellement. Je me dis juste que s'il ne le fait pas pour moi, il le fera pour Cassey. C'est l'un des avantages à sortir avec des mecs qui ont eu une enfance triste parce qu'ils ont été soit abandonnés, soit reniés, soit déshérités ou simplement laissés-pour-compte. Ils ont le souci du bien-être des gosses qui les entourent. Et Stan se préoccupe de Cassey.

— M'oublier, non... murmuré-je, en essayant de paraître détachée et maîtresse de mes émotions. Cependant, je sais ce que c'est, Stan.

— C'est la présaison, trésor. Rien de plus, me rassure-t-il à nouveau en passant sa main dans ma nuque pour me caresser la peau.

— Oui, la présaison qui te permet de partir en tournée. Je ne suis pas stupide. Je connais la chanson de l'*Underground*. Mais ça va. Je gère, d'accord ? Ne t'inquiète pas. Tu seras très occupé avec Parker. Et je comprends.

— Debbie, ma puce, je...

— Tu peux allumer le four, s'il te plaît ? le coupé-je en me tournant dos à lui pour me rincer les mains dans le lavabo. Merci.

— OK...

Fin de la conversation. Stan commence à bien me connaître. Je ne m'étaie jamais sur le sujet de l'*Underground*. Ça n'a pas spécialement un rapport avec la mort de Gaylord. Pas tout le temps en tout cas. Ça a aussi un rapport avec Connor... avec mon passé et la Debbie que j'étais *avant*.

Le reste de la soirée se passe plutôt bien. C'est la croix et la bannière pour faire avaler un morceau de gratin à Cassey, néanmoins dans l'ensemble, c'est une réussite. On termine même les restes de la mousse au chocolat, que j'ai faite mercredi, devant un épisode de *Ninja Warrior*. Stan veut absolument y inscrire Parker pour déconner. Je lui dis de le faire, et en cachette, je l'inscrirais, lui. Il y a moyen qu'avec Coleen, on rigole suffisamment pour se casser une côte.

Il est presque neuf heures trente quand j'expédie Cassey au lit. Comme tous les soirs, c'est le cinéma pour aller dormir. Étant donné que nous sommes vendredi, et que demain, il n'y a pas école, je l'autorise à regarder un épisode de sa série. Un seul. Histoire d'avoir vingt minutes pour ranger la cuisine.

Toujours perchée sur mes hauts talons, je décide enfin de les retirer. J'ai les pieds en compote et la voûte plantaire en feu. J'ai peut-être exagéré en disant à Leslie qu'elles étaient confortables.

Je termine de passer l'éponge dans l'évier lorsque Stan redescend, fraîchement sorti de la salle de bains. Il a encore des gouttelettes dans les cheveux et il sent bon le gel douche. Son bas de survêtement délavé et son tee-shirt en coton me donnent envie de sauter, moi aussi, dans une tenue « cocooning ».

— Tu veux un café ? me demande-t-il en s'en servant un.

— Pas si je veux fermer l'œil cette nuit, souris-je alors que je vois son regard devenir espiègle.

— Je te fais un double, alors ?

Je secoue la tête, amusée, avant de lui montrer la vaisselle qui est à ranger. Il lève les yeux au ciel, mais part tout de même s'en occuper. Ici, les mecs, petits ou grands, sont tous logés à la même enseigne. Il est hors de question que je sois leur esclave personnelle.

— J'ai vu l'entraîneur de Cassey, tout à l'heure, me lance Stan en s'asseyant sur l'un des tabourets de la cuisine, sa tasse de café entre les mains.

Je lui jette un regard en coin.

J'ai mis mon fils à la boxe, après des mois et des mois de pleurs et de supplications intempestifs de sa part – ainsi que de celles de sa tante. Il est adhérent dans une salle sur la 82e. Et si au début, je l'avais inscrit sous mon

nom – Briant – j’ai dû rectifier le tir, l’année dernière lorsque son coach a voulu l’engager dans des compétitions. Évidemment, quand j’ai avoué qu’il s’appelait Lincoln, ça a causé un sacré remue-ménage. Par chance, Stan était avec moi ce jour-là, et il a réussi à faire en sorte que son entraîneur le préserve de tout ce bordel avec son père et ses oncles. Cassey est doué pour la boxe. Vraiment très doué. Plus que Gaylord. Plus que Connor. Plus que Gabe, aussi. Il a ça dans le sang. Il deviendra champion un jour, je le sais. Donc si cette petite salle de boxe veut garder son futur lauréat, ils ont intérêt à lui éviter des problèmes.

— Son entraîneur m’a demandé si c’était toujours bon pour le stage en juillet.

— Oh, merde, c’était aujourd’hui qu’il fallait donner la réponse définitive ? m’affolé-je. Je croyais que c’était la semaine prochaine.

— Oui, c’est bien la semaine prochaine. Vu que t’en avais pas reparlé, je me suis dit que c’était toujours d’actualité pour Cassey. Non ?

— Oui, oui, j’ai donné mon accord, dis-je en jetant l’éponge dans son petit bol, plein de savons en tout genre. La première semaine de juillet ?

— C’est ça, me confirme Stan en buvant une gorgée de son café. Du coup, j’ai réglé les 300 \$ pour le stage. Comme ça, t’as pas à t’en occuper.

Je cligne des yeux, surprise.

Comment ça, il a payé ?

Il croise ses bras sur son torse, faisant ainsi saillir ses biceps. Le petit regard qu’il me lance me laisse assez dubitative. On dirait qu’il attend...

— OK, dis-je, ne sachant pas très bien comment réagir à cet aveu.

Je veux dire... c’est normal ? Ou pas ? Probablement pas ! C’est sûr.

— Merci, c’est gentil d’y avoir pensé, précisé-je en partant dans le hall d’entrée pour récupérer mon chéquier et mon stylo, tous les deux dans mon sac à main.

De retour à la cuisine, je remonte les manches de ma chemise sur mes avant-bras, m’apprêtant à le rembourser lorsque j’entends son rire retentir.

— Tu fous quoi, là ? me demande-t-il, un sourcil arqué.

— Bah, je... je te fais le chèque. Pour les frais.

Il me regarde comme si j’étais folle.

— T’es sérieuse, Debbie ?

— Oui, murmuré-je, un peu perdue. Pourquoi ? Qu’est-ce qu’il y a ?

— Garde ton chèque, ma puce, c’est bon. Je suis pas à 300 \$ près et je peux très bien payer ça à ton fils.

Je m'humecte les lèvres, ne sachant pas quoi faire ni comment interpréter son geste.

— Je... c'est que... hum... non, enfin, t'es sûr ? Je peux te rembourser, c'est normal. Tu... tu avais l'air d'attendre que... euh...

— La seule chose que j'attends, là, tout de suite, c'est de pouvoir m'enfermer à double tour avec toi dans ta chambre, m'avoue Stan en se levant de son tabouret pour me faire face. Sinon, je veux bien un baiser pour me féliciter d'avoir anticipé quelque chose. Pour une fois !

Un petit sourire s'invite malgré tout sur mes lèvres tandis que je sens mes pommettes rougir de gêne.

— Stan, t'es pas forcé de faire ça, rappelé-je tout de même lorsqu'il prend appui sur le module de son coude, son autre main venant replacer l'une de mes mèches de cheveux derrière mon oreille.

— Encore heureux que rien ne m'y oblige, me sourit-il.

J'acquiesce timidement.

— Je... tu sais, je...

— Je sais, me coupe-t-il avec une certaine tendresse. Ça me fait plaisir, d'accord. Alors, lâche l'affaire, Deb'. C'est juste un stage de boxe. C'est pas comme si je te disais que j'allais lui payer ses études à l'Université. Et encore, je pourrais le faire.

Sa main quitte mes cheveux pour descendre le long de mon épaule, puis de mon bras en une douce caresse. Son regard, lui, n'a rien de tendre. Au contraire, il est profond. Assuré. Presque grave. Ce qui souligne la véracité de ses mots. Et ce qui accentue, aussi, un peu plus, ma gêne et le chamboulement que je ressens face à Stan. Même après deux ans de relation. Distance, ou pas.

— Maman ! m'appelle Cassey en déboulant dans la cuisine, vêtu de son petit pyjama aux couleurs de Captain America. Est-ce que je peux regarder un autre épisode ? S'il te plaît !

— Non, rétorqué-je en bougeant la tête. J'ai dit un, pas deux.

— Allez, demain j'ai pas école !

— Non, Cass', n'insiste pas. Monte dans ta chambre. N'oublie pas de te laver les dents, d'accord ? rappelé-je.

— OK, souffle-t-il, l'air le plus malheureux du monde sur le visage. Tu viens me dire bonne nuit ?

— J'arrive, bien sûr. Je finis ça avec Stan et je remonte te faire un bisou.

— D'accord. Bonne nuit, Stan ! À demain.

— À demain, bonhomme. Dors bien, lui répond-il en ébouriffant affectueusement ses petites bouclettes.

Mon fils me jette un regard de tueur, comme si j'étais la plus horrible des mères. Honnêtement ? Ça ne me pose aucun problème. Je suis vaccinée depuis le temps, et, de toute façon, c'est moi la maman, c'est moi qui commande.

J'attends qu'il soit monté à l'étage avant de me tourner vers Stan, qui hausse un sourcil interrogatif :

— Quoi ? me lance-t-il, vaguement amusé alors que je ne sais toujours pas comment réagir face à son « anticipation ».

— Je... commencé-je avant de m'arrêter.

J'intercepte son regard, moqueur. Il doit se dire que je me prends trop la tête. Ce qui, en un sens, est vrai. Mais je suis comme ça. Je ne veux rien lui imposer. Sauf qu'à force, c'est à moi que j'impose des choses.

— Tu veux toujours une salade de fruits pour notre dessert privé ? demandé-je en un petit murmure, mi-soulagée mi-gênée.

— Oh oui, trésor, une maxi salade de fruits, me précise-t-il en s'approchant dangereusement de moi bien que je fasse comme si de rien n'était, malgré ma carotide qui pulse de désir. Cependant, j'ai pas payé le stage de Cassey pour m'éclater le bide à coups de limonade, de cerises et de pêches. Je l'ai fait parce que ça me fait plaisir. OK ?

— OK, déclaré-je, un sourire aux lèvres.

Est-ce que j'ai déjà dit que je me sentais chanceuse ? De plus en plus chanceuse, même, d'être avec un homme comme Stan ?

-
1. Groupe de huit universités privées du Nord-Est des Etats-Unis, parmi les universités les plus anciennes et les plus prestigieuses.↵

Chapitre 4

Debbie

*Dix ans plus tôt...
Novembre 2009.*

Couchée sur le lit, le regard comateux et la bouche sèche, j'ai encore l'esprit embrumé par toute la fumette de cette nuit. Je m'étire lentement avec cette impression d'avoir les basses de la boîte de nuit qui résonnent dans mon crâne. Comme si le son faisait partie intégrante de ma matrice osseuse. Je me sens fiévreuse. Un peu poisseuse aussi. Ma robe moulante adhère à ma peau transpirante et mes longues mèches châtaines sont collées à mes omoplates.

Une main – la plus chaude qui me soit donnée de rencontrer – atterrit sur ma colonne vertébrale, finissant de m'embraser alors que je me suis à peine remise de la chaleur de notre dernière étreinte. Ses doigts décollent mes cheveux de ma peau, puis, comme une brise brûlante d'été, il dépose un baiser dans le creux de ma nuque, sa paume descendant sur mes fesses pour m'empoigner avec une force non dissimulée. Un sourire aux lèvres, je tourne lascivement la tête vers la gauche tout en continuant à m'étirer, là, étendue sur le ventre, les draps éparpillés autour de moi. Je sens sa main remonter sur ma croupe pour caresser mes reins, repoussant ainsi ma robe, toujours un peu plus haut sur mon corps.

Face à moi, deux yeux verts, malicieux quoique cernés, m'observent doucement.

— J'aurais jamais dû prendre ce dernier verre, murmuré-je d'une voix rauque en levant la main pour caresser ses cheveux cuivrés.

Je dégage ses boucles de son front, puis me penche sur ses lèvres pour capturer sa bouche de la mienne. En une seconde, je me sens projetée sur un torse musclé, aussi trempé de sueur que mon dos. J'émet un petit éclat de rire tandis que je me retrouve assise sur son ventre dont les abdos saillants appuient délicieusement contre mon clitoris.

— Mmh... Gaylord...

Ma voix n'est qu'un murmure suppliant quand mon mec rive ses mains à ma taille pour me ramener contre lui et, ainsi, approfondir notre baiser. Sa langue glisse sur la mienne, ses dents maltraitent ma lèvre inférieure. Mon sourire, contagieux, fait apparaître le sien. Nos bouches se cherchent, se séparent, puis se rejoignent pendant de longues minutes. Du moins, c'est l'impression que j'ai.

Mes seins, écrasés contre son torse, me permettent de sentir son cœur battre. Il choque ma poitrine sans relâche. C'est, à mon sens, l'un des plus beaux sons que je puisse entendre. Il rivaliserait presque, je dis bien « presque », avec la respiration calme et sereine de notre bébé lorsqu'il dort dans son berceau.

— Ça aurait été con de passer à côté de ce dernier verre, me dit Gaylord, sa voix éraillée vibrant avec rudesse contre mon tympan.

Ces simples notes me filent la chair de poule. La moindre de mes cellules s'illumine, s'embrase. Ma peau se recouvre de frissons et ça ne fait qu'empirer lorsque sa langue me lèche le cou, de ma clavicule à mon oreille. Putain... Je ferme les yeux, le souffle court, le crâne toujours martelé par la musique de cette nuit. Je profite de ce moment où nous ne sommes que tous les deux au lit, dans sa chambre. Sans personne pour nous déranger. Ni sa famille. Ni notre fils. Ni son coach. Et encore moins l'Underground ou les autres filles. Ce matin, Gaylord Lincoln est tout à moi et rien qu'à moi. Je compte bien user et abuser de cette chance.

— Tu dis ça pour la petite lap dance de cette nuit ? demandé-je en m'écartant de lui.

Je tente d'ignorer ses mains qui s'accrochent à mon décolleté. Ses pouces frottent mes seins à mesure que ses autres doigts plissent le tissu le long de mes côtes, jusqu'à ma taille. Jusqu'à rejoindre le « bas » de ma robe, roulé en boule au niveau de mon ventre.

— Ça aurait été dommage de ne pas me la faire, cette petite danse.

Sa bouche, coquine, s'accroche à l'un de mes tétons. Il me lèche la poitrine de sa langue, brûlante, me faisant un peu plus fermer les yeux. Mon corps ondule lentement sur lui, l'esprit encore prisonnier de tout ce que j'ai bu et fumé cette nuit.

Je me cambre contre sa bouche, enfonçant mes mains dans ses cheveux pour l'écraser davantage contre ma peau. Je retiens un gémissement, les dents plantées dans ma lèvre inférieure. Mes ongles courent le long de sa nuque, puis de sa clavicule. Tout en campant mon regard dans le sien, je griffe intentionnellement son tatouage, celui qui épouse à la perfection le galbe de son épaule. L'inscription « One love », tatouée sous une couronne de roi s'échauffe sous la pression de mon ongle, lui remémorant ainsi qu'il est, malgré tout, à moi. Et juste à moi. Peu importe ce qu'il se passe avant de monter sur un ring... ou après en être descendu... Gaylord Lincoln est l'homme de ma vie, tout comme je suis la femme de la sienne. La seule femme de sa vie.

— Tu sais que tu es la seule, me rappelle-t-il, comme s'il avait lu mes pensées.

Gaylord et moi sommes connectés depuis notre toute première rencontre au lycée. Ce fameux cours de chimie a au moins servi à révéler une chose : notre alchimie. Et cela bien qu'il soit Bélier et que je sois Balance. Nos deux signes astrologiques sont les parfaits contraires, mais qu'importe. Notre histoire est là pour démontrer que lui et moi, c'est pour la vie.

— C'est toi que j'aime, Deborah Briant, me susurre-t-il à l'oreille, alors que je continue d'enfoncer mes ongles dans son putain de tatouage.

C'est le même qui orne mon épaule à la différence que le mien, mon « One life », est accompagné d'une couronne de reine.

— Je pourrais crever pour toi, tu le sais, hein, ma belle ? Que je deviendrais dingue s'il t'arrivait un truc. À toi, ou à Cassey. Je soulèverais des montagnes pour vous deux.

Nos regards toujours accrochés l'un à l'autre, j'acquiesce de la tête. Ses mains descendent en flèche jusqu'à ma robe froissée pour la retirer complètement, tandis que je me redresse pour tirer nerveusement sur son jean à moitié ouvert sur son caleçon.

— Je sais, soufflé-je, ma bouche rentrant en collision avec la sienne. Moi aussi, je deviendrais folle s'il t'arrivait un truc.

J'ignore qui a augmenté la température dans cette pièce, mais une chose est certaine, j'ai plus l'impression d'être en plein mois d'août qu'en

novembre.

La tête plongée dans son cou, je respire son odeur, celle qui m'enivre depuis maintenant six ans. Depuis la première fois que je l'ai sentie en cours de sport. C'est une fragrance unique, un parfait mélange d'eucalyptus, de cèdre et de citron. Avant de vivre ensemble, j'en badigeonnais mes fringues et ma chambre d'adolescente. À présent, je n'ai plus qu'à enfoncer mon nez dans ses cheveux pour m'en shooter.

— J'ai envie de te baiser, Debbie. Maintenant. J'en peux plus, grogne-t-il.

Son souffle me lèche le visage. Je rejette ma chevelure en arrière, lui offrant un accès illimité à ma gorge. C'est la partie de mon corps qu'il préfère. Ce qui est assez étrange quand on connaît ses goûts en matière de sexe. Cependant, l'amour et le sexe n'ont rien à voir l'un et l'autre. Sinon, nous n'en serions pas là. J'ai beau le partager avec toutes ces filles qui se traînent à ses pieds, en attendant, c'est avec moi qu'il est officiellement. C'est avec moi qu'il a fondé une famille, avec moi qu'il a acheté une maison – même si elle est en travaux – et c'est, encore une fois, avec moi qu'il parle de tout ce qui se passe dans sa caboche de fighter. Le sexe ne rentre pas en compte dans l'amour qu'il me porte. Je pourrais tout lui donner tellement je l'aime.

Nus, nos corps s'affrontent dans la plus belle danse qui existe. Au-dehors, les premiers rayons du soleil se faufilent entre les rideaux de son ancienne chambre – celle de son adolescence, celle où nous nous sommes offerts l'un à l'autre un nombre incalculable de fois, et pour cause : ici, dans cette pièce de quinze mètres carrés, mon mec est juste Gaylord... pas le Lord Rouge, je n'ai donc pas l'obligation de le partager.

Les mains sur mes hanches, il roule mon bassin contre le sien à un rythme des plus parfaits. J'expire difficilement par la bouche tant la pression de sa queue en moi est délicieusement bonne. Je me cambre davantage, suppliante et soumise malgré ma position d'amazone. Mes genoux glissent sur le matelas, tandis que sa main droite, blessée depuis son dernier combat, remonte dans mes cheveux. Il l'enroule autour de mes mèches caramel et tire avec force dessus, ce qui me fait lâcher un petit hoquet de surprise. Mon exclamation meurt sur sa bouche entrouverte. Il m'embrasse à pleine bouche, grognant tel le lion qu'il est contre mes courbes qui accueillent chacun de ses coups de reins comme si c'était la seule chose qui pouvait m'apaiser dans ce monde de merde.

Mon regard quitte son torse, musclé à la perfection, pour s'ancrer dans le sien, là où ses iris verts arborent à présent une couleur bien plus sombre. Je me perds dans cet océan de désir alors qu'il en crée un second entre mes jambes, ouvertes pour lui seul.

— Gaylord, murmuré-je, suppliante, en enlaçant sa nuque. Viens en moi. S'il te plaît, répété-je d'une voix faible. Je veux te sentir couler le long de mes cuisses.

— T'inquiète pas pour ça, mon amour, me rassure-t-il en tirant un peu plus sur mes cheveux. Y a pas que le long de tes cuisses que tu vas me sentir couler... Ta petite chatte va en prendre pour son compte avant.

Les entrailles serrées de plaisir, je hoche frénétiquement la tête avant de fermer à nouveau les yeux pour laisser l'excitation croître. Je m'apprête à le supplier une nouvelle fois lorsque son téléphone, posé sur sa table de chevet, coincé entre un paquet de clopes et une boisson énergisante, se met à sonner. Je ne peux pas m'empêcher de regarder qui l'appelle, à même pas sept heures et demie du matin.

Mon cœur se serre dès que j'aperçois le nom qui s'affiche sur l'écran, et ça n'a rien à voir avec la façon qu'a Gaylord de prendre ses aises contre moi. Ni à l'intérieur de moi.

Son regard suit le mien, puis, la seconde d'après, sa main gauche quitte ma taille pour se refermer sur son portable. Il rejette l'appel, comme si de rien n'était. Comme si son plan cul n'avait jamais essayé de le joindre sur son téléphone privé.

— T'occupe pas de ça, bébé, me souffle-t-il en faisant revenir sa main contre mes reins.

— Pourquoi elle te contacte ?

Je suis amoureuse et conciliante. Pas débile et aveugle.

— J'en sais rien et je m'en fous ! Si ça se trouve elle a dû se tromper de touche, cette conne.

À l'autre bout du matelas, le portable de Gaylord sonne une fois de plus.

— On est dans ta chambre, pas dans ton putain de vestiaire de l'Under ! remémoré-je en le repoussant contre la tête de lit, agacée.

J'ai à peine le temps de récupérer l'appareil pour dire à cette salope le fond de ma pensée, que Gaylord décroche lui-même.

— Quoi ?! aboie-t-il d'une voix mauvaise. Je suis occupé avec ma femme, qu'est-ce que tu me veux ? Quoi ? Non, j'en sais rien et je m'en

fous ! Démerde-toi avec ta bagnole. Qu'est-ce que tu crois ? Que je suis garagiste ?!

Il raccroche aussitôt, balançant son téléphone à l'autre bout de la chambre. Le bruit métallique qui résonne entre les quatre murs laisse à penser que plus personne ne pourra l'appeler désormais.

— Elle a un problème avec sa voiture ? Elle a besoin d'une petite vidange, ou que tu lui restaures sa carrosserie ? demandé-je, les yeux noirs.

Je m'attends à le voir s'énerver, pourtant, à la place, il sourit. Le genre que je veux lui faire bouffer, mais pour lequel je pourrais me damner.

— Je t'ai déjà dit à quel point j'aime ton humour, bébé ?

— J'ai pas envie de rire, Gaylord. Vraiment.

— OK... s'excuse-t-il en me montrant ses mains comme signe de son « innocence ». Je m'en tape de Tiffany. Je te le jure.

— Pas moi. Je veux que tu changes ! Trouve-toi une autre chauffeuse. Une qui fait le taf, qui fait ce que tu lui demandes. Et c'est tout, marmonné-je, la gorge serrée.

L'amour n'a rien à voir avec le sexe, je le sais. Toutefois, il y a des jours comme celui-ci, où je ne suis plus certaine que cela soit vrai... Je déteste quand je dois être confrontée à toutes ces putes qui se mettent à genoux pour un simple billet de 100 \$.

— OK, me rassure Gaylord en me caressant les cheveux, comme pour m'apaiser. Je la reverrai plus et... et on avisera après, d'accord ? Pour le moment, on va reprendre où on en était parce qu'on était plutôt bien partis pour faire un petit frère ou une petite sœur à Cassey, non ? T'aimerais pas ?

J'écarquille les yeux, surprise.

— T'es sérieux ?

— Très sérieux, oui, me dit-il en ramenant mon corps sur le sien.

Doucement, comme si j'étais une poupée de porcelaine, il glisse sa main de ma taille à mon entrejambe, là où il écarte mes lèvres de deux de ses doigts pour y nicher sa queue. D'un léger coup de bassin, il me pénètre brusquement, m'arrachant un petit cri d'extase.

— Putain, mon dieu, c'est bon, glapis-je, les neurones complètement éteints.

— Je sais, je fais souvent cet effet-là, ricane-t-il en commençant à me prendre par en dessous. Alors ? T'aimerais pas qu'on ait un deuxième enfant, bébé ?

Je plonge mon regard dans le sien, mon pouce caressant délicatement sa lèvre inférieure malgré ses impulsions de plus en plus sèches qui me décollent de son ventre. Je tremble d'extase entre ses bras, comme si cet appel n'avait jamais eu lieu, comme si tout ceci n'avait jamais existé.

— Tu serais d'accord pour porter à nouveau mon fils ?

Je déglutis avec difficulté. Je n'arrive presque plus à respirer.

Porter le fils de Gaylord est mon vœu le plus cher depuis que j'ai seize ans, mais malheureusement pour moi, la vie en a décidé autrement. Connor est passé par là, un soir où je n'avais pas les idées claires... Un moment où j'ai confondu la vodka avec de l'eau et où il a pris mon « non » pour un « oui » et... et je suis tombée enceinte. J'ai dû me contenter de porter son neveu, à défaut de son fils.

Je n'ai jamais eu le courage d'avouer la vérité. À personne. Surtout pas à Gaylord. Après tout, Connor est son petit frère, et les Lincoln ne forment pas une famille. Ils constituent un clan. Sauf que jusqu'à preuve du contraire, je ne fais pas partie de ce clan. Même si je suis la mère du plus jeune d'entre eux.

Chapitre 5

Coleen

De nos jours...

À l'aéroport de Chicago, c'est l'effervescence. Nous atterrissons avec plus de trois heures de retard.

— C'est bon, ils ont délivré les bagages, annoncé-je en *checkant* l'un des tableaux électriques du terminal, suspendu au plafond. Au numéro 14. Ça devrait aller vite. Viens.

Je fais signe à Parker de me suivre. Le pauvre va bientôt frôler la crise de nerfs. Il y a beaucoup trop de monde pour lui. Pas autant que lorsqu'il combat dans l'*Underground*, c'est vrai, mais à la différence du ring, ici, dans cet aéroport, les gens sont entassés les uns sur les autres. Ils vous poussent, vous marchent dessus, vous bousculent, vous piétinent. Alors que dans une cage, ils ne sont que deux !

— Ça va aller, murmuré-je en lui adressant un sourire affectueux tout en posant ma main sur son bras.

Je le taquine sur son agoraphobie – bien plus légère que celle de Jack, le nutritionniste yogi de la bande – et sur son insociabilité, mais vu qu'il ne supporte pas les mouvements de foule, les cris, les bruits stridents – sauf, encore une fois, quand sa zone de confort est délimitée par huit poteaux – les déplacements deviennent trop compliqués. J'aurais dû prendre un vol en semaine et non un samedi. Je suis tellement occupée avec San en ce moment, que je n'y ai même pas pensé.

— Je gère, tente de me rassurer Parker malgré ses mâchoires plus que serrées.

Après, l'avantage d'être avec un *fighter* de deux mètres de haut pour plus de cent kilos de muscles, c'est qu'en général, les gens vous laissent passer... ce que font, d'ailleurs, plusieurs personnes au moment où je me penche sur le tapis roulant pour récupérer notre première valise.

Mon homme me devance et l'agrippe d'une seule main, San, accrochée à lui tel un ouistiti sur sa branche, étant occupée à mordiller l'autre. Je ne sais pas ce qu'elle a, depuis tout à l'heure, elle bave à outrance et je n'ai pas l'impression que c'est une nouvelle poussée dentaire. Ses petites joues rondes sont toujours aussi bronzées, bien loin du rouge écrevisse de ces derniers mois.

Parker récupère les cinq valises – avec un enfant, le concept « voyager léger » n'est plus vraiment applicable –, puis, il assied notre fille, habillée d'un legging avec un sweat à capuche à petits pois bleus et jaunes, sur la pile des bagages. Elle se met instantanément à pleurer. Bien que le mot « hurler » soit le plus adéquat.

— Je te dis qu'il y a quelque chose qui ne va pas, s'énervé Parker en la reprenant dans ses bras.

Tel un singe, elle se tortille dans tous les sens, ses pieds, munis de Stan Smith – *évidemment* – tapent avec force et énergie contre le ventre de son père. Elle essaie de lui grimper sur l'épaule, ses deux mini mains enfoncées dans sa petite bouche.

— Elle est crevée, voilà ce qu'elle a, dis-je. Elle n'a ni fait de sieste ni terminé son goûter. Dès qu'on arrive, c'est bain, pyjama et dodo.

Parker me lance un regard presque noir auquel je ne réponds pas. Il ne supporte pas de voir sa fille grognon, malade ou chafouine. Non pas qu'il soit énervé ou agacé. Pas du tout. Il est juste mal. Terriblement mal. Parce qu'il voudrait que San ne connaisse jamais rien de la douleur, de la peine, de la frustration, de l'irritation, de la peur aussi. Comment lui dire que c'est *impossible* ? On peut être les meilleurs parents au monde, les enfants ressentent tout ça. Ils *doivent* ressentir tout ça, même. C'est ce qui leur permet de grandir et de se prémunir pour plus tard.

Je tire sur les pans de ma veste en jean, puis rejette mes longs cheveux derrière mon épaule avant de poser ma main sur le front de San, ses petites bouclettes brunes venant me chatouiller les doigts.

— Elle n’a pas de fièvre, précisé-je, pour rassurer Parker. En revanche, c’est vrai qu’elle est un peu pâlotte.

— Ah, tu vois ?! Bon, on appelle le médecin !

— Bébé, détends-toi, elle a peut-être chaud, tempéré-je en la prenant dans mes bras.

Je n’ai pas le temps de me décaler pour ne pas gêner le passage que trois personnes me bousculent en même pas dix secondes, de quoi faire dégoupiller Oméga. J’arrive toutefois à le contenir en lui demandant de retirer le sweat de San pendant que je la tiens, face à lui. Je ne peux m’empêcher de lui embrasser sa petite tête brune tandis que Parker termine de la déshabiller.

— Et voilà, loupotte, tu seras mieux comme ça, lui dit-il avec un grand sourire, celui qu’il n’adresse qu’à sa fille. Maman a sûrement raison, tu devais avoir un peu chaud avec ça sur le dos.

J’ai à peine le temps de bouger que je sens San se crispier, puis, la seconde d’après, elle vomit... Ce sont de vrais geysers de lait caillé, de yaourt à la fraise et de compote, qu’elle régurgite en mode *exorciste* sur son père. Putain... il en a partout. Sur son tee-shirt, dans ses cheveux, sa barbe, sur ses bras. La vache. Horrible.

Sans savoir pourquoi, je pars en fou rire total. C’est sans doute nerveux, et bien que je préfère ça aux épisodes de diarrhée fulgurante, ce n’est pas très agréable d’être épié par des centaines de personnes avec l’étiquette « bad mom » collée sur le front.

— Bon bah... Je ne vais pas appeler le médecin, du coup. Visiblement, elle n’a pas digéré le yaourt au lait de brebis. Je pense que ça va aller mieux, là, lâché-je en essayant de me reprendre. Hein, ma puce ? T’as déjà meilleure mine. Ça fait du bien de vomir sur Papa ?

Pour simple réponse, ma petite princesse m’adresse le plus adorable des sourires alors qu’elle a encore du lait caillé sur le coin des lèvres. Mais qu’importe. Je pourrais lécher son vomi, j’en aurais rien à faire. Il paraît que c’est un truc de mère, ça. Aussi répugnant soit-il.

Je sors une lingette de mon sac à main pour la débarbouiller, m’obligeant ainsi à ne pas regarder Parker dans les yeux. Pourtant, je le vois justement fermer les siens, avec force même, avant de lâcher un long grognement.

— T’as de la chance que je t’aime, microbe ! rétorque-t-il en faisant les gros yeux à San qui, à ce moment-là, est obnubilée par le stand à ballons, au

niveau du *Duty free*.

Un coup d'œil vers Parker me donne à nouveau envie de rire, néanmoins je me retiens, lui disant qu'il peut toujours aller aux toilettes pour se changer. Jusqu'à ce que je réalise qu'elles sont à l'opposé de notre terminal.

— Bon, prends ta fille, et on se casse d'ici, j'en peux plus ! J'étouffe ! s'énerve-t-il en poussant le chariot, faisant abstraction de toutes ces personnes qui nous observent.

Tel un Alpha dans la meute, mon homme part pleine balle dans le tas, la tête haute et la démarche assurée. Son aura charismatique et son regard bleu électrique font tourner pas mal de têtes – féminines, notamment – sur son passage. Même avec du vomi dans les cheveux et sur son tee-shirt, mon compagnon reste le plus beau.

San dans mes bras, j'emboîte son pas, là où une petite odeur de régurgitation efface sa fragrance habituelle, à savoir un subtil mélange de cardamome, de baume du tigre et de savon.

Au bout de quelques minutes, nous quittons enfin la zone des bagages pour atterrir dans celle des arrivées, où, derrière le dernier contrôle de sécurité, j'aperçois Debbie, vêtue d'une robe printanière dans les tons fuchsia, et Stan. Ils nous font de grands gestes. Comme si on pouvait louper ces deux imbéciles. Avec leurs têtes d'amoureux transis, ça serait compliqué.

À peine parvenus à leur hauteur, Debbie se jette sur ma fille pour l'embrasser. Stan dévisage Parker en sifflotant légèrement.

— Me dis pas qu'elle a la gastro, mec.

— Quoi ?! s'exclame Debbie, sa jolie bouche rose collée à la joue de San.

— Non, personne n'a la gastro, la rassuré-je avant de la laisser prendre sa nièce dans ses bras.

Évidemment, ce n'est pas aussi facile que ça. San reste accrochée à moi, telle une moule sur son rocher. Elle est sauvage. Comme son papa.

— Le yaourt n'est visiblement pas passé, expliqué-je avant de regarder San, ses mains potelées accrochées à ma veste. Tu ne veux pas aller voir tante Debbie ? Tu la connais, pourtant.

— Ne la force pas, laisse-la, me sourit ma belle-sœur avant de saluer Parker.

J'en profite pour embrasser Stan sur la joue. Il m'a manqué. Tout comme Debbie. Ça fait deux mois que l'on ne s'est pas vus. Et plus de quatre que l'équipe est « séparée » pour la pause hivernale. À présent que tout est sur le point de recommencer, je me demande ce qui nous attend pour cette nouvelle saison. Des victoires, des victoires et encore des victoires, je l'espère de tout cœur.

— Désolée, on a trois heures de retard, m'excusé-je. C'était l'enfer ce vol.

— Oh, ne t'inquiète pas, me coupe Stan, un sourire tellement arrogant sur les lèvres que ça me fait arquer un sourcil. On a eu le temps de baiser à deux reprises dans les toilettes.

Je lance un regard étonné à Debbie qui lève les yeux au ciel.

— Seulement deux fois ? Tu te ramollis ou quoi ? se moque Parker. Je t'ai connu plus vivace, mon pote.

— Il dit n'importe quoi, intervient Debbie en parcourant sa montre. En revanche, Jodie et Jack sont censés arriver dans vingt minutes.

— *Timing* parfait, souris-je en me tournant vers mon homme. Tu veux aller te changer ou tu préfères empester l'intérieur de l'estomac de ta fille ?

— Je préfère empester l'intérieur de son estomac que l'intérieur de sa couche ! Si tu vois ce que je veux dire, marmonne-t-il en me lançant un regard en coin, avant d'attraper son sac de sport, là où il récupère un tee-shirt gris d'entraînement.

— Avoir un enfant, ça a l'air tellement glamour. Ça me donnerait presque envie, tiens, ricane Stan en enfonçant ses mains dans les poches de son *blue jean*.

Avec Debbie, on s'échange un sourire de connivence. Stan... père ? Ce serait juste une grosse blague. Quoiqu'il cartonne pas mal avec Cassey, je dois le reconnaître.

— Mon petit lapin n'est pas là ? m'étonné-je.

— Ah, ton petit lapin, soupire Debbie. Il a dix ans, il est en pleine crise de pré-adolescence... Je l'ai laissé chez tes parents. Je crois qu'ils vont bien s'amuser.

— T'exagères. D'ailleurs, je... PARKER ! l'appelé-je soudainement, les yeux écarquillés.

— Quoi ? me lance-t-il, surpris, les deux mains accrochées à son bas de tee-shirt, déjà relevé sur une partie de son torse, dévoilant ainsi devant plus de trois-cents personnes ses huit abdos plus que saillants.

Je suis certaine qu'il y a au moins trois gonzesses qui se sont pris les pieds dans leurs chariots vu le raffut métallique que j'entends derrière moi.

— Va te changer dans les toilettes ! Pas au beau milieu de l'aéroport. Tu veux te faire arrêter pour attentat à la pudeur ou quoi ?!

— Oh allez, C, relax ! rit Stan. Ça pourrait émoustiller toutes ces vieilles, tiens.

D'un mouvement de la main, il montre un troupeau d'une quinzaine de mamies, âgées de soixante à soixante-dix ans, venant sans doute en vacances à Chicago si j'en crois le guide qui les précède, agitant un parapluie orange fluo en l'air.

Parker me lance un regard irrité.

— Rien à foutre, ça va me prendre deux secondes !

N'en faisant qu'à sa tête, il retire son tee-shirt. Contemplative, j'observe sa belle peau caramel s'étirer sur tous ces muscles. Ces derniers bougent à la perfection, en rythme avec ses mouvements et sa respiration. Il passe ensuite son nouveau haut, mettant en pause mes pensées obscènes.

Il se débarbouille avec quelques lingettes lorsque je repère, au loin, Jack et Jodie, perdus au milieu de la foule.

— Jack a pas l'air bien du tout ! commente Stan, un sourcil arqué. Il est en pleine crise, c'est sûr.

— Merde...

Jodie, avec ses cheveux noir corbeau coupés à la garçonne, son teint de pêche et sa démarche souple, semble au sommet de sa forme. Jack, lui, c'est une autre histoire. Sa carnation hâlée vire au vert. Sa tignasse blond cendré, habituellement hérissée, forme de gros aplats, comme s'il s'était essuyé les mains dessus. Penchée sur lui, Jodie lui chuchote je ne sais pas quoi à son oreille. Il paraît respirer comme un petit chien, les yeux usant le sol.

Avec les garçons, on s'échange un regard. Quand je dis que l'agoraphobie de Jack est démesurée, je n'exagère pas. Il a essayé tous les traitements possibles et imaginables, rien ne marche. Raison pour laquelle il ne descend jamais dans l'*Under* avec nous. Et les rares soirées en boîte auxquelles il nous accompagne, c'est pas plus d'une heure.

— Ouais, t'es un petit papillon, mon gars, lui déclare Jodie, lorsqu'ils arrivent à notre hauteur.

Par réflexe, Parker récupère tout de suite les affaires de Jack pour le décharger, au moins d'un poids physique, tandis que Stan fait de même

avec les sacs de Jodie, sa « coéquipière » depuis que la meute d'Oméga a pris forme, il y a plus de cinq ans.

— Un tout petit papillon perdu dans une immense plaine. Sous le soleil... Un tout petit papillon perdu, tu bats des ailes. Hop hop hop. Comme ça, voilà ! continue-t-elle à raconter à Jack, dont les genoux se mettent à trembler.

— Jodie, ferme-la, grimace-t-il. T'es peut-être une super kiné, mais t'es une sophro à chier.

— Bah, démerde-toi ! s'énerve-t-elle, vexée alors que le pauvre Jack commence à tourner de l'œil.

— On va peut-être pas rester là ? dit Debbie en montrant la sortie vers les parkings d'un mouvement de tête.

— Ouais, je suis d'accord, lance Jodie en attrapant sa fidèle casquette estampillée Oméga de son sac pour la fixer sur sa tête.

Jodie Masser sans sa casquette, ça ne serait pas Jodie Masser.

— C'est quoi cette... *(Elle renifle dans les airs, son nez constellé de taches de rousseur, froncé.)*... cette odeur de... de... *(Elle renifle un peu plus, tout en se rapprochant de Parker.)*... Oméga, c'est toi qui pue la gerbe, comme ça ?!

— San lui a vomi dessus, expliqué-je pendant que mon mâle lui envoie un regard plus que noir.

— Eh, bravo mini-Om' ! s'exclame Jodie en *checkant* le mini poing de San qui lui adresse un super sourire.

Elle est farouche la plupart du temps toutefois avec Jodie, le courant passe bien !

— T'as besoin qu'on te porte ? demande Stan à Jack qui est de plus en plus gris.

— Non.

— Question de fierté ? Ou c'est bon, t'es solide ? insiste Stan, face aux jambes flageolantes de Jack.

— Fierté, marmonne notre nutritionniste préféré.

— Allez, *go*, tu feras ton coq plus tard, rétorque Parker en plaçant le bras de Jack sur ses épaules. Le parking est en bas.

En quelques minutes, nous quittons la salle bondée des arrivées pour regagner le sous-sol où nous attend une Range Rover grise de location, en plus de la voiture de Debbie.

Parker cale Jack contre la portière. Aussitôt, il se laisse glisser à même le sol bétonné. Il s'allonge par terre, haletant péniblement. Il est tellement mal qu'il sue comme pas permis.

— Mec, tu transpires comme une pute à l'église, fait remarquer Stan quand je donne San à Debbie pour sortir une nouvelle lingette de mon sac à main.

Je me penche pour éponger le visage de Jack.

— T'es sûr que ça va aller ?

— Faut que je respire... mais ça va, ça va. Il me faut de l'air.

— Pousse-toi, chérie, me dit gentiment Parker en m'écartant.

San sur la hanche, Debbie arrive tout de même à sortir de son sac un petit carnet plat avec lequel elle ventile le visage de Jack.

— En tout cas, ça me fait bien plaisir de vous revoir ! s'exclame Stan, comme si de rien n'était – comme si son pote n'était pas du tout en train d'agoniser sur le sol. Alors, ma petite Jojo, ces vacances sous le soleil d'Ibiza ? Comment c'était ? T'as léché combien de chatounettes ?

Jodie prend une grande inspiration, sans doute pour se contenir alors que je me mets à rire.

— Debbie, souffle-t-elle en se tournant vers ma belle-sœur, occupée à renouveler sa maternité en pouponnant ma fille. Il me semblait que tu devais rattraper l'éducation de ce connard. Qu'est-ce que t'as foutu depuis quatre mois, là, hein ?

— Il sait mettre le couvert, laver son linge, cuire des pâtes, prendre soin d'un enfant de dix ans, énumère-t-elle, pensive. Remplir une déclaration d'impôts, ranger une cuisine, vider le lave-vaisselle...

— EH ! s'insurge Stan.

— Et tondre une pelouse ! achève-t-elle. Le reste, il me faut plus de temps, désolée.

— C'est laquelle de pelouse qu'il tond ? demande Parker, un sourcil arqué, un petit sourire insolent sur la bouche.

— PARKER ! grondé-je.

— Quoi, encore ?!

— Tu m'as manqué, Oméga ! rit Stan en sautant sur son pote en mode jeune loup tout fou.

— Et dire que j'ai résigné pour huit mois de galère avec vous ! soupire Jodie, ses créoles argentées reflétant la lumière à chaque mouvement de sa tête.

Elle est déjà dépassée par l'attitude des garçons, et encore, Dennis n'arrive que demain matin avec Sabrina. Ma meilleure amie devait finir sa garde aujourd'hui. Après la finale à Vegas, ils sont partis un mois en vacances tous les deux au Brésil, puis elle a retrouvé un poste d'infirmière en traumatologie pour trois mois à l'hôpital de New York, pendant que Dennis perfectionnait ses talents de coentraîneur à la salle de sport d'Oméga, sur Hudson Street.

Quant au coach Anderson, lui, il nous rejoindra à Chicago lundi matin, paré pour la reprise de l'entraînement de son poulain. Il est encore en vacances. Avec une femme, il paraît. Personne n'a vraiment osé lui poser la question.

— Allez, arrête, tu nous adores, rappelle Stan, amusé.

— Ce qui me fait penser que je suis maso !

— Je crois que je vais vomir ! s'exclame soudainement Jack.

— Pas sur moi ! rétorque Parker.

Je lève les yeux au ciel.

Je ne sais pas pourquoi, mais cette saison promet d'être épique.

Assise sur le canapé, je vérifie les mails que j'ai reçus de ma boîte d'agent sportif, J&N's, dont la maison mère est ici, à Chicago. J'ai ouvert une antenne, l'année dernière à New York et ça commence à marcher, notamment grâce à l'agent sénior que mon associé et moi avons recruté pour gérer les bureaux lorsque je suis soit à San Diego, soit à Chicago, ou en tournée.

San, accrochée à mon sein, prend tranquillement son petit déjeuner après avoir dormi cinq heures consécutives. Le bonheur ! Je me cale davantage contre les coussins car mine de rien, elle pèse son poids, cette demoiselle de treize mois. Heureusement, elle ne tète à présent que le matin parce que ses petites dents me torturent de plus en plus.

J'entends la porte d'entrée de l'appartement s'ouvrir, puis la voix de Jodie résonner.

— *J'ai ramené des viennoiseries ! Vous êtes là ?*

— Je suis dans le salon !

Elle me rejoint au moment où je change San de sein. Je repositionne bien ma poupette qui grogne timidement, pas contente d'avoir été dérangée

pendant son petit déjeuner. À mes côtés, Jodie se vautre sur le canapé en velours bordeaux. Elle me tend un latte du café au coin de la rue, puis s'empiffre d'une brioche au chocolat.

— T'es toute seule ?

— Parker est allé retrouver Jack à l'hôtel. Ils sont partis courir ensemble, il y a déjà une heure et demie. Ils devraient bientôt rentrer.

— Profitons de cet instant de paix entre filles, alors, rit-elle, en laissant son regard vert se balader dans cet appartement qu'on loue pour l'été – puisqu'on a vendu celui de Parker, à Streeterville, l'année dernière, après tout ce qu'il s'était passé dedans, deux ans plus tôt. Il est pas mal cet appart'.

Je confirme d'un mouvement de tête.

C'est vrai qu'il est bien. Situé dans le quartier de Lincoln Park, à seulement vingt minutes à pied de chez Debbie, l'appartement est très spacieux. Il y a une grande cuisine, parfaite pour Jack, ainsi qu'un immense salon qui donne sur une terrasse un peu ombragée. La suite parentale est au bout du couloir, et le logement compte trois chambres d'amis. Une est évidemment réservée à San et les deux autres sont, pour le moment, vacantes. Étant donné qu'on est à Chicago, et que San est plus grande, j'ai préféré anticiper une chambre pour Jodie ainsi qu'une pour Jack, me doutant que Stan, lui, resterait chez Debbie et que Dennis retournerait avec Sabrina à Bucktown, dans l'ancien appart que je partageais avec ma meilleure amie du temps de nos études à l'Université. D'ailleurs, je relis son dernier SMS sur mon portable.

#Bien arrivés à l'aéroport. Trop hâte de tous vous revoir surtout ma filleule d'amour. On vous retrouve chez tes parents. XO. S.

Je range mon téléphone au moment où San se redresse, toute repue. Je replace mon sein, puis l'assois sur le canapé entre Jodie et moi. Ses petites fesses ont à peine le temps de toucher le velours côtelé qu'elle se laisse glisser sur ses pieds pour partir à l'aventure.

— Elle est déjà au taquet ! rit Jodie.

— Toujours ! C'est pas la fille d'Oméga pour rien.

— Ah oui, parce que toi, c'est vrai, tu es aussi sage qu'une image, me lance-t-elle, un regard en coin.

J'esquisse un sourire. Pas faux.

— Et ton hôtel ? Il est bien ?

Avec San qui a un an, Jodie et Jack ont décidé de nous laisser en « famille », se prenant chacun une chambre à la Silver Tower, le superbe hôtel de luxe, à trois pâtés de maisons d'ici. Au début, Parker a été un peu déstabilisé de ne pas avoir toute son équipe sous le coude. Néanmoins, je pense que c'est mieux comme ça. Déjà que l'on trimballe San à droite, à gauche, je trouve ça préférable que l'on puisse être en « famille » en dehors de l'*Underground* et des entraînements d'Oméga. Et cela même si notre meute tient une place toute particulière dans nos cœurs.

— Il est génial. Il me coûte une blinde, mais rien à foutre. Je kiffe ! s'exclame Jodie. En plus, on a réservé une suite avec Jack. On a chacun une super chambre, et même une énorme terrasse avec de petits palmiers. On a dit qu'on se ferait une séance de yoga tous les matins.

— C'est top. Après, tu sais, il y a toujours deux chambres ici. Si jamais un soir, vous voulez rester, rappelé-je.

Jodie se lève du canapé pour récupérer San, occupée à escalader l'une des chaises de la salle à manger.

— Ouais, t'inquiète, je ne me gênerai pas !

Elle m'adresse un clin d'œil complice – ma fille sous le bras qui rit aux éclats – avant de s'arrêter brusquement, regardant tout autour d'elle, comme s'il manquait quelque chose. Comme s'il y avait quelque chose de gênant dans les murs beiges, sur la table en bois de châtaignier, ou au niveau des baies vitrées qui donnent accès à la terrasse et au jardin d'extérieur.

— Quoi ?

— Putain, ça me fait bizarre de ne pas voir de ring au milieu de votre salon.

— Ah...

Je souris, puis referme mon ordinateur, posé sur la table basse.

— J'ai choisi cet appartement parce qu'il y a une salle de sport privée tout équipée au rez-de-chaussée. Et une piscine au dernier étage, précisé-je. Je ne voulais pas que San puisse toucher à toutes les machines de musculation. C'est trop dangereux !

— Tu as raison.

— Je te presse un jus ? demandé-je en me levant, café à la main, pour m'en préparer un.

— Ouais, merci. Je mets San dans son parc ?

— Oui, elle adore. Je lui ai commandé un sac de boules en plastique. On l’a reçu il y a une heure. Laisse tomber, elle kiffe sa piscine à balles.

Elle la dépose à l’intérieur, puis me rejoint dans la cuisine, là où je peux surveiller ma fille grâce au miroir accroché au mur, et qui reflète l’intégralité du salon.

— C’est cool que tes parents nous aient tous invités pour le déjeuner, me dit Jodie.

— J’avoue, souris-je en lui tendant un verre de jus de fruits bien frais. Ma mère n’est pas bête. Elle sait qu’avec la saison qui commence, si elle veut nous voir, San et moi, elle doit ménager la chèvre et le chou. En vous conviant tous, ça lui permet de s’assurer que Parker ne s’entraînera pas et donc, que je serai disponible pour elle.

— C’est une maligne, ta mère, C.

— Ouais, ris-je. Ça lui fait quand même plaisir de vous recevoir.

La porte d’entrée s’ouvre de nouveau. J’entends les voix de Parker et de Jack chatouiller mes tympans, puis, dix secondes après, ce sont les bras de mon homme qui chatouillent ma taille lorsqu’il m’enlace par derrière. Son odeur de transpiration, mélangée à celle de savon, qui se dégage de ses boucles brunes, accélère les battements de mon cœur. En réponse à son étreinte, mon corps se cambre timidement, mon dos frottant son torse, au moment où il dépose un baiser sur ma tempe.

— T’es sacrément mignonne dans ta petite robe jaune.

— Je l’ai mise spécialement pour toi, ce matin, avoué-je en me retournant vers lui.

Il caresse ma pommette du dos de la main, puis son index court jusqu’à mon menton pour relever ma tête vers lui.

— Embrasse-moi, bébé.

J’obéis, non sans un sourire amoureux. Je pose mes lèvres sur les siennes pour l’embrasser passionnément, entremêlant ma langue avec la sienne. Par réflexe, j’appuie ma main sur sa poitrine, là où son cœur bat contre ma paume. Là où son tee-shirt, mouillé de sueur, colle à son torse.

— Je vais prendre une douche, me dit-il après avoir rompu notre baiser. À quelle heure doit-on être chez tes parents ?

— Midi, lui réponds-je. Dennis et Sabrina nous rejoignent là-bas. Ça te laisse une heure pour de la muscu, si tu veux.

En vrai, *aucun* de ses muscles n’en a *besoin*, mais Oméga tourne en rond depuis déjà trois semaines. Son coach lui manque, sa meute aussi.

Sans parler de l'*Underground*. Ce n'est qu'une question de temps avant que je ne cohabite qu'avec mon mâle. Et plus vraiment avec mon homme.

Chez mes parents, rien n'a changé depuis Noël, dernière fois où je suis venue à Chicago, lorsqu'une des dates de la tournée, à Milwaukee, nous a permis de faire un saut ici.

Il y a toujours les mêmes murs blancs, les mêmes photographies de l'Irlande, les mêmes canapés verts.

En revanche, eux ont bien changé. Je les trouve... je ne sais pas... fatigués ? Les métastases de mon père n'arrangent pas la situation, c'est vrai. Il a pas mal maigri en deux ans. Presque trente kilos de perdus. Il doit faire le poids de Gabe, mon petit frère, alors qu'avant, il avoisinait le quintal, comme Parker.

Ma mère, elle, paraît tendue, un peu ailleurs. À coup sûr, elle s'est mis la pression pour ce déjeuner. Le seul moment où je la trouve apaisée, c'est lorsqu'elle a ma fille dans les bras pour la câliner en parfaite grand-mère gâteuse qu'elle est. À ce moment-là, j'ai l'impression qu'elle ne pense à rien d'autre. Qu'elle ne pense pas à son aîné, mort sur le ring, un soir de novembre, à son cadet qui est en train de foutre sa vie en l'air, à moi, partie vivre à San Diego, ni à Gabe, qui ne sait toujours pas quoi faire de sa peau à vingt-et-un ans.

Assise sur le canapé, je grignote un petit pain salé, l'esprit distrait.

Étant donné le nombre d'invités, ma mère a organisé une sorte de buffet qui nous permet de ne pas être coincés à table. Je termine ma bouchée, mon regard occupé à détailler les différents membres de ma famille.

Mon père et Parker sont debout près de la cheminée, en pleine conversation. J'imagine le sujet : la nouvelle saison de *free-fight*. Bien que mon père se soit enfin décidé à « accepter » Parker et notre histoire, il n'en reste pas moins *pinçant*. Il ne loupe jamais le coche pour asticoter mon homme bien qu'il se refuse toujours un quelconque lien avec la ligue. J'aime mon père, vraiment, mais il est pénible. Parker, lui, est exceptionnellement patient. Je sais qu'il le fait pour moi. Et pour notre fille. Heureusement que sa mère n'est pas aussi difficile avec moi. C'est même le contraire, elle met toujours les petits plats dans les grands. C'est trop, parfois. Je lui ai déjà fait la remarque au début de l'année, quand on est

partis un week-end, chez elle et son mari, dans l'Oregon. Je lui ai assuré qu'elle n'avait pas besoin d'en faire autant, et qu'elle pouvait demander à voir San dès qu'elle le voulait. Je n'ai pas prêté attention au grognement de Parker à ce moment-là. Ma fille semble aussi à l'aise avec ma mère qu'avec ma belle-mère. En plus, Lucie lui parle espagnol – puisque Parker s'y refuse – donc c'est encore mieux. J'espère juste que lorsque les premières prises de tête avec ma fille surviendront, elle ne prendra pas un malin plaisir à m'insulter en espagnol. Je ne comprendrais rien du tout !

Je croise mes jambes avant de lisser le bas de ma robe sur mes cuisses.

À ma droite, Jodie est en grande discussion avec Dennis.

Lui et Sabrina sont arrivés il y a à peu près une heure. Avec un joli œil au beurre noir. Petit cadeau de ma meilleure amie. Ces deux imbéciles se sont chamaillés en cours de sport – Dennis voulant absolument que Sabrina sache se défendre – et elle a frappé avant qu'il se mette en position, lui rompant par la même occasion un vaisseau dans l'œil. Mis à part ça et son hématome bicolore, tout va bien. Ses cheveux blonds, mi-longs à présent, ses yeux bleu clair et sa peau hâlée lui donnent toujours l'air d'un surfeur californien. Avec le physique d'un joueur de baseball au poste de lanceur ! C'est son sport de prédilection.

Ma meilleure amie, elle, est assise en tailleur sur le tapis du salon. Elle a la coupe de cheveux de Halle Berry dans *Catwoman*, avec les mêmes mèches couleur miel. Entourée de Cassey et San, elle semble aussi à l'aise qu'un poisson dans l'eau. Sur ses genoux, ma fille babille de plus en plus tandis que mon neveu l'aide à assembler son puzzle, constitué de seulement quatre pièces.

— Fais gaffe, j'entends sur ma droite. Dans moins d'un an, ça sera ton gamin qu'elle aura sur les genoux.

Face aux paroles de Jodie, Dennis s'étrangle avec sa bière, ce qui me provoque un sourire. Je ne peux m'empêcher de lui lancer un petit regard en coin, ce qui le fait davantage blêmir.

— Quoi ? Sabrina t'a dit quelque chose ? s'inquiète-t-il en se tournant vers moi alors que Jodie contient son rire.

Je me pince les lèvres, faussement pensive.

— Si Sabrina m'a dit quelque chose ?

Bien sûr qu'elle veut des enfants. Juste pas tout de suite. Déjà parce que, contrairement à moi, mêler ses enfants à l'*Underground* ne lui convient pas forcément. Ensuite, je ne suis pas certaine que Dennis soit prêt. Non pas

que Parker l'ait été, mais selon Sabrina, son petit ami a encore quelques problématiques d'enfance à régler chez sa psy. J'imagine que c'est normal lorsque l'on est né sous X, puis confié à l'adoption pour, au final, enchaîner onze familles... dont trois en commun avec celles de Parker de leur dix à dix-huit ans, l'âge auquel ils quittent le système. Le premier en allant à l'Université, le second en s'exilant dans les rues de New York.

— Elle m'a affirmé que si elle n'était pas enceinte d'ici la fin de l'été, elle te quitterait, réponds-je, en me retenant de rire.

Son visage se décompose à la vitesse de la lumière.

— La fin de l'été ?! s'égosille-t-il. De cet été, là ? Celui-là ?

— Non, dans trois ou quatre ans !

Il s'apprête à s'exclamer à nouveau avant de se stopper, la bouche grande ouverte.

— Pfff... tu te crois drôle ? me lance-t-il, comprenant enfin que je me moque de lui.

— Oui.

Il bougonne dans sa barbe, nous traitant, Jodie et moi, de gamines immatures, puis se lève pour aller se chercher une bière.

— Cette année, j'ai décidé que Dennis Reed serait ma nouvelle victime, me confie Jodie, un sourire amusé sur les lèvres.

— Pas certaine que Stan change de victime, par contre. Tu resteras toujours la sienne.

— Je sais, ce mec est secrètement amoureux de moi depuis tout ce temps, me répond-elle, faussement désabusée tandis que j'éclate de rire, bientôt suivie par le sien.

— Tu parles...

D'un mouvement de tête, je lui montre Stan avec ma belle-sœur, posés près de la fenêtre, de l'autre côté du salon. Ils sont en pleine roucoulade si j'en crois les joues un peu roses de Debbie et la main de Stan qui glisse de son poignet à son épaule, en une douce caresse, avant qu'il ne se penche vers son visage pour l'embrasser sur la tempe.

J'avoue que ça me fait bizarre de voir Debbie avec Stan chez mes parents. Mais en un sens, je suis tellement heureuse pour eux que j'essaie de ne pas y prêter attention.

Ma belle-sœur en a vraiment chié dans la vie. Orpheline à dix ans, elle a vécu chez sa grand-mère, ici à Chicago, là où elle a ensuite rencontré Gaylord. Quand j'étais adolescente, je pensais que leur amour était parfait.

Puis, j'ai grandi, j'ai appris des choses, des trucs que j'aurais préféré ne jamais savoir. Mon grand frère chéri ne m'apparaît plus comme le mec cool et le plus parfait du monde. Tout comme Debbie ne me paraît plus comme la nana sûre d'elle. Leur relation avait ses défauts, et à présent, Stan est le vent de fraîcheur qu'elle attendait depuis plus de dix ans. Et, il adore Cassey, ce qui ne gâche rien au tableau. Au contraire. Ça pèse lourd dans la balance.

Accompagnée de Jack, ma mère arrive dans le salon, les bras chargés d'un énorme plateau de cupcakes au citron, avec nappage glacé. Ils s'échangent leurs recettes, c'est sûr. Jack, il y a que la bouffe qui l'intéresse. J'exagère. Un peu. Quant à ma mère, c'est une remarquable femme d'intérieur qui est toujours bien apprêtée – il n'y a qu'à analyser sa jolie robe portefeuille, son brushing impeccable et son collier de perles autour du cou – et qui aime que sa maison soit rangée à la perfection.

— Essayez les clous de girofle, vous verrez, explique Jack, ses cheveux en bataille sur sa tête – il a bien meilleure mine qu'hier soir. Ça donne du relief au pot-au-feu. Vous m'en direz des nouvelles.

Ma mère sourit, avant de lui rendre la pareille sur l'utilisation du cumin pour assaisonner l'épaule d'agneau.

Lorsqu'elle repart avec les assiettes sales, je me lève du canapé pour l'aider en cuisine et ainsi m'isoler un peu avec elle.

— Papa a l'air en forme, dis-je en refermant la porte derrière moi.

— Oui, ça va, me sourit-elle en ouvrant le lave-vaisselle. Il réagit plutôt bien à la radiothérapie. Les médecins paraissent satisfaits.

— Génial, murmuré-je en mettant les plats dans le lavabo pour les laver à la main. Et toi ? Ça va ?

— Oui, pourquoi ? me répond-elle, un brin sur la défensive, en se redressant. Je n'en ai pas l'air ?

— Si, si... c'est juste que... je ne sais pas. On dirait que tu es ailleurs, c'est tout.

— J'ai quelques insomnies en ce moment, rien de bien méchant, me rassure-t-elle en me caressant doucement la joue avant de retourner à la vaisselle. Et toi, ma fille, comment vas-tu ?

— Bien, souris-je. On vient de passer de superbes mois à San Diego et nos vacances à Hawaï étaient géniales. Je suis prête pour reprendre le travail !

La hanche posée contre le rebord d'un des meubles, ma mère s'essuie les mains avec un torchon. Son regard chocolaté me détaille de la tête aux pieds.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne t'ai pas vue boire d'alcool ce midi...

Je ris avant de lever les yeux au ciel.

— Je ne suis pas enceinte. Mais alors pas du tout ! lâché-je avant de resserrer ma queue-de-cheval sur le sommet de la tête. Quand bien même, où serait le problème ? Je pense qu'avec Parker, on a assez prouvé à *tout le monde* qu'on était aptes à être parents, non ?

— Bien sûr, je ne disais pas ça pour ça, me rassure-t-elle. C'était juste une question, et je... c'est tout. Rien d'autre.

Ses joues virent au rose et son regard se soustrait au mien. Elle paraît gênée ce qui me fait arquer un sourcil.

— Attends... t'aimerais bien que je sois enceinte ?

— C'est ta vie, Coleen, tu fais absolument ce que tu veux.

— C'est pas une réponse ça, ris-je. T'aimerais bien être encore grand-mère, c'est ça ?

— Non, c'est juste que je suis passée à côté de ta première grossesse donc je... je n'aimerais pas louper la suivante.

— La faute à qui ? rappelé-je d'un ton timide en ancrant mon regard dans le sien.

— À nous deux, me répond-elle simplement ce qui, en un sens, est vrai.

Elle ne voulait pas entendre raison sur Parker, le jugeant dangereux pour moi à cause du ramassis de conneries qu'ont raconté des journalistes lorsqu'il avait vingt ans, qu'il était jeune, impulsif et caractériel – bien plus qu'aujourd'hui. Et moi, je me suis sentie obligée de séparer ma famille initiale de celle que j'étais en train de créer avec mon homme.

Nous sommes toutes les deux à blâmer pour cette mauvaise passe. Heureusement, nous avons mis ça au clair et à présent, il n'y a plus de rancœur, plus de non-dits, plus de mensonges. Rien du tout.

— Je te promets, Maman, que si je retombe un jour enceinte, tu seras la première personne au courant, juré-je en lui souriant, ce qui semble la ravir.

— C'est vrai ?

— Oui... je te le dirai même avant de l'annoncer à Parker. Ça sera un moment privilégié entre une mère et sa fille.

Elle m'attrape la main pour la tapoter tendrement, un sourire aux lèvres.

Au loin, on entend quelques éclats de rire qui proviennent du salon, puis la voix de Cassey, même si on ne discerne pas ses paroles.

— La maternité te va bien, Coleen. Vraiment, me confie ma mère. Tu es plus calme, plus sereine, plus réfléchie.

— Tu trouves ?

— Oui. Je suis heureuse pour toi. Parker est un homme bien, tu avais raison. C'est un bon mari.

— On n'est pas mariés, Maman, la coupé-je.

— *Tss-tss*, c'est pareil, réplique-t-elle en levant les yeux au ciel. Le mariage, c'est quoi ? Un bout de papier, c'est tout. Parker est un bon mari et c'est un excellent père. Puis, San, elle est... extraordinaire. Elle a hérité du meilleur de ses parents.

— Ah... tu veux dire comme moi avec Papa et toi ?

— Un peu, bien que tu aies quand même pris une bonne partie de mon côté.

— Telle mère, telle fille, c'est pas ce qu'on affirme ? réponds-je, tout sourire.

— Peut-être. Allez, viens m'aider, il y a de la glace au congélateur. Saveur passion, c'est la préférée de Cassey.

Mon cœur se serre soudainement. Fruit de la passion, c'est aussi le goût favori de Connor... mais ça, je ne le lui rappelle pas. Vu l'état de ses mains, déformées par l'arthrose, qui se crispent sur ce foutu pot de crème glacé, j'imagine qu'elle s'en souvient.

CHAPITRE 6

CONNOR

Stationné à une cinquantaine de mètres de la *maison*, les mains posées sur le volant, j'observe la devanture en pierre ainsi que le minuscule portail rouillé. Je ne sais toujours pas pourquoi je fais ça. Prendre ma caisse, rouler jusqu'à l'autre côté de cette putain de ville, me garer et... et attendre. Attendre d'apercevoir quelqu'un sortir de cette satanée baraque.

Le plus souvent, il s'agit de ma mère. Elle ignore tout de ma présence. Tant mieux. Je ne saurais pas quoi lui dire si nos yeux se croisaient. La dernière fois que l'on s'est vus, c'est parti en *freestyle* total. Merci Gabe pour ça ! Je suis venu pour faire chier Coleen et son mec, c'est vrai, mais pas pour me prendre un retour de bâton pareil. Après, à force de chercher la merde, on termine systématiquement par la trouver. Faut en être conscient. En revanche, je n'oublierai jamais le regard qu'elle m'a lancé. De la déception à l'état pur. Je croyais qu'une mère devait *toujours*, quoi qu'il advienne, aimer son enfant. Malheureusement, je n'ai pas l'impression que la mienne fait partie de ces femmes-là... Je sais que mes parents sont consternés par mon attitude. Je suis loin d'être con. Maintenant, à aucun moment ils ont essayé de creuser, de comprendre *pourquoi* j'étais ainsi. Ils en sont en partie responsables. Difficile de naître après un aîné comme Gaylord, et de devoir épauler la petite princesse de la famille tout en servant d'exemple *secondaire* à notre benjamin.

Je m'enfonce un peu plus dans mon siège. Je viens souvent ici. Juste une poignée de minutes. C'est suffisant pour me rappeler chaque jour que le

connard du haut a fait que cette vie, celle qu'a vécue Connor Lincoln, n'existe plus. À présent, il n'y a que le Constrictor.

L'*Underground*, pour moi, c'est terminé. Depuis que ce fumier d'Oméga m'a battu lors de la finale à Vegas en 2017. Ma défaite m'est retombée sur le coin de la gueule malgré tout ce que j'avais orchestré pour gagner. À commencer par sacrifier ma propre sœur... Coleen. Mais d'où je viens, là où on a grandi, elle et moi, avec nos autres frères, il n'y a aucun espace pour les faibles. La deuxième place n'a aucune valeur. L'expression « *l'important, c'est de participer* », c'est de la merde en boîte. Inventée par ces sous-merdes qui ne savent pas triompher.

Chez moi, chez les Lincoln, seule la victoire compte. On a été élevés comme ça. Éduqués pour la gagne, pour la première place. Rien d'autre. Et cette victoire, je ne l'ai pas eue. Même au prix des plus grands sacrifices, ceux qu'un homme ne devrait jamais avoir à faire... vendre sa sœur, trahir ses frères, mentir à ses parents, blesser la femme qu'il aime, tricher, tromper, abuser, dissimuler... Je crois que dans ma carrière de *fighter*, j'ai *tout* fait pour arriver au sommet. Pourtant, Parker Adams, mon *ami* de longue date, mon *ami* depuis nos seize ans, ce fils de pute qui baise ma sœur, a gagné. *Il a gagné*. Et j'ai été évincé de la ligue *Underground*. Ces enculés de *Sharks*, ce fils de chien de Rudy – mon *manager*, mon *coach*, mon *mentor* depuis que j'ai dix-huit ans, depuis que Gaylord est mort – ne m'a même pas soutenu. Je connaissais très bien ses méthodes peu scrupuleuses ainsi que son amour pour le fric, cependant pas au point de me renvoyer moi. Moi, le Constrictor. Je leur ai rapporté plus de vingt-cinq millions de dollars à leur putain de ligue en huit ans de combat et pour *un* échec... UNE PUTAIN DE DÉFAITE À CAUSE DE CE BÂTARD D'ADAMS, ILS ME VIRENT ?! MOI ?! MOI ?!

Je me frappe la tête de mon poing fermé avant de cogner de toutes mes forces contre le volant ! Qu'ils aillent tous brûler en enfer car un jour, *un jour*, ces chiens boufferont dans ma main. Ils viendront gentiment remuer de la queue, quémendant leur petit nonos à la manière d'une pute qui négocie son billet de vingt après une pipe bien profonde sur le bas-côté de la route. La règle d'or, pour ne pas se faire baiser, c'est baiser l'autre... On verra lorsque l'*Octogone*, le circuit de combats clandestins que je suis en train d'orchestrer depuis plus d'un an, aura développé tout son potentiel. On verra ce qu'il se passera quand on chialera à ma porte pour que je libère ces

fighters – mes fighters. Ces mecs-là seront mes petites putes, et *rien ni personne, à part moi,* ne décidera de leur avenir.

Énervé, je sors mon paquet de clopes de l'intérieur de ma veste en jean, et m'en allume une avec un briquet. Ma main tremble encore un peu en raison du dernier rail de coke que j'ai reniflé, il y a tout juste deux heures.

Le regard toujours fixé sur la maison de mes parents, je fais des ronds de fumée par la bouche. *Allez*, encore quelques minutes, puis je me casse. Je guette juste dix-huit heures trente. Parce qu'aujourd'hui, on est mardi. Ma daronne s'occupe de mon fils. Ça veut dire que sa maman chérie viendra le chercher, que je pourrai la voir. Que je pourrai voir Debbie. Rien qu'une minute. Le temps qu'elle descende de sa bagnole, qu'elle aura garée devant le portail, qu'elle fasse sept mètres jusqu'au perron, qu'elle attende exactement quarante-cinq secondes avant que Cassey n'ouvre la porte d'entrée pour lui sauter dessus.

Autant j'en ai rien à foutre de ce gosse, après tout, les femmes de cette putain de famille en ont fait une vraie lopette, à chialer toutes les deux minutes en réclamant sa mère, ce qui s'est passé lorsque j'étais venu le chercher, il y a deux ans, pour enrager Coleen – et donc, par extension, pour faire dégoupiller Adams –, autant Debbie... c'est différent. Je ne viens que pour elle, que pour apercevoir ses longs cheveux châains, ses grands yeux de biche et son joli petit cul, moulé dans des jupes plissées ou des petites robes en feutrine. Sans parler de ses seins. J'ai encore le souvenir de leur goût dans la bouche... Putain, qu'est-ce qu'elle était bonne, cette gonzesse !

Je tire une nouvelle fois sur ma clope, essayant d'éradiquer de ma tête, le parfum de Debbie et la douceur de sa peau lorsque sa voiture arrive enfin dans la rue.

Avec impatience, je passe ma langue fourchue – à l'image de celle du serpent, mon emblème – sur mes dents du haut, toutes refaites. Toutes en or, à présent. La fraîcheur du métal m'apaise une minuscule seconde, juste le temps que Debbie ouvre sa portière pour descendre. Je m'attends à voir ses longues jambes dépasser d'une de ses jupettes de salope lorsqu'à la place, c'est un mec qui remonte l'allée de chez mes parents. Et pas n'importe lequel. Birmingham, ce fils de pute ! Putain... et dire que c'est lui, maintenant, qui baise Debbie. Qui baise l'ex de Gaylord, qui baise la mère de *mon* fils. Quel enculé.

Je ne termine même pas ma clope. Je la jette par la fenêtre, puis m'en allume une nouvelle dans la foulée. Ma main tremble toujours autant,

tressaillant de colère, de rage.

La porte de la maison s'ouvre et ce n'est pas ma mère qui en sort... non... c'est une autre rouquine. Plus jeune. Avec une gamine dans les bras qui est le portrait craché de son petit *papa*. Putain, s'il y en avait bien une que je n'avais pas envie de revoir traîner par ici, c'est bien ma frangine. Dire qu'elle et son clébard de mec reviennent à Chicago pour la présaison. Quand c'est passé dans le journal sportif et que ce troufion de Vince me l'a répété... bordel... je lui aurais arraché la tête des épaules. Heureusement pour lui, un petit problème dans l'*Octogone* avait retenu toute mon attention. D'ailleurs, je ne sais pas comment ils survivaient, les mecs, avant mon arrivée et mon « coup d'État » dans le *street-fighting*, mais ça devait être une vraie passoire !

Je ronge mon frein, peu certain que leur rouler dessus soit l'idée du siècle. Maintenant que j'ai un *business* à faire tourner, je me suis promis d'être moins impulsif. *D'essayer, du moins.*

Cassey débarque seulement quelques secondes après. Le sourire aux lèvres, comme si c'était le plus beau jour de sa vie que ce chien vienne le chercher chez Mamy et Papy, il fait un *check* à Birmingham avant d'emboîter le pas à Coleen, qui tient toujours sa chierde dans les bras. Je ne sais même plus comment ma nièce s'appelle... *Sonia* ? Sans doute une merde pareille.

Lorsqu'ils remontent tous les quatre dans la voiture, comme une parfaite petite famille, mon pied est sur l'accélérateur. Mes deux mains serrent tellement le volant que mes phalanges en sont translucides. Je me craque le cou. Une fois, deux fois, puis j'expire violemment par la bouche. Qu'ils aillent TOUS SE FAIRE FOUTRE ! BORDEL !

Une seconde avant d'écraser cette putain de pédale, mon téléphone se met à sonner ce qui me stoppe dans mon élan. Putain... Putain, putain, PUTAIN !

Leur voiture démarre, puis se faufile dans la rue avant de tourner à droite, au feu, disparaissant au moment où je décroche mon portable.

— QUOI ?! aboyé-je. Bordel, Vince, si c'est pas une urgence, je te jure que je rentre pour te botter le cul ! TU M'AS DÉRANGÉ, BORDEL. Qu'est-ce que tu me veux ? Qu'est-ce qui se passe ?!

— *D'solé, Boss, m'c'est au sujet de Raiki*, j'entends d'une voix débile et traînante à l'autre bout du combiné.

— Quoi Raiki ? Qu'est-ce qu'il a ? Il a besoin que je l'aide à lacer ses pompes ?!

Raiki est un petit nouveau dans l'*Octogone*. Du style pleurnichard. Pourtant, il est hargneux. Teigneux, aussi. Mais avec une fâcheuse manie de prendre les gens pour des cons.

— *Il n'veut plus combattre.*

J'éclate de rire. Il se fout de moi ?

Je m'allume une nouvelle clope, puis démarre la bagnole, l'engageant sur la route en grillant la priorité à un vieux break pourri. *Balek !*

— Je suis là dans vingt minutes. Garde-le moi bien au chaud.

Mes écouteurs dans les oreilles, je m'abreuve des paroles entêtantes d'Eminem sur l'un de ses premiers tubes. Les yeux fermés, bien enfoncé dans mon fauteuil, je me laisse emporter par la musique, ma tête dodelinant au rythme des décibels qui explosent mes tympans. Mes doigts, eux, tapent avec frénésie sur la surface en bois de mon bureau. En fond, malgré la mélodie, j'entends les *BOUM* et *BAM* si significatifs d'une *droite* ou d'une *gauche*.

J'attends que la chanson se termine, puis je retire mes écouteurs avant d'ouvrir les yeux.

Mon regard brun fixe immédiatement cette pièce qui me fait office de QG lorsque je suis dans l'*Octogone*. Pour abriter ce *business* florissant et pouvoir, dans les prochaines années, fournir des *fighters* à l'*Underground*, voire même la concurrencer, j'ai acheté il y a quelques mois un vieil entrepôt désaffecté sur les docks de Chicago pour une bouchée de pain.

Évidemment, tout dans cet endroit rappelle ma couleur, à commencer par le rouge sang des fauteuils en cuir qui tranche avec le béton armé des murs, du sol ou du plafond. Tel le trou où vit un serpent, mon bureau est plutôt sombre. Les seules lumières proviennent des deux fenêtres qui donnent un accès direct au ring de l'*Octogone* en contrebas, là où, tous les soirs, des centaines de personnes viennent assister à des combats clandestins. L'univers n'est pas le même que l'*Underground*, c'est sûr. Ici, il n'y a que ceux qui ne parviendront à rien dans l'*Under*, qui osent monter dans la cage. C'est là tout l'intérêt de la chose. Ces mecs-là sont prêts à tout

pour de la thune. Pour de la thune *facile*. Et moi ? *Moi*, je suis prêt à tout pour leur donner cette possibilité. Ne suis-je pas le mec le plus sympa ?!

— Bien, bien, bien, commencé-je en baissant mon regard sur Raiki, allongé par terre, la gueule ensanglantée.

Avec ses cheveux hirsutes sur la tête, on dirait un porc-épic.

Un filet sanguinolent s'écoule lentement de sa bouche et de son nez, maculant le tapis ainsi que le béton. Cette nouvelle tâche vermillée rejoint la collection qui habille mon sol. Ça permet à ces petits merdeux de comprendre que lorsqu'ils sont convoqués dans le bureau du *Big Boss*, c'est pour prendre une déroutée. Je ne suis pas un *Shark*. Avec moi, il n'y a pas de coup de semonce.

— Vince, relève-moi cet imbécile ! ordonné-je.

Mon homme de main m'adresse un sourire mauvais, puis attrape Pumba par la nuque avant de le jeter contre une chaise en bois. Le pauvre Raiki a l'œil droit tellement tuméfié qu'il ressemble à une grosse patate bleue. Du sang continue de couler de son nez – cassé – tandis qu'il tient son bras contre lui, probablement pété lui aussi.

— Là, t'auras une bonne raison de ne pas combattre, dis-je, d'un ton amusé, en posant mes pieds sur mon bureau, les bras croisés sur mon torse, où mon tee-shirt noir s'étire sur ma poitrine. Tu ne crois pas ?

Il ne me répond pas.

— Vince, soufflé-je en lui désignant Raiki d'un mouvement de la tête.

Mon acolyte comprend le sous-entendu. Il lui administre une petite claque derrière le crâne pour le faire réagir. Cet idiot sursaute. Le rouge qui inonde son visage jure avec sa peau blanche, légèrement grisâtre.

— T'as quel âge ?

— Vingt-deux ans... M'sieur l'Constrictor...

Sa diction est hachée. Il tremble de la tête aux pieds. Il a tellement la trouille qu'il transpire comme un porc destiné à l'abattage. C'est parfait. Je n'aurai donc pas besoin de répéter.

— Vingt-deux ans... À ton âge, j'avais déjà des centaines de combats à mon actif et toi, au bout de seulement sept, tu viens chialer parce que c'est trop dur ? Tu te foutais pas un peu de ma gueule, par hasard ? questionné-je en m'allumant une clope, l'air de rien.

Je tire dessus, puis souffle ma fumée par le nez, les yeux rivés sur le plafond. Je regarde les dalles bétonnées, l'espace de quelques secondes,

avant de concentrer de nouveau mon attention sur Raiki, à genoux par terre, entouré de Vince et de Rico, mes *partners* depuis des années.

— C'est toi qui es venu me voir, il y a six mois, après un échec cuisant dans l'*Underground*. Tu voulais de l'argent. Tu te souviens ? De l'argent rapide et facile. C'est sûr qu'en UFC, il faut bosser énormément pour goûter au gâteau. Sinon, t'as le droit qu'aux miettes. Alors que moi, ici, je suis déjà prêt à vous laisser bouffer une part. Plutôt sympa, non ?! demandé-je en me redressant. Hein, les mecs, c'est classe, ça ? lancé-je à mes *acolytes*.

Flanqués de leur tee-shirt rouge, leurs gros bras croisés sur leur torse, ils acquiescent, flattant ma bonté démesurée.

— Tu vois, Raiki, c'est ce que je te dis, je n'invente rien. Y a peu d'endroit où quand tu te pointes pour vouloir de l'argent, on te file une avance de 30 %... T'es pas d'accord ? T'ES PAS D'ACCORD ?

— Si, si... M'sieur, répond-il, apeuré.

Il vacille de droite à gauche, incapable de tenir sur ses deux genoux.

— Ce que je propose est plutôt correct. Je vous avance 30 % de la somme dont vous avez besoin. En échange, vous combattez dans la cage, et on encaisse chacun 50 % des paris réalisés sur votre performance. Et cela, jusqu'à ce que votre dette soit remboursée. C'est quand même mieux qu'un prêteur sur gage, non ? Parce que moi, je vous laisse la possibilité, en plus de vous filer de la thune, d'en gagner. Là... là, je te donne 4 500 \$ sur les 15 000 dont t'avais besoin, je récupère à peine 2 000 \$ sur tes affrontements, et tu veux déjà nous quitter ?!

À la manière d'un serpent qui siffle, ma voix devient plus aiguë, plus stridente. Mon regard ancré dans celui de Raiki, qui renifle péniblement comme un chiard de trois ans, je me redresse sur mon fauteuil. J'écrase ma clope dans mon cendrier, puis me lève pour contourner mon bureau et m'accroupir face à ce merdeux qui a imaginé pouvoir me baiser.

— J'ai déjà eu l'occasion de croiser ta nana, il me semble. Une petite brune à la peau métisse, c'est ça ? Elle bosse dans la station essence, après le stade, je crois. La pauvre... elle termine tous les soirs à vingt-trois heures et elle doit marcher pendant plus de quinze minutes jusqu'à l'arrêt de bus avant de rentrer chez elle. Et dire que t'es même pas présent pour l'accompagner. *Tss-tss-tss...* quel mec horrible t'es.

— Je... c'est que...

— Non, non, non, chuchoté-je, d’une voix souple, en me rapprochant tellement de son visage que mon nez touche presque le sien. C’est moi qui parle. Alors, ferme-la.

Il renifle une nouvelle fois. Putain, il va chialer.

— Donc, ta meuf... on va dire que c’est ton sauf-conduit. Je ne vais pas priver une gonzesse de son petit ami, quand même. Après tout, je suis un homme qui a des valeurs. Je vais la surveiller. Histoire qu’il ne lui arrive rien à ta poupée. Par contre, si à toi, il t’arrivait quelque chose, je m’arrangerais pour qu’elle devienne la poupée d’un autre mec. Ou de plusieurs. Peut-être la mienne, qui sait ? J’ai un faible pour les brunes. En général, j’adore leur baiser la bouche. Je sais pas... y a un truc exaltant dans leur regard. Surtout quand elles avalent à grandes goulées mon sperme comme les petites salopes qu’elles sont. Ça m’excite à mort !

Le teint verdâtre de cet imbécile et ses yeux – enfin *son œil* – écarquillés m’indiquent qu’il a parfaitement capté mes paroles.

— On est d’accord, Pumba ? questionné-je en passant une main dans mes cheveux noirs, presque rasés. Là, tu vas rentrer chez toi. Je t’accorde un mois pour te reposer, te requinquer, et tout le bordel. Quand tu reviens me voir, c’est pour gagner ou pour lécher le sol, je m’en branle. Je veux juste que tu sois dans cette putain de cage, c’est clair ? Sinon, c’est ta dulcinée qui sera dans la mienne. Compris ?

— Oui... Oui...

— Oui, *qui ?!* sifflé-je, les sourcils froncés.

— Oui, m’sieur le Constrictor. J’ai... compris. Je ne vous... décevrai plus. Promis.

— Bien, souris-je en lui caressant doucement les cheveux. T’es un bon petit.

Je lui claque la joue, puis je me relève, tournant le dos à tous ces demeurés, mettant fin à cette entrevue.

J’entends Raiki chialer, Vince le traîner en dehors de mon bureau. Lorsque la porte se ferme, je prends une grande inspiration. Enfin tranquille. Sans personne pour me casser les couilles. Putain, c’est quand même pas compliqué ce que je demande, hein ?

— Journée de merde, marmonné-je en me rasseyant dans mon fauteuil.

Je sors une petite pochette plastique, puis chope mon couteau pour en sortir un petit peu de poudre. Je sniffe ma dose de coke, tape violemment du

plat de la main sur mon bureau et me laisse tomber à la renverse, contre le dossier de ma chaise.

— Bordel !

Je me frappe plusieurs fois le front de mon poing avant de me malaxer énergétiquement les gencives. Putain, sa mère, qu'elle est bonne !

Je secoue la tête, me masse les tempes, le regard louchant dangereusement sur les documents éparpillés sur mon bureau. Machinalement, j'attrape mon téléphone portable et consulte la liste des *fighters* de l'*Under*, mise à jour pour les combats de ce mois de juin. Je sais, je ne devrais pas faire ça. Parcourir leur putain de site Internet, mais c'est plus fort que moi. L'*Underground* a fait partie de moi pendant presque dix ans. Le divorce est trop frais, trop récent, pour que je m'accorde pleinement une vie de célibataire. Raison pour laquelle j'ai emprunté quelques techniques de l'*Under* pour menacer mes combattants. Enfin, quelques méthodes d'il y a dix ans.

À l'époque, ils ne se la jouaient pas *fairplay*, *gentleman*, super sport, esprit co, et tout le bordel. Non. Je parle d'une période où on luttait sur des tatamis délimités par des barrières en métal, où les *bookmakers* avaient des casquettes à l'envers sur leurs têtes de petits enculés, et où les *Sharks* n'existaient pas. À présent, la violence et la pression sont chapeautées de manière différente. Avec plus de tact, plus de négociations. Toutefois, les résultats sont là, la popularité et les sponsors aussi, donc la ligue peut se permettre d'être plus coulante. Ce qui n'est *pas* mon cas.

Tout comme on n'attrape pas des mouches avec du vinaigre, on ne gère pas des combats clandestins avec des paillettes et des tapettes sur les mains. Et ça... il va falloir que tout le monde, ici, l'imprègne.

En arrivant chez moi, dans le quartier de South Shore, je n'ai qu'une envie, c'est de prendre une douche, de fumer un joint et d'aller me coucher. Il est presque vingt-deux heures et j'ai le crâne comme un compteur de gaz.

J'ai à peine le temps de passer le pas de la baraque et de me vautrer sur le canapé que le joli petit cul de Mavis atterrit sur mes genoux. Je la laisse se frotter à ma queue tandis que je m'allume une clope, la tête rejetée en arrière.

Si cette pute de Lydia s'est barrée après ma défaite dans l'*Under*, ça n'a pas été le cas de Mavis. Cette conne m'aime vraiment. Au lieu de deux couleuvres, je dois m'en contenter d'une. C'est peut-être préférable. Vaut mieux être seul que mal accompagné, et avec Mavis, je reste maître de la situation. Elle est trop jeune, trop dépendante, trop immature, trop... *tout* pour réagir à quoi que ce soit. Du haut de ses vingt-et-un ans, ce n'est qu'une gamine. Mais une gamine qui sait très bien baiser et sucer. En plus, elle est brune... avec une belle peau de pêche. Son seul défaut physique ? Ses yeux bleus. J'aime ceux qui ont une couleur noisette. Comme Debbie. Tout comme j'ai une prédilection pour les culs plus ronds ou les seins plus volumineux. Comme Debbie, encore une fois.

Bordel, si je pouvais m'enlever cette gonzesse du crâne, je le ferais dans la seconde. Ça m'a déjà assez causé d'emmerdes. Dire qu'elle a préféré Gaylord à moi. Elle a choisi un mec qui lui mentait et qui la trompait toute la sainte journée plutôt que moi ? Moi qui l'aimais, qui *l'aime* vraiment. Putain... Faut pas s'étonner après qu'il se soit passé ce qu'il s'est passé. Quand je pense que cette garce m'a accusé de l'avoir violée. J'hallucine. Qu'est-ce qu'elle a cru ? Qu'elle pouvait se pointer avec sa petite robe, à déblatérer son venin sur mon frère tout en buvant sa vodka de merde, me faire les yeux doux, m'embrasser, se jeter sur moi, puis... *quoi ?!*... Me dire « non » ? Me dire « *arrête, je ne veux plus* » ? Quelle petite sainte ! Quand tu commences, tu termines. Point barre.

C'est comme pour Vikki, ça... Cette garce me supplie de la baiser et ensuite quoi ? Elle tombe enceinte, elle me demande d'assumer, je réponds « non » et qu'est-ce qu'il se passe après ? Je suis encore accusé de viol. Elle finit par se buter, et c'est moi le monstre ?! Heureusement que j'ai une preuve irréfutable de ce qu'il s'est vraiment déroulé cette nuit-là. Sans cette putain de vidéo, que je garde dans mon coffre-fort, j'aurais pas eu l'esprit aussi tranquille lorsqu'elle a commencé à me parler avocat et tribunal.

— Je t'attendais plus tôt, me murmure Mavis d'une voix traînante.

Habillée d'un petit haut rouge et d'une mini-jupe en jean, elle se frotte un peu plus contre moi, ses seins s'écrasant contre mon torse. Sa bouche pulpeuse effleure la mienne néanmoins j'esquive son baiser.

— Je suis crevé, je vais me coucher ! lâché-je en la poussant de mes genoux.

Elle tombe le cul sur les coussins tout en me lançant un regard étonné, presque triste. Je ne m'en formalise pas, même si ça me casse les couilles.

Dans le fond, Mavis mérite un mec bien, et je ne suis clairement pas ce mec !

Je passe par le salon, là où le courrier est posé sur la table ronde. Parmi une demi-douzaine d'enveloppes blanches – sans doute les impôts, je n'ai toujours pas terminé de payer les amendes du contrôle fiscal que ce fils de pute d'Adams m'a collé il y a deux ans – une pochette kraft avec mon nom, juste mon nom – Connor LINCOLN – retient toute mon attention.

— C'est quoi ça ? demandé-je à Mavis en me retournant vers elle, le pli marron dans la main.

— Je ne sais pas, me répond-elle, à genoux sur le canapé, les bras croisés sur l'appuie-tête.

Elle hausse les épaules, ses deux couettes brunes lui donnant un air de lycéenne chaudasse, prête à se faire baiser. Si elle croyait que je lui claquerais le cul toute la nuit, elle s'est bien gourée ! J'ai autre chose à penser que ses petits fantasmes !

— Melchior a ramené tout ça de l'entrepôt pour toi. C'était dans ton bureau.

— Je verrai ça plus tard, marmonné-je en lançant la pochette sur la table.

Ça doit encore être une lettre d'un admirateur secret complètement timbré qui me supplie de revenir dans l'*Underground*. Ou un autre, plus taré, qui me menace de mort si j'ose réapparaître sur le ring de la ligue UFC.

Ils me font tous chier ! *TOUS !*

Je monte l'escalier et pars m'allonger dans le lit. Trop la flemme de prendre une douche, finalement. Je m'allume une nouvelle clope avec le mégot de la dernière et regarde le plafond lorsque j'entends la porte de la chambre s'ouvrir, laissant entrer le parfum rond et sucré de Mavis.

Je continue à fixer la voûte, là où les lumières jaunes éclairent mon visage d'une faible lueur.

Son pas, léger, presque sautillant, arrive jusqu'à moi. La seconde d'après, son cul est posé sur mon ventre, ses genoux enserrant ma taille.

— Quand est-ce que tu vas te décider à me parler, chéri ? me demande-t-elle en me volant ma cigarette pour la porter à ses lèvres.

Elle tire lentement dessus avant de souffler la fumée par le nez. Ses pupilles sont dilatées et ses joues sont bien trop roses pour que cela ne soit innocent.

— T'as encore tapé dans ma coke ? grogné-je en posant tout de même mes mains sur ses cuisses, dénudées.

— Je te suis depuis que j'ai dix-sept ans, poursuit-elle sans prendre la peine de me répondre. Pourquoi tu ne me dis jamais rien ?

— Tu me fais chier, Mavis, sérieux ! m'énervé-je. Tu veux que je te dise quoi, hein ?! Que j'ai tout misé pour au final tout perdre ?!

— Non...

Son regard se soustrait enfin au mien et, pour la seconde fois de la soirée, je la vire de mon ventre avant de me lever.

— Occupe-toi comme tu veux ce soir, mais lâche-moi ! Je vais prendre une douche.

Je pars m'enfermer dans la salle de bains. Dans cette putain de pièce où mon poing serré s'abat avec violence sur le meuble du lavabo. Je déteste quand elle fait ça, quand elle me casse les couilles en jouant à la petite femme parfaite alors qu'elle est loin de l'être. J'ai déjà mal au crâne, pas besoin qu'elle en ajoute une strate. Ce que je veux, là, c'est aller dormir, et oublier, le temps d'une poignée d'heures, que toutes les choses que j'ai dû faire pour ce titre de champion de l'*Under* n'ont servi à *rien*.

CHAPITRE 7

CONNOR

Dix ans...

Novembre 2009.

Il est à peine huit heures du matin lorsque les éclats de rire de Debbie me sortent de ma transe. Allongé sur mon lit, les yeux rivés au plafond, habillé des fringues de la veille, je tire sur ma clope, essayant de ne pas tenir compte de ce qu'il se passe dans la chambre de mon grand frère.

Putain, je suis sûr que cet imbécile lui a sorti le grand jeu. « T'es la femme de ma vie »... « Il n'y a que toi que j'aime »... « Je pourrais crever pour toi »... bla-bla-bla... tout ça pour lui faire avaler la pilule sur ses infidélités. « L'amour et le sexe sont deux choses différentes »... Mon cul, ouais !

Tu peux avancer ça à qui tu veux, Gaylord, pensé-je. Mais certainement pas à moi.

Ce genre d'excuses à deux balles, c'est bon pour la nana insignifiante, pas pour celle qui est censée représenter toute ta vie.

Agacé, je me passe une main sur le visage, puis j'attrape mon oreiller pour le coller sur ma tête.

Les rires de Debbie continuent de résonner dans mon crâne. Je suis à deux doigts de leur dire de la fermer lorsque sa gaieté s'estompe. Néanmoins le silence n'est que de courte durée. Le calme de ma chambre est dérangé par quelques gémissements suaves, doux, un peu rauques. Le

genre qui ne laisse aucun doute possible quant à ce qu'elle fabrique avec mon frère. Le genre que j'aurais aimé entendre au plus près de moi... le genre qui me file la trique.

— Bordel, grimacé-je en serrant l'oreiller plus fortement.

Et dire que j'aurais pu être à la place de Gaylord. Là, entre ses cuisses que je sais si douces, bien au fond de sa petite chatte toute chaude. En plus, je l'ai été... une fois, certes, mais j'ai été à sa place.

Naïvement, je pensais avoir gagné ma plus belle victoire. Après tout, pourquoi aurais-je dû me méfier ? Debbie Briant est la nana que j'aime depuis mes douze ans, depuis qu'une après-midi, Gaylord l'a ramenée à la maison pour réviser leurs cours de chimie. Tu parles. Il a passé plus de temps à l'embrasser, les mains sous sa robe plutôt qu'à vérifier la nomenclature des molécules !

— Mmmmh... Gaylord... oui...

J'enfonce ma tête sous l'oreiller, maudissant cette baraque pour avoir des murs aussi épais que du papier à cigarettes.

Évidemment, mon cerveau s'amuse à mettre en lumière quelques-uns de mes souvenirs avec Debbie.

Je la revois sur le perron de la maison, un soir où j'étais tout seul. Avec sa petite robe en dentelle, sa veste en jean et ses longs cheveux caramel. Elle aurait pu être parfaite si des larmes ne ravageaient pas son visage, donnant à ses yeux une couleur bien trop rouge pour éviter d'en parler.

Je me rappelle m'être demandé ce qu'avait bien pu faire Gaylord pour mettre sa nana dans un tel état, sachant que Debbie était au courant de ses petites manies dans son vestiaire, les soirs de combats, ou pendant ses temps de « récupération » au Salon – cet espèce de bar à strip-tease où Gaylord aime bien aller lorsqu'il doit décompresser.

Connaissant mon frangin, je m'attendais à des histoires de cul, des messages cochons, le nom d'une nouvelle pétasse qu'il se soulève en catimini. Je n'avais aucun doute qu'elle me sortirait l'une de ces raisons-là. Du moins, jusqu'à ce qu'elle m'avoue avoir lu ses SMS. Visiblement, le coup du petit cœur envoyé à l'une de ses putes n'a pas du tout été au goût de Debbie.

Ce petit loupé aurait pu, aurait dû même, représenter mon moment de gloire. J'étais persuadé que Debbie allait enfin comprendre que son histoire avec Gaylord ne pouvait pas continuer, que j'étais le seul à pouvoir la rendre heureuse. Après tout, je voyais leur relation aller droit dans le mur,

et je savais ce dont Debbie avait besoin, même si elle ne voulait pas se l'avouer.

Après, tout ne s'est pas déroulé comme je l'aurais désiré...

Debbie a sorti cette putain de bouteille de vodka de son sac à main. Elle en a bu presque un tiers. Toute seule. Je l'ai écoutée parler, pleurer, se plaindre, pendant près d'une heure. C'est vrai, je l'ai pas mal aidée à la finir en lui servant des verres, mais ça avait l'air de l'apaiser. Puis, sans même que je m'en rende compte, sans même que je comprenne comment, elle était assise sur moi, sans robe, sa bouche rivée à la mienne. « J'en ai marre de passer après ses putes... » m'avait-elle murmuré, les yeux toujours aussi rouges. « Pour une fois, je veux être la première pour un homme ».

J'étais censé faire quoi ? La repousser ? Pourquoi ? Pour quelle putain de raison ? Parce que c'était, soi-disant, la nana de mon grand frère ? Non... désolé, en amour y'a pas de famille qui tienne. Il a eu sa chance avec Debbie, et il l'a gâchée. À plusieurs reprises. Alors, évidemment, j'ai sauté sur l'occasion. Je me suis lâché. Je voulais lui faire comprendre que pour moi, elle comptait. Vraiment. Que je n'avais rien en commun avec Gaylord. Ouais, j'aime les femmes et le sexe. Mais Debbie reste en haut de ma liste.

Je l'ai embrassée jusqu'à en perdre haleine. Entre verres de vodka et joints, j'ai profité de chaque centimètre carré de sa peau. J'ai touché ses cheveux, sa bouche, léché ses seins, enlacé ses cuisses, mordillé son ventre. Je l'ai baisée avec mes doigts, avec ma langue. Jamais une chatte ne m'a paru aussi douce. Je l'ai fait gémir, soupirer, susurrer. Elle m'a même supplié de lui glisser un troisième doigt... Puis... je ne sais pas ce qu'il s'est passé. Le fameux verre de « trop » sans doute. Celui où on se dit « ça passe ou ça casse ». Et là... ça a cassé. Carrément. Elle s'est remise à pleurer, m'a repoussé. À m'accuser en me disant que c'était mal ce que l'on faisait, ce que je faisais. Merde, c'est elle qui a commencé, putain ! Elle n'arrivait plus à articuler... à garder les yeux ouverts. Elle voulait arrêter.

Les minutes passaient, et je sentais son corps s'affaisser sous le mien, contre le matelas. Elle devenait inerte. Même sa voix l'était. « Laisse-moi... tu me fais mal ». Je me demande bien comment, moi qui ne cherchais que son plaisir, que son bonheur. « Arrête... s'il te plaît ». J'entends encore son timbre, rauque et suppliante. Puis ses mains qui me repoussent au niveau des épaules. « Connor, arrête ! ARRÊTE ! »

Je ferme les yeux, l'oreiller tellement enfoncé sur ma tête que ma respiration se coupe.

Je ne pouvais pas... parce que j'avais trop envie d'elle. Et quand on commence, on termine. Peu importe de quoi il s'agit. Sauf que je n'aurais jamais imaginé qu'elle me détesterait autant, ni que, neuf mois, plus tard, j'allais devoir être « l'oncle » de mon fils, et que Debbie serait encore plus dévouée à Gaylord qu'auparavant.

À bout de souffle, je jette l'oreiller à travers ma chambre et me lève d'un bond du lit avant de traverser la pièce comme une furie. J'en ai ras le cul de les entendre, de l'autre côté du mur ! Je referme violemment la porte derrière moi, espérant qu'ainsi, ça les fera prendre conscience, trente secondes, qu'on est plusieurs à vivre dans cette baraque.

Je descends l'escalier, direction la cuisine pour me servir un café. J'en profite pour m'allumer une nouvelle clope et claquer la tête de mon petit frère de onze ans, assis sur le canapé en train de trier ses affaires pour partir au collège dans dix minutes.

— EH ! C'est chiant quand tu fais ça ! me lance-t-il, ses yeux bruns m'envoyant des éclairs. Je suis pas ton punching-ball !

— Dommage, minus !

Je lui adresse un clin d'œil, puis ferme la porte de la cuisine derrière moi. J'ai terriblement envie d'un café, d'œufs brouillés et de bacon. Faut que je bouffe ! C'est sans compter sur la tornade rouquine que je heurte, à peine arrivé.

— C'est trop la merde, je me suis plantée dans mon emploi du temps, me lance ma petite sœur en enfilant la veste de son uniforme. Je pensais qu'on était en semaine A alors qu'on est en B et mon cours d'anglais commence dans vingt minutes. Faut que tu m'emmènes au lycée !

Je me mets à rire en ouvrant la porte du frigo.

— T'as cru que j'étais ton chauffeur, sérieux ?

— S'il te plaît, Connor ! Maman a pris son service à l'hôtel une heure plus tôt pour aider une collègue et le prochain bus est dans treize minutes. Je vais être en retard. Vraiment !

— Et... ? C'est pas mon problème.

— Allez ! Tu peux faire ça pour moi ? En plus, ce soir, j'ai trois heures d'entraînement ! Je vais sûrement devoir rentrer en bus parce que Gaylord combat et qu'il ne pourra pas venir me chercher. À moins que tu...

— Non ! Même pas en rêve ! J'ai ma soirée de prise ! la coupé-je en sachant très bien qu'elle allait me demander de la récupérer. T'as seize ans, Coleen. T'es en âge de conduire !

— Ah ouais, et la voiture, je la trouve où ? Tu vas me la payer, peut-être ?! rétorque-t-elle en me fusillant de son regard vert.

Avec son uniforme de bourge, ses longs cheveux rouges remontés en une haute queue-de-cheval, ma petite sœur a presque l'air normale. Du moins, elle ne ressemble pas à une boxeuse du top 5 USA, en poids mouche.

— Non, je suis occupé ! Démerde-toi.

— À faire quoi ? À t'entraîner ? Ou à vendre ta drogue ?

Je claque la porte du frigo et me retourne vers elle, menaçant.

— T'as dit quoi, là ?

— Tu crois que je ne sais pas ce que tu fous de tes soirées ? me lance-t-elle sur un ton de reproches.

Pitié, on dirait notre mère.

— T'es sorti de taule il n'y a même pas un mois, Connor... Je pensais que tu devais te tenir à carreau ? continue-t-elle, les mains sur les hanches.

— De un, j'ai pas de comptes à rendre à ma petite sœur ; de deux, je me tiens à carreau ; et de trois, ça ne te regarde pas, Coleen.

Elle soupire, puis s'humecte les lèvres avant d'attraper son sac de cours qu'elle balance par-dessus son épaule avec une insolence qui mériterait un coup de pied au cul. Princesse de cette famille ou non.

— Pourquoi tout est toujours compliqué avec toi, hein ?

— Je te retourne la question. Tu peux pas la boucler et jouer à la sœurette bête et naïve, deux minutes ?

— Et toi, tu peux pas incarner le frère sympa qui a décidé de reprendre sa vie en main ?

— C'est ce que je fais, dis-je en lui adressant un grand sourire hypocrite. J'ai rendez-vous ce matin avec mon agent de probation ; cet après-midi, j'ai un rencard ; demain soir, je monte sur le ring de l'Under pour la première fois... donc tu vois, tu as devant toi un nouvel homme !

— Ouais... je ne suis pas convaincue, c'est normal ?

— Ça, c'est parce que t'es trop chiant, Coleen.

Au diable le petit déjeuner de rêve. J'attrape le jus d'orange et quitte la cuisine, la voix de Coleen résonnant derrière moi.

— Eh, pour le lycée je fais comment ?

— Tu te démerdes, t'avais qu'à aller à Pill Hill comme tout le monde. Tu aurais eu cinq minutes de marche au lieu de cinquante.

Je retourne m'enfermer dans ma chambre, ravi d'avoir enfin le silence. J'ouvre ma fenêtre, m'assieds sur le rebord et tire sur ma clope avant de boire une gorgée de jus à même la bouteille. Je m'apprête à récupérer mes écouteurs lorsque mon téléphone bipe.

Avec un petit rire nerveux, je découvre le SMS que ce fils de pute de Parker Adams m'a adressé :

#Faut qu'on parle !

J'arque un sourcil. Lui, parler ?!

#Je te savais pas d'humeur causante, envoyé-je en coinçant ma clope entre mes lèvres.

#Je veux que tu lâches l'affaire avec Vikki. Tu vas la détruire ! Oublie-la. Je suis sérieux, mec. Je te le dirai pas deux fois.

J'hallucine. Ce mec, c'est vraiment une enflure ! Non seulement, il m'expédie en taule en balançant mon business aux flics, mais, en plus, il m'interdit de voir ma copine ? Je crois qu'on ne s'est pas très bien compris, lui et moi.

#Quoi ? Toi aussi, tu veux la baiser ?

#Je vis chez ses parents, c'est comme si c'était ma sœur. Je te jure que si je revois ton cul à moins de cinquante mètres d'elle, je t'écrase !

#T'inquiète pas pour son cul, Adams... je compte bien mettre le moins de distance possible entre lui et ma bite !

Je ricane en lui adressant ce dernier SMS.

Parker, c'est de la dynamite. Il peut exploser d'une minute à l'autre, du moment qu'on allume la mèche. Et sans trop m'envoyer de fleurs, je pense que je viens de l'attiser.

C'est avec cette petite pensée positive que je récupère ma corde à sauter et mes gants de boxe pour descendre m'entraîner au sous-sol. Après tout, demain, je figurerai parmi la liste des fighters de l'Underground. Et j'ai un milliard de choses à prouver en gagnant mes combats. À Gaylord, à mes parents, à ma sœur... à Debbie. À tout le monde. Je ne peux pas me planter.

OceanofPDF.com

Chapitre 8

Coleen

De nos jours...

Il est à peine onze heures lorsque je rentre à l'appartement avec Jack, les bras chargés de légumes, de fruits et de protéines en tout genre, de quoi ravitailler toute l'équipe pour la semaine. Cet endroit est en quelque sorte le QG de la meute.

Je l'aide à ranger les courses. Sabrina est dans le salon, assise par terre, en train de taper je-ne-sais-quoi sur son ordinateur portable. Ses cheveux frisés sont tirés vers l'arrière, elle les malmène de ses longs doigts tandis que ses petites dents maltraitent sa lèvre inférieure, parfait contraste entre la blancheur impeccable de son émail et sa peau couleur ébène.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demandé-je en m'installant à mon tour sur le canapé.

Curieuse, je jette un coup d'œil par-dessus son épaule, surprise d'y trouver son CV.

— Tu cherches vraiment du boulot alors que t'en as déjà un ?

Elle m'adresse un petit sourire avant de sauvegarder ses documents, puis de refermer le capot de l'ordinateur.

— J'aime partir en tournée avec Oméga, mais j'adore bosser à l'hôpital aussi, me précise-t-elle. Je ne veux pas rester inactive pendant tout l'été. Concrètement, ton homme n'a besoin de moi que deux soirs dans la semaine.

— Donc tu souhaites trouver quoi, un job de vacataire comme infirmière de jour, c'est ça ? questionné-je en croisant les pieds sur la table basse, les hauts talons de mes sandales faisant tinter le plateau en verre.

— L'hôpital de Chicago me propose un temps partiel en traumatologie. Tu connais mon amour pour les os et les articulations, hein ? me lance-t-elle, amusée.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Sabrina Curtis et moi sommes amies depuis nos dix ans. Son désir d'aider son prochain fait profondément partie d'elle et de ses convictions. Elle veut accompagner le plus de patients possibles. Mettre au service de la médecine et de ces chirurgiens imbus d'eux-mêmes ses talents d'infirmière, mais aussi sa patience, sa bienveillance et son altruisme. D'où sa volonté de trouver un autre boulot en parallèle de celui qu'elle a depuis deux ans en tant qu'infirmière d'Oméga.

— T'as dit oui ? questionné-je avec une petite pointe au cœur.

Ma copine me manque déjà. Ce qui, en soi, est stupide puisqu'elle sera là avec nous les week-ends dans l'*Underground*, sans parler de la tournée.

— Je dois leur donner une réponse avant ce soir, marmonne-t-elle, le nez plissé. Prise de poste dès jeudi.

— C'est dans deux jours, remarqué-je. Je n'arrive pas à croire que tu vas m'abandonner toute la semaine avec trois mecs bourrés de testostérone.

Elle rit avant de me lancer un petit regard en coin.

— Dans le lot, y en a réellement un que tu dois gérer, c'est tout.

— C'est pas le plus simple ! En plus, les deux autres sont de vrais gamins quand ils sont ensemble, précisé-je.

— Je ne m'inquiète pas pour toi. S'il y a bien une nana capable de superviser Parker, Stan et Dennis, c'est toi, C.

— Non, c'est Jodie ! avoué-je tandis que Sabrina se met de nouveau à rire.

— C'est pas faux. Bon, en attendant, je dois y aller. J'ai la pharmacie de ton mec à remplir au vu de sa reprise dans l'*Under*, vendredi soir.

Elle se lève, range son ordinateur dans son sac, puis tire sur son petit short en jean, le genre qui lui donne des jambes interminables.

— En fait, je peux savoir où est ma filleule adorée ? me demande-t-elle, les sourcils arqués, ce qui me provoque un sourire.

— J'ai déposé San chez mes parents, ce matin. Ma mère m'a proposé de la garder les jours où elle ne travaille pas. Comme ça, San peut davantage

se familiariser avec la maison et ses grands-parents pour quand ils la garderont les nuits où Parker combat.

— Attends, me lance Sabrina en passant la anse de son sac sur son épaule. Tu veux dire que Parker a accepté que sa petite princesse aille dormir chez ses grands-parents quand il sera dans l'*Underground* ? Je suis choquée !

— Pas tous les week-ends, avoué-je, un sourire au coin des lèvres. Une fois sur deux. Sinon, elle restera ici avec sa *baby-sitter*. On en a trouvé une au top. Flora, vingt ans, étudiante en littérature et surtout, ceinture noire de karaté. Ça, c'était histoire de rassurer Parker.

— Ah, je me disais aussi...

Elle m'adresse un clin d'œil, puis salue Jack avant de quitter l'appartement, ses tennis roses fluo martelant mollement sur le parquet.

Je retourne en cuisine pour aider notre cuistot en chef. Honnêtement, je ne sers pas à grand-chose. Ce n'est pas comme si je devais valider les menus de la semaine, ou pire les faire, néanmoins je m'occupe un peu l'esprit et Jack a de la compagnie. Les gars sont très souvent ensemble, à la salle, et lui se retrouve seul. Là, au moins, on peut papoter tranquillement et profiter du calme avant la tempête, à savoir du silence pendant que Dennis et Stan entraînent Parker.

Je termine de ranger les fruits dans le frigo, puis abandonne Jack aux fourneaux. Je retourne dans ma chambre pour me changer, troquer ma petite robe d'été contre un short de gym et une brassière. En général, Dennis organise une séance de sport de quarante-cinq minutes à ceux de l'équipe qui le désirent, en fin de matinée. Je m'arrange pour être présente à chaque fois, de quoi me maintenir en forme. Je ne désespère pas de perdre ces quatre maudits derniers kilos de ma grossesse qui ne semblent pas vouloir quitter mes cuisses et mon cul. Je serre ma brassière au maximum, histoire de bien caler ma poitrine. Allaiter encore un peu me permet de toujours faire un joli 90C à la place de mon éternel petit B. C'est très sympa pour les décolletés, et au lit, ça rend fou Oméga. Par contre, pour le sport, c'est loin d'être pratique.

— Tu descends avec moi ? demandé-je à Jack en récupérant une bouteille d'Apurna dans le frigo. Jodie et Stan participent à la séance aussi.

Il pousse son plat de gratin aux légumes et champignons dans le four, puis referme la porte avant de se tourner vers moi. Il hausse les épaules tout en s'essuyant les mains sur une serviette.

— Pourquoi pas, c'est quoi le programme ?

— *Full body*, dis-je en grimaçant.

— Dès le premier jour ?! s'exclame-t-il en riant nerveusement. Il est motivé...

— ... et nous, suicidaires.

Pour tout le monde, c'est la grande reprise. Sauf pour Parker. Lui, la seule chose qu'il a ralentie en quatre mois, c'est sa consommation de barres énergisantes. Et peut-être aussi son temps de jeux vidéo à cause de San. C'est tout.

— Allez, le motivé-je. T'es déjà en tenue, en plus.

D'un mouvement de la tête, je lui montre son legging noir et son tee-shirt à rayures XXL qui habillent sa silhouette pourtant fine et élancée. Il se passe une main dans ses cheveux, les ébouriffe en mode hérisson, puis accepte.

— Je ne suis pas comme vous, moi, il y a des chances que je crève, mais bon... *Go*. Je te suis, C.

— Tu mourras avec Jodie, t'inquiète pas, ris-je alors que nous quittons tous les deux l'appartement, direction la salle de sport au rez-de-chaussée de l'immeuble.

On passe à peine le seuil de l'ascenseur que les cris surexcités de Dennis et Jodie nous parviennent aux oreilles.

— *Allez, Parker, vas-y !*

— *Allez, allez, allez, Stan... tu tiens le coup ! Ne lâche pas !*

Avec Jack, nous échangeons un regard en coin. Soit Stan et Parker s'amuse à faire un concours de gainage, soit ils font un ...

— Bras de fer ! m'indique Jack avec un clin d'œil quand nous rejoignons l'attroupement au centre de la pièce.

Assis, l'un en face de l'autre, poing contre poing, le coude posé sur la table en bois et l'autre main derrière le dos, Parker et Stan s'affrontent dans un redoutable bras de fer. Ça leur arrive de temps en temps... lorsqu'ils ont besoin d'une pause. Et vu le bordel qu'il y a dans la salle, avec les cordes à sauter par terre, les bandes de TRX qui se balancent au gré du vent, en raison des fenêtres ouvertes, et les gants d'entraînement jetés à même les tatamis, je me dis qu'ils ont dû bien bosser ce matin. Encore plus lorsque je constate l'état de leurs fringues de sport. Le tee-shirt gris de Parker est si mouillé qu'il lui colle au dos, en mode seconde peau, mettant ainsi en relief l'épaisseur de ses muscles dorsaux.

Face à lui, Stan n'en mène pas large. Il a des gouttes de sueur qui ruissellent le long de ses tempes et de sa nuque. Son bras tremble tandis que ses dents s'enfoncent dans sa lèvre inférieure. Il en chie, là, je le vois. Néanmoins, il a cet honneur de ne pas s'avouer vaincu. Il y met ses tripes, ce crétin.

Parker reste concentré, déterminé, poussant par petits à-coups sur le poing de Stan pour tenter de le faire céder. Ses cheveux bouclés, qu'il porte plus longs que les années précédentes, sont retenus en arrière par un élastique, ce qui dévoile son regard bleu électrique et son envie de bouffer son « adversaire ».

— Tu commences à fatiguer ? lance-t-il à Stan, moqueur, dont les joues rouges ne me rassurent pas sur l'état de son cœur.

Je n'oublie quand même pas le coup de couteau à la poitrine qu'il s'est pris, il y a deux ans. Petit cadeau de Connor. Stan a dû bosser comme un barjot pour récupérer une condition physique exemplaire. À mon avis, là, il veut montrer qu'il a définitivement repris du poil de la bête. Si Jodie est près d'eux et qu'elle encourage ça, c'est qu'il n'y a aucun risque.

— Ta gueule, gronde Stan, concentré.

Ses cheveux sombres, longs sur le dessus, mais presque rasés sur les côtés, sont tellement trempés que l'on dirait qu'il sort de la douche. Ses yeux noirs comme du charbon sont rivés sur leurs poings fermés.

Ils ont tous les deux tant de force dans leur prise que leurs phalanges sont presque blanches.

Ils ne nous adressent pas un seul coup d'œil, trop occupés à essayer de gagner du terrain l'un sur l'autre.

Derrière eux, le coach est assis sur une chaise, jambes tendues et pieds croisés. Il boit tranquillement une bouteille d'eau, un sourire au coin des lèvres à peine dissimulé par son éternelle moustache grise. C'est bien ce que je pensais... c'est la pause. La pause où les loups affamés deviennent des petits louveteaux dissipés.

J'adresse un salut de la main à Anderson dont les manches de sa veste de sport sont remontées sur ses coudes, dévoilant ainsi l'énorme aigle américain tatoué sur son avant-bras gauche.

— Allez, Stan... te laisse pas faire. Vas-y, il va craquer. Tu vas bientôt l'avoir. Force encore un peu, allez, allez, encourage Dennis, penché vers son ami.

En parfait entraîneur, il coache son poulain alors que Stan renâcle tel un étalon tenace.

— L'écoute pas, Parker, intervient Jodie, sa coupe à la garçonne lui conférant un air mutin. C'est toi le meilleur. Tu vas l'éclater. Vas-y, pousse. Allez !

Avec Jack, on se rapproche doucement d'eux. Je lâche mon sac de sport sur le tatami, mon regard croisant celui de Dennis, qui m'adresse un clin d'œil. Mon homme, lui, ne m'a toujours pas vue. Cependant, je sais qu'il a senti ma présence. Le sourire qui se dessine au coin de ses lèvres me l'indique aussitôt.

— Mec, je vais lâcher... marmonne Stan, à bout de souffle.

— Hein ?! s'exclame Dennis. Non, c'est mort, Stan, tu tiens. Tu tiens !

Il relève son regard bleu vers moi, là où un sourire diabolique s'étale sur tout son visage.

— Eh... Salut, Coleen ! Bah, pourquoi t'as les seins à l'air ?

— QUOI ?! s'exclame Parker en tournant enfin la tête vers moi.

Son regard percute le mien avant de descendre sur ma poitrine. Ma poitrine qui est entièrement cachée par ma brassière de sport bariolée de gris et de violet ! Ce coup d'œil le déconcentre une ridicule seconde. Stan lui éclate alors le poing contre la table.

— J'AI GAGNÉ ! s'égosille-t-il, fier de lui, en relâchant Parker, complètement sonné par ce qu'il vient de se passer. On se fait trop vieux pour les bras de fer, Oméga ?!

La victoire peu modeste, Stan se met à danser avant de taper dans le poing que Dennis lui tend. Jodie, elle, est plus qu'agacée d'avoir « perdu ». Elle lance un regard noir à Parker qui comprend enfin qu'il s'est fait avoir comme un bleu.

— Ça va chier pour ta gueule, Blondinet ! prévient-il.

Parker plante son regard noir dans celui de Dennis tout en se massant la main, mais ce dernier n'en a rien à foutre de ses menaces. Au contraire. Stan et lui ne cessent de se vanter de leur stratagème. Docile comme un bébé loup, Parker trotte jusqu'à moi pour se réfugier dans mes bras.

— Ils ont triché, marmonne-t-il tandis que je me retiens de rire.

— Tu l'as dit toi-même un jour, Oméga, ricane Dennis. Ta louve est ta plus grande faiblesse. Dommage !

Mon loup grogne de mécontentement contre ma gorge quand je croise mes bras derrière sa nuque.

— Ces idiots savent qu'ils ne pourront jamais te battre à la loyale, bébé, murmuré-je d'une voix compatissante, malgré mon sourire amusé.

Je lance un petit regard en coin aux gars qui rient comme deux imbéciles.

— Leur seule chance, c'est de te prendre en traître, continué-je en embrassant doucement Parker.

Je laisse mes lèvres s'abreuver des siennes et son souffle emplir ma bouche. Je resserre mes bras autour de son cou alors que je sens qu'il se redresse, déployant son mètre quatre-vingt-seize telle une tour de garde autour de moi. Il m'attire à son tour entre ses bras et je me cambre un peu plus contre son torse. Malgré ses cheveux attachés, je plonge facilement mes mains dans ses boucles, caressant son cuir chevelu de mes ongles fraîchement vernis.

— On verra s'ils feront toujours les malins cet après-midi quand vous ferez du *sparring*, dis-je entre deux baisers.

Contre ma bouche, ses lèvres s'étirent en un sourire des plus insolents. Lorsque je croise son regard, il n'est plus du tout bleu. Son gris métallique, celui de l'*Underground*, englutit la totalité de ses iris, reflétant son côté sauvage et incontrôlable dans mes propres prunelles. Je sais que ce regard fout la trouille à beaucoup de monde – pour ne pas dire à tout le monde. Moi... il m'exalte, m'envoûte. C'est comme un doux poison qui s'introduit dans mes veines et qui vise, non pas à me tuer, mais à me faire revivre. Qui contribue à mon accélération cardiaque plutôt qu'à sa diminution. Avec ce regard braqué sur moi, je me sens bien. Je me sens *en vie*.

— Y aura pas de pitié, tout à l'heure, prévient Oméga en pointant du doigt ses deux acolytes. Pour aucun de vous deux !

Il s'éloigne de moi pour retourner sur les tatamis tandis que Stan continue de rire. Dennis, lui, esquisse un sourire avant de récupérer son chronomètre dans sa poche.

— Bon, la pause est terminée, intervient le coach Anderson d'un ton sévère. Prêts pour le *full body* ?

Aujourd'hui, on est jeudi. J'ai prévu de passer toute ma journée au bureau, chez J&N's. Avec Spencer, mon associé, on a prévu de mettre au point certains détails des contrats en cours et de parler de notre annexe à

New York. Il faut ainsi que l'on réfléchisse aux différentes options qui s'offrent à nous pour rester compétitifs. À mon sens, on doit notre réussite à notre transparence, notre expérience personnelle dans le domaine du sport, et surtout au fait que l'on soit une « petite structure ». Nos sportifs n'ont pas douze mille interlocuteurs avant de pouvoir interagir avec leur manager, ce qui est un gros point positif.

Je sors de la douche, enfile un jean cigarette avec une paire d'escarpins, un simple pull à fines mailles à même ma peau encore humide, puis je retourne récupérer mon sac à main dans la chambre. J'y glisse ma clé USB ainsi que mon ordinateur portable. Un petit coup de maquillage, du parfum, et me voilà fin prête.

Lorsque j'arrive dans la cuisine pour petit-déjeuner, ma princesse est déjà dans sa chaise haute, occupée à manger des fraises avec ses doigts. Elle les mastique énergiquement, comme si c'était la chose la plus délicieuse qu'elle ait goûtée jusqu'à présent, ce qui fait rire Jack.

— Elle est pire que son père, me précise-t-il en me tendant mon café. Tout ce qu'elle peut attraper, elle le dévore.

— En même temps, vu tout ce qu'elle dépense comme énergie, précisé-je en lui embrassant le front, ça ne m'étonne même pas.

— Je t'ai mis son déjeuner dans ton sac à langer, me lance Jack.

— Tu es génial, merci.

Demain, c'est le soir de la reprise dans l'*Underground*, donc aujourd'hui, c'est *full training* pour Parker. J'emmène San avec moi au boulot en espérant qu'elle soit « sage ». J'ai prévu un nombre incalculable de petits jeux pour l'occuper, en attendant que Sabrina vienne la récupérer cet après-midi pour que je puisse être tranquille pendant ma réunion avec Spencer.

— Prête, mon amour ? demandé-je à San qui mange sa dernière fraise. Ce matin, tu viens au bureau avec Maman. Tu vas voir, ça va être super !

Je la sors de sa chaise haute, puis l'installe dans sa poussette après lui avoir essuyé la bouche et les mains. Je lui tends son doudou, une peluche qui représente un loup gris – évidemment. Elle lui mâchouille automatiquement l'oreille. Pauvre doudou...

Je termine de l'accrocher lorsque je sens une grande main chaude, un peu calleuse, glisser sous mon pull, contre mon ventre, puis remonter en flèche vers ma poitrine, empoignant mon sein droit, complètement nu, pour

le presser avec possessivité et autorité. De quoi me filer un coup de jus tout le long de ma colonne vertébrale.

— Tu comptais partir sans me dire au revoir ? j’entends murmurer au creux de mon oreille, ce qui me fait sourire.

Toujours dans sa poussette, San regarde par-dessus mon épaule. J’imagine que son air réjoui et ses petits rires de bébé sont dus au fait qu’elle voit son père, juste derrière moi.

— Pas du tout, réponds-je, un brin amusée, sentant mon homme me tirer vers l’arrière, pour que je sois tout contre lui, là où, grâce à mes hauts talons, mes omoplates reposent au niveau de ses pectoraux. Je savais pertinemment que mon homme allait remonter de la salle pour m’embrasser avant que je parte !

— Ouais, t’as de la chance... c’est plutôt une bonne explication, marmonne-t-il, la bouche dans mes cheveux, sa main droite toujours occupée à me caresser le sein.

Son pouce ripe délicieusement sur mon téton, hypersensible depuis que j’allaitais notre fille. Ce simple toucher m’envoie des picotements dans toute la poitrine.

Je me retourne vers Parker, ses deux paumes se retrouvant au creux de mes reins. Ses pouces dessinent de petits cercles sur ma peau tandis que je lève la tête vers lui pour l’embrasser.

— J’ai beaucoup de chance, je sais, souligne-je ce qui lui provoque un sourire.

— Pas plus que moi. Fais attention à toi, bébé. Et à ma fille.

Je l’embrasse une nouvelle fois, me perdant un peu plus contre son corps. Rien à foutre que sa transpiration tache mes fringues. Il n’y aurait que moi, on serait déjà en train de s’adonner à une petite séance de *stretching* sous la couette. Mais à présent que nous sommes parents, la dure réalité est bien là : on ne peut pas baiser dès qu’on en a envie. Et encore, j’estime que par rapport à la moyenne, on est largement au-dessus des courbes. Quel couple peut se vanter de baiser cinq à six fois par semaine ? Sans compter les « doublettes ». C’est rare que passent quarante-huit heures sans que l’on fasse l’amour. Heureusement que je suis sous implant contraceptif depuis la naissance de San, parce que vu notre rythme, j’aurais déjà deux enfants... voire trois.

— Pas trop de zèle, aujourd’hui, d’accord ? lancé-je en récupérant le sac à langer, puis la poussette avec San dedans. Faut que tu sois en forme pour

demain soir, je te rappelle.

Il lève les yeux au ciel malgré un petit air malicieux qui se dessine au fond de ses pupilles bleu-gris.

— Oui, madame la Manager, me répond-il en prenant une bouteille d'Apurna dans le frigo.

Il la débouchonne, en boit quelques longues gorgées avant de la ranger. Il essuie ensuite sa bouche d'un revers de main, me dévoilant un sourire des plus arrogants.

— Je serai plus qu'en forme demain...

Le clin d'œil qu'il m'adresse me fait quelque peu douter. De quoi parle-t-il ? De sa performance dans la cage de l'*Under* ? Ou de sa performance dans la cage que va devenir notre chambre à coucher *après* ses combats ?

Mes doigts pianotent à toute vitesse sur le clavier de mon ordinateur. Je profite du silence qui règne dans mon bureau pour terminer la rédaction du nouveau contrat que je dois envoyer à une grande marque de vêtements de sport au sujet de son *sponsoring* pour l'une de mes athlètes féminines, championne d'athlétisme. Elle vient d'avoir, à vingt-huit ans, un bébé et il est hors de question que sa maternité l'empêche de réaliser son rêve de décrocher une médaille olympique. Du coup, avec les annotations apportées par nos avocats, je compte bien mettre un point d'honneur à ficeler ce contrat.

S'il y a bien une chose que je ne tolère pas, c'est ce manque de respect et de considération envers les femmes. Envers les sportives, en particulier. Bien sûr qu'elles doivent revenir à leur niveau précédant leur grossesse, elles le savent, elles ne sont pas stupides. Il faut juste les soutenir, prendre en compte leur "nouvelle vie", leur "nouveau corps", au lieu de les balancer au placard !

J'ai tout juste terminé lorsque la porte de mon bureau s'ouvre, révélant la très jolie silhouette de notre secrétaire, Mora, avec qui, Spencer et moi, avons commencé l'aventure J&N's, il y a de cela presque trois ans.

— Coleen, il faut absolument que...

— *Chut* ! la coupé-je en lui faisant les gros yeux, le doigt posé sur mes lèvres.

Surprise, elle me regarde comme si j'étais tombée sur la tête. Je lui montre San en train de dormir à même le sol, au beau milieu de mon tapis. En étoile de mer, les poings un peu fermés tout près de son visage, ses cheveux retombent en de grosses boucles sur son front et ses tempes.

Lorsque je l'ai vue s'écrouler de fatigue, en mode *on/off*, je me suis dit que j'allais profiter de ces dix ou quinze minutes de répit pour rédiger ces fameux contrats et là, ça fait cinquante-cinq minutes qu'elle roupille paisiblement. Pour une sieste, un matin, ça relève du miracle. Je n'ose même pas la toucher de peur de la réveiller.

Je fais signe à Mora de sortir et je la rejoins dans le couloir, refermant doucement la porte derrière moi.

— Désolée, Mora, le sommeil avec San, c'est tellement compliqué que toutes les occasions sont bonnes à prendre, expliqué-je en m'étirant, bras au-dessus de la tête.

Je réarrange mon pull dans mon pantalon alors qu'elle m'adresse un petit sourire en coin.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne t'aurais jamais imaginée en maman poule, dis donc.

— Maman poule, moi ?! m'étonné-je. J'ai l'impression d'être plus maman louve. C'est Parker, le papa poule.

— Il doit être si mignon avec sa fille, lâche-t-elle d'une voix plutôt rêveuse, les yeux rivés vers le plafond, perdue dans ses pensées. Encore plus que lorsqu'il pose pour les caleçons de chez *Trouble Makers*...

Le regard qu'elle me lance par-dessus ses lunettes noires de secrétaire plus que coquine – après tout, nos stagiaires ne la surnomment pas Venus pour rien – me fait doucement sourire.

C'est vrai qu'afficher son mec sur tous les spots publicitaires du pays, pour la promotion de la nouvelle gamme de lingerie homme « sportswear », n'est pas la meilleure des idées. Surtout lorsque l'on est jalouse et que l'on ne veut pas entendre parler tous les quatre matins des abdos de son homme, de son magnifique teint bronzé, de son « V » qui fait baver ou encore du système veineux qui habille ses avant-bras. La louve que je suis tire un peu la tronche, mais question *sponsors* et *management*, j'ai visé ultra fort ! Heureusement que je peux obtenir ce que je veux d'Oméga... parce que Parker, lui, j'ai cru qu'il allait me fusiller de ses yeux revolver quand j'ai mentionné ce contrat.

— Qu'est-ce que tu voulais ? m'enquiers-je tandis que Mora me tend une pile de documents.

— Ça vient d'arriver, c'est pour une nouvelle représentation. L'athlète te réclame expressément...

J'arque un sourcil, intéressée.

— Femme ou homme ? questionné-je en récupérant le dossier.

— Femme, jeune femme. Tout juste dix-neuf ans.

— Mmh... et quel sport ?

Mora n'a même pas besoin de répondre que je le vois sur sa fiche de renseignements : boxe anglaise.

— Non, c'est mort, je ne prends pas de boxeurs ni de boxeuses ! répliqué-je en rendant les documents à Mora.

Je ne peux pas travailler avec eux. C'est trop dur. Si je commence avec un, je sais que par mon expérience et histoire personnelles, je serais étiquetée comme LA manager des boxeurs, et ça, hors de question. Le seul que je représente dans ce sport, c'est Parker.

— Allez, Coleen, fais un effort ! S'il te plaît ! me supplie Mora. Elle est venue elle-même du Colorado pour te le déposer. J'ai discuté avec elle et c'est une super nana.

Je secoue la tête.

— N'insiste pas, Mora.

— Elle n'a pas toujours choisi les meilleures options pour sa carrière et sa mère est décédée l'année dernière...

J'émetts un petit rire nerveux. Elle se fout de moi, là ?

— Tu joues sur la corde sensible ? lancé-je, les sourcils arqués. Je suis agent pour sportif, pas maman de substitution, c'est clair ?

— C'est pas du tout clair, insiste Mora en remettant ses longues mèches blondes derrière son oreille. Je te rappelle que tu as dû négocier avec l'Université pour que Chiara, ta nageuse, soit acceptée à la seconde session de rattrapage pour ne pas qu'elle redouble ; tu as tiré Paul, ton joueur de baseball, de ce mauvais pas dans lequel il s'était mis en fréquentant cette fille qui n'avait même pas vingt-et-un ans...

— Il n'était pas au courant, elle avait une fausse carte d'identité ! répliqué-je, agacée.

— Peu importe. Et Marlon, ton coureur, que tu as harcelé au téléphone pour qu'il aille faire ses analyses d'urine histoire qu'on ne l'accuse pas de tricherie en ayant recours à l'usage de drogue ?

— C'est mon job, tout ça ! rappelé-je.

— Effectivement, maman de substitution, c'est ce que je dis. En plus, tu t'occupes déjà d'un boxeur... et non, ce n'est pas Parker, me coupe-t-elle quand je m'apprête à ouvrir la bouche. Je te parle de Gabe, ton petit frère.

— C'est la famille, c'est différent.

— Coleen, s'il te plaît. Je ne te demande jamais rien, mais là... elle m'a touchée, cette gamine. D'autant qu'elle s'est fait avoir avec son dernier contrat publicitaire.

— C'est-à-dire ?

Je sens que je vais regretter ma curiosité.

— Elle devait poser pour un déodorant spécial, tenu soixante-douze heures, bref, tu vois le genre ?

— Ouais...

Je me pince les lèvres. J'imagine la suite.

— Et ça s'est terminé par des photos sans soutif...

Je souffle bruyamment par le nez. Voilà, j'en étais sûre.

— Elle s'appelle comment ? marmonné-je en récupérant le dossier alors que Mora m'adresse un sourire victorieux.

— Elissa Baxter.

— Je la connais, dis-je en soupirant. De nom. Elle a fini 5e du classement USA, dans sa catégorie, l'année dernière.

— Voilà... merci, patronne.

Sans un mot, je lance un regard noir à Mora. La paperasse sous le bras, je retourne dans mon bureau en faisant bien attention de ne pas réveiller San qui dort toujours, la bouche grande ouverte.

Je la vois, là... à peine treize mois. Avec ses soixante-dix centimètres de haut. Ses petites boucles brunes, sa jolie peau caramel, sa bouche en forme de cœur, son air innocent sur le visage. Putain... si un jour elle pratique un sport à haut niveau, et qu'un connard dépasse les limites sur une campagne publicitaire, le mec, je le bute. En fait, je buterais n'importe quelle personne qui lui ferait du mal. Mec ou pas mec, sport ou pas sport.

Je m'assois à mon bureau tout en ouvrant le dossier de cette fameuse Elissa Baxter. Je peux dire adieu à ma tranquillité. Maintenant, si quelqu'un doit foutre un coup de pied dans la fourmilière pour rééduquer ces gros porcs qui se croient tout permis avec des jeunes filles, je suis ravie d'être cette personne.

Mes talons résonnent sur le béton armé du parking. Je viens tout juste de garer la voiture, épuisée par cette journée de boulot. Ça faisait un moment que je n'avais pas passé douze heures, le cul sur une chaise, à gérer de la paperasse.

J'appelle l'ascenseur tout en regardant les photos de San avec Sabrina défiler sur mon téléphone. Cet après-midi, ma meilleure amie a emmené ma fille au parc et visiblement, elles se sont amusées comme des folles.

Étant donné qu'il est vingt-heures, je devrais la retrouver baignée, en pyjama, le ventre plein, et prête à aller au dodo. Si Parker n'a pas cédé à ses caprices, évidemment.

Je suis sur le point de ranger mon portable dans mon sac pour monter dans l'ascenseur lorsque celui-ci se met à sonner. C'est un appel de mon petit frère.

— Hello, décroché-je avec un grand sourire. Comment tu vas ?

— *Comme la fin d'une année à la fac, j'imagine.*

Sa voix est rauque, un brin éraillée. Je comprends rapidement que quelque chose ne va pas.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demandé-je, en appuyant sur le bouton du quinzième étage.

— *Rien, rien, me rassure-t-il. Je suis juste crevé. Enfin bref, j'appelais pour prendre de vos nouvelles ? Tout va bien pour toi ? Comment vont mon connard de beau-frère et mon adorable nièce préférée ?*

J'esquisse un sourire. Je lui dis que tout le monde se porte bien, que San grandit de jour en jour et que Parker se prépare pour son retour dans l'*Underground*, demain.

Lorsque j'aborde les combats, j'ai l'impression que Gabe se tend.

— T'es sûr que tout va bien, Gabe ? Ta voix est bizarre.

— *Oui, aucun souci. Vraiment. C'est la fatigue, je suis bientôt en partiels. Parker est prêt pour cette saison ?*

— Il est paré pour sa troisième ceinture consécutive de *Legender*, souris-je au téléphone. J'espère qu'il va y arriver. J'ai pas *checké* tous ses adversaires. On est à la présaison, ils accumulent les points, tu sais. Les tours de chauffe sont la semaine prochaine. On va dire que demain et samedi, on prend la température pour le grand bain.

— *Ouais, ouais... et euh... le grand bain, ça va aller ?*

Je fronce les sourcils, surprise. C'est moi ou il est inquiet pour Parker ?

— Je rêve, petit frère, ou tu discutes des capacités physiques de mon homme, là ?

Je l'entends rire au téléphone, puis, la seconde d'après, je comprends qu'il s'est jeté sur son lit tel un phoque sur la rive.

— *Absolument pas ! J'ai toute confiance en Oméga. J'espère juste que ça va aller. Si tu me dis que tout va bien, alors... il aura sa troisième ceinture, ça ne fait aucun doute.*

Arrivée devant la porte de l'appartement, je cherche les clefs de l'appartement quand Gabe m'interroge sur Connor. Surprise, je lève la tête.

— Connor ?! T'es sérieux, Gabe ? Je ne l'ai pas revu, ni même entendu parler de lui depuis ce qu'il s'est passé à Vegas. Pourquoi est-ce que tu me demandes ça ? Il t'a appelé ? Qu'est-ce qu'il veut ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Mon poulx s'emballe. Encore plus lorsque je repense à ce que Connor a fait à notre petit frère, il y a deux ans. L'inscrire dans l'*Underground* juste pour me faire chier et obliger Oméga à capituler. Quelle ordure !

— *Non, c'était juste euh... comme ça... pour savoir. Parfois, je... euh... je me demande ce qu'il devient.*

J'émetts un petit rire amer.

— Il est sûrement en train de se foutre dans une nouvelle merde avec son royaume de *street-fighting*. Honnêtement, je m'en moque. Et tu devrais suivre mon exemple, Gabe.

— *Je sais. Bon, je vais te laisser, je dois aller prendre ma douche. J'ai un rendez-vous avec Chiara...*

Je ne peux m'empêcher de lever les yeux au ciel.

— Tu lui diras de ne pas oublier de réviser ses cours d'histoire, hein. Parce que je ne passerai pas, une seconde fois, derrière elle pour négocier une session de rattrapage ! grogné-je en sortant mes clefs de mon sac.

— *Oh, t'inquiète pas, soeurette, ce soir, c'est moi qui passe derrière elle.*

— T'es qu'un obsédé, Gabe. Vraiment. T'es mon petit frère, je ne veux pas savoir ça. Allez, ciao.

— *Ciao, embrasse la famille pour moi !* ricane-t-il tandis que je soupire, blasée par son attitude de gamin malgré ses vingt-et-un ans bien tapés.

Je raccroche et ouvre la porte de l'appartement.

J'ai à peine le temps de faire deux pas que j'entends crier « maaaaaaan » avant qu'une tornade brune ne se jette dans mes jambes

d'une démarche encore un peu hésitante.

— Eh ! Mon bébé d'amour !

Je récupère San dans mes bras, toute pimpante dans son pyjama jaune citron.

— Gad', gad', me dit-elle excitée en me montrant la boule de pâte à modeler vert fluo qu'elle maltraite entre ses petits doigts.

— Oh, c'est une super grosse boule ça. C'est chouette, dis-je en lui claquant un baiser sur le nez.

J'entends ricaner derrière moi.

La casquette posée à l'envers sur sa tignasse blonde et la barbe mal rasée, Dennis aide Jack en cuisine.

— Tant qu'elle en a qu'une entre les mains et pas deux, ça devrait aller, précise-t-il alors que Jack se retient de rire devant mon regard noir.

— Je vais te mettre un coup de pied au cul tellement fort, Reed, qu'on verra bien où tes deux boules vont atterrir, hein !

Cette fois-ci, Jack éclate de rire. San dans les bras, le menton relevé, je snobe cet imbécile et me dirige dans le salon, là où le reste de l'équipe est installé sur le canapé, Parker au milieu. Le coach près de la télé, commente les anciens combats des prochains adversaires d'Oméga.

Mon homme est vautré entre les coussins avec toute la nonchalance, l'arrogance et la majestuosité qui le caractérisent.

Sa main droite est dans celles de Jodie, assise en tailleur sur le canapé. Elle s'affaire à vérifier l'état de ses articulations, tandis que Stan est installé à même le sol, une bière à la main, les yeux braqués sur l'écran. Derrière lui, Sabrina est appuyée sur le bord du divan, le bordeaux du tissu se mariant parfaitement bien avec la couleur de sa robe. Elle fait l'inventaire de la pharmacie pour l'*Under* tout en grignotant des bâtonnets de surimi.

Je dépose San dans son parc, puis salue tout le monde d'un signe de la main avant de retirer mes escarpins. Je me faufile sur le canapé, à côté de mon mâle qui prend tout de suite ses aises en enroulant sa main gauche autour de ma cuisse pour me ramener contre lui. Il me vole un baiser ignorant Anderson qui est toujours en train de lui parler. Je ne savoure ses lèvres qui ont le goût de l'Apurna et du citron qu'une seule seconde, ce qui est assez pour m'exciter, mais bien trop peu pour me rassasier.

— Adams, tu m'écoutes ? gronde le coach.

— Ouais, répond-il en tournant la tête vers la télé, son bras gauche enroulé autour de ma taille pour me maintenir près de lui.

Tu parles. À mon avis, son entraîneur a perdu toute son attention au moment où mes fesses ont touché le canapé et que ma jambe a tapé contre la sienne.

OceanofPDF.com

Chapitre 9

Coleen

*Dix ans plus tôt...
Novembre 2009.*

— Gabe, tu devrais déjà être parti ! dis-je à mon petit frère en arrivant dans le salon.

D'un coup d'œil dans le miroir, je vérifie que mon uniforme est impeccable. Je rentre un peu plus ma chemise blanche dans ma jupe avant d'enfiler mes chaussures en cuir. OK... c'est carrément une tenue de bourge, Connor a raison, mais je ne peux pas envoyer chier le règlement de ce lycée de riches qui m'a acceptée avec une bourse. Grâce à eux, je vais pouvoir aller à l'Université tout en continuant à boxer. Puis, dans quelques années, à moi le Mondial ! C'est mon objectif. Après, cap sur les JO.

— Mon bus est dans sept minutes, j'ai le temps, par contre, toi... c'est pas le cas, relève mon petit frère en attrapant son déjeuner pour le fourrer dans son sac à dos.

Je sais, je suis dans la merde.

— Dépêche-toi, sinon, tu vas le louper ! ordonné-je avant de monter les marches de l'escalier, deux par deux.

Je suis tellement pressée que je me mets à courir dans le couloir, essayant quand même de ne pas réveiller Cassey qui dort dans la chambre d'amis, juste à côté de la mienne.

— Gaylord, s'il te plaît, ouvre ! appelé-je en tambourinant sur la dernière porte.

J'attends à peine dix secondes que mon grand frère se matérialise devant moi. Il a la gueule dans le cul. Ses cheveux cuivrés sont emmêlés comme pas permis, ses yeux sont un peu injectés de sang et sa peau, plutôt blanche, est toute transpirante. Sa respiration, courte et saccadée, m'indique que je viens de le déranger... encore plus lorsque je constate qu'il est torse nu avec un bas de survêtement enfilé à l'envers. En arrière-plan, Debbie est assise sur son lit, les genoux pliés, les draps remontés jusqu'à sa poitrine. Ses cheveux sont en bataille et, un sourire au coin des lèvres, elle me fait un petit signe de la main pour me saluer.

Plus que gênée de la situation – ils étaient clairement pas en train de dormir – je baisse les yeux vers le parquet, n'osant pas soutenir son regard.

— Désolée, je... je ne voulais pas te déranger.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? me demande-t-il d'un ton doux, le genre qu'il ne réserve qu'à moi, Maman ou bien Debbie.

Sa voix me rassure. Au moins, je sais qu'il ne m'enverra pas chier comme Connor.

— J'ai besoin que tu m'emmènes au lycée. J'ai merdé sur mon planning, expliqué-je en me dandinant.

Épaulé au chambranle de la porte, il glisse une main dans ses cheveux pour les ramener vers l'arrière.

— Dans combien de temps tu dois y être ?

— Dans quinze minutes...

Il m'adresse un sourire amusé après avoir levé les yeux au ciel. Je sais que ça le fait chier seulement... pas le choix, là.

— J'ai demandé à Connor avant de te déranger, je sais que tu es rentré tard de soirée, mais je... euh... il est occupé, marmonné-je une nouvelle fois.

— Ouais, occupé à foutre la merde sans doute, gronde-t-il avant de reculer dans sa chambre pour attraper un tee-shirt et ses clefs. Deb', je fais l'aller-retour. Je reviens.

Elle acquiesce de la tête tandis que Gaylord me signale de l'attendre à la voiture ce que je m'empresse de faire. Heureusement qu'il est là quand même. La plupart du temps, je ne sais pas comment je ferais sans mon grand frère.

En redescendant dans le salon, je constate que Gabe est parti. Parfait, au moins un qui ne sera pas en retard en classe.

Je récupère mon sac à dos, puis je m'installe sur le siège arrière du pick-up de Gaylord. Il arrive deux minutes après. Son bas de survêtement est toujours à l'envers et sa main droite est refermée sur l'épaule de mon autre grand frère. Aïe.

— Monte et discute pas ! dit-il en lui ouvrant la porte côté passager.

Le temps que Gaylord s'installe au volant, Connor me lance un regard plus que noir.

— Quoi ? J'ai jamais demandé à ce que tu viennes, chuchoté-je.

Ni Connor ni moi n'osons piper mot.

On sait tous les deux qu'énervé le Lord Rouge, un vendredi ou un samedi, jours de combat dans l'Underground, n'est pas du tout une bonne idée. Surtout pour Connor. Ils se sont déjà bagarrés devant moi. C'est pas beau à voir.

Dans la voiture, l'ambiance est tellement lourde entre mes aînés que je glisse mes écouteurs dans mes oreilles. J'ai à peine le temps de les enfoncer que je vois leurs têtes bouger.

Je n'allume pas ma musique, profitant de cette feinte pour les écouter parler. Cette stratégie fonctionne plutôt bien depuis mes treize ans. Il faut juste dodeliner tout en regardant par la vitre, comme si on était happée par notre chanson.

— T'avais quoi de mieux à faire que d'emmener ta petite sœur au lycée, hein ? grogne Gaylord alors que je m'oblige à ne pas pincer mes lèvres de culpabilité.

— La même chose que toi, j'imagine !

— Tu te crois drôle ? Sérieux ?

— Peut-être, lâche Connor en détournant la tête.

— Je vais pas te laisser flinguer ta vie, Connor, je te préviens ! continue Gaylord.

— Trop tard...

— EH ! s'empporte-t-il en lâchant le volant pour filer une droite dans l'épaule de notre frère. Ce petit ton d'incompris de mes couilles, tu le gardes pour les parents, OK ! T'as fait de la merde, l'année dernière, t'as payé tes conneries, maintenant, tu te reprends en main ! Je plaisante pas ! Et ça va commencer par ton attitude !

— QUOI MON ATTITUDE ?! s'énervé Connor.

Je déglutis difficilement ma salive. Je m'autorise à jeter un coup d'œil vers eux. Gaylord, les paumes fixées sur le volant, regarde à peine Connor qui, lui, semble habité par un démon.

À cause des embouteillages, les immeubles de Chicago défilent lentement derrière les vitres. De quoi leur donner encore plus de temps pour s'engueuler.

— Tu t'es pris pour Papa ? réplique Connor, en colère, tandis que Gaylord s'arrête quelques secondes à un « stop » pour laisser traverser des gosses sur le passage piéton. Tu me casses les couilles, Gaylord ! VRAIMENT. Si tu veux que je change, va falloir que t'arrêtes de me voir avec une étiquette de délinquant sur le front.

— J'aurais pas à le faire si t'avais pas vendu cette putain de drogue à des mineurs ! Sérieusement, Connor, tu te rends compte de ça ?

— Tu te fous de moi ? T'en prends jamais de la coke, toi, par hasard ? Hein ?!

— Mais j'en vends pas ! s'exclame Gaylord, d'une voix grave. Encore moins à des gosses qui ont l'âge de Coleen ou de Gabe ! T'es taré, Connor. Je vais pas te le répéter cent fois, t'as intérêt à te reprendre en main, c'est clair ?!

— Attends, je...

— FERME-LA !

Gaylord hurle à son tour. Et ça n'a rien en commun avec les éclats de voix de Connor.

— TU LA FERMES, CONNOR ! Ne crois pas que monter sur le ring de l'Under, demain soir, fera de toi un homme, bordel !

Mon cœur se serre. Mes mains tremblent. Je déteste voir mes frères s'engueuler.

— Tu m'as inscrit, je te rappelle, marmonne Connor.

C'est vrai ?

— Ouais... on va dire ça comme ça. Alors, ne me fais pas regretter ma décision, prévient Gaylord en immobilisant son pick-up devant un énorme édifice en pierres blanches.

Il signale à Connor de se taire avant de se tourner vers moi. Il tire doucement sur le fil de mes écouteurs pour les retirer de mes oreilles.

— On est arrivés, princesse.

Je m'humecte les lèvres, hoche la tête et range mes affaires dans mon sac. Inutile de lui faire croire que je n'ai pas entendu... il sait. Je le vois

dans ses yeux.

— Merci, murmuré-je en m’extirpant de la voiture.

Je m’apprête à courir jusqu’au hall d’entrée pour ne pas être trop en retard, et m’éloigner de cette ambiance pesante, lorsque mon prénom résonne derrière moi.

— Oui ? réponds-je en me rapprochant de Gaylord, toujours assis dans la voiture, la fenêtre grande ouverte.

— Qui vient te chercher ce soir après la boxe ?

— Euh... je...

— C’est bon... Je m’en occupe, intervient Connor, d’une voix résignée, avant de se tourner vers moi. Je vais m’entraîner à la salle de musculation, au rez-de-chaussée. J’attendrai que tu termines.

— Parfait, poursuit Gaylord.

Je hoche une nouvelle fois de la tête, puis adresse un grand sourire à mes frères.

— Merci. À tous les deux.

— Allez, file, tu vas être en retard, me dit Gaylord. Coleen ?

— Quoi ? dis-je, soudainement inquiète.

— C’est moi ou ce mec est en train de t’attendre ? me lance-t-il, un sourcil si arqué sur son front qu’il disparaît sous ses boucles cuivrées.

Par réflexe, Connor se penche vers l’avant pour regarder par-dessus mon épaule.

— Je dirais même qu’il matte son cul.

Ils s’échangent tous les deux une œillade complice, chargé de sous-entendus. Je vérifie par-dessus mon épaule là où Brighton Cooper est planté comme un imbécile sur la plus haute marche de l’escalier en pierre.

— C’est mon binôme en anglais, on a un exposé à rendre pour la semaine prochaine, précisé-je, un sourire en coin. C’est un intello qui ne fait pas de sport. Genre... aucun. Donc s’il essaye de me coincer dans les toilettes pour me tripoter, je devrais pouvoir le gérer facilement.

Pour appuyer mes paroles, j’envoie une petite droite dans l’épaule de Gaylord. Mon coup résonne comme une pointe d’arrogance dans la voiture.

— Moi aussi, je boxe, rappelé-je. N’oubliez pas ça, hein. À ce soir.

Je leur adresse un signe de la main alors qu’ils ont l’air, tous les deux, aussi aimables que des portes de prison. Et à ce niveau-là, Connor en sait quelque chose.

OceanofPDF.com

Chapitre 10

Debbie

De nos jours...

Du bout de mes ongles, je pianote sur mon agenda, l'esprit ailleurs malgré mon derrière vissé sur mon fauteuil et mes oreilles un minimum attentives à ce que mon patron me dit par téléphone. Ça fait dix minutes qu'il ressasse la même chose au sujet du planning de recrutement.

Lorsque je raccroche, j'ai l'impression que mes neurones ont fondu. Je lâche un petit soupir et étire mes bras au-dessus de la tête. Il est à peine dix-huit heures, je suis censée aller boire un verre avec Leslie pour « fêter » le week-end dans une heure.

D'ailleurs, lorsqu'elle passe devant mon bureau, les bras chargés d'une pile de dossiers, sa longue robe à froufrous vert émeraude battant ses mollets ronds à chacun de ses pas, elle ne loupe pas l'occasion de me le rappeler. Histoire que je ne me défile pas.

Je lui souris et acquiesce de la tête.

Je devine la raison de sa proposition. Elle est au courant que ce soir, c'est la reprise dans l'*Underground* pour Parker. Et donc pour Stan. C'est un sujet assez sensible en ce qui me concerne, même aujourd'hui.

Cette ligue m'angoisse, et savoir mon petit ami là-bas me rend plus que nerveuse. Ça fait déjà une semaine que je lutte contre cette boule dans l'estomac, que je tente de faire abstraction de mes mains moites, de cette sensation d'avoir la gorge coincée dans un étau, que j'ignore mes

cauchemars ou tous ces rappels que me fait mon horoscope presque chaque matin.

« *En amour, vous regretterez votre complicité avec votre partenaire.* »

« *Côté amour, la magie pourrait bel et bien s'arrêter.* »

« *Au travail, vous vous abreuvez de dossiers pour ne pas penser à vos sentiments.* »

« *Attention au mauvais alignement entre Mars et Vénus.* »

Que l'on y croit ou pas, avouons que ça donne matière à réfléchir.

Je connais Stan. Il a beaucoup de défauts – bordélique, impulsif, immature, certes... – néanmoins il n'est ni menteur ni hypocrite. S'il me dit de ne pas m'inquiéter et de lui faire confiance, alors il faut que je le fasse. Je crois.

Je termine mon café tout en me concentrant sur mes tâches administratives.

Il est dix-neuf heures lorsque Leslie arrive devant mon bureau, parée pour notre petite soirée entre filles. Je profite que Cassey passe le week-end chez son copain Tom, pour ne pas culpabiliser et m'octroyer aussi du temps pour moi. Juste pour moi. Sans enfant, sans mec, sans personne.

— Prête ? me demande-t-elle en repositionnant ses épaisses lunettes d'un rouge étincelant sur son nez.

— Prête, oui. Enfin !

La dernière fois que j'ai vu Stan, c'était jeudi matin. Il est resté dormir hier soir chez Parker et Coleen pour le boulot. Bien que l'on se soit envoyé quelques SMS, je devine qu'il est plus qu'occupé. Après tout, c'est le grand retour d'Oméga dans le circuit illinois du *free-fight*.

Je me lève, termine de ranger quelques papiers dans mes tiroirs, puis je récupère mon sac à main. Je passe mon blazer rose fushia sur mes épaules, ce qui apporte une touche de couleur à ma tenue, composée d'une petite robe noire à manches courtes et d'escarpins en cuir.

— Je t'avoue que j'ai bien hâte de tester ce bar à cocktails. Il paraît qu'ils font de supers Bloody Mary. Les meilleurs de la ville ! me lance Leslie, rêveuse.

J'esquisse un sourire.

C'est vrai que Leslie ne boit pas d'alcool. Ou très peu. Ce qui n'est pas mon cas, je ne dis jamais non à un bon mélange alcoolisé, surtout quand celui-ci est bien sucré.

— Mon pêché mignon, c'est plus le *Sex on the Beach*, avoué-je à Leslie en lui adressant un petit clin d'œil alors que nous attendons les ascenseurs dans le hall d'entrée.

— *J'ai bien entendu Sex on the beach ?!*

La voix traînante, un brin agaçante, de notre supérieur, Ronan Everton, me fait sursauter. Encore plus lorsque je me retourne et le vois à seulement un mètre de nous, planté comme un piquet avec son costume en tweed, ses cheveux grisonnants bien trop plaqués sur ses tempes. La moustache frétilante, il trimbale son regard vicelard de cinquantenaire sur mes jambes dénuées de collant.

— Pourquoi ne suis-je pas étonné, mademoiselle Briant ? reprend-il, l'air de rien, comme s'il n'avait pas délibérément écouté notre conversation. J'ai toujours su que sous cette jolie frimousse se cachait une femme pleine de surprises.

Connard !

— Absolument pas, rétorqué-je froidement tandis que les portes de l'ascenseur s'ouvrent.

En signalant à Leslie de monter dedans, je tiens tête, le plus poliment possible, à cet enfoiré misogyne.

— Je suis tout ce qu'il y a de plus classique. Bonne soirée, monsieur Everton.

Les portes se referment, me laissant tout de même le temps de voir un petit sourire amusé se dessiner sur sa bouche ridée, malgré le botox.

Ce mec me dégoûte !

— Quel connard ! s'insurge Leslie en remettant son sac en bandoulière. Pourquoi tu ne lui as pas dit le fond de ta pensée ?!

Je soupire, puis appuie sur le zéro.

Je sais que de l'extérieur, je peux paraître très détendue – merci à mes années d'expérience dans l'*Underground* et ma relation avec Gaylord pour ça –, mais, en réalité, à l'intérieur, je suis un vrai ouragan.

— Parce que l'insulter de trou du cul égocentrique ou de vieux porc dégueulasse ne me semble pas être la meilleure des idées. Lui répondre, c'est donner de l'eau à son moulin.

— Comment tu peux rester aussi calme, Debbie ? marmonne Leslie, plutôt impulsive malgré ses quarante ans et sa gentillesse à toute épreuve. Cet imbécile pense que si tu ne réponds pas, c'est que tu dois aimer ça...

Elle me lance un regard rempli de sous-entendus.

— Ce mec est un crétin fini, répliqué-je en haussant les épaules.

Malheureusement, ce monde est peuplé d'hommes de son genre. Mon lot de consolation, c'est de me dire que d'ici trente ans, ils auront disparu de la surface de la Terre et que des petits garçons comme mon fils seront des messieurs et qu'ils devraient, je l'espère de tout cœur, avoir une meilleure considération pour la gent féminine.

— Oui, tu as sûrement raison, me dit Leslie pendant que nous quittons le bâtiment d'un pas plus léger que lorsque nous sommes arrivés ce matin.

En ce début de soirée printanier, le soleil commence doucement son cache-cache quotidien avec le toit des buildings, étirant ses grands rayons orangés sur le parvis du CBD de Chicago, là où se trouve ma boîte ainsi que des centaines d'autres.

Il fait encore un peu chaud, et je remonte mes manches en deux plis sur mes avant-bras, mes hauts talons aiguilles claquant en petits bruits sourds sur le béton armé. Je me passe une main dans mes longs cheveux châains, tout en écoutant Leslie me parler du documentaire animalier qu'elle a vu hier soir.

— Deb' ? me lance-t-elle, en me montrant d'un coup de tête un Range Rover garé à seulement vingt mètres de nous, sur le trottoir d'en face. C'est ton homme ou je rêve ?

— Quoi ?!

Comme si on m'avait posé un tison sur le derrière, je sursaute, puis me tourne vers ce fameux Range Rover où, effectivement, un homme... le mien... est debout, appuyé le dos à la portière.

Mon cœur loupe quelques battements. Aussi étrange que cela puisse paraître, je suis stressée. Stressée de le voir, là, un vendredi soir. J'ai l'estomac qui se serre de peur. Encore et encore. Jusqu'à devenir une toute petite boule qui menace de ressortir par la bouche. Mes mains, elles, sont tellement moites que je les essuie nerveusement sur le bas de ma robe, comme si je lissais le tissu sur mes cuisses.

Qu'est-ce qu'il fait ici ?

Je sens Leslie m'adresser un regard en coin, sans doute surprise de me voir dans cet état-là. En vrai, on est vendredi soir, jour de combat. J'ai un millier de raisons d'être angoissée et inquiète quant à sa présence face à moi.

Lorsque Stan, occupé à jouer avec son téléphone, lève enfin les yeux vers moi, j'ai l'impression que ça fait une éternité que je suis en apnée. Son

regard gris charbon percute le mien, bien plus brun, et un adorable sourire se dessine sur son visage à la mâchoire en diamant, habillée d'une barbe de quelques jours. Il paraît que le « diamant » est la forme la moins répandue chez un homme, mais de loin la plus belle. Honnêtement, avant de rencontrer Stan, je pensais que c'était la mâchoire rectangulaire. Autant dire que j'ai changé d'avis depuis.

Son sourire ramène assez d'air dans mes poumons pour que je puisse expirer lentement par la bouche, rassurée de l'apercevoir serein. Je ne sais pas ce que je m'étais imaginé en le découvrant là, un vendredi soir à dix-neuf heures. À priori, ça ne doit pas être grave.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je voulais te voir avant d'aller dans l'*Under*, me répond-il simplement en attrapant ma main pour me tirer jusqu'à lui, entre ses jambes écartées.

Il porte un bas de survêtement noir ainsi que son tee-shirt gris, estampillé « Oméga ». D'un geste tendre, incertain même, je passe mon index sur son écusson brodé. Je sens ses deux grandes mains se rejoindre entre mes reins, me ramenant contre lui, là où ma poitrine s'écrase contre la sienne.

— Tout va bien ? T'as une drôle de tête, remarque-t-il en cherchant du regard mes yeux, baissés vers ma main sur son torse.

— Je suis étonnée de te voir, c'est tout, avoué-je du bout des lèvres.

— Quoi ? Tu veux dire que t'avais prévu d'aller batifoler avec un autre petit jeune, c'est ça ?

Je lève les yeux au ciel avant de taper son épaule.

— T'es bête.

Soudain, je me rappelle où je suis et avec qui je suis sortie. Merde.

Je me racle timidement la gorge avant de me tourner vers Leslie. Avec un sourire d'excuse, je fais les présentations entre elle et Stan. Je m'apprête à reculer quand sa main droite se faufile sur ma taille pour m'inviter à rester contre lui. Il adresse un signe à Leslie dont les joues sont aussi rouges que ses lunettes.

— Ravi de vous rencontrer, Leslie.

— Moi aussi, depuis le temps... glousse-t-elle en tripotant ses cheveux blonds. Debbie, c'est une cachottière, hein ? me lance-t-elle en tapant gentiment mes fesses de son sac à main.

— Oh oui, je dirais même que c'est un petit animal très sauvage, voyez-vous. Difficile à attraper ! Et encore plus difficile à garder.

Stan me fait un clin d'œil alors que je me pince les lèvres, gênée. Non, je ne suis pas difficile à garder. À attraper peut-être, mais pas à garder. Du moins, tant que l'on me témoigne du respect et de l'affection.

Il y a dix ans, je me serais contentée de l'affection, maintenant, le respect apparaît tout en haut de ma liste.

— Par chance, vous m'avez l'air d'être un très bon chasseur, rit Leslie en m'adressant un petit sourire en coin. Debbie, je te laisse, j'ai un coup de téléphone à passer. On se retrouve au métro. J'espère que j'aurai le plaisir de vous revoir, Stan.

— J'y compte bien. Bonne soirée à vous.

Il attend que Leslie ait fait quelques mètres, puis il faufile son autre main le long de mon dos, entre ma robe noire et mon blazer fushia.

— Le métro ? s'étonne-t-il. Tu sors ce soir ?

— Je vais boire un verre avec Leslie. Au *Red Soul*, c'est un nouveau bar à cocktails qui vient d'ouvrir, expliqué-je tandis qu'il quitte ma colonne vertébrale pour glisser l'une de mes mèches de cheveux derrière mon oreille.

— Super. Tu fais juste attention à toi, s'il te plaît. Et... tu... tu m'envoies un texto quand tu es rentrée, d'accord ?

Je hoche la tête, un petit sourire au coin des lèvres. J'aime bien quand il s'inquiète pour moi. Parce qu'il le fait toujours avec une certaine timidité, une certaine candeur. Le genre qui me fait fondre.

— Pourquoi t'es ici ? demandé-je.

— Parce que j'en avais envie, tout simplement. Je... je ne sais pas, je me suis dit que c'était important que je vienne. Pour te voir, et pour t'embrasser, me murmure-t-il, le sourire aux lèvres, joignant délicatement le geste à la parole. Et aussi pour te dire que je pense à toi, et que... je... j'aimerais rentrer chez toi après l'*Under*. Si... ça te va, bien sûr.

J'acquiesce de la tête, les joues rouges. Je suis plus que ravie de savoir qu'il ait traversé tout Chicago pour un baiser et quelques minutes avec moi. D'autant plus qu'il compte me retrouver, après, à la maison.

— T'as toujours le double des clefs, non ?

— Oh oui, trésor. Toujours, me sourit-il en m'embrassant une nouvelle fois.

Ses lèvres, chaudes, brûlantes me font l'effet d'un litre de *Sex on the Beach* dans le sang. À jeun, évidemment. Je me presse tout contre lui, les deux mains posées de part et d'autre de son visage. J'enfonce mes doigts dans ses cheveux, presque rasés sur les côtés. Un puissant sourire semble avoir définitivement pris ses aises sur ma bouche. Bouche qui subit les assauts de celle de Stan.

Il continue de m'embrasser une longue minute jusqu'à ce que j'entende l'alarme de son portable retentir de la poche arrière de son bas de survêtement.

— Le temps est écoulé, trésor, désolé. Je dois y aller, soupire-t-il en s'écartant de moi.

Il plante tout de même un dernier baiser sur mes lèvres, rougies d'extase, puis ouvre la portière de la voiture bien qu'il me maintienne toujours entre ses bras.

— Je sais. Merci d'être venu, murmuré-je, touchée. Ça compte pour moi. Vraiment.

Un sourire éclatant vient égayer tout son visage. Y compris ses yeux, un poil plus sombres que tout à l'heure.

— T'es magnifique, Debbie. Et t'es la seule nana que j'aime... T'es même la seule avec qui j'ai envie de faire des cochonneries, me répète-t-il alors que mon cœur se serre tellement que je crains pour ma santé.

— Fais attention à toi dans l'*Under* et souhaite bonne chance à Oméga de ma part.

— Ça marche, me dit-il en embrassant le dos de ma main. Je t'aime, Deborah Briant. Je t'aime vraiment.

Ma gorge n'est plus dans un étau. Elle est l'étau... l'étau qui broie tout ce qui peut y passer, cordes vocales et paroles comprises.

Stan m'a déjà avoué qu'il m'aimait. Plusieurs fois. Moi, jamais. Je n'y arrive pas. Pourtant, ce n'est pas l'envie qui me manque. Ni les sentiments. J'aime Stan, c'est sûr. Cependant, je suis incapable de lui dire autrement qu'avec des « idem », des « pareil » ou des « moi aussi ». C'est plus fort que moi. Par chance, ça le fait rire et il trouve ça mignon. Sauf que la petite voix en moi adore me souffler : *oui, mais jusqu'à quand ?*

— Pareil, murmuré-je.

Il m'adresse un clin d'œil, monte dans la voiture, puis démarre la seconde d'après, disparaissant au feu vert, cinquante mètres plus loin.

— Lui, il t'aime vraiment, ma cocotte.

Derrière moi, la voix de Leslie me ramène à la réalité. Je recule de quelques pas sur le parvis, le goût des lèvres de Stan encore sur la bouche.

— Moi aussi, murmuré-je. Mais, tu sais bien que l'amour ne peut pas suffire à lui seul. Sinon, t'aurais jamais divorcé de ton mari.

— C'est vrai, par contre, ton homme-là, il ne ressemble pas à mon ex mari, me lance Leslie en m'adressant un regard réprobateur.

— Quoi ?

— Allez... on va discuter de tout ça autour d'un bon *Sex on the Beach*, miss Briant. Je crois qu'on va même en commander une double dose.

Je suis Leslie, le sourire aux lèvres, le cœur plus léger. Ce petit espoir, cette petite flamme, au fond de moi, me rassurent. *Tout* va bien se passer.

Le *Red Soul* a plutôt belle allure. Avec ses jolies lampes dorées, suspendues au-dessus de chaque table ronde en bois vernis, ses moulures au plafond et le bar en forme d'ovale qui est positionné face à une grande véranda, semi-ouverte, décorée d'une multitude de fleurs rouges et de plantes colorées en tout genre, c'est vraiment très sympa. D'autant plus qu'ils ont une belle carte de cocktails ainsi que, pour ne pas citer Leslie, des barmans tout aussi intéressants et novateurs que le menu. Tu parles... on dirait qu'ils ont été sélectionnés dans une agence de mannequinat. C'est sûr que notre serveur blond aux yeux verts possède une plastique irréprochable, mais, personnellement, son intérieur me paraît aussi lisse que son extérieur.

Je préfère les mecs qui ont déjà un petit *background*, c'est évident. Pas trop non plus. Je m'en suis rendu compte au tout début de ma relation avec Stan. Quand il avait vingt-six ans et que son expérience de vie – limitée... disons qu'il n'avait à proprement parler « pas trop de casseroles au cul » – m'avait rassurée dans le sens que ça rééquilibrait la mienne, bien trop chargée. Son seul gros défaut, c'était son côté libertin... le même qu'avait Gaylord. À croire qu'il y a quelque chose au fond de moi qui ne fonctionne pas correctement. Ou quelque chose que je ne veux pas m'avouer. J'ai déjà essayé le libertinage... et, à mon avis, si je n'ai pas apprécié à vingt ans, aucune chance que j'aime ça à trente-trois ans.

J'ai vu Gaylord avec pleins de filles. Quand il était au « meilleur de sa forme », on va dire. Malgré tous les cocktails que j'avais bus, la brûlure que j'ai ressentie à l'estomac n'avait rien d'anodine. Je le sais... Aujourd'hui, je

le sais. Et je ne peux – ne veux – pas une seule seconde, éprouver à nouveau cette sensation avec Stan. Je ne supporterais pas de le découvrir dans les bras d’une autre femme. Encore moins entre ses cuisses.

Ma grande chance, c’est que je lui plais assez pour accepter de changer. Dès notre premier rendez-vous officiel, je me suis montrée honnête. Il était hors de question que je sois de nouveau la seconde – en coulisse ou sur le devant de la scène. C’était moi et personne d’autre. À prendre ou à laisser.

Pour être franche, je pensais qu’il allait m’envoyer balader. Clairement. Après tout, qui étais-je pour exiger ça de lui ? D’ailleurs, peut-être qu’inconsciemment, j’avais espéré qu’il le fasse... Ça aurait ainsi mis en évidence le fait qu’un homme libertin était incapable de changer par amour, et que, peut-être, Gaylord n’aurait pas pu abandonner ses pratiques. Même s’il l’avait voulu.

Mais Stanley Birmingham, le mec le plus tenace que je connaisse, m’a regardée droit dans les yeux et m’a dit : « *Je te veux, et je t’aurai. Peu importe ce que tu me demanderas, je le ferai.* »

Passé le choc, je me suis assuré qu’il n’y arriverait pas. Je me suis bien trompée sur son compte. Il a fait ce que Gaylord n’a jamais fait... Il a rompu tout lien avec sa petite amie de l’époque, ainsi qu’avec tous ses anciens contacts, et se contente depuis deux ans d’une seule femme. *Moi*. Du moins, c’est ce qu’il me répète, et je le crois. Je souhaite juste ne pas me tromper. Tout comme j’espère que je le satisfais vraiment. Ce dont je présume aussi. Sinon, il ne ferait pas tous ces efforts pour notre couple.

— Alors, quel va être ton petit programme nocturne au retour de ton homme ? me demande Leslie, espiègle.

Je lui adresse un clin d’œil coquin qui la fait glousser.

Je sirote mon troisième et dernier *Sex on the Beach* du bout de ma paille tout en croisant et décroisant mes jambes tandis que, face à moi, mon amie agite son *Bloody mary* avec sa touillette. Ses cheveux bouclés sont remontés sur sa tête avec une pince en forme de papillon, recouverte de paillettes. Ses bonnes joues roses s’arrondissent encore plus lorsqu’un sourire malicieux s’empare de sa bouche.

— T’aimerais pas avoir un autre enfant ?

— Quoi ?! m’étranglé-je.

J’avale ma gorgée de travers. Je suis limite obligée de me moucher pour éviter de m’étouffer.

— Pourquoi tu penses à ça ?! Ça va pas, la tête ?! ris-je, le visage empourpré de gêne.

— Bah, t'as trente-trois ans, lui vingt-huit, il me semble, c'est ça ? (*Je hoche bêtement le menton.*) Et Cassey a dix ans. Il a peut-être envie d'avoir un petit frère ou une petite sœur, non ? Tu lui as demandé ?

— Hors de question que je lui demande ça, réponds-je en buvant trois grandes gorgées de mon cocktail. Je te rappelle qu'il sait très bien comment on fait les bébés... Ça serait hyper gênant que je lui en parle. En plus, Stan est... enfin, je ne le vois pas du tout prêt à être père. Ça serait du grand n'importe-quoi !

— De ce que tu me racontes, j'ai pas l'impression qu'il fasse du grand n'importe-quoi avec ton fils.

Le petit regard qu'elle me lance par-dessus ses lunettes, tout en continuant de malmener sa boisson, me fait un drôle d'effet. Je m'éclaircis un peu la gorge avant de répondre :

— Stan s'occupe très bien de Cassey, c'est vrai. Je n'ai rien à lui reprocher, admetts-je. Mais il le fait quatre mois dans l'année et comme tu l'as dit, mon fils a dix ans. Un bébé, c'est différent. Déjà qu'il n'est pas là, la moitié de l'année.

— Il n'entraînera pas Oméga toute sa vie que je sache, me lâche-t-elle de son air le plus faussement angélique. Jusqu'à quand un *fighter* peut-il monter sur un ring ?

Jusqu'à ce qu'il meurt, répond ma petite voix. Je laisse de côté cette dernière, refusant de repenser à ce fameux jour de novembre 2009, quand on m'a appris le décès de Gaylord.

— Trente ans ? Peut-être plus. Là, n'est pas la question. Stan n'est pas prêt à ce chamboulement et moi non plus. Donc... Un bébé ? Non merci.

Leslie se met à rire avant de boire quelques gorgées de son *Bloody Mary*. Je sais que la question « bébé » est un sujet sensible pour elle. Étant donné qu'elle a passé sa vingtaine à dire à tout le monde qu'elle ne voulait pas d'enfants, puis la trentaine à supplier son mari d'en avoir qui, lui, restait campé sur ses positions et a fini par lui mener la vie dure... Je peux comprendre qu'à quarante-trois ans, être en face d'une femme qui pourrait en avoir, mais qui n'en veut pas spécialement, doit être compliqué à gérer. Heureusement, Leslie Hartmann est la figure même de la bienveillance et de la résilience. Elle me pose des questions sans s'offusquer des réponses. « *Mon corps, mon choix* » c'est un peu son credo. Sauf qu'elle n'a jamais

osé sauter le pas en faisant subir à son corps l'épreuve compliquée de la maternité en solo.

— Du coup, s'il n'y a pas de bébé au programme pour cette nuit, que comptez-vous faire ? me relance-t-elle d'un ton bien trop léger et superficiel.

Un sourire aux lèvres, je termine mon cocktail.

— Il y a un truc magique qui s'appelle la contraception.

— Ouais, j'en ai vaguement entendu parler, me répond Leslie, la mine faussement pensive avant de rire.

— J'ai été surprise de le voir.... tout à l'heure, lâché-je sans comprendre pourquoi.

D'un coup, l'ambiance entre nous n'est plus à la plaisanterie. C'est comme si je venais d'ouvrir la boîte de pandore et je n'aime pas ça.

Leslie arrête de jouer avec sa touillette. Elle la pose sur sa serviette avant de me jeter un regard quasi-maternel, ce qui me fait tout bizarre, moi qui ai perdu ma mère à dix ans, dans un accident de voiture. C'était mon père qui conduisait. Il avait un peu trop bu, il a grillé un feu rouge, puis... ils se sont encastrés dans un pylône haute tension. Ma mère est morte sur le coup et mon père est décédé quelques heures après l'accident. Je n'oublierai jamais le jour où je suis arrivée chez ma grand-mère, à Phoenix, avec ma valise et mon sac Minnie sur le dos.

— Désolée, je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça, m'excusé-je en riant nerveusement.

— C'était comment ? Avant ? me demande-t-elle, d'une voix douce, alors que je fronce les sourcils.

— Avant quoi ?

— Comment était ta vie du temps où tu fréquentais le père de Cassey ?

Je me mords la lèvre. Mmh... j'adore quand on me parle du « père » de Cassey. Parce que le premier truc qui me vient à l'esprit, c'est Connor. Et le premier truc que je sens, c'est son corps qui s'alourdit contre le mien pendant que ma tête me tourne. Ce sont mes mains, toutes molles, qui le repoussent... mes yeux qui essayent de trouver les siens pour le supplier d'arrêter... ma bouche qui grimace, qui crie... et ma gorge qui se serre de plus en plus à mesure qu'il me prend avec violence. Autant dire que depuis ce jour, j'ai des petites difficultés à faire l'amour, allongée sur le dos. Sentir le poids d'un homme sur moi, c'est... très compliqué à gérer. Faire le missionnaire, ça m'arrive quand même de temps en temps. Avec Stan, bien

entendu. Quand je suis tellement bien que je le laisse franchir toutes mes barrières de protection. Et Dieu sait qu'il y en a. Mais la plupart du temps, c'est moi qui mène la danse. Là aussi j'ai beaucoup de chance. L'Andromaque figure à la deuxième place de ses positions préférées. La levrette étant la première. Évidemment... ça reste un homme avec un caractère plutôt dominateur au lit.

— C'était horrible, murmuré-je avant de me reprendre. Enfin, je veux dire que l'ambiance, là-bas, avec Gaylord, c'était difficile. C'est un milieu excessif. Dans tous les domaines. On perd vite la tête quand on est mal entouré.

— C'est ce qui s'est passé ? Pour Gaylord ?

J'acquiesce incapable de m'étendre davantage sur le sujet.

Je n'étais pas présente à sa mort néanmoins j'en connais les raisons. Alors oui... « perdre la tête » prend un sens assez particulier pour moi. J'imagine que son état physique devait être plus que catastrophique. Sinon, on nous aurait laissé le voir et lui dire un dernier adieu.

— Gaylord était dans l'excès, avoué-je au bout d'un moment. Sur beaucoup de choses. L'alcool, la drogue, l'adrénaline, le sang... le sexe.

— Ça te plaisait, je me trompe ? me demande-t-elle avec gentillesse.

— J'étais jeune. Amoureuse, murmuré-je. L'amour rend aveugle... ce n'est pas qu'une phrase. J'ai beaucoup fermé les yeux. Une fois réveillée de mon cauchemar, Cassey avait deux ans et il ne savait même pas qui j'étais. Je me suis juré, à ce moment-là, de toujours être irréprochable. Et de rester très loin de l'*Underground*.

— Puis, t'as rencontré ce beau gosse et ta promesse a volé en éclats, sourit Leslie.

— J'ai rencontré Stan, oui, mais j'essaie de tenir la promesse que je me suis faite à vingt-cinq ans. Plus jamais je ne serai l'esclave d'un homme. Et ce n'est pas ce qu'il me demande donc... pour l'instant, c'est très bien. Il n'insiste pas, il a compris que l'*Underground* est un sujet très sensible.

— Il sait que c'est sensible et il traverse quand même tout Chicago pour venir « t'embrasser », rit-elle en imitant les guillemets.

J'arque un sourcil, surprise.

— T'étais pas censée être au téléphone, toi ?

— Le téléphone n'est que sur une oreille, m'avoue-t-elle. Debbie, ma cocotte, il n'est pas venu pour juste t'embrasser même si, je te l'accorde, tu donnes envie aux hommes.

— N'importe quoi !

— Tu sais que je dis vrai. D'ailleurs, il y a en un, au bar, qui ne cesse de te mater... Il essaie de se la jouer discret, avec sa casquette, planqué derrière son menu !

Je lui lance un petit regard agacé sans pour autant me retourner vers ledit homme.

— Pas du tout !

— Si, mais passons, coupe Leslie. Si ton chéri est venu te voir, c'est juste pour te prouver que... que tu peux lui faire confiance. Il sait ce que cette ligue représente pour toi. Je veux dire... est-ce que Gaylord aurait fait ça ? Pour toi ?

Je me passe une main nerveuse dans les cheveux. Si Gaylord aurait risqué d'être en retard ou de louper un combat pour moi ?

— Oui, si je lui avais demandé, dis-je. Il l'aurait fait, j'en suis certaine.

— Bien... et tu lui as demandé, à Stan ?

La petite moue que j'offre à Leslie lui paraît être une bonne réponse.

— Voilà... on est d'accord. Il est venu pour te prouver qu'il n'est pas comme ton ex. C'est tout.

Je me laisse tomber contre le dossier de ma chaise, l'esprit un peu ailleurs. Peut-être que Leslie a raison. Je dis bien *peut-être*. Même si je n'ai pas du tout l'impression que Stan soit le genre de mec à se comparer à l'ex de sa nana.

— Très bien, je pense que j'ai fini ma séance de psy. À présent, je souhaiterais dire au revoir au Dr Hartmann, pour terminer de boire mon verre avec ma copine Leslie. Est-ce possible ? demandé-je, d'une petite voix aiguë, alors qu'elle se met à rire.

— On peut parler de la lingerie que tu comptes revêtir tout à l'heure en rentrant. Après tout, il faut bien le chouchouter et lui faire plaisir à ton beau chasseur.

Je lève les yeux au ciel. C'est reparti pour un tour !

Il est tout juste vingt-trois heures lorsque je descends du taxi qui m'a ramenée chez moi. Je remonte l'avenue qui borde le parc, à seulement cent mètres de la maison.

Mon blazer fushia sur les épaules, mon sac à main sous le bras, j'envoie un message à Stan pour le rassurer :

#Je rentre. Tu penses être là vers quelle heure ?

#Dans une heure. Pourquoi ? Tu es pressée ? 😊

J'esquisse un sourire tout en continuant à avancer. Ça y est, il recommence avec ses émojis.

#Peut-être...

#Peut-être = oui ! 😍😍

#Alors, oui... je suis très pressée.

Je me pince les lèvres pour ne pas sourire.

Le nez collé sur mon portable, je tourne à l'angle de la rue, puis remonte les quelques mètres qui me séparent de mon portail. À tâtons, je cherche mes clefs dans la poche de ma veste quand je reçois un nouveau message de mon petit ami.

#Tiens-toi prête, trésor... y a des chances que je te saute dessus à peine passé le seuil de la porte !

#Je serai prête... 😇

Pour une fois, c'est moi qui lui envoie un petit émoticône.
Sa réponse arrive en deux secondes.

#😈🚫😈

Je me mets à rire, le vent s'infiltrant doucement dans mes cheveux. Je suis tellement concentrée sur Stan et ses émojis que je ne fais pas attention où je mets les pieds. J'ai à peine effleuré l'asphalte de la route du bout de mon escarpin, qu'un bruit de moteur rugit à mes oreilles, me faisant sursauter.

Par réflexe, je colle mon portable à ma poitrine, là où mon cœur bat plus vite qu'à son habitude. Devant mes yeux écarquillés, une vieille voiture, type berline, déboule sur la chaussée et me double à toute vitesse. Ses phares sont éteints, ce qui m'agace profondément ! D'autant plus lorsque je constate que j'ai le pied sur le passage piéton.

Je secoue la tête, tente de reprendre mes esprits. Les gens, de nos jours... Ils sont d'une telle impatience.

Je range mon portable dans mon sac, puis ouvre la porte d'entrée avant de la refermer derrière moi.

La première chose que je fais, c'est retirer mes chaussures, puis mon blaser, pour les ranger dans le vestibule, profitant de ce magnifique silence, rarement présent. Je me passe une main lasse dans les cheveux avant de me masser la nuque, mon regard croisant mon reflet dans le miroir ovale. Honnêtement, j'ai plutôt bonne mine pour une fin de semaine.

Je monte dans ma chambre pour me déshabiller afin de filer sous la douche, bien décidée à me faire toute belle pour mon homme. J'ai beau ne pas vouloir discuter de l'*Underground* et de ce qu'il s'y passe, je suis loin d'être stupide. Là-bas, les esprits s'échauffent vite. Les corps aussi. Pas besoin d'être un *fighter* pour rentrer à la maison avec l'envie de sauter sur tout ce qui bouge.

Je lance une petite musique douce, puis me glisse sous l'eau brûlante. La puissance des jets me fait un bien fou aux épaules et aux trapèzes. J'utilise une quantité déraisonnable de mon gel douche au jasmin. Cette odeur rend Stan fou. Entre ça et mon parfum à base de Jojoba, je sais qu'il pourrait me humer pendant des heures.

Lorsque je sors, je démêle ma longue chevelure du bout de mes doigts. J'ouvre mon tiroir à lingerie coquine, celle que je ne réserve que quand je suis sûre et certaine que Cassey n'est pas dans les parages. Il a peut-être dix ans, cependant avec ses terreurs nocturnes, je n'ai aucune envie de m'inviter dans sa chambre, à trois heures du matin, pour le rassurer, habillée comme une *escort girl* russe à 2 000 \$ la nuit. Enfin... c'est une façon de parler. Je ne ressemble en rien à une *escort girl*.

Je glousse face à ma propre bêtise en cherchant la tenue parfaite. Je me comporte comme une gamine de vingt ans. Je me désespère parfois, mais c'est comme si Stan parvenait à... à me ramener dix ans en arrière pour que je puisse vivre une jeunesse insouciante.

J'enfile ensuite ma lingerie, une belle panoplie en satin qui se compose d'un porte-jarretelles, d'une paire de bas dont la couleur est identique à celle de mes jambes, ainsi que d'une petite culotte noire, toute simple, assez échancrée pour développer un peu plus l'imagination, déjà bien florissante, d'un homme. De *mon* homme.

Le pied droit sur le lit, je mets mes bas en place avant de faire de même avec le gauche, puis j'attache mon porte-jarretelles au creux de mes reins. Nullement besoin de soutien-gorge. S'il y a bien une partie de mon anatomie qui rend Stan ivre de désir, c'est ma poitrine. Et ce soir, j'ai bien envie qu'il le soit... ivre de désir.

Les lumières toujours éteintes, je redescends dans le salon pour récupérer mon blazer fushia. Je le revêts à même ma peau nue, faisant exprès de le laisser ouvert sur mes seins, à peine dissimulée par le tissu en coton. Je chausse aussi mes escarpins en cuir, histoire de me donner une meilleure allure et pars dans la cuisine me servir un peu de vin.

J'ai la main qui tremble lorsque je porte mon verre à ma bouche, sublimée d'un joli rouge brillant. Je suis nerveuse. C'est ridicule, je ne devrais pas l'être. Toutefois, la petite voix en moi n'arrête pas de me dire que je suis stupide. Que je ne devrais pas faire ça... me mettre en quatre pour un mec. Sauf que ce mec-là, le problème, c'est que je l'aime. Même si mes lèvres refusent de laisser ces trois petits mots s'échapper.

Face à la fenêtre, je bois une nouvelle gorgée de mon verre de vin, mon regard couleur noisette se baladant au-dehors, là où quelques voitures apparaissent, puis disparaissent sous la lumière blanchâtre des lampadaires.

Je m'apprête à tourner les talons pour remonter dans ma chambre afin d'y attendre Stan lorsque j'entends une clef s'introduire dans la porte d'entrée. Mon cœur s'arrête de battre le temps de quelques secondes. Un pas assuré, presque conquérant, gâche la tranquillité de la maison, ce qui me fait sourire. Oméga a gagné... c'est sûr et certain. Je le comprends rien qu'en sentant la présence de Stan derrière moi. Son aura est profonde, victorieuse. Insolente aussi. Comme celle d'un gamin triomphant qui dirait « merde » à tout le monde.

Le cœur lancé sur un rythme plus intensif que d'habitude, je repose mon verre sur le plan de travail, et jette un coup d'œil par-dessus mon épaule.

Automatiquement, je suis attiré par les grands yeux gris, presque noirs, de Stan. Il est épaulé au chambranle de la double porte en bois qui sépare la cuisine du hall d'entrée. Les bras croisés sur son torse, la tête inclinée, ses

lèvres se retroussent en un petit sourire satisfait lorsque son regard quitte le mien pour se perdre le long de mon dos, habillé de mon blazer. Debout de l'autre côté du module central, il ne peut pas voir l'intégralité de ma tenue. Je suis certaine qu'il pense que je porte toujours ma robe noire sous ma veste. Douce erreur...

Quand je me retourne pour lui faire face et que je prends appui avec mes coudes sur le plan de travail, les reins cambrés contre le rebord du meuble, je sens les deux pans de mon blazer s'écarter sur ma peau, révélant ainsi le galbe interne de mes seins, mon sternum et mon ventre plat, abîmé de quelques vergetures. Si avant je les avais en horreur, aujourd'hui, j'ai appris à les tolérer. Les aimer, il ne faut pas abuser, mais les apprécier, ça, oui. Un peu.

— Waouh, lâche Stan avant de se mettre à rire nerveusement.

Ses dents maltraitent sa lèvre inférieure tandis qu'il se frotte le crâne du plat de la main.

— Je signe où pour revivre cette scène à l'infini ? veut-il savoir en se léchant les babines. Parce que je suis prêt à faire n'importe quoi, trésor, pour te retrouver tous les soirs dans cette tenue.

Les joues écarlates, j'esquisse un sourire, fière de ce résultat.

Je ne réponds pas, préférant laisser durer cet effet de surprise.

Stan avance de quelques pas vers moi au moment où je contourne le module de la cuisine afin de lui révéler mes longues jambes et le petit porte-jarretelles en satin que je porte. Sa réaction est presque immédiate. En particulier lorsqu'il voit mes escarpins et les pans de ma veste qui effleurent délicieusement mes tétons à chacun de mes gestes.

J'arrive à sa hauteur, mon nez touchant presque sa pomme d'Adam. Je me retrouve en quelques secondes bloquée entre ses bras et le rebord du module central. Son visage se fourre dans mes cheveux. Ses mains prennent la direction de ma petite culotte, là où elles se glissent entre l'élastique en satin et ma peau toute chaude, déjà frissonnante, pour m'empoigner les hanches.

— Je te plais comme ça ? murmuré-je, profitant de sa bouche qui embrasse chaque centimètre carré de ma gorge.

— Putain... t'es tellement belle, Debbie. Tu ressembles à...

— ... à une *escort girl* russe ? terminé-je à sa place, un brin amusée.

Ma réflexion le fait rire. Sa voix est rauque, grave. Suave, aussi. J'adore. Ça me donne la chair de poule.

— Bébé, j’ai déjà eu des *escort girls* russes à mes côtés et crois-moi, elles n’étaient pas aussi classes que toi, me dit-il en m’attrapant la main pour lever un peu mon bras et ainsi, me scruter et m’observer à sa convenance. Ouais... c’est sûr et certain.

Je ne sais pas s’il s’agit d’un vrai compliment, mais venant de la part de Stanley Birmingham, je le prends comme tel.

— J’ai envie de toi, me glisse-t-il à l’oreille, ce qui me provoque un sourire. Terriblement envie de toi et de ta chaleur, trésor.

J’incline un peu plus la tête pour le laisser me goûter et m’embrasser à sa guise alors que, tout doucement, je glisse ma main sur son torse, bien trop musclé pour que je n’arrive à me contrôler. Je passe mes doigts sous son tee-shirt là où mes ongles griffent ses abdominaux, bien délimités par de petits sillons atones. Mon toucher le fait déjà haleter de plaisir. Sa respiration devient irrégulière, saccadée, et son souffle me brûle la peau en même temps qu’elle m’attise. En particulier lorsque sa langue remplace ses lèvres et qu’il dessine l’arrondi de ma clavicule, puis celui de ma poitrine, léchant avec précaution mon sternum ainsi que le galbe interne de mes seins sans pour autant écarter les pans de ma veste. À plusieurs reprises, il effleure mes tétons, ce qui me rend toute pantoise.

Entre ses bras, je me cambre un peu plus, si bien que je sens son visage faire pression sur mon sternum, entre mes seins. Je l’entends jurer de bonheur tandis que ses mains glissent entre mes reins pour se poser sur mes fesses, malgré la présence de mon blazer, qui m’arrive mi-cuisse.

Contre le mien, le corps de Stan est un vrai volcan. Il gronde, geint, prêt à entrer en éruption. La main droite enfoncée dans ses cheveux, je contourne l’élastique de son bas de survêtement de la gauche pour m’inviter entre son caleçon et sa peau là où mes doigts se logent dans sa toison, aussi brune que la couleur de ses cheveux.

Ce simple contact le fait sursauter. Puis, la seconde d’après, sa bouche capture la mienne en un baiser fougueux. Mes reins tapent contre le rebord du module, m’incitant à me cambrer davantage sous lui. Sa langue cherche et trouve la mienne avec une aisance déconcertante. Notre baiser devient sauvage. Comme deux éléments qui s’affrontent sans relâche, impossible de se côtoyer sans pour autant pouvoir s’éloigner. J’entrouvre un peu plus les lèvres, happant fiévreusement le moindre de ses souffles. Tout comme il en fait de même avec chacun de mes soupirs.

Je referme ma main sur son entrejambe, là où son érection lui déclenche déjà quelques sueurs chaudes. Contre ma paume, je le sens palpiter. Doux et dur à la fois, agréablement nervuré. Je passe la pulpe de mon pouce le long de son gland avant d'en caresser le pourtour, appuyant délicatement sur son frein, de quoi lui extorquer quelques grognements sonores contre ma bouche.

— Waouh... souris-je tout contre ses lèvres. Je signe où pour avoir le droit à une si belle monture tous les soirs ?

Mon sourire appelle le sien, bien plus arrogant.

— Mon corps est le contrat, bébé, et ton rouge à lèvres, le stylo, me souffle-t-il, ses grandes mains glissant enfin sous ma veste pour m'empoigner les fesses. Signe où tu veux... je suis tout à toi.

Je plonge mon regard dans le sien, troublé. Ses prunelles, obscurcies par le désir, me détaillent longuement, s'attardant sur mes pommettes et la fine ligne de taches de rousseur qui soulignent mes yeux de biche.

— On signe toujours un contrat au bas de la page, précisé-je en le caressant pour continuer à le faire grossir, bien que je pense qu'il soit déjà à son maximum.

— Ouais... en bas et au milieu, ajoute-t-il, son regard quittant mon visage pour descendre jusqu'à son entrejambe, là où ma paume, plongée sous ses couches de vêtements, s'active contre sa queue.

— C'est vrai.

D'humeur très badine, je retire ma main, provoquant un petit soupir de frustration chez Stan, très vite remplacé par une déglutition sonore lorsqu'il me voit mettre un genou à terre, puis le deuxième.

Je relève la tête vers lui tout en baissant son pantalon et son caleçon, libérant ainsi ce qui risque de devenir ma sucette pour les prochaines minutes.

— Putain... soupire-t-il d'une voix étrangement vibrante. Tu me tues, Debbie. Sérieux...

Du bout de ma langue, le regard toujours ancré dans le sien, je m'humecte les lèvres.

— Profite de cette petite mort, chéri, rappelé-je avant de poser ma bouche sur le bout de son gland.

Je ne lui laisse pas le temps de souffler.

J'arrondis ma bouche tout autour de lui, la langue parfaitement bien positionnée en coupe, sous son frein, pour augmenter son plaisir, puis je le

prends tout entier, détendant du mieux que je peux ma gorge pour ne pas lui faire mal.

— Bordel de merde. Putain... grogne-t-il en plongeant par réflexe ses mains dans mes longs cheveux, légèrement ondulés.

Il appuie doucement contre mon crâne comme pour initier le mouvement, celui qui, je le sais, le rend dingue. C'est un tempo plutôt rapide où je m'amuse à contourner son gland du bout de ma langue avant de le libérer pour le lécher plantureusement de bas en haut.

— Ouais, trésor, comme ça... oh putain... gémit-il.

Je sens ses doigts se crispier dans mes cheveux, tout comme ses cuisses qui se contractent sous mes mains. Je continue mon petit jeu, assouplissant ma bouche pour lui donner l'impression de plonger au cœur d'une bulle de douceur.

— Ta langue est brûlante, Debbie, murmure-t-il d'une voix enrouée.

— Et ? questionné-je en me reculant l'espace d'un instant, ma main continuant le travail sur toute la longueur de sa queue, si tendue qu'elle commence déjà à pleurer de plaisir. C'est un problème ?

— Non...

Je plante un petit baiser sur son gland, puis le reprends afin de le sucer avec rapidité, mais douceur. Je creuse mes joues pour augmenter la pression, laissant ma langue glisser le long de sa hampe, au rythme de son sexe qui entre et sort de ma bouche sans la moindre résistance.

Je déglutis, comprimant sa queue entre ma langue et mon palais. J'ai à peine le temps de sentir une petite vibration sur mes lèvres, que Stan me fait lâcher prise, tirant sur mes cheveux pour me redresser tout contre lui, là où ma bouche percute de nouveau la sienne. Il m'embrasse comme un démon. Pire que ça, même. Comme un taulard privé de chaleur féminine depuis trop d'années. Sa langue fouille ma bouche, sa main droite comprime mon sein, son pouce roulant sur mon téton, tandis que de son autre main, il m'agrippe la nuque afin de prolonger notre baiser, celui qui me fait soupirer de béatitude.

— Putain... mon goût sur tes lèvres, ça me rend dingue, m'avoue-t-il.

— Moi, c'est toi qui me rends dingue, Stan.

La seconde d'après, il glisse son bras sous mes jambes pour me porter tout contre lui à la manière d'un prince charmant emmenant sa princesse dans la plus haute tour du château. Sauf que je n'ai pas l'impression d'être une princesse. Et Stan n'a rien d'un preux chevalier. Au contraire. Avec ses

cheveux en bataille, ses yeux brillants et ses lèvres humides de ma salive, sans parler de son érection, de sa peau brûlante, déjà en sueur, ou de la veine de son front qui palpite furieusement, Stanley Birmingham a plus de chances d'obtenir le rôle d'un *bad boy* dans une série pour midinettes que celui de *gentleman* dans un Disney.

— À mon tour, ma belle, me dit-il en poussant la porte de ma chambre.

Il me dépose au milieu de la pièce, tout près du lit, où, face à moi, les yeux dans les yeux, ses mains s'invitent sur mon ventre. Il défait les attaches de mon porte-jarretelles, puis, sans le retirer, glisse ses doigts sous l'élastique de ma petite culotte pour la rouler le long de mes jambes. Il se met ensuite à genoux.

Son souffle chaud, rugueux, un poil tremblant aussi, effleure mon entrejambe, là où une simple ligne de poils bruns habille mon mont de Vénus. Malgré la présence de mon porte-jarretelles en satin, ou de mon blazer sur le dos, je n'en reste pas moins exposée. Exposée à son regard, à son souffle, à sa bouche. À lui, tout simplement.

Un agréable courant électrique me remonte l'échine pour se répercuter dans mes cervicales, puis dans mes mains, en passant par ma cage thoracique, mes seins et mes oreilles, lorsque Stan attrape les manches de ma veste pour me l'enlever.

La fraîcheur du coton me fait du bien et cela malgré le réel supplice de sentir cette friction sur mon corps. Au stade où je me trouve, seule la peau de Stan contre la mienne, pourrait, éventuellement, ralentir ma combustion de quelques précieuses secondes avant de la relancer de plus belle.

Son pouce frôle ma ligne de poils avant d'effleurer mes petites lèvres, déjà humides de ma moiteur. Sa pulpe passe avec précaution sur mon clitoris me faisant sautiller de plaisir, ainsi que sur toute ma fente, sans pour autant s'y inviter.

Je penche la tête sur le côté, les genoux aussitôt instables. Par réflexe, je sens mon bassin se déhancher vers la droite, comme pour échapper à ce geste. Mais Stan pose sa main contre ma taille pour me ramener dans l'axe.

— Doucement, ma belle, me rassure-t-il de sa voix étrangement calme et paisible alors que, moi, je me consume sur place. Je sais ce que je fais, d'accord ? Fais-moi confiance.

Je hoche mécaniquement la tête. Je sais qu'il sait... je sais qu'il sait que je n'aime pas être doigté. Même avec lui. Ma dernière expérience en la matière m'a plus que traumatisée.

— Laisse-moi m'occuper de toi... me susurre-t-il en posant un doux baiser sur ma cuisse droite, puis sur la gauche. Laisse-moi te lécher. S'il te plaît...

— Mmh mmh, oui.

Ma voix n'est qu'un grésillement. Court et aigu. J'ai à peine donné mon autorisation que Stan attrape ma cuisse gauche, la fait passer sur son épaule, puis se penche tout contre mon sexe là où sa langue mutine me lèche lentement. Au début superficiel, il s'invite entre mes replis les plus intimes dès lors que mon corps, à savoir mon bassin qui ondule contre son visage ou mes ongles qui transpercent son crâne, lui en donne un accès plus privé.

Il me lèche avec une certaine témérité, le genre qui fait naître le long de ma nuque et de mes clavicules quelques gouttelettes de sueur.

— Oh... gémis-je, en feu, terrassée par sa langue qui me pénètre avec tendresse. Stan, chéri... c'est...

— Bon ?

Il dépose quelques baisers le long de mon sexe, puis au creux de mes hanches.

— Terriblement bon, avoué-je, la gorge serrée de plaisir.

Il m'accorde un dernier coup de langue. Juste sur mon clitoris, gonflé et très sensible. Puis, il se remet debout, retirant son tee-shirt ainsi que le reste de ses vêtements. Je me sens toute pantelante. Pantelante et brûlante. Molle, mais nerveuse, aussi.

Les yeux mi-clos, je laisse Stan m'embrasser sur la bouche tandis que ses mains chassent mon porte-jarretelles. Il roule mes bas sur mes jambes, puis m'attrape les hanches avec une autorité très masculine pour me basculer sur le lit. Il me rejoint, me faisant grimper sur lui à la manière d'une cavalière sur son étalon.

— T'as signé pour que je sois ton taureau, non ? me lance-t-il, amusé, en s'adossant avec nonchalance à la tête de lit. Alors...

Ses mains s'invitent sous mes fesses pour m'amener contre son bassin, là où sa queue se love entre mes petites lèvres, toutes guillerettes à l'idée de s'écarter pour sa simple présence.

— Maintenant, j'ai besoin d'une jolie petite *cowgirl* pour me grimper dessus et me mater.

Je me mets à rire, mes longues mèches venant se coller à la sueur de mon dos. Ce mec est incroyable.

Ses mains quittent mes fesses pour se loger au creux de mes reins. Il me surélève légèrement afin de s'enfoncer entre mes chairs. La tête rejetée en arrière, les yeux fermés, j'inspire par la bouche à mesure qu'il m'emplit complètement. La petite douleur que je ressens aux tétons me fait pencher la tête. Mon regard tombe sur les dents de Stan, occupées à mordiller mes seins. Je ne suis pas étonnée de savoir que la position *cowgirl* est l'une de ses préférées.

Je geins d'une voix douce, mon bassin ondulant sur le sien. Mes parois massent consciencieusement sa queue. À chaque nouveau va-et-vient que j'engage, j'entends Stan grogner un peu plus contre ma poitrine, sa langue toujours occupée à me lécher les tétons.

— Oh oui, trésor, vas-y... m'excite-t-il en m'empoignant pour m'aider à tenir un rythme plus dynamique, plus engageant.

Son gland tape au fond de mon vagin de quoi m'arracher quelques longs gémissements.

Je suis en sueur. Tout comme lui. Mes cuisses glissent sur ses hanches et quelques gouttelettes de sueur s'échappent du creux de sa gorge pour slalomer sur son torse, là où une fine toison recouvre l'ensemble de ses pectoraux. Je m'accroche à ses clavicules pour me donner de l'élan. La friction de nos deux pubis, l'un contre l'autre, est si plaisante, si agréable que je me penche un tout petit peu vers l'avant pour accentuer le plaisir avec mon clitoris.

La bouche de Stan est toujours rivée sur mes seins. Encore plus dans cette position.

Lorsque je me redresse sur lui, l'obligeant à s'allonger dans le lit, je ramène mes jambes sur lui et pose mes pieds sur ses épaules.

Perdues dans l'obscurité de la chambre, avec seulement la petite lampe allumée sur ma commode, nos ombres s'étirent sur le mur qui me fait face. Quelques rayons lunaires se fauillent à travers mes fins rideaux pour venir éclairer certaines parties de nos corps. À commencer par ses yeux... deux boules de feu que le néant consume lentement. Un autre vient effleurer ses abdominaux, saillants et gorgés de sang, recouverts d'une fine pellicule de sueur. J'écarte les genoux, et passe ma main droite entre mes jambes pour la poser sur son ventre et me permettre un meilleur appui pour augmenter le rythme de mon bassin roulant d'avant en arrière sur le sien.

— T'es... époustouflante, trésor, murmure-t-il.

Il pousse un peu plus sur mes genoux afin d'avoir une vue plongeante sur mon corps, complètement nu. Sur ma poitrine qui bouge aussi au rythme de mes assauts. Sur mon sexe, à peine éclairé par un faisceau de la Lune, là où sa queue sort et rentre prestement.

— Elle te plaît ta petite *cowgirl* ? demandé-je d'un sourire coquin alors que je resserre les cuisses pour maintenir la pression de mon sexe sur le sien.

— Beaucoup trop pour ma santé mentale, me répond-il, extatique, tout en roulant des yeux.

Je me penche pour capturer sa bouche. Mes lèvres attrapent les siennes en un baiser des plus suaves. Je me redresse ensuite, prête pour la seconde partie, avant de me retirer pour l'enjamber de nouveau à la façon d'une amazone, mais dos à lui, cette fois-ci.

— Putain, Debbie, tu vas me tuer, sérieux ! Après tes seins, c'est ton cul que je préfère, soupire-t-il avec la gorge que je devine plus que serrée.

Ses mains fébriles se positionnent comme par réflexe sur mes fesses pour les empoigner avec fièvre. Je titille son gland avec mon clitoris, de quoi le rendre encore plus haletant, puis je me laisse retomber brusquement sur lui, aspirant ainsi son sexe tout au fond du mien, de quoi me faire, à mon tour, soupirer d'aise. Putain.

— Attention, trésor, avec tes soixante kilos de princesse, là, me dit-il taquin, en me maintenant un peu par les hanches. Le moindre faux mouvement de ta part, et je me retrouve avec un glaive à la place de ma claymore !

J'arque un sourcil, lui adressant un regard hautain par-dessus mon épaule. Ma sueur dégouline par petites gouttelettes le long de mes omoplates.

— T'es sérieux ? Une claymore, carrément ?

— Carrément, me confirme-t-il en hochant la tête, le regard toujours aussi embué de désir, sans parler de ses lèvres, rougies de m'avoir trop embrassée, trop mordillée. T'es pas d'accord avec ça ? Tu sens cette beauté fatale ?

Il soulève son bassin pour me pénétrer longuement avant de ressortir aussitôt de mon antre. J'ai le cœur au bord des lèvres de le sentir malaxer mes parois. J'ai l'impression d'être en feu, qu'un incendie brûle entre mes reins, lorsqu'il pousse de nouveau pour plonger en moi.

— C'est vrai qu'elle est... (*Je bouge un peu des fesses pour revenir à sa rencontre et me laisser glisser tout autour de lui*)... très intéressante d'un point de vue féminin, avoué-je, badine. Et d'une taille qui convient bien à mes mensurations.

— Ça, bébé, c'est parce qu'on est clairement sexuellement compatibles.

— Que sexuellement ? osé-je demander en mordillant ma lèvre inférieure.

— Non... et tu le sais très bien ! me lance-t-il en arquant un sourcil. Allez, Miss Briant, en selle... (*Il me tire brusquement vers lui, sa queue venant se loger sans difficulté en mon sein*)... Prête pour un petit rodéo ?

J'ai à peine le temps d'acquiescer que je le sens se déhancher sous moi en une allure effrénée. Je me demande si je dois crier *Yiii haaa*... Peut-être. Le jeu s'y prête, car j'ai carrément l'impression de faire du rodéo !

À la place, c'est son prénom que je gémis, encore et encore, à mesure que mon bassin ondule sur lui pour venir à la rencontre de sa queue.

C'est tellement bon que je vois flou. Toutes mes articulations sont en surchauffe. Les siennes aussi. Je le sens à ses mains qui s'enfoncent dans ma chair, à son sexe qui se fait plus pressant en moi, à son souffle irrégulier, mécanique, à sa bouche qui émet des sons proches de ceux d'un ours des cavernes.

Je prends appui sur ses genoux pour supporter un peu mon poids, et me penche en avant, là où mon clitoris vient frotter sur ses testicules. Mes poils bruns se perdent contre les siens. Je l'entends soupirer, supplier presque. Sa main droite se loge sur ma croupe tandis que la gauche empaume ma fesse, son pouce effleurant mon sillon interfessier à chacun de mes ondoiements.

— J'espère que t'apprécies la vue, murmuré-je en lui lançant à nouveau un petit regard par-dessus mon épaule.

— Je ne vois pas comment je pourrais ne pas apprécier, bébé... Voir ta petite chatte qui me baise la queue, ton dos se creuser et ton petit cul onduler, là... je... bordel... je crois que je vais jouir, trésor.

— Moi aussi, murmuré-je alors qu'un petit coup de jus remonte le long de ma colonne vertébrale.

L'air commence à me manquer. La tête rejetée en arrière, un bruit sourd dans les oreilles, je laisse la grande vague de l'orgasme dévaler en moi pour tout emporter à l'image d'un tsunami sur la rive.

Je n'arrive même plus à bouger, terrassée par le plaisir.

Sous moi, Stan a pris la relève. Cramponné à mes fesses, il abat mon bassin avec puissance sur le sien, accélérant ainsi les mouvements de friction entre nos deux corps.

— C'est ça, ma belle... jouis pour moi. Putain... t'es tellement douce, tellement trempée. Bordel, j'adore.

Une multitude d'étoiles explose devant mes yeux et, en un petit cri aigu, je laisse la vague m'emmenner loin du rivage. Très loin. Genre... à l'autre bout du monde. Je ferme les yeux, et laisse enfin toute cette satanée pression s'évacuer, celle que je me mets sur les épaules depuis dix putains d'années !

Là, avec Stan qui continue de me marteler avec force et rudesse, par derrière, comme si j'étais, à mon tour, la jument à débourrer et lui, le cowboy texan ultra canon, je sens mes articulations céder sous mon poids. Je suis en transe. Je me frotte à lui comme une pute occupée à faire une *lap dance* et Dieu sait que je parle en connaissance de cause. Sauf que... comment dire... je... je suis moi. La *vraie* moi. Pas celle que je m'oblige à être depuis toutes ces années, ni celle que je voulais absolument être à vingt ans.

Avec Stan, dans ces moments intimes, purement intimes j'entends, je n'ai pas peur d'être jugée. Parce que je connais ses goûts, ses expériences, son histoire de vie. Je sais que pour le choquer ou le dégoûter, il faut que j'aie *vraiment* très loin. Et ma limite la plus ultime doit atteindre son premier pallier d'objection. Pas même d'interdit, non, juste d'objection. Alors que moi, je serais déjà en mode « tu oublies tout de suite ! ».

Soudainement épuisée, je ralentis la cadence, me délectant de toute cette endorphine créée par mon corps en furie. Stan se libère en moi, sa main droite toujours rivée à mes hanches, tandis que la gauche tire sur mes cheveux pour me cambrer un peu plus.

— Oh Seigneur, mon Dieu... putain ! geint-il en me donnant un dernier petit coup de bassin avant de se retirer de moi.

Je me laisse aussitôt tomber sur le côté, tout près de lui. Il reste étendu sur le dos, les cheveux tellement trempés de sueur qu'ils forment de petites boucles sur ses tempes.

— Évite d'invoquer le Seigneur après ça, s'il te plaît, ris-je. C'est... gênant.

— Jésus a dit « aimez vous les uns les autres ». C'est ce que je fais, me répond-il avant de me lancer un regard amusé.

Allongée sur le ventre, je lève les yeux au ciel avant de les fermer et de croiser mes bras sous mon oreiller, déjà prête à dormir, comme après chacune de nos baisers les plus intenses. Plus le sexe est bon, plus l'orgasme est fort, et plus je m'endors vite !

— J'adore quand t'es comme ça, me murmure Stan en tendant sa main pour venir me caresser le dos.

— Comment ? Sur le point de somnoler ? souris-je sans pour autant ouvrir les yeux.

— Non... libérée.

J'ouvre les yeux pour croiser son regard, franc et honnête

— Tu veux dire quand je fais la tigresse ?

— Exactement.

Je souris doucement, presque avec tristesse, puis referme les yeux, enfouissant ma pommette dans l'oreiller.

— Si j'étais libérée au quotidien, tu n'apprécierais pas autant mon côté tigresse au lit. Parce qu'il serait justement noyé avec tout le reste.

— Pas certain de ça.

— Moi, j'en suis certaine.

Parce que j'ai déjà essayé d'être tout le temps en mode tigresse... en mode lionne, même, pensé-je, une pointe au cœur.

— Bonne nuit, Debbie, me souffle Stan en remontant les draps brûlants et humides de notre transpiration sur l'arrondi de mes fesses.

— Stan ? appelé-je juste avant de sombrer dans les bras de Morphée. Je suis heureuse que tu sois là. Avec moi. Surtout pour un vendredi soir.

— Je suis prêt à rentrer tous les autres soirs, aussi, m'avoue-t-il. Vendredi et samedi compris. Tu veux ?

Je continue de sourire sans lui répondre. Je n'en ai plus la force. Je ne peux que hocher la tête, ce qui, si j'en crois sa bouche qui s'arrondit en un doux baiser dans ma nuque, paraît amplement lui suffire.

Le lendemain, il est à peine dix heures lorsque j'émerge de mon sommeil.

La lueur matinale qui passe à travers les rideaux de ma chambre tapisse mes murs beiges d'une jolie couleur orangée. Je m'étire sous les draps, le corps courbaturé de mon dernier rodéo avec mon cowboy préféré.

À mes côtés, étendu sur le dos, le bras replié sur le visage, Stan dort paisiblement. Sa respiration est lente. Sa cage thoracique s'expand en rythme avec son petit ronflement qui me fait l'appeler Baloo lorsque je décide de le taquiner.

Mon cours de fitness n'est que dans une heure, ce qui me laisse un peu de temps.

Pour ne pas réveiller mon petit ami, je me glisse doucement hors du lit et attrape mon kimono en soie noir pour l'enfiler à la va-vite avant de m'attacher les cheveux en une queue-de-cheval. Dans le miroir, je constate que mon mascara forme des petits paquets sous mes yeux – encore pétillants de cette nuit – alors que mon rouge à lèvres a un peu séché.

Un regard sur le torse nu de Stan me remémore nos préliminaires. Je devrais peut-être le prendre en photo, tiens. Histoire de lui rappeler qu'il est le contrat que j'ai intentionnellement signé.

Je souris, puis quitte la chambre sur la pointe des pieds, direction la cuisine.

Je me fais couler un grand *latte* avant d'allumer machinalement la télévision.

Tout en touillant mon café, je sors sur le perron de la maison, le visage tourné vers ce doux soleil du matin. Je me penche pour ramasser le courrier et le journal du jour. Je retourne déposer toute cette paperasse sur la table avant de préparer le petit déjeuner pour Stan, histoire qu'il soit en forme pour sa journée avec Parker et le reste de l'équipe.

Les fesses posées sur l'un des hauts tabourets, je retire les toasts du grille-pain pour les tartiner lorsque mon regard est attiré par une grande enveloppe kraft, coincée sous le *Chicago Tribune*¹. Je penche la tête sur le côté, intriguée.

— C'est quoi ça, encore ? marmonné-je.

J'attrape ladite enveloppe, prête à y trouver, encore une fois, de la publicité pour un nouveau shampoing miracle ou un aspirateur hors de prix, mais non. Pas du tout. Il n'y a aucune adresse... aucun expéditeur non plus. Ce qui est d'autant plus étrange.

Il y a juste mon nom. Mon nom en entier – Déborah BRIANT – écrit au marqueur noir, et souligné à deux reprises.

D'un coup, c'est comme si on avait débranché un câble électrique, quelque part dans mon corps. Je fronce les sourcils et, d'une main

tremblante, j'ouvre cette drôle d'enveloppe plutôt épaisse, pour en sortir son contenu.

Ce que j'y vois me fait pousser un petit cri d'horreur.

Les mains plaquées sur la bouche, les joues écarlates et les yeux instantanément embués de larmes, je regarde la page d'un vieux journal datant du jour où ma vie a basculé... Je n'arrive pas à y croire. De mes doigts hésitants, je récupère cette fameuse Une, celle qui mentionne le décès prématuré d'un champion de *free-fight*. Gaylord...

Le message de couleur rouge qui s'y trouve termine de me glacer le sang : « Rappelle-toi ».

Comme si le papier m'avait brûlée, je le relâche sur la table, là où je me rends compte qu'une dizaine de photos s'accumulent sur l'enveloppe. Ce sont toutes des photos de moi. Des photos de moi avec Gaylord. On me voit avec ma fameuse robe rouge. Les cheveux au vent, un beau sourire sur le visage. Je suis en train d'embrasser Gaylord, lui sur le ring, et moi de l'autre côté, les mains enfoncées dans ses cheveux. Il y a aussi des clichés où on est tous les deux dans un parc, dans notre maison – cette maison où je me trouve en ce moment même ! – des clichés chez ses parents, dans sa chambre, des photographies... où... où on est en train de faire l'amour. Et bordel, je les connais très bien ces dernières, car elles étaient toutes, sans exception, sur son putain de téléphone portable.

Le cœur au bord de l'explosion, les intestins noués, et la gorge serrée comme jamais, je regarde de nouveau les photos, une à une, avant de m'attarder sur la coupure du journal.

— *Hier soir, lors d'un redoutable combat de free-fight, le jeune prodige Gaylord Lincoln – alias le Lord Rouge – est décédé à la suite d'un coup interdit, lis-je d'une voix tremblante. En effet, son rival, un dénommé Black Mask lui aurait porté un coup fatal alors que l'arbitre venait de sonner le temps mort...*

J'arrête de lire.

Je ne vois presque rien. Je n'arrive même plus à discerner l'article tant je pleure.

La tête enfoncée dans mes paumes, je peine à retrouver ma respiration. Mon cerveau tourne à mille allures. Je ne comprends pas... Qui m'envoie ça ? Qui peut m'expédier ça ? À quoi ça sert, d'ailleurs ? À part remuer le passé et me faire du mal ?

Mes mains tremblent tellement que je serre les poings sur les photos, froissant les images au passage avant de les enfouir au fond de l'enveloppe d'un geste rageur. Qui que ce soit, ce n'est clairement pas drôle !

Comment cette personne a eu accès à son téléphone ? *Comment ?!*

Je me masse la poitrine. J'ai de plus en plus de mal à respirer. Qui a récupéré ses affaires après le... après ce qui s'est passé ? Je n'arrive plus à me souvenir... Coleen ? Non... elle m'aurait tout rendu. Son coach, Rudy ? Non plus.

— Putain ! m'exclamé-je en relevant brusquement la tête. Connor...

Il n'y a que lui qui a pu avoir accès à ça. Il a dû reprendre son portable et... et maintenant qu'Oméga et sa meute sont réapparus sur son territoire, il a décidé de me faire chier ! Encore et toujours.

Je ne vois que ça. C'est forcément lui ! Quel connard !

Rappelle-toi... COMMENT VEUT-IL QUE J'OUBLIE ÇA ?!

Putain... pourquoi est-ce qu'il me fait ça ? Je n'en reviens pas qu'il soit aussi pourri pour me remémorer ça. On parle bien du gars qui a kidnappé son propre fils, puis a réitéré l'expérience avec sa petite sœur, six mois après. Plus ravagé que lui, je ne connais pas.

Mais il est hors de question que je laisse ce trou du cul m'emmerder. Qu'est-ce qu'il croit ? Que ces photos vont me faire peur ? Je n'en ai rien à foutre. C'est le passé, en l'occurrence *mon* passé. Pas le sien.

Folle de rage, je me lève du tabouret et enfonce l'enveloppe dans l'un des tiroirs du vaisselier, là où personne ne vient fouiner en attendant de m'en débarrasser.

Je m'essuie le visage de mes doigts ankylosés, chassant ainsi mes larmes. Je m'oblige à inspirer par le nez, à souffler par la bouche pour retrouver une certaine maîtrise de moi-même avant que Stan ne descende. Je ne veux surtout pas le mêler à ça. Personne, d'ailleurs. Cette histoire, c'est entre Connor et moi. C'est tout.

Remontée comme pas permis contre lui, j'attrape mon téléphone portable et fais défiler mes contacts. Cette fois-ci, je jure sur ma tête que je ne me laisserai pas faire. Il désire la guerre ? Très bien. Il ne gagnera pas. Je vais mettre les points sur les « i » avec lui et ensuite, je ne veux plus jamais en entendre parler. Plus jamais.

-
1. Principal quotidien de la ville de Chicago et de la région du Midwest des États-Unis. [↩](#)

OceanofPDF.com

CHAPITRE 11

CONNOR

Le souffle court, les tempes mouillées et le dos en sueur, je continue de frapper sans relâche contre ma poire. Mon rythme est régulier. Je pratique cet exercice depuis plus de vingt ans.

Dans mes oreilles, ma musique pulse fort. Ça me vrille tellement les tympans que de petits sifflements troublent les paroles du rappeur que j'écoute.

Je vérifie ma montre d'un rapide coup d'œil. Encore deux minutes. J'augmente alors la vitesse. Je tambourine ma poire en imaginant qu'il s'agit, tour à tour, de la tête de tous les bâtards qui figurent sur ma *blacklist*. Je serre les dents et je continue mon exercice malgré les vieilles douleurs qui me lancent dans les épaules. Certes, je ne combats presque plus sur le ring, mais je me dois de garder la forme. Si jamais l'un de ces petits cons de *fighters* venait à me défier, par exemple. Un roi n'est vraiment roi que lorsqu'il est capable de *tout* faire dans son royaume.

Bip.

Ma montre sonne, j'arrête aussitôt mes frappes. À bout de souffle, je recule, fais craquer ma nuque, puis bois mon litre d'eau avant de tousser comme un démon. Les joies de la clope, j'imagine.

Je vide mes poumons à coups de crachats noirs. En parfait asthmatique que je ne suis pas, je récupère ma ventoline pour en prendre quelques bouffées. C'est le petit remède miracle pour continuer de fumer tout en gardant des capacités physiques optimales. Le temps que le produit fasse

effet, je file à la douche. Mon rythme cardiaque s'emballe tandis que je me rince à grands coups de jet froid. De quoi requinquer un mort.

Je sors, m'essuie rapidement, puis enfile un bas de survêtement et un simple tee-shirt. Dans le miroir, à peine éclairé de ma salle de bains personnelle, mes tatouages paraissent danser sur ma peau. L'air pensif, je me passe la langue sur mes dents en or. Il faut que je trouve un moyen de garder le contrôle sur les paris faits dans l'*Octogone*. Hors de question que ça devienne la même passoire que l'*Under*. Là-bas, les *Sharks* laissent les *bookmakers* jouer à Miss Météo avec les *fighters*. Chez moi, dans l'*Octo*, je veux tout gérer. Tout contrôler.

Je quitte la salle de bains, puis sors par le jardin, là où Mavis se la coule douce dans le jacuzzi. Ses longs cheveux noirs sont éparpillés de part et d'autre de sa tête. Elle a les yeux fermés, le visage tourné vers le soleil. Je vois qu'il y en a au moins une qui prend du bon temps en ce samedi matin !

— Tu t'es bien entraîné ?

J'entends en passant à côté d'elle.

Je me retourne pour croiser son regard bleu, lascif et sensuel. Je hausse les épaules en guise de réponse.

— Je dois y aller, j'ai des choses à régler, indiqué-je en vérifiant mes messages sur mon portable.

Melchior doit me tenir au courant de la prochaine livraison de cocaïne, histoire que je la refourgue intelligemment sur le marché. Ne plus combattre et se retrouver à la tête d'une organisation aussi fragile que l'*Octogone*, ça crée quelques trous dans les comptes en banque. En commercialisant de la drogue, je suis certain de ne pas manquer de thune. Quant à me faire choper, mon nom ne figure nulle part, je ne vois pas de quoi on pourrait m'accuser. J'ai commis une fois cette erreur, à dix-sept ans... autant dire que je ne le perpétrerais plus. La seule chose que j'espère, c'est que Melchior Brets ne me fera pas le même coup que Parker Adams. Certes, il est d'une loyauté exemplaire, toutefois, je me méfie quand même. En particulier depuis j'ai appris ce qu'il s'était passé avec Coleen dans la suite de l'hôtel, à Vegas. Qu'il ait voulu mettre une laisse à ma chienne de sœur, d'accord... Après tout, elle l'a bien cherché, maintenant qu'il ait procédé de cette manière, je ne sais pas si, au fond de moi, je le tolère réellement. Mon lot de consolation ? Voir sa tronche pleine de cicatrices, à la Frankenstein, tous les jours. Au moins, Adams ne l'a pas loupé. Brets se pensait imbattable, et

rien que pour ça je suis satisfait de la branlée que l'autre chien lui a mis. Depuis, il la ramène un peu moins.

— J'y vais, dis-je à Mavis alors qu'elle se redresse dans son jacuzzi, ses seins nus flottant à la surface de l'eau.

— D'accord, mais après faut que je te parle d'un truc.

Je lève les yeux au ciel. Qu'est-ce qu'elle veut encore ? Une nouvelle paire de Louboutin ? Le dernier sac Hermès ?

— J'ai pas le temps, là, grogné-je, le regard noir. Si c'est pour du shopping, prends ma carte et démerde-toi.

— Tu sais que ça va faire quatre ans qu'on est ensemble ? me lance-t-elle sans même prêter attention à mon air maussade.

Je serre les mâchoires. Oui... et ?

— J'ai une gueule à me souvenir des dates d'anniversaire ?

Mavis se met à rire tout en barbotant comme une sirène dans le jacuzzi.

— Je vais réserver dans un super restaurant, d'accord ? me prévient-elle avec un clin d'œil. Cette fois-ci, pas question de te défiler, Lincoln.

Les bras croisés sur mon torse, je m'apprête à lui dire d'aller se faire foutre quand mon téléphone sonne. C'est probablement Melchior qui m'appelle. Je récupère mon portable dans ma poche. *Oh...* Dans ma poitrine, mon cœur bondit en réalisant qu'il s'agit de Debbie. J'arque un sourcil, plus que surpris.

— C'est qui ? demande Mavis, suspicieuse.

— La mère de mon fils, réponds-je du tac-au-tac tandis que je vois ses joues s'empourprer.

— La mère de ton fils, c'est vite dit... Qu'est-ce qu'elle te veut, cette pouf ?

Le regard noir que je lui lance lui fait aussitôt regretter ses mots. Elle se confond en excuses, les yeux baissés vers les bulles rose et bleu qui explosent à la surface tout en éclaboussant sa poitrine.

Je tourne les talons, puis rentre dans le salon. Lorsque je prends l'appel, je ne m'attends certainement pas à l'entendre me hurler dessus.

— *ÉCOUTE-MOI BIEN, CONNOR LINCOLN, commence-t-elle d'une voix hystérique. Si tu t'approches une nouvelle fois de moi, ou de Cassey, je récupère le flingue dans la remise de ton père et je me ramène dans le South Shore pour te tirer une balle dans le cul ! Et je te jure que j'en suis capable, c'est compris ?!*

Interdit, je hausse les deux sourcils. Qu'est-ce qu'elle me raconte ?

— Je ne comprends rien, Debbie chérie, je...

— *JE NE SUIS PAS TA DEBBIE CHÉRIE, C'EST CLAIR ?!*

Au téléphone, sa voix est stridente. Je suis obligé d'écarter mon portable de mon oreille.

— Calme-toi, espèce d'hystérique ! m'énervé-je. J'ignore de quoi tu me parles. Je serais plus que ravi de te voir arriver chez moi, surtout si c'est pour qu'on se fasse un petit tête-à-cul dans ma chambre, mais avant j'aimerais bien savoir de quoi tu m'accuses, exactement !

À l'autre bout du fil, j'entends sa respiration rapide, irrégulière. Je devine ses grands yeux de biche pleins de larmes, sa gorge nouée par le stress.

— Qu'est-ce qu'il y a ? T'as un problème avec ce trou de balle qui te sert de mec ? demandé-je avec un grognement sourd sans parvenir à maintenir ma jalousie à l'écart.

Debbie se met à rire nerveusement.

— *Non, ça n'a rien à voir avec mon mec.*

Je prends note de son « mon », très possessif. Mes poings me démangent soudainement. J'ai envie de cogner dans quelque chose. Tout de suite.

— *Ç'a à voir avec toi et toi seul, Connor. Ne t'avise plus de me renvoyer ce genre de courrier ! Sinon je porte plainte pour harcèlement ! Avec ton casier, je donne pas cher de ta peau !*

— Quoi, quel courrier ?!

Mon sang ne fait qu'un tour. Les sourcils froncés, j'écoute Debbie me répondre de manière glaciale. Elle me parle d'une coupure de journal et de photos. De photos d'elle avec Gaylord.

Mon cœur loupe quelques battements. Je sais exactement de quels clichés il s'agit pour les avoir déjà vues sur le téléphone de mon frère. Il adorait en prendre de Debbie quand il la baisait. Il se les repassait en boucle. Je suis tombé dessus par hasard. Une fois. Ç'a été la dernière, d'ailleurs. Gaylord m'a chopé en train de mater sa nana. J'étais jeune... je devais avoir treize ans. Lui dix-sept. Ça l'a fait rire. Il m'a enlevé le téléphone des mains en me défiant d'avoir une meuf aussi bonne que la sienne. Son ton condescendant m'avait mis en rogne, je m'en souviens encore aujourd'hui. Je m'étais fait la promesse qu'un jour, sa nana deviendrait la mienne. Quinze ans plus tard, le résultat du match est plus que nul.

— *T'es qu'une sous-merde, Connor, de m'envoyer ça*, reprend-elle, interprétant sans doute mon silence comme un aveu. *Vraiment. Faut que t'ailles te faire soigner. Sérieusement.*

Je ne réponds toujours pas, quittant le salon pour gagner mon bureau au pas de course. Je dois vérifier un truc... les coïncidences, dans la vie, je n'y crois pas.

— *Ça t'amuse de me faire autant de mal ? Tu considères que tu ne m'en as pas déjà assez fait, hein ? CONNOR, TU M'ÉCOUTES ?!*

— OUAIS, JE SUIS PAS SOURD ! Je suis désolé, je vois pas de quoi tu parles. Je t'ai rien envoyé, tonné-je à mon tour en récupérant la pile de paperasses qui gît sur ma table basse.

Je pose mon portable sur les fauteuils, Debbie en haut-parleur.

— *Tricheur et maintenant, menteur ? De mieux en mieux, Connor. Je te félicite !*

— Qu'est-ce que t'en as à branler de toute façon, hein ? lâché-je, le regard rivé sur les papiers que je fais défiler à la vitesse de la lumière.

Putain, elle est où cette enveloppe de merde ? pensé-je tandis que Debbie me dit d'aller me faire foutre.

— Tu crois que t'es irréprochable, peut-être ? demandé-je, un sourcil arqué. Avec tes petits tailleurs de sainte-nitouche alors que t'es la pire des salopes au lit ! Toi et tes grands principes de mère célibataire quand t'es pas foutue de te passer de la peluche qui te sert de mec les week-ends ! Hein ?! C'est qui le menteur, maintenant ? Toi ou moi ?

Je tombe enfin sur le fameux courrier, celui que j'ai reçu il y a une semaine. Mon nom inscrit dessus me donne l'impression que l'on vient d'ouvrir une trappe quelque part entre mes intestins. D'une main nerveuse je sors ce que l'on m'a adressé, à savoir, la même coupure de journal ainsi que des photos où, adolescent, on me voit traîner avec Gaylord devant *Pill Hill Club*, la salle de sport où on s'entraînait. Ou bien encore devant *Boxing Academy*, le seul endroit où un combattant peut *tout* négocier, *tout* demander, *tout* recevoir... mais aussi *tout* payer.

— *Va au diable, Connor Lincoln*, gronde-t-elle. *Et ne t'approche plus de moi ou de n'importe qui de ma famille !*

Je me frotte énergiquement le crâne lorsque mon regard est attiré par l'article, là où un court message m'est délivré en une écriture étriquée. La couleur écarlate me rappelle celle qui a, longtemps, été mon drapeau. Les lettres paraissent danser sur le papier jauni : « On remet ça ? »

— Arrête de chialer, Debbie, je...

Bip-bip-bip !

— ... te rappelle plus tard, terminé-je alors qu'elle raccroche, ne me laissant pas finir ma phrase.

Bitch, pensé-je en rangeant mon portable.

Je me laisse tomber à la renverse, puis sors une clope de mon paquet. Je me l'allume sans même la regarder.

Mes yeux sont rivés sur la coupure du journal. Sur le « On remet ça ? »... Quand j'ai ouvert le courrier, la semaine dernière, j'imaginais avoir affaire à un fanatique. La gueule en vrac, je l'avoue, je m'étais dit que le malade qui avait piraté mon système de sécurité, il y a quelques semaines, s'était amusé à mettre en lumière une partie de mon passé dont je ne suis pas fier. Je n'oublie pas ce qu'il s'est *réellement* produit ce fameux soir où Gaylord est mort. Si j'en veux autant à Coleen pour avoir crié haut et fort que tout était de ma faute, c'est parce qu'elle a raison. À 100 %. Évidemment, la grande question que je me traîne depuis plus de dix ans, c'est : « Que se serait-il passé si j'étais monté sur le ring, ce jour-là ? ».

Bah, tu serais mort, trou du cul ! Comme moi !

Bordel. Je me tape le front de mon poing fermé pour chasser la voix de Gaylord de mon esprit. Je tire comme un dingue sur ma clope, la consommant presque entièrement. Je renifle lentement, mes doigts faisant défiler ces fameuses photos. Elles aussi étaient sur le portable de Gaylord. Pas toutes, bien sûr, mais la plupart. Surtout celles où l'on pose à *Boxing Academy*. Ce sont des clichés qui, il me semble, n'ont jamais été rendus publics.

Encore une fois, je ne crois pas aux coïncidences. Encore moins quand Debbie me dit avoir reçu les mêmes. Comment peut-elle imaginer que je puisse lui envoyer ça ? Sérieusement ?

Parce que t'en serais bien capable, Ducon !

Je m'allume une nouvelle clope, range tout ce bordel dans un tiroir, puis quitte le bureau, direction le salon. Je chope ma veste et mes clefs de bagnole dans l'entrée, pile au moment où Mavis descend l'escalier, habillée d'une petite robe à fleurs.

— T'es toujours pas parti ? s'étonne-t-elle.

— Si, j'y vais.

— À ce soir, bébé, me susurre-t-elle en venant m'embrasser sur la bouche.

Je note que ses lèvres ont le goût de la cerise.

Elle rejette ses longs cheveux derrière son épaule tout en m'adressant un sourire espiègle.

— Quoi ? demandé-je, un sourcil arqué.

— Fais attention sur la route, OK ?

Je lève les yeux au ciel, émettant un petit ricanement. Elle se fout de ma gueule ?

— Tu joues à quoi, là ? À la femme idéale ? me moqué-je. T'es ridicule. J'y vais, à plus.

Je ne lui laisse pas le temps de répondre. Je récupère la voiture au garage et m'engage aussitôt sur la route, direction le centre de Chicago. Je dois voir Rudy. Il y a certaines choses à éclaircir. Comme, par exemple, qui a récupéré les effets personnels de mon frère à sa mort ?

Je me gare juste devant l'entrée de *Boxing Academy*, la boutique d'articles pour boxeurs – et *fighters* – émérites. D'un point de vue extérieur, c'est un magasin comme un autre. Tout ce qu'il y a de plus normal. Avec un tas d'étagères remplies de casques, de paos, de bandes, de gants de boxe. Il y a aussi des fringues, des pompes, des sacs de frappe, du matériel pour s'entraîner, des boosters alimentaires. Bref, de quoi devenir un champion. Mais de l'intérieur, quand on a un pied, voire les deux, dans le milieu, fouler le sol de chez Eryk Rudzoski, c'est comme fouler le sol du jardin d'Eden. Faut dire *amen* à tout.

— Eh, tu peux pas te garer là, mec ! m'annonce un vendeur – nouveau visiblement puisqu'il ne sait pas qui je suis.

— Suce ma bite !

Je lui tends un magnifique doigt d'honneur en prime avant de foncer droit vers la porte de service, celle qui donne accès au bureau privé de mon ancien coach, juste derrière le comptoir ovale de la boutique.

Comme je l'avais prédit, Rudy est assis dans son fauteuil, une horde de papiers éparpillés devant lui, à côté d'un ordinateur, ouvert sur le site de l'*Underground*.

Derrière moi, avec ses cheveux longs qui lui donnent un air de petit pédé, le vendeur bafouille quelques exclamations en me montrant d'un

mouvement de tête. Me sachant de nature impulsive, Rudy ôte ses épaisses lunettes avec un soupir agacé.

— Retourne à la boutique, je m'en occupe, ordonne-t-il tandis que l'autre pédale obéit comme un gentil chien non sans m'adresser un regard noir.

Je lui offre mon plus beau sourire d'hypocrite, puis me vautre sur le fauteuil, face à Rudy. Je sors une clope que j'allume avec mon briquet en forme de serpent, et tire dessus, recrachant ma fumée par le nez d'une manière provocante.

Face à moi, Rudy croise sa jambe droite par-dessus la gauche. Vêtu de noir de la tête aux pieds, avec ses cheveux blancs et son regard bleu pâle, il m'observe attentivement, tel un aigle scrutant sa proie. *Va chier, connard !*

— T'es là parce que tu veux revenir dans l'*Underground* ? me lance-t-il d'un ton détaché.

Je lâche un petit ricanement, m'enfonçant un peu plus dans le fauteuil. Mon regard vagabonde sur ses murs blancs, habillés de centaines de cadres photo, tous à l'effigie d'un grand boxeur, ou d'un grand *fighter*. Évidemment, j'ai mon propre tableau. Tout comme ma sœur, Coleen. Tout comme mon frère, Gabe. Et tout comme Gaylord. Il y a même un cliché de nous quatre. On pose sur le ring du magasin. « *Boxing as the only religion* »... C'est la légende. Notre crédo familial. Putain, elle est belle la fratrie Lincoln, tiens. Un mort, un perdant, une traînée et un gamin. Super.

— C'est ça ? poursuit Rudy en s'éclaircissant la gorge.

Je lui adresse un regard noir.

— Tu m'as pris pour une timpe¹ ou quoi ? demandé-je d'une voix froide. Tu crois que c'est mon genre de baisser mon froc pour qu'on me la mette à sec ?

— Bien sûr que non, sourit-il.

Au loin, j'entends le dernier album d'Otis Redding. Rudy est un fan. Il fait tourner ses chansons en boucle dans sa boutique.

— Tu m'as peut-être viré, Coach, rappelé-je en insistant bien sur ce mot complètement caduc, aujourd'hui. Mais je ne suis pas encore bon à foutre à la poubelle.

Rudy me toise de son regard qui vaut bien dix mille paroles.

— Déjà, je ne t'ai pas « viré », tu t'es cramé tout seul, rectifie-t-il ce qui me fait lever les yeux au ciel.

— C'est ça... lâché-je, pas aussi débile que les gens aiment le croire.

J'expérimente Eryk Rudzoski depuis que je suis en âge de marcher. Ce vieux roublard a des *jokers* plein les poches. Je ne l'ai jamais vu perdre la face.

— T'as misé sur quel nouveau cheval, du coup ? Je te connais, Rudy. Tu ne te débarrasses d'un vieux bourrin que si t'as un dada tout neuf dans le *game* !

Je ne suis pas si con que ça, pensé-je en plantant mon regard dans le sien, de plus en plus sombre.

Ce mec a toujours un coup d'avance. Quand un *fighter* ne lui rapporte plus aussi gros, ou qu'il a emmagasiné trop de dettes, il s'en débarrasse. Pas de la plus belle des manières, d'ailleurs. Tout ça pour éviter de se porter garant de ses athlètes.

Perso, je dois avouer que j'ai eu de la « chance ». J'ai pu gentiment repartir de l'*Under* après huit ans de bons et loyaux services. Même si je lui ai fait perdre un sacré pactole face à son ami, Carl, l'un des autres dirigeants de la ligue, dont le chouchou est ce connard d'Adams.

Honnêtement, j'ignore pourquoi il s'est montré aussi clément envers moi. Par respect pour ma famille ? Pour la mémoire de Gaylord ? Non... Ce mec est un chien. On est pareils. Il n'y a pas de sentiments dans les affaires.

— Ensuite... reprend-il tandis que je siffle de mécontentement, tel un serpent. Je sais ce que tu traficotes dans ton coin, et je dois te dire que je suis très admiratif de ton travail. Peut-être qu'un jour, l'*Underground* te demandera de former ses futurs *fighters*. On pourrait envisager une alliance entre nos deux *business* ?

Je tire une nouvelle fois sur ma clope, dubitatif.

— Tu me prends pour un con ?

— T'es loin de l'être.

— On est d'accord, accordé-je d'un sourire froid. Donc, ne te fous pas de ma gueule. Je ne suis pas Gaylord. Je n'avalerai pas tes pilules aussi facilement.

Soudainement agacé, Rudy attrape ses papiers pour en faire un tas parfait avant de reposer ce dernier sur la table basse. Il m'adresse un regard interrogateur.

— Qu'est-ce que tu veux, Connor ? Pourquoi t'es là si ce n'est ni pour l'*Underground* ni pour tes combats clandestins ?

— Je suis là pour ça... expliqué-je en retirant de la poche de ma veste, la fameuse enveloppe, pliée en deux.

Je la lui tends, un sourcil arqué.

— C'est... quoi ? me demande-t-il en récupérant le tout.

— À toi de me le dire. J'ai reçu ça, il y a une semaine.

J'écrase mon mégot de cigarette dans son cendrier, puis sors mon portable. Je joue avec, le faisant tourner entre mes mains impatientes pendant que Rudy regarde les différents clichés avec attention. Il remet ses lunettes, plisse des yeux tout en grimaçant légèrement. Je vois à sa tronche que son cerveau s'est mis en route. Ça tourne là-haut si j'en crois sa putain de moustache qui frétille.

— Je... je ne comprends pas, désolé, me dit-il au bout d'un moment en me rendant les photos.

Je ne les reprends pas.

— Debbie a reçu un truc comme ça aussi. Ce matin, si j'ai bien saisi, souligné-je d'un regard noir.

Étonnamment, je m'attendais à ce qu'il soit surpris. Pas inquiet. Ça ne dure que quelques secondes, mais c'est suffisant pour que je le remarque. *Fighter* un jour, *fighter* toujours. J'ai été entraîné – *il* m'a entraîné – dans le but de déceler la moindre faiblesse chez mon adversaire, le moindre de ses défauts. Renifler ses peurs, aussi. Et là, ça empeste l'inquiétude. Qu'est-ce qui t'effraie, Coach ? Hein ?

— Désolé, je ne vois pas en quoi ça me concerne, me dit-il de nouveau, en posant l'enveloppe sur la table basse comme pour me signifier la fin de cette « entrevue ».

— Bah, si, indiqué-je. Regarde... Ce sont des photos de Gaylord et moi, ici, sur *ton* ring. Dans *ta* boutique.

Pour appuyer mes paroles, je tapote mon index sur les différents clichés, mon regard pourtant plongé dans celui de Rudy.

— Des clichés qu'il y avait sur son téléphone, précisé-je.

— Et ? réplique Rudy d'une voix tout aussi froide que la mienne. Je ne vois pas le rapport.

— Qui a récupéré son portable après sa mort ? demandé-je sans détour.

Son sourcil droit tremble nerveusement. Ce qui fait arquer le mien.

— Comment veux-tu que je le sache ?

— T'étais son coach, non ?

— Et toi, son frère !

— Ouais, bah, désolé de te le rappeler, Rudy, mais un frère contre un coach, ça pèse pas lourd dans la balance, sifflé-je. Tu sais très bien que le

coach, dans la vie d'un sportif, c'est comme Dieu pour une religieuse. Il connaît tous tes petits vices, et t'absout pourtant de tous tes péchés.

Malgré la musique plutôt jazzy que j'entends au loin, il règne un silence assourdissant dans le bureau.

Nous sommes tels deux bergers allemands sur le point de s'attaquer. Pour défendre quel type d'os, ça, je l'ignore encore. Perso, je n'aime pas que l'on me foute la pression. D'aucune manière. Et ce mec, celui qui m'a envoyé ça, est en train d'essayer de me la foutre.

— Tu m'accuses de quelque chose, Connor ?

— Pourquoi ? T'as un truc à te reprocher ? demandé-je aussitôt, en m'allumant une nouvelle cigarette.

Je la coince entre mes lèvres, les bras étendus sur le dossier du canapé où je suis installé.

— Ne laisse pas nos différends entacher nos relations, me dit-il au bout d'un moment.

Cette fois-ci, je me mets à rire. Il se moque de moi, c'est ça ?

— Nos différends ? répété-je.

Soudain, je craque. D'un geste de rage, je fous un coup dans la table basse, envoyant valser sa parfaite petite pile de papiers.

— Tu veux dire ce moment où mon coach m'a lâché comme une merde après une défaite ? tonné-je en me penchant sur Rudy, à peine surpris par ma réaction.

— Ce n'était pas une défaite, Connor, me précise-t-il d'une voix calme. C'était *la* défaite. Tu n'as pas battu Oméga, certes, mais le fond du problème ne vient pas de là.

— C'est vrai... tu veux un pantin, et j'en suis pas un, grondé-je, les dents serrées, les mains en appui sur la table basse tandis que des dizaines de papiers gisent tout autour de nous.

— Je veux un *fighter* capable de battre Parker Adams !

— Ah... on y vient.

Je me redresse brusquement, puis me lève du fauteuil pour faire les cent pas. J'ai rien dans le bide depuis ce matin, et rien dans le sang non plus. Je commence à avoir des impatiences aux jambes et des fourmis dans les membres.

— Et alors, t'as pas encore trouvé ta petite perle rare ? questionné-je, agacé, en récupérant ma clope entre mon index et mon majeur.

— Je planche dessus depuis deux ans et sans te donner de détails, secret pro oblige, tu le sais bien, je dois dire que la chance a peut-être tourné en ma faveur. Je suis sur un coup avec un *fighter* depuis quelques semaines.

Il m'adresse un sourire en coin. Le genre que j'ai envie de lui faire bouffer.

— Quelques semaines ? Sérieux ? C'est pas avec un *newbie* que tu vas détrôner Oméga !

— Il a un beau CV et il a déjà fait ses preuves dans son pays.

— Il vient d'où ? questionné-je d'une voix rauque.

— Irlande. C'est la seule chose que je suis prêt à te lâcher.

— Encore un Irlandais ? Putain, tu te mets bien, Rudy. Mais t'as raison, les Irlandais ont la tête dure.

— Revenons-en au fait, coupe-t-il en se levant. En quoi d'autre puis-je t'aider ? Puisque, visiblement, je ne peux pas répondre à ta première requête.

Mon regard dubitatif le force à préciser.

— Je ne sais pas où ont atterri les affaires de Gaylord après sa mort. Je ne sais pas si tu te souviens, c'était l'effervescence ce soir-là, me rappelle-t-il d'une voix sombre. Essaie de voir du côté de Debbie... ou de ta sœur.

— Ma sœur ? répété-je, un sourire amer sur les lèvres. Tu veux dire avant ou après lui avoir planté une seringue dans le cou pour la séder, histoire qu'elle se calme ? D'ailleurs, tu lui as dit que c'était toi, ce jour-là ?

Ma question fait mouche. Bah alors, papy, on a peur des représailles du chien-chien qui lui sert de mec ?

— À quoi bon ? me questionne-t-il de son regard presque insondable.

Presque... Je vois qu'il est inquiet. Nerveux, même. Je le sens, au fond de moi.

— Je ne sais pas...

— Pour te montrer ma bonne foi, Connor, je vais mener ma petite enquête sur cette histoire de photos, me dit-il en récupérant l'enveloppe par terre, ainsi que la totalité des clichés. Quand as-tu reçu ça, tu m'as dit ?

— La semaine dernière. Et Debbie, ce matin, précisé-je en plissant des yeux.

Pourquoi est-ce que mon instinct me souffle de ne pas le croire ? Hein ? Alors que j'ai suivi ce mec toute ma putain de vie. Je le suis et l'écoute depuis mes six ans, depuis qu'il m'a vendu mes premiers gants de boxe. Son avis a toujours compté pour moi. Bien plus que celui de mon père.

— Personne d'autre ? insiste-t-il en posant mon courrier sur son bureau.

— Du genre ?

— Ton frère, ta sœur ?

— Non, je l'aurais su, rétorqué-je en tirant sur ma clope.

— Tu penses ? me demande Rudy d'un ton amusé.

Je t'emmerde !

— J'aime pas ton sourire condescendant, Rudy, préviens-je en jetant mon mégot dans son cendrier.

— Je m'occupe de ça, me précise-t-il en tapotant mon enveloppe. En attendant, tire-toi, j'ai du boulot.

Comme pour clôturer la discussion, il remet ses lunettes sur son nez et retourne s'asseoir dans son fauteuil.

Je sors sans demander mon reste. Je quitte la boutique, déjà blindée de monde pour un samedi matin, puis remonte dans ma caisse. J'espère que Rudy va s'en charger... parce que je ne suis pas prêt à réceptionner, de nouveau, des photos de Gaylord et moi, sur le pas de ma porte.

1. Une pute en verlan↵

OceanofPDF.com

CHAPITRE 11

CONNOR

*Dix ans plus tôt...
Novembre 2009.*

Toujours dans la voiture au côté de Gaylord, je pianote sur mon téléphone. J'échange quelques SMS avec Melchior au sujet des combats de demain soir. Nous avons partagé la même « chambre » au centre de détention pour mineurs pendant plus de neuf mois, de quoi créer de sacrés liens de fraternité.

— Tu es arrivé, me dit Gaylord alors que j'esquisse un sourire à une plaisanterie de mon pote.

— Comment ça ? questionné-je sans pour autant lever la tête.

Je m'apprête à répondre à sa blague de cul lorsque la main de mon frère se referme sur mon téléphone.

— Eh !

— Descends, énonce-t-il calmement en me montrant la porte de la voiture.

Ce n'est qu'à ce moment-là que je comprends où je suis. Il est sérieux ?!

— C'est mort, je vais pas au lycée ! me braqué-je en lui lançant un regard noir.

— Si et tu vas y aller maintenant. Bouge, m'ordonne-t-il en décrochant lui-même ma ceinture. Descends, Connor, ne m'oblige pas à te traîner par

la peau du cul jusqu'au sas de sécurité. Magne-toi !

— J'ai rendez-vous avec mon agent de probation.

— Non, c'est lundi. Me raconte pas de la merde, je connais ton agenda, reprend-il en me faisant les gros yeux.

— T'es pas sérieux, là ?! J'ai même pas mes affaires. Je m'en fous, j'irai pas ! C'est mort !

— T'as déjà perdu une année, on va éviter de reproduire le même schéma une deuxième fois.

Il m'adresse un dernier regard d'avertissement, le genre qui le fait ressembler à notre père. Voyant que je ne bouge toujours pas, il détache sa ceinture, puis sort de la voiture.

— Putain, marmonné-je en le voyant faire le tour pour venir ouvrir ma porte.

— Trois possibilités, frangin, commence-t-il d'une voix grave. La première, tu portes tes couilles et t'as intérêt à m'en coller une sévère si tu veux pas que je te traîne moi-même jusqu'à ton casier ; la seconde, tu te chopes la honte de ta vie si je dois t'accompagner en classe ; ou la troisième, tu prends tes responsabilités, tu descends de la voiture et tu vas gentiment, et tout seul, au lycée. Choisis ! Un, deux ou trois ?

Je serre les dents. Je connais assez bien mon grand frère pour savoir qu'il ne plaisante pas. Ce connard serait bien capable de m'amener jusqu'à ma salle de cours. Je pourrais ainsi dire adieu à ma réputation. Quant à le sécher sur un K.O. ? Non, soyons raisonnable deux minutes. Gaylord est un As du ring de l'Underground. Ce n'est pas demain la veille que quelqu'un pourra le battre aussi facilement que ça. Je n'ai donc aucune chance de me débarrasser de lui.

— Alors ? s'impatiente-t-il, ses doigts tapotant nerveusement sur le toit de la voiture. Connor ?

— La troisième, marmonné-je en descendant de la bagnole, habillé d'un jean, d'un tee-shirt et d'une veste de sport en plein mois de Novembre. Je fais comment sans mes affaires de cours, hein ?

Pour toute réponse, Gaylord m'adresse un grand sourire.

— Sur la tripotée d'idiotes au lycée, il y en a bien une ou deux qui pourront te filer un crayon et un papier, non ?

Je ne réponds pas, bien trop énervé et agacé.

— Bonne journée ! me lance-t-il en remontant dans la voiture.

Évidemment, Gaylord est loin d'être débile. Il attend que j'aie bien passé tous les portiques de sécurité de cette école de merde qui, avec ses barreaux aux fenêtres et ses détecteurs de métal à l'entrée, ressemble plus à une prison qu'à un bahut, avant d'enfin démarrer et disparaître au bout de la rue.

J'avais prévu de m'entraîner toute la journée pour demain soir et à la place, il va falloir que je supporte six heures de cours. Franchement, fait chier !

Dans la jungle qu'est le lycée, je suis ce qui s'apparente le plus à un serpent, d'où le nom « Constrictor », spécialement choisi pour l'Underground. Tout comme le boa, j'aime rester à l'écart, ne quittant mon trou que pour deux choses : manger et baiser. Évidemment, je sors mes crochets quand il le faut, bien qu'à l'image de ce merveilleux animal, je préfère largement étouffer mes proies pour les avaler toutes crues, histoire qu'elles connaissent une longue agonie, plutôt que de leur sauter dessus et les écraser en un seul coup de patte comme le lion qu'est mon frère, par exemple.

Dans le couloir, habillé de deux énormes rangs de casiers, l'une en face de l'autre, la foule s'emmêle et se démêle sur un tempo qui m'est bien trop familier. Malgré la centaine de têtes qui tournent et virevoltent autour de moi, je n'ai aucune difficulté à repérer le carré blond et ondulé de Vikki Memphis, occupée à ranger ses petites affaires.

J'échange quelques checks et des signes de menton avec des gars de mes cours, refuse une bière et un joint – ouais, je me demande à quoi les sas de sécurité servent vraiment – avant de me poster près de Vikki, dos aux armoires. Elle ne m'a pas encore vu. Dès qu'elle referme la porte en métal et que ses yeux clairs rencontrent les miens, bien plus sombres, un sourire surpris se dessine sur sa jolie bouche rose.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? s'étonne-t-elle. Je croyais que tu ne voulais, je cite : « plus jamais revenir dans ce lycée de merde ». T'as changé d'avis ?

Sa voix claire, presque aiguë résonne étrangement à mes oreilles.

— Peut-être, éludé-je en revoyant la gueule menaçante de Gaylord.

— Je t'ai manqué ? ose-t-elle me demander, le regard plus qu'espiègle.

Je souris doucement. J'ai passé dix mois, enfermé dans un bâtiment qu'avec des mecs, sans l'ombre d'une petite chatte pour me faire patienter. Autant dire que, là, tout de suite, j'ai la dalle. Et depuis que je suis sorti, il

y a trois semaines, à part une ou deux nanas du Salon, quand j'y vais avec Gaylord, je n'ai pas beaucoup baisé. Donc oui... elle m'a manqué. D'autant plus que je n'ai pas encore eu l'occasion de la revoir, seul, ailleurs que dans ce lycée pourri où mon taux d'absentéisme de ce mois frôle les 80 %.

— Je suis là, non ? dis-je, en inclinant la tête sur le côté. Et moi ? Je t'ai manqué, j'espère ?

Intimidée, elle baisse le regard quelques secondes sur le bout de ses Converse, ses joues prenant une teinte rosée.

— Oui, bien sûr...

— Mais ? relevé-je, un sourcil arqué.

Elle soupire, puis enclenche son cadenas sur son casier avant de se tourner vers moi. Elle a l'air subitement tendu. Sa main contre mon bras, elle me fait signe de la suivre dans un recoin un peu plus calme du couloir, là où il n'y a ni « bagarre », ni injure raciale, vente de barrettes de « shit » ou démonstration de sentiments via des hurlements.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu veux plus de moi, c'est ça ? lancé-je, un sourire moqueur sur les lèvres.

Malgré ce que les gens disent, je suis loin d'être con. Je sais très bien ce qui ne va pas chez Vikki.

— N'importe quoi, répond-elle. C'est juste que... avec tout ce qu'il s'est passé... je... mes parents m'ont interdit de te revoir.

— J'imagine.

Elle baisse une nouvelle fois les yeux vers le sol avant d'ôter sa main de ma joue.

— C'est ce que tu veux ?

— Pas du tout, dit-elle en un petit rire nerveux. Mais... l'ambiance est compliquée à la maison.

— On s'en fout de ça, non ?! Depuis quand les parents doivent choisir pour leurs enfants, hein ? C'est ta vie. Pas la leur.

— J'aimerais bien que ça soit si facile, marmonne-t-elle en serrant son classeur de maths contre sa poitrine.

Soudain, la sonnerie retentit telle une alarme de prison haute sécurité. Je pousse un juron. Putain, je vais réellement devoir assister aux cours ?!

— Je dois y aller, me dit Vikki en soupirant. Toi aussi, d'ailleurs. Tiens...

Elle me tend un stylo et un bloc-notes.

— J'imagine que tu es venu sans rien, je me trompe ?

Je récupère le tout, mon sourire s'agrandissant sur mon visage.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? me lance-t-elle, les yeux plissés. Je connais ce sourire... Il n'annonce rien de bon en général.

— Tu m'aimes toujours, Vik' ? demandé-je en posant ma main sur sa taille pour la ramener tout contre moi, au point d'avoir ses seins écrasés sur mon torse, malgré l'épaisseur de son pull bleu marine.

Je glisse délibérément sous ses fringues, là où mes doigts percutent sa peau toute douce, de quoi lui déclencher quelques frissons à mesure que mon pouce y dessine des cercles. Vikki est une belle fille. Elle est grande, des formes sympas, de jolis yeux pâles, et une petite chatte plutôt serrée, ce qui ne gâche rien. Évidemment, je ne peux pas la comparer à Debbie... C'est comme si je devais confronter une Smart à une Ferrari. Dans la première, t'as pas beaucoup de place, mais tu es seul au volant tandis que dans la seconde, la carrosserie est faite pour être admirée et le moteur conçu pour rugir.

— Oui...

La seconde sonnerie retentit, signe que l'on doit vraiment tous y aller avant que le surveillant vienne nous distribuer ses petits billets d'heures de colle.

— OK. Ça te dit de sécher ton dernier cours et de venir chez moi ? Y aura personne. On sera enfin tranquille. Histoire de rattraper le temps perdu.

Je passe mon autre main dans ses cheveux pour replacer l'une de ses mèches derrière son oreille. Je ne sais pas si elle rougit à cause de mon geste ou de mes mots néanmoins voir son visage s'empourprer, c'est carrément bandant. Bah alors, ma petite, fais pas ta timide...

— Chez toi ? reprend-elle. Tu ne fais jamais venir personne.

— Oui, mais tu es l'exception qui confirme la règle, rappelé-je avec un clin d'œil.

Elle a raison. D'habitude, je mets toujours un point d'honneur à ce qu'aucune de mes fréquentations – meufs, potes, peu importe – ne rencontre ma famille. Déjà parce que j'ai pas envie que les filles préfèrent mon frère... Et qu'ensuite, je n'ai pas non plus besoin d'entendre mes potes jaser sur ma frangine. Bon, avec Vikki, c'est différent. Je veux trop baiser pour faire mon difficile. En plus, j'ai un joli programme en tête. Le genre

que je pourrais réutiliser plus tard... Si jamais je me retrouve sans nana sous la main, par exemple.

— Tu pourras me montrer à quel point je t'ai manqué, insisté-je en me penchant pour l'embrasser.

Ses lèvres s'entrouvrent timidement, juste assez pour que ma langue profite pleinement de sa bouche. Ma puce, faudra être un peu moins prude cet après-midi si tu veux que je garde en mémoire notre petite baise !

— D'accord, je sécherai mon dernier cours. Là, il ne faut pas que j'arrive en retard à celui-ci, me dit-elle en me repoussant doucement.

Elle m'adresse un petit regard des plus coquins, le genre qui m'envoie une décharge électrique dans la queue. Mmh... vivement que je puisse enfin me vider les couilles ! Ça fait une semaine qu'elles sont pleines et avec la torture de ce matin, les sons de Debbie avec Gaylord, je suis sur le point d'exploser.

— Par contre, Connor, personne ne doit le savoir. OK ? me lance-t-elle en reculant de quelques pas. Je ne veux pas que mes parents l'apprennent. Ni Parker...

En mon for intérieur, je ricane.

— Compte sur moi.

Je lui adresse un petit clin d'œil. La seconde d'après, elle est déjà en train de courir dans le couloir, bien plus vite qu'il y a deux minutes. Je m'apprête à rebrousser chemin pour sortir par la porte de secours et me fumer une bonne clope lorsqu'une grande main s'abat sur mon épaule.

— Lincoln ! m'appelle le surveillant ce qui me fait serrer les dents.

Merde.

— Je crois que ton cours d'espagnol vient de commencer, poursuit-il en me tirant derrière lui. Je sais que ça fait longtemps que t'es pas venu, alors je suis sympa, je vais t'accompagner dans ta salle de classe, hein.

Génial... me voilà en train de suivre un gros lourdaud qui pue la vinasse et qui porte des jeans bien trop slim pour le bide qu'il se tape au lieu de m'accorder une petite heure de détente. Vraiment génial.

Chapitre 13

Coleen

De nos jours...

Alanguie sous les draps, encore dans un état de semi-sommeil, j'entends toujours les hurlements autour du ring et les basses de la musique électro résonner dans mes oreilles.

Hier soir, c'était le grand retour du loup solitaire du Michigan dans la cage de l'*Underground*, sous la bannière de l'Illinois. Je ne pensais pas que Chicago pouvait égaliser New York quant au retour de leur chouchou dans la ligue, néanmoins, depuis le départ du Constrictor, il faut bien avouer qu'Oméga est resté numéro un sur le territoire des Grands Lacs.

Je m'étire mollement sous la couette, bras au-dessus de la tête avant de me laisser retomber dans le lit. La pommette posée sur l'arrondi de son épaule, je me *love* contre Parker, allongé sur le ventre, dont la respiration, lente et fluide, me prouve qu'il est encore au pays des rêves.

Je me redresse sur un coude, posant ma main au milieu de son dos. Je glisse sur sa belle peau bronzée, butant sur chacun de ses muscles saillants, à la recherche d'un quelconque hématome suite à ses combats d'hier soir. Hormis quelques traces rouge vif au niveau de ses trapèzes, en raison de mon excitation à jouir deux fois en moins de dix minutes, mon homme est nickel. Pas une seule blessure pour cette reprise ! Il faut dire aussi qu'il n'a combattu que trois fois. L'époque où il montait neuf ou dix fois dans la cage est révolue. À présent qu'il est *Legender*, il ne se bat plus autant. Les *Sharks*

– du moins la plupart – veulent le garder au sommet de sa forme pour la tournée. En revanche, chacune de ses apparitions sur le ring est grandiose.

Je repense à l’effervescence dans l’*Under*... Pour un vendredi, il y avait du monde, mais ce soir, nous sommes samedi, jour où la ligue fait son plus gros chiffre. Il y a trois fois plus de spectateurs ou de téléspectateurs, le double de photographes et reporters, sans oublier le nombre de *fighters* qui se décuple. D’ailleurs, Parker a cinq combats. Trois officiels qui comptent dans les points que les *Legenders* doivent accumuler durant la pré-saison pour valider leur présence à New York, en septembre, première date clef de la prochaine tournée ; et deux officieux... C’est-à-dire que mon mâle se retrouvera devant deux petits jeunes venus tenter leur chance dans l’*Underground*. La ligue aime bien aligner leurs plus grosses pointures face à des *newbies* complètement paumés, qui espèrent se faire une place parmi leurs idoles.

Il y a deux ans, Gabe faisait partie de ces jeunes. Par cruauté ou par vice, qu’en sais-je, Connor l’y avait inscrit de force après avoir bourré le crâne de notre frère sur ma relation avec Parker. Si mon homme n’avait pas été là, s’il n’avait pas été celui qu’il est, je crois qu’aujourd’hui, Gabe serait de la chair à canon. Oméga s’est couché pour lui. Pour moi. Et ça, personne dans ma famille n’est prêt à l’oublier. Même si mes parents mettent toujours un point d’honneur à se tenir bien loin de l’*Underground* et de tout ce qui se rapporte à la ligue.

Je m’étire une nouvelle fois, le corps encore courbaturé après notre fin de nuit plus que mouvementée, lorsque je sens un bras musclé s’enrouler autour de ma taille. Une grande paume, toute chaude, un peu calleuse, agrippe ma fesse pour me rapprocher au plus près d’un corps brûlant. Là, nichée contre Parker, je profite de ce doux moment pour lui caresser les cheveux. Malgré ses petits ronflements, sa main ne lâche pas mon derrière.

— *Mmh*, grogne-t-il en enfouissant son nez dans ma gorge, ce qui me fait sourire.

Je continue de le cajoler, jusqu’au moment où San se réveille. Ses cris de bébé me font tourner la tête vers la porte, entrouverte, de notre chambre.

— Elle pleure... marmonne Parker tandis que je m’extirpe de ses bras protecteurs.

— Je sais. Dors mon loup, murmuré-je en déposant un tendre baiser sur la base de sa nuque. Je m’occupe de notre fille.

— *Mmh*... OK...

J'esquisse un sourire en le voyant attraper son oreiller pour le mettre sur son crâne.

Que cela soit Parker, ou Oméga, ils sont tous les deux un père extraordinaire. Au seul bémol que, comme tous les grands insomniaques, quand il dort, il dort *vraiment*. Il lui faut un quota de cinq heures consécutives de sommeil. Sinon, rien ne va plus. Surtout le lendemain de combats où son corps a besoin de se régénérer au maximum.

J'attrape un kimono en coton bleu pâle, referme les lanières autour de ma taille et pars récupérer San. Habillée d'une barboteuse licorne – cadeau de Debbie – ma petite princesse me fait de grands signes de bras tout en rugissant comme un louveteau pour m'interpeller. Comme si je pouvais passer à côté d'elle sans la voir... Impossible.

— Eh, bonjour, mon ange, murmuré-je en la prenant dans mes bras. Comment ça va, ce matin ? Tu as plutôt bien dormi cette nuit, j'ai l'impression, hein ?

En affamée qu'est San, elle se jette sur moi, attrapant les pans de mon kimono de ses petits poings fermés.

— Quelle gloutonne ! m'exclamé-je en lui embrassant le front malgré ses grognements de bébé de treize mois. Attends, deux secondes. On va s'installer.

Je retourne dans ma chambre, grimpe sur le lit et me cale contre les oreillers, San coincée entre ma poitrine et mes jambes repliées. Je la positionne confortablement au sein, puis récupère mon portable pour checker mes mails de boulot. Il est à peine sept heures du matin. Jack a dû laisser le petit déjeuner dans le frigo, hier soir en partant, sachant que le reste de l'équipe n'arriverait pas avant onze heures. J'ai largement le temps de m'occuper de San.

Pendant qu'elle tète, je vais sur le site de l'*Under* pour regarder les derniers commentaires ou vidéos, mis en ligne cette nuit. Tout en caressant le front de ma fille, Parker continuant de dormir profondément à mes côtés, je rentre mon identifiant Louve-d-Omega ainsi que mon mot de passe, san.mary.coleen.adams, pour accéder à mon compte. Je vérifie les prochains adversaires d'Oméga : Maastricht, Gunter et un dénommé Vlad, que je ne connais pas. Les deux premiers, Parker a déjà eu l'occasion de les coller au tapis la saison dernière. Quant au troisième, il vient du sud de l'État. Un coup d'œil sur son profil m'informe qu'il est dans le top 30. Je regarde ses quotes-parts. Elles sont plutôt bonnes, bien moins que celles de mon mâle,

annoncé à 99 %... Je suis encore étonnée qu'on ne l'indique pas victorieux à 100 %.

Je repose mon portable sur la table basse, puis change San de sein. Je grimace lorsqu'elle me pince le téton en raison de sa précipitation à manger.

— Doucement, ma puce, murmuré-je en lui caressant ses petites boucles ébène.

Je ne sais pas combien de temps je l'observe – sans doute de très longues minutes –, mais je pourrais y passer bien plus. Au bout d'un moment, enfin rassasiée, elle se rendort entre mes bras, comme elle le fait souvent après la tétée du matin. Je la glisse sous les draps, puis pose ma tête tout près de la sienne. Son souffle effleure mon nez. Je souris bêtement et embrasse de nouveau son front.

Je profite qu'elle dorme, bien au chaud contre son père, pour m'éclipser dans la salle de bains. Je prends une bonne douche froide, histoire de me remettre les idées en place. Habillée d'un short de sport et d'une brassière sous un long débardeur rose, je vais en cuisine pour sortir du frigo le petit déjeuner de Parker. Il y a un super cocktail multivitaminé, des pancakes à la myrtille et un bol de muesli. Je pose tout ça sur un plateau avant de lancer un peu de musique dans le salon. Je fais quelques œufs brouillés en plus, tout en buvant mon café, puis je ramène le tout dans la chambre.

Dans le lit, mon homme est toujours allongé sur le ventre, la tête sous l'oreiller. Ce même oreiller que San est en train de pousser, le rire aux lèvres.

— *Mmh...* Qu'est-ce que tu me veux, minus ?! grogne Parker en se tournant vers sa fille qui lui grimpe dessus.

Épaulée contre le chambranle de la porte, le plateau calé sur la hanche, j'observe les deux amours de ma vie.

— Ta mère devait pas s'occuper de toi ? marmonne Parker en attrapant sa fille pour l'asseoir sur son torse, face à lui.

Il passe ses grands doigts dans ses minuscules boucles avant de lui caresser doucement son petit nez rond, ce qui la rend encore plus hilare.

— Je l'ai fait, réponds-je en arrivant près d'eux. Elle a déjà mangé, et toi, je t'ai même ramené le petit déjeuner.

— Eh bien...

J'embrasse San sur le front, puis glisse mon index sous le menton de mon homme pour le lui relever et ainsi capturer ses lèvres des miennes en un doux baiser.

— Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter tant d'attention ? me demande-t-il, un sourire malicieux en coin.

— Une petite insomnie entre deux et quatre heures du matin.

Ma réponse est accompagnée d'un clin d'œil.

— Ah... je vois.

— Oui, tu vois très bien, je n'en doute pas.

— En même temps, avec une femme pareille dans mon lit, comment veux-tu que je résiste ? se dédouane-t-il alors que je récupère San dans mes bras.

Il attrape deux pancakes qu'il dévore en quelques secondes, son regard métallique planté dans le mien, tel un signe de défi.

— Je t'ai jamais demandé de résister, confirmé-je, en lui piquant, à mon tour, une crêpe.

Je lui lance un petit baiser dans les airs, puis tourne les talons pour aller changer San.

— Coleen Lincoln, tu sais que je déteste quand tu fais ça !

— Quand je fais quoi ?! m'exclamé-je faussement en l'observant par-dessus mon épaule.

Allongé sur le côté, les draps blancs contrastant avec sa belle peau caramel, Parker me lance un regard entendu au travers de ses longs cils noirs.

— Partir en balançant ton petit cul de droite à gauche, là... en particulier lorsque tu portes notre fille et que je ne peux pas te sauter dessus !

Je lui adresse une moue des plus badines.

— San dort chez mes parents ce soir, donc je pourrai « balancer mon petit cul de droite à gauche » toute la nuit...

Mon regard doit en dire long, tout comme mes fesses qui s'agitent avec suggestivité, sur notre prochain programme nocturne, post-combats, car Parker lève les yeux au ciel en lâchant un petit rire nerveux. Il se passe une main excitée dans les cheveux tandis que je quitte définitivement la chambre.

La musique résonne à fond dans toute la salle de sport.

Alignés sur deux rangs, le corps en sueur, le souffle court et les joues écarlates, nous sommes tous en train de subir l'assaut effréné de Dennis qui, en tant que préparateur physique, nous a concocté un méga *HIIT*¹ de quarante minutes pour, sans aucun doute, nous achever.

— Allez, un peu de nerfs, là ! nous encourage-t-il, hilare, la casquette posée à l'envers sur sa tignasse blonde et bouclée. Plus vites tes *burpees*, Birmingham !

Stan est tellement trempé que son tee-shirt paraît sortir de la machine à laver.

— Mec... attends la fin de... l'entraînement et je te jure... que je te botte le cul, râle-t-il en continuant pourtant l'exercice.

Il se relève, plie sur ses deux genoux, saute, puis redescend en pompe à grande vitesse. À ses côtés, Dennis fait de même. Il est rapide, obligeant Stan à suivre le rythme. Derrière eux, Sabrina a déjà rendu l'âme. Ma meilleure amie est allongée sur le dos, bras et jambes écartés. Habillée en rose fluo, la couleur de ses fringues rappelle celle de ses joues. Normalement, sa peau brune lui évite toute trace de rougeur, mais là, elle doit vraiment en chier.

— Je... vais crever... putain, souffle-t-elle.

— Allez, Sabrina, bouge-toi. Fais... honneur à la gent féminine, lance Stan tandis que je lève les yeux au ciel.

— Eh, je suis... toujours dans le *game* ! m'exclamé-je, essoufflée, en redescendant tout de même sur mes bras pour faire une pompe avant de sauter sur mes deux pieds pour me redresser, et recommencer l'exercice, encore et encore.

— Ça, c'est parce que tu mates le cul de ton mec ! me lance Dennis en venant se remettre sur son propre tapis de sport, face à nous.

Entre deux *burpees*, Parker m'adresse un regard faussement choqué par-dessus son épaule. Ses cheveux sont collés à ses tempes. Tout son système vasculaire ressort au niveau de son cou et de ses avant-bras en raison de l'effort cardiaque intense qu'il fait depuis plus de trente-cinq minutes.

— Quoi ?! J'ai pas le droit de... me servir de toi... pour me motiver ?! m'étonné-je en bougeant mes sourcils pour simple provocation.

— On parle pas... de sexe... pendant les... *HIIT* ! nous rappelle Jodie, aussi rouge qu'une tomate.

Sur ma gauche, elle peine à faire ses *burpees*. Elle en finit un quand Parker en fait quatre et que nous autres, commun des mortels, nous en

faisons deux. Enfin deux pour moi, trois pour Stan et Dennis. Je ne compte pas Sabrina. La pauvre gît comme une âme esseulée sur son tapis.

— Allez, on change, quarante-cinq secondes de *jumping jacks*, annonce Dennis en regardant sa montre.

— Je vais... crever, marmonne Jodie.

Moi, je profite de la « facilité » de l'exercice pour tenter de réguler mon souffle.

— Bah sinon, fous-toi derrière... Coleen et Sabrina, ça devrait.... te motiver ! ricane Stan tout en sautillant, pieds écartés puis serrés, les bras suivant le rythme au-dessus de sa tête.

— Plus que de... voir vos culs... en tout cas ! râle-t-elle. Ils sont inintéressants pour ma... personne.

— Solidarité féminine, je veux bien... te servir... de... carotte, rit Sabrina, le souffle irrégulier, en lançant un petit clin d'œil à Jodie.

La musique continue de battre son plein, en rythme avec nos souffles tronqués.

— Autant le plan à trois... ça me tente bien, autant que la troisième soit Jodie, ça me... bloquerait un peu ! explique Dennis, tout en continuant l'exercice.

— QUOI ?! Je... t'emmerde ! lâche cette dernière vexée, ce qui m'amuse.

— Je crois qu'il parlait de ta... personnalité, précisé-je. Tu connais tous ses petits secrets, je te rappelle. Il risquerait d'avoir... une panne.

— Merci, lance Dennis en me montrant de la main. Enfin quelqu'un qui me comprend.

— En même temps, c'est pas... souvent... très clair ce que tu dis... chéri, intervient Sabrina en agitant ses bras au-dessus d'elle. Et pour ta gouverne, personnellement, je me sentirais.... plus à l'aise avec une fille que... je connais et que j'estime.

— Bah, parfait... demande à Coleen, alors ! balance Jodie, hilare.

Cette fois-ci, je vois les épaules de Parker tressaillir. Dennis annonce le nouvel exercice. Le *squat jump*.

— Sérieux, vous voulez faire un plan à trois ? demande Parker à Sabrina en la regardant comme si elle était folle.

Je prends note qu'à l'inverse de nous tous, il n'est absolument pas haletant, ni même dyspnéique.

— Mais non ! s'exclame ma meilleure amie tout en faisant de simples *squats*.

Eh, Miss Curtis, les jumps, ils sont où ?

— Bon, fermez-là et descendez sur vos genoux ! râle-t-il. De toute façon, moi vivant, ma gonzesse ne fera aucun plan à trois.

— Elle en fait déjà... toutes les nuits avec... Parker et Oméga !

Ah oui, ça, c'est pas faux !

— Je t'emmerde, Jodie ! grogne-t-il tout en lui adressant un doigt d'honneur.

— Et moi, je... t'adore ! se moque-t-elle.

— Dernier exercice, le *climber mountain*, nous coupe Dennis tout en nous indiquant de nous mettre en position.

On se retrouve tous les six en pompe, bras tendus, à faire des montées de genoux dans le vide, l'une après l'autre, le plus vite possible. Ça me tire dans le dos. J'en peux plus. Vivement la fin !

— Sachez que... de mon expérience... personnelle...

— Ça y est ! s'exclame Jodie. Il va ramener sa... science.

— Donc, je disais, avant d'être... grossièrement interrompu, reprend Stan d'une voix de pimbêche, que d'après mon expérience personnelle, pour... les plans à trois... vaut mieux ne pas connaître la troisième. Histoire de ne pas la... croiser à tout bout de... champ.

— Stanley Birmingham, j'espère que... tu ne fais aucun plan à trois avec ma... belle-sœur, grogné-je.

— Seulement si elle est... OK, me taquine-t-il alors que je m'oblige à garder le cap pour ce dernier exercice.

Malgré nos essoufflements de chameau et la musique à fond, je repère aisément les grognements d'Oméga. Le pauvre... il doit en avoir marre de nous entendre jacasser. C'est le risque quand on réunit toute la meute. On est pire que des pipelettes.

— Pourquoi on dirait pas... *le* troisième, en fait... hein ? questionné-je soudainement en lançant un regard interrogatif à Stan, par-dessus mon épaule droite. Pourquoi c'est toujours... *la* troisième ?

Sabrina acquiesce d'un mouvement de tête. Tête qui rentre de plus en plus dans ses épaules à mesure que ses bras peinent à supporter son poids.

— C'est vrai ça...

— Parce que les filles sont... plus excitantes... que les mecs, souligne Jodie sur le ton de l'évidence.

— Question de... point de vue ! rectifié-je.

— Coleen... grogne mon mâle en m'accordant un petit regard d'avertissement, ce qui me fait glousser.

— Quoi ?! J'ai déjà deux amants à gérer... Jodie a raison. Je m'exprime juste sur un... fantasme caduc généré par des siècles de... patriarcat.

— Oméga, quand est-ce que tu lui... décernes la médaille de la féministe de l'année ? demande Dennis, soudainement très intéressé.

— Ferme-la, Reed, gronde mon mâle.

J'entends Stan ricaner malgré nos souffles rauques, tous mêlés les uns aux autres – si on devait juste mettre le son sans les images, on se croirait en pleine orgie.

— Heureusement qu'on parle pas de la levrette !

— STAN ! aboie Oméga.

— Et le *HIIT* est terminé ! annonce Dennis brutalement.

Je m'écroule sur le sol, à bout de souffle. Putain ! Cet entraînement m'a tuée !

— La levrette n'est pas une position de soumise, c'est pour ça.

— Sabrina a raison, relevé-je en me hissant sur un coude, ma cage thoracique au bord de l'implosion.

Au loin, j'entends un raclement de gorge. La seconde d'après le coach Anderson nous dévisage tour à tour en posant un paquet de six bouteilles d'Apurna sur le ring d'entraînement.

— On n'avait pas dit que vous deviez arrêter de parler de cul pendant les sessions de *HIIT* ? nous lance-t-il, d'une voix grave, en croisant ses bras sur son torse, habillé d'un tee-shirt de sport et d'une veste bleu scintillant.

— Si ! grogne mon mâle en nous adressant un regard noir.

— Avec vous j'ai l'impression d'être un moniteur de colonie de vacances, marmonne Anderson en lissant son épaisse moustache blanche. Bon, Oméga, en attendant que ces grosses larves se remettent de leurs émotions, fais-moi vingt minutes de corde.

— OK, Coach.

Allongée sur mon tapis de sport, le corps courbaturé, je ferme les yeux, épuisée. J'entends Parker sauter sur ses pieds, comme si de rien n'était, puis attraper sa corde pour commencer son véritable entraînement. Putain... je me demande comment ce mec peut avoir autant d'énergie ?

Face au grand miroir de la salle de bains, les fenêtres grandes ouvertes sur les ruelles bruyantes, plutôt venteuses de Chicago, je me penche sur le lavabo pour finir d'appliquer mon mascara sur mes cils clairs.

Posé sur le meuble, mon portable se met à vibrer. C'est un SMS de ma mère. Elle me dit que tout va bien avec San. Je l'ai déposée chez mes parents tout à l'heure. Le départ pour l'*Underground* est dans une trentaine de minutes.

Je me redresse, rejetant mes longs cheveux ondulés dans mon dos avant d'attraper une pince à chignon pour attacher deux mèches au-dessus de ma tête, dégageant ainsi mon visage. Mon regard vert croise celui de mon homme, aussi bleu que le plus beau des océans.

Sans le quitter des yeux, je récupère mon rouge à lèvres et en applique une légère couche sur ma bouche. J'effleure lentement ma lèvre supérieure, puis l'inférieure. Ce simple geste le fait frissonner. Je le vois. Tout son corps est saisi de spasmes.

Sur le seuil de la porte, Parker ne dit toujours rien. Il continue de m'observer, la tête inclinée sur le côté, le torse nu, huilé d'arnica. Il porte un simple caleçon noir, bas sur les hanches, ce qui met en évidence son fameux « V » qui me fait fondre de désir lorsque, assise sur lui, je me glisse entre ses cuisses musclées pour le lui lécher avant de le prendre en bouche.

Il croise ses bras épais, recouverts de tatouages dont le dernier, sur l'arrondi de son épaule droite, est le prénom de notre fille, orné de lierres et de roses.

Je démêle mes cheveux du bout des doigts, puis, poussée par la passion qui naît au creux de mes reins, j'insinue mes doigts sous ma petite robe moulante et la remonte sur mes hanches, replaçant avec une innocence feinte ma culotte en dentelle.

L'obscurité du couloir avale une partie du corps massif de Parker, tranchant avec la luminosité pâle dans laquelle je baigne grâce aux fenêtres ouvertes. Mon regard n'a toujours pas quitté le sien. Mon homme se mord la lèvre. Il se redresse, puis s'approche enfin de moi. À chacun de ses pas, mon ventre se serre et mes reins se creusent un peu plus. J'attends qu'il me touche... Qu'il me brûle de sa peau.

Mon vœu est exaucé quand sa paume remplace la mienne sur l'arrondi de mes fesses. Il me caresse doucement, son souffle venant me lécher la nuque juste avant que sa bouche n'embrasse mon épaule, sublimée d'une

fine bretelle noire. Son autre main remonte ma colonne vertébrale, entièrement dénudée, égayée d'un simple croisement de bretelles entre mes omoplates.

Contre mon oreille, je l'entends grogner tel un loup alpha. C'est le genre de son qui me creuse davantage auprès de lui, là où mes fesses se lovent un peu plus contre sa paume.

— À quoi tu penses ? demandé-je tout bas, sans avoir lâché son regard dans le miroir, ne serait-ce qu'une seule seconde.

Pour simple réponse, ses yeux quittent mon reflet. Il contemple mon dos, puis mes reins, cambrés. Sa main gauche suit le mouvement, dessinant chaque vertèbre de ma colonne du bout de ses doigts tandis que ceux sur mes fesses s'enfoncent dans la chair de ma hanche comme un terrible, mais délicieux appel au secours.

— Je regrette de ne pas être un marathonien...

— Oh... et pourquoi donc ? demandé-je en me retournant face à lui, là où mes seins, mis en évidence par un léger décolleté en forme de cœur, s'écrasent contre ses pectoraux.

— Tu sais très bien pourquoi, souffle-t-il.

Chaque parcelle de mon anatomie irradie lorsque celle-ci passe sous son radar rétinien.

Je m'humecte les lèvres, posant mes mains de part et d'autre de son cou, juste sur ses trapèzes. Du bout de mon pouce, je caresse sa clavicule. Contre mon bas-ventre, je peux sentir son excitation monter, sans doute avivée par mon parfum d'amande qu'il respire dans mes cheveux.

— Tu dis ça parce que, quelques heures avant une compétition, l'éjaculation est plutôt bénéfique chez un athlète qui fait de l'endurance alors qu'elle est nocive pour un boxeur ? murmuré-je, taquine.

Ma fièvre s'accroît entre mes reins.

— Ouais... c'est ça... me confirme-t-il, sa bouche effleurant la mienne, comme s'il se refusait à m'embrasser.

J'esquisse un sourire.

Dans certaines disciplines, comme les sports de combat, les athlètes ont besoin d'un taux important de protéines et de testostérone. S'ils baisent juste avant une rencontre sportive et qu'ils vont jusqu'au bout de l'orgasme, ils peuvent être dans un état de latence néfaste pour leur performance. À l'inverse d'autres, où, au contraire, le sexe *avant* est recommandé, et cela

dans le but de rechercher un effet relaxant pour diminuer le stress tout en augmentant la concentration.

Dans l'*Underground*, on ne souhaite pas que les *fighters* soient concentrés et détendus. Au contraire, on les veut frustrés, hargneux. Bestiaux. Au maximum de leur capacité. Ça ne m'enchant pas toujours de voir Oméga dans cette maudite cage, mais c'est le jeu. C'est notre vie. Et nous l'avons délibérément choisie. Tous les deux.

Je quitte sa clavicule du bout de mes doigts, puis retrace son sillon interpectoral avant de descendre plus au sud, empruntant ce parfait « chemin des Dames » pour glisser ma main dans son caleçon, là où j'empaume sa queue avec douceur. Ce simple contact, sensible, le fait déglutir. Il expire bruyamment par le nez, lâchant un petit grognement contre ma gorge. Il enfouit un peu plus son visage dans mes cheveux tandis que je commence à le masturber, ma paume couissant sur son membre divinement bien nervuré.

— Je te rendrai aussi doux qu'un agneau dès la fin de tes combats, d'accord, mon loup ? chuchoté-je à son oreille tout en retirant, à contrecœur, ma main de son sexe.

Je la passe le long de son dos avant de l'enfoncer dans ses cheveux pour le rapprocher de moi afin de l'embrasser à pleine bouche. Notre baiser, charnel, ô combien torride, me donne encore plus envie de lui. Je me damnerais pour le sentir entre mes cuisses, pour le sentir prendre possession de mon corps comme seul lui sait le faire.

— OK, bébé. Avant, je veux un peu plus qu'un petit *teasing*...

Sa voix gronde contre ma gorge, au point de se répercuter dans ma cage thoracique et de me faire vibrer de l'intérieur. Telle une allumette que l'on frotte et qui perd la tête, Parker m'attrape par la taille pour me hisser sur le meuble de la salle de bains. Le robinet chromé me rentre dans les reins, néanmoins plus rien n'a d'importance hormis mon mâle qui s'invite entre mes cuisses. Sa bouche glisse sur ma peau tandis que ses doigts s'accrochent à ma petite culotte pour tirer dessus et lui offrir l'accès à mon intimité.

Je me cambre de plaisir au moment où sa bouche rentre en contact avec mon sexe. Putain ! Je relâche la tête vers l'arrière, ma main plongeant dans sa tignasse brune pour le rapprocher au plus près de moi. Il me lèche avec lenteur, profondément. Exactement comme j'aime. Je geins à chaque fois

que sa langue caresse mon clitoris. Encore plus lorsqu'il le prend en bouche pour le suçoter avec ardeur.

Je vois trouble. Mon corps se spasme de plaisir, d'euphorie. Mon sang devient si brûlant dans mes veines que ça chauffe mes joues. De ma main libre, je me redresse sur le meuble de la salle de bains, puis pose mon pied droit chaussé d'un talon de dix centimètres, sur l'épaule de Parker. Je vais crever, putain !

J'ondule contre son visage, contre sa bouche. Je le supplie d'une manière peu subtile de continuer à me lécher. Il s'aventure avec douceur entre mes replis, de quoi m'inonder de plaisir sous ses assauts de plus en plus tumultueux. Du bout de la langue, avec un grognement de satisfaction, il me donne le coup de grâce, m'envoyant au septième ciel, là où un feu d'artifice bleu, rouge, violet et même jaune, explose devant mes yeux mi-clos. Terrassée par la violence et la rapidité de l'orgasme, je glisse du meuble, atterrissant dans les bras de Parker qui me récupèrent tel le poids plume que je suis pour ce mastodonte de cent kilos. Il me serre contre lui, déposant un doux baiser sur mes lèvres, encore entrouvertes d'extase. Sa bouche est luisante de mon nectar, avec un goût musqué qui ravive mes frissons.

— Autant qu'il n'y en ait qu'un de nous deux qui soit frustré, souligne-t-il de sa voix rauque, presque cassée, pendant que je reviens péniblement sur Terre, parmi le commun des mortels.

— C'était pas à moi de te faire le petit *teasing*, par hasard ? demandé-je quand même.

— Tu l'as fait... Comme ça, je ne vais pas arrêter de penser à ce que tu vas pouvoir me donner tout à l'heure.

Dans tout le champ étoilé qui me sert de paysage, je discerne ses grands yeux lumineux, noirs de désir. Puis sa bouche, bien trop gourmande, bien trop avenante.

— Putain... c'est dur de ne pas te baiser, ma louve, lâche-t-il avec nervosité.

— Je sais que c'est... (*Je baisse mon regard un instant sur son entrejambe, plus que tendue.*)... dur... Allez, va prendre une douche, histoire de calmer tes ardeurs, l'encourage-je en le repoussant avec douceur.

Évidemment, je vacille quelques secondes dès que je me réceptionne sur mes talons hauts. Je réordonne ma tenue à la va-vite, bien consciente

que je ne peux rien pour l'étiquette « *je viens d'avoir un orgasme, et alors ?* » collée sur mon front.

— En fait, t'as eu ta mère au téléphone ? me demande Parker, sous les jets d'eau. Tout va bien avec San ?

— Tout va très bien, ne t'inquiète pas, bébé. Mes parents ont eu quatre enfants, je te rappelle.

— Ouais... je sais.

Son regard en dit long, mais je ne m'en préoccupe pas. À la place, je souffle sur la paroi de la douche à l'italienne pour créer de la buée, et dessine du bout de l'index la moitié d'un cœur, de *notre* cœur. De l'autre côté, Parker imite mon geste. Son doigt mouillé, plein de savon, termine notre symbole, puis plante un baiser au milieu, ce qui me fait sourire.

— Je t'aime, murmuré-je.

— Moi aussi, je t'aime, Coleen.

-
1. High Intensity Interval Training. Entraînement fractionné de haut intensité.↩

Chapitre 14

Coleen

Les portières des deux Range Rover claquent presque d'une seule et même tonalité dans le parking où nous sommes garés, sous Rogers Park, là où se déroulent les combats de *free-fight*. L'entrée des *fighters* se situe à l'arrière, histoire d'isoler ces stars du ring de leurs fans et des spectateurs, dont l'admission principale se fait par un escalier de métro.

Dans le couloir qui nous conduit à notre vestiaire, je peux déjà sentir la chaleur se déposer sur ma peau, et la frénésie des combats alimenter ma soif de victoire. Je n'ose imaginer ce que cela doit être pour mon homme. La main logée contre ma nuque pour me garder tout près lui, l'autre tenant fermement son sac de sport, il a, comme à son habitude, une démarche fière et assurée. Dans le genre conquérant, on ne peut guère faire mieux.

À nos côtés, le reste de l'équipe nous emboîte le pas. Jodie et Stan sont en train de s'asticoter alors que Dennis semble être occupé à chuchoter je-ne-sais quelle chose salace dans l'oreille de ma meilleure amie, puisque celle-ci n'arrête pas de glousser tout en le repoussant. Le coach Anderson, lui, a le nez rivé sur son carnet de notes, noirci au crayon à papier. C'est un vieux de la vieille, comme on dit. Un entraîneur qui prend encore des notes, qui enregistre les vidéos de son poulain pour les regarder à l'infini et déceler la moindre de ses faiblesses afin de les corriger à l'entraînement. Dennis a bien essayé de lui montrer comment fonctionne un iPhone, mais rien n'y fait. Anderson laisse toute cette nouvelle technologie aux « p'tits jeunes ».

Je me détache quelques secondes de Parker pour récupérer les badges à l'entrée afin de les restituer à chacun d'entre nous. Autour de mon cou, le mien indique « *Agent sportif - VIP* » en bleu noir avec ma photo.

Mon homme remet innocemment sa main sur ma nuque. Comme s'il n'y avait pas une horde de journalistes qui nous attendait de l'autre côté du hall d'accueil.

Dès que nous passons le pas de la lourde porte en métal, je suis aveuglée par des dizaines de flashes. Ma rétine en prend un sacré coup. Par réflexe, je détourne la tête tandis que des *Men in Black* maintiennent une distance raisonnable entre les photographes et nous, évitant ainsi quelques débordements de la part de reporters trop ambitieux... ou de *fighters* trop mal lunés, aussi.

— *Oméga, une photo. Une photo. S'il vous plaît !*

— *CBS Sports souhaiterait une interview, monsieur Adams.*

— *Qu'est-ce que ça fait de revenir combattre sous la bannière de l'Illinois en tant que Legender ?*

Une demi-douzaine de journalistes s'écharpe presque pour avoir la primeur de poser leur question à Parker, cependant, celui-ci s'en cogne comme de l'an quarante. C'est ce qui me fait savoir qu'Oméga n'est pas encore sorti de sa tanière. S'il avait été là, les *reporters* auraient sans doute été comblés de bonheur.

Je ne dis rien et leur adresse un petit sourire d'excuse tout en gardant en mémoire la demande de CBS Sports. Une interview pour une grande chaîne sportive ? Je ne vais clairement pas laisser passer cette occasion. D'un signe de tête, j'indique au gars en polo bleu canard que j'ai enregistré sa demande. Je le recontacterai plus tard. De toute façon, il y a des chances que je le retrouve en train de traîner à côté du bar, tout à l'heure.

Le box qui nous est attribué n'a rien à voir avec celui de l'époque, où j'ai rencontré le loup solitaire du Michigan. Le placard à balai, à la chaleur suffocante, qui devait faire quatre mètres de long sur deux s'est transformé en un putain de vestiaire de trente mètres carrés avec une super salle de bains, douche à l'italienne et tout le bordel. Il y a même la clim' ! Sans parler des boissons énergisantes et toutes les barres de céréales, en veux-tu en voilà, qui sont fournies. C'est le défilé des grandes marques alimentaires qui ne souhaitent qu'une chose : devenir le sponsor du champion en titre de la ligue.

Il y a aussi des serviettes de sport, des draps de bain, du gel douche, du déo... un canapé, la télé... bref, un confort exceptionnel. De quoi motiver les troupes.

En vrai, c'est surtout l'équipe qui est aux anges de pouvoir profiter d'un tel « luxe ». Oméga, lui, pourrait se préparer – physiquement comme mentalement – dans les toilettes d'un avion.

La porte claque derrière nous et, à l'instar d'un balai de danse classique répété un millier de fois si ce n'est plus, chacun vaque à ses petites occupations. Sabrina sort tout son matos médical, au cas où, alors que Jodie, assise en tailleur sur la table centrale, déroule les bandes de frappes. Elles glissent doucement entre ses doigts d'experte.

Le coach a déjà tendu la corde à sauter à mon homme pour que celui-ci commence à s'échauffer tandis que Dennis allume la télé pour regarder en direct ce qu'il se passe dans la salle du ring et dans la cage. C'est bien pratique, ça !

Stan, lui, est vautré sur le canapé, pieds posés sur le rebord, la tête sur les coussins. Il textote à fond, ses pouces bougeant à la vitesse de la lumière. Il est sûrement en train de parler avec Debbie.

Je reste debout, adossée à l'un des murs, puis sors mon portable pour demander à ma mère si, encore une fois, tout se passe bien avec San et si elle a réussi à la mettre au lit. Ma copine Kate, la femme de l'Assommoir, un *fighter* ami, avait raison. Les enfants, ça devient notre pire drogue. En particulier quand ils ne sont pas avec nous.

Ma mère me rassure. Je peine à croire que San est déjà en train de dormir... J'imagine que ce sont les superpouvoirs d'une grand-mère. La seule fois que j'ai vu la mienne, j'avais sept ans, et la pauvre était complètement à l'ouest. Elle était atteinte d'Alzheimer. À un stade très avancé. Sale maladie quand on y pense. On en arrive à ne plus se rappeler le nom de ses enfants.

Je lève les yeux de mon portable quelques secondes pour m'assurer que tout se passe bien avec Parker. Torse et pieds nus, habillé uniquement de son bas de survêtement gris, il saute à la corde, face à la télé, où défilent les portraits de ses trois adversaires officiels, l'identité des deux *newbies* n'étant pas révélée par « manque d'intérêt ». Après tout, *jamais* un nouveau n'a réussi à battre un champion.

Je profite de ce moment de latence pour me connecter aux réseaux sociaux, histoire d'administrer un peu les pages de mes athlètes, notamment

celle d'Oméga dont je m'occupe à 100 %. Pour les autres, je m'assure juste qu'ils ne publient pas n'importe quoi sur leurs profils. Comme une *sextape* par exemple... ou un changement de sponsor prématuré !

Malgré la clim', que l'on met au plus bas pour ne pas souffrir de la différence de température dans la salle du ring, il règne une chaleur lourde et humide, typique du milieu de *free-fight*. Chaque recoin est imprégné d'une odeur de sueur, de sang, de vaseline. D'adrénaline aussi. Et de peur, évidemment.

Je m'apprête à ranger mon portable lorsqu'une ombre s'étire jusqu'à moi, me cachant de la lumière des néons blancs, accrochés sur le plafond, plutôt bas. Je lève les yeux de mon téléphone au moment où une grande main s'en saisit pour le jeter sur la table, contre les huiles de massage et les bombes cryogéniques. *Je vois qu'on est d'humeur impatiente, ce soir*, pensé-je quand mon regard se perd dans celui de Parker. Ses prunelles arborent à présent la couleur du métal. Un magnifique argenté qui ne laisse aucun doute possible quant à la personne que j'ai en face de moi

— Salut, Oméga, murmuré-je, un sourire en coin.

Je glisse fébrilement mes bras autour de sa nuque, puis viens déposer un léger baiser sur ses lèvres, entrouvertes.

— Comment tu te sens, bébé ? Ça va ? questionné-je.

Ses grandes mains me caressent de mes poignets à mes épaules, avant de dessiner les courbes de ma silhouette, mises en valeur par ma robe noire en tissu stretch dont la fermeture Éclair au niveau de la poitrine le fait plus que languir.

— Ouais... Viens, ma louve. Je veux te sentir près de moi.

Mon sourire s'agrandit. Je le suis jusqu'au banc, là où il s'assied, jambes écartées, face à Jodie. Il lui tend machinalement les poings pendant que je me glisse derrière lui, mes bras s'enroulant autour de ses épaules, ma pommette contre la sienne. J'observe Jodie déposer des carrés de coton sur ses articulations métacarpophalangiennes, abîmées par dix ans de combats à mains nues dans la cage. Elle lui enrubanne ensuite les mains, puis les doigts, de ses éternelles bandes de frappes élastiques, avant de faire des « huit » au niveau des poignets.

Pendant ce temps-là, je dépose de tendres baisers sur sa tempe, sa nuque. Je sens la tension monter à vitesse grand V dans son corps. Sa peau s'échauffe sous mes lèvres. Elle frémit rien qu'en pensant à ses combats.

À ses côtés, le coach lui donne ses dernières recommandations. En particulier celles qui concernent le fameux Vlad.

— Déconne pas avec lui, Oméga, OK ? Parce que de là où il vient, au fin fond de sa Russie natale, c'est déjà un champion. Il en a dans le bide et dans la cervelle. Ce n'est pas un figurant.

Oméga décroche son regard des mains de Jodie, posées sur les siennes, pour le river sur le visage d'Anderson, concentré, mais tout de même inquiet. Le petit sourire insolent qui se dessine sur la bouche de mon mâle ne rassure pas vraiment son coach.

— La boxe russe, ça existe ? demande Oméga à Dennis et Stan, installés sur les canapés.

— À partir du moment où la birmane existe, je serais tenté de dire oui, ricane Stan en jouant avec ses bracelets en cuir.

— Ouais, bah, en attendant, on parle quand même de boxe américaine, ici, rétorque Oméga, les coudes posés contre ses cuisses. Ce petit Ruskov de mes couilles, il est pas prêt de se pavaner avec sa ceinture de champion. C'est clair ?

— Les *fighters* russes sont connus pour leur patience et leur stratégie, alors sans le sous-estimer ni te foutre dans le rouge direct, prends les devants. Compris ? ordonne Anderson en se lissant sa moustache.

— Compris, Coach.

— En plus, tu devrais aimer lui taper dessus, lâche Dennis en regardant le profil de ce fameux Vlad sur son portable. Le mec, il a autant de croix gammées sur le corps que les bâtiments du IIIe Reich, tiens. Encore un suprémaciste blanc en puissance !

J'entends Sabrina *tchiper*.

— Curtis, on dirait ta mère quand tu fais ça, rappelé-je à ma meilleure amie.

Elle m'assassine de son regard aussi docile que celui d'une petite biche.

— Sous-entendu qu'avec ta gueule d'Hispanique, Parker, ce mec va s'en donner à cœur joie dans la cage, relève Jodie en attrapant son sérum physiologique.

— Détendez-vous, râle Oméga en relâchant la tête vers l'arrière pour qu'elle lui mette quelques gouttes dans les yeux. C'est juste un combat. De présélection, en plus. Et jusqu'à preuve du contraire, le champion, ici, c'est moi, pas ce trou du cul. Je vais le battre, c'est certain.

Les gars se *checkent* du coin de l'oeil. Je sais très bien à quoi ils pensent.

Je passe mes doigts dans les cheveux de mon mâle, puis lui fais tourner la tête vers moi. Nos regards s'accrochent l'un à l'autre. Je me glisse sur ses genoux, en position « koala » et croise mes jambes autour de ses hanches. Je caresse sa bouche de la pulpe de mes pouces.

— Tu vas gagner, bébé, personne ne doute de ça. Maintenant, c'est l'état dans lequel tu vas descendre du ring qui nous préoccupe. Ne le laisse pas t'atteindre et te blesser inutilement. D'accord ?

Je l'embrasse, essayant de taire l'inquiétude qui grandit entre mes entrailles comme à chaque fois que je sais mon homme dans la cage. Je suis toujours tiraillée entre l'adrénaline et l'euphorie de ces moments où il va en ressortir victorieux, et l'angoisse, la terreur, de penser qu'un jour, peut-être, il n'en redescendra pas sur ses deux pieds. À l'instar de mon frère.

Comme pour me rassurer, Oméga enlace ma taille. Il me serre tout contre lui avant de venir me lécher doucement la bouche, m'offrant ainsi son plus beau baiser : celui d'un loup pour sa femelle.

— Je gère, ma louve.

Il m'embrasse une nouvelle fois, puis me fait quitter ses genoux.

— Allez, va t'installer. Je veux te voir à ta place quand je suis sur le ring. C'est le meilleur moyen de me garder concentré.

— OK, fais attention à toi. Je t'aime.

Je l'embrasse à mon tour, ma langue roulant sur la sienne à mesure que mon cœur choque ma poitrine. Sa main glisse dans mes cheveux, puis le long de ma colonne vertébrale avant de terminer sa course sur mes fesses qu'il empoigne sauvagement. Sa bouche ripe sur la mienne en un sourire amusé.

— Dépêche-toi, bébé, sinon, y a des chances que tu finisses à quatre pattes, et là... je serais plus aussi performant sur le ring.

Je lève les yeux au ciel tout en lui collant une petite droite dans l'épaule, ce qui le fait rire. Quel obsédé !

Je quitte le vestiaire avec Stan, mon *bodyguard* de l'*Underground*. Du moins jusqu'à ce que Varenko reprenne ce poste quand on sera en tournée. Stan pourra alors faire un peu de *sparring* avec Oméga avant les combats.

— Je suis étonné que tu n'aies pas *déjà* fini à quatre pattes, toi, ricane Stan pendant que nous arpentons les longs couloirs bétonnés, direction la salle du ring.

Je lance un regard noir au parrain de ma fille.

— Je laisse Oméga me parler comme ça parce que c'est mon mec, mais toi... répète un peu ça et je te jure que je te fous une *vraie* droite, répliqué-je, menaçante, ce qui fait rire cet imbécile aux éclats.

Comme pour me narguer, il me serre contre lui tout en me pinçant les côtes dans le but de me chatouiller. Évidemment, je me défends en lui balançant mes petits poings dans le ventre.

— J'aime tellement t'emmerder, me dit-il en me relâchant enfin. Je ne sais pas comment l'expliquer.

— Parce que tu es un casse-couilles de première ! Voilà !

Nous remontons le couloir, la salle du ring n'étant qu'à quelques mètres.

La musique électro est envoyée au maximum des capacités de l'enceinte. Plus on se rapproche de la porte qui donne accès à la grande salle, plus mes tympan vibrent.

Avec Stan, on continue de se chamailler.

Une fois dans la salle du ring, je mets quelques secondes à m'habituer à cette agression visuelle ainsi qu'auditive. La musique réduit mon oreille interne à l'état de cendres, sans parler de cette odeur qui me soulève le cœur avant de le faire battre à tout rompre. Puis, il y a toute cette marée humaine comme une tache de sang noir qui grossit, encore et encore, autour du monstre d'acier qu'est la cage de l'*Underground*.

Nous avançons de quelques mètres, direction l'imposant bar, entièrement construit en verre, afin de se boire un petit *gin tonic* pour se rafraîchir et, surtout, pour patienter. S'il y a bien une chose que je déteste faire ici, c'est attendre.

Je m'apprête à reprendre Stan sur l'une de ses boutades misogynes, sachant que, en réalité, ce mec est tout sauf macho, quand un mastodonte, habillé en noir des pieds à la tête me percute de plein fouet, m'arrachant presque l'épaule gauche au passage.

— Eh ! m'exclamé-je.

— T'es sérieux, mec ! aboie Stan. Enlève tes lunettes de soleil, Ducon, tu verras peut-être mieux où tu mets les pieds !

L'homme en question doit bien avoisiner le mètre quatre-vingt-dix pour le même poids. Grand, baraqué, de sombres tatouages celtiques sur les bras, il porte une casquette dont la visière dissimule une partie de son visage,

plutôt rectangulaire, habillé d'une courte barbe. Ses lunettes de soleil me font arquer un sourcil. Qui est ce mec ? Il se prend pour qui ?

Je m'attends à ce qu'il se répande en excuses, en particulier lorsque je devine son regard traîner sur ma silhouette et plus longuement sur mon badge, mais non. Cet imbécile esquisse un sourire, nous adresse un simple signe de la main, puis tourne les talons, continuant son chemin dans le tumulte des spectateurs qui grouillent tout autour de nous.

— Il se fout de ma gueule, là ? râle Stan. *EH, CONNARD, JE TE PAR...*

— Laisse tomber ! le coupé-je en le retenant par le bras. Laisse tomber... inutile que ça parte en bagarre.

Un peu plus loin, le mec se retourne vers nous, ses cheveux bruns dépassant de sa casquette. Il m'offre à nouveau un sourire, le genre qui me glace presque instantanément, puis disparaît définitivement dans la foule qui s'agglutine autour du ring telles des abeilles sur un pot de miel.

Figée sur place, j'enregistre à peine ce qu'est en train de me dire Stan. Ce mec-là... je l'ai déjà vu. Par contre, où ? Je n'en ai aucune idée.

— Oh, oh, ça va, C ? me demande Stan en agitant sa main devant mes yeux. Il t'a fait mal ?

— Quoi ?! Non, pas du tout, le rassuré-je en secouant la tête pour retrouver mes esprits. C'est qu'un pauvre type, rien de plus. Allez... j'ai soif, et je veux un *gin tonic*. Tout de suite.

Je lui signale de me suivre, néanmoins Stan ne peut s'empêcher de laisser traîner son regard dans la foule, plus ou moins colorée en fonction de la couleur des *fighters* que supportent les fans. Il y a deux ans, le rouge était à l'honneur. À présent, c'est une belle voie lactée qui tourbillonne autour du ring. La plupart des gens – des femmes surtout – portent de l'argent, la nuance d'Oméga. Évidemment j'en suis très fière. Un brin jalouse même si je gère de mieux en mieux ce sentiment. Comparé à Parker.

— Stan ! appelé-je. Oublie, d'accord ? On s'en fiche.

— Mouais... t'as raison, marmonne-t-il avant de se tourner vers moi, reléguant définitivement cet incident dans un coin de sa tête. D'ailleurs, tu veux pas changer de cocktail un peu ? Un petit Cuba libre, ça te tente pas ?

— Non ! ris-je. Le gin to', c'est ma drogue.

Il n'y a pas moyen. Désolée, Stan.

Première rangée, septième siège sur la gauche. C'est *ma* place.

C'est la mienne depuis la toute première fois où mon chemin a croisé celui du loup solitaire du Michigan.

Ici, je suis pile dans son axe de vision quand il est sur le ring. Et il est, bien sûr, pile dans le mien. Je ne loupe rien de ses performances. De ses jeux de jambes, de la complexité de ses enchaînements ni de son célèbre uppercut, celui qui parvient à terrasser ses adversaires en seulement quelques secondes. J'ai déjà vu mon mâle gagner un combat en un *round* de dix-sept secondes rien qu'avec cette attaque. De quoi ravir la compétitrice et amoureuse de la boxe que je suis. Sans parler de la femme, conquise par l'homme.

Sur ma droite, Sabrina me file un coup de coude dans les côtes. Elle me montre d'un signe de tête le petit jeune d'à peine vingt ans qui va, d'ici quelques secondes, affronter mon mâle.

— Je parie que son nom c'est Hulk, me lance Sabrina, un brin moqueuse. T'as vu son teint ?

— Tu ferais pas la maligne si c'était à ton tour de monter là-dedans, souligné-je, un sourire tout de même au coin des lèvres, en désignant l'imposante cage de l'*Underground*, dont les mensurations équivalent presque à une pièce à vivre d'une maison.

— C'est sûr ! En même temps, je suis assez saine d'esprit pour ne jamais me retrouver là-dedans.

— Tu t'es bien retrouvée assise *ici*.

— La faute à qui ?! ironise-t-elle alors que je me mets à rire.

— Ouais, mais grâce à moi, t'as un super job et un super mec !

— C'est vrai...

Elle me lance un clin d'œil tout en passant sa paume dans les cheveux de Dennis, installé près d'elle, occupé à discuter avec Stan au sujet de ce fameux Vlad. Qu'est-ce qu'ils ont tous avec ce *fighter*, putain ? Bientôt, on va m'annoncer que dans la série qu'est l'*Under*, il remplacera le Constrictor de la saison 1 et le Mexicain de la saison 2.

Je vois Dennis attraper la main de Sabrina dans la sienne, puis, toujours en parlant avec Stan, lui embrasser la paume, ce qui me fait sourire.

Le volume de la musique diminue soudainement. Les basses se font plus souples et les projecteurs se tournent exclusivement sur le ring, annonçant ainsi la venue du *speaker* dans la zone de combat. Vêtu d'un pantalon à pinces, d'une chemise rose et de baskets fluorescentes dont la

semelle s'illumine, il indique la prochaine rencontre. Dès que de ses lèvres s'échappe le mot *Oméga*, j'entends des hurlements éclater tout autour de moi. Les cordes vocales de, je pense, quatre-vingts pour cent de la gent féminine se libèrent en une seule et même tonalité, à savoir celle d'un cri hystérique qui, à s'y méprendre, pourrait ressembler aux pleurs d'un enfant de trois ans qui vient de se coincer le doigt dans une porte, ou une cane se faisant assaillir par une demi-douzaine de canards en pleine saison des amours.

— Elles ont de la voix, relève Sabrina, un sourcil arqué.

Moi, je mate tranquillement mes ongles fraîchement vernis alors que plusieurs flashes égayent mon visage.

— Ces photographes, je les boufferais bien au petit déjeuner, marmonne Dennis.

— Ça te changera de ta petite figue sucrée ! ricane Stan alors que Sabrina éclate de rire.

— Tu parles de moi, là ?

— À moins qu'il ait une autre nana, je crois pas.

— Ferme-la, Stan, soupire Dennis, un sourire tout de même au coin des lèvres.

Sur le ring, le *speaker* appelle les prochains combattants. Il commence, comme le veut la tradition, par le petit nouveau. Un certain Nigel Galls.

— Il n'a pas de surnom, pas de profil ? me demande Sabrina, surprise, alors que je fais « non » de la tête, constatant que les écrans géants qui surplombent la cage ne font défiler aucune image du *newbie*.

— Ils ne sont pas obligés d'en avoir un. Ils ne pèsent pas assez dans le *game*, précisé-je. Les *Sharks* s'en foutent. C'est de la chair à canon, c'est tout.

— Gabe en avait un, pourtant.

— Gabe est un Lincoln. tout le monde voulait le voir à l'œuvre.

— Ceux qui ne se donnent pas de surnom, c'est qu'ils se croient perdant d'avance. Ils n'imaginent pas leur victoire, déclare Dennis en tirant sur la visière de sa casquette. Les pauvres, ils ont à peine mis un pied dans la cage, qu'ils savent qu'ils seront là pour au moins deux ou trois ans...

Comme un chien attaché à sa niche par une chaîne en acier, pensé-je en esquissant une grimace. Ç'a été le cas pour Parker... quand il avait dix-huit ans. Il a mis presque trois ans à se faire un nom et une place parmi les

fighters de New York, puis encore trois autres années pour se hisser dans le top 10. Ce n'est pourtant qu'à vingt-six ans qu'il est entré dans la Légende.

Le *newbie* n'en mène pas large. Plutôt grand, les épaules carrées, une silhouette qui laisse deviner des heures à soulever de la fonte en musculation, on sait tout de même qu'il va se faire dévorer sans même lever le petit doigt.

— Je ne vois vraiment pas l'intérêt de la ligue de foutre un champion en face d'un bébé *fighter*. Sérieux, râle Sabrina en s'imaginant sans doute à quoi va ressembler la tête de ce pauvre Nigel en sortant de cet enfer.

— Ça leur met la pression, explique Stan, avachi sur son siège, les bras croisés, le pied droit posé contre la rambarde de sécurité. Ça confirme leur position dominante sur ces pauvres gars. En mode, « Nous sommes tout, vous n'êtes rien ! » Au mieux, il découvre un nouveau talent et ils peuvent miser dessus. Sinon, ça leur fait une tête en plus à démolir pour entraîner les champions. Ce petit con a de la chance, Parker aime bien les *newbies*. Il ne leur met pas trop la pâtée. Il les laisse respirer. Un peu...

— C'est parce qu'il a une certaine éthique, souligné-je, plutôt fière.

Parker Adams n'est pas qu'une grosse brute qui ne sait pas se contenir. Il peut l'être, comme n'importe quel *fighter* dont la vie est régie par la violence depuis toutes ces années, mais la plupart du temps, quand Oméga est « tranquille », c'est un homme réfléchi, patient, responsable et dont la loyauté n'a d'égal que son honneur.

Le *speaker* poursuit sa présentation. Il appelle à son tour mon loup dans la zone de combat... Moi qui croyais avoir subi la pire des épreuves pour mes pauvres oreilles, ce n'est rien comparé aux lamentations plaintives et aux exclamations surexcitées que j'entends lorsque les portes du vestiaire, à vingt mètres du ring, s'ouvrent sur la stature impressionnante de mon mâle. Il est encadré par Jodie et le coach. Sa silhouette, sublimée par les projecteurs, est dissimulée par une sorte de fumée argentée, histoire d'encore plus souligner sa suprématie et son titre de champion. Il y a des lumières de partout, et je m'attends bientôt à une explosion de confettis et de paillettes... Honnêtement, c'est n'importe quoi. C'est un athlète de haut niveau, pas un chanteur de rock.

— J'en peux plus de cette ligue, bougonné-je. Tu vas voir qu'un jour, ils vont vouloir le maquiller pour aller combattre.

Les gars se mettent à rire. Néanmoins, ils savent que j'ai raison. L'*Under* pousse le vice à l'extrême.

Pourtant, je dois bien avouer que son entrée dans la salle du ring me laisse toute pantelante. Je peux critiquer le millier de gonzesses qui se liquéfient sur leur siège, j'en fais clairement partie. Je deviens haletante, moite et toute fébrile lorsque je le vois descendre le long corridor qui lui est réservé, en mode gladiateur pénétrant dans l'arène. Ses épaules roulent au rythme de ses pas. Ses mains sont entièrement bandées d'argent, des doigts jusqu'à la moitié de l'avant-bras.

Ici, je dois peut-être le partager visuellement avec tout le monde, en revanche, une fois les combats terminés, ce beau gosse n'appartient qu'à moi.

Nos regards se croisent au moment où il arrive dans son carré de préparation. Mon coeur s'accélère. Ma respiration s'emballe. Je lui envoie un baiser dans les airs alors qu'un sourire s'invite sur ses lèvres. Il m'adresse un petit clin d'œil arrogant avant de me le renvoyer, faisant ainsi jaser le public et le *speaker*.

— *Oméga est plus que chaud, ce soir !* hurle ce dernier dans le micro.
Le sera-t-il tout autant dans la cage ? À votre avis ?

— *Ouiiiii !*

— *J'ai rien entendu !*

— *OUIIIII !*

Nos regards sont toujours ancrés l'un dans l'autre. Nous ne rompons le contact visuel que lorsque Jodie lui étale une seconde couche de vaseline sur ses pommettes et ses arcades sourcilières, les zones les plus fragiles de son visage.

— T'as toujours ton implant contraceptif, C ? Parce qu'il y a des chances que dans neuf mois, San soit grande sœur ! ricane Dennis.

— Laisse mon utérus tranquille, Reed ! Et occupe-toi de celui de ta nana, OK ?

— Ah non, moi, le mien est déjà colonisé par un stérilet ! s'exclame Sabrina, en croisant ses longues jambes habillées d'un jean noir. Désolée, la place est prise.

— Je suis pas jaloux ! Vraiment, rassure Dennis, le teint soudainement blême.

Ah, les mecs, tous pareils... Ils ne veulent pas de bébé jusqu'au moment où cette envie de « reproduction » devient une obsession !

Je reporte mon attention sur le ring, là où l'arbitre invite chacun des combattants à monter dans la cage pour venir se *checker* en guise de respect

et de bienveillance. Bienveillance... Ce mot me fait rire. Parce que je n'ai clairement pas l'impression qu'il y en ait beaucoup quand deux mecs bourrés de testostérone et d'adrénaline s'écharpent dans une cage de neuf mètres cinquante de diamètre.

Oméga a à peine posé un pied sur le ring qu'il adresse un petit sourire amusé au *newbie*. Leurs poings s'entrechoquent pour valider le combat. Le pauvre Nigel transpire tellement que ça goûte sur les tatamis.

— Il va se pisser dessus, marmonné-je.

— Je me pisserais dessus, moi aussi, m'avoue Sabrina.

La cloche résonne bruyamment dans toute la salle, annonçant ainsi le premier round. Le premier sur trois, sachant que, de toute façon, pour ce genre de rencontre, il n'y en a toujours qu'un seul. Parker est patient, certes, mais il ne faut pas abuser non plus. Il ne les laisse jamais « respirer » plus de deux minutes.

Déjà quatre combats sur cinq de gagnés !

Ce soir, le loup solitaire du Michigan est déchaîné. En même temps, existe-t-il un moment où il n'est pas... surexcité, à fond, emballé, sous adrénaline, enflammé, exalté... et j'en passe ?! Je ne crois pas.

Debout sur mes hauts talons argentés, je hurle à m'en éclater les poumons. Survoltée moi aussi par toute cette excitation, les mains de part et d'autre de ma bouche, je crie mes encouragements à mon mâle qui remporte son deuxième combat « officiel ». Gunter descend de la cage en titubant, l'arcade sourcilière bousillée, du sang plein le visage. Le *fighter* de Boston vient de se faire lessiver en deux rounds. Il se tient anormalement l'épaule gauche alors que son staff saute sur lui pour le prendre en charge et le ramener dans son box.

Sur le ring, martelant le sol d'un pas victorieux, Oméga fait le beau. Il sautille partout, tel un jeune loup tout fou qui parade. Les bras levés en signe de triomphe, il se fait applaudir, acclamer même, par la foule en délire. Il hurle à la mort, la tête rejetée en arrière, la gorge déployée, ce qui accroît encore plus la frénésie de ses fans qui s'agitent dans tous les sens.

Il finit par s'arrêter juste devant moi. Je me sens soudainement toute nerveuse sur mon siège. J'aime être au centre de son attention, c'est vrai, j'adore voir dans son regard que personne d'autre, à part moi, n'existe dans

son esprit. Peut-être pas quand trois caméras et au moins dix appareils photos sont braqués sur nous.

Malgré la taille des grilles, Oméga touche aisément le sommet. Ses mains s'accrochent au grillage, juste au-dessus de sa tête, ce qui étire ses bras et son torse, mettant ainsi en relief l'intégralité de ses muscles, gorgés de sang, luisants de sueur et de vaseline. Sa respiration est un poil saccadée. Ses côtes s'élèvent mécaniquement tandis que son diaphragme se creuse. Il est essoufflé, c'est sûr. Néanmoins, je connais mon mâle. Il a encore de l'énergie en réserve. Beaucoup. Tant que la veine au niveau de son front n'est pas apparue, c'est qu'il n'a toujours pas atteint sa *red zone*.

Son aura magnétique, brûlante, m'englobe et m'attire en son sein. J'ai l'impression d'être la princesse dans sa grande et haute tour. Pourtant, je ne me suis jamais sentie aussi libre depuis qu'il est ma tour.

— Tant de phéromones, comment résistes-tu, Coleen ? se moque ma meilleure amie.

Qui a dit que j'y parvenais ?

Ses yeux gris s'accrochent aux miens. Mes joues rosissent malgré mon sourire fier lorsqu'il tend son index vers moi avant de pointer son propre cœur, puis de m'envoyer un petit baiser dans les airs. J'entends des cris derrière moi. Inutile de lever le visage vers les écrans géants. J'imagine que cette séquence y défile en boucle.

— OH ! Moi aussi je veux un bisou, bordel ! s'exclame Stan, hilare.

Il n'obtient qu'un doigt d'honneur comme simple réponse de la part d'Oméga, ce qui le fait encore plus rire.

Mon mâle retourne au centre du ring, là où il se remet à sautiller pour ne pas refroidir ses muscles, attendant *patiemment* que son prochain adversaire se présente. Celui-ci arrive au bout de deux minutes. Je ne peux m'empêcher de le dévisager de mon regard surpris alors qu'à mes côtés, j'entends Sabrina s'étouffer.

Le fameux Vlad est à peu près d'un gabarit similaire à celui de Parker, avec quelques centimètres et kilos en moins quand même. Le crâne rasé, deux yeux bleus, un nez cassé, un simple trait en guise de bouche, une peau ivoire en dépit de la dizaine de croix gammées qui s'entortille sur son corps, celui que l'on appelle le Ruskov paraît sortir tout droit d'un film historique faisant l'apologie des Nazis, voire de la suprématie blanche. De quoi ravir Parker, j'imagine. Encore plus lorsque, du coin de l'œil, mon mâle le voit s'attarder sur Jodie et le coach, avant de tourner ses yeux polaires sur notre

rangée. Mon regard croise le sien, glacial, moqueur, méprisant aussi. Celui-ci s'arrête, non pas sur mon visage, mais sur celui de ma meilleure amie. Il revient se poser sur mon loup, qui, à présent, lui fait face malgré quelques mètres de distance. Chacun dans leur zone de « confort », ils se toisent longuement, faisant ainsi monter la tension, l'adrénaline et la chaleur dans la salle du ring.

— Je condamne la violence sous toutes ses formes, certes, et souvent je me demande ce que je fous ici même si j'adore mon job, par contre, là... J'espère qu'Oméga va bien lui faire bouffer ses morts à ce connard, grogne Sabrina en se tassant, bras croisés, sur son siège.

— Vu sa tête, il ne va pas le louter, dis-je d'une voix sombre.

Oméga assiste aux dernières recommandations d'Anderson tandis que Jodie vide sa bombe cryo sur son torse et ses côtes. Mon mâle a un regard de tueur. Je devine qu'il n'écoute son coach que d'une oreille. Toute son attention est rivée sur Vlad, de l'autre côté du ring, occupé à cracher son chewing-gum à même les tatamis. Trou du cul, va !

— On serait au Madison Square Garden, rien que pour ça, Oméga aurait fait une petite entorse au règlement pour lui encastrer la tronche par terre, râle Dennis.

J'acquiesce de la tête. Le MSG est *le* royaume d'Oméga. New York, son territoire. Je n'oublie pas que si on est à Chicago pour cette saison, c'est uniquement pour moi. Pour que je puisse être présente pour mon père.

L'arbitre monte à son tour dans la cage. Autour de son cou s'agite un sifflet qui lui sert à annoncer les fautes et les temps morts. C'est l'un des rares sons, avec celui de la cloche des rounds, qui rythme les combats.

Oméga et Vlad sont invités à se serrer la main. Contre toute attente, le Ruskov décline ce qui cause une huée générale dans le public. J'arque un sourcil. C'est la première fois que je vois un *fighter* refuser de faire ça. Je veux dire, même le Constrictor s'y pliait.

— Il vient de signer son arrêt de mort, marmonne Stan, nerveux.

L'arbitre réprimande le *fighter* au short tricolore, le menaçant d'un blâme pour non-respect du règlement et manque de *fair play*. Je t'en foutrais du *fair play* avec un merdeux pareil !

Oméga, lui, attend patiemment que Vlad se plie à cette formalité. Il tient sa première victoire sur son adversaire. Avec son teint de latino, mon loup sait qu'il fait partie des personnes que des gens comme Vladmir Iliev souhaiteraient voir disparaître de la Terre. Je pense qu'après mon ex et les

mecs violents envers leur femme ou leurs gosses, les connards racistes sont ceux que Parker Adams aime le plus défoncer dans la cage.

Le Ruskov accepte finalement, au bout de la deuxième intervention de l'arbitre, de *checker* Oméga. Leurs poings ont à peine le temps de se frôler que Vlad arme son poing droit pour balancer un putain d'uppercut dans la mâchoire de mon mâle. *BORDEL !* Je pousse un hurlement de surprise au moment où, les réflexes aiguisés à l'extrême, Oméga lève son bras pour protéger son visage et réceptionner l'onde de choc dans le biceps plutôt que dans la pommette.

Le cœur battant à tout rompre, les intestins serrés, je vois l'arbitre s'interposer tout de suite entre les deux *fighters* pendant que les coachs courent sur le ring pour attraper leur poulain et les faire reculer. Anderson a juste le temps d'empoigner les poings d'Oméga pour éviter qu'il ne trucidé son adversaire alors que le premier round n'a même pas encore sonné.

— *OUUUUUUH !*

— *TRICHEUR !*

— *SALE TRICHEUR !*

— *Exclusion ! Exclusion ! Exclusion !*

— *Il a pas le droit de faire ça !*

— *SORTEZ CE TRICHEUR !*

Le public se déchaîne, continuant de huer le Ruskov, à peine pénalisé pour son attaque en dehors d'un round. Il ne reçoit qu'un blâme, ce qui me met hors de moi. Juste un blâme, sérieusement ?!

Si la tension était déjà montée d'un cran à leur arrivée sur le ring, là, elle est devenue explosive. Oméga est de la dynamite. Son regard est celui d'un loup fou. Il serre tellement les dents que je crains que cela ne brise son protège-dent. D'ailleurs, il vérifie qu'il soit bien installé ce qui fait ricaner Stan.

— Ce connard aurait jamais dû faire ça. Oméga va lui faire bouffer le sol ! Je crois qu'il n'a pas compris à qui il avait affaire.

Les coachs quittent le ring. Le climat est tendu. L'air, à peine respirable. Oméga et Vlad se tournent autour, en chien de fusil. La cloche retentit alors bruyamment.

Le combat est lancé. Attention à la castagne !

Chapitre 15

Coleen

Dring !

Le bruit strident de la cloche qui annonce le premier round a à peine le temps de résonner dans toute la salle du ring, bétonnée du sol au plafond, que je vois Oméga charger son adversaire. Il part pleine balle, remonté à bloc pour aller casser du Russe.

Sous les hurlements encourageants, mais perçants du public, à commencer par moi-même qui sautille comme une furie sur mes pieds, mon mâle lui assène un front kick phénoménal, ce qui met ce connard de Vlad en *très* mauvaise posture. Rares sont les fois où Oméga se sert de techniques de boxe thaï. Ça surprend toujours.

Le *fighter* tricolore n'a pas le temps d'encaisser l'assaut. Il se prend le coup de pied en plein dans le torse, ce qui le propulse un mètre en arrière, contre l'une des grilles de la cage. On dirait la scène dans le film 300 !

Partiellement assommé, Vlad se relève tout de même en titubant, crachant un molard ensanglanté de la taille d'un œuf. De l'autre côté du ring, mon loup est ovationné par la foule. Bras ouverts vers son public, il hurle à la mort, encensé par l'adrénaline, drogué à l'endorphine et autres hormones excitantes que son corps produit en masse.

— *Oméga ! Oméga ! Oméga !*

Ce chant, c'est le sien. Celui qui lui donne des ailes. Celui qui lui file les crocs, qui lui fait bomber le torse, courber la tête et rentrer dans le tas.

Il attend *gentiment* que Vlad se remette debout, juste pour avoir ce plaisir de le recoller au tapis. À mon avis, Oméga va prendre les trois rounds complets rien que pour le défoncer, encore et encore. Ou peut-être seulement deux, histoire de ne pas lui donner l'illusion de tenir la cadence.

De nouveau en appui sur ses pieds, Vlad protège son angle mentonnier de sa gauche tout en balançant son poing droit sur le visage de Parker. Dans la cage, les coups pleuvent et retentissent, aussi forts que la pluie en pleine tempête. *Bim bam boum !* Ça se répercute dans toute la salle, jusqu'à ma cage thoracique même. Mon cœur s'emballe, ma respiration devient douloureuse. Je croise mes doigts contre mes lèvres, priant silencieusement tandis que le combat continue. Poings serrés, tête baissée, les *deux fighters* ne lâchent rien. Leurs corps sont transpirants de sueur et de sang, les droites, gauches se raccourcissent à mesure qu'ils se rapprochent l'un de l'autre, au point d'avoir leurs fronts presque collés.

À plusieurs reprises, l'arbitre les sépare, leur signalant l'acharnement, seulement les deux s'en foutent royalement. Oméga enchaîne plusieurs jabs pour repousser Vlad dans la zone de combat cependant, Anderson a vu juste, celui-ci en a dans le bide. Ses appuis au sol sont parfaits. Les chevilles fixes, les genoux solides, pliés de surcroît, il ne tangué pas. Son équilibre est impressionnant, néanmoins, il en faut plus pour faire renoncer Oméga. Certes, sa stabilité reste un poil fragile, car il change très souvent de rythme, mais la puissance de ses coups est inégalable.

Droite, gauche, bolo-punch... Vlad tente tout un enchaînement complexe visant, *in fine*, à atteindre les côtes d'Oméga. Mon loup les contre en se décalant, toujours au dernier moment, sur sa droite. Sauf qu'il se retrouve coincé contre la grille de la cage. Ce connard de Ruskov profite du fait que ses manœuvres sont limitées pour lui asséner un uppercut féroce. Oméga n'a pas le temps d'esquiver. Il le reçoit en plein dans le citron ! Je me mords instantanément les doigts.

Mon cœur se serre. Je lâche un juron !

Je vois sa tête partir sur le côté, s'éclatant contre l'un des poteaux de l'octogone.

J'ai mal partout.

Le public scande le chant d'Oméga alors que Vlad se déchaîne sur lui. Il prend ses côtes basses pour son punching-ball. *Bam, bam, BAM !* Il frappe de plus en plus vite, de plus en plus fort.

— Allez, Oméga ! Vas-y, bébé, défonce-le ! hurlé-je, transpirante d'inquiétude.

Ma robe me colle entre les omoplates et sous les seins. J'en peux plus !

Sur les écrans géants, je vois les secondes défiler pour le premier round. Plus que trente... *Merde !*

Le Ruskov continue de martyriser Oméga. Mon mâle encaisse. Encore et encore. De là où je suis, j'aperçois ses muscles intercostaux et ses obliques se contracter pour protéger ses côtes et ses organes digestifs. Sa taille se creuse, s'incline. Rien ne le fait courber, mon homme reste debout.

— Putain, je vais avoir du taf, marmonne Sabrina, angoissée elle aussi.

Ma meilleure amie se ronge les ongles, secouant ses jambes comme une petite vieille atteinte de Parkinson.

Sans voir le regard d'Oméga, je sais qu'il doit être plus que noir.

Une fois n'est pas coutume et qu'importe le *fighter* face à mon mâle, celui-ci croit toujours qu'il peut l'avoir à l'usure. *Erreur fatale...* Sur le ring, personne ne peut encaisser aussi bien que le loup solitaire du Michigan.

Trop confiant, Vlad relâche ses appuis. Son offensive perd en puissance. C'est léger, néanmoins suffisant pour qu'Oméga pivote sur son pied, balançant un crochet en plein dans l'oreille du Russe qui le fait instantanément lâcher prise.

La cloche retentit au moment où il tombe à genoux par terre en hurlant, la main contre son oreille.

Le temps mort de soixante secondes débute alors.

Ni une ni deux, Jodie est déjà sur Oméga pour lui glacer les côtes et le torse avec sa bombe cryo qu'elle vide entièrement. Ne tenant plus en place, je saute sur mes pieds direction le carré de préparation. Je pousse au moins dix personnes, montre mon badge aux deux armoires à glace qui font le pied de grue, puis accède au carré d'Oméga.

Je n'arrive pas à me contenir. Je veux le toucher. J'en ai besoin.

— Ça va, bébé ? murmuré-je en attrapant sa main, bandée, poisseuse de sueur et de sang, dans la mienne. Comment tu te sens ?

Je jette un regard sur le décompte. Encore vingt-cinq secondes de pause.

Jodie sort des compresses glacées pour les lui passer sur le visage et nettoyer son nez. Ça saigne... ça inonde ses lèvres, son menton, sa gorge aussi. Je ne m'en étais pas rendu compte de là où j'étais assise.

Pourtant, mon loup m'adresse un clin d'œil qui se veut rassurant. Il me caresse délicatement la joue du dos de sa main, toujours prisonnière de la mienne.

— Au top, me dit-il d'une voix rauque, un brin grésillante.

Dring !

— C'est l'heure, annonce le coach en lui faisant un signe. Vas-y. Et fume-le, ce fils de pute !

— Ouais, promet-il avant de me lancer un dernier regard par-dessus son épaule. Toi, ma louve, ne bouge pas. Je reviens dans moins de dix secondes.

J'arque un sourcil. *De quoi ?*

Les yeux emplis de hargne de s'être fait, à son tour, avoir, le Ruskov semble remis de sa douleur à l'oreille. Il remonte sur le ring, paré pour le deuxième *round* qui commence. La scène se déroule au ralenti. Comme dans un film, je vois Oméga prendre de l'élan, lever le bras, plier le coude, serrer son poing et... passant d'un appui arrière à un vers l'avant, il balance son uppercut le plus puissant dans la mâchoire du Ruskov qui n'a même pas le temps d'esquiver l'attaque. Le bruit du choc fait presque vibrer les grilles. Vladimir Iliev tombe raide dans la cage. Le K.O. est annoncé... au deuxième *round*, à la neuvième seconde.

L'instant d'après, perdue dans le brouillard de flashes d'appareils photo, de fumée, de spots lumineux, la silhouette du loup solitaire du Michigan se découpe dans la lueur artificielle de cette fin de combat. Il avance vers moi, triomphant, insolent, le regard tout de même grave.

Ses grandes mains m'attrapent par la taille pour me ramener brusquement contre lui. Par réflexe, j'enroule mes bras autour de sa nuque, remerciant le ciel pour ce triomphe. Et pour avoir récupéré mon mâle en un seul morceau.

— Moins de dix secondes, se sent-il obligé de me préciser alors que le public hurle sa victoire. Tu vois, j'avais raison.

Je soupire, rassurée. Je m'humecte les lèvres, mes doigts venant décoller ses boucles brunes de ses tempes trempées de sueur. Il n'a pas encore vu à quoi ressemble l'hématome qui s'étire sous son œil droit.

— T'es dingue... mais je t'aime aussi pour ça, Dieu du ring...

— Je t'aime aussi, Déesse de mon cœur.

Je souris, ferme les yeux, puis le presse contre moi malgré la transpiration, le sang, la vaseline. Je m'en fous.

Bordel de merde... Moi qui espérais une saison tranquille, je crois que l'on vient de croiser celui qui sera son principal adversaire cette année !

La porte de l'appartement claque derrière nous.

Suspendue à la bouche de mon homme, je peine à retirer ma veste. Je me débats avec les boutons tandis que ma langue glisse fébrilement contre la sienne. Je l'embrasse à pleine bouche, fiévreuse, les reins en feu.

Parker lance son sac de sport sur le module de la cuisine avant de nouer ses mains à mes hanches. Il délaisse mes lèvres pour venir s'aventurer dans mon cou. Mes ongles griffent son cuir chevelu à mesure que je me cambre entre ses bras robustes. Je le désire tellement que j'ai les genoux qui tremblent.

Sa langue défile sur ma clavicule avant de plonger entre mes seins, ses paumes me soulevant contre lui, là où j'enroule mes jambes autour de sa taille.

— Embrasse-moi ! ordonné-je en nouant mes doigts dans ses cheveux, à l'arrière de son crâne.

Son sourire se perd sur le mien, puis, obéissant, il se jette sur mes lèvres pour les capturer en un tumultueux baiser. J'aspire sa lèvre inférieure entre les miennes, ouvrant un peu la bouche pour l'approfondir. J'entends son pas, fier et insoumis, marteler le parquet du salon.

J'ondule contre lui, frottant mon entrejambe contre son ventre, aussi dur que du béton armé. Je dépose une dizaine de doux baisers sur sa bouche, mon pouce caressant son nez, là où deux tubes de coton sont enfoncés dans ses narines. Un pansement anesthésiant en surplombe l'arête, presque entre ses deux yeux, dont le droit domine un magnifique hématome.

— Si tu voyais ta tête, toi... murmuré-je en un soupir inquiet.

— Quoi ? Je suis plus aussi beau ? me lance-t-il, un sourire au coin des lèvres.

— Si... Par contre, y a des chances que tu fasses peur à ta fille avec ton œil au beurre noir et ton nez défoncé.

— T'inquiète, elle va s'habituer. Je lui dirai que c'est un bobo de Papa, me dit-il en revenant m'embrasser la gorge.

Sa main droite s'échappe de mes fesses pour venir se glisser dans mes longs cheveux. Il l'enroule autour de mes boucles, puis tire dessus pour me

faire relâcher la tête vers l'arrière, lui offrant ainsi un meilleur accès à mon buste et à ma poitrine, toujours prisonnière de ma robe.

— Tous les papas n'ont pas des bobos comme ça... relevé-je, un brin haletante.

— Tous les papas ne sont pas *fighter*.

— C'est vrai...

Je souris lorsque ses dents tirent sur ma fermeture Éclair, lui dévoilant mes seins nus. Le simple contact de sa langue, brûlante, sur ma peau si sensible me fait gémir. Je me retrouve sur le canapé, allongée entre les coussins, tandis que mon homme retire son tee-shirt. Il le passe par la tête, étirant ainsi tous les muscles de ses bras et de son torse. Je déglutis nerveusement, le corps déjà en feu. Je fourmille de partout quand il récupère les deux morceaux de coton de son nez pour les jeter sur la table basse. Il réprime une grimace douloureuse. Il doit en chier, mais ça lui arracherait la gueule de le dire. Heureusement que Sabrina lui a fait une petite piqûre d'antidouleurs. Pour son visage et ses côtes aussi, strappées entre la sixième et la huitième. Jodie l'a ficelé comme un rôti de porc. Très mignon tout ça !

— T'as mal ? demandé-je, tout de même, en me redressant sur un coude alors qu'il se rapproche dangereusement de moi.

Sa silhouette se découpe dans la pénombre du salon. Quelques rayons de lune parviennent à passer au travers des rideaux pour venir éclairer certaines de ses courbes, comme la carrure de ses épaules ou la finesse de sa taille.

— Ouais, j'ai mal à la queue... J'ai la gaule du siècle à cause de ta putain de robe.

— Approche, murmuré-je, lascive en tendant la main.

Je glisse mes doigts sous l'élastique de son bas de survêtement. Sa bouche prend possession de la mienne. Je lui retire ses dernières couches de fringues tout en l'embrassant avec passion. Je soupire à plusieurs reprises, ses mains passant sous mes cheveux pour se nicher contre ma nuque.

— Qu'est-ce que tu veux ? demandé-je, mon regard rivé au sien. Ma bouche ?

Il esquisse un sourire en acquiesçant tout de même d'un léger mouvement du menton.

— T'as de la chance...

— De quoi ? s'étonne-t-il.

— Que j’aime autant te sucer.

— La chance, ça se provoque, bébé, me répond-il d’un air si arrogant que ça me fait rire.

— Tu l’as provoquée comment toi, déjà ? Rappelle-moi.

Il me tire par le poignet pour que l’on échange nos places. Je me retrouve entre ses cuisses, à genoux sur le parquet, tandis qu’il étire ses longs bras sur le dossier du canapé. Son regard me lance un défi muet.

— Je t’ai donné ma veste... et je t’ai fait croire que c’était ma préférée.

Le clin d’œil qu’il m’adresse n’arrive pas à calmer mes rires. Il se fout de moi ? Je termine par lever les yeux au ciel, mes doigts passant entre les sillons atones qui délimitent chacun de ses abdominaux. Je ne réponds pas.

D’humeur joueuse, je pose mes lèvres sur son sternum, les seins contre son ventre, sa queue palpitante d’envie lovée entre mes côtes. J’embrasse son torse, ma langue remplaçant ma bouche sur sa peau chaude qui a le goût d’arnica. Son odeur à la cardamome me donne légèrement le tournis. Je contourne ses muscles saillants, lèche ses tétons serrés, d’une belle couleur caramel qui me fait penser à ce bonbon si sucré. Il frissonne, sa respiration s’entrecoupant à mesure que j’explore le moindre relief de son poitrail. Sous mes paumes, je sens la chair de poule envahir ses cuisses.

— Putain, grogne-t-il, impatient, son bassin roulant, cherchant à tout prix à optimiser le contact entre nous deux.

— Regarde-moi, ordonné-je, tout bas, en ancrant mes yeux sur son visage, englouti par l’obscurité de la nuit.

Son regard météorite se pose sur moi. Mes joues s’embrasent, rougissent d’extase. En particulier lorsque ses prunelles me supplient de le prendre en bouche.

— Je ne fais que ça, ma louve.

Sa voix est tendue, rauque. On dirait du velours. Tout comme son regard qui me scrute attentivement, docile, contemplatif, mais ô combien implorant.

Je décide d’abréger ses souffrances pour commencer une toute nouvelle torture. Du bout de la langue, je le lèche, du bas vers le haut, jusqu’à recouvrir son gland de mes lèvres pleines et humides.

— Bordel... de... merde, geint-il en relâchant la tête en arrière, sur le rebord du canapé.

Satisfaite de l’entendre jurer, je le prends en bouche, ma langue l’accueillant contre elle. Je commence à le sucer, lentement. Avec ivresse et

une certaine patience qui m'inondent, à mon tour de plaisir. Je deviens toute moite, brûlante d'accès et d'excès, aussi, à mesure que je déguste ma friandise préférée. Je pourrais la lécher jusqu'à en avoir des nausées, jusqu'à en avoir mal au ventre, mal au cœur. Je m'en moque.

Sur ma langue, je sens sa queue palpiter. Je contourne l'ensemble de son anatomie avant de creuser mes joues pour continuer de le sucer avec avidité malgré un rythme lent et profond. Ses mains se referment dans mes cheveux, tirant sur mes mèches, à mesure que ma bouche le gâte, ses pouces frottant mes pommettes. Il se contracte à plusieurs reprises sur le canapé, ses hanches ondulant sous moi pour intensifier le plaisir.

— Ouvre la bouche, bébé. Plus grand.

J'obéis, traînant la langue lorsqu'il glisse sa queue entre mes lèvres, et ce, jusqu'à la garde. Je déglutis doucement, comprimant son sexe contre mon palais avant d'effectuer de profonds va-et-vient, au point d'en avoir un haut-le-cœur, ce qui le fait sourire de satisfaction.

Mon regard croise le sien, brûlant, noir de désir.

J'embrasse la pointe de son gland, puis le lèche de nouveau de bas en haut, les mains toujours appuyées sur ses cuisses. Je le tète lentement, rapidement, alternant le rythme pour l'amener proche de l'extase.

— Oh, bordel oui... Vas-y, bébé. Continue de me sucer... Putain, c'est bon.

Galvanisée par ses gémissements, j'enroule mes bras autour de sa taille et le suce avec plus de frénésie, véritable écho au désir que je sens monter en flèche le long de ma colonne vertébrale. Je mouille tellement que ma petite culotte colle à ma peau, se superposant à la perfection à mon entrejambe.

Contre moi, Parker grogne. Ses doigts se pressent contre ma tête, son gland glisse le long de ma lèvre inférieure avant de revenir se cacher dans ma bouche, là où il me baise avec une intensité à peine modérée.

— Putain, Coleen... Tu vas me finir si tu continues, bébé, je... *Putain de merde !*

J'enfonce mes mains dans ses hanches quand il se cambre sous moi et qu'il implose sous la pression de mes lèvres contre son frein. Il se déverse sur ma langue en de puissants jets salés. Sa chaleur termine de m'enivrer. J'ignore qui, de lui ou de moi, possède le regard le plus flouté. Sans doute lui... ou en tout cas, c'est la réflexion que je me fais lorsque j'avale sa

semence et que je me glisse sur ses cuisses, sa tête venant se loger contre mon cou.

Son souffle est épais, rauque. Sa respiration, irrégulière. Tout son corps est recouvert d'une fine pellicule de sueur. Celle-ci se mêle à la mienne. J'étire doucement mes bras au-dessus de ma tête, la mâchoire un peu endolorie, avant d'être happé par ses lèvres pleines. Il m'embrasse avec démesure, me basculant dos au canapé.

Mon sourire effleure sa bouche alors que ses mains pétrissent mes seins, ses pouces roulant avec fièvre sur mes tétons tout roses. Sa langue remplace vite ses doigts. Il me lèche la poitrine, me dévore pleinement comme s'il n'avait rien mangé depuis des lustres. Un petit rire coquin s'échappe de ma gorge. S'il continue sur cette lancée, il risque d'avoir du lait plein la bouche...

— Doucement, bébé, tu vas avoir une drôle de surprise sinon, précisé-je.

Il n'en a que faire de ma remarque. Ses dents se plantent dans ma chair, sa langue roule sur mes mamelons. Je tremble entre ses bras, me frottant à lui comme une âme désespérée et agonisante. Je commence sérieusement à avoir envie qu'il me pénètre. Qu'il me prenne avec toute la folie, la force, qui le caractérise. Je veux sentir ses hanches saillantes claquer sur mon cul tout rond, que ses mains s'agrippent à mes seins et qu'il me les masse en même temps qu'il me fait jouir avec sa queue. Je veux que ma pommette s'échauffe sur le cuir du canapé, avoir mal aux genoux à force d'être à quatre pattes, si cambrée pour lui que je me sentirais plus femelle que femme. Parce que là, tout de suite, c'est de ça qu'il est question. Je suis sa femelle et il est mon mâle. Parker a bien profité de sa petite pipe, maintenant, vu le déchaînement dont il fait preuve et la fébrilité de ses gestes, Oméga est aux commandes.

Ses mains s'agrippent au tissu, au niveau de la fermeture Éclair, pour en écarter un peu plus les pans et ainsi pouvoir continuer sa délectation vers le sud. Sous lui, je me contorsionne pour retirer ma culotte. Il tire sur ma robe, au point d'entendre un déchirement résonner dans le salon, coupant la musicalité de nos seuls soupirs et gémissements.

— Eh ! m'exclamé-je. J'adorais cette robe...

— Moi, c'est toi que j'adore, grogne-t-il tandis que je me retrouve nue sur le canapé.

— Oméga... soufflé-je, un sourire tout de même au coin des lèvres.

— Je t'en rachèterai une. Des dizaines, même. J'aime quand tu portes des robes...

— Tu aimes quand je porte des robes *pour toi*, nuance.

— Si ce n'est pas pour moi, tu les mets pour qui, alors ?!

— Pour moi-même, réponds-je d'un air insolent.

Et pour Parker, ai-je envie d'ajouter, mais je me retiens. On va éviter de frôler l'incident diplomatique, ce soir. Déjà qu'Oméga est persuadé que je lui préfère Parker. Ce qui est absolument faux. J'ai cette chance incroyable, presque magique, irréaliste même, de pouvoir les aimer tous les deux sans aucune distinction. Ils sont complémentaires et en même temps si... similaires. Ils me donnent tour à tour ce que je n'ai pas, ce dont j'ai besoin. Amour, tendresse, plaisir, protection... Je peux tout obtenir d'eux. Une telle fusion de nos âmes, de nos corps, ne m'a, étonnamment, jamais fait peur. Au contraire. C'est une force qui nous permet de *tout* surmonter ensemble.

— C'est ça, ouais, marmonne-t-il.

Il m'attrape par le bras pour me tirer vers lui. Sa bouche dépose un baiser dominateur sur mes lèvres, puis il me claque subitement la fesse avant que je ne me retrouve, comme c'était à prévoir, à quatre pattes, la joue sur l'un des coussins du canapé, les coudes pliés devant moi, le dos creusé, et le cul si haut que je peux sentir son souffle rugueux alimenter l'incendie qui se situe entre mes cuisses.

Ses mains caressent mon corps. Ses gestes sont directifs, durs, autoritaires aussi. Pourtant, mon plaisir est loin de passer après le sien. Bien au contraire. Il me tâte du bout des doigts, s'assurant que je suis fin prête pour le recevoir, et surtout que j'en ai envie. J'esquisse un sourire. Je suis peut-être sa femelle néanmoins au lit, c'est moi qui détiens les pleins pouvoirs, même quand il est dans un *mood* alpha.

Intentionnellement, pour le titiller, lui laisser le temps aussi de remonter et de respirer, je me dandine, frottant mes fesses à sa queue tout aussi dure que tout à l'heure. Putain, ce mec c'est vraiment du *Super+*.

Je continue de rouler mon cul sur sa queue, son gland venant chatouiller mon clitoris. J'ai toujours le sourire aux lèvres alors que ses mains caressent ma colonne, puis mes côtes.

— Laisse-moi te prendre, ma louve, me lance-t-il, suppliant.

J'incline la tête sur le côté, lui adressant un regard torride par-dessus mon épaule, là où ses yeux ne sont plus que deux boules de feu. Ses dents

sont plantées dans sa lèvre inférieure. Lèvre qui est d'ailleurs dégoulinante de sang. Merde...

— Tu saignes encore du nez, lui dis-je, inquiète, en me redressant sur mes appuis.

— Eh ! s'exclame-t-il en abattant sa grande main sur mon cul pour me maintenir en place. Je m'en fous. C'est toi que je veux.

— Chéri...

— Quoi ?! Allez, putain, bébé, toi aussi t'en meurs d'envie. Tu mouilles tellement que ça coule le long de tes cuisses !

Il joint le geste à la parole, ses doigts effleurant l'intérieur de ma hanche avant de plonger dans mon vagin me faisant ainsi japper comme une louve en chaleur. Il me caresse doucement, appuie sur un point bien précis. *Putain ! C'est trop bon. J'en peux plus...* Haletante, je l'invite à poursuivre cette délicieuse préparation en me cambrant davantage.

— Prends-moi, Oméga, articulé-je difficilement, en proie aux premiers soubresauts de plaisir qu'il arrive à faire naître en moi. Fort... s'il te plaît.

Conquérantes, ses mains s'agrippent à mes hanches d'une manière qui ne laisse aucun doute à ce qu'il va me faire d'ici quelques secondes.

Il me pénètre, m'arrachant un cri de satisfaction alors qu'il grogne de soulagement à mesure que sa queue me remplit et me baise. Je lâche enfin prise, ma pommette s'échauffant, comme je le voulais, sur le tissu du canapé. Mes fesses rougissent sous l'assaut de ses paumes qui me pétrissent.

Bordel... Je suis d'accord avec Sabrina. La levrette n'est absolument pas la position des soumises, c'est même tout l'inverse. Parce que l'on a qu'une seule chose à faire : prendre du plaisir... Le reste ? C'est le mec qui gère. C'est lui qui nous donne tout ce que l'on veut. Force, puissance, euphorie. Et cette nuit, j'ai envie de prendre du plaisir avec mon homme. Beaucoup de plaisir. Jusqu'à l'évanouissement.

Assise derrière mon ordinateur, je n'écoute que d'une oreille ce que me dit Sabrina.

Chez J&N's depuis neuf heures ce matin, je prépare mon entretien avec Elissa Baxter. J'ai donc mis ma meilleure amie sur haut-parleur. Elle profite d'une rare pause à l'hôpital pour me parler du mariage de sa cousine, prévu

d'ici quelques semaines, souhaitant mon avis sur ce qu'elle devrait faire par rapport à son père et à cette irritation profonde qui lui saisit les tripes dès que sa fille mentionne son petit ami... Son petit ami *blanc*, je le précise, car, visiblement, c'est ce qui pose problème.

— Dennis est invité ? demandé-je en imprimant le dossier d'Elissa.

— Bien sûr que oui, soupire Sabrina. On est ensemble depuis presque deux ans, je te rappelle, et il est hors de question que j'aille au mariage de Mariame sans lui.

— Au moins, t'es fixée sur ça, souris-je en me levant pour aller récupérer toute ma paperasse.

— Ce n'est pas ça qui me prend la tête, marmonne Sabrina. Je ne sais juste pas si... si avec Dennis, on doit y aller, en disant *fuck* à mon père ou si on n'y va pas, comme ça, pas d'esclandre, par contre, je loupe le plus beau jour de la vie de ma cousine.

Je me pince les lèvres, croisant mes bras sur mon bureau, mon regard rivé sur mon téléphone, posé en équilibre sur trois classeurs d'agendas et de plannings en tout genre.

— Tu connais ma position, S.

— Ouais... Tu penses que je dois envoyer chier mon père.

— Exact. Si j'ai pu le faire avec le mien, tu peux le faire avec le tien. C'est pas facile, je te l'accorde, mais... choisis ton mec. Je te l'ai toujours dit. En plus, je ne vois pas ce que ton père peut reprocher à Dennis. Hormis qu'il soit blanc, marmonné-je. Ou ses antécédents d'addiction aux jeux d'argent.

— Bah comme le tien avec Parker, j'imagine... soupire-t-elle.

Je l'entends pousser une sorte de chariot. Putain, même en pause, cette fille continue de rendre service.

— Si tu rayes le côté *fighter* qu'il déteste ! ajoute-t-elle.

— Qu'il *dit* détester, la coupé-je. Je suis certaine qu'il se revoit dans les qualités et les défauts de Parker. Alors que Dennis, lui... Enfin, c'est un mec honnête, droit, bosseur, qui a plutôt très bien réussi sa vie, surtout quand on sait d'où il vient, le pauvre... Cerise sur le gâteau, il t'aime et te respecte. Qu'est-ce que ton père veut de plus ? lâché-je en attrapant mon stylo pour noter mes prochains rendez-vous dans mon agenda.

— Qu'il joue au football américain ? Qu'il ressemble à Denzel Washington ? Qu'il regarde les courses de Nascar ? Honnêtement, j'en ai

aucune idée, peste-t-elle. Ce qui est sûr, c'est que je ne vais pas le laisser bouffer mon mec. Il ne mérite pas ça.

J'esquisse un sourire. La gazelle devient lionne à ce que je vois.

— Bon, tu vas aller à ce mariage avec Dennis. Tu vas te saper en mode femme fatale, histoire qu'on arrête de penser que tu as dix-huit ans, OK, et tu vas kiffer ta soirée, quitte à ignorer ton père. Tant pis. Ça lui fera les pieds. Crois-moi, il reviendra de lui-même.

— J'espère. Ma pause est terminée, je dois aller poser un plâtre à une gamine de cinq ans qui s'est fracturé la jambe. Sa mère la lui a écrasée en reculant avec son Range Rover. La petite était dans son angle mort. Coleen, pitié, pense à ça maintenant quand tu fais une marche arrière avec ta bagnole. Va pas écraser ma filleule !

Je lève les yeux au ciel.

— Je sais toujours où est ma fille et avec qui elle est. Allez, à ce soir, bisous.

Je raccroche, découvrant un petit SMS de Debbie qui attend patiemment d'être lu :

#On se prend une bière, toutes les deux, après le boulot ? D.

J'arque un sourcil, m'empressant de répondre.

#Carrément. Y a un problème ?

#Non. Pourquoi ?

#Comme ça. On se retrouve à dix-huit heures au *Moon* ? J'ai envie d'un *Sex on the Beach*.

#Tu sais me parler, toi. Ha ha. À toute.

Je range mon portable et remonte les manches de mon chemisier rose pâle sur mes avant-bras. Tout en attrapant un crayon à papier pour en mordiller pensivement le bout, je louche sur ma bague... La seule que je porte, d'ailleurs. C'est un simple anneau habillé d'une trentaine de diamants sur lequel est monté, au centre, un saphir rose en forme de goutte d'eau. C'est ma *push ring*, on va dire. La bague que Parker m'a offerte à la

naissance de San et qui orne mon annulaire droit. Évidemment, j'aimerais bien en avoir une aussi au gauche, mais il va falloir que je me fasse une raison. Parker et moi, on ne se mariera jamais. Et je ne porterai, malheureusement, jamais le même nom que celui de ma fille. C'est pas faute de lui avoir tendu des perches dignes de la taille de l'Empire State Building. Le mariage, pour lui, c'est une absurdité sans nom. On s'aime, on a un bébé, il m'a offert une bague... Bon c'est pas *la* bague, néanmoins c'en est une, donc pour lui, le reste, à savoir un papier signé de nos deux noms, n'a *aucun* intérêt.

En soupirant, je télécharge le dossier d'Elissa de ma *Dropbox* à mon bureau d'ordinateur. Je relis rapidement les informations que j'ai au sujet de cette jeune boxeuse d'à peine dix-neuf ans. Elle vit dans le Colorado, fréquente l'Université locale, ne détient aucune bourse, a, de surcroît, un petit problème de concentration et de communication avec son entourage. Elle a été suspendue une fois... À dix-sept ans. Pour attaques hors temps de combat. En plus, elle a déjà été arrêtée par les flics... *Merveilleux*, pensé-je. Coups et blessures. Aucune poursuite n'a été engagée contre elle, en revanche. Et pour couronner le tout, elle est en quatrième position dans le TOP 10 USA des meilleurs espoirs féminins en boxe. Je le connais bien ce classement. J'ai campé à la première place pendant deux ans.

Je soupire une nouvelle fois et me masse les tempes. Pourquoi j'ai accepté de la rencontrer, hein ? Parce qu'elle a perdu sa mère ? Parce que j'en suis moi-même une ? Parce que Mora me l'a demandé ? Ou parce qu'à travers ce parcours chaotique, je distingue un haut potentiel chez cette gamine perdue, seule au milieu de hyènes affamées ?

Honnêtement, je ne sais pas quoi penser de tout ça. Encore moins lorsque Mora débarque, toute joyeuse, une pile de courriers entre les mains qu'elle lâche sur mon bureau, comme si elle était le Père Noël amenant les cadeaux un vingt-quatre décembre. Je regarde le monticule d'enveloppes qui recouvre la totalité de mes dossiers. Tu parles, 50 % sont sûrement des impôts ou des factures à régler, 30 % des demandes de stages, 20 % de la pub et 10 % concernent peut-être de futurs athlètes.

— Génial, marmonné-je alors que Mora m'adresse un grand sourire. Quoi ?

— Elissa ne devrait pas trop tarder.

Je m'oblige à rester neutre.

— Dans dix minutes, je sais.

— Tu me raconteras ? me demande-t-elle, la main sur la poignée de la porte.

— Si tu es sage.

— Je le suis toujours ! me lance-t-elle en battant de ses longs cils noirs. Allez, je te laisse bosser.

Elle referme derrière elle. Je me retrouve seule avec toutes ces enveloppes que je trie rapidement, posant celles qui concernent les factures sur mon agenda. Il va falloir que je passe discuter de tout ça avec l'expert-comptable. Je m'apprête, d'ailleurs, à lui envoyer un mail lorsque mon regard est attiré par une enveloppe plus épaisse que les autres, dont la couleur havane tranche avec le blanc immaculé de ses consœurs.

Curieuse, je l'attrape du bout des doigts pour y lire mon nom en simple et unique destinataire... Coleen LINCOLN... Étrange. Il n'y a même pas l'adresse de l'agence.

Je fronce les sourcils, décasse le pli, m'attendant à trouver une demande de contrat de la part d'un jeune athlète bien trop timide pour me remettre son dossier en mains propres. Évidemment, ce n'est absolument pas le cas.

— Putain ! lâché-je, horrifiée.

C'est une coupure de journal. Sur le décès de mon frère aîné.

La première chose qui retient toute mon attention, c'est ce qu'il y a écrit sur cet article. « N'oublions pas le passé... » Les lettres sont grasses, dégoulinantes d'un rouge qui me brûle la rétine me faisant penser au sang, mais aussi à la couleur que portait Gaylord sur le ring.

Agitée, je passe mes doigts tremblants sur le journal, vieilli par dix longues années. Je ne comprends pas... Qui m'envoie ça ? Pourquoi ?

La nuque transpirante, sans parler de mes paumes, je regarde ce que contient encore l'enveloppe. Passé le choc, je me sens soudainement mal. À plat. Comme débranchée. Il y a au moins une dizaine de photos de moi avec Gaylord, ou de moi avec Connor. Des clichés quand je n'étais qu'une jeune adolescente qui n'aspirait qu'à une chose : devenir championne de boxe.

En voyant ces images, les larmes me montent aux yeux. Ma respiration s'emballe. Tout d'un coup, ma cage thoracique me paraît bien trop petite pour la quantité d'air que j'essaie d'envoyer dans mes poumons. Il y a d'autres photos... notamment qui représentent Debbie avec Gaylord, ou avec Cassey. Je me sens de plus en plus mal. Je tente d'essuyer mes paumes

de mains sur mon jean, cependant même ça, je n'y arrive pas. Je fonds sur ma chaise, avec cette sensation atroce d'étouffer.

Je ne comprends toujours pas qui peut m'adresser un tel courrier ? Un fanatique du Lord Rouge ? Un mec complètement taré qui désire me faire peur ? Ou qui souhaite raviver mes pires démons ? « N'oublions pas le passé... » Ça veut dire quoi, exactement ? Que le *free-fight* n'est pas un jeu, que le ring n'est pas la maison du bonheur ?! Comment ne le saurais-je pas ? Après tout ce que je connais de cette putain de ligue ?!

Driiiiing !

Le bruit de mon téléphone fixe me fait tellement sursauter que je me renverse mon café, en équilibre sur un dossier, sur les genoux.

— Eh merde !

Je récupère des mouchoirs dans mon sac et éponge mon jean tout en répondant à Mora.

— Mademoiselle Baxter est là, m'informe-t-elle d'une voix claire alors que, dans ma poitrine, mon cœur continue toujours de battre avec une frénésie démesurée.

— Fais-la patienter, j'arrive dans quelques minutes, préviens-je en louchant sur les fameuses photos éparpillées sur mon bureau.

— Très bien.

— Attends, Mora ! Est-ce que quelqu'un est venu te déposer un courrier en mains propres ? Aujourd'hui ou la semaine dernière ?

— Non, pas du tout. Pourquoi ?

— Pour rien, marmonné-je.

Je raccroche sans même obtenir de réponse.

Le pantalon taché, l'estomac noué et le chemisier qui me colle à la peau, je me passe les mains dans les cheveux, comme pour ramener quelques mèches rebelles derrière mon oreille.

J'ignore qui est l'expéditeur de cette lettre, mais c'est de très mauvais goût. Vraiment. À coup sûr, c'est un fan qui sait que je bosse ici, chez J&N's, qui veut me faire peur. Pourquoi ? Dans quel but ? Je n'en ai aucune idée. Peut-être pour atteindre Parker, le faire enrager, dégoupiller ? Ça ne serait pas la première fois que l'on se sert des femmes ou des conquêtes des *fighters* pour leur mener la vie dure. Si c'est le cas, l'expéditeur en question est vraiment un fils de pute de me rappeler la mort de mon frère. D'ailleurs... d'où proviennent ces photos ? Putain... Je ne serais même pas étonnée d'apprendre que c'est Connor qui les a commercialisées sur

Internet, histoire de renflouer ses caisses. Quel connard. Vendre sa propre famille.

Affligée par un tel comportement, je m'empresse de ranger ce passé et ce traumatisme au fond de l'enveloppe avant de la fourrer dans mon sac à main. Je ne veux plus y penser. Plus du tout. Je dois rester concentrée sur Elissa Baxter.

Je m'essuie les yeux avec cette étrange sensation au fond de moi, le genre que je suis incapable de décrire. Il y a des photos très personnelles... Je me demande comment Connor se les ait fournies.

— Ça suffit ! m'ordonné-je à moi-même tout en jetant un coup d'œil dans le miroir.

J'ai une tête affreuse, putain.

J'essaye de tenir toutes mes pensées ainsi que la découverte de cet envoi à bonne distance, néanmoins rien n'y fait. Quand la petite Elissa Baxter s'assied en face de moi, je sais d'avance que je ne retiendrai rien de cet entretien. Le corps de mon grand frère qui s'effondre dans la zone de combat occupe le moindre recoin de mon esprit.

Ce qui était à prévoir est, évidemment, arrivé. J'ai passé mon après-midi à penser à ce courrier. Je n'ai presque rien retenu de mon rendez-vous avec la jeune boxeuse. Hormis le fait qu'elle a souvent fait les mauvais choix au mauvais moment. Je me suis tout de même décidée à lui laisser une chance... L'avenir me dira si j'ai eu raison ou tort. En attendant, je suis assise sur mon fauteuil, la tête rejetée en arrière, les yeux fermés et... je n'arrête pas de revoir la scène où mon frère meurt.

Je sens la chaleur, la sueur, le sang, cette odeur de... de soufre. Celle qui a longtemps hanté mes cauchemars et que je pourrais reconnaître entre mille.

J'ouvre les yeux, me redressant sur mon siège. Je me passe une main sur le front, toujours aussi moite, mon regard se posant le temps d'un instant sur mon sac, là où j'ai mis les documents. J'ai beau me dire d'arrêter d'y penser, que c'est l'œuvre d'un taré fanatique visant simplement à me déstabiliser et à faire enrager Oméga, je... je n'y arrive pas forcément. Tout se bouscule dans mon esprit. Si bien qu'il est à peine dix-sept heures trente quand je décide de quitter l'agence.

— *Bye Spencer*, dis-je à mon associé en passant ma tête dans la salle de réunion. À demain.

Il est au téléphone, ses lunettes à grosse monture sur le bout de son nez aquilin. Ses cheveux bouclés sont en pagaille. Il m'adresse un signe de la main, puis je dis au revoir à Mora avant de prendre l'escalier, direction le parking souterrain, où je gare ma voiture.

Mes talons tapent sur le bitume. J'ai mal au crâne, c'est horrible. Je crois que ce petit *Sex on the beach* va me faire le plus grand bien.

La lourde porte de la cage d'escalier claque derrière moi. J'appuie sur l'interrupteur pour allumer les néons tremblotants du parking. Une cinquantaine de voitures sont garées en rang d'oignon, de part et d'autre des deux allées, partiellement éclairées par les lueurs jaunâtres qui émanent des plafonds.

Je sors mon portable de ma poche pour envoyer un message à Parker lorsque j'entends une nouvelle fois la porte s'ouvrir et se refermer au loin. Par réflexe, je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule, certaine de voir une personne des autres entreprises qui partagent le parking me dépasser d'une allure pressée, le nez collé à leur téléphone, mais rien. Je suis toujours seule dans le sous-sol. J'arque un sourcil, surprise. Quelqu'un a dû rentrer dans l'immeuble au lieu d'en sortir. Je reprends mon SMS, histoire de ne pas inquiéter mon homme. Je lui dis que je vais boire un verre avec Debbie et que je serai de retour pour le dîner.

Le message part au moment où j'entends des bruits de pas. Je relève une nouvelle fois la tête. Toujours rien. Dans ma poitrine, mon cœur s'accélère. Une fine pellicule de sueur recouvre ma nuque et l'espace entre mes omoplates. Je m'éclaircis la gorge en repositionnant l'anse de mon sac à main sur mon épaule. Mon pouls s'emballe. Il devient filant lorsque j'ai l'impression que... que quelqu'un est dans le parking sans que je ne puisse le voir.

— Y a quelqu'un ? demandé-je bêtement à voix haute.

La seule réponse que j'obtiens, c'est le bruit strident de la ventilation.

Tu dérailles, ma pauvre, pensé-je, en me frottant les tempes.

Je reprends ma marche, un peu plus rapide, je dois bien l'avouer, jusqu'à ma voiture, garée à une dizaine de mètres. Je sors les clefs de la poche de ma veste, mon ouïe captant de nouveau un son lourd, à peine étouffé, similaire à celui d'une paire de baskets claquant sur du béton armé. Cette fois-ci, ma respiration se coupe. Je me dépêche de plus en plus. Je

suis presque en train de courir à ma voiture. Moi, Coleen Lincoln, je commence à flipper. Il faut vraiment que je me calme, putain.

Pourtant, mes doigts qui triturent mon trousseau ne font que trembler. J'ai la gorge sèche, ne cessant de jeter des regards tout autour de moi. Je ne vois rien. Les néons clignotent toujours autant. Ça me bousille la rétine.

Lorsque j'arrive enfin à ma voiture, je suis tellement stressée que je lâche mes clefs par terre.

— Merde !

Je me penche pour les récupérer. Elles ont glissé dessous, *évidemment*. Sinon, ce n'est pas drôle. *Plus cliché, tu meurs*, pensé-je, en tendant la main pour les attraper. Mon cœur loupe un battement lorsque, à au moins quatre ou cinq véhicules de là, je remarque une personne... chaussée d'une paire de baskets noires. La poitrine comprimée, je cligne des yeux. L'espace d'une demi-seconde, il n'y a plus personne. Plus d'ombre qui s'étire étrangement sur le sol, plus de pieds qui dépassent. Rien.

Je me dépêche de me remettre debout, mon poing serré sur mes clefs, lorsque je sens une main se poser sur mon épaule.

Je hurle de terreur et me retourne, prête à décocher une putain de droite lorsque je croise le regard surpris de Debbie, poussant elle aussi un cri d'effroi.

— Bordel, Deb', tu m'as foutu la trouille ! m'exclamé-je, le poing à deux centimètres de sa pommette. J'aurais pu t'en coller une sévère.

— C'est toi qui t'es mise à hurler, tu m'as fait peur ! T'es folle, ma parole, me lance-t-elle, la main sur le cœur, la respiration sifflante.

J'ouvre la voiture, jette mon sac et ma veste sur le siège côté passager avant de me retourner vers ma belle-sœur. Je me sens toujours aussi fébrile.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demandé-je au bout d'un moment, la voix bien trop haut perchée.

— J'ai fini plus tôt et je... je me suis dit que... que j'allais te rejoindre au bureau directement. J'ai le bip de ton parking, je te rappelle, m'explique-t-elle en rejetant ses longs cheveux derrière son épaule. T'es sûre que ça va, Coleen ? Si tu voyais ta tête...

— Ouais, marmonné-je. Je... journée de merde au boulot.

— Oh...

— Toi, ça va ? murmuré-je en me massant la nuque.

— Oui. Pourquoi ? me répond-elle d'une manière bien trop hâtive à mon goût.

J'arque un sourcil sans un mot.

Tout se passe dans mon imagination. C'est ce putain de courrier qui me remue de l'intérieur. Sérieusement, il faut que j'arrête d'y penser. Je vais enfermer ça tout au fond de moi, dans une boîte et ne plus jamais l'ouvrir. Après tout, c'est juste un connard qui a cherché à me foutre les boules. Rien de plus.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 16

CONNOR

Dix ans plus tôt...
Novembre 2009.

Quand j'arrive à ce fameux cours d'espagnol, le prof – Monsieur Sanchez – a déjà commencé l'appel. J'entre pile lorsqu'il prononce mon nom de famille, ce qui a l'air d'amuser ce connard de surveillant au plus haut point.

— Monsieur Lincoln, je suis content de savoir que vous vous souvenez un minimum de votre emploi du temps, me dit-il avec un accent espagnol qui me vrille les tympans. Siéntate. En silencio¹, m'ordonne-t-il en me montrant ma chaise, au fond à droite, d'un mouvement de la main. Merci, monsieur Kapler !

— Mais de rien, répond le surveillant d'un sourire mauvais en refermant la porte derrière lui.

Cet imbécile se prend pour le roi du lycée alors qu'il est pas foutu de comprendre ce que l'on fabrique vraiment sous la cantine de l'école, là où une vieille piscine vide sert de cage pour des combats de free-fight entre les élèves qui ont besoin d'argent, qui veulent juste se bagarrer, ou qui ont, au contraire, des choses à régler. Comme moi avec Adams, par exemple. Et dire qu'avant que ce fils de pute m'envoie en taule, on était amis. Quel chien !

Je m'installe avec nonchalance à ma place, les regards de mes camarades braqués sur mon visage, puis le professeur termine l'appel, comme si de rien n'était, avant de commencer son cours. Il mentionne un film de je ne sais qui, Almodóvar de mes couilles. Je roule les yeux. Sérieux, qu'est-ce qu'on en a à foutre ?! J'aurais jamais l'occasion de parler espagnol, et discuter d'un film dont tout le monde se branle, dans une ville où le taux d'homicide est supérieur à la moyenne nationale. C'est complètement débile. Encore plus que cette connasse du premier rang qui lève la main toutes les deux secondes afin de répondre aux questions du prof. Quelle lèche-boule ! Un peu plus et elle va négocier un A+ contre une pipe sous son bureau, tiens.

Je me laisse retomber sur ma chaise, déjà mort d'ennui à l'idée de devoir supporter ce cours pendant cinquante-trois minutes. Du coin de l'œil, je repère Parker Adams, assis au troisième rang, tout à gauche. Avec la capuche de son sweat noir sur la tête, il a l'air de se faire autant chier que moi. Son regard ne cesse d'osciller entre la fenêtre et la porte, ses doigts tapotant nerveusement sur sa table. Vide. Moi, au moins, j'ai un stylo et un bloc-notes !

Avec un sourire mauvais, je profite du fait que le prof écrit au tableau pour envoyer un petit SMS à Adams :

#J'ai vu Vikki ce matin...

Mon message est à peine parti que ce fils de pute le lit avant de ranger son téléphone dans sa poche. Il me lance un regard assassin, ce qui me fait encore plus sourire. Je pense que 80 % des élèves l'évitent comme la peste contre 15 % des nanas qui désirent le sucer et 5 % des mecs qui veulent l'étriper – parce qu'il a justement baisé leurs gonzzesses.

Je suis sur le point de lui envoyer un second message, un peu plus piquant en lui demandant s'il souhaite participer à ma petite sauterie avec Vikki, tout en lui rappelant qu'il n'est, à proprement parler, pas son frère, lorsque le mec assis devant moi me tend un bout de papier. Il s'agit de la liste. La fameuse liste « pool party » où les élèves qui désirent se battre pour une centaine de dollars peuvent s'inscrire.

Je la récupère du bout des doigts et examine les noms qui sont dessus. Peterson, John, Noa, Hamilton... J'en connais pas les trois quarts. À mon avis, ce sont tous de sacrées lopettes, sinon, j'en aurais entendu parler,

c'est sûr. En apercevant le nom « Adams » marqué au stylo bleu, je ne peux retenir un petit rire, ce qui me vaut un regard noir de Sanchez. Je n'y fais pas attention et décide d'ajouter le mien à cette fameuse liste. Je connais Adams... il sait se battre. Très bien, même. Inutile de préciser que ses adversaires vont prendre cher. Mais, moi aussi, je sais cogner et encaisser. On verra bien à quelle sauce je vais le bouffer lorsque l'on se retrouvera tous les deux dans la piscine.

J'ai à peine le temps de terminer d'écrire mon nom que deux élèves – un blanc et un noir – se mettent à s'insulter sans « raison ». Comme s'il leur fallait autre chose que leur différence de couleur de peau pour s'étriper.

En quelques secondes, Sanchez est déjà au milieu en train d'essayer de les séparer. Les autres hurlent « Fight ! Fight ! Fight ! » dans toute la classe. Ces deux imbéciles sont presque l'un sur l'autre, quand le prof, les lunettes de travers, tente toujours de les éloigner. Sa veste de costume pendouille misérablement sur ses épaules. Elle est sur le point de craquer lorsque la porte de la classe s'ouvre, Kapler ayant été, j'imagine, alerté par Miss suce-boule du premier rang.

Il chope les deux débiles par le col pour les tirer en arrière. Les élèves, similaires à des macaques, continuent de hurler et de taper dans leurs mains. Quelle bande d'imbéciles ! Voir ce genre de bagarre me fait doucement rire. On dirait des gonzesses qui se battent. Et encore... ça dépend des nanas. Ma petite sœur, par exemple, serait capable de les coller au tapis en un seul round.

Kapler sort de la salle avec les deux gars sur les talons alors que Sanchez tente d'instaurer le calme dans la classe, qui ressemble plus à un zoo qu'à autre chose. Il remet ses lunettes sur le bout de son nez, puis tire sur sa veste. Il nous parle de respect, d'entraide, de solidarité, blablabla. Tout à coup, son regard se braque sur Adams.

— Je croyais vous avoir déjà dit d'enlever votre capuche, monsieur Adams ! s'énerve-t-il tandis que ce crétin soupire.

En parfait toutou qu'il est, il la rabat, dévoilant ainsi ses cheveux noirs. Il les ébouriffe un instant de quoi faire frémir ma voisine de droite. Pitié ! Gourdasse, va.

Sanchez reprend son cours comme s'il ne s'était rien passé. Il est en train d'expliquer je ne sais quoi sur le film lorsque son regard se pose de nouveau sur Adams.

— ¿No tomas notas²?

Les mains dans les poches, Adams lève la tête vers le prof avant de hausser les épaules, l'air de rien. Je me mets à ricaner. Il va se faire coller, ce crétin.

— Ça ne vous concerne pas ce que je dis ? Vous pensez peut-être que l'espagnol n'est pas une langue d'intérêt ? ¿Eso es³?

Il ne répond toujours pas. Pire, il délaisse Sanchez, regardant à travers la fenêtre. Je m'appuie sur mon coude, la tête calée sur mon poing fermé, me délectant déjà de l'humiliation que ce bâtard va subir.

— Je vous ai posé une question, monsieur Adams.

— Je m'en fous, dit-il simplement en enfonçant un peu plus ses mains dans ses poches. J'ai rien à apprendre ici.

— Vous n'avez rien à apprendre ici ?! s'exclame Sanchez, tellement hors de lui qu'il se met à rire nerveusement. Sauf erreur de ma part, je crois n'avoir jamais vu un élève aussi médiocre pour les langues étrangères.

— Pourtant, il sait très bien se servir de la sienne ! roucoule une nana, assise près de la porte.

Tout le monde ricane, sauf le prof. Et moi, évidemment. Adams, lui, sourit comme un démon.

— Je ne reviendrai pas sur cette remarque complètement inappropriée, soupire Sanchez avant de s'adresser de nouveau à Adams. Fuera⁴! Sortez de ce cours. Vous venez de gagner deux heures de colle, lance-t-il en lui tendant un petit billet jaune. Et vous me copierez cent fois la phrase « L'espagnol est la seconde langue parlée aux États-Unis ». Histoire de ne pas l'oublier. Puis, ça vous donnera l'occasion d'étoffer votre culture générale, hein. Ça ne vous fera pas de mal. Al contrario⁵. Dios mío, nunca había visto un tonto así⁶.

Certains élèves se mettent à rire. Je ne sais pas ce que « tonto⁷ » veut dire, cependant à mon avis, pour une fois, Sanchez a vu juste.

D'un pas nonchalant, Adams vient récupérer le petit billet. Il l'arrache carrément des mains du prof, qui n'en mène pas large – on dirait qu'il va se pisser dessus – avant de rabattre sa capuche sur sa tête d'un geste plus que provocant. Sans lâcher un mot, il tourne les talons et passe devant ma table afin d'accéder à la porte. Évidemment, je ne peux m'empêcher de l'emmerder :

— Gentil petit toutou très obéissant... Tu veux un susucre ?!

BAM !

D'un coup, je sens ma tête faire un aller-retour entre mes épaules. Ma joue me brûle instantanément et une douleur électrique me transperce la gencive avant de me remonter au crâne. BORDEL DE MERDE ! Ce fils de pute a osé me coller une droite ?

Sans même m'en rendre compte, je pousse la table du pied et lui saute carrément dessus. Je déploie mes droites et mes gauches les plus puissantes. Je vise son visage et ses côtes, néanmoins ce connard s'y connaît aussi en boxe et contrecarre aisément mes attaques, ce qui me met encore plus hors de moi.

— T'aurais jamais dû faire ça, Adams ! sifflé-je en protégeant mon menton d'une de ses droites.

— Pourtant, je l'ai fait ! T'en veux une autre ?! aboie-t-il.

Je l'attrape par le sweat pour le coller contre une table. Je lui éclate la tête à deux reprises. OK, j'ai la lèvre en sang, mais son nez, lui, n'a rien à m'envier. On continue de s'échanger des coups de poing et des coups de genou comme si nous étions tous les deux dans une cage de free-fight. Rien à foutre du prof ou des élèves ! D'ailleurs, ce n'est clairement pas comme avec les deux autres crétins de tout à l'heure. Là, personne n'ose venir nous séparer.

Alors, miss Suce-boule, on ne va pas chercher Kapler ?!

Adams m'attrape à son tour par le tee-shirt, puis il me colle carrément contre le mur de la classe. Je lui chope la tête de mes deux mains afin de lui administrer un putain de coup de boule. Ça le sèche presque. Presque... Même sonné, son uppercut n'en reste pas moins puissant. Je me le prends en plein dans la gueule, de quoi me faire encore plus pisser le sang.

Je m'apprête à répliquer lorsque l'on me saisit par les épaules pour me tirer en arrière. Je cligne des yeux, surpris de voir Kapler et un autre surveillant procéder de même avec Adams.

— Vous avez gagné un aller simple chez le directeur et une convocation pour vos parents ! grommelle Kapler tandis que l'on m'éloigne d'Adams.

— Je m'en branle, grogne ce dernier, en se débattant. Des parents, j'en ai pas !

Il me lance un regard presque triomphant. À ce niveau-là, je peux dire ce que je veux, le 48 de mon père, c'est pas lui qui va se le prendre dans le

cul, mais bel et bien moi. Sans parler de celui de Gaylord. Putain, quelle journée de merde !

1. Asseyez-vous. En silence.↵
2. Vous ne prenez pas de note ?↵
3. C'est ça ?↵
4. Sortez.↵
5. Au contraire.↵
6. Mon dieu, je n'ai jamais vu un débile pareil.↵
7. Idiot↵

OceanofPDF.com

Chapitre 17

Debbie

De nos jours...

Il est presque dix-neuf heures lorsque je sors de la salle de bains. J'ai fait couler tellement d'eau chaude que la pièce carrelée ressemble à un hammam. Les miroirs en sont si embués qu'ils en sont opaques. Sauf à un endroit. Là où un cœur a été dessiné du bout d'un doigt.

J'esquisse un sourire et attrape ma serviette, enroulée autour de mes cheveux afin d'effacer la vapeur sur les vitres. Je dois avouer que j'aime bien toutes ces attentions que Stan me laisse. Que cela soit sur le miroir de la salle de bains ou sur le tableau veleda dans la cuisine, c'est rassurant de savoir que l'on compte aux yeux de quelqu'un. Je m'en veux de ne pas arriver à lui rendre la pareille. J'ai beau me forcer, ça... ça ne vient pas. Pourtant, mes sentiments, je les connais. Je sais que je l'aime, ce qui est d'autant plus frustrant. Pour nous deux. J'attends juste le moment où je vais parvenir à me libérer des chaînes de mon passé. En espérant que le jour où je réussirai, Stan sera toujours là. Avec moi.

Pendant ce temps, je laisse mes inquiétudes de côté et retourne dans ma chambre afin de m'habiller. Je n'oublie pas que le dîner annuel de ma boîte a lieu ce soir. En plus, contre toute attente, j'ai demandé à mon petit ami de m'accompagner. Ou plutôt, je lui ai mentionné ce repas et il s'est invité de force.

Je souris rien qu'en repensant à sa tête lorsque je lui en ai fait part, il y a quelques jours. « *Il y a des chances que tu entendes parler de ma plastique de rêve par toutes les secrétaires de ta boîte, mais bon... je veux bien me dévouer pour t'accompagner !* » Voilà ce que cet imbécile m'a dit. Enfin ça, c'était avant que je lui explique que mon boss s'amusait à commenter ma tenue vestimentaire chaque matin. Honnêtement, j'ignore encore pourquoi j'ai abordé ce sujet. J'ai passé deux ans à me taire sur son comportement misogyne et là, j'ai craqué. La faute, sans doute, à son dernier « *Très beau déhanché, Miss Briant. La jupe plissée semble avoir été conçue pour votre joli petit postérieur.* » J'ai dû me retenir de ne pas lui coller mon classeur en pleine tronche. Après, Everton agit de la sorte avec *toutes* les nanas de la boîte. Il n'a que de la gueule – Dieu merci – et bien que d'habitude, j'aie à cœur de régler mes problèmes *seule*, en femme fière, forte et indépendante que je suis, là, si Stan pouvait *gentiment* lui remettre les pendules à l'heure, je ne cracherais pas dessus.

Bien évidemment, je n'ai pas précisé à mon petit ami de quelle nature étaient mes relations avec ce connard fini. J'ai préféré adoucir la vérité en lui expliquant vaguement que mon patron se prenait pour le coq de la basse-cour.

Malgré son côté boute-en-train, Stan est loin d'être con. J'ai vu à ses yeux qu'il avait saisi la nuance que je peinais à lui révéler. Son petit sourire en coin et son « *c'est à quelle heure, déjà, ton dîner ?* » ont suffi, à la fois à me rassurer, à la fois à m'inquiéter. Je m'apprête à lâcher le renard dans le poulailler.

Devant ma penderie, je secoue la tête, la poitrine étrangement serrée. Allez, ce n'est qu'une soirée de boulot. En plus, c'est l'occasion de prouver à Stan à quel point il compte pour moi.

Je saisis ma robe noire sur mon cintre lorsque je sens une présence derrière moi. Je me retourne, serviette nouée autour du corps, tombant sur Cassey, debout sur le seuil de ma chambre.

— T'as terminé tes devoirs ? demandé-je, un sourcil arqué.

— Oui.

— Super. Flora ne devrait plus tarder, lui dis-je alors que je le vois rouler des yeux.

— J'ai dix ans, je suis plus un bébé ! Je n'ai pas besoin de *baby-sitter* ! Encore moins celle qui garde ma cousine de un an.

— Cassey... on en a déjà parlé. Tu es grand, mais pas assez pour rester seul toute une soirée à la maison.

— Tu ne vas même pas rentrer tard ! s'agace-t-il.

— Peu importe, le coupé-je. Allez, file dans la salle de bains te débarbouiller un minimum avant de manger. J'ai laissé vingt dollars sur la table de la cuisine pour des pizzas. Il paraît que Flora est géniale, en plus.

Cassey ne dit rien. Pourtant, le soupir qu'il lâche vaut bien toutes les protestations du monde. Punaise, l'adolescence arrive à grands pas, de quoi m'inquiéter encore plus. J'ai aucune idée de comment gérer un ado chargé de testostérone. Sur ce coup-là, je vais être preneuse de plein de conseils. Je compte sur les gars, comme Gabe, Parker et évidemment Stan, pour m'éviter certaines galères.

— Tu vas mettre cette robe ? me demande-t-il, la tête toujours posée contre le chambranle de la porte.

Il a encore ses cheveux emmêlés, les joues rouges de son cours de boxe.

— Oui, pourquoi ?

— Elle est courte...

Pardon ?

J'adresse à mon fils un regard plus qu'interloqué. Sa seule réponse consiste à hausser les épaules, l'air de rien.

— C'est quoi cette remarque, Cassey ?

— Bah, rien... Elle est courte, c'est tout. On voit toutes tes jambes.

— Et alors ? J'ai pas le droit de mettre une robe courte où on voit mes jambes ?

Il hausse une nouvelle fois les épaules.

— Si...

— T'as pas l'air convaincu ?

— Si...

— Cassey qu'est-ce que je t'ai déjà dit sur la tenue vestimentaire d'une femme ? demandé-je d'un ton léger malgré l'importance de cette discussion.

— Elles ont le droit de s'habiller exactement comme elles le veulent, marmonne-t-il.

— C'est ça... et qu'est-ce que les hommes ont le droit de faire aux femmes qui s'habillent avec une robe ou une jupe ?

— Absolument rien du tout, marmonne-t-il une nouvelle fois.

— Voilà. Peu importe ce qu'on porte, les hommes doivent nous respecter. T'es pas d'accord ?

— Si...

— Mais ?

— Mais tout le monde ne le fait pas.

— C'est vrai, alors autant montrer l'exemple, tu ne crois pas ? insisté-je en arquant un sourcil.

— Ouais...

— Allez, file, lui dis-je.

Il me lance un dernier petit regard en coin.

— Quoi ? m'enquiers-je, un brin amusé.

— Stan vient d'arriver, il était au téléphone...

— D'accord, et donc ?

— C'est qui Shannon ? me demande-t-il, l'air très intéressé.

Cette fois-ci, je ne peux me retenir de sourire. L'adolescence est vraiment aux portes de son enfance.

— Shannon ?

— Oui, j'ai entendu Stan l'appeler comme ça.

— C'est sa petite sœur, monsieur le curieux, expliqué-je. D'autres questions ?

— Non... Aucune.

Gêné, il quitte ma chambre. Ah, les garçons... faut de la patience pour les élever.

Je me dépêche de revêtir ma robe portefeuille sur ma lingerie en dentelle, noire aussi, puis j'enfile mes escarpins en daim, effet léopard, au moment où ma porte s'ouvre de nouveau. Sauf que cette fois-ci, ce n'est pas la silhouette d'un petit garçon de dix ans qui m'observe, c'est celle d'un homme musclé, au regard de braise, habillé d'un somptueux costume sombre et d'une chemise impeccablement blanche.

— Ça change des tenues de sport, relevé-je en me redressant. Je ne suis pas certaine de vouloir que tu viennes, chéri. Tu seras sur toutes les lèvres des secrétaires pendant des semaines.

Stan esquisse un sourire tandis qu'il s'approche de moi, sa main attrapant la mienne afin de me ramener tout contre lui. Avec mes talons de dix centimètres, mes yeux arrivent presque à la hauteur de sa bouche. Je passe mes doigts sur sa cravate, grise, avec de petits motifs jaunes, dont la

couleur est similaire à la veste de tailleur que je compte enfiler par-dessus ma robe.

— C'est histoire que tu ne m'oublies pas quand tu es au travail, me répond-il.

Je ne suis pas stupide. Si tout le monde parle de lui dans ma boîte, Everton sera obligé de se tenir à carreau. Ça sera comme un rappel constant du fait que je ne suis pas célibataire. Ni qu'aucun homme ne devrait jamais s'adresser de cette manière à une femme. Sauf quand il s'agit d'un jeu coquin validé par les deux protagonistes, évidemment.

— Et toi, qui me dit que tu penses à moi quand tu es à *ton* travail ? souligné-je, un brin taquine.

Il esquisse un sourire, ses bras enveloppant doucement ma taille pour me presser contre son torse. Mes seins s'étirent sur son poitrail.

— La chaleur... parce que je transpire comme un con, là-bas, alors que je pourrais transpirer avec toi, ici, sous la couette !

J'acquiesce d'un mouvement de la tête. Pas faux.

D'une main délicate, je passe mes doigts dans sa chevelure, disciplinée pour l'occasion grâce à une quantité astronomique de gel, et cela, bien que Stan ait les cheveux courts. Mon pouce glisse sur sa tempe, puis sur sa joue, avant de terminer par longer la forme « diamant » de sa mâchoire. Ses yeux, eux, ne me quittent pas un seul instant. Ses grandes pupilles sont brillantes, véritable reflet de son désir pour moi, à cet instant précis. De quoi me faire timidement rosir de plaisir.

Soudain, il se saisit de ma bouche. Il m'embrasse sauvagement, me poussant contre l'un des murs de la chambre. Mon dos tape sur la cloison, tout comme ma tête. Je passe mes bras autour de son cou, accentuant notre baiser. Sa langue fouille ma bouche à mesure que de profonds soupirs de béatitude s'échappent de mes lèvres. Nos souffles s'entrechoquent. Je remonte mon genou le long de sa jambe, là où il attrape ma cuisse d'une main ferme afin de la coller à sa hanche. Spontanément, j'ondule du bassin contre le sien. Ma robe me gêne, mais je m'en moque. Je veux le sentir contre moi.

— Putain, Debbie, je ne peux pas te résister, me lâche-t-il entre deux baisers.

Son autre main se referme sur ma poitrine. À travers le tissu épais de ma tenue, il masse mon sein droit. J'esquisse un sourire contre ses lèvres.

— Je sais...

— Tentatrice, va ! souffle-t-il en revenant m’embrasser de plus belle du moins jusqu’à ce que la voix de Cassey résonne d’en bas pour nous indiquer que la *baby-sitter* vient d’arriver.

— Après la soirée, tu es toute à moi, trésor, me prévient Stan en consentant enfin à me relâcher.

J’ordonne mes cheveux, le regard toujours espiègle, puis, sans ajouter quoi que ce soit, je récupère ma veste de tailleur, jaune canari, la passe sur mes épaules et descends au rez-de-chaussée, là où Flora attend dans le hall d’entrée avec Cassey.

Elle est telle que Coleen me l’a décrite. Simple et efficace. Petite brune au regard franc. La peau plutôt claire. Jean, basket, sweat. Elle ne paye pas de mine comme ça, la petite Flora, néanmoins je sais qu’elle est ceinture noire de karaté. De toute façon, à partir du moment où Parker l’a engagée pour veiller sur sa fille, c’est qu’elle doit avoir du plomb dans la cervelle, des muscles sous la peau et de bonnes connexions neuronales.

— Bonjour, Flora, j’entends derrière moi.

— Bonsoir, monsieur Birmingham, répond-elle poliment en lui jetant un rapide coup d’œil avant de me regarder droit dans les yeux, attendant sans doute mes instructions.

En quelques minutes, je lui présente la maison. Je lui montre comment fonctionne l’alarme, lui indique où se trouvent les numéros d’urgence. Je lui précise que hormis nous – Stan et moi – ainsi que les autres membres de ma famille qu’elle a déjà rencontrés en gardant la fille de Parker et Coleen, personne n’est invité à pénétrer chez moi. Cette précision la fait tiquer sans pour autant lui arracher une remarque. Moi, j’ai encore le souvenir suffocant de Jenna, l’ancienne *baby-sitter* de Cassey, étalée sur le sol de mon salon après que Connor s’est incrusté dans l’intention de kidnapper *notre* fils.

— Si jamais il y a un souci, je suis joignable sur mon portable, terminé-je.

Je vois Cassey lever les yeux au ciel, derrière Flora.

— Merci, madame Briant. Je suis certaine que tout se passera bien. N’est-ce pas, Cassey ? lui dit-elle avec bienveillance.

Mon fils serre les dents malgré un petit sourire qu’il consent à lui offrir.

Avec Stan, nous prenons rapidement congé de Flora et Cassey, qui reste campé sur ses positions. Il est aussi muet qu’une carpe, l’esprit un peu ailleurs. Je sais qu’il voudrait être considéré comme un adolescent

responsable, seulement c'est encore un enfant. Je l'embrasse sur le front tandis que Stan lui fait un *check*.

Lorsque nous montons, tous les deux, dans le véhicule, j'entends mon petit ami soupirer.

— Il a les boules parce que t'as fait appel à une *baby-sitter*, c'est ça ? me lance-t-il, amusé, en démarrant.

Je me pince les lèvres tout en hochant la tête. Au loin, je regarde le soleil décliner à l'horizon, striant le haut des gratte-ciels d'une jolie couleur orangée.

— Il a dix ans... Il est encore petit, murmuré-je.

— Une soirée complète avec débordement sur la nuit, d'accord. Par contre, tu ne penses pas qu'il peut rester une heure tout seul ? Le samedi matin quand tu es à ton cours de fitness, par exemple ? me lance-t-il, l'air de rien, le regard rivé sur la route.

J'arque un sourcil, suspicieuse, tout en croisant ma jambe droite par-dessus la gauche.

— Il t'a demandé de me convaincre qu'il n'avait plus besoin de *baby-sitter* ou je rêve ?

Stan a l'air amusé.

— J'ai déclaré que j'étais d'accord avec toi, mais que je t'en parlerai quand même.

— Stan, commencé-je alors qu'il me coupe la parole.

— Debbie, ma puce, pour ce qui est de l'éducation de Cassey, je t'ai toujours dit que tu pouvais compter sur moi. Je trouve que tu es une mère parfaite. Vraiment. Et je ne lui donnerai jamais un contre-ordre...

— Mais ? interviens-je.

— Mais, il a dix ans. Il devient un « grand », si tu vois ce que je veux dire.

Je soupire, la gorge serrée.

— Je sais. Il m'a fait une remarque sur la longueur de ma robe, marmonné-je en coulant un regard vers Stan, ce qui l'amuse.

— Tu es sa mère, il cherche à te protéger, rien de plus.

— Il m'a demandé pourquoi tu discutais avec une certaine Shannon au téléphone, insisté-je.

Cette fois-ci, Stan arrête de rire. Il me lance une œillade coupable.

— Je vais lui dire que j'ai une autre sœur qui s'appelle Anna, dans ce cas. Histoire qu'il ne s'imagine pas que je te trompe.

— Tu vois bien... Il est encore petit.

— Ce n'est pas parce qu'il s'inquiète pour toi que ça fait de lui un « petit », me fait remarquer Stan avec un sérieux que je ne lui connais guère.

— Tu prends sa défense ?

— Non, insiste-t-il en venant coller sa main sur ma cuisse, dénudée par ma robe. Je te dis juste de, peut-être, lui accorder du temps libre où il peut te montrer qu'il est responsable.

Plus on se rapproche du centre-ville, plus la tension monte d'un cran dans mon ventre. Je tapote nerveusement mes doigts sur mon genou. Coincée entre le dîner de ma boîte d'un côté, cette conversation avec Stan de l'autre, je me sens comme un lapin piégé dans son terrier.

— À quel âge tu l'as eu, toi, ce temps libre ? demandé-je en essayant de me détendre.

— À huit ans, je rentrais déjà de l'école tout seul.

— Huit ans ?! Ça va pas la tête ! m'affolé-je.

— Ma mère avait deux boulots, et on galérait à payer les factures. Elle n'allait certainement pas embaucher une *baby-sitter*.

Je me tais, soudainement gênée.

— C'est pas ce que j'ai voulu dire, précisé-je tout de même, en me raclant la gorge.

— Je sais, me rassure Stan. Huit ans, c'est tôt. Ma mère a eu de la chance que je ne sois pas trop du genre à chercher les problèmes.

Je coule un regard sceptique vers mon petit ami. Ouais, je ne suis pas convaincue par ça, en revanche.

— C'est vrai. J'étais un garçon sage. C'est... au lycée que ça c'est compliqué.

— Génial, marmonné-je.

— Bref, coupe Stan en s'arrêtant à un feu rouge. Tout ça pour te dire que dix ou onze ans, c'est pas mal pour commencer à se responsabiliser. Encore une fois, ce n'est que mon avis. Et tu sais que je te soutiendrai, quelle que soit ta décision.

Sa main relâche ma cuisse afin de venir caresser mes cheveux l'espace de quelques secondes avant de retourner se poser sagement sur le volant.

— D'accord, lâché-je, la gorge tout de même nouée. L'année prochaine, Cassey entre au collège. Alors, peut-être que je le laisserais rentrer seul et

que je ne prendrais pas de *baby-sitter* pour le surveiller jusqu'à ce que je termine le travail.

Soudain, j'ai les oreilles qui sifflent. Pas à l'idée d'imaginer mon fils de onze ans, seul à la maison, mais parce que dans un an, je ne sais pas où j'en serai avec Stan. Il ne sera probablement plus sur Chicago. Et moi, je ne serai clairement pas à New York.

J'ose un regard vers Stan. Il ne semble pas avoir saisi la subtilité cachée de ma bonne résolution. Au contraire, il acquiesce vaguement de la tête avant de redémarrer au vert.

Qu'est-ce que disait mon horoscope du jour, déjà ?

« *Gare à Uranus ! Il pourra faire apparaître des difficultés dans votre vie amoureuse. Seuls les couples dont l'entente laisse à désirer pourront passer par une phase critique. Si vous êtes dans ce cas, faites attention, il y aura de la rupture dans l'air.* »

Notre entente me paraît plutôt bonne, non ? Non ?

— Il sera très content de cette proposition, termine Stan en m'adressant un clin d'œil. Maman poule, va.

Je lève les yeux au ciel. Je suis mère. Pas besoin d'être une maman poule pour vouloir protéger ses enfants, coûte que coûte, si ? Si ?

La plaie d'être « balance ». Je suis toujours dans l'éternelle indécision, c'est pénible.

— Mis à part ça, tu ne le trouvais pas... soucieux ? Ce soir en particulier, me lance Stan.

— Cassey ?

— Ouais...

— Un peu, c'est vrai, avoué-je. Il ne m'a même pas raconté son entraînement de boxe. Ça s'est mal passé ?

— Pas à ma connaissance. En tout cas, il ne m'a rien dit. Laisse tomber, ça doit être un petit chagrin d'amour.

— T'es bête ! Il a dix ans ! souris-je en lui tapant gentiment l'épaule.

— Et alors ? L'amour, c'est pas que pour les adultes !

Je lève les yeux au ciel. Il a raison.

Stan se contente de m'adresser un sourire, puis il gare la voiture dans le parking du Hyatt Regency Hotel, là où se déroule la réception de ce soir.

— Bien, me dit-il en m'ouvrant la portière, tel un parfait *gentleman*.

Il réordonne sa cravate, passe ses doigts à plat sur les manches de son costume comme s'il voulait enlever quelques peluches invisibles, avant de

frapper brusquement ses mains l'une contre l'autre, de quoi me faire sursauter.

— Everton, c'est bien ça ? me demande-t-il, connaissant déjà la réponse. Je pense que je vais m'amuser !

— Attends.

Ma paume se pose sur son avant-bras, comme pour le retenir. J'ai toujours la gorge serrée. Je me mets à épousseter sa veste, essayant tant bien que mal de trouver mes mots.

— On... on n'est pas dans l'*Underground*, ici, d'accord ? dis-je d'une petite voix mal à l'aise.

— Heureusement pour ton boss, d'ailleurs, relève Stan.

Dans ses grandes prunelles sombres, il n'existe plus aucune trace malicieuse. Juste une sévérité sans nom.

— On va voir si, après cette soirée, il se permettra toujours de commenter ton cul.

Ma mâchoire se dévisse d'un cran. Merde... Quand je dis que Stan est loin d'être con, c'est que c'est le cas.

— C'est pas tous les jours ! indiqué-je, nerveuse.

— Une fois, c'est déjà trop, marmonne-t-il en claquant la porte de la voiture. Donc... Everton, c'est ça ?

Je prends note que ses yeux sont redevenus rieurs. Pauvre Ronan Everton.

— Oui. N'agis pas stupidement, s'il te plaît. Je n'ai pas envie de perdre mon job.

Le regard noir qu'il m'adresse me fait presque regretter ma réflexion.

— Tu n'auras qu'à l'attaquer pour harcèlement au tribunal. Avec *MeToo* et compagnie, ça devrait être du tout cuit !

— Stan...

— Oui ?

— C'est mon travail, et j'y tiens. Vraiment. Everton est un connard fini misogyne, c'est tout. Il a pas de couilles que de la gueule, ça me fatigue de l'entendre jacasser toute la journée sur la tenue vestimentaire des nanas de la boîte, donc... je te demande juste de...

— De l'inviter cordialement à cesser ses jacassements ? termine-t-il à ma place, un sourcil arqué.

— Un peu plus que cordialement, ça serait parfait, oui, murmuré-je alors que je le vois rouler des yeux, un sourire malgré tout au coin des

lèvres.

— T'as de la chance, Debbie, comparé à d'autres mecs comme Oméga, moi, je sais me tenir !

J'acquiesce de la tête. Ça, c'est sûr. J'imagine ce que Parker Adams ferait à un gars qui oserait commenter le postérieur de sa femme tous les matins. Je visualise surtout ce que ferait Coleen si un type de sa société se permettait de faire ça !

— Allez, ne te stresse pas. Ça va bien se passer, promis ! me rassure Stan en m'attrapant par la main pour me diriger vers l'ascenseur.

Oui... j'espère.

Quand *McFly Business* organise sa soirée annuelle, on peut dire que ça ne plaisante pas. L'entreprise a réservé l'intégralité de la salle de réception du Hyatt Regency, au douzième étage de l'hôtel, pour y créer un décor... *enchanteur*, j'ai envie de dire.

Il y a des draps ivoires suspendus au plafond, donnant un effet très « vaporeux » à l'ensemble de la pièce dont les murs, lambrissés, paraissent briller face au déclin de plus en plus intense du soleil. Un buffet gargantuesque, des rosiers plantés ici et là, dans des bacs en marbre. Une fontaine de Champagne. Un orchestre de jazz. Au moins trente serveuses – tirées à quatre épingles, perchées sur de hauts talons d'ailleurs – qui virevoltent autour de nous afin de s'assurer que nous ne manquons de rien. Honnêtement, je trouve ça ridicule. Néanmoins, 99 % des gens de la boîte diront sûrement, demain matin, que c'était une soirée grandiose. Pour l'instant, elle l'est... Attendons de voir d'ici deux ou trois heures, quand les deux cents bouteilles de Champagne pour quatre-vingts invités seront vidées et qu'il n'y aura plus une seule verrine avocat-crevettes afin d'éponger tout ça.

— Finalement, c'est pas si différent de l'*Underground*...

La voix amusée de Stan me caresse allègrement l'oreille. Sa main, elle, se pose doucement contre ma chute de reins, puis il me tend une coupe en un sourire complice. Je trempe mes lèvres dans mon verre, non sans un haussement de sourcil.

— On est loin du sang et de la sueur, quand même.

— T'as d'un côté les mecs m'as-tu-vu qui se la pètent, de l'autre, les nanas coincées dans des robes bien trop petites pour elles. De l'argent, de l'alcool, de la musique. D'accord, il n'y a pas de cage avec deux imbéciles qui se tapent sur la tête, mais ce n'est qu'un détail.

— Je vais dire à Parker que tu le traites d'imbécile, tiens.

— Tu peux y aller, le coach est le premier à le faire ! ricane Stan en buvant la moitié de son verre de gin.

J'attrape une tartelette à la betterave, l'avale tout rond avant de boire une gorgée de mon Champagne, mes yeux épiant la brochette des trois secrétaires de mon service qui s'avance, tout feu tout flammes, à grandes enjambées vers nous. Et voilà... À peine vingt minutes qu'on est là, et c'est déjà le défilé de greluches.

— Salut, Debbie.

— Hey, bonjour !

— Bonsoir, Debbie !

Je suis étonnée de noter qu'elles connaissent mon prénom, elles qui ne m'accordent pas même un remerciement lorsque je leur apporte moi-même les contrats à envoyer. Malgré tout, je me fends d'un sourire et fais les présentations. Je ne suis pas dupe. Ce n'est pas moi qu'elles viennent voir.

— Maddison, Elena, Georgia... Je vous présente Stanley, mon... *compagnon*.

Je bute un peu sur l'utilisation de ce terme. Au lieu de « petit ami », « compagnon » est sorti tout seul. J'imagine qu'à trente-trois ans, on ne peut pas vraiment appeler « petit ami » l'homme qui partage votre vie depuis deux ans et avec qui vous vivez un bon quart de l'année. Même une bonne moitié, si je ne prends en compte que cette année.

Après mes propos, je m'attends à voir une certaine mimique apparaître sur le visage de Stan, mais il reste tel qu'il est. Malicieux, taquin et plaisantin. Il salue à son tour les trois secrétaires, sûrement plus jeunes que lui, d'ailleurs, quand j'y pense, alors que moi, je me place un peu en retrait. Muette et effacée. Je n'aime pas spécialement m'imposer. Je suis du genre observatrice. Une chouette juchée sur son perchoir, dans son arbre creux, occupée à scruter l'étendue de son territoire. Et celui-ci fait un mètre quatre-vingt-sept de haut, pour quatre-vingt-huit kilos. Voilà.

Je descends ma flûte de Champagne presque cul sec. Il me restait trois gorgées, rien de bien épique.

Du coin de l'œil, je vois Leslie sortir des toilettes, sa robe rouge flottant en corolle autour de ses jambes. C'est le genre de tenue meringue que je trouve « cucul » mais qui, étonnamment, est fait pour une femme comme Leslie Hartmann. En particulier lorsqu'elle ose l'agrémenter d'une veste à sequins, de talons bicolores, et de bracelets vert émeraude. Leslie est pleine d'audace et de culot. Je l'envie. D'autant plus qu'elle n'a pas eu non plus une vie très facile.

Elle range son téléphone dans sa petite pochette noire, puis m'adresse un signe de la main avant de me rejoindre. Je jette un coup d'œil vers mon *compagnon*, toujours aux prises avec les trois harpies de l'accueil. Nos regards se trouvent l'espace d'une seconde. Le sourire qu'il m'affiche m'aide à dévoiler le mien. Je croise tout de même nerveusement les bras sur ma poitrine, ce qui accentue mon décolleté en pointe et raccourcit de quelques précieux centimètres ma robe.

Leslie arrive à notre hauteur. Elle prend part à la discussion avec toute l'hypocrisie et la surexcitation qu'une femme moqueuse est capable de feindre.

Évidemment, toute la conversation tourne autour de Stan. Et de moi, bien sûr. Les commères veulent savoir où nous nous sommes rencontrés, depuis quand nous sommes ensemble, pourquoi elles ne l'ont encore jamais vu à une soirée de la boîte. Bla-bla-bla. Je ne réponds presque pas. Je laisse Stan le faire. Visiblement, il adore ça.

Sur mes gardes, je les observe du coin de l'œil. Lui, en particulier.

Stanley Birmingham est à l'aise avec les femmes. C'est un fait. Résultat de tant d'années de libertinage, j'imagine. Il les fait rire, sourire. Il trouve toujours le mot afin d'égayer leur regard ou de les faire glousser. La « tchatche », il l'a en lui. Sans parler de son côté séducteur, c'est évident. Il aime plaire à la gent féminine. Gaylord aussi était ainsi. À la simple et unique différence, c'est que Stan, lui, a tout abandonné pour moi. Dès notre premier rendez-vous. Plus d'escort, plus de plan cul, plus de soirée libertine ou d'orgie romaine. Plus de tchats sur des applications de rencontre. Rien. Le néant. Il a tout supprimé, tout arrêté. Je le sais de source sûre... pour avoir passé les premières semaines de notre relation à espionner son portable. J'en suis peu fière. Mon attitude mérite un zéro pointé, seulement je voulais être certaine de savoir dans quoi je mettais les pieds, avec *qui* surtout. Puis, il ne s'agissait pas que de moi, que de ma vie. En entrant dans la mienne, il est aussi entré dans celle de mon fils.

Résultat des courses, Stan aime plaire aux femmes, c'est vrai, cependant ça s'arrête là. Il est fidèle, honnête et intègre. Il ne les laisse pas espérer ou s'imaginer quelque chose. Et il ne se sert pas de moi comme d'un faire-valoir. Il ne m'exhibe pas de la même manière qu'un trophée.

Au bout de dix minutes, Maddison, Elena et Georgia consentent enfin à nous lâcher la grappe. Elles m'adressent un sourire plus que mielleux en tournant les talons, balançant leur cul de droite à gauche en un rythme quasi parfait, comme s'il s'agissait de Cerbère, le célèbre chien à trois têtes des Enfers.

Leslie laisse échapper un gloussement. Je coule un regard interdit vers Stan.

— Quoi ? s'insurge-t-il. Je me suis montré poli, non ?

— Tu sais qu'elles ne me parlent jamais ? avoué-je, un sourcil arqué. C'est à peine si j'ai le droit à un bonjour, le matin, quand j'arrive.

— C'est mon charme naturel, que veux-tu que j'y fasse ?

— En même temps, personne n'ose t'approcher, Debbie, rit Leslie. Au premier abord, tu parais comme une femme froide et austère.

Froide ? Austère ? *Moi* ? N'importe quoi. Je suis Balance. Pas Vierge.

Leslie hoche la tête alors que je n'ai même pas répondu. Stan, lui, alourdit mes épaules de son bras musclé. Il ricane à mon oreille tout en me ramenant contre lui, là où son parfum boisé, presque végétal, aguiche mon odorat.

— Grrr... Miss Calotte glacière, j'adore. Je veux bien aller chercher un pic à glace et devenir ton explorateur, si tu le souhaites.

— Arrête, souris-je en lui donnant une petite tape sur le ventre.

Je peux sentir ses abdominaux malgré l'épaisseur de sa veste, ce qui me donne quelques coups de jus entre les reins.

— Je serais ton réchauffement climatique personnel, ronronne-t-il en me volant un baiser.

— Arrête !

— Mais quoi ? s'indigne-t-il.

Un peu plus et dans deux minutes, je me retrouve à quatre pattes dans les toilettes. Je le connais, cet homme de Cro-Magnon, accro au sexe et à l'adrénaline. Sauf que là, ce n'est ni l'endroit ni le moment.

— Vous n'auriez pas un frère ou un cousin à me présenter ? demande Leslie, l'air de rien, en récupérant une coupe de Champagne sur le plateau d'un des serveurs.

— Leslie ! m'exclamé-je, en balançant mon poids de ma jambe gauche à ma jambe droite, ce qui me fait légèrement vaciller sur mes talons hauts.

— Parce que moi aussi, je me sens un peu iceberg sur les bords, figurez-vous, susurre-t-elle en battant des cils.

— Désolé, je n'ai pas ça en stock, rit Stan. Peut-être un oncle, par contre, dans son cas... l'exploratrice, ça risque d'être vous.

— T'es pas croyable. Arrête, supplié-je en plantant mes yeux dans les siens pour le faire cesser ses âneries. T'es une vraie pipelette, ma parole !

La soirée a débuté depuis même pas une heure. Il faut que l'on tienne encore au moins autant de temps avant de pouvoir partir à une heure « convenable » et ainsi, éviter l'étiquette de la pimbêche.

— Tiens, tiens, marmonne soudainement Leslie, son regard virant au noir. Lui, ça serait bien qu'il arrête de t'approcher, en revanche.

Inutile de me retourner pour savoir de qui il s'agit. Ronan Everton a un pas tellement présomptueux associé à un melon si énorme que je m'inquiète sur l'état de ses chevilles.

Face à moi, Stan se munit de son plus beau sourire insolent. Le genre qu'il doit adresser aux *fighters* concurrents d'Oméga pour bien les faire enrager. À ce niveau-là, je ne parlerais même pas de provocation. Ça va bien au-delà.

Je me racle la gorge, soudainement agacée, lorsque j'entends mon nom et celui de Leslie résonner à mes oreilles.

— Monsieur Everton, salue poliment Leslie malgré la froideur que l'on peut percevoir.

Le directeur adjoint de *McFly Business* s'invite entre nous trois.

Habillé d'un costume bleu nuit, d'une cravate beige rosé, ses cheveux poivre et sel sont bien gominés, ramenés vers l'arrière. Rien à voir avec la coupe d'un DiCaprio sexy ! Ou celle de mon homme, dix fois – cent fois, même – plus élégante.

Non, là, on est dans le « vieux beau » quinquagénaire, avec les deux pointes blanches, un peu mousseuses, qui gisent au coin des lèvres à force de trop parler – et de baver. *Berk !* Je préférerais être célibataire, faire la pénitence du sexe de surcroît, plutôt que de vivre au quotidien avec un individu comme lui.

— Ma petite Leslie... Ravi de vous voir ici.

Un horrible frisson remonte ma colonne vertébrale. Ce mec me dégoûte au plus haut point. Je m'en rends vraiment compte à présent qu'il est là,

entre Stan et moi. Mon gosier s'assèche, mes genoux commencent à trembler. Comme un appel au secours, je lève la tête à la recherche du regard rassurant de mon petit ami. Évidemment, c'est sur celui d'Everton – pervers à souhait – que je tombe.

— Mademoiselle Briant... toujours aussi pimpante à ce que je vois ! me lance-t-il d'un sourire suffisant.

Je m'apprête à rétorquer un vague « bonsoir » lorsque Stan le contourne pour se rapprocher de moi, sa main s'invitant entre mes reins. Son toucher n'a rien d'habituel. Lui, d'ordinaire doux et coquin, paraît s'être transformé en vrai pitbull. Je le sens à la dureté de sa paume, à la fermeté de ses doigts. Sa poigne est lourde. Dominatrice, aussi. Il me ramène sur le côté, tout contre lui. Là où son cœur bat sur un rythme étonnamment lent et régulier, entre mes omoplates. J'ose un regard vers lui. Ses sourcils sont froncés, ses lèvres si pincées qu'elles forment une ligne sur le bas de son visage, finement rasé pour l'occasion.

J'ai troqué mon adorable je-m'en-foutiste de petit ami contre son double maléfique. Cela dit, je croyais que seul Parker était atteint de schizophrénie.

Je fais rapidement les présentations. Elles sont encore plus succinctes qu'avec les secrétaires. Everton semble surpris d'apprendre que je ne suis pas célibataire. Son sourcil est pris d'un tic nerveux lorsque son regard croise celui, noir, de Stan.

— Donc comme ça, vous êtes le compagnon de mademoiselle Briant. Je l'ignorais... Nous avons tellement l'habitude de la voir non accompagnée aux différents événements qu'organise *McFly Business*, dit-il d'un ton douxereux.

Je me passe une main anxieuse dans mes longs cheveux caramel, détachés. Je crois que je préférerais être dans l'*Under* plutôt qu'ici. C'est pour dire.

— Je travaille beaucoup. Mon emploi du temps est surchargé, précise Stan d'une voix plus que froide. Toutefois, je vous rassure, je ne suis jamais loin...

Au nom d'une certaine bienséance, ils s'échangent tous deux un petit sourire... glacial. Sauf qu'Everton n'est décidément pas prêt à lâcher l'affaire. Il doit s'imaginer qu'il peut pousser un gamin d'à peine trente ans dans ses retranchements. Ce qui est très mal connaître Stan. Il ne faut pas oublier son job. Prendre des coups, encaisser, c'est son quotidien. Cependant, ça, Everton l'ignore...

— Dans quoi bossez-vous ?

... en revanche, il va vite s'en rendre compte !

Cette question est typique d'un combat de coqs. Dans moins de cinq minutes, ça parle salaire. Sauf que les cinq minutes, Stan ne les lui laissera pas. Je le sais, je le sens.

— Le sport.

— Ah, je me disais aussi. Avec cette carrure ! tente de plaisanter Everton malgré la froideur de son regard. J'en ai fait pas mal. Je suis un peu un touche-à-tout. On a le sport facile dans ma famille.

— Vraiment ? lance Stan, moqueur.

Son rythme cardiaque s'emballe, tandis que sa main se referme plus fermement contre ma hanche.

— Oui, laissez-moi deviner le vôtre... alors... je dirais basket ? propose Everton. Baseball ? Non... trop simple...

Quelle plaie, ce mec !

J'échange un regard désespéré avec Leslie.

Everton est tellement engagé dans sa tirade que je n'arrive même pas à en placer une afin d'écourter la conversation. Contre moi, Stan est toujours aussi rigide qu'un cadavre. On parie combien qu'il se retient de lui en retourner une ?

— Vous êtes dans l'endurance, je me trompe ?

— Ça dépend ce que vous appelez « endurance »...

— VTT ? Foot ? Hand ?

Ça va durer longtemps ce cirque ?

— Non, je sais ! s'exclame-t-il, soudainement euphorique. Sport de combat ? Boxe ? C'est le nez, ça, dit-il en tapotant le sien de son index boudiné. Ça ne trompe pas. Tous les boxeurs se ressemblent.

Quoi ?! N'importe quoi !

— Alors ? C'est ça, vous êtes dans la boxe ?

J'entends Stan renâcler.

— Presque. MMA. *Free-fight* pour être exact, répond-il d'une voix rêche, presque mécanique, de quoi rabattre le caquet à ce connard d'Everton.

D'ailleurs, mon supérieur le dévisage sans la moindre politesse. Ses yeux sont écarquillés de stupeur. Dommage que Leslie ne soit pas pile en face de lui à ce moment-là, je crois qu'elle aurait adoré le regarder tel un poisson hors de l'eau, tout suffoquant.

— Ah... j'ai ouï dire que c'était un milieu très particulier. Qui demandait un mental d'acier. Un univers souffrant de beaucoup... d'excès, non ?

— Nous avons nos propres règles de vie, commente simplement Stan.

C'est le cas de le dire, pensé-je. Les problèmes se résolvent toujours de la même façon... dans une cage.

— Oui, c'est ce qui se dit. Des procédures peu scrupuleuses, d'ailleurs. Les tensions sont palpables, j'imagine, autour du ring. Les esprits doivent vite s'échauffer.

— En effet, ça s'échauffe vite. Une simple étincelle peut entraîner le plus grand des incendies, précise Stan alors que je me fais toute petite contre lui.

On n'est pas dans l'*Under*, ni même autour du ring, mais punaise, que la tension est palpable !

Je me racle la gorge, comme pour spécifier à Stan qu'il est temps de partir, même si cela ne fait pas encore deux heures que nous sommes là. Tant pis. Je suffoque ici. En plus, je crois qu'Everton a compris le message. Je ne suis pas célibataire, et mon petit ami n'est pas un plaisantin. C'est tout. J'en demande pas plus.

Pourtant, je suis incapable de bouger. Comme si une infime partie de moi, de la moi d'*avant*, n'attendait qu'une seule chose : voir Stan défoncer Everton.

— Oui, on dit que les *fighters* ont des personnalités très... violentes, précise mon boss.

La respiration de Stan s'intensifie.

— Je ne suis pas *fighter*. J'en entraîne un, c'est tout. Il s'agit même du meilleur. Maintenant, est-ce qu'il est violent ? Oui, sans doute. Avec les gens qui le méritent, en tout cas !

— Très bien, par contre, si je ne m'abuse, c'est un milieu plutôt dominateur, de mâles alpha, n'est-ce pas ?

Pitié...

Je me tâte à, soit sortir le popcorn et regarder Stan fumer Everton, soit à attraper mon homme par le bras tout en le suppliant de partir. Cruel dilemme, néanmoins pour une fois, l'indécise que je suis a fait son choix. J'opte pour le popcorn. Advienne que pourra.

— C'est vrai, approuve Stan en souriant doucement.

Il me relâche, me fait glisser derrière lui, puis s'approche dangereusement de mon supérieur. Il le dépasse aisément d'une demi-tête.

— Les mâles alpha n'apprécient vraiment pas quand leur femme se fait malmenée par des trous du cul qui se croient tout permis juste parce que Mère Nature les a dotés d'une paire de couilles, reprend Stan.

Oh... merde !

Quand je vois le visage sidéré de Leslie, sa bouche béante, ses yeux prêts à tomber par terre, je me dis que je dois avoir exactement le même.

— Pour que les choses soient claires, monsieur Everton, commentez encore une fois la façon qu'a ma femme de s'habiller et je vous promets que je serai le plus alpha de tous les connards alpha que vous connaissez. On s'est bien compris ?

— Pa-pardon ?! bégaye Everton, le teint soudainement rouge pivoine. Je... je ne vois pas de quoi vous... vous voulez parler !

— Bien sûr que si ! s'agace Stan. Je ne suis pas stupide, vous non plus. C'est mon premier et dernier avertissement. Si vous avez envie d'exercer un pouvoir quelconque sur une jolie femme, payez-vous une *escort*. Foutez la paix à vos collègues. À *toutes* vos collègues.

— Vos... vos accusations peuvent vous coûter cher ! avertis Everton.

Sauf que sur Stan, les menaces, ça ne fonctionne pas. Jamais.

— Je n'ai rien à perdre. Contrairement à vous. Alors, épargnez-moi votre faux ton surpris ! Personnellement, des merdeux dans votre genre, j'en boufferais par plaisir au petit déjeuner. Encore un regard sur le derrière de ma femme, et la dernière chose que vous verrez sur cette Terre, c'est moi en train de vous arracher les yeux !

Dans une colère noire, quoique bien silencieuse, Everton, dont les traits sont plus que tirés, tourne les talons pour disparaître à l'autre bout de la pièce. Il se fond allègrement dans le tableau arc-en-ciel de toutes ces robes en tulle et en soie, revêtues spécialement pour cette occasion pompeuse.

— Quand je t'ai dit, tout à l'heure, un peu plus que « cordialement », je ne pensais vraiment pas à... ça, murmuré-je du bout des lèvres en levant mon regard vers Stan.

— Au moins, c'est clair, net et précis ! T'aurais voulu que je fasse quoi ? Que je le défonce dans les chiottes comme un imbécile ?

— Non...

— Donc voilà. Ça a le mérite d'être transparent. Pour lui, pour toi, et pour moi. Fin de la parenthèse « mon boss, ce trou du cul », termine Stan en

tirant sur son col. Putain, il fait une chaleur à crever là-dedans. Debbie, ma puce, qu'est-ce que tu veux faire ? Rester encore un peu, ou rentrer ?

— Rentrer...

— Bien, je vais récupérer tes affaires au vestiaire. Leslie, on vous raccompagne ?

— Pas la peine, c'est gentil.

— Je reviens, me dit-il avant de planter un baiser sur mon front.

Il part en direction du hall d'entrée, l'air de rien. Il se paye même l'audace de siffloter doucement, le bout des antennes de sa raie manta tatouée, ressortant partiellement du col de sa chemise pour habiller sa nuque, dégagée.

— Je vais perdre mon job ! marmonné-je.

J'entends Leslie s'exclamer. Elle a le culot de me taper les fesses avec sa pochette noire.

— Quoi ? T'es folle ! s'indigne-t-elle. Arrête, Debbie, Stan a eu raison. Une conversation frontale avec Everton, c'est exactement ce qu'il fallait. À mon avis, il va se tenir à carreau jusqu'à la fin de son contrat. Crois-moi. Et s'il n'en fait qu'à sa tête, je me ferai un plaisir de monter une pétition contre ce connard. Ses insinuations, son harcèlement au quotidien, il est temps que ça cesse. Personnellement, je trouve que ton mec a été parfait. Ni trop dur ni trop souple. Cash, direct. Plus ou moins poli. Menaçant, mais sobre. Non, vraiment... un sans faute. Et en plus...

— En plus, quoi ? la coupé-je, un sourcil arqué.

Je sais ce qui va sortir de sa bouche... J'ai encore le cœur qui bat à mille à l'heure.

— Il a dit que tu étais sa femme. *Deux fois !* précise-t-elle, toute souriante.

Moi, je suis tellement gênée que je regarde le bout de mes chaussures à motif léopard.

— Mmh...

— C'est tout l'effet que ça te fait ?!

— Non...

Seulement, je ne peux pas vraiment l'exprimer, là, tout de suite. Il a dit « ma femme »... deux fois, Leslie a raison. Je les ai comptées. Et elles m'ont bien fait frissonner.

Chapitre 18

Debbie

Stan raccompagne Flora jusqu'à la porte d'entrée tandis que je retire ma veste de tailleur. Je m'étire doucement, mes bras au-dessus de la tête, alors qu'il n'est même pas vingt-trois heures.

À l'étage, Cassey dort déjà. La seule chose que l'on entend dans la maison, c'est le bruit du vent dans les arbres. Je m'assieds sur le canapé tout en retirant mes hauts escarpins.

Au loin, la porte claque. Je m'enfonce entre les coussins, ma main occupée à soulager les tensions sur ma voûte plantaire. Maudits talons !

— Laisse-moi faire...

La voix grave de Stan me fait ouvrir les yeux. L'instant d'après, il est installé à son tour sur le canapé, ses paumes enroulées autour de ma cheville. Ses doigts passent et repassent sur la cambrure de mon pied, là où il presse ma peau endolorie d'une manière des plus délicates, et des plus délicieuses. Sérieusement, cet homme est parfait.

Je me redresse sur le fauteuil, puis me hisse à sa hauteur. J'atterris sur ses genoux, m'agrippant à son col de chemise. Nos deux corps enroulés dans la pénombre du salon, je plonge mon regard dans le sien, lui retire sa cravate et sa veste de costume dans un silence cérémonieux. Je l'embrasse doucement, ma langue se pressant tout contre la sienne. Ses mains, toujours posées sur mes pieds, continuent de me prodiguer le plus doux des massages.

— Je me suis souvent demandé comment vous pouviez marcher avec des trucs pareils, me glisse-t-il, sourire aux lèvres, en faisant remonter son pouce sur toute ma voûte plantaire, de quoi m'arracher un petit gémississement de bien-être.

— C'est du sadisme à l'état pur, réponds-je d'une voix enrouée.

— Le confort ne devrait pas prévaloir sur le côté sexy.

Je me mets à rire.

— Tu te fous de moi ? Tu veux que je te montre ce que tu m'as acheté pour la Saint-Valentin, hein ? Tu crois que c'est agréable de se sentir ficelée comme si on était une paupiette ?

Nous nous échangeons un regard entendu. Stan délaisse mes chevilles afin de remonter sur mes jambes. Il retire sagement mes bas en me faisant basculer sur le côté. Allongé sur le canapé, il se faufile entre mes cuisses, se retenant d'un bras, au-dessus de ma tête, pour ne pas m'écraser.

— Disons qu'il devrait y avoir un juste milieu, nuance-t-il en parsemant de tendres baisers le creux de ma poitrine, là où ma robe ne tient que par deux petites accroches métalliques.

Je soupire, déjà terrassée par le bulldozer Stanley Birmingham.

— Tu parles...

Je lève les yeux au ciel, un sourire taquin aux lèvres. Malgré l'obscurité, je devine aisément le sien. La faible lueur extérieure, émise par les lampadaires qui habillent la rue, s'invite à travers les rideaux à peine tirés de la salle à manger. Elle se reflète sur nos peaux, étrangement marmoréennes.

Ses doigts s'accrochent aux attaches de ma robe. Il tire doucement dessus, dévoilant ainsi ma poitrine, nue. Ses prunelles se braquent sur mes deux tétons couleur caramel. La seconde d'après, sa langue me lèche avec gourmandise. Je presse son visage entre mes seins, comme la petite coquine en manque que je suis.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit la vérité sur ton boss ? me demande Stan.

Dans mon ventre, je sens que ça se noue. Un peu à la façon d'une corde coulissante.

— J'en sais rien, avoué-je, la tête relâchée sur l'oreiller. Je... je ne voulais pas t'embêter avec ça.

Du bout de mes ongles manucurés, je caresse les cheveux de Stan, plus du tout aussi bien peignés qu'en début de soirée. Lorsqu'il relève la tête

vers moi, que sa bouche quitte la douceur de ma peau, je croise ses grands yeux brillants. Brûlants. Ils brûlent d'un amour qui me fait peur. Parce que je le connais très bien. C'est celui que j'ai tenté d'étouffer tant d'années quand j'étais avec Gaylord. Ce n'est pas sain. Pas du tout, même. C'est un amour toxique, qui nous entrave. Pour toujours. Et aujourd'hui, je ne veux pas que Stan soit enchaîné, prisonnier de mon amour. Bien au contraire. Je le désire libre. Comme jamais je ne l'ai été, comme je ne le serai probablement jamais.

— Ça ? relève-t-il, un sourcil arqué. Tu parles de ta sécurité ?

— N'exagère pas, soupire-je en continuant de lui caresser les cheveux, ma main descendant contre sa nuque, puis sous sa chemise afin de longer le haut de ses omoplates.

Je le sens frémir sous mes gestes, et cela, malgré l'importance de notre discussion.

— Je n'exagère pas, Debbie. Je veux savoir quand tu as des problèmes.

— J'ai pas de problèmes. C'était juste... un...

Je cherche mes mots.

— Un souci passager.

J'ignore pourquoi, mais je repense à la lettre, celle que j'ai reçue, « anonymement », la semaine dernière et qui est cachée dans l'un des tiroirs du vaisselier. Connor s'invite dans ma tête. Je devrais brûler le torchon que ce bâtard a osé m'envoyer.

— Même si c'est un souci passager, insiste Stan en déposant un tendre baiser sur ma bouche. Je veux savoir quand quelque chose te tracasse. D'accord ?

Mon souffle se raccourcit. Mes mains deviennent moites.

— OK...

— Pourquoi tu fais cette tête ? Qu'est-ce que t' observes ? me questionne-t-il en suivant mon regard, toujours braqué sur le vaisselier.

— Rien ! m'exclamé-je, le cœur battant la chamade, en attrapant ses joues de mes doigts tenaces pour réorienter son visage vers moi. Rien du tout, chéri.

Je ne veux pas que Stan soit mêlé, de loin ou de près, aux manigances de Connor. La dernière fois, il a bien failli y laisser son cœur. Pour de vrai. Je n'oublie pas les heures d'attente interminables à l'hôpital, tout ce sang, chaud et poisseux, sur son tee-shirt gris, ni les longs mois de convalescence qui ont suivi.

— Debbie...

— Tout va bien, bébé, chuchoté-je. Vraiment. Je suis désolée de ne pas t'en avoir parlé avant. Et... et je suis contente que tu lui sois rentré dans le lard à cet imbécile.

Balance... #arbitre, #médiatrice, #petitemaligne. C'est moche ce que je fais. Ramener Everton sur le devant de la scène dans l'intention de laisser Connor là où il est. À savoir, dans un coin obscur. Loin de nous.

— Il méritait plus, me fait remarquer amèrement Stan.

— Ils méritent toujours plus...

Je refoule mes sombres pensées et m'attarde sur la bouche de mon homme. Mon pouce se met à caresser sa lèvre inférieure. Je viens ensuite l'embrasser, toute fébrile, mon corps se collant au sien, brûlant de désir.

— J'adore te voir habillé comme ça, avoué-je en déboutonnant sa chemise. T'es taillé pour porter un costume, mais je crois que je te préfère en tenue d'entraînement. Quand tu sues sang et eau pour ton champion. Ça, c'est... toi. Vraiment toi.

Stan esquisse un sourire, son nez se perdant dans mes longues mèches brunes pour respirer mon parfum à base de jasmin. Ses mains, elles, ont glissé sous ma robe afin de venir taquiner l'élastique de ma petite culotte.

— Et tu l'aimes ? me demande-t-il sérieusement. Ce vraiment « moi » ?
Je hoche la tête.

— Beaucoup trop.

— On aime jamais trop, Debbie.

— Si... sinon, on ne parlerait pas de crime passionnel.

Cette fois-ci, Stan se met à rire. Il se redresse sur le canapé, m'entraînant au passage sur lui, là où je me retrouve assise à califourchon sur ses cuisses robustes. Les bras en croix sur le dessus du fauteuil, la chemise ouverte sur son large torse, puissant et musclé, il me toise de son regard de braise. Je sais qu'il les attend... ces trois foutus petits mots. Et j'ai envie de les lui hurler. J'ai envie de lui hurler : *JE T'AIME !* Putain, pourquoi est-ce si dur à prononcer ? *Je t'aime...* trois mots, sept lettres, trois syllabes. Allez, quatre pour les plus pénibles.

Néanmoins, je ne les lui articule pas. Je suis bloquée. À la place, je préfère aborder un autre sujet. Tout aussi flippant.

— Pourquoi t'as dit ça ? questionné-je en un murmure à peine audible.

Dans ma poitrine, mon cœur cogne vite et fort.

— Pourquoi j'ai dit quoi ?

— Que...

Je déglutis, le regard braqué entre ses deux clavicules.

— Que j'étais ta femme.

Silence radio.

Même le vent a l'air de retenir son souffle.

— J'ai dit ça, moi ? me lance-t-il, taquin, ce qui me fait lever les yeux au ciel.

— Oui...

— Peut-être.

Il hausse les épaules, comme s'il n'en était pas vraiment certain.

— Deux fois ! rappelé-je en prenant le même ton que Leslie lorsqu'elle me l'a remémoré.

— Bah si je l'ai dit deux fois, c'est que c'est sans doute la vérité, non ? m'assène-t-il, un sourcil arqué.

— À toi de me le confirmer.

— Ah ça, non, bébé, désolé, rit-il de nouveau. Moi, je l'ai dit. Au sens premier du terme. Je ne vois pas ce que je peux faire de plus.

— D'accord, mais je...

BIM !

Le bruit d'une fenêtre que l'on brise ou d'une porte qui claque violemment me fait sursauter comme une diablesse. *Putain !* Surprise, je me redresse sur Stan, le cœur battant la chamade, les yeux écarquillés. Nous nous échangeons un regard interloqué alors que le calme semble être revenu dans la maison.

— C'était quoi ce bruit ? demandé-je, inquiète, en tendant l'oreille.

À l'étage, tout paraît aussi paisible qu'au rez-de-chaussée. Comme s'il ne s'était rien produit. Pourtant, les sourcils froncés de Stan me rassurent sur le fait que, ce son, je ne l'ai pas imaginé. D'accord, j'ai passé ma semaine à avoir peur pour rien et à me sentir épier. D'ailleurs, quand j'y pense, tout le monde m'a semblé bizarre ces derniers jours. Là, par contre, ce n'est pas que dans ma tête.

— Je sais pas, répond Stan en jetant un coup d'œil vers le hall d'entrée. Ça venait de dehors. C'est pas grave.

— Non, ça provenait de derrière, insisté-je, la gorge serrée.

Est-ce que Connor serait capable de se pointer de nouveau juste pour... pour me faire peur ? La petite voix dans ma tête me dit que oui.

— OK... Je vais aller voir, lance Stan en sautant sur ses pieds. C'est sûrement le chat de la voisine qui a renversé les poubelles, ou les adolescents d'à côté qui ont envoyé leur ballon sur l'une des fenêtres de la cave. Détends-toi.

— Je suis détendue, grimacé-je ce qui le fait sourire.

— C'est vite dit, ça, ma puce.

Je me m'apprête à rétorquer lorsque Stan tourne les talons afin de se diriger vers le hall d'entrée, et ainsi, accéder à l'arrière du domicile par la cuisine, là où le bruit strident s'est fait entendre.

Je me lève à mon tour, ajustant les bretelles de ma robe sur mes épaules, histoire de ne pas me promener à moitié nue. Je ne peux m'empêcher de jeter des coups d'œil à droite, à gauche. La sensation d'être espionnée est toujours présente. C'est comme si un souffle brûlant, moite même, était rivé sur ma nuque. D'ailleurs, je me passe une main dans les cheveux, mon regard continuant de virevolter tout autour de moi, un brin rassurée de savoir que non, personne n'est derrière une fenêtre à m'observer.

— En ce moment, t'es vraiment bizarre, Debbie.

— Je ne suis pas bizarre, Stan, c'est juste que...

Gniiiik !

Mon sang ne fait qu'un tour. Le son d'une porte qui grince me précipite contre Stan. Je lui plante carrément mes ongles dans l'avant-bras, ce qui lui extorque un juron.

— Les griffures, bébé, c'est uniquement au lit, putain ! Tu m'as arraché la moitié du bras !

— Chut ! Attends... Je... j'entends quelqu'un... dis-je d'une voix tremblante.

La maison est toujours plongée dans le noir. Je regrette plus que jamais de ne pas avoir investi dans des lumières automatiques à l'extérieur. Dès demain, j'en installe. Sur le perron, dans le jardin, et dans l'allée du garage. Partout !

— Ça doit être le vent, me rassure Stan en soupirant. Rien de plus. Bouge pas, je vais aller voir.

En quelques secondes, je me retrouve seule, debout, au milieu du salon. Je transpire tellement que ma robe me colle à la peau. Je tortille nerveusement le bout de mes cheveux. Stan a raison, il faut que je me détende. Ça doit être un chat... « *un chat qui a ouvert la porte de derrière ?*

» me demande ma conscience. Cette simple question me glace le sang. Stan...

Ni une ni deux, je me précipite dans la cuisine, attrape le premier couteau qui traîne, puis tourne les talons pour me ruer vers la buanderie. J'ai à peine le temps de faire un pas que ma tête tape contre une épaule, carrée et musclée.

Je pousse un cri de terreur en entendant mon prénom résonner dans toute la pièce.

— Bordel de merde, Debbie, qu'est-ce que tu fous avec un couteau ? me demande Stan, les yeux écarquillés.

Je le lâche aussitôt. Il tombe sur le carrelage en un bruit des plus stridents. Mes mains, elles, tremblent comme si j'avais la maladie de Parkinson. Mes yeux s'embuent instantanément de larmes.

— Désolée, je... je ne sais pas ce que j'ai en ce moment, je... je perds la... la tête, balbutié-je. Je... j'aurais pu te blesser.

— Viens là, soupire Stan en me rapprochant de lui.

Je me love tout contre son corps, où mon nez se niche au creux de son cou. Il m'embrasse tendrement la tempe, ses grandes mains montant et descendant le long de ma colonne vertébrale.

— Tout va bien, ma puce, d'accord ? murmure-t-il à mon oreille. C'était juste une balle... tiens, regarde...

Il me montre un ballon de basket, bien usé, presque déformé, posé sur le comptoir de la cuisine.

— Je te l'ai dit, ce sont les ados d'à côté... ils ont dû le perdre, c'est tout. La porte de derrière était mal fermée. Le vent a dû l'ouvrir. Rien de plus.

Je n'ose même plus parler. Je tremble tellement que je commence à avoir mal au cœur.

— Allez, on va se coucher, me dit Stan.

Il me porte dans ses bras, à la manière d'une princesse, puis me monte jusque dans notre chambre après s'être assuré que tous les accès étaient clos et que l'alarme était enclenchée.

Je me déshabille rapidement, viens me cacher sous la couette, regardant Stan ôter sa chemise et son pantalon à pinces. En caleçon devant moi, une partie de la Lune se reflétant contre le bombement de chacun de ses muscles, il s'approche de moi.

— Debbie...

— Oui ?

Il s'humecte nerveusement les lèvres.

— Est-ce que... est-ce que c'est la reprise de la saison dans l'*Underground* qui t'angoisse comme ça ? ose-t-il me demander, observant les draps au motif fleuri de notre lit.

— J'en sais rien, soufflé-je. Pourquoi ? Tu arrêteras si je te disais que c'était le cas ?

Stan n'a pas le temps de me répondre. La voix de Cassey qui m'appelle désespérément depuis sa chambre me fait quitter la mienne en moins de dix secondes.

Je m'entortille dans un peignoir, puis viens embrasser mon fils sur le front alors qu'il est encore dans un semi-sommeil, se débattant sans doute avec de mauvais rêves. Je passe bien dix minutes à lui caresser les cheveux, mon index tournant entre ses petites boucles cuivrées. Lorsque sa respiration s'est enfin apaisée, je retourne dans ma chambre, là où Stan est étendu sur le lit, occupé à envoyer des SMS.

— Cauchemar ? me demande-t-il simplement en posant son téléphone sur sa table de chevet.

— Oui... C'était qui ? questionné-je.

Je ne peux pas m'empêcher d'être curieuse. Et un peu jalouse, aussi.

— Jodie, me sourit Stan. Elle veut mes codes Netflix. J'ai dit que je les lui donnerais si elle consentait à écrire sur son corps que je suis le plus beau.

Je lève les yeux au ciel.

— Vous êtes de vrais gamins, tous les deux.

Je le rejoins, repliant mes mains sous ma tête tout en l'observant de mes grands yeux noisette. Stan tapote mon nez de son index, puis éteint sa lampe de chevet. Ni lui ni moi ne reparlons de l'*Underground*. On ne fait même pas l'amour. Mais ce n'est pas grave. Sa seule présence, dans mon lit, me comble déjà.

Cette nuit, je dors mal. Vraiment très mal.

Je rêve de Connor. De Gaylord. De l'*Underground*, aussi. Je rêve que je suis dans une cage... En talons hauts, habillée seulement d'une petite culotte. Tout le monde me regarde... tout le monde me hurle dessus. Tout le

monde ? Non. Ce ne sont que des hommes. Des hommes gras, pervers, obsédés par mon corps. Ils gémissent... ils poussent d'horribles jurons à mesure qu'ils se branlent sans la moindre pudeur, devant moi, tétanisée sur le ring. Je cligne des yeux plusieurs fois, choquée, rien ne se passe. Je sais que ce n'est qu'un rêve, toutefois je n'arrive pas à me réveiller. Encore moins lorsqu'un homme que je ne connais pas, nu lui aussi, s'approche dangereusement de moi. Les poursuiveuses éclairent toutes les zones de son anatomie... puis j'entends une voix... c'est le *speaker*. Il me demande d'enlever ma culotte. Et de me mettre à quatre pattes. Paniquée, je cherche Gaylord des yeux. Il n'est qu'à deux mètres de moi. Grand, fier, solide. Son regard vert est braqué sur Connor... Sur Connor, penché vers l'avant, occupé à observer Stan, allongé par terre, se vider de son sang...

Lorsque je parviens enfin à ouvrir les yeux, à m'extirper de ce cauchemar, je me sens courbaturée de partout. Épuisée. J'ai l'impression d'avoir couru un marathon. Mon corps est poisseux de sueur. J'ai la gorge sèche, la langue pâteuse.

Je file sous la douche, espérant effacer les traces de cette horreur, aussi bien sur mon corps que dans mon esprit.

Lorsque je descends, Cassey est en train d'engloutir ses céréales devant un dessin animé. Stan, lui, est déjà parti chez Parker et Coleen. Aujourd'hui, nous sommes vendredi. Jour de combat.

— Salut, Maman ! me lance Cassey, obnubilé par la télé.

Je lui réponds d'un baiser sur le front, puis me fais couler un grand café noir.

— T'es debout depuis longtemps, mon chéri ? Je ne t'ai pas entendu te lever.

— Ouais, Stan m'a fait du bacon et des œufs. On a mangé devant la rediffusion des plus belles actions du match de basket des Chicago Bulls. C'était trop cool, ils ont gagné.

J'arque un sourcil.

— Œufs, bacon... et là, des céréales ?

— Ouais, après, je vais aller faire des pompes et des abdos. Pour avoir plus de muscles.

Je me retiens de sourire.

— Stan t'a pas dit qu'il fallait plutôt faire du sport *avant* de manger ?

— Euh... non, je crois pas, me répond-il en fronçant son petit nez, l'air pensif. Sinon, je m'en souviendrais.

— Eh bien, moi, je te le dis. Si tu fais du sport juste après manger, tu vas vomir.

Cassey lance un regard presque effrayé à ses céréales multicolores qui baignent dans une piscine de lait bien trop sucré pour son âge.

— En plus, il faudrait manger moins de cochonneries, monsieur la future grande star de la boxe, hein !

Il lève ses yeux au ciel, puis termine son deuxième petit déjeuner avant de monter se préparer. Il redescend un quart d'heure après, alors que ça fait déjà cinq minutes que je l'appelle. Le vendredi, je commence plus tard chez *McFly*, ce qui me permet de l'emmener à l'école.

Dans la voiture, on écoute de la musique. La radio diffuse une vieille chanson des Linkin Park, *Numb*, c'est l'un des morceaux préférés de Cassey. Contre toute attente, il reste silencieux. Je n'insiste pas, je vois bien que quelque chose cloche. Ce n'est pas son genre d'être pensif, dans la lune, presque mélancolique.

— Tout va bien ? questionné-je pourtant.

— Oui, oui, me dit-il en regardant par la fenêtre.

— D'accord... et euh... à l'école, ça va ? Avec les copains ?

— Oui.

— OK...

Je jette un coup d'œil vers Cassey. Je me rends compte que mon fils m'observe lui aussi du coin de l'œil. Je n'ai pas le temps de le questionner davantage, car nous arrivons enfin devant le portail de son école. Je me gare en double file tandis qu'il attrape son sac à dos sur les sièges de derrière.

— Stan peut venir me chercher à la boxe, ce soir, s'il te plaît ?

— Euh... je... non, Cass', c'est pas possible, il travaille, dis-je, un peu décontenancée par sa demande.

— Il part à dix-neuf heures trente et mon cours se termine à dix-huit heures.

— Je sais, mais il est occupé avec Parker, aujourd'hui. Toute la journée.

— Bon, je vais lui envoyer un message. C'est important !

— Cassey, qu'est-ce qui est important ?! m'agacé-je en décollant mes mains du volant. Je peux te récupérer, moi.

— Non, je préfère que ça soit Stan. Je... je veux lui parler.

— Tu veux lui parler de quoi ? demandé-je, étonnée.

— De trucs de mecs.

— Hein ?!

Alors, là... je ne l'avais pas vu venir. Des trucs de mecs ? À dix ans ?!

— Oui, des trucs de mecs. Des trucs d'hommes, quoi.

Des trucs d'hommes ?!

Toujours abasourdie, je ne sais même pas quoi répondre. À la place, Cassey me dit au revoir, puis il rentre dans son école.

Je redémarre la voiture, l'esprit ailleurs. Sérieusement, de quoi veut-il parler avec Stan ?

Cette question m'obnubile jusqu'à arriver à mon travail.

Dans l'ascenseur, je me retrouve seule avec Everton. Je m'attends à un commentaire de sa part sur ma jupe en daim, caramel, ou mon chemisier beige, mais rien du tout, c'est tout juste s'il me regarde. *Parfait !* Je ne prends même pas la peine de le saluer et fonce droit vers mon bureau.

Évidemment, les secrétaires de l'accueil me disent à peine bonjour... Typique.

Une fois installée sur mon fauteuil, j'envoie un message à Stan :

#Cassey demande si tu peux aller le récupérer à la boxe tout à l'heure. Visiblement, il veut te parler d'un truc important. D'un « truc de mecs »... Il a insisté. Tu crois que je dois m'inquiéter ?

Sa réponse arrive dix minutes plus tard.

#Il veut sûrement savoir comment mettre un préservatif...

#T'es trop con, Stan. Il a dix ans !

#Et alors ?

#Ça ne me fait pas rire, tapé-je, agacée.

#Je ne ris pas, bébé. Truc de mecs = truc de cul. Il a maté son premier porno, et il se pose des questions, c'est tout. Je vais lui expliquer ce que signifie l'aubergine et les gouttes d'eau en émoticônes. Relax.

Je lève les yeux au ciel.

#Tu penses pas que ça peut être plus grave ? Genre, un problème de santé ? Un problème avec...

Je m'arrête d'écrire. J'arrive pas à croire que je vais aborder ce sujet...

#Tu penses pas que ça peut être plus grave ? Genre, un problème de santé ? Un problème avec son pénis ou ses testicules ? NE RIS PAS. Je suis inquiète, Stan. Je suis sa mère. Un petit garçon ne veut sûrement pas tout raconter à sa maman.

Je m'attends à recevoir un nouveau message de sa part. À la place, il m'appelle. Lorsque je décroche, je me rends compte que ma voix est plus que rauque.

— *Debbie, ma puce, arrête de t'inquiéter*, me rassure Stan, essoufflé.

Il doit être en pleine séance de sport avec Parker et Dennis.

— *Tu penses bien que s'il y avait un truc grave, il t'en aurait parlé. Parce que justement tu es sa mère. Donc à mon avis, c'est rien du tout. Il doit avoir honte d'aborder ce sujet avec toi... peut-être que... je ne sais pas, il se pose des questions sur... sur son corps. Je ne vais pas rentrer dans les détails, mais je me rappelle, à son âge, la première fois que j'ai eu une éjaculation nocturne, ça m'a bien fait flipper.*

— Une éjaculation nocturne ? C'est quoi ça ? m'affolé-je.

— *Les femmes ne sont pas les seules à avoir de petits secrets*, rit Stan alors que j'entends, au loin, la voix grave de Parker.

Il lui demande s'il y a un souci avec Cassey.

— Bon, coupé-je. Je veux que tu me dises ce qu'il t'a dit, d'accord ?

— *Pas si c'est un truc aussi intime que ça !* s'exclame-t-il. *Et j'espère que c'est autre chose parce que je vais avoir du mal à m'empêcher de rire.*

— Stan...

— *Je dois te laisser ma puce, ne t'inquiète pas pour Cassey. Les « trucs de mecs », c'est mon rayon. Bisous, je t'aime.*

Il raccroche au moment où le son « je t'... » sort de ma bouche.

Au téléphone, je reste stoïque. Figée. C'est moi ou... ou j'allais enfin lâcher ces trois putains de petits mots ?

Il est presque dix-neuf heures quand je rentre dans ma chambre.

Cassey est en bas, dans le salon, occupé à faire ses devoirs entre deux constructions de Lego. Face à moi, Stan est torse nu. Son pantalon de sport noir lui enserre la taille, venant souligner sa plastique de rêve et ses abdominaux que j'adore caresser quand je m'endors. D'autant plus qu'en ce moment, il passe toutes ses nuits avec moi. Il part travailler le matin et revient le soir. C'est comme s'il avait un *vrai* boulot. Comme si nous étions une *vraie* famille.

Je referme la porte derrière moi, retire mes escarpins, puis m'assieds sur le lit, les genoux repliés contre ma poitrine – tant pis si on voit ma culotte. Stan, le visage baissé, attrape son tee-shirt d'entraînement sur l'étagère qui lui est réservée dans mon dressing.

Depuis qu'il est rentré avec Cassey de la boxe, il m'évite. Inutile de le nier. Lui, si tactile, si taquin, ne cherche absolument pas mon contact. Au contraire, il me fuit comme la peste.

— Alors ? Qu'est-ce que Cassey te voulait ? demandé-je au bout d'un moment.

Ses mains se crispent sur son tee-shirt. Je l'entends déglutir nerveusement tandis que ses yeux remontent vers les miens. Ils sont gris foncé. Comme l'orage. Ses longs cils noirs donnent à ses prunelles un aspect encore plus charbonné.

— Tu m'évites depuis tout à l'heure.

— Ce n'était pas un problème de santé, marmonne-t-il, gêné. Pas vraiment, en tout cas. C'était bien un truc de cul par contre...

— Ne me dis pas qu'il a vu un de ces pornos horribles où la meuf se fait prendre dans tous les sens par vingt mecs en même temps... Pitié ! supplie-je, écœurée.

— Non. En revanche, j'aurais peut-être préféré.

Son regard exprime ce que sa bouche refuse de m'avouer.

— Si c'est une blague, Stan, c'est pas drôle, soufflé-je. Je suis inquiète, là.

— C'est pas une blague, ma puce, et... t'as pas à être inquiète, c'est juste qu'il avait des questions.

— Quel genre ?

Stan soupire. Il lâche son tee-shirt sur le lit, puis vient s'asseoir près de moi, posant sa main sur mon genou. Le simple contact de sa peau contre la

mienne appelle un frisson de mon corps.

— En début de semaine, ils ont eu un... un cours d'éducation sexuelle. À l'école, commence Stan. Ils ont abordé différents sujets... comme... comme le consentement.

Le consentement ?

Mon cœur fait un saut de cabri dans ma cage thoracique.

— Et euh... En gros, pour faire court, Cassey m'a demandé ce que le mot « viol » voulait dire.

Pardon ? Mes oreilles se mettent instantanément à bourdonner.

— Tu... tu lui as répondu ?

— Bien sûr. J'allais pas lui mentir. C'est important qu'il sache ce que ça signifie. C'est pas toi qui voulais en faire un homme bien, un homme exemplaire ?

J'acquiesce, toujours sonnée de sa conversation avec Stan. D'autant plus que c'est lui qui l'a initié.

— Il... il t'a dit quoi après ?

Stan se gratte nerveusement la tête.

— Il m'a posé beaucoup de questions. Des questions sur... sur toi et sur son « oncle » Connor, me dit-il en mimant des guillemets. Il m'a demandé s'il t'avait violée.

Les larmes me montent immédiatement. Ma rétine me brûle tellement que je me frotte les yeux de mes doigts tremblants.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu as répondu ?

Stan soupire, ses dents maltraitant sa lèvre inférieure.

— J'ai dit que... que c'étaient des histoires d'adultes. Pour autant, je... ne pouvais pas lui mentir, soupire Stan, défait, en ébouriffant ses cheveux. C'était impossible, Debbie.

J'enfonce mes mains dans mon crâne. Putain...

— On a pas mal discuté de ça, de... de ce qu'un homme peut faire avec une femme, de ce que... de ce qu'il doit faire quand elle dit « non », même de ce qu'il doit faire quand elle ne dit rien parce que... parce que c'est pas tout le monde qui est capable de parler et de s'exprimer au moment où ça se passe. Enfin... j'ai essayé de faire le tour, de... de dégrossir tout ce qu'il y avait dans sa tête, m'explique Stan. C'est bien qu'ils en parlent à l'école, mais faudrait aller jusqu'au bout du truc quoi, pas laisser les gamins repartir avec leurs questions. Perso, je suis choqué que tu n'aies pas été mise au

courant par la direction de ce genre d'intervention... on... on aurait peut-être pu le préparer à cette discussion. Tu vois ?

Oui, je vois... je vois très bien.

Je continue de hocher la tête, comme un vulgaire pantin, puis me lève afin de me poster près de la fenêtre. J'écarte les rideaux pâles de deux de mes doigts pour regarder au-dehors. Les rues du quartier de Lincoln Park sont calmes et paisibles. Les maisons sont belles, ombragées, avec de jolies façades. Il y a un énorme parc à cinq cents mètres. Ce n'est clairement pas l'endroit où il se passe des drames familiaux comme ceux qui habitent la nôtre.

— Il t'a posé d'autres questions ? murmuré-je au bout d'un moment, mon regard noisette toujours tourné vers l'extérieur.

Derrière moi, j'entends Stan se rapprocher. Son souffle effleure ma nuque, dévoilée par mes cheveux remontés en un chignon banane. Ses grandes mains chaudes, abîmées par tant d'années d'entraînement, se posent délicatement sur mes poignets avant de remonter jusqu'à mes coudes.

— Il m'en a posé une, oui... il... il m'a demandé si...

Il s'arrête soudainement de parler. Je suis obligée de lui lancer un regard par-dessus mon épaule pour qu'il reprenne :

— Il voulait savoir si, avant qu'on fasse l'amour, je te demandais ton autorisation.

— QUOI ?! m'exclamé-je, les yeux écarquillés. Tu plaisantes, là ?

La tête de déterré qu'il m'offre me fait comprendre que non, ce n'est absolument pas une blague.

— J'aimerais bien, me répond Stan, mi-amusé mi-nerveux. Je peux te dire que je ne m'attendais pas à ce que le fils de ma gonzesse me demande... ça.

— Tu lui as dit quoi ?!

Je nage en plein cauchemar.

— La vérité. J'ai dit que c'était un peu plus compliqué que ça, qu'il n'avait pas à s'inquiéter... que je ne t'avais jamais forcé à faire quoi que ce soit que tu ne voulais pas, et que... ton bonheur – votre bonheur, à Cassey et toi – passait en priorité.

Mon cœur va lâcher... je vais finir en réanimation à l'hôpital, c'est sûr et certain.

Je baisse les yeux, à mon tour gênée. Je n'en reviens pas que Cassey ait posé toutes ces questions à Stan. Tout comme je n'en reviens pas que Stan ait eu la patience de lui répondre.

— En tout cas, ton fils a du plomb dans la cervelle, Debbie, crois-moi. Il était tenace et j'ai bien vu dans ses yeux que... que ça filait droit dans sa tête. À mon avis, dans dix ans, tu le retrouveras entre deux Femen, en pleine manifestation.

J'esquisse un sourire. Je m'apprête à m'essuyer les yeux, toujours embués, lorsque les doigts de Stan devancent les miens. Il chasse mes dernières larmes avant de me caresser les cheveux. Mes mains, elles, se posent tout naturellement sur son torse.

— Merci de... d'avoir géré ça, Stan. Je... ne sais pas quoi te dire d'autre. Je... je ne sais pas comment te remercier.

— Je t'aime, Debbie, et j'aime ton fils. Vraiment, insiste-t-il alors que mes entrailles se serrent. Je ferais n'importe quoi pour vous deux. Tu le sais, non ?

— Oui, murmuré-je, le regard rivé sur mes mains qui descendent le long de son torse, s'arrêtant au niveau de son ventre.

Je le sais, pensé-je. Malheureusement, Stan n'est pas le premier à me dire ça. En revanche, c'est le premier que j'ai envie de croire. De croire jusqu'au bout.

— Tu... tu crois que je devrais emmener Cassey voir un psy ?

— Attends déjà quelques semaines. Je pense qu'il doit digérer tout ça, ensuite, on avisera.

« On » avisera... j'aime de plus en plus lorsqu'il utilise le « nous » ou le « on » pour parler de Cassey. Je devrais lui dire. Lui dire vraiment, pas seulement lui faire sous-entendre en reprenant ses propres termes.

— OK...

Je termine par me blottir entre ses bras, fermant les yeux afin de me laisser complètement aller.

Lorsque l'alarme sonne sur son portable, je sais qu'il est temps pour lui de descendre dans l'*Underground*.

— Vas-y, tu vas être en retard, murmuré-je en m'écartant de lui.

Je lui tends son tee-shirt qu'il enfle rapidement avant d'attraper sa veste.

— Je rentre dès qu'on a terminé, bébé. Promis.

— D'accord.

Il m'embrasse amoureusement, sa langue roulant contre la mienne. Je caresse doucement sa mâchoire, puis je romps notre baiser, le regardant quitter la chambre, toujours avec cette boule au ventre, celle que seule l'*Under* arrive à faire naître en moi.

Lorsque j'entends la voiture démarrer, je me force à bouger de la chambre. J'ai encore du linge à trier et le dîner à préparer.

Je passe en coup de vent dans le salon. Cassey est toujours occupé à monter ses jeux de construction de manière consciencieuse. J'aimerais lui dire tellement de choses... sur moi, sur son père, son oncle... sur les femmes, le sexe en général, mais s'il n'a pas voulu m'en parler, c'est qu'il y a une bonne raison. Je dois respecter ça. Je suis déjà assez fière qu'il ait trouvé le courage d'en parler à Stan. Ça veut dire qu'il est vraiment en confiance avec lui. Je suis contente qu'il puisse prendre exemple sur un homme tel que lui. Stan a ses défauts, c'est sûr, cependant je sais qu'il respecte les femmes et leurs désirs. Cassey n'aurait pas pu avoir meilleur modèle, j'en suis convaincue.

J'allume le four pour lancer la cuisson du rôti avant de partir dans la buanderie, là où j'étends mon linge. Derrière moi, la porte est fermée, le loquet est tiré. J'ai encore en mémoire mon coup de flippe d'hier soir. Il faut vraiment que je me détende.

Près de la porte gît encore le ballon de basket des voisins. Je le récupère en soupirant, puis sors sur ma terrasse arrière. Les adolescents, trois frères âgés de quinze à dix-huit ans, sont dans leur jardin, en train, justement, de disputer un match de basket. Ils se chamaillent tels des frangins casse-cous afin de savoir lequel est le meilleur tireur. Je me rapproche de la palissade, sifflant un bon coup pour les interpeller.

— Bonsoir, leur dis-je avec un petit sourire en ramenant l'une de mes mèches de cheveux derrière mon oreille.

— Oh, bonsoir, Madame Briant. On peut faire quelque chose pour vous ? On est trop bruyant, c'est ça ? me demande le plus jeune, les joues écarlates, le tee-shirt trempé de sueur.

— Pas du tout, je voulais juste vous rendre votre ballon, indiqué-je en le leur tendant. Vous l'avez fait tomber dans mon jardin hier soir, je n'ai pas eu le temps de vous le rendre plus tôt, désolée.

Les trois adolescents se lancent de petits regards en coin, presque gênés, ce qui me fait arquer un sourcil.

— Quoi ? Il y a un problème ? questionné-je.

— Non, aucun, Madame, c'est gentil, me dit l'aîné en récupérant son ballon. Par contre... on n'a pas joué au basket hier soir. Ce ballon-là, on l'a envoyé dans votre jardin il y a au moins une semaine. Honnêtement, j'avais même complètement oublié son existence.

Qui a éteint le courant ? J'ai l'impression que tout mon corps vient de perdre l'intégralité de son système nerveux.

— Madame ? Vous allez bien ?

— Oui, merci, je... j'ai dû confondre. Bonne soirée, les garçons.

— Bonne soirée !

Je me dépêche de rentrer chez moi, faisant bien attention à verrouiller la porte de derrière. Mes mains tremblent, mes genoux tremblent... tout mon corps tremble. Mon cœur bat tellement fort que je l'entends cogner contre mes tympans. Si ce n'était pas ces gamins, hier soir, avec leur ballon dans mon jardin, alors... c'était qui ?

Chapitre 19

Debbie

*Dix ans plus tôt...
Novembre 2009.*

La porte se referme derrière moi, je me traîne jusqu'au matelas, posé à même le sol, et qui fait office de « lit » dans cette pièce de vingt mètres carrés.

Je m'allonge sur le ventre, ma robe rouge remontant sur le haut de mes cuisses lorsque je cale mon menton contre ma main ouverte. J'observe Gaylord préparer son sac de sport pour l'Underground. On doit partir dans dix minutes et il n'est toujours pas prêt. Je me demande d'ailleurs comment il réussit à être constamment en retard. Ça fait cinq ans que c'est le même cirque, tous les week-ends. Cinq ans qu'il s'apprête à la dernière minute.

— Tu as vu mon...

— Sweat ? terminé-je à sa place, en le récupérant sous l'oreiller. Tiens... Je ne comprends pas que tu ne sois pas plus organisé, bébé.

Il attrape son vêtement, puis l'enfile à même son torse, nu et musclé, dont la couleur claire me rappelle celle d'une tablette de chocolat blanc. Je bats des cils, amusée, tandis qu'il m'adresse un sourire enjôleur.

— Ça, c'est parce que j'adore quand tu t'occupes de moi.

— C'est une excuse pourrie, Lincoln !

Il se penche vers moi pour me voler un baiser.

— À quelle heure t'as dit à ma mère qu'on viendrait chercher, Cassey, demain ? me demande-t-il en changeant de sujet.

Je me redresse sur le lit, m'appuyant sur les coudes pour continuer de l'observer ranger tout son matériel dans son énorme sac, estampillé « Lord Rouge ».

— Fin de matinée, comme d'habitude. J'ai pris rendez-vous chez le médecin à onze heures trente. Il a le nez bouché, et il avait un peu de fièvre ce soir. Ça m'inquiète.

— 37,9 n'est pas considéré comme de la température, maman poule, me taquine-t-il.

— Quand on n'a même pas quatre mois, si...

— D'accord, me coupe-t-il d'un sourire. On verra avec le docteur.

— J'ai laissé du paracétamol à ta mère. Par contre, si la fièvre monte, je... je resterai avec Cassey demain soir. T'iras tout seul dans l'Underground, Gaylord, le préviens-je d'une voix que j'espère neutre.

J'ai à peine prononcé ces mots que ses mains se crispent sur les anses de son sac de sport. Aussitôt, son regard vert se braque sur mon visage. Ses boucles cuivrées tombent avec nonchalance sur son front, et ses yeux lui confèrent un air je-m'en-foutiste qui lui sied parfaitement bien au teint. Pourtant, là, tout de suite, il est tout sauf je-m'en-foutiste.

— Tout ira bien pour Cassey, ne t'en fais pas pour ça, Deb'.

— Je t'expose juste les faits pour que tu puisses... anticiper... C'est tout, précisé-je en me levant du matelas pour le rejoindre.

Je sais que Gaylord n'aime pas lorsque je ne l'accompagne pas dans l'Underground. Ça le rend nerveux. Nerveux, stressé et donc impulsif, bagarreur, à la limite de l'autosabotage. Il y a de quoi le canaliser... sport, drogue, alcool... fille. Pourtant, c'est de moi dont il a besoin. Mon ego est bien évidemment plus que flatté.

Cette place dans son cœur, dans sa vie, je la garde jalousement. Hors de question que je la cède. À quiconque. Néanmoins, parfois, il faut faire des choix... même si je déteste ça. Sauf que là, je choisis notre fils. Sans aucun doute possible.

— J'ai besoin de toi, Debbie, me dit-il presque suppliant, en glissant sa main dans mes cheveux.

Il referme sa paume contre ma nuque, puis me ramène tout contre lui. Je respire son odeur naturelle, parfait mélange entre son après-rasage à base d'eucalyptus et son gel douche au cèdre. Sa bouche trouve la mienne.

Il m'embrasse avec ardeur, sa langue bravant la mienne. Je sais qu'il cherche à me faire plier. Ce n'est pas un baiser, c'est un affrontement. Dommage pour lui, nous ne sommes pas sur le ring. Ici, dans notre chambre, dans notre maison en ruines qui attend d'être rénovée, c'est moi qui gagne.

— Ton fils aussi a besoin de moi, soufflé-je contre ses lèvres. De toute façon, on n'y est pas. Si ça se trouve, le médecin va nous dire que tout va bien. On réfléchira un peu mieux demain, d'accord ?

Devant mon air sérieux et sans appel – pour une fois –, Gaylord acquiesce. Il ne cherche pas à me faire changer d'avis. Il doit se douter que c'est peine perdue. Et puis, ce n'est pas un caprice de ma part. Il s'agit de la santé de notre fils. J'adore accompagner Gaylord dans l'Under, c'est vrai. Mais, ce n'est pas plus important que l'amour que je porte à Cassey.

— Termine de préparer ton sac, je redescends à la cuisine... enfin... dans cette pièce qu'on appelle cuisine, et qui ressemble plus à un garage, lâché-je non sans lui accorder un petit regard de reproche.

Ça fait six mois que l'on a acheté cette baraque, même si le mot « acheté » n'est pas vraiment celui que j'emploierais. Les aménagements vont nous coûter 250 000 \$ et même si on les a sur notre compte en banque – du moins de manière « virtuelle », je n'oublie pas que Gaylord doit les « rembourser » en combattant pour la ligue... – il reste encore à embaucher tout un tas de personnes pour ce chantier. Plomberie, électricité, charpente... il y a du boulot.

— On laisse passer l'automne, bébé, après, promis, je m'occupe des travaux, d'accord ? me rassure Gaylord. C'est juste que là, ce n'est pas le bon moment. J'ai plein de combats prévus, des... des trucs à régler avec Rudy et les bookmakers. Tu les connais, ces vautours ! Ils me mettent la pression concernant l'argent que j'ai emprunté, je déteste ça.

— Je sais, soupiré-je.

J'ai envie de hurler, néanmoins, ce n'est pas l'heure pour jouer à la gamine capricieuse. J'ai un homme, un bébé, un toit au-dessus de ma tête, je ne suis clairement pas en mesure de me plaindre.

En réalité, la seule chose qui m'inquiète, c'est cette histoire de dette. Je ne suis pas certaine que cela soit une si bonne idée que ça d'avoir emprunté une telle somme contre des combats à gagner. Pour moi, Gaylord a signé avec le diable en acceptant cet accord. Si je l'avais su plus tôt,

j'aurais tout fait pour qu'il refuse la proposition. Malheureusement, j'ai appris la vérité bien trop tard.

— Je suis juste impatiente que la maison soit rénovée. J'ai hâte de voir Cassey y faire ses premiers pas. C'est tout, dis-je d'une voix que je veux dégagée.

— Tout sera exactement comme dans vos rêves, Déesse de ma vie, me répond-il, charmeur, en se penchant pour m'embrasser de nouveau. Je vous le promets.

Il m'enserme la taille de ses gros bras musclés tandis que je lui adresse un petit sourire amoureux. De mon pouce, je viens écarter quelques-unes de ses bouclettes, puis je redescends sur l'arête de son nez, cassé un nombre incalculable de fois à la boxe, avant de finir sur sa bouche, encore humide de notre baiser.

— Je t'aime, Gaylord...

— Je t'aime aussi, bébé.

Je m'échappe doucement de son étreinte.

— Allez... termine de te préparer.

Je m'apprête à tourner les talons lorsque son téléphone portable se met à sonner. Le nom qui s'y affiche me fait immédiatement voir rouge. Encore plus rouge que son sweat, que ma robe ou que son sac de sport. Encore plus que les trois réunis même.

Pourquoi cette salope de Tiffany continue-t-elle de lui téléphoner ?!

Gaylord suit mes yeux, toujours rivés sur son écran tactile. Je l'entends soupirer. La seconde d'après, il a rejeté l'appel et rangé son mobile dans sa poche.

Mon regard énervé rencontre le sien, blasé.

— Je croyais que c'était fini votre arrangement... C'est ce dont on a parlé hier, non ? attaqué-je en premier.

Je suis de moins en moins conciliante, je m'en rends compte. Je n'arrive pas à faire autrement. Cette fille... Elle me ressort par les trous de nez, comme disait ma grand-mère. Paix à son âme.

— En effet, me répond-il. C'est d'ailleurs terminé.

— Pourquoi elle t'appelle, alors ?

— Parce que je ne lui ai pas encore annoncé, me dit-il en haussant une épaule, l'air de rien.

— T'es sérieux ?! m'exclamé-je, les poings sur les hanches. Pourquoi ?

— Comme tu l’as mentionné, on en a parlé hier, je n’ai pas eu le temps de le lui dire.

Son ton, calme, serein, m’exaspère plus qu’autre chose. Il paraît si... détaché de la situation, comme si Tiffany n’avait vraiment aucune importance pour lui – et je sais que c’est le cas – cependant, moi, je ne le suis absolument pas. Calme et sereine. Je prends son appel comme une déclaration de guerre. Je suis sa femme. Elle, une vulgaire maîtresse. Point.

— T’aurais pu lui envoyer un SMS, rétorqué-je, un sourcil arqué. Après tout, c’est que du sexe, non ? J’ai l’impression que t’en fais un truc... privé.

— Privé ? répète-t-il, surpris. Qu’est-ce que tu racontes, Debbie ?! C’est n’importe quoi. Y a rien de privé entre Tiffany et moi. C’est juste du sexe, de la détente. C’est tout. Je ne vois pas pourquoi t’es jalouse, ma puce.

Il me regarde comme si j’étais folle. Comme si je découvrais notre fonctionnement, comme si je découvrais son fonctionnement.

— Je ne sais pas... Peut-être parce que c’est elle que tu baisses après un combat ?

Je me tais presque aussitôt, n’en revenant pas d’avoir dit une telle chose.

J’ai la gorge serrée, l’estomac noué. Je m’attends à ce que Gaylord s’énerve, mais ce n’est pas le cas. Enfin... pas vraiment. Son air passe de charmeur à sévère.

— Oui... je la baise comme une pute. C’est ça que tu veux qu’on fasse ? C’est ça que tu veux qu’on soit ?

Non...

— C’est pas ce que je demande, marmonné-je en baissant les yeux.

— Qu’est-ce que tu demandes alors ? soupire-t-il d’une voix plus douce, plus mesurée. Dis-moi...

Je demande que tu arrêtes... que tu arrêtes tout et que tu ne sois qu’à moi.

— Que tu me simplifies la tâche, dis-je à la place. Je ne souhaite rien voir, rien savoir de ces filles... et je ne peux pas y arriver si elles t’appellent sur ton téléphone perso. Non ? T’es pas d’accord avec ça ?

— Tu envisages vraiment d’avoir cette discussion maintenant ?

OUI !

— Non... Je veux que ça s’arrête entre Tiffany et toi. Visiblement, votre arrangement n’est pas aussi clair dans son esprit qu’il l’est dans le tien.

— Très bien. Je vais la prévenir que tout est terminé. Ça te convient ? me demande-t-il en avançant vers moi.

Il me caresse doucement le bras, de l'épaule jusqu'au poignet. Je sais que je devrais camper sur mes positions, pourtant je n'y arrive pas. Au lieu de lui dire « non, ça ne me convient pas », je hoche timidement la tête.

— Oui...

— Ces filles-là ne comptent pas. Ce sont des distractions, rien de plus. Un moyen de relâcher la pression. Allez... fais pas cette tête, mon amour. Je termine la saison, après je m'occupe de notre maison.

— Promis ?

— Promis ! Moi aussi, j'ai hâte de voir nos enfants y grandir. Par contre, en attendant, j'ai des combats à gagner ce soir, et une fois que ça sera fait, on pourrait retourner au Salon, juste tous les deux, histoire de... tu sais... se divertir un peu, me propose-t-il, en faisant glisser sa large main entre mes reins, jusqu'à mes fesses.

J'esquisse un sourire taquin malgré mes entrailles qui se serrent.

Il n'y a que Gaylord qui « s'amuse » dans ce putain de club libertin. Moi, j'ai l'impression d'être le jackpot de tout le monde. Aussi bien mec que nana. Ma seule chance de m'amuser, c'est d'user et abuser de la boisson. Ce que j'ai fait hier soir. Là, oui, je m'éclate comme une folle avec mon homme, même s'il y a une autre fille entre nous deux.

Après, le réveil est compliqué à gérer. Bien souvent, je regrette. Néanmoins je recommence à chaque fois. C'est une addiction. Je suis incapable de refuser quoi que ce soit à Gaylord. Honnêtement, je suis aussi incapable de savoir ce que je veux.

J'adore lorsqu'il me regarde avec passion... comme si j'étais une déesse... la déesse de l'amour et du sexe pour être exact. Même si ça signifie devoir essuyer les revers de cet adjectif si orgueilleux.

Chapitre 20

Coleen

De nos jours...

Avec Parker, on a fêté nos deux ans cette semaine. Il m'a offert une paire de boucles d'oreilles. Des petits diamants, tout simples, très classiques, exactement ce que j'aime. Elles sont assorties à mon bracelet, celui qu'il m'a donné pour notre premier Noël, lorsque j'étais enceinte de San. Il m'a aussi promis quelques jours en amoureux après la saison, dans la destination de mon choix. Je rêve d'aller au Yucatán... Avec Parker qui parle parfaitement espagnol, ça ne devrait pas poser de problème.

En attendant, on est encore loin des plages paradisiaques du golfe du Mexique. Avant, il y a une présaison à gérer, une tournée à organiser, ainsi qu'un troisième titre de champion à remporter.

D'ailleurs, les points qui comptent pour les qualifications de New York, où seuls les cinq meilleurs *fighters* de chaque état sont envoyés, commencent ce soir. Avec un tour de chauffe. S'il y a bien une chose que je déteste dans cette ligue, c'est ça... Enfermer un *fighter* dans une cage pour le faire affronter presque dix adversaires, jusqu'à tant qu'il gagne tous ses combats ou qu'il soit éliminé, une sorte de « mort subite » à peine tolérable.

Depuis que je suis avec Parker, je l'ai vu participer à trois ou quatre tours de chauffe. Chacun plus violent, stressant, suintant d'adrénaline que le précédent. Suivi, en prime, par un temps de récupération insuffisant. De quoi flinguer n'importe quel champion, y compris le mien. Cependant, c'est

une vieille tradition de la ligue à laquelle on doit tous se plier. Ça ramène un paquet de fric aux *Sharks*. Des millions de dollars, car *tout le monde* a le droit de parier. Même les combattants. D'habitude, ils ont l'interdiction formelle de miser sur eux-mêmes. Sauf au tour de chauffe. De quoi jeter de l'huile sur le feu.

Mon portable bipe dans mon sac à main.

Assise sur le canapé dans le vestiaire d'Oméga, je délaisse mon homme, occupé à faire de la corde à sauter, de mon regard admirateur pour récupérer mon téléphone. Je croise ma jambe droite par-dessus la gauche en ouvrant la photo que ma mère vient de m'envoyer. San est parfaitement endormie dans son lit, ses bouclettes brunes étalées sur les draps blancs, tout autour de sa tête, comme s'il s'agissait d'une couronne de fleurs. Je ne peux m'empêcher de sourire. Elle est trop belle. Je pourrais la croquer !

La porte du vestiaire qui claque me ramène brusquement dans l'ambiance électrique de l'*Underground*.

Je range mon téléphone, saute sur mes pieds, chaussés d'une paire d'escarpins noir brillant dont le talon de dix centimètres me permet tout juste d'arriver à la hauteur du menton de mon mâle. C'est ça de mesurer trente centimètres de moins, je parais toujours mini à côté de lui.

Sur la table centrale, où Jodie a étalé tout son matériel, le coach dépose le planning des rencontres. Enfin ! Je sais que pour les tours de chauffe, l'emploi du temps tombe au dernier moment, histoire de faire durer le suspense jusqu'au bout, mais là... Parker combat tout de même dans une heure !

— C'est pas trop tôt. J'ai cru qu'ils s'étaient torchés le cul avec ! marmonne Dennis, stressé lui aussi par la soirée en perspective.

Casquette vissée sur la tête, tee-shirt gris sur le torse, il se penche sur la feuille pour la déchiffrer.

— Dix combats, Oméga, ce soir, siffle-t-il. La vache, ils t'ont pas loupé ! Soit ils veulent t'achever, soit... ils veulent gagner le jackpot !

— On va plus parier sur le jackpot, hein ! rétorque Jodie en lui faisant les gros yeux. Inutile de rajouter de la pression, idiot.

— Moi, je mets la pression ?! s'exclame-t-il. Oméga, je te mets la pression ? lui demande-t-il d'une voix stridente.

Mon mâle est toujours occupé à faire de la corde à sauter. Son corps est chaud, brûlant même, prêt à l'emploi, paré pour aller casser des gueules dans la cage. Un vrai régal !

Du coin de l'œil, il lui adresse un regard blasé qui amuse Dennis. Ce dernier se tourne vers Jodie d'un air provocant.

— À part sa louve, personne ne peut mettre la pression à Oméga !

— À voir. J'ai quelques bons arguments, planqués dans ma manche, marmonne le coach, sérieux, malgré un sourire qui flotte sur ses lèvres, à peine dissimulé par son épaisse moustache blanche.

Il jette un coup d'œil complice à son poulain qui lève aussitôt les yeux au ciel. Oméga pose sa corde à sauter sur la table avant de s'hydrater avec une bouteille d'Apurna. Il ne dit pourtant rien, son regard métallique se perdant sur les traits de mon visage comme s'il validait le fait que je sois bien la seule à pouvoir exercer un quelconque pouvoir sur lui.

— Désolée, Coach, à ce sujet, j'ai des moyens de pression que vous n'avez pas... précisé-je avec insolence en attrapant la feuille de combat d'un mouvement de crâneuse, ce qui fait rire Sabrina.

— Oui, un 85B ! s'empresse d'ajouter Stan en se vautrant sur le canapé.

— C ! riposté-je en le fusillant du regard. Et je t'emmerde !

— C ? Tu peux dire merci à l'allaitement maternel !

— STAN ! aboie Oméga, les yeux noirs. Ferme-la ! Fous la paix aux seins de ma femme !

Et toc !

— Comme tu voudras, mon petit chouchou ! répond Stan en imitant un smack dans les airs ce qui, je le sais, agace profondément mon loup.

Ces deux-là sont pires que des gamins. Ils se titillent et se cherchent sans arrêt. Du moins, Stan le taquine sans cesse. Il aime provoquer la bête en Parker. Parce que ça le fait rire. Parker, lui, est plus mesuré. En revanche, dès qu'il trouve une faille pour emmerder Stan, il s'y jette corps et âme.

— Je me demande comment Debbie arrive à te supporter. Je devrais lui décerner une médaille ! intervient Jodie en sortant ses bandes de frappes.

Elle signale à Oméga de s'installer sur le tabouret, face à elle, qui s'exécute en m'attrapant par le bras pour m'asseoir sur ses genoux. Je sais que cette position n'est pas pratique pour Jodie, néanmoins, ni elle ni moi n'y pouvons quelque chose.

— Je ne suis qu'amour et gentillesse avec elle ! La médaille, c'est moi qui devrais l'avoir, précise Stan, un sourcil arqué.

Pas faux.

— Mon cul, ouais.

— Justement, en parlant de ton cul, Jojo... Tu as fait l'inscription que je t'ai demandée ?

— Quoi ? Quelle inscription ? lance Dennis en croisant les bras, l'air très intéressé par toute cette histoire.

— Hors de question que j'écrive « Stan est le plus beau » sur mes fesses pour des codes Netflix. Plutôt crever ! s'énerve-t-elle.

Je passe un bras autour des épaules de mon mâle pour lui caresser les cheveux. Je le vois esquisser un sourire, tout en jetant des coups d'œil à Jodie et Stan. Un vrai divertissement ! De quoi le faire penser un peu à autre chose qu'à ses combats.

— Toute façon, je demanderai à quelqu'un d'autre, termine-t-elle. Dennis ?

— Sérieux, tu peux pas te payer un abonnement Netflix ?! rit ce dernier. Ce n'est pas comme si ton compte en banque était vide !

— Ce n'est pas une question d'argent, mais de principe. Chaque année, ils augmentent leur tarif. Ça m'exaspère !

— Ça s'appelle la vie... Chaque année, des gens meurent et c'est pas pour autant qu'il faut se suicider, hein.

— Ta logique défie toute épreuve, Reed ! Sabrina, toi aussi tu devrais avoir une médaille.

— Oui... je sais, soupire ma meilleure amie en lui tendant les compresses afin qu'elle les positionne sur les têtes métacarpiennes d'Oméga, au niveau de ses mains. Je pourrais l'avoir en or massif, s'il te plaît ?

— Allez, ça suffit, intervient-je. Jodie, je te filerai mes codes si tu veux. Tu n'auras qu'à écrire sur tes fesses « Stan n'est qu'un gamin », je m'en contenterai.

— EH !

— Je pourrais avoir la photo ? Aïe, quoi ?! s'exclame Dennis alors que Sabrina vient de lui asséner un petit coup de pied dans le mollet.

— Tais-toi ! lui déclare-t-elle en faisant les gros yeux.

Elle donne la dernière compresse à Jodie, puis resserre son bandana gris, enroulé autour de sa tête pleine de minuscules tresses.

— On devrait partir aux Bahamas toutes les deux. Juste une semaine ! me dit-elle ensuite, d'un regard suppliant.

— Coleen ? Partir sans moi une semaine ? rétorque Oméga, un sourcil arqué. Très drôle !

— Quoi ? J'en serais capable, lâché-je, un sourire au coin des lèvres.

C'est évident que non, mais j'aime bien titiller mon mâle. Son côté dominateur, possessif, m'attire inlassablement à lui.

— Ah oui ? Vraiment ? s'étonne-t-il d'une voix rauque.

— Bien sûr qu'elle en serait capable, intervient Sabrina tout en me lançant un petit regard.

— Bah... euh... tu pourrais être là que la nuit, dis-je à mon mâle. Entre vingt-trois heures et quatre heures du matin, quoi.

— Énorme ! s'esclaffe Stan en frappant dans ses mains. Si t'as besoin des sous-titres, Oméga, je te les donne... Ça, ça signifie que tu ne lui sers qu'à assouvir certaines pulsions sexuelles. Pour le reste, elle peut se démerder !

Je lance un regard noir au parrain de ma fille tandis que sous moi, Oméga se tend comme un string.

— Je suis une femme et on est en 2019, bien sûr que je peux me démerder seule, sans mec ! répliqué-je à Stan. Ça ne veut pas dire pour autant que j'en ai envie.

— Mouais... On discutera de ça, hein. En privé ! bougonne mon homme, le visage fermé.

Son air de rebelle *bad boy*, en mode « serial killer », ne m'impressionne pas. À la rigueur, ça m'exciterait même...

— Arrête, murmuré-je, tout sourire, en venant caresser ses boucles brunes. Tu sais bien que je ne peux pas vivre sans toi, mon loup.

— Mouais...

Il me toise de ses yeux plissés, là où le noir de ses pupilles paraît avoir avalé toute trace du gris anthracite de ses iris. Comme pour le rassurer, je me penche pour unir mes lèvres aux siennes. Je l'embrasse doucement, ensuite de plus en plus passionnément. Je suis à peine rassasiée de sa bouche, de son corps, que je m'écarte à contrecœur pour laisser Jodie bosser.

Je dépose un dernier baiser sur son nez de boxeur, puis me lève de ses genoux, cédant ainsi la place à sa super kiné afin qu'elle lui glace le visage.

Installé sur le canapé, aux côtés de Stan, celui-ci m'adresse un sourire d'enfoiré de première. *Petit con, va !* Tout en l'ignorant, je jette enfin un coup d'œil sur la liste des combats. Anderson en profite pour faire un topo à Oméga. Mon mâle a bel et bien dix adversaires, ce soir. Sept sont des *fighters* connus. Au plaisir de retrouver pour cette saison de grands noms du

free-fight illinois comme Bussy les Mains Rouges, ou encore Black Skull... Ça promet de très beaux rounds... violents, sanguinaires, et plutôt rythmés ! Les trois autres sont des novices. Sur leurs fiches techniques, il n'y a pas écrit grand-chose. Seulement leurs pseudonymes – Sloan, Angel Dubh et Praxton – ainsi que leurs origines. Le premier vient d'ici, de Chicago, le deuxième d'Irlande – évidemment avec un sobriquet pareil... l'Ange Noir – et le troisième arrive tout droit de Louisiane. Je m'arrête un moment sur l'Irlandais. Quelque chose dans sa description retient toute mon attention. C'est l'identité de son coach... Eryk Rudzoski.

Par-dessus mon épaule, je sens le regard de Stan balayer la fiche de ce bébé *fighter*. Sa photo est floue, de très mauvaise qualité – tout comme celle des deux autres. Je distingue à peine sa silhouette. Il paraît grand, avec un poitrail bien charpenté au milieu d'épaules massives. Sa considérable barbe sombre se marie parfaitement bien avec sa tignasse brune et bouclée, qu'il porte presque aux clavicules. Une grosse cicatrice, que je ne parviens pas à bien discerner, bariole sa pommette droite. J'imagine que ses yeux sont verts ou bien bleus. Le cliché a vraiment une définition merdique !

— Angel Dubh, déchiffre Stan. Ah... c'est donc lui, le nouveau Constrictor. Sacré Rudzoski. Il cache des Irlandais dans sa manche comme un magicien planque ses lapins dans son chapeau !

— Ouais, marmonné-je, agacée, en lui tendant l'ensemble du dossier pour qu'il termine de lire ce qui l'intéresse – personnellement, je n'ai plus faim de cet amuse-bouche.

— Ça veut dire quoi *Angel Dubh* ? me demande Stan.

— L'Ange Noir.

Je ne peux m'empêcher de jeter, de nouveau, un œil sur la fiche technique de ce fameux Ange de mon cul. Quelque chose dans sa silhouette, dans son regard, m'intrigue. C'est comme s'il... je ne sais pas... narguait le photographe, comme s'il connaissait quelque chose que les autres ignorent. Je n'aime pas ça. Je me rassure en me disant que c'est juste parce que c'est le nouveau poulain de Rudy. Forcément, bien que je déteste ce type, il a longtemps été le mentor de mes frères et moi. Les sentiments de la *moi* petite fille se mélangent avec ceux de la *moi* adulte. Et le cocktail est beaucoup trop amer.

— On connaît rien de ces trois morveux qui vont monter face à toi sur le ring, Oméga...

La voix claire, autoritaire, d'Anderson me stoppe dans mes pensées. Il coache Oméga pour ses combats.

— ... mais je ne veux pas croire un seul instant qu'un de ces chiards puisse te battre, compris ? Je suis prêt à me couper une couille si ça devait arriver !

— On va espérer pour votre nana que ça n'arrivera jamais, hein. D'ailleurs, c'est quoi son prénom déjà ? Dorothy ?

— Stan, c'est à toi qu'on va la couper la couille, si tu continues, marmonné-je en lui enfonçant mon coude dans les côtes alors que le coach lui lance un regard plus que noir.

— Aïe !

— Bref, lâche Anderson en se tournant vers mon mâle, debout face à lui, appuyé contre le rebord de la table centrale.

Il a les bras croisés, la mine sérieuse et fermée.

— Les nouveaux, on s'en branle. C'est de la chair à canon, il leur faudra des années avant de pouvoir ne serait-ce que tenir un *round* face à toi. Le plus important, c'est Black Skull. Il a toujours une dent contre toi pour l'avoir éliminé à New York, il y a deux ans.

— S'il veut se faire ridiculiser une seconde fois, c'est pas mon problème, ricane Oméga en passant ses paumes, bandées d'argent, sur son torse d'un air nonchalant voire arrogant.

J'esquisse un sourire. Parker nous a définitivement quittés. Oméga et son caractère de cochon, m'as-tu-vu, insolent sont aux commandes.

— Il va te presser comme un citron, enchaîne Anderson. Tu le connais... il y a des chances que, une fois enfermé dans la cage avec lui, t'aies le droit à tout un refrain sur le cul de ta louve, alors, un conseil, sèche-le avant.

À travers ses longs cils sombres, je discerne facilement son regard noir. Il arrête ses faits et gestes tout en lâchant un grognement sourd, presque guttural. C'est bien connu que sur le ring, certains *fighters* se lancent dans toute une tirade pornographique sur la mère ou la nana de leur adversaire. Histoire de les pousser dans leurs retranchements. Je suis certaine que ça a dû arriver à Oméga plus d'une fois, bien qu'il ne m'en ait jamais vraiment parlé.

— Le dernier mec que tu dois affronter c'est ce connard de nazi. Vlad, poursuit le coach.

Cette fois-ci, c'est moi qui me tends comme un string sur le canapé. Comme si on m'avait piqué les fesses, je suis déjà debout, au garde-à-vous, le dos collé au torse de mon mâle. Je récupère la fiche technique de ce connard de ruskof tandis que le coach continue de briefer Oméga. Je la regarde attentivement, chose que je n'avais pas faite la dernière fois. 1m90, 92 kg (donc plus petit et plus léger que mon loup), trente-et-un ans, toujours dans le même club depuis ses vingt-trois ans, son casier n'est pas vierge (sans déconner... quel *fighter* en a un ?), sa cote s'élève à 89 % (contre 98 % pour Oméga), il évolue dans le circuit de *free-fight* moscovite, a essuyé onze défaites la saison dernière dont deux K.O. techniques. *Bien...* il va pouvoir doubler ses échecs lors de cette saison, car je crois bien que le loup solitaire du Michigan ne lui laissera aucun répit !

— Ce mec s'en branle des règles, donc tu ne baisses *jamais* ta garde, Oméga, ordonne Coach d'une voix plus que sévère. C'est compris ? JAMAIS. Même quand la cloche a sonné, même quand l'arbitre est dans la zone de combat. L'unique moment où tu te relâches c'est ici, dans ton vestiaire, c'est clair ?

— Comme de l'eau de roche, Coach, répond Oméga en glissant sa grande main ferme sur mon ventre pour me ramener encore plus contre lui. Maintenant, cassez-vous. Sortez de ce vestiaire, je veux être seul avec ma femme.

Telle une envolée de moineaux au bord d'une route, son équipe se disperse. En moins de trente secondes, je me retrouve en tête-à-tête avec mon mâle.

Je plonge mes mains dans ses cheveux ébène alors qu'il me rapproche contre lui, là où mes seins, sublimés par un bustier en soie noir, s'écrasent contre son torse. L'huile d'arnica risque de me tacher, mais je ne suis jamais assez près de lui.

J'aspire son souffle brûlant au moment où je dépose mes lèvres contre les siennes. Je vais pour l'embrasser sauf qu'il se dérobe à mon contact, ses paumes se refermant avec avidité sur mes fesses.

— Je ne veux pas que tu partes aux Bahamas, seule, sans moi...

Quoi ?

J'éclate de rire. Il est sérieux ?

— Tu tournes en boucle sur ça depuis quinze minutes ?

— Oui.

Le regard sévère qu'il m'adresse, associé à sa bouille de petit garçon perdu malgré ses traits d'homme, calme un minimum mon amusement.

— T'as écouté les indications du coach quand même ?

— Je m'en branle du coach, là. Je te parle de toi, Coleen.

Je lève les yeux au ciel, enfonçant tout de même un peu plus mes mains dans ses cheveux. Je termine par plonger mon regard dans le sien.

— Je n'irais nulle part sans toi, je te l'ai déjà dit. Encore moins aux Bahamas. Qui me fera des massages coquins sinon, hein ?

— Je préfère ne pas répondre, grogne-t-il tel l'homme jaloux qu'il est.

— Bon, on s'en fout des Bahamas, Oméga, d'accord, lâché-je d'une voix grave. Reste concentré sur tes combats. T'en as dix, je te rappelle. En plus, c'est un tour de chauffe. Je déteste te voir enfermé dans cette cage, enchaîné comme si tu étais une bête de foire. Anderson a raison. Tu es le mec à battre, cette année. Tous les *fighters* ne t'adulent pas. Ils veulent ta place... et ils feront tout pour l'avoir. Tous les coups sont permis pour ça, je ne vais pas te l'apprendre, bébé.

— Non, en effet, me répond-il d'une voix plus claire malgré un timbre naturellement grave.

Il remonte sa main droite de ma hanche à mon visage, là où il me caresse la pommette.

— Fais attention à toi, d'accord ? murmuré-je, tout bas.

J'incline la tête pour poser l'intégralité de ma joue dans le creux de sa paume.

— Des combats, tu en as des centaines qui t'attendent... par contre je n'ai qu'un seul homme. Et notre fille n'a qu'un père. Ne te laisse pas avoir même si un de ces connards te propose un *gang bang* avec moi au milieu, compris ?

Le grognement guttural que je sens monter de son torse m'indique que je n'aimerais vraiment pas être celui qui lui ferait cette proposition.

— Compris, ma louve, me lâche-t-il avant de venir m'embrasser deux fois sur la bouche, coup sur coup. Allez, va t'installer avec les gars, là-haut. Je veux t'avoir dans mon champ de vision.

— Tu veux m'avoir tout court, relevé-je en lui adressant un petit clin d'œil alors qu'il me claque les fesses. ARRÊTE ! Je déteste ça.

— Ah oui ? s'étonne-t-il avec arrogance. Tu dis pas la même chose quand t'es à quatre pattes dans notre lit...

— Là, c'est différent !

— Ah bon ? En quoi ? rit-il.

— C'est différent, c'est tout, répété-je en venant agripper ses joues de mes doigts fermes.

Je dépose un baiser sur son nez, sa bouche, son menton, puis quitte l'espace rassurant de ses bras.

— Concentre-toi sur ce soir. Après... peut-être que tu pourras me claquer le cul cette nuit, lui dis-je en lui tendant son casque de musique.

Appuyé d'un coude sur la table, Parker le saisit.

— Peut-être ? Non, ma louve, sourit-il. C'est pas « peut-être », c'est « sûr et certain ».

— On verra, dis-je d'une voix de duchesse. On verra...

Lorsqu'il enfonce son casque sur sa tête, je lui adresse un clin d'œil avant de quitter son vestiaire, cédant ma place à son coach et Jodie, qui restent avec lui jusqu'à ce qu'il monte sur le ring.

— Ç'a été rapide, me lance-t-elle, taquine.

— Tu sais bien qu'on baise jamais avant un combat. C'est mauvais pour l'adrénaline.

— L'adrénaline ? À mon avis, les cellules d'Oméga en fabriquent en quantité suffisante tout au long de l'année pour ne pas se soucier de ça.

Je ne réponds pas malgré mon sourire. Je rejoins Stan et Dennis, occupés à discuter du dernier match des Chicago Bulls. On quitte l'espace chaud et humide des vestiaires pour gagner l'imposante salle du ring où se tassent des milliers de spectateurs. Cet antre est encore plus étouffant que les parties réservées. Plus étouffant, plus bruyant, plus lumineux, plus peuplé. Plus « tout ».

Après avoir pris un verre au bar, déjoué quelques misérables tentatives de drague, refusé deux sponsors douteux et noté le numéro de téléphone d'un autre agent sportif, je retrouve les gradins, flanquée de mes deux *bodyguards*. Ils se chamaillent à propos du dernier clip de Dua Lipa... Je ne connais pas un mec qui ne fantasme pas sur cette beauté fatale. Bref.

Assise sur mon siège, je m'agite nerveusement. Je ne recouvre un semblant de calme que lorsque la musique techno baisse, indiquant enfin l'arrivée de mon homme dans sa zone de préparation. Ça fait déjà une heure que les combats ont commencé. Dans la cage, dont les grilles me paraissent plus basses que d'habitude, le sol est poisseux... de sueur, d'huile, de vaseline. Je note quand même que l'on a nettoyé les traces de sang. Génial.

Je grignote l'ongle de mon pouce, anxieuse, malgré les applaudissements, mêlés à des hurlements de joie, que j'entends résonner tout autour de moi. Le public adule le loup solitaire du Michigan. Les filles crient, hystériques, lorsqu'Oméga retire son peignoir, toutes les lumières se réverbérant sur son corps, puissant et massif. Les hommes, eux, doivent être occupés à parier leur compte en banque sur une victoire de mon mâle.

Il commence ses combats par les bébés *fighters*. Ça ne devrait pas prendre trop de temps. Allez, quinze minutes pour les trois, à tout casser.

À côté de moi, Stan range son téléphone dans la poche de son pantalon.

— Toi, t'es accro, dis-je, amusée en sachant très bien à *qui* il écrit.

— C'est pas une nouveauté.

— T'es mignon en amoureux transi, me moqué-je en lui jetant un petit coup d'œil.

— J'essaie de copier ton air quand tu regardes ce trouduc d'Adams.

— Je ne suis pas aussi niaise.

— Oh si !

— Non ! rétorqué-je.

— Je vous ai déjà entendus baiser, je te rappelle, enchaîne Stan, provocant. Tu as une voix très aiguë, C. Je ne pensais pas que tu étais du genre à supplier...

— Va te faire foutre, Birmingham !

Ce petit con esquisse un sourire, fier de m'avoir rabattu le caquet. Je n'ai pas dit mon dernier mot... je reviendrai à l'attaque à un moment plus propice. En attendant, le *speaker* a annoncé le premier combat. C'est ce pauvre Sloan, de Chicago, qui s'y colle en premier.

Je ne suis même pas certaine qu'il soit vraiment du groupe « poids lourd ». Vu sa silhouette, et ses proportions, j'aurais parié sur du mi-lourd. Toutefois, c'est un tour de chauffe. Il n'y a plus de catégories qui existent.

Comme je l'avais prédit, Sloan ne tient qu'un round. C'est de l'entraînement pour un *fighter* du gabarit d'Oméga. Il le maîtrise aisément d'une seule main. Quelques crochets, un jab avec un uppercut, et le pauvre Sloan s'écroule telle une marionnette sur les tatamis. La gueule encastree contre les grilles, il peine à retrouver son souffle. Pourtant, Oméga lui laisse du temps... beaucoup de temps pour reprendre ses esprits, mais il n'y arrive pas. Après le décompte de l'arbitre, le K.O. est annoncé, Oméga remportant ainsi son premier combat.

Le clin d'œil que m'envoie mon mâle me fait sourire. Il est à peine transpirant. Son souffle, toujours régulier. Calme, lent. Il agite ses bras, sautillant d'un pied sur l'autre au milieu de la cage, attendant impatiemment son prochain adversaire : Praxton.

La fièvre continue de monter dans l'*Under*. Les gradins tremblent, les spectateurs sont déchaînés. Quelques photographes ont rivé leurs objectifs sur le ring. Mon homme tourne en rond, tel un loup enfermé, ce qui est plus que vrai. De l'autre côté, Praxton écoute ce que son coach lui dit.

Habillé d'un short bleu satiné, une tignasse châtain, rasé sur les côtés et les bras recouverts de tatouages colorés, il a l'air d'avoir un peu plus d'expérience que Sloan. Il bouge ses épaules de manière à s'échauffer. Il roule toujours la même, la droite, comme si elle lui était douloureuse. Je quitte Praxton de mon regard observateur pour croiser les yeux d'Oméga. Je touche la mienne afin de lui signifier que son adversaire a, potentiellement, une faiblesse à cet endroit.

Oméga hoche la tête, ses yeux se tournant vers Jodie qui confirme bien ce que je pense en touchant à son tour son épaule, puis son coude droit, lui montrant ainsi le trajet de son triceps.

Pauvre Praxton, s'il songeait que ça allait passer inaperçu, il s'est trompé. Aucune blessure n'échappe à Jodie et son œil de lynx. Aussi bien celles d'Oméga que celles des autres *fighters*.

À mes côtés, Sabrina s'agite sur son siège.

— Ça me rend toujours nerveuse.

— Je sais, murmuré-je alors que Praxton monte dans la cage sous les applaudissements du public.

Oméga lui tourne un peu autour, puis vient lui checker le poing à la demande de l'arbitre.

La cloche sonne. Le combat commence.

C'est lent, souple. Fluide. Le bruit des coups fait trembler mes tympans. La chaleur est si intense que mon corps se recouvre d'une fine pellicule de sueur. La pression grimpe. Entre mes seins, tout comme dans la cage. J'essuie mes mains moites sur mon jean noir avant de tirer sur mon bustier sans manche. Je remonte mes cheveux en queue-de-cheval, mon regard ne quittant pas une seule seconde mon mâle qui bloque facilement une attaque de son adversaire. Il lui envoie un putain de crochet dans la mâchoire, de quoi lui faire voir quelques étoiles. Praxton tombe par terre, du sang plein la bouche. L'arbitre s'interpose entre les deux *fighters* même si Oméga n'est

pas du genre à cogner son rival quand celui-ci est au sol. Enfin, pas tout le temps. Pas les petits jeunes en tout cas.

Dring !

La cloche qui indique le premier *round* résonne au moment où l'arbitre annonce le K.O. de Praxton.

Et de deux ! Plus que huit.

Je bondis sur mes pieds, hystérique, en frappant violemment dans mes mains.

— Oui, bébé, vas-y, t'es le meilleur ! hurlé-je, excitée.

Je sais que ce sont des combats faciles. Évidemment. En revanche, ça booste sa confiance en lui.

Dans la cage, Oméga est toujours aussi beau gosse. Intact, pas l'ombre d'un bleu, d'un souffle court ou d'une crampe. Il cavale comme un p'tit louveteau, attendant qu'on lui balance un vrai bout de viande. Une entrecôte, une côte de bœuf, peu importe, mais pas un vulgaire steak haché !

Son regard croise le mien, fier et amoureux. Il m'adresse un baiser dans les airs, que je réceptionne avant de poser mes doigts sur mes lèvres. Quelques flashs m'éblouissent. Dès demain matin, je sais que nous ferons la Une des tabloïds sportifs, y compris sur le site de la ligue. Néanmoins, je m'en moque. L'effervescence, l'adrénaline et ces deux victoires consécutives ont réussi à troquer mon anxiété contre de l'excitation.

— Je t'aime, mon loup ! crié-je en mettant mes mains de part et d'autre de ma bouche.

J'ai le droit à un second baiser dans les airs, puis Oméga retourne vers le coach et Jodie pour bénéficier de nouveaux petits conseils tout en attendant Angel Dubh, l'Ange Noir irlandais de ce connard de Rudy. Vivement qu'il l'élimine pour que l'on puisse passer à autre chose. J'avoue, j'angoisse un peu pour sa rencontre avec Black Skull. Sans parler de Vlad.

Les bras repliés au-dessus de sa tête, les mains accrochées au grillage, Oméga est penché vers Anderson qui lui parle, me laissant tout le loisir d'admirer son magnifique dos musclé. Vivement cette nuit...

Je m'apprête à faire une blague à Sabrina lorsque je *la* sens... cette odeur... ce fumet que je n'aurais *jamais*, un jour, pensé humer de nouveau. Automatiquement, mes paumes deviennent moites. Tout mon corps le devient. Mes genoux se mettent à trembler, je n'ose même plus bouger, assise sur mon siège. Cet affreux parfum se propage dans toute la salle du

ring, il embaume les gradins, m'empoisonne. J'ai du mal à respirer. Mon regard est toujours rivé sur le dos de Parker. Mes bras se ramollissent. Mes jambes aussi.

Au loin, j'entends les spectateurs s'exclamer, sûrement incommodés par cette horrible odeur.

— La vache ! C'est quoi qui pue comme ça ?! s'écrie Dennis en se bouchant le nez.

Je halète. Transpirante. Je me sens me liquéfier sur ma chaise, comme si cette dernière m'aspirait. Je fonds. Je me vide de mon énergie. Telle une vieille batterie de téléphone déchargée.

— *Ça vient d'où, bordel ?!*

J'ai de plus en plus de mal à respirer.

— *Putain, ça chlingue !*

— *Mon Dieu, cette odeur !*

Mes mains sont blanches. Blanches à faire peur. Et toujours aussi molles.

— Coleen ? Ça va ? s'inquiète soudainement Stan.

Je... je le vois en transparence quand il se penche vers moi

Mon cœur bat tellement vite qu'il me fait mal. J'ai l'impression qu'il veut sortir de mon corps, que je le recrache par la bouche avant de le ravalier, de le sentir tomber au fond de mon estomac, telle une énorme pierre lancée dans un lac paisible.

— Merde, elle est en train de s'évanouir !

— Coleen, qu'est-ce qui se passe ? Ça va ? Respire, ma chérie. Respire !

La voix de Sabrina me paraît loin. Très loin. Trop loin. On dirait qu'elle est dans une autre pièce pendant que moi... moi, je suis sous l'eau, la tête immergée.

Mes fesses glissent de mon siège. Je me retrouve allongée par terre, les yeux révulsés. Je peine à garder pied, à rester ancrée dans la réalité. Le sol m'absorbe. Je me sens lourde. Lourde, mais agitée. J'ai chaud, envie de vomir. Mes oreilles bourdonnent, je ne perçois plus qu'un bip. Un long bip qui me fait souffrir.

Je cligne des yeux plusieurs fois, les visages de Stan, Sabrina et Dennis penchés au-dessus de moi. Je n'entends pas vraiment leurs voix. Et cette odeur qui m'emplit toujours les narines ! Je vais vomir.

J'ouvre la bouche, prends une grande inspiration alors que, toute transpirante, je me retrouve dans les bras de Stan. Il m'aide à me relever. Vacillante sur mes talons, je récupère doucement mes esprits. C'est là que je le vois... le *fighter* de Rudy. Ce n'est pas Angel Dubh. C'est Black Mask. Lui... le *fighter* au masque noir, puant la mort, qui a tué mon frère aîné sur le ring, il y a dix ans. Juste devant mes yeux.

— Tiens, j'ai de l'eau. Bois un peu, Coleen, me dit Dennis. Putain, tu nous as foutu la trouille.

— On va sortir pour que tu prennes l'air et appeler un médecin, enchaîne Sabrina.

Stan me garde toujours contre lui. J'ai la joue posée sur son torse, sa main me caressant doucement l'épaule, comme s'il voulait me réconforter, me rassurer.

— Ça va aller, ma belle. Respire... Tu nous as déjà fait ça pour San. T'es pas en train de nous cacher un truc, toi, par hasard ?

Je ne prête pas attention à son ton taquin, quoiqu'inquiet. Mon regard est rivé sur ce qu'il se passe sur le ring. Sur Black Mask, debout à seulement un mètre de mon homme !

Dans ma tête, tout se mélange.

Assise au premier rang, à côté de Connor. J'encourage Gaylord. Il combat contre Black Mask. Un Black Mask plus jeune, moins massif, mais tout aussi impressionnant. L'affrontement est violent. Trop violent. Les règles de l'abandon ne sont pas respectées pourtant je vois mon grand frère, amoché, le nez en sang, les épaules luxées, taper du plat de la main sur le tatami pour annoncer sa défaite. Black Mask s'en moque pour autant. Il continue de le frapper malgré l'arbitre qui s'interpose.

Je me trouve dix ans en arrière.

À genoux sur le ring, pleurant sur le corps sans vie de Gaylord avec cette image... cette terrible image de cet uppercut qui fait faire à sa tête un tour quasi complet.

Je vais vomir ! Vraiment.

— Coleen, tu m'entends ?

La voix de Sabrina me rappelle à l'ordre.

Je ne sais pas ce qu'il se passe en moi... où je vais chercher cette énergie... mais je me retrouve à courir, bousculant une dizaine de personnes au passage. Les gars m'appellent, paniqués, cependant je ne me retourne pas. Je renverse des bières sur des mecs, pousse des nanas contre les

barrières de sécurité. Je cavale autour de la cage, le corps en feu, l'esprit bouillonnant, les yeux toujours fixés sur Black Mask et son visage enduit d'une épaisse couche noire. Comme il y a dix ans. Je sais que c'est lui, putain, *je le sais*. Qu'est-ce qu'il fout là ?

La musique continue de battre son plein, la foule est en délire.

Rudy fait un signe à Black Mask au moment où mon regard croise celui de ce *fighter* qui a détruit ma famille en lui enlevant la personne que l'on aimait le plus.

Ses yeux sont clairs. Froids. Sans aucune pitié. Il m'a reconnue, lui aussi... Par contre, je n'ai pas l'impression qu'il est si surpris que cela. En particulier lorsqu'il darde son regard mauvais sur Parker, toujours dos à lui, avant de revenir sur mon visage.

Je bouscule de nouveau quelqu'un. Je me tape la tête contre une épaule, renversant encore une bière par terre. Ça éclabousse mes chaussures en cuir.

— *Putain, fais attention, salope !*

Je m'excuse à peine.

Le sourire provocateur que m'adresse Black Mask décharge une nouvelle fois ma batterie. Les battements de mon cœur s'accroissent lorsque mon homme se retourne enfin vers lui, ne sachant absolument pas qui est ce mec. Bordel... pourquoi se fait-il appeler Angel Dubh ? Qu'est-ce qu'il fout ici ? Avec Rudy, en plus !

J'arrive dans le carré de préparation, essoufflée, tremblotante. En pleurs aussi. Je m'en rends compte en sentant mes larmes me brûler les joues. J'ai du mal à parler aux types de la sécurité. Je leur montre juste mon badge avant de passer, Stan sur mes talons.

Mon regard ne lâche pas Black Mask, et je comprends que c'est lui qui m'a bousculée dans l'*Under* la semaine dernière. C'était lui... avec sa casquette. Même silhouette, même carrure, même mâchoire, barbe, allure. TOUT. Mais que font les *Sharks* ?! Ils ont accepté sa participation ?

Dring !

Mon cœur loupe un battement.

Le premier *round* commence.

— Coleen, qu'est-ce qui se passe ? me lance Jodie, surprise, en me voyant arriver comme un boulet de canon.

Je termine presque à genoux entre elle et le coach. Je ne parviens plus à respirer. Parker doit sortir de cette cage. Il doit en sortir. *TOUT DE SUITE !*

Au loin, j'entends les coups qui résonnent. *Bam, boum, bim !*

À chaque *bam*, mon cœur se serre.

À chaque *boum*, mon estomac se contracte.

À chaque *bim*, de nouvelles larmes coulent.

— Faites... cesser le... combat, articulé-je difficilement tandis que je me retrouve de nouveau contre Stan.

— Quoi ?! s'exclame le coach en jetant un œil sur le ring.

BAM ! BOUM ! BAM !

Je vais mourir...

— Parker doit descendre... tout de suite. Faites-le sortir.

Ils me regardent tous comme si j'étais folle. Ils ne comprennent pas ce que je dis. Ils ne comprennent rien !

Puis, soudain, j'entends le public huer, crier, hurler. L'arbitre siffle. Mon regard tape un sprint dans la cage. Je vois Parker s'essuyer la bouche, en sang. Black Mask, lui, sourit. Cependant ce n'est pas à mon homme qu'il s'adresse, c'est à moi.

J'ai l'impression que le temps s'est arrêté. Mes genoux se remettent à trembler, si fort qu'ils vont bientôt lâcher. C'est alors que je croise les yeux gris de Parker. Il paraît décontenancé de me voir dans cet état. Son regard saute de mon visage à celui de son adversaire.

La seconde d'après, un nombre incalculable de points noirs apparaît dans mon champ de vision. Je ne sais pas si Parker a compris qui il avait en face de lui, néanmoins, ses grands bras musclés se referment autour de ma taille.

— *Oméga qui abandonne un combat ?! s'exclame le speaker, étonné. Bonté divine, c'est une première !*

Ma tête tourne. Je suis de nouveau sous l'eau.

— Bébé, ça va ? Coleen, réponds-moi. Bordel, qu'est-ce que t'as ? me demande-t-il.

Plusieurs corps se pressent contre le mien, contre le sien aussi.

— Je... je...

— Putain, appelez un médecin. TOUT DE SUITE !

— *Angel Dubh est déclaré vainqueur par abandon du loup solitaire du Michigan ! Dommage... le combat était plutôt bien engagé !*

— Coleen, mon amour ? Tu m'entends ?

Son visage est stressé, paniqué. J'atterris dans ses bras. Sa poitrine en sueur se colle à la mienne, qui l'est tout autant. Je n'arrive pas à bouger.

— Elle a besoin de calme. Ramène-la au vestiaire, mon garçon.

— Coleen ?

Ma gorge me brûle.

— Bébé, dis-moi que ça va ! POUSSEZ-VOUS, BORDEL !
DÉGAGEZ !!! Coleen ?

— Black... articulé-je difficilement. Black...

— Black *quoi* ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Black Mask... c'est Black Mask... dans la... cage...

— *Hein* ?!

La porte du vestiaire qui claque restaure un peu de paix dans mon esprit. Tout comme son cœur qui bat contre le mien. Pourtant, dans ma tête, c'est toujours Gaylord que je vois... mort... sur le ring.

— Bébé, qu'est-ce que tu me dis, là ?

— Dans la cage, ce n'est pas Angel Dubh. C'est Black... Mask... c'est lui qui a tué mon frère, pleuré-je en serrant difficilement mes bras autour de son cou. Reste... avec moi, Parker. Pitié.

Le silence que j'entends alors dans son vestiaire me rassure sur le fait qu'ils ont enfin compris ce que j'essaie de leur expliquer depuis que j'ai senti cette putain d'odeur.

CHAPITRE 21

CONNOR

*Dix ans plus tôt...
Novembre 2009.*

Ma musique à fond dans les oreilles, j'extériorise. J'extériorise ma rage, en tapant aussi fort que je peux dans ce putain de punching-ball.

Je n'ai pas encore avoué à mes parents que j'avais écopé d'une semaine de renvoi. Mon agent de probation va faire la gueule, lundi matin. Quelle journée de merde ! Tout ça à cause de ce fils de pute d'Adams. Il s'en fout lui, d'être expulsé. Cette grosse merde n'a pas de life. Pas de parents, pas de famille, pas de sport, pas de gonzesse. Que dalle. Il passe son temps avec sa musique dans les oreilles, à baiser des meufs sans intérêt dans les chiottes du lycée. C'est pas à lui qu'on demande de rendre des comptes tous les quinze jours. Fait chier !

Mon père va m'arracher la tête des épaules, c'est certain. Déjà que Gaylord s'en est chargé à moitié. Il était tellement en colère quand je l'ai croisé dans l'allée du garage en rentrant – Vikki, planquée dans les buissons pour que personne ne la voie – qu'il n'arrivait même pas à s'exprimer. Il m'a juste ordonné de retourner à la maison, en silence, et qu'il s'occuperait de prévenir le daron, demain.

Seul point positif de cette sale journée, c'est ma petite heure de folie en compagnie de mademoiselle Memphis, dans ma chambre, avec, à la clef, la jolie vidéo que j'ai tournée via la webcam de mon ordinateur. Son cul tout

blanc a pris bien cher. J'espère qu'il conservera les traces rouges de mes mains pendant plusieurs jours. C'est fou de voir à quel point une intello coincée aime autant se faire baiser. Sous ses jupes plissées, elle aime sucer, cette salope. Elle m'a fait venir deux fois dans sa bouche. Je sens que cette vidéo, je vais la regarder en boucle lorsque l'envie de sauter sur Debbie me ravagera. Ça devrait me calmer... au moins le temps de ma crise passagère. Debbie Briant m'obsède. J'y peux rien. Elle m'obnubile d'autant plus quand je vois l'attitude de Gaylord avec elle. Ce connard a un avion de chasse pour gonzesse, et il préfère quand même s'envoyer en l'air avec la tripotée de putes qui s'étalent sur les canapés de son club de strip-tease. C'est du gâchis. Si Debbie était à moi, je ne la traiterais pas comme une reine, mais comme une déesse. Sauf que le problème reste inchangé. Elle ne sera jamais à moi. Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Même lui faire un gosse n'a pas suffi !

Je continue d'enrager contre mon punching-ball.

La salle de boxe est plongée dans la pénombre. L'obscurité m'aide étrangement à y voir plus clair. Faut que je me concentre sur Vikki... Sur sa bouche de petite traînée, occupée à tout avaler. Hélas, deux secondes après, c'est l'image de Debbie – toute belle dans sa robe à volants – qui s'incrute dans mon esprit. PUTAIN DE MERDE !

D'un geste empli de haine, je retire mes gants, les jette par terre avant de m'écrouler, essoufflé. Ça fait trois heures que je m'entraîne. Je suis lessivé. Il n'y a plus personne à cette heure tardive, un vendredi soir. Heureusement que Rudy m'a laissé un double des clefs pour que je puisse venir cogner quand je veux.

Bordel... trois heures à boxer et, pourtant, je déborde toujours autant d'énergie. Je me force tout de même à arrêter. Demain, c'est le grand jour... faut que je sois en forme pour mes premiers combats dans l'Underground. Je dois rencontrer deux fighters. Black Mask, un novice, tout comme moi, et Big Budd, un habitué de la ligue depuis presque quatre ans.

Gaylord m'a assuré que je pouvais les battre. Tous les deux. Que pour ça, je devais garder du jus dans les bras, ainsi que les neurones au clair. Donc pas de fumette, ni d'alcool vingt-quatre heures avant les combats. Dur dur de résister, surtout aujourd'hui. Néanmoins, je n'ai pas le choix. Si je veux gagner, faire mes preuves, je dois obéir. Même si ça me casse les couilles.

Je range mes gants et le reste de mes protections dans mon sac de sport, mes écouteurs toujours dans les oreilles, lorsque mon portable s'allume. C'est un SMS de Coleen, occupée à boxer, elle aussi, dans la salle du haut, là où les futures stars de la fédé s'entraînent quatre à cinq fois par semaine.

#Je fais de la récupération au rameur. J'ai encore un mile à faire. Ça me saoule ! Je te retrouve où ?

#Dehors, écris-je en m'allumant une clope.

Je tire sur la cigarette, recrachant ma fumée par le nez, lorsque sa réponse arrive.

#OK... T'es fâché ? Je suis désolée pour ce matin. Je pensais pas que Gaylord allait te tomber dessus.

J'esquisse un sourire. Tu parles, ma cocotte. Bien sûr qu'elle me fout les boules, Coleen, quand elle va se plaindre à son « grand frère chéri », mais elle reste ma petite sœur à moi aussi... Je tuerais pour elle.

#Fais ta récupération. Magne, j'ai la dalle. On ira manger un burger après si tu veux.

#Ouiiiii ! Miam ! Moi aussi, j'ai les crocs !

Tu m'étonnes ! J'ai pitié d'elle avec son régime « poisson-œufs-légumes » depuis plus de trois semaines.

La cigarette coincée entre mes lèvres, je passe mes mains dans mes cheveux bruns, puis ferme mon sac. Je le balance sur mon épaule, prêt à quitter la salle lorsqu'une voix rauque retentit derrière moi :

— Le Constrictor, c'est toi ?

J'arque un sourcil, étonné d'entendre ce surnom – mon surnom – en dehors de l'Underground. D'autant plus que je ne l'ai trouvé qu'il y a dix jours. En préparation du combat de demain soir, d'ailleurs !

— Je ne sais pas, réponds-je, méfiant. Qui le demande ?

— Moi.

Tapi dans l'ombre, un mec habillé en noir, la capuche baissée sur sa tête, se tient entre deux machines de muscu. Il a les mains enfoncées dans ses poches, un sac à dos pendouillant étrangement sur l'une de ses épaules. Son visage est dissimulé par la pénombre. Je n'aperçois que sa mâchoire, carrée, rongée par une fine barbe sombre tirant sur l'acajou.

— T'es qui ? questionné-je, pieds écartés, poings serrés.

Après un an de taule pour mineurs, si j'ai bien compris un truc, c'est celui-ci : toujours être prêt pour la baston. Ce gars-là m'est inconnu. Je me demande d'ailleurs comment il a réussi à entrer ici, et surtout, d'où il connaît mon nom de fight ? Il doit être lui-même combattant pour la ligue. Je ne vois que ça.

— Un mec qui a besoin que tu lui rendes un énorme service, me lance-t-il en dépliant son corps d'entre les machines.

Il est plutôt balèze, je l'avoue. Grand, carré. Une silhouette taillée pour la boxe. C'est un fighter, c'est sûr. Je m'attends à ce qu'il se rapproche de moi, néanmoins, il reste tapi dans l'ombre. Le peu de lumière présent dans la salle souligne à peine le tissu sombre de son sweat à capuche et le bout de ses bottes en cuir.

Je continue de serrer mes poings, ses mots faisant leur petit chemin dans mon crâne. Un service ? Il est sérieux ?

— Pourquoi je ferais ça ? Je ne te connais même pas ! ricané-je en récupérant ma clope entre mes doigts.

Je tire doucement dessus, plonge mon regard brun dans ce que j'imagine être ses yeux.

— C'est un service qui te fera empocher 20 000 \$... me précise-t-il. Tu veux toujours pas ?

Quoi ?! C'est quoi cette arnaque encore ?

J'arque un sourcil, plus que méfiant.

— Si c'est pour me mettre à genoux et te sucer la bite, mec, tu peux rêver. Même pour 200 000 \$, je ferais pas un truc pareil, préviens-je d'une voix plus que rocailleuse.

Certains ont essayé en taule... Ils se sont retrouvés avec la mâchoire fracassée sur le carrelage des douches, en mode Edward Norton dans la fameuse scène de American History X. D'ailleurs, c'est ce qui a allongé ma peine. De six mois, je suis passé à dix ! Juste pour une putain d'articulation fracturée et cinq dents en moins.

Le gars à la capuche incline la tête sur le côté. Il paraît se foutre de ma gueule. Je déteste ça !

— C'est rien de sexuel. C'est même rien du tout, en fait.

Comment ça, « rien du tout » ? Il se paye ma tête. C'est quoi ce plan de merde ? Une caméra cachée ?!

— Bon, mec, écoute, je sais pas qui t'es, rétorqué-je, plus qu'agacé, et j'en ai clairement rien à branler. Dégage d'ici !

— J'ai besoin que tu laisses ta place sur le ring de l'Underground, me dit-il, les mains toujours enfoncées dans ses poches. J'ai cru comprendre que tu combattais demain soir, c'est ça ?

— Ouais, pourquoi ? Tu veux la mienne ? questionné-je, intrigué.

— Pas la tienne, non. Le gars que tu dois affronter, c'est moi. Et moi, je dois battre le Lord Rouge.

Je retiens un soupir, croisant mes bras sur mon torse. Les sourcils froncés, je me pose mille interrogations. Sérieux... c'est quoi ce plan, encore ?! Lui, combattre contre Gaylord ?

— Pourquoi ? demandé-je.

— C'est perso, me dit-il en inclinant la tête de l'autre côté.

Il agite sa jambe droite. Tiens, serait-on nerveux ?

— Moi aussi, c'est perso, répliqué-je, le regard noir. Je me suis entraîné dur pour ce combat. Crois-moi, je suis capable de le gagner.

— J'ai besoin de combattre contre le Lord Rouge, répète-t-il avec une impatience à peine dissimulée. J'ai un très vieux truc à régler avec lui.

— Ah oui ?! Il a baisé ta meuf, c'est ça, et tu veux te venger, toi aussi ?

— Non, c'est pas ça !

— C'est quoi alors ?! m'énervé-je en haussant le ton.

Pour simple réponse, il balance son sac à dos à mes pieds. Ouvert, il regorge d'une quantité astronomique d'argent, des billets de 50 \$ bien rangés, retenus par des élastiques. Putain de merde. J'ai jamais vu autant de fric de ma vie ! Y a vraiment 20 000 \$ là-dedans, sérieux ?

Évidemment, je pense à tout ce que je pourrais faire avec cette tune. Prendre le large... gagner mon indépendance. Seul. Sans ma famille. Avoir mon « chez-moi ». Avoir ma propre vie. Ça serait un bon début. Cesser d'entendre mon père et mon frère me faire la morale à longueur de journée.

— Tu veux cet argent, oui ou merde ? me lance Sweat à Capuche en un petit grognement.

J'arque un sourcil, mon regard slalome entre lui et le sac à dos, rempli de fric. Putain... c'est tentant. Carrément tentant !

— Même si je me désiste, commencé-je prudemment, qui te dit que c'est le Lord Rouge qui prendra ma place ? Des tas de mecs veulent monter sur le ring de l'Under.

— C'est pas dans votre règlement ? S'il y en a qui renonce, c'est le champion du coin qui prend sa place. Et le champion du coin, c'est Gaylord Lincoln, non ?

J'enfouis ma main dans mes cheveux, le regard pensif. Y a un loup... je le sens. C'est pas net toute cette histoire.

— Ouais... c'est ce qui se passe, ouais...

Je le dévisage un moment, longuant sa silhouette toujours tapie dans la pénombre.

— Mec, reprends-je, un sourcil arqué. Tu sais qui je suis ? En vrai, je veux dire.

— Le Constrictor ? me répond-il de but en blanc. Qui t'es en vrai, j'en ai rien à battre. Ce que je veux, c'est combattre contre Lincoln. Et gagner !

Je vois... donc il ignore que je suis un Lincoln. Encore moins que je suis le petit frère de Gaylord.

Putain... 20 000 \$... c'est de l'argent tellement facile, bordel !

— Non, désolé, je ne peux pas faire ça, marmonné-je en soupirant, l'esprit tiraillé entre ma fierté et ma cupidité. J'ai galéré pour avoir ma place sur le ring demain. T'as qu'à l'attendre à la sortie de l'Under. Règle ton problème avec lui, mais ne compte pas sur moi.

Je récupère mon sac de sport, puis avance de quelques pas, prêt à quitter cet endroit.

— 30 000 \$? j'entends derrière moi. C'est beaucoup d'argent. Crois-moi, là d'où je viens, ça représente énormément de tune.

— Bah, pourquoi tu la gardes pas, hein, cette tune ?! répliqué-je en lui jetant un regard mauvais par-dessus mon épaule.

— Ce que je recherche a plus de valeur que des billets, me lance-t-il en me montrant d'un coup de tête le sac à dos, toujours ouvert par terre.

— J' imagine que ce n'est pas de l'argent réglo, c'est ça ?

— Je te déconseille de les mettre en banque.

Je ne demande pas comment il a eu cet argent. J'ai déjà ma petite idée. Braquage ou recel, à voir. À moins que ça soit des faux billets... après,

qu'importe ! Je saurais quoi en faire même s'ils sont falsifiés. Quand on s'adresse aux bonnes personnes, cet argent peut facilement être utilisable.

— Alors ?! s'impatiente-t-il. 30 000 \$ pour juste te désister, c'est plutôt pas mal comme marché, non ?

Il sort de sa veste une nouvelle liasse. Cette fois-ci, c'est un paquet de 100 \$... j'hallucine.

— C'est ma dernière offre. J'ai plus rien d'autre à te proposer.

— C'est quoi ton nom ? m'enquiers-je à la place, ma langue frôlant ma lèvre supérieure.

— Gary.

Je hoche la tête. Gary... Je n'en connais aucun. Autant que je sache, Gaylord non plus.

— Connor...

— Enchanté, Connor... Marché conclu ? me demande-t-il, un sourire narquois apparaissant sur le bas de son visage.

Fait chier, merde ! Je devrais dire non, je le sais... mais on parle de 30 000 \$, là. Ce n'est pas rien !

— OK... Mais personne ne doit connaître notre arrangement, c'est compris ? dis-je, les yeux plissés, alors qu'il pousse du bout du pied le sac à dos et la liasse de 100 \$ sur quelques centimètres vers moi. Ne me mets pas une douille parce que je te jure que je te retrouverai pour te botter le cul. Crois-moi, je fais pas les choses à moitié.

— Parfaitement compris, Connor. Assure-toi juste que cela soit bien Gaylord Lincoln qui te remplace demain soir.

— Ça sera fait.

Ça sera même plutôt facile à faire. Après tout, le Lord Rouge est mon grand frère... Un grand frère est capable de tout pour sauver le cul de son petit frère. Gaylord a ses défauts, certes, cependant il est loyal à sa famille. Si je lui dis que j'ai la trouille, il prendra ma place pour que les bookmakers me foutent la paix, et comme Gaylord est le champion, qu'il gagne toujours, ces suceurs de sang seront plus que ravis pour leur portefeuille de le voir triompher !

Sans demander son reste, le mec tire un peu plus sur sa capuche, puis quitte sa cachette. Il me tourne le dos avec une assurance déconcertante avant de s'échapper par la sortie de derrière, celle qui mène aux poubelles, me laissant ainsi seul avec 30 000 \$.

Je me masse la nuque, nerveux, m'empressant de ramasser les liasses, une à une, pour les fourrer en vrac dans mon sac de sport, entre mes gants et mes bandes de frappes. J'en reviens toujours pas... 30 000 \$. À moi l'indépendance, bordel !

Quittant à mon tour la salle d'entraînement, je m'allume une seconde cigarette en passant le pas de la porte, atterrissant dans la nuit froide de Chicago.

Je rejoins Coleen, qui m'attend à seulement vingt mètres. Habillée d'un legging noir et d'une doudoune turquoise, elle est assise sur le banc, près de l'arrêt de bus. Ses doigts pianotent à toute vitesse sur son téléphone. Le sourire niais qu'elle a sur les lèvres me signale qu'elle discute avec un mec... Dès que je m'approche d'elle, son portable se retrouve prisonnier de sa poche. Ni vu ni connu. Bah, voyons... Note à moi-même, trouver le connard qui envoie des mots doux à ma sœur, et lui arracher la tête.

— Maxi burger au bacon, alors ? me lance-t-elle, des étoiles plein les yeux.

— Si tu veux, dis-je en sortant les clefs de la bagnole. Monte !

— Cool ! Merci, Conny.

Je jette mon sac de sport sur le siège arrière, puis démarre la voiture au moment où Coleen enclenche sa ceinture. Putain... 30 000 \$... c'est tellement ouf que je me croirais dans un rêve éveillé. Pourtant, le poids étrange que je sens naître dans mon estomac est bel et bien réel.

CHAPITRE 22

CONNOR

De nos jours...

Debout près des grandes baies vitrées de mon bureau, je regarde la zone de combat en contrebas. L'*Octogone* a, encore une fois, rempli son quota d'entrées. Pour un vendredi soir, c'est vraiment pas mal. D'autant plus que la fête doit battre son plein dans l'*Underground*... Clairement, ce n'est pas la même fréquentation, mais ici, au moins, tout le monde peut avoir accès à la salle du ring. L'entrée est *gratis*, comme on dit. En revanche, afin de combattre et parier, il faut allonger la tune. Ce qui est tout l'inverse de l'*Under* où le Golden Pass vous donne droit à *tout*. Là, une fois à l'intérieur de la tanière du serpent, il faut payer pour *tout*... même pour les filles. Surtout pour les filles. J'en ai dégagé une belle douzaine, à la plastique de rêve, juste pour l'occasion. Leurs rôles ? Pousser les mecs à la consommation... Alcool, drogue, sexe, bagarre. *No limit*.

Il est vingt-trois heures, les affrontements de *street-fight* sont loin d'être terminés. La zone de combat est tracée directement par terre avec une bombe blanche, ce qui contraste avec le béton armé du sol, et celui des murs.

Encadrant le « ring », les spectateurs se pressent les uns contre les autres. Ils sont assoiffés. Ils veulent du sang, de la sueur, des duels violents, sans aucune pitié. La moyenne d'âge ? Moins de trente ans, évidemment. La plupart viennent des cités, des quartiers ouvriers, ou carrément de la rue.

Le temps d'un soir, d'une nuit, je peux leur offrir une chose qu'ils n'ont pas dans leur quotidien de merde : l'espoir. L'espoir de devenir quelqu'un. De le devenir très rapidement si je trouve leur proposition et leur profil intéressants. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils ne manquent pas de culot... Encore hier, un con de vingt ans m'a demandé un sursis pour payer les 2 000 \$ qu'il me doit. À ma tête, il a vite compris que j'allais procéder au plan B. J'ai gardé sa cousine en guise d'intérêt. Une magnifique brune au regard de braise. Tout juste vingt-et-un ans, parfait pour la légalité. J'ai décrété que la petite Laura serait mon animal de compagnie jusqu'à ce que ce fils de chien d'Antonio me rembourse, et afin qu'il ne l'oublie pas, je compte bien lui envoyer des photos de rappel. De moi en train de bien la baiser, par exemple. Je devrais avoir mon pognon d'ici un jour ou deux, j'imagine.

Toc ! Toc ! Toc !

— Entrez ! lâché-je d'une voix rauque en jetant un rapide coup d'œil par-dessus mon épaule.

Melchior pénètre dans la pièce dont l'ensemble des lumières est éteint sauf celle sur mon bureau. Sans dire un mot, il dépose un dossier sur la table basse, recouvert de tout un tas d'autres papiers, notamment ceux qui m'intéressent depuis deux semaines maintenant. Depuis que j'ai reçu cette fameuse lettre anonyme.

— T'as réussi à obtenir le rapport du légiste ? questionné-je, passablement surpris.

— Non, me dit Melchior en baissant les yeux l'espace d'une seconde. Impossible de mettre la main dessus, par contre j'ai celui des flics. Il a été signé par un certain Johnson. Miguel Johnson.

Putain, encore un Mexicain de mes couilles.

J'arque un sourcil et viens m'asseoir sur le canapé. Je m'allume une clope, recrache ma fumée par le nez, puis récupère le fameux compte-rendu, celui que Melchior m'a dégoté.

— Je l'ai demandé à un flic qui me devait un très gros service, me précise-t-il en croisant ses bras sur son torse.

Je jette un rapide coup d'œil vers sa gueule, toujours amochée à cause de sa rencontre avec ce connard d'Adams, il y a deux ans.

— Il est fiable ?

— Comme un flic. J'ai épuré la dette que son petit frère avait ici... me disant que tu serais d'accord pour alléger sa peine. Qu'il ne fasse que trois

combats au lieu de sept.

— Ouais, marmonné-je en regardant le rapport.

La seule chose qui m'intéresse, c'est de découvrir où ont été consignées les affaires personnelles de Gaylord après sa mort. Je veux savoir qui a récupéré son portable, *qui* s'en sert aujourd'hui, *qui* nous harcèle et s'en donne à cœur joie. Le coup de téléphone de Debbie, la semaine dernière, me reste encore en travers de la gorge.

Bêtement, je m'étais dit que le légiste en aurait fait état, mais visiblement, le dossier est impossible à obtenir. Ce rapport fera donc l'affaire. En revanche, je n'aime pas ce que je lis. Pas du tout. Il y a écrit : « *Effets personnels : 0* » ; « *Contact d'urgence : Eryk Rudzoski* » ; « *Cause du décès : traumatisme cervical (choc direct)* ».

— C'est fou, plus je creuse, plus le nom de Rudy ressort, lâché-je, agacé. À chaque fois.

— Tu penses que c'est lui qui s'est amusé à t'envoyer ça ? me demande Melchior en me montrant la dizaine de photos de mon adolescence, étalées devant mes yeux.

— Ce n'est pas son genre. D'autant plus qu'il n'aurait aucun intérêt à le faire. Maintenant, c'est vrai que Rudy n'était pas serein. Il me cache quelque chose sur la mort de mon frère, et je veux découvrir quoi. Ces photos ne viennent pas de lui, mais je suis prêt à parier mon compte en banque qu'il sait ce qui s'est passé avec le portable de Gaylord. Il doit posséder des infos au sujet de l'expéditeur.

Je relis le rapport de police. Miguel Johnson... Il y a des chances que j'aille lui rendre une petite visite. Si Rudy a voulu dissimuler quelque chose, il l'a forcément fait avec l'aide d'un ripou.

— Je m'attendais à mieux, grommellé-je en me laissant tomber sur le dossier du canapé.

Je tire une nouvelle fois sur ma clope tout en faisant signe à Melchior de quitter le bureau. J'ai besoin d'être seul.

— Rends-toi utile, descends voir si tout se passe bien dans la zone de combat, ordonné-je en fermant les yeux, la tête rejetée en arrière.

Sans un mot, il fait mine de reculer, ses pas se rapprochant de la porte. Je continue de fumer nerveusement, l'esprit sens dessus dessous. Quelque chose m'échappe sans que j'arrive à mettre le doigt dessus. J'entends Melchior ouvrir la bouche, hésitant. Depuis ce qu'il s'est passé avec Coleen, rien n'est plus vraiment comme avant, entre nous deux.

— Je... je sais que je t'ai déçu. Ce soir-là, m'avoue-t-il d'une voix basse.

Je me redresse afin de lui lancer un regard en coin. Sans déconner, il est en train de me parler de ma sœur, là ?!

— Pour être déçu, il faut attendre quelque chose... Et moi, j'attends plus rien. De personne.

Mon commentaire a au moins le mérite d'enfin le faire sortir silencieusement de mon putain de bureau, me laissant en tête-à-tête avec les fameuses photos expédiées par ce connard anonyme. Connard anonyme qui ne peut être que Black Mask... Son « On remet ça ? » ne peut pas être plus clair. Hormis lui, qui aurait pu m'envoyer ça ? Honnêtement, personne. Maintenant, reste à découvrir ce qu'il veut. Je dois déjà vivre avec la mort de Gaylord sur la conscience, je n'apprécie pas du tout que ce fils de pute vienne remuer la merde qu'il a lui-même créée. Et à laquelle j'ai, sans vraiment le savoir, participé. D'autant plus si Rudy y est mêlé... que cela soit de près ou de loin.

D'une main tremblante, je récupère quelques clichés, notamment ceux où je suis avec Gaylord et Coleen.

Je caresse ces images de la pulpe de mon pouce, ma cigarette coincée entre mes lèvres. Si c'est vraiment Black Mask qui nous a envoyé ça, je ne comprends pas pourquoi il l'a fait maintenant ? Qu'est-ce qu'il veut ? Qu'est-ce qu'il *nous* veut ? Je n'en ai aucune idée.

Je jette les photos sur ma table basse d'un geste irrité. Je m'apprête à descendre voir ce qui se passe dans la zone de combat lorsque mon téléphone sonne. Le numéro est masqué. J'arque un sourcil, surpris, puis prends l'appel, m'attendant à tomber sur un psychopathe ou sur une gonzesse prête à se faire sauter.

— Ouais ?

— *Bonsoir. Je suis bien sur le portable de Connor Lincoln ?* demande une voix masculine, un brin autoritaire malgré la tonalité plutôt aimable.

— C'est pourquoi ? Vous êtes qui ?

— *Je suis le Dr Terrence. Je travaille au Northwestern Memorial Hospital, au service des urgences.*

Sourcil toujours arqué, mon cœur commence à battre étrangement. Mes mains deviennent moites. Merde... Il est suivi dans quel hôpital déjà, le daron ? Putain, il est en train de crever, c'est sûr !

— Vous m'appellez pour mon père, c'est ça ? demandé-je en me redressant sur le canapé, enfonçant mes coudes dans mes cuisses.

— *Votre père ? Non, absolument pas, monsieur Lincoln. Je vous contacte au sujet de... de votre compagne. Mademoiselle Mavis Apenfield.*

Vous êtes noté comme « ICE 1¹ » dans son téléphone.

— D'accord, mais... de quoi vous me parlez là ? demandé-je, sceptique.

C'est quoi ces conneries encore ? Qu'est-ce que ma meuf fout à l'hosto ?

— *La police est ici, votre maison a fait l'objet d'un cambriolage, un peu plus tôt dans la soirée, et votre compagne a été rouée de coups...*

Bordel...

— ... *Nous avons stabilisé son état de santé...*

De...

— ... *Ses constantes sont plutôt bonnes...*

Merde...

— ... *Nous l'avons mise en observation...*

On est rentré chez moi ? DANS MA MAISON ? Pour me cambrioler ?!
MOI, LE CONSTRICTOR ?

D'un geste rempli de rage, je donne un coup de pied dans la table basse. Tous les papiers virevoltent autour de moi, retombant avec souplesse sur le sol. Je tire comme un névrosé sur le col de mon tee-shirt. J'ai envie de cogner sur quelqu'un ! TOUT DE SUITE !

— *Il va falloir venir afin de signer quelques documents et vous entretenir avec la police. Une échographie est aussi prévue dès que mademoiselle Apenfield se sera réveillée. Nous avons dû la sédaté. Elle était en état de choc.*

Putain... c'est pas possible !

Le cambriolage ? Mavis ? Rouée de coups ?! Puis, c'est quoi cette histoire d'échographie, là ?

— Une échographie pour faire quoi ? Je comprends rien !

Je me rends compte que je suis en train de tourner dans mon bureau, autour de ma table basse renversée, les quatre pieds en l'air, comme un lion en cage.

— *Oui. Pour le bébé.*

Silence radio.

Il a dit « bébé » ?

— *Mademoiselle Apenfield est enceinte. De deux mois.*

Oh merde !

Putain de merde ! PUTAIN.DE.MERDE ! Comment ça, cette idiote est enceinte ? C'est quoi encore cette blague ?!

— *Vous... vous l'ignoriez ?*

Je vais arracher la tête de quelqu'un, je crois.

— J'arrive, dis-je à la place en raccrochant brutalement, cette envie d'aller moi-même faire un tour dans la zone de combat toujours logée au fond de mes tripes.

Mavis est enceinte... C'était ça le truc qu'elle voulait me dire la dernière fois. Elle est enceinte. *Fait chier, bordel !*

Rico me dépose à l'hôpital. Je ne suis pas vraiment en état de conduire. J'ai envoyé ce baltringue de Vince à la baraque afin d'évaluer le bordel qu'on y a laissé. Melchior, lui, gère l'*Octogone* et la récolte des gains. Je lui ai dit d'être incisif... Pas de pitié. S'il en a, je me chargerais personnellement de son cas.

Quand j'arrive au service des urgences, il est plus de minuit. J'aurais pu y être une heure plus tôt, n'empêche que l'envie de fracasser un mec dans une cage a eu raison de moi.

Je me passe une main sur la nuque, encore transpirante après mon dernier combat – gagné haut la main face à une centaine de spectateurs plus que subjugués –, puis annonce mon nom à l'accueil. La gonzesse met trois plombs à me répondre. Elle mâche un bonbon à la menthe comme une grosse vache, ne m'accordant même pas un regard. *Putain... Faut pas me faire chier, Anabelle. Magne-toi !* pensé-je.

On me laisse poireauter pendant vingt minutes dans un couloir dont l'éclairage m'explode la rétine. Rico joue sur son portable alors que, moi, je tourne en rond frappant dans la machine à café pour obtenir mon double expresso.

— Allez, putain, grouille ! m'énervé-je.

— Monsieur Lincoln ?

Je me retourne et tombe nez à nez avec un mec d'une cinquantaine d'années. Cheveux gominés, l'air sérieux. Bon père de famille catholique, j' imagine. C'est le Dr Terrence. Il m'accompagne jusqu'à la chambre de Mavis, tout en me posant des questions sur elle. Son groupe sanguin, ses

antécédents médicaux, si elle a des allergies... QU'EST-CE QUE J'EN SAIS, PUTAIN ?! C'est pas moi, son médecin.

— Fume-t-elle ? me demande-t-il en vérifiant je sais pas quoi sur le papier qu'il tient entre les mains. Autre chose que du tabac, j'entends.

Je lève les yeux au ciel en croisant deux infirmières qui me dévisagent de la tête aux pieds, moi et mes nombreux tatouages aux bras et dans le cou.

— Monsieur Lincoln ? me relance le doc avec son air professionnel qui m'exaspère. Votre compagne a-t-elle une addiction à la drogue ?

Le regard blasé que je lui adresse devrait lui suffire comme réponse, mais non, ce connard insiste. Il veut savoir à quoi Mavis se défonce, à quoi nous nous défonçons.

— Cocaïne, vous êtes contents ? lâché-je de façon véhémence tandis qu'on s'arrête au beau milieu du couloir, devant une porte bleu nuit dont l'étiquette indique qu'il s'agit de la chambre 522. Je peux aller voir ma gonzesse, maintenant, c'est bon ?

— J'ai besoin de connaître sa dernière prise, la quantité ainsi que la qualité de votre drogue. Est-ce que vous l'avez coupée ? me demande-t-il, très sérieusement, en griffonnant un truc sur son calepin.

— Vous allez appeler les flics, c'est ça ? dis-je, vaguement amusé, un sourcil arqué.

— Non, monsieur Lincoln, me répond-il froidement en plantant son regard clair dans le mien. Je suis médecin... Mon travail est de soigner votre compagne, de m'assurer qu'elle ou son enfant ne court aucun danger. La cocaïne en est un, de danger. Je ne suis personne pour vous juger. Sachez qu'il existe des groupes de paroles dédiés à ce genre d'addiction. Je peux vous communiquer le numéro de téléphone d'une de ces associations, si vous le souhaitez.

Je me mets à ricaner. Il se fout de moi ?

— Sans façon.

— Bien... Vous n'avez pas répondu à mes dernières questions, monsieur Lincoln.

Il va me tenir la jambe encore longtemps ?!

Je me sens perdre patience et non, ça n'a rien à voir avec le fait que j'ai pas pris ma dose du soir ! Je me frotte énergiquement le crâne, presque rasé, du plat de la main, mes bagues en or accrochant la lumière jaunâtre des néons. Putain... je savais que j'aurais dû combattre plus d'une fois dans la cage !

— La cocaïne est plus que pure, c'est la meilleure de toute la région. Après, Mavis occupe son temps libre comme elle le souhaite. Je ne surveille pas ses moindres faits et gestes. C'est une grande fille. Je suis son mec, pas son père !

Il s'arrête de griffonner, me lançant un regard courroucé par-dessus ses lunettes rectangulaires. Quoi, qu'est-ce qu'il me veut, Dr House ?

— Vous n'êtes pas son père, néanmoins vous allez bientôt en être un... raison de plus pour prendre les bonnes décisions ! Maintenant.

Il se prend pour qui, sérieux, à me faire la morale ? *Bouffon !*

— J'ai déjà un gamin. Il se porte à merveille, lâché-je avec insolence. Sa mère s'en occupe à la perfection... J'imagine que ça devrait être pareil cette fois-ci. *Ciao !*

Je termine en lui adressant un putain de doigt d'honneur ! Allez, trou du cul, va sucer une bite et fous-moi la paix !

Je claque la porte derrière moi. Fin de la discussion.

Mon regard saute sur le lit où Mavis est allongée. Son corps tout fin recouvert d'un drap bleu délavé. Elle porte une chemise d'hôpital, les trucs blancs à pois bleus, bien dégueulasse. Un tuyau d'oxygène est fixé dans son nez, son visage, tuméfié à la lèvre et au niveau de la joue. On voit encore les traces de sang sur sa bouche. Putain... si je chope le bâtard qui lui a infligé ça, je lui mets une balle entre les deux yeux ! Ce fils de pute s'introduit chez moi pour me voler et, en prime, il tabasse ma gonzesse ?! Je crois qu'il n'a pas compris qui j'étais.

— Eh... Salut beau gosse...

La voix grésillante, à peine audible, de Mavis me fait lever les yeux vers les siens. Ils ont toujours leur couleur bleue malgré une belle tache de sang dans son œil gauche. Putain, cette vision me donne encore plus envie de buter le connard qui lui a administré ces coups.

Je me masse le torse frénétiquement, essayant en vain de me calmer. J'ai la mâchoire tellement serrée que je sens l'un de mes plombages du fond morfler sous la pression.

— Approche, me chuchote-t-elle difficilement en me tendant la main.

Je m'assois sur le bord de son lit, les bras croisés alors qu'elle pose sa paume sur ma cuisse.

— Qui t'a fait ça ? demandé-je d'une voix sombre. Dis-moi !

Elle soupire. Son sourire coquin s'efface au profit d'une grimace.

— Je ne sais pas. J'étais dans la cuisine. J'ai entendu du bruit à l'étage...

— À l'étage ?!

— Oui... Je croyais que Vince ou Rico était en train de chercher un truc dans ton bureau, je... je suis montée voir et je... je ne me souviens de rien. Juste de...

Elle s'arrête de parler, les sourcils froncés. Je pose ma main sur la sienne.

— De quoi tu te rappelles, Mav' ? la pressé-je.

— C'était un homme. Grand, massif. Habillé en noir. Avec une capuche. Je... j'ai pas vu son visage. Il m'a frappée et... je me suis réveillée ici. Désolée.

Je me retiens de pousser un juron ! À la place, je caresse les doigts de Mavis entre les miens.

— T'inquiète pas, bébé. Je vais le retrouver, ce mec. Crois-moi, je vais le lui faire payer ! On ne touche pas à mes affaires. Encore moins à ma couleuvre, OK ?

Son sourire revient sur ses lèvres meurtries lorsqu'elle m'entend l'appeler par son petit surnom. Je sais que je suis pas soft avec elle, et honnêtement, la plupart du temps, Mavis me saoule, à me courir après tel un putain de toutou bien dressé, mais elle est à mes côtés depuis longtemps. Contrairement à d'autres – comme cette pute de Lydia – Mavis est restée quand j'ai tout perdu dans l'*Under*. Elle m'est fidèle, loyale, et toujours partante pour écarter les cuisses ou se mettre à genoux. Elle aime le sexe trash, violent. Comme moi. Je peux tout lui demander, elle le fera. En plus, elle n'est pas jalouse et me laisse faire ce que je veux.

Je déglutis nerveusement, mon regard descendant sur son ventre, si plat sous les draps.

Ouais... peut-être qu'elle le mérite, ce gosse. *Mon* gosse. Sûrement plus que Debbie qui a menti à Cassey pendant huit ans avant que je ne révèle la vérité. Et sûrement bien plus que Vikki qui a préféré se suicider plutôt que de devoir assumer toute seule.

— Pourquoi tu m'as pas dit ? Pour le bébé, lancé-je.

— T'es tellement occupé, me dit-elle calmement. T'es content ? Je suis certaine que c'est un garçon...

Je serre un peu plus les dents. Si je suis content ? Si elle s'en occupe, ouais. Je ne vais pas m'amuser à changer les couches, chanter des

berceuses, et lui faire bouffer des petits pots. J'ai autre chose à foutre !

Vu comment elle referme son autre main sur son ventre, le caresse en mode *mamy* câlinant son caniche, je me retiens de lui demander si elle souhaite le garder, ce chiard. Merde... Je suis foutu, ce gosse, elle le veut vraiment.

— Je croyais que tu prenais la pilule ?

— Je l'ai peut-être oubliée une ou deux fois, me répond-elle, un sourire au coin des lèvres malgré son visage bleu sur toute la partie droite.

Elle se paye ma tête.

— T'es content ?

— Ouais, marmonné-je, ne sachant quoi dire d'autre. Par contre, je ne vais pas me transformer en papa poule, je te le dis direct, Mavis. *Tu t'en occupes.*

— Pas de soucis, bébé. Je prendrai soin de ton fils, ne t'inquiète pas. Je l'aime déjà.

Je lève les yeux au ciel. Pitié, que c'est niais.

Je m'apprête à lui répondre lorsque mon téléphone sonne. C'est Vince.

— Alors ? sifflé-je en décrochant. Raconte-moi. Ils ont pris quoi ? L'argent ? La drogue ?

— *Rien...*

— Quoi ? Comment ça rien ? m'énervé-je en bondissant sur mes pieds.

— *Tout est là, boss. Ils ont rien embarqué. Y a juste v'là le bordel,* m'explique Vince de sa voix de débile profond.

Je prends une grande inspiration, sentant ma colère revenir à grands pas.

— Quoi, t'es en train de me dire qu'un mec s'est introduit chez moi uniquement pour tout saccager et cogner sur ma meuf ?! C'est ça ?

— *J'sais pas, boss.*

— « J'sais pas, boss... j'sais pas », imité-je, énervé. BAH, TROUVE ET RAPPELLE-MOI QUAND ÇA SERA FAIT ! hurlé-je avant de raccrocher.

Je suis tellement furieux que j'en tremble de partout. Putain, il me faut une clope. *Tout de suite.*

J'en allume une, rien à foutre des détecteurs, puis me penche afin d'embrasser Mavis sur le front.

— Je m'occupe de ce fils de pute, bébé, OK ?

— OK...

— T'es sûre que t'as pas vu son visage ?

— Non, je l’ai dit aux flics. Par contre, je... euh...

— Quoi ?! la pressé-je, agacé.

— Je te suis depuis assez longtemps dans tes combats pour reconnaître la carrure et la frappe d’un *fighter*, lui, c’en était un... j’en suis certaine.

D’un coup, tout se met à bouillir dans mon crâne. Mon cerveau est sur le point d’exploser, mes neurones fondent sous la puissance du feu qui s’empare de mon corps. Un *fighter* ? Quel *fighter* ? Lequel de ces fils de putes a osé me faire ça ?

— Je reviens, dis-je à Mavis en sortant de sa chambre.

Je tire comme un forcené sur ma clope. Un *fighter*... Putain, quand je vais lui mettre la main dessus, je vais l’atomiser ce chien !

— *Eh, boss !*

La voix de Rico me fait tourner la tête. Il arrive vers moi, Melchior derrière lui. Qu’est-ce qu’il fout ici, cet imbécile ?! Il devrait être dans l’*Octogone* !

— Quoi ? Qu’est-ce que tu branles là, toi ?! lancé-je à Melchior tandis qu’il me présente son téléphone.

— Tout est sous contrôle dans l’*Octo*, mais...

— Mais quoi ? C’est quoi ça ? Pourquoi tu me tends ton portable ?!

— Il s’est passé un truc ce soir... dans l’*Underground*, me répond-il en déverrouillant son écran afin de me montrer une vidéo. Oméga a abandonné un combat...

J’arque un sourcil ! Oméga ? Abandonner ? À moins que mon idiot de sœur lui ait fait promettre une bêtise pareille pour ne pas le regarder prendre des coups quand c’est trop « dur », je ne vois pas pourquoi il déclarerait forfait. Adams préférerait crever que de renoncer. Pire qu’un molosse affamé avec son os à moelle.

— Qu’est-ce que tu me racontes, là ? Tu crois que j’ai pas autre chose à foutre ? Un connard vient de tabasser ma femme !

— Regarde, m’indique Melchior en zoomant sur la vidéo, en particulier sur la silhouette de son adversaire.

— C’est un *fighter* novice, il vient d’arriver dans la ligue. Il s’appelle Angel Dubh... Tu ne le reconnais pas ?

Mon sang ne fait qu’un tour. Mes doigts sont tellement serrés sur le téléphone que je vois l’écran tactile arborer un drôle d’arc-en-ciel.

Oh si... je le reconnais... je reconnais très bien ce fils de pute.

Ce *fighter*, c’est *Black Mask*.

-
1. In Case of Emergency. Programme qui vise à aider les premiers intervenants à contacter les proches des victimes pour obtenir des informations médicales importantes.↵

OceanofPDF.com

Chapitre 23

Coleen

Passé le pas de la porte de la maison, je n'ai toujours pas décollé de Parker. Je suis accrochée à lui comme une moule à son putain de rocher. Je ne peux *pas* me défaire de lui. J'en suis physiquement incapable.

En position koala, le nez plongé dans sa gorge, je pleure à chaudes larmes depuis que nous avons quitté l'*Underground* à la hâte, envoyant chier une horde de journalistes. J'ai cru qu'Oméga allait les fracasser. Heureusement, me savoir dans cet état, si vulnérable, a eu raison de sa colère. Je suis son monde, son univers. Comme toujours. Cette nuit peut-être un peu plus que d'habitude.

Dans mon dos, je sens ses grandes mains me caresser la colonne vertébrale, tentant de me calmer. Je n'y parviens tout simplement pas. Le voir dans cette cage, face à Black Mask, celui qui a tué mon frère, détruit ma famille, mis fin à mon adolescence et mon insouciance, c'est... ingérable. Je n'y arrive pas.

— Chut, mon amour, ça va aller... tout va bien, je suis là... me console-t-il doucement en m'asseyant sur le canapé.

Je reste contre Parker. J'ai besoin de sentir son cœur battre contre le mien, sentir son souffle sur mes lèvres. Il me relâche quelques secondes avant de glisser entre mes cuisses, à genoux sur le sol, pour mieux se rapprocher de moi. Dans cette position, nos visages sont l'un en face de l'autre. Ses grands bras musclés s'enroulent autour de ma taille. Il me presse contre lui tandis que, front contre front, nez contre nez, j'enfonce

mes mains dans ses cheveux encore humides de sueur pour l'avoir tout contre moi également.

— J'ai eu tellement peur... murmuré-je difficilement.

— Je sais, me dit-il d'une voix rauque, tendue. Mais je suis là, d'accord ? Avec toi.

Je fais « non » de la tête, plissant fortement les yeux, espérant que ma mémoire supprime ce qui vient de se passer, cette dernière heure.

— Coleen... regarde-moi, bébé. Je suis là. Je vais bien.

Ses mains glissent dans mon dos, sous mon bustier. Sa peau est chaude, brûlante. La mienne est glaciale. Moite.

— Je... j'ai cru qu'il... qu'il allait te tuer, pleuré-je, la voix chargée de trémolos, en appuyant mon front contre le sien. Je t'ai vu mourir dans cette cage, Parker. Je... je ne veux pas que ça se produise.... Je ne survivrais pas à ça...

— Ça n'arrivera pas, bébé, me rassure-t-il d'un ton étrangement calme.

— Si, parce que...

— Non, me coupe-t-il. Coleen, mon amour, regarde-moi... regarde mes yeux...

J'y arrive pas...

— S'il te plaît... Regarde-moi... répète-t-il. Voilà...

Mon regard, brouillé de larmes, croise le sien. Je discerne vaguement une couleur bleue qui me sécurise. Là, c'est Parker que je veux. Pas Oméga.

— Personne ne me fera du mal.

— T'as pas vu ce qu'il s'est passé, ce soir-là. Il lui a presque arraché la tête des épaules, Parker, murmuré-je, paniquée. Et mon frère était le meilleur. C'était un champion. À seulement vingt-deux ans.

— Les champions d'il y a dix ans n'ont rien en commun avec ceux actuels, Coleen, me dit-il, très sérieusement. Je sais que tu le sais, bébé. Alors, écoute-moi. Personne n'arrivera à m'arracher la tête des épaules, d'accord ? Si mon père n'a pas réussi à le faire quand j'avais six ans, c'est pas un mec dans une cage qui y parviendra, *aujourd'hui*.

Je relâche les cheveux de Parker, puis prends une grande inspiration. J'ai l'impression de manquer d'air.

— Tu ne comprends pas, chuchoté-je.

— Si... Et on va régler le problème, OK ?

— Le problème ? répété-je d'une voix si aiguë que l'on dirait un ultrason. Ce n'est pas un problème, Parker, c'est une menace. Qu'est-ce

qu'il fout ici, dans cette ligue, à Chicago, face à toi ? Je ne veux pas croire à une coïncidence ! Pas quand Rudy est son coach, pas quand il n'y a eu aucune justice pour mon frère et certainement pas quand *je* suis la femme du premier *fighter* qu'il affronte dans la cage.

Ma tirade a au moins le mérite de me tirer de ma léthargie. À présent, j'ai l'impression d'être un volcan sur le point d'entrer en éruption.

— Tiens, bois un peu d'eau, me dit gentiment Sabrina en me tendant une tasse.

Elle s'assied à côté de moi sans rien ajouter.

Toute l'équipe est rentrée avec nous.

Dennis et Jodie sont en train d'expliquer à Jack ce qu'il s'est passé dans l'*Under* pendant que Stan tourne en rond dans le salon, les mains au-dessus de la tête, le regard baissé vers le sol. Lui non plus n'en mène pas large. Il doit penser à Debbie... au fait qu'elle ne doit pas savoir que le *fighter* qui a tué Gaylord est de retour en ville. Ça serait trop pour elle.

Quant à Anderson, il est soucieux. Ses sourcils sont froncés. Assis sur l'une des chaises de la salle à manger, il pianote sur son téléphone, sans doute à la recherche d'informations.

— OK, donc... qu'est-ce qui se passe, maintenant ? demande Jodie, gênée, en prenant place sur le divan. Que fait-on ? Je vous avoue que je suis un peu perdue.

— Tout le monde l'est, murmure Sabrina en posant sa main contre mon épaule. Je suis désolée, ma chérie, mais t'es sûre que c'était bien lui ? Parce que là... il aurait quoi ? Au moins trente-deux ans ? Si on part du principe qu'il était dans la même tranche d'âge que Gaylord. C'est... c'est pas un peu vieux pour un *fighter* « novice » ? Parker, t'en penses quoi ?

Je me retiens de lever les yeux au ciel. Faut que je reste calme, que je ne m'agace pas. Ça ne servirait à rien. Alors, je pose ma main sur celle de ma meilleure amie.

— Je sais pas, c'est possible, marmonne Parker. Je ne vois juste pas l'intérêt.

— Tu veux dire à part me foutre la trouille ? demandé-je de manière rhétorique.

Je bois un peu de mon eau cependant ça ne passe pas. J'ai envie de vomir.

— Peut-être que... commence Dennis en arrivant à son tour dans la partie salon avec Jack. Et je dis bien « peut-être »... que... c'est une vraie

coïncidence.

— Non, répliqué-je immédiatement. C'en est pas une.

— Comment tu peux en être certaine, C ? insiste doucement Sabrina.

Je repousse Parker, passant ma jambe droite de l'autre côté de son corps, puis me lève du canapé. Je fais les cent pas, les mains nouées autour de la nuque. Sur le parquet, mes talons font tellement de bruit que je termine par les enlever. J'essuie mes joues du bout des doigts avant de reprendre la parole :

— Le gars qui m'a bousculée la semaine dernière, c'était lui... Je ne l'ai pas reconnu sur le coup, expliqué-je en me retournant vers Stan.

— Quoi ?! C'est quoi cette histoire ? demande aussitôt Parker, les sourcils froncés.

— C'était rien, juste un type qui nous a foncés dessus, intervient Stan d'une voix raide. J'y ai pas prêté plus attention que ça, par contre... c'est vrai que maintenant que tu le dis, Coleen, c'était sûrement lui. Même carrure, même silhouette. On a pas vu son visage, seulement son...

— Son sourire, terminé-je à sa place, les lèvres pincées. Le même qu'il avait dans la cage face à toi, Parker, ajouté-je en me tournant vers mon homme. Ce n'est pas une coïncidence. Il est là dans un but précis. J'en suis certaine.

— Attendez, objecte Jodie en retirant sa casquette pour la jeter sur la table basse. Vous vous rendez compte de ce que vous dites, là ? On parle d'un mec qui a tué un homme en combat de *free-fight*, il y a dix ans, qui n'a PAS été jugé, qui a disparu de la surface de la Terre et qui se pointe, la bouche en cœur, pour... pour quoi, au juste ?! C'était un accident. Coleen, vraiment, tu sais que je suis désolée pour ton frère, mais c'était irréfléchi. Ça aurait pu être n'importe qui à la place de Gaylord.

Ma gorge se serre. Tout mon corps se serre.

— Non, dis-je d'une voix tremblante en relevant la tête. Ce n'est pas *n'importe qui* qui aurait pu se retrouver face à ce mec. Je me souviens de la feuille de combat. C'est Connor qui devait affronter Black Mask. Cependant, il s'est défilé au dernier moment. Il... il a dit qu'il avait la trouille. Gaylord a pris sa place, il est monté sur le ring et... il est mort.

Je renifle un peu, regardant le plafond, comme si cela pouvait m'aider à ne pas pleurer.

Entre mes omoplates, je sens le torse de Parker se dessiner délicatement. Puis, ses mains passent sur mon ventre. Sa bouche dépose un

baiser sur mon épaule. Ce simple contact me fait le plus grand bien.

Dans le salon, l'ambiance est si pesante que je m'attends à ce qu'une enclume nous tombe sur la tête à tout moment.

— Admettons que Connor était le vrai problème, intervient Dennis, pensif. Ce qui ne m'étonnerait pas, d'ailleurs, quand on connaît le borbier dans lequel aime se fourrer ton frère, Coleen, bref... si c'était lui, la cible, et que Black Mask machin-chose revient après tout ce temps, c'est que... enfin je veux dire, perso, j'irais directement choper ton frangin à sa salle d'entraînement ou dans son *Octogone* de malheur, là. Je me ferais pas chier à monter dans la cage de l'*Under* face à Parker sauf si...

Dennis s'arrête subitement de parler.

Je n'aime pas le chemin qu'ont pris ses pensées. Ni les siennes ni les miennes.

— Sauf si ce n'est pas Connor le problème, terminé-je en reconsidérant cette curieuse semaine où j'avais la sensation d'être observée.

Je me remémore ce qui m'est arrivé dans le parking. À cette paire de chaussures que j'ai aperçue... Cette porte qui a claqué... Cet individu que je n'ai pas vu... Moi qui pensais que tout était dans ma tête, je crois que je me suis plantée sur toute la ligne. Parker va péter un câble quand il va apprendre ça.

— Je reviens, indiqué-je en partant dans notre chambre.

— Coleen, soupire Parker. Qu'est-ce que tu fous, bébé ?

Je récupère ma pochette d'ordinateur de chez J&N's. J'en sors un nombre incalculable de feuilles volantes ou de dossiers avant de retrouver ce que l'on m'a envoyé. Cette coupure de journal, ces photos et surtout, ce fameux message... « N'oublions pas le passé ».

Le cœur serré comme dans un étau, je reviens dans le salon, tendant la fameuse enveloppe à Parker tout en lui expliquant son contenu. Ma voix est faible, tremblante. Je sais que je m'apprête à me prendre une soufflante. Encore plus lorsque Jodie, Stan et Dennis lisent à leur tour le texte.

— Je vais essayer de rester calme, répond mon homme, les mains crispées. Il faut que je reste calme. Parce que là... je suis à deux doigts de tout retourner dans la baraque.

Son timbre est froid, impersonnel. Tellement grave, rauque, rêche, que pour la première fois de ma vie, je sens ma tête rentrer dans mes épaules quand son regard se pose sur moi.

— Pourquoi ne suis-je pas au courant de ça, Coleen ? Hein ? me dit-il en tentant, tant bien que mal, de contrôler sa voix.

— Je... parce que je pensais que c'était un délire de gamin, murmuré-je, gênée. Un truc pour me faire peur. Qu'un psychopathe accro au *free-fight* aurait pu envoyer. Juste pour... pour me nuire et... et pour t'atteindre, toi. Ces photos se trouvaient sur le téléphone privé de Gaylord. J'imagine que Connor a dû les vendre sur Internet pour gagner de l'argent après son exclusion de l'*Under*. C'est sûrement lui qui a récupéré les affaires de notre frère après sa mort.

— Putain, ça fait beaucoup trop d'informations, là, marmonne Dennis alors que Parker, le visage fermé, continue de me lancer son regard noir.

Personne ne dit plus rien.

Dennis a raison, ça fait beaucoup d'informations pour ce soir. Il est plus de minuit, tout le monde est étonnamment crevé.

— On devrait en discuter plus tard, à tête reposée, intervient le coach en se levant de sa chaise. J'ai envoyé quelques mails pour demander des explications au sujet de ce gars... Angel Dubh, Black Mask, peu importe son nom ou comment il se fait appeler. Pour le moment, on va tous aller dormir, compris ? Y a rien d'autre à faire pour ce soir. Si tu as raison, Coleen, on aura tout le temps de s'en inquiéter demain.

Comme à chaque fois qu'Anderson parle, tout le monde obéit.

Jack ramène à chacun une grande tasse de thé, hibiscus et camomille. Les garçons tirent la gueule à l'idée de boire ça, mais s'exécutent quand même.

Pour cette nuit, tout le monde (sauf le coach) décide de rester à l'appartement. Stan et Jodie reprennent leur vieille habitude de dormir ensemble. Jack part se coucher sur le canapé dans la chambre de San. Sabrina et Dennis, eux, s'installent dans la chambre d'amis.

L'ambiance est toujours aussi tendue, bizarre.

Une fois dans notre lit, j'attends que Parker m'y rejoigne. Il arrive trente minutes après. Sa transpiration et son souffle raide me font comprendre qu'il vient sans doute de passer tout ce temps à sauter à la corde.

— Tu m'en veux, c'est ça ? murmuré-je tandis qu'il retire son tee-shirt pour s'essuyer le visage ainsi que le torse avec.

— À ton avis, Coleen ? Ma femme reçoit une lettre de menace et ne m'en parle pas... J'abuse, peut-être ? De me mettre en colère.

— Non. Même si ce n'est pas vraiment une lettre de menace.

Il jette son haut au pied du lit, puis m'adresse un regard en coin. Quoi ? C'est vrai ce que je dis.

— Tu penses à quoi ? demandé-je. Au sujet de Black Mask.

Je m'en moque qu'il m'en veuille pour la lettre.

— À rien. J'ai besoin de dormir, de me calmer, grogne-t-il en s'étendant près de moi. Éteins la lumière.

J'obéis, plongeant ainsi notre chambre dans une obscurité quasi totale. Seuls quelques rayons lunaires s'invitent timidement dans la pièce, à travers les rideaux.

— Viens...

La voix, plus douce, de Parker me sort de mes sombres pensées. Je me blottis tout contre lui, la paume posée sur son cœur. Son corps réchauffe le mien en seulement une minute. Sa main gauche étalée sur mes fesses, j'entends sa respiration s'affiner, devenir plus régulière.

— Qu'est-ce qu'il veut à ton avis ? Nous faire du mal ? m'enquiers-je au bout d'un moment.

Ma voix est tellement faible que je me demande si Parker l'a entendue.

— Je ne laisserais jamais quelqu'un nous faire du mal, me répond fermement mon homme. Ni à toi et à San ni à personne. D'accord ?

Bien sûr que je suis d'accord, même si j'aimerais que cela soit aussi simple.

Évidemment, cette nuit-là, je dors très mal. Je me réveille toutes les heures. En pleurs, prise de panique. Je rêve que Parker est à la place de Gaylord... que c'est lui, étendu sur le ring... mort. Il y a bien longtemps que je n'ai pas fait pareil cauchemar. La dernière fois, c'était quand Connor et Parker devaient s'affronter en tournée. Je n'en garde pas de très bons souvenirs.

Courbaturée, les yeux cernés, le moral au plus bas, je sors du lit, enfilant la veste satinée d'Oméga à même ma peau nue. Le tissu m'arrive à mi-cuisse. Je remonte les manches sur mes avant-bras en faisant deux plis de chaque côté, à peine surprise de voir notre chambre vide de la présence de Parker alors qu'il n'est que neuf heures du matin. À mon avis, il a peu dormi lui aussi.

Je le retrouve dans la cuisine, avec Dennis et Stan, déjà levés. Les trois portent un tee-shirt trempé au niveau du torse et des aisselles. Leurs joues rouges et leurs tignasses emmêlées me font comprendre qu'ils reviennent tout juste de leur course.

Sans dire un mot, malgré leurs regards qui alourdissent ma silhouette, je me sers un grand café noir avant de poser une fesse sur l'un des hauts tabourets, entre Parker et Dennis.

— Faut que je contacte ma mère, dis-je d'une voix stone. Je veux qu'on aille récupérer San. Ce matin.

— Je l'ai déjà appelée, me confirme mon homme en apposant sa large main sur ma nuque, dévoilée par mes cheveux remontés en chignon haut.

Il fait glisser sa paume le long de ma colonne jusqu'à mes reins.

— Je lui ai dit qu'on passerait reprendre notre fille en fin de matinée. Comme on devait aller la chercher vers seize heures, elle m'a demandé s'il y avait un problème... Je lui ai affirmé que non. Juste que notre fille nous manquait.

Je hoche mécaniquement la tête. Avec ce qui se passe maintenant, et... et le retour de Black Mask, je veux avoir San avec moi. Constamment. Ça ne me rassure pas de savoir que mon homme a eu le même besoin viscéral que moi. Ça signifie que lui aussi pense que notre famille est en danger.

— T'as rien dit pour hier, dans l'*Under* ?

— Absolument pas.

— OK...

— J'aurais dû ? me demande-t-il, un sourcil arqué.

— Avouer à ma mère que le meurtrier de son fils est toujours en liberté, et qu'il nargue sa fille et son gendre ? résumé-je en jetant un regard en biais à Parker. Non, on va éviter... Mes parents gardent leurs distances avec l'*Under* et pour la première fois, j'en suis bien contente.

L'ambiance est aussi lourde qu'hier soir. Personne n'est vraiment dans son état normal. Je me masse les tempes, puis les yeux avant de boire mon café alors que Stan s'en ressert une tasse.

— N'en parle pas à Debbie, murmuré-je en me tournant vers son visage, rougi et cerné. Elle ne doit pas savoir ce qui se passe.

— On ne sait même pas ce qui se trame, balance Dennis, excédé.

Stan soupire lourdement. Il se prend la tête dans les mains, les coudes posés sur le rebord de la table. Je sais ce qu'il se dit... qu'il a le cul entre deux chaises. Soit il est honnête avec sa nana au risque de lui faire revivre

ses pires cauchemars ; soit il lui ment pour la préserver de toute cette merde. Un choix qui n'est pas évident à faire.

— Fait chier, putain, s'énervé Stan en frappant sur la table. Elle commence vraiment à me péter les couilles, cette ligue. Sérieux, c'est quoi leur plan, là ? Je ne peux pas croire un seul instant que les *Sharks* ne savent pas qu'Angel Dubh est Black Mask.

Je continue de me masser les tempes, exténuée. La main de Parker est toujours logée contre mes reins. Il me ramène contre lui, me faisant descendre de mon tabouret pour remonter sur ses genoux. Je lâche ma tête en arrière, contre son épaule tandis que Dennis soupire, défait.

J'imagine que les filles et Jack dorment encore.

— S'ils l'ont laissé revenir, c'est qu'il y a une raison, marmonne Dennis. Le fric, sans doute. Ils se disent qu'ils vont gagner « gros ».

— Ce mec a tué mon frère, rappelé-je. J'en ai rien à foutre de leur argent.

— Peut-être que Black Mask a purgé sa peine, qu'il a négocié son retour avec l'*Under*. On en sait rien.

— Les *Sharks* sont très puissants, commence Parker d'une voix sombre. Ils ont les bras longs... d'ailleurs, ce ne sont même plus des bras, ce sont des râteaux. Tu peux être certaine, Coleen, qu'ils sont au courant. Si Black Mask est de retour, c'est qu'ils ont validé sa présence. Donc, je rejoins Dennis. Mon avis ? Ce mec a payé sa dette et il revient combattre, l'air de rien. C'est tout. Il n'y a pas à chercher plus loin. La lettre que ce fumier t'a envoyée, c'est... de l'intimidation. C'est juste pour nous faire chier, c'est tout.

— Ça marche plutôt bien, marmonne Stan. D'autant plus que ce n'est pas vous qui allez devoir mentir à votre nana pendant X temps.

Personne ne relève son ton maussade.

Au loin, j'entends deux portes claquer. Jodie et Sabrina arrivent dans la cuisine. La première sort de la douche, habillée d'un jogging gris avec un simple tee-shirt noir, tandis que ma meilleure amie, elle, paraît être tombée du lit. Elle ne porte qu'un shorty et son tee-shirt estampillé « Oméga ».

— Salut, marmonne-t-elle en se servant un verre de jus d'orange.

On a connu mieux comme ambiance, sérieux.

Elle se penche pour embrasser son mec sur la tempe, puis elle m'adresse un petit sourire affectueux.

— Comment tu te sens, C ?

— J'ai envie de brûler l'*Underground*, marmonné-je.

— Je comprends.

Je bois une nouvelle gorgée de mon café pendant que Jodie se faufile entre Stan et Sabrina, de l'autre côté de la table. Elle croise ses bras, attendant que Dennis lui serve une tasse.

— Merci, dit-elle avant de tremper ses lèvres dans son breuvage. Alors, que fait-on, maintenant ? Vu vos gueules, vous avez dû bien cogiter cette nuit.

On confirme tous d'un signe de tête.

— Je pense que le mieux à faire, c'est d'aller en parler aux *Sharks*, lâche Parker. On aura une réponse claire.

— Ils vont te donner l'explication que tu veux entendre, prévient Stan. On ne peut pas leur faire confiance, tu le sais.

— On n'a pas le choix. Si je demande à ce connard de Carl, il me répondra honnêtement. C'est lui qui m'a acheté pour le compte de la ligue, il y a dix ans, nous rappelle-t-il tandis que je lève les yeux au ciel.

— Oui, et combien tu lui as fait perdre, hier, en abandonnant au troisième combat ? questionné-je, les dents serrées.

— Je sais pas... 500 000 \$, peut-être.

— Tu vois... Je ne veux pas être négative, bébé, néanmoins y a moyen qu'il te mette la pression pour te battre davantage, histoire de « rentrer dans ses frais » malgré sa collection de Lamborghinis à la con, dis-je en me souvenant de ce que ce fameux Carl m'avait dit lorsque j'étais montée au créneau, furieuse que Parker ait été blessé par mon ex pendant un combat où ce connard avait planqué des poings américains sous ses bandes. Et ça aussi j'aimerais bien l'éviter... Moi, la seule chose que je demande c'est que tu ne sois pas en compétition directe avec Black Mask. Je refuse que tu te retrouves dans la cage avec lui !

Ma voix escalade les aigus. Ma gorge est serrée, mes yeux me brûlent. La saison a à peine commencé que j'en peux déjà plus. Au bout de quinze jours... *super !*

Dans la cuisine, personne n'ose relever ce que je viens de dire. Parce que je suis prête à parier que tout le monde se demande ce qui se produirait si les *Sharks* programmaient de nouveau Oméga contre « Angel Dubh ». En plus, ce mec choisit un nouveau nom de *fighter*... Tu parles ! S'il croit que l'ardoise est complètement effacée, il se goure. Moi, j'oublierai jamais ce qu'il a infligé à ma famille.

On continue tous de boire notre café et de manger notre petit déjeuner en silence. Personne n'ose s'exprimer. Lorsque Jack se lève, on a déjà terminé. Pourtant, on reste assis là, sur les tabourets, sans vraiment savoir quoi faire. Dire que ce soir, il faut retourner dans l'*Underground*. La journée va être longue.

— Le coach devrait arriver dans une demi-heure, commence Dennis. Je propose que d'ici dix minutes, Parker, on attaque les échauffements.

— OK, marmonne mon homme en buvant cul sec son cocktail multivitaminé à base d'orange, de kiwi et de blancs d'œufs. Je vais aller prendre une douche et me changer.

Je m'apprête à me lever des genoux de Parker lorsque le portable de Stan, posé sur la table, se met à sonner. Par réflexe, je regarde le numéro qui s'affiche. C'est le fixe de Debbie. Évidemment. Stan n'a pas dormi chez elle, j'imagine qu'elle veut une explication.

— Putain, souffle-t-il en récupérant son téléphone. Double emmerde pour ma gueule ce matin. Oui, allô, ma puce ?... Cassey ?...

Je crois qu'il va être obligé de dire à mon neveu qu'il devra se passer de lui tout le week-end. On a d'autres chats à fouetter, malheureusement.

— ... Quoi ?! Je t'entends très mal !

Mon cœur loupe un battement. Bordel, qu'est-ce qu'il y a, encore ?

L'ambiance passe de pesante à suffocante. Tous les regards sont soudainement rivés sur Stan.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je.

Stan me fait signe de me taire.

— Attends, attends, Cass', je comprends rien... Respire, bonhomme... Qu'est-ce qui se passe ? Qui est chez vous ?

Le visage de Stan blêmit brutalement. Dans ma poitrine, mon cœur tombe en chute libre. L'image de Black Mask sur le perron de Debbie me donne un haut-le-cœur.

— Qu'est-ce qu'il y a, bordel ? grogne Parker, les sourcils froncés.

— QUOI ?! s'exclame Stan en sautant de son tabouret pour atterrir sur ses pieds. Depuis combien de temps Connor est chez vous ?

— Hein ?! lâché-je, affolée. Qu'est-ce que mon frère fout là-bas ?!

Je m'apprête à lui arracher l'appareil des mains cependant Stan m'en empêche.

— Où est ta mère ? demande-t-il, paniqué en mettant le haut-parleur.

— *Elle est en bas... dans le salon. Avec lui,* murmure Cassey d'une voix faible.

Putain...

— *Elle m'a... elle m'a ordonné de monter dans ma chambre et de... d'y rester jusqu'à nouvel ordre. Je... je me suis enfermé dans la salle de bains pour t'appeler, je... je ne sais pas ce qu'il se passe, il avait l'air vraiment pas content.*

Dans ma poitrine, mon cœur bat tellement vite que je ne le sens même plus bouger.

— *Viens, Stan, s'il te plaît. Dépêche-toi,* supplie Cassey d'une toute petite voix. *Je... je veux pas que Maman reste en bas avec lui. Je... je vais redescendre.*

— Non, non, non ! ordonne Stan, toujours aussi angoissé.

Il a les yeux exorbités et le teint presque vert.

— Tu restes dans la salle de bains, Cassey. Je t'interdis de descendre, c'est compris ?!

— *Mais, je...*

— TU NE DESCENDS PAS ! aboie Stan. Peu importe ce que tu entends. C'est clair ?

— Oui...

— Je pars ! Je suis là dans cinq minutes !

Sitôt le téléphone raccroché que la porte d'entrée claque bruyamment derrière lui, nous laissant tous en plan dans la cuisine. Je me retourne vers Parker, choqué lui aussi par l'appel de Cassey.

— Habille-toi, on y va, me dit-il en se levant à la hâte.

— On vient avec vous ! s'exclame aussitôt Dennis.

Mon estomac, lui, forme une grosse boule douloureuse dans mon ventre. J'espère que Connor n'est pas en train de faire du mal à Debbie.

Chapitre 24

Debbie

Assise sur le canapé de mon salon, les genoux serrés, je me lisse nerveusement les cheveux du bout de mes ongles. La gorge nouée, j'ose enfin lever un regard vers Connor, debout à deux mètres de moi.

Je me demande encore comment on en est arrivés à cette situation... Ce connard dans ma maison, moi, sur mon divan et Cassey, expédié dans sa chambre parce que je ne voulais absolument pas qu'il reste dans les parages. D'autant plus que j'ignorais tout des agissements de Connor. Il est évident que je ne m'attendais pas à voir ce chien sur mon perron en rentrant des courses, avec mon fils dans la voiture. J'ai pensé, pendant quelques secondes, à nous enfermer au sein du véhicule, à lui foncer dessus. Néanmoins il a été plus rapide que moi.

En quelques secondes, on s'est retrouvés hors de l'auto avec Cassey. J'ai encore l'impression d'avoir la main de Connor incrustée dans mon épaule lorsqu'il m'a extirpée de l'habitacle. Son « *Faut qu'on parle ! Tous les deux !* » a fini de m'achever. La seule chose que j'avais en tête, c'était éloigner Cassey de tout ça. Je ne voulais pas qu'il voie ce que Connor avait prévu de faire – de me faire.

Maintenant que je connais enfin ce qui se trame dans son esprit, je me demande si j'aurais pas préféré qu'il m'en colle physiquement une parce qu'il était ivre. Ce qu'il vient de m'avouer est pire qu'un uppercut. J'ai du mal à respirer. Je me sens fiévreuse, secouée de sanglots silencieux malgré mon immobilité sur le canapé.

Je presse mes doigts sur mes yeux chargés de larmes, avant d'essuyer mes paumes sur mon blue-jean.

— Comment puis-je te croire, Connor ? Tu es un mensonge sur pattes ! rétorqué-je, doutant du retour de Black Mask.

— Je ne mens jamais, me lance Connor, un sourcil arqué. Je tais une partie de la vérité, c'est différent.

Je ris nerveusement.

— Qu'importe, tu restes la pire des ordures. Je suis certaine qu'au fond de toi, tu jubiles rien qu'à l'idée de me voir dans cet état.

Pour le coup, il s'arrête de tourner autour de la table. Statique, il braque sa tête dans ma direction, arquant un sourcil mauvais.

— Absolument pas ! Si j'en avais vraiment rien à foutre de ta gueule, je serais pas là à essayer de t'expliquer que ce fils de pute est revenu pour en découdre avec nous tous. Il m'a envoyé la même lettre qu'à toi, Debbie ! OUVRE TES PUTAINS D'YEUX !

Soudainement furieuse, je bondis sur mes pieds.

— DÉJÀ, TU NE ME HURLES PAS DESSUS ! C'EST CLAIR ?! T'as cru que j'étais qui ? Ta gonze que tu trimalles comme une chienne au bout d'une laisse ?!

Mon rugissement a au moins le mérite de le prendre par surprise.

— D'autant plus que non, t'en as rien à foutre de ma gueule, Connor, parce que si tu pensais à moi, ne serait-ce qu'une minute, tu n'aurais pas débarqué comme un malade mental à mon domicile, tu ne m'aurais pas extirpée de la bagnole comme un mac le ferait avec une pute récalcitrante, tu n'aurais pas kidnappé notre fils il y a deux ans, tu... tu ne serais pas ce ramassis de merde que t'es depuis toutes ces années ! ALORS, NE ME FAIS PAS CROIRE QUE LE CONSTRICTOR EST DEVENU UN GENTIL PETIT SERPENTIN INOFFENSIF ! T'as toujours eu de la suite dans les idées, Connor ! Je sais pas ce que tu cherches vraiment, mais je ne rentrerai pas dans ton jeu. Sors de chez moi ! TOUT DE SUITE !

Il ne bouge pas d'un iota, ce qui ne m'étonne guère. Habitué des coups de semonce et de la violence sur le ring, je dois le décontenancer autant qu'un lionceau face à un troupeau de gnous.

— T'as dit « *notre* » fils, relève Connor, un sourire au coin des lèvres. Je rêve.

— Ta gueule, Connor ! Vraiment, ferme ta gueule.

— Toute façon, je bougerai pas tant qu'on aura pas trouvé une solution, me prévient-il en venant se vautrer sur mon canapé.

Qu... qu'est-ce qu'il fabrique, là ?

Il chope la télécommande pour allumer la télévision, zappant sur le câble comme s'il était dans son propre salon.

— Lève-toi, et sors d'ici, Connor, je ne plaisante pas ! répliqué-je, outrée par son attitude.

Je lui attrape la zappette afin d'éteindre l'écran. Cependant, ce connard capture mon poignet. Il me fait tomber à la renverse, sur lui, ce qui semble l'amuser au plus haut point. J'ai juste envie de vomir lorsque son putain de parfum effleure mon nez.

Cette fois-ci, la gifle part toute seule. Du plat de la main, je lui en colle une tellement sévère que mes doigts apparaissent en une tache coquelicot sur sa pommette.

— *Aïeuh*, grimace froidement Connor.

Je me remets debout, toute tremblante sur mes deux pieds.

— Retente ça, et c'est mon genou dans tes couilles, grogné-je. Connor, je ne vais pas le répéter, sors d'ici !

— Non.

— Très bien, soufflé-je, les intestins de plus en plus noués.

Je récupère mon portable dans ma veste tout en lui lançant un regard noir.

— Tu vas appeler qui ? La petite peluche qui te sert de mec ? ricane-t-il.

— La petite peluche va te faire décoller du canapé en deux-deux, tu vas voir !

— Si tu me proposes de passer à l'étage, dans ta chambre, je peux décoller tout seul du canapé...

— Tu me dégoûtes, murmuré-je, le souffle court, le téléphone rivé à l'oreille.

S'il te plaît, Stan, décroche... je t'en supplie, pensé-je.

J'ai à peine le temps d'entendre la première sonnerie que la porte d'entrée s'ouvre en une cacophonie du diable, de quoi me faire sursauter comme un ancien combattant de guerre, en plein syndrome post-traumatique.

Dans l'encadrement, mon homme ressemble à un taureau, prêt à charger dans l'arène. Ses yeux, noirs, ne sont que deux petites fentes. Sa mâchoire est tellement serrée que je vois ses muscles masticateurs former deux

grosses boules, juste en avant de ses oreilles. Putain... Il sait déjà que Connor est ici.

D'instinct, je jette un oeil vers l'escalier. Cassey...

— Ah ouais ! Le mec, c'est Flash Gordon, quoi ! ricane Connor, toujours assis sur le canapé.

Ivre de rage, Stan croise mon regard, larmoyant.

La seconde d'après, mon ex-beau-frère se retrouve collé au mur du salon, sa tête tapant en un bruit sourd, de quoi m'arracher un petit cri de surprise. Le cœur battant à tout rompre, au point de coller mon tee-shirt blanc sur ma peau moite, j'observe Stan mettre la pression à Connor.

— Tire-toi ! gronde-t-il. Je te jure que j'ai zéro patience ce matin, donc prends ta veste et barre-toi !

— Doucement, le louveteau, sourit Connor en fixant ses mains sur celles de Stan pour tenter de desserrer sa prise autour de son cou. J'ai une bonne raison d'être là...

— Je m'en branle ! grogne Stan avant de jeter un regard inquiet dans ma direction. Ça va, ma puce ?

— Oui, murmuré-je, en hochant la tête bêtement. Je... j'étais en train de t'appeler...

— Cassey t'a devancé. Il t'a fait du mal, ce fils de chien ?

— Non...

— Je l'ai pas touchée, continue de se marrer Connor tandis qu'il est immobilisé contre le mur. Pourtant, ce n'est pas l'envie qui manquait.

— Dégage ! s'exclame brutalement Stan en jetant Connor par terre.

Je le vois faire un vol plané dans le salon. Sur le parquet, sa chute est fracassante. Toute la baraque en tremble. Connor se relève tranquillement, comme si de rien n'était, son sourire mauvais encore plus prononcé sur ses lèvres. Ce mec est malade, sérieusement.

— Tire-toi avant que je ne te refasse le portrait, prévient Stan en avançant vers lui.

— Putain, c'est que t'as de la force pour un gamin !

— T'as oublié quel *fighter* j'entraîne ?! jette Stan en serrant les poings. Allez... casse-toi !

— Non, répond calmement Connor, essuyant sa bouche d'un revers de la main. Tu sais, au fond de toi, pourquoi je suis ici...

J'arque un sourcil alors que Stan tique l'espace d'une demi-seconde. C'est presque rien, mais *moi*, je le vois.

— Tu racontes de la merde, Lincoln !

— Pas du tout. Malheureusement, t'arrives trop tard. J'ai déjà mis ta dulcinée au parfum pour Black Mask. Et ne me sers pas ta tête de pauvre mec surpris, là. J'ai vu les combats d'hier soir. Je suis prêt à parier que tu ne comptais pas lui dire, à ta petite chérie, que ce fumier était revenu.

Le silence qui s'instaure dans mon salon ne m'aide pas à me calmer. Je crois que je préférerais quand ils étaient en train de se battre. Mes oreilles sifflent, mes genoux tremblent. Nerveusement, je ronge l'ongle de mon pouce. Mon regard saute du visage triomphant de Connor à celui plus sombre de mon petit ami.

— Stan... commencé-je prudemment.

Pour une fois, je réalise que Connor dit la vérité. J'ai l'impression que l'on me débranche. Je suis tiraillée entre ce que ma raison veut croire et ce que mon cœur souhaite à tout prix ignorer.

— Ouuuuuh, quelle tension, ricane Connor. Ça commence toujours comme ça les ruptures...

— La seule rupture qu'il va y avoir, c'est à l'articulation qui maintient tes deux mâchoires, sombre connard ! aboie Stan en le pointant du doigt. **ALORS, FERME-LA !**

La porte d'entrée s'ouvre de nouveau à la volée. J'entends plusieurs pas se précipiter jusqu'à nous, puis la voix de Coleen résonner dans la maison.

— *Debbie ? Stan ?!*

Je n'ai même pas le temps de répondre, encore sous le choc de tout ce qu'il vient de se dérouler, que je vois ma belle-sœur débarquer comme une furie dans le salon, flanquée de son mec et de toute leur meute.

— Ah ouais, t'as appelé la cavalerie ! s'exclame Connor, hilare. Juste pour moi ? Fallait pas... Trop d'honneur !

Coleen lui lance un regard noir avant de me demander directement où se trouve Cassey. Dès que je lui indique l'étage d'un mouvement de tête, elle se précipite dans l'escalier.

Mon regard croise à ce moment-là celui de Parker, tandis que Dennis, Sabrina et Jodie avancent derrière lui, un peu en retrait.

— Parfait, on va tous pouvoir discuter, maintenant, reprend Connor en tirant sur le col de son tee-shirt. En personnes civilisées, hein. C'est qui le sauvage, là ? balance-t-il à Stan qui continue de bouillir sur place. **COLEEN, DESCENDS, FAUT QU'ON PARLE !** hurle-t-il en direction du

plafond. *FOUS LA PAIX À CASSEY, TU VAS EN FAIRE UNE VRAIE FIOTTE. T'AS PAS DÉJÀ UNE GAMINE À POUPONNER ?!*

— Qu'est-ce que tu veux ? demande Parker d'une voix froide en bloquant le passage de Connor lorsque celui-ci se dirige vers nous.

La main contre le mur, le bras tendu au niveau de la gorge de Connor, Parker Adams est en mode Oméga, ce matin. Son regard arbore la même couleur que ses cheveux. Ses traits sont si féroces, si fermés, que je n'aimerais vraiment pas être à la place de Connor.

— Non, on ne va pas parler, Connor ! s'exclame Coleen, furieuse, en revenant dans le salon. J'en ai rien à foutre de toi et de ce que tu veux. Je t'ai dit de ne plus approcher *ma* famille ! Parker... fous ce merdeux dehors !

— Doucement, sœur, prévient Connor en levant la main comme pour annoncer un temps mort.

— M'appelle pas comme ça ! grogne-t-elle, ses cheveux roux virevoltant autour d'elle telle une auréole enflammée.

— Je viens pour ça, explique Connor, impassible.

Il sort de la poche intérieure de sa veste une lettre, plutôt épaisse, pliée en deux. Il la balance sur le canapé, faisant ainsi s'envoler quelques photos de lui, adolescent, avec Gaylord et Coleen. La coupure de journal qui accompagne l'ensemble est la même que j'ai reçue. Exactement la même, à une exception près : l'inscription.

« On remet ça ? »

Ses mots me prennent aux tripes. Je ne comprends pas. Je me penche en avant pour récupérer le papier. Mes doigts sont glacés, noués. « On remet ça ? ». Qu'est-ce que ça veut dire exactement ? Que Black Mask compte revenir pour tuer Connor ? Pour tous nous tuer ? C'est du délire.

Je fixe un moment la fameuse Une du journal, celle qui relate la mort de Gaylord.

— Oh... vu ta tête, frangine, je suis prêt à parier que t'en as reçu une, toi aussi, énonce Connor.

Quoi ? Surprise, j'aperçois le visage blême de Coleen. Elle s'humecte les lèvres, gênée, tandis que Parker lève les yeux au ciel, agacé. Je ne suis pas la seule à avoir gardé ça pour moi, visiblement. La communication chez les Lincoln, c'est pas encore ça.

— La même que moi, ajoute Connor. Et la même que Debbie.

Vraiment pas notre fort. Putain.

Stan me fixe d'un drôle d'air. Eh merde !

— Quoi ? sourit Connor, ravi de foutre une nouvelle fois le bordel entre mon homme et moi. Tu leur as pas dit ?

— Ferme-la, Connor. C'est toi qui m'as envoyé ça pour m'effrayer ! Qui *nous* a envoyé ça pour *nous* effrayer ! m'exclamé-je, furax, en jetant le papier sur le canapé. Je refuse de croire à toute cette histoire !

C'est encore l'une de ses machinations tordues. Il ne supporte pas le retour de Parker sur *son* territoire et il veut nous le faire payer.

— Bien sûr que non ! s'énerve Connor. Allumez votre cerveau, sérieux ! On a tous reçu cette menace, puis quinze jours après, qui débarque dans l'*Underground*, frais comme un gardon ?

— Black Mask...

— Voilà, sœurte, t'as tout compris. Sauf que tu vois, ça ne s'est pas arrêté là puisque ce fils de pute s'est introduit chez moi pour foutre le bordel et tabasser ma gonzesse.

— Quoi ?! s'exclame Coleen, surprise.

— Mavis est à l'hôpital avec une pastèque à la place de la tête. Je suis juste venu m'assurer que Debbie ne serait pas la prochaine.

— T'es sérieux ? Tu crois qu'on va te décerner une médaille ! réplique-t-elle.

Je commence à me sentir mal.

Je repense à mon propre courrier ainsi qu'à ce qu'il s'est passé jeudi soir, dans la cour... Et si c'était lui ? Et si Black Mask était venu, mais que la présence de Stan l'avait dissuadé d'agir ? Non... ce n'est pas possible. On nage en plein délire.

— C'était quoi ta lettre ? me lance soudainement Stan, un sourcil arqué.

Cette fois, je ne me défile pas. Je pars la récupérer dans le tiroir du vaisselier, puis la tends d'une main tremblante à Stan. J'évite soigneusement son regard. Je ne suis pas encore prête à affronter sa colère, ou pire... sa déception. Il m'a demandé d'être honnête, de lui dire quand j'avais des problèmes. Et je ne l'ai pas fait.

— T'as pas reçu de photos ? s'étonne Connor.

Je me pince les lèvres.

— À moins que ce ne soit des photos trop osées. Genre où t'es en train de baiser avec Gaylord pendant vos soirées au Salon, insiste-t-il.

Si seulement ça avait été lui, il y a dix ans, sur le ring.

Mon mutisme le fait rire comme un démon.

— Je ne veux pas savoir ça ! annonce Stan d'une voix rauque, le regard noir. Je ne plaisante pas. Ferme-la, Lincoln !

— Comme tu voudras, Birmingham, répond Connor en haussant les épaules. C'est dommage, ce sont de belles photos.

— STOP ! coupe Parker en posant sa main sur l'épaule de mon petit ami. Oublie-le !

— C'est toi qui dis ça ?!

Le regard sombre que s'échangent *fighter* et *partner* ne laisse rien présager de bon. Manquerait plus que tout ce bordel nous divise...

— Qu'est-ce que tu crois, Stan, que...

— Stop ! Stop ! STOP ! s'écrie Sabrina, les mains jointes sur sa bouche.

Son intervention a le mérite de dompter tout le monde. Stan et Parker y compris. Je ne l'ai jamais vue perdre son calme. Jusqu'à aujourd'hui.

— Arrêtez de vous hurler dessus... *tous*, poursuit-elle d'une voix tranchante. On cherche à savoir qui a une dent contre vous, pas qui va gagner le combat entre le Constrictor et Oméga.

— Saby a raison, marmonne Dennis, les mains dans les poches. Je crois que, dans le cas présent, on est dans la même *team*.

— Tu rêves ! s'exclame Parker.

— Plutôt crever ! lance Stan, écoeuré.

— Ah ouais ? Vous avez envie que vos nanas ressemblent à des pastèques comme celle de Lincoln ? Sérieusement ? réplique Dennis, les sourcils froncés. Bon... posez vos culs, et... putain JE DÉTESTE ce que je vais dire, mais il a raison. Va falloir qu'on discute de ça en personnes civilisées.

J'évite de regarder Connor. Je ne supporterais pas de le voir fanfaronner.

— Je crois que je vais aller faire du café ! lâche Jodie d'une voix amère. *On* va en avoir besoin.

— Installez-vous, reprend Dennis en montrant les canapés d'un mouvement de tête. Stan... sérieux, donne l'exemple, s'il te plaît.

Mon homme soupire lourdement, se rendant à la raison.

— Debbie, assieds-toi, ma puce, me dit-il avant de se tourner vers Connor. Et toi... reste bien à l'autre bout du divan. Si tu crois que j'ai pas vu la marque de sa main sur ta joue, c'est que tu te goures !

— Parker ? appelle Dennis en lui intimant silencieusement de faire pareil que Stan.

Il soupire à son tour, les dents serrées.

— OK... Coleen ?

— J'en reviens pas, marmonne ma belle-sœur en s'asseyant entre son homme et moi. Je suis en plein cauchemar, je vais me réveiller.

Et moi, donc... et moi, donc.

Je referme la porte de la chambre de Cassey après m'être entretenue avec lui au sujet de l'arrivée de Connor à la maison. Je le rassure sur le fait qu'il n'y a rien de grave, que tout ceci n'est qu'un terrible malentendu. Je ne peux décemment pas lui dire la vérité. D'autant plus qu'il ignore toujours que son père est mort sur le ring de l'*Underground*. Je ne sais pas combien de temps il va croire à l'excuse de l'accident de voiture, néanmoins, pour le moment, je m'en satisfais.

En attendant, la seule chose que Cassey a retenue de tout le bazar qu'il y a dans le salon, c'est que Stan est arrivé pour s'occuper de tout. J'en reviens toujours pas qu'il l'ait appelé à l'aide. Ça en dit long sur la place de mon petit ami dans notre vie. Pour la première fois, mon fils a demandé quelqu'un d'autre que sa tante... et Dieu sait combien de fois Coleen s'est démenée pour venir s'occuper de son neveu. Même quand il ne voulait pas manger de brocolis.

Mes pas résonnent lourdement dans l'escalier.

Je perçois la voix de Gabe qui retentit dans mon salon, via le haut-parleur. Surprise, je m'assieds timidement sur le rebord du canapé, près de Parker, évitant le regard de Connor braqué sur moi. Respire, Debbie... respire.

En quelques secondes, je comprends avec effroi que mon plus jeune beau-frère a lui aussi reçu une lettre. Avec tout un tas de photos. Soudain, j'ai l'impression qu'une main froide, rêche, s'est invitée dans mon chemisier, sous ma peau même, pour attraper à pleine paume mon cœur. Cette sensation ne fait que s'accroître lorsque Gabe nous révèle l'inscription présente sur son message : « tic, tac... »

— Tic, tac ? relève Coleen, un sourcil arqué. Comme une horloge qui tourne ?

— *Ouais, j'entends Gabe dire en avalant difficilement sa salive. Je... j'en reviens pas que ce mec soit de retour dans l'Underground. Vous pensez*

que c'est lui qui nous a envoyé ces lettres ? Je veux dire... Debbie ne porte pas notre nom.

Je me pince les lèvres tandis que, excédé, Parker se lève du canapé pour tourner en rond dans le salon. Je crois qu'il est vraiment sous tension. À juste titre... Jusqu'à preuve du contraire, un meurtrier vient de mettre un contrat sur la tête de sa femme ! Et du reste de sa famille.

— J'en ai aucune idée, marmonne Coleen en frottant ses tempes du bout des doigts. Visiblement, ça a un rapport avec Gaylord. C'est même évident. Il... il s'est passé un truc, il y a dix ans. Quoi, je l'ignore. Mais maintenant, ce mec revient pour...

Elle ne termine pas sa phrase. Personne ne le fait d'ailleurs. Parce que personne ne sait quoi dire. J'imagine qu'il veut nous pourrir la vie, nous terroriser. Je me passe une main noueuse dans les cheveux, la nuque raide, alors que Dennis intervient :

— Si ce gars rumine son coup depuis dix ans, c'est... je ne pense pas qu'il faille le prendre à la légère. Surtout avec ce que vous avez reçu, tous les quatre.

— Pourquoi avoir attendu si longtemps ? demandé-je du bout des lèvres.

— Il était sûrement occupé, marmonne Stan. Genre... en prison.

— Il n'y a pas eu de procès pour Gaylord, rappelle Coleen. Les flics ont conclu que c'était un tragique accident, comme il n'y avait pas de coupable à incriminer, ils ont... lâché l'affaire, et notre mère a dû dire adieu à un cercueil fermé. Fermé ! insiste-t-elle.

Cette fois-ci, c'est moi qui me lève. C'est trop. J'aperçois Stan lancer un regard noir à Coleen cependant, celle-ci ne s'en formalise absolument pas.

Aujourd'hui, avec le recul, je réalise que les choses auraient, peut-être, pu être différentes. Ne serait-ce qu'avec un procès. Et d'excellents avocats. Malheureusement, tout ça prend beaucoup de temps, sans parler du coût financier, humain même... se battre au tribunal face aux *Sharks* équivaut à un duel digne de David contre Goliath. On aurait pu gagner, mais à quel prix ? Sur le moment, tout nous paraissait impossible. Insurmontable.

— Ça vous donne une idée de l'état de notre frère... *à l'intérieur*, lâche Connor en sortant une cigarette de son paquet pour jouer avec.

Je me poste près de la fenêtre, épiant ce qui se passe dans la rue. Les enfants jouent au ballon dehors, les voitures défilent. Ma gorge se serre de

nouveau quand je repense à l'histoire du ballon, justement.

— Faut qu'on aille voir Rudy, prévient Connor. Il esquivé mes appels depuis deux jours, ce bâtard, par contre, lundi, à l'ouverture de son magasin, je peux t'assurer que je vais avoir une sérieuse discussion avec lui !

— *Je prends la bagnole dès ce soir*, annonce Gabe après un moment de silence au téléphone. *Je devrais arriver à Chicago demain matin.*

— Attends, Gabe, t'as encore une semaine de cours ! rappelle Coleen en se redressant sur le canapé. C'est pas la peine.

— *Rien à foutre de ça. La famille avant tout ! Ce fils de pute va comprendre sa douleur quand il va avoir trois Lincoln au cul, je te le dis, moi.*

Je me détourne de la fenêtre pour contempler tout ce joli monde à fleur de peau, assis dans mon salon. Je crois que je ne réalise toujours pas. J'ai l'impression de vivre cette scène de l'extérieur.

— J'aurais pas dit mieux, petit frère ! ricane Connor.

— *Toi, ta gueule. C'est à ma sœur que je parle !*

— Attendez, grogne Parker en revenant se poser près des canapés. Je ne laisserai certainement pas ma nana jouer à la superhéroïne en affrontant un mec qui a tué votre frangin.

Mon corps se recouvre d'un horrible frisson. Par réflexe, je me mets à frotter timidement mes bras nus.

— *Désolé, Parker, là, ça concerne notre famille*, déclare Gabe d'une voix sombre. *Pas la tienne.*

— Ah ouais ? Tu ne disais pas ça quand je t'ai sauvé la peau, il y a deux ans, *estúpido*¹ ! grogne Parker en plissant des yeux, tel un loup en pleine chasse. Ta sœur fait aussi partie de ma famille, Gabe, comme toi... et le connard qui vous sert malheureusement de frangin. Ce qui veut dire que, par extension, on est tous concernés par cette histoire.

— *Très bien. Prépare-toi à régler ce souci hors du ring, Oméga... parce que ce fumier, je ne vais rien lui laisser passer ! Je serai là demain matin. Bye.*

Il raccroche sans rien attendre d'autre, me faisant réaliser que Gabe n'a plus rien d'un adolescent.

— Vous pensez qu'on devrait appeler les flics ? questionne soudainement Sabrina en se triturant les mains.

— Pour leur dire quoi ?! Ils vont ouvrir une enquête et dans un an on y sera encore, marmonne Parker.

— Pas faux.

— C'est quoi le plan, alors ? demande Coleen en maltraitant sa lèvre inférieure avec ses dents.

C'est évidemment ce moment-là que je choisis pour avouer ce qu'il s'est passé hier soir, quand Stan est parti pour l'*Under*. Lorsque je leur dis que les ados d'à côté n'avaient rien à voir avec le ballon retrouvé dans le jardin ni la cacophonie que l'on a entendue entre les poubelles, l'ambiance change du tout au tout. En particulier au moment où Jodie remarque que seule Coleen a reçu son courrier à son travail... non chez elle. Ce qui signifie que Black Mask connaît mon adresse, celle de la fac de Gabe, et, évidemment, celle de Connor.

— On bouge, ordonne soudainement Stan en se levant d'un coup du canapé, comme si on lui avait piqué le derrière avec un dard. Debbie, va faire tes bagages avec Cassey. Vous ne pouvez pas rester là. C'est trop dangereux.

Honnêtement, je n'ai pas le temps de répliquer. En moins de vingt minutes, je me retrouve avec mon fils, deux valises sur le perron, à fermer la porte de ma maison en me demandant si, un jour, je pourrai y revenir bien plus sereinement que je ne la quitte à cet instant présent, le cœur au bord de l'implosion.

1. Idiot. [↩](#)

Chapitre 25

Coleen

Avec San sur mes genoux, occupée à tordre le cou de son pauvre chat en peluche, j'aide Cassey à terminer ses devoirs. Il est concentré sur son exercice de mathématiques pendant que sa mère et Stan sont dans la chambre, à ranger leurs affaires. Ayant de la place, nous avons décidé, après le départ de Connor, qu'il serait mieux qu'ils s'installent à l'appartement plutôt qu'ailleurs. J'imagine que, en ce moment, ils s'expliquent au sujet de leurs petites cachotteries mutuelles. C'est jamais une bonne idée de dissimuler quelque chose à sa moitié – je suis très bien placée pour le reconnaître –, mais, parfois, on le fait parce que l'on pense, à tort, protéger l'autre. J'ai menti pendant des semaines à Parker sur qui j'étais vraiment... à savoir la sœur du Constrictor, ce qui a bien failli tuer notre couple ainsi que notre histoire. J'imagine qu'entre Debbie et Stan, c'est un peu pareil. Debbie est indépendante. Elle s'est promis, il y a des années, de ne plus rien devoir à un homme. Sauf qu'elle n'a visiblement pas encore compris que Stan n'est pas un homme ordinaire. C'est une vraie tête de mule ! Il est têtu, obstiné et déterminé. Pas le genre à abandonner. Surtout lorsqu'il s'agit de sa copine.

— Là, t'es sûr de ton résultat ? dis-je à Cassey en me penchant vers lui pour regarder sa division.

Mon neveu ne répond rien.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— On va vraiment faire comme s'il ne s'était rien passé, ce matin ? me demande-t-il, les lèvres pincées, ses bouclettes cuivrées tombant devant ses yeux.

Dans ma poitrine, mon cœur se serre. Je replace alors San sur mes genoux.

— Cassey, commencé-je d'une voix douce. C'est... Ce sont des histoires de grandes personnes.

Il tire une grimace, lâchant mon regard pour le planter sur son cahier.

— Vous pensez que je suis bête, que je ne comprends pas ce qu'il se passe.

— Tu n'es pas bête, Cass', le rassuré-je en caressant ses cheveux.

Il m'esquive d'un mouvement de la tête avant de me lancer à nouveau un regard en coin, sauf que cette fois-ci, il est plus que noir. Je serre les dents, peu habituée à voir mon petit lapin aussi en colère. Contre moi qui plus est.

— Tu crois que je ne sais pas, tante Coleen ? Ce qui s'est passé avec mon père ?

Je déglutis difficilement ne sachant pas réellement si Cassey parle de Gaylord ou de... de Connor. Je n'ai pas le temps d'enchaîner qu'il me devance :

— Papa n'est pas mort dans un accident de voiture. Je ne suis pas stupide. Je sais me servir d'Internet. Il... il est mort sur le ring, c'est ça ?

Putain... Je ferme les yeux un long moment. Pourquoi c'est toujours à moi qu'il pose ce genre de question ?! POURQUOI ?!

Je me racle la gorge. Qu'est-ce que je peux rétorquer à ça ?

— Je... euh...

Je ne peux pas lui répondre. C'est impossible.

— C'est vrai, n'est-ce pas ?

— Euh... je...

— *Oui, c'est vrai.*

La voix grave, rauque, de Parker résonne lourdement derrière moi.

Il remonte tout juste de la salle de sport, le corps en sueur, affublé d'un bas de survêtement et d'un sweat-shirt bleu électrique. Il le retire, dévoilant un tee-shirt plus que trempé sur ses muscles gorgés de sang.

Moi, je me mords la lèvre inférieure. Non pas par envie de lui sauter dessus, mais plutôt par désir de lui tordre le cou. Comme sa fille avec sa

putain de peluche ! Pourquoi il vient de dire ça ?! Il sait qu'avec Debbie, on ne veut pas révéler la vérité à Cassey. Il est trop petit.

Mes joues sont rouges de colère. Je dépose alors San dans son parc avant d'adresser un regard noir à Parker. Il fait comme s'il ne m'avait pas vue, reprenant la conversation avec Cassey.

— En revanche, ce n'était pas n'importe quel ring, ajoute-t-il en posant son sac de sport sur la table. C'était celui de l'*Underground*. À une époque où il n'y avait aucune règle, aucun encadrement. Ce *free-fight* là n'existe plus.

Il prononce cette dernière phrase en plantant son regard dans le mien, furieux. Qu'est-ce qu'il croit ? Que j'ai dix ans, moi aussi, et que j'ignore tout de l'évolution de la ligue ? Que je ne sais pas que tout ce qui a été réalisé découle justement de la mort de Gaylord ?!

— Cassey ! appelé-je en me tournant vers mon neveu. Va terminer tes maths dans ta chambre, s'il te plaît. Après, si tu en as envie, tu pourras aider Jack en cuisine. Il fait des pizzas pour ce soir.

Parker – ou plutôt Oméga ! – me regarde comme s'il me manquait une case. Je ne réponds pas. Ce n'est pas parce que nos vies sont sur le point de devenir invivables, justement, que je veux infliger la même chose à mon neveu.

— OK... marmonne Cassey en rassemblant ses affaires.

Avant de quitter le salon, il se tourne une dernière fois vers Parker.

— Merci de me l'avoir dit, murmure-t-il. T'es peut-être le seul ici qui ne me prend pas pour un bébé.

La seconde d'après, je me retrouve en tête-à-tête avec mon homme. Debout l'un en face de l'autre, la grande table en chêne massif entre nous, on s'observe en chien de fusil. Je suis la première à craquer. Évidemment.

— Sérieusement, Oméga ?!

— Me regarde pas comme ça ! me prévient-il, un sourcil arqué. Je t'ai toujours répété que mentir aux enfants était quelque chose d'horrible. Ils ont l'impression qu'on se fout de leur gueule.

— On essaye de les protéger ! m'énervé-je.

— Si tu veux protéger Cassey, eh bien, dis-lui la vérité ! gronde-t-il, campé sur ses positions. Il sera plus à même de ne pas faire n'importe quoi.

Je me passe une main dans les cheveux, gardant une portion de ma tignasse vénitienne entre mes doigts que je malmène avec angoisse.

— Il va avoir peur. T’imagines la charge mentale pour un gamin de dix ans ?!

— Oui, j’y arrive très bien, me répond-il simplement.

Je soupire. Voilà, il est là le problème. Que cela soit Parker ou Oméga, ils analysent la situation avec leur propre prisme d’enfant battu et maltraité.

— Ça n’a rien à avoir avec ton enfance, chéri, précisé-je d’une voix beaucoup plus douce.

— Cassey n’est plus un bébé, Coleen. Il doit comprendre certaines choses, à commencer que le *free-fight* n’est pas un jeu. Tu vas voir... dans dix ans... quand il aura abandonné la boxe pour le MMA. À ce moment-là, tu seras bien contente qu’on lui ait dit la vérité. Parce qu’il abordera ce sport comme une pratique exigeante. Quelque chose qui t’oblige à bosser dur, à avoir une parfaite maîtrise de tes émotions. Ce n’est pas un jeu. Ce n’est même pas un sport, d’ailleurs, c’est... c’est un mode de vie. Tu sais que j’ai raison.

— Rien ne prouve que Cassey fera du *free-fight* !

— Garde notre discussion dans un coin de ta tête. On en reparlera plus tard, termine-t-il en quittant le salon pour aller prendre une douche, non sans avoir, au préalable, embrassé sa fille sur le front.

Je lève les yeux au ciel, agacée qu’une partie de moi se range de l’avis de Parker alors que l’autre s’offusque de son attitude.

Il est presque six heures du soir lorsque le coach Anderson, mis au parfum, nous rejoint à l’appartement, paré pour l’*Underground*. Moi, je dois avouer que je freine des quatre fers. Je n’ai pas envie d’y aller. Surtout, je ne veux pas qu’Oméga y aille. J’ai trop peur qu’il se retrouve face à Black Mask même si j’ai cru comprendre que ce n’était pas du tout au programme de ce soir. *Pfff...* Comme si l’*Under* respectait leur planification.

Vêtue d’un jean noir et d’une simple chemise blanche, rentrée dans mon pantalon, je sors de ma chambre, San calée sur ma hanche. Je fais craquer nerveusement ma nuque alors qu’elle gazouille, l’air de rien, toute innocente entre mes bras.

— Je t’aime, ma fille, murmuré-je en lui embrassant la tempe. Maman et Papa t’aiment tellement si tu savais... Ce soir, tu restes avec Jack, tante Debbie et ton cousin, d’accord. Il y aura aussi Flora.

... ainsi que deux gros gorilles, armés jusqu'aux dents, qui montent la garde en bas de l'immeuble, pensé-je. Encore une idée de Parker, ça, mais je ne m'y suis pas opposée. J'ai l'impression de nous revoir deux ans en arrière. Sauf que la menace venait de l'intérieur de ma famille, pas de l'extérieur. J'ignore ce qui est le pire. Autant on savait à quoi s'attendre avec Connor, autant là... on nage en plein brouillard. Je ne sais pas si on a raison de s'inquiéter autant, si... si Black Mask désire nous faire du mal ou s'il fait son *show* en nous mettant une fausse pression pour son retour dans la cage. Je serai déjà un peu plus rassurée quand mon petit frère nous aura rejoints, ici, à Chicago.

Je dépose San près du canapé, dans son parc, là où elle joue avec ses balles en plastique multicolores alors que Dennis, Stan et Parker regardent des rediffusions de combats des *fighters* que devra affronter Oméga, ce soir.

Debbie, elle, est avec Sabrina dans la cuisine. Elles papotent, toutes les deux, au sujet de la dernière émission de pâtisserie sur le câble. Les deux font comme si de rien n'était alors que je sais pertinemment que la première est au bord du gouffre et que la deuxième se demande pourquoi ça nous tombe encore dessus. Au simple timbre de voix de Debbie, je comprends que Cassey ne lui a encore rien dit... au sujet de Gaylord. Note à moi-même, devancer mon neveu pour éviter les effets d'une bombe nucléaire entre Debbie, Parker et moi.

J'attache mes longues boucles avec un élastique noir, puis me dirige vers la télé afin de me poser près de mon homme. Les fesses en équilibre sur le rebord du divan, je regarde le combat rediffusé à l'écran. C'est celui du fameux Vlad. Je me retiens de faire un commentaire.

Après avoir appris tout ce qu'il se tramait, Anderson a conclu que l'on devait aborder la situation étape après étape. C'est-à-dire, jour après jour. Pour l'instant, focus sur les affrontements de ce soir... ensuite, on verra demain matin sous quel angle d'attaque esquiver celle de Black Mask.

Connor m'a affirmé qu'il me tiendrait au courant de certaines de ses recherches. Il veut confronter Rudy... ce qui est une bonne idée, bien que ça peut nous rapporter un gros paquet de problèmes. On ne met pas aussi facilement la pression à un *Shark*, encore moins quand vous connaissez personnellement celui-ci.

L'épaule de Parker tape contre la mienne. Il s'apprête à me demander comment je me sens lorsque Jodie arrive dans le salon, presque en courant.

— Un ami kiné m’a prévenue, vous devez absolument voir ça, nous lance-t-elle d’une voix aiguë en attrapant la télécommande pour changer de chaîne. Regardez...

L’interruption de Jodie a rameuté tout le monde. Nos regards sont braqués sur ce qu’il se passe à la télévision, sur cette espèce d’interview flash de l’*Underground*, où quatre *Sharks* – dont Rudy... – donnent une conférence de presse face à quelques journalistes triés sur le tas.

— Qu’est-ce qu’ils branlent, ces connards ? s’exclame Dennis, un sourcil arqué.

— Chut ! le presse Sabrina. Écoute !

— *Nous savons, après avoir reçu bon nombre d’interrogations de la part de spectateurs et fans de free-fight, que beaucoup de personnes spéculent sur l’identité du fighter qui se cache derrière le pseudonyme d’Angel Dubh, représenté par notre ami ici présent, monsieur Rudzski, commence à parler le plus âgé des Sharks, le fameux Carl.*

J’arque un sourcil, rongé nerveusement mon pouce. J’en reviens pas...

— Augmente le son, demande le coach à Jodie.

— *Alors, à la grande question, reprend le dénommé Carl, habillé de son impeccable costume trois pièces, est-ce qu’Angel Dubh et Black Mask sont la même personne, la réponse est très simple. C’est oui.*

Ma mâchoire va se décrocher du reste de ma tête.

— Au moins, ça a le mérite d’être clair, marmonne Stan alors que Debbie réprime un cri de surprise.

Face à l’aveu du *Shark*, les quelques journalistes s’élancent dans un tumulte de demandes. De demandes toutes plus débiles les unes que les autres !

— *Comment expliquez-vous cette décision ?*

— *Est-ce... légal, tout simplement ?*

— *Connaissiez-vous son passif avant son retour dans l’Underground en tant qu’Angel Dubh ?*

— *Coleen Lincoln, la femme d’Oméga, est-elle au courant ? Comment les Lincoln ont-ils réagi à cette annonce ?*

— *Est-ce pour cela que Parker Adams a abandonné ses combats, hier soir ? J’ai cru comprendre que la ligue avait perdu plus de 800 000 \$ de paris...*

800 000 \$?!

— Tu vas voir, ils vont exiger que tu les rembourses, marmonne Dennis à Parker, le regard noir toujours rivé vers l'écran.

— Compte là-dessus, grogne mon homme.

— *Tant d'interrogations auxquelles je vais me faire un plaisir de réagir,* poursuit Carl avec un sourire glacial sur les lèvres.

Dans le salon, tout le monde retient son souffle. Neuf paires d'yeux sont braquées sur la télévision. Je ne sais pas comment ils vont répondre à ces questions. À moins de mentir...

Les quatre *Sharks* sont tous assis d'un même côté d'une grande table. Devant chacun d'eux, entre leurs mains nouées se trouvent un téléphone portable, un verre d'eau et un ordinateur. Putain, on dirait des avocats qui s'apprêtent à plaider au tribunal.

Ils s'échangent un regard entendu alors que Carl reprend la parole :

— *Monsieur Gary Joyce, qui a utilisé le pseudonyme de Black Mask sous un nom d'emprunt, il y a dix ans, pour son inscription dans l'Underground, n'est en rien responsable de la mort de Gaylord Lincoln.*

— Je vais vomir, marmonne Debbie.

— *C'était un tragique incident lors duquel, monsieur Lincoln est décédé à la suite d'un accident vasculaire cérébral, aucunement lié à son combat face à monsieur Joyce. Je sais... (Il lève la main comme pour neutraliser les journalistes et leur intimer le silence.)... je sais que vous ne voulez pas croire à cette version, mais c'est la vérité. Le rapport du médecin légiste est là pour en témoigner. Nous profitons d'ailleurs de cette conférence de presse, préparée au dernier moment, pour nous excuser publiquement face à tous nos concitoyens américains ainsi que du monde entier, fans de ce magnifique sport qu'est le free-fight, pour avoir tenu ce détail secret durant toutes ces années. Nous souhaitons, à tort, tirer un bénéfice de cette exposition. Nous regrettons sincèrement notre geste et cette prise de décision. Ensuite...*

— Ensuite, je vais tous les brûler, lâché-je, des larmes plein les yeux.

— Quelle bande de grosses merdes, réplique Dennis.

Je n'en reviens pas qu'ils mentent autant. Mon frère n'avait aucun problème de santé. Encore moins cardio-vasculaire.

— *Bien évidemment, les Lincoln demeurent au centre de toutes nos pensées...*

MYTHO !

Mon portable vibre dans mon sac. Quand je le récupère, c'est un message de Connor.

#Allume la chaîne sport.

#Je suis déjà devant, Ducon.

— ... mademoiselle Lincoln a été, entre autres, prévenue de nos agissements et de la venue de monsieur Joyce...

— Quoi ?! m'exclamé-je, la voix tremblante, en serrant mon téléphone dans ma main. Ils se foutent de ma gueule ?! Je n'ai jamais rien reçu de leur part. C'EST QUOI LEUR PUTAIN DE PROBLÈME ?!

— Ils disent ça pour redorer leur blason, me fait remarquer Parker. Dans deux secondes, ils vont arguer que mon abandon n'a rien à voir avec ce connard...

— ... nous imaginons que si Oméga a abandonné le combat, c'est uniquement pour des raisons personnelles. Sans doute liées à sa famille. Comme les vidéos le prouvent, mademoiselle Lincoln n'affichait pas son plus beau sourire hier soir.

Un râle puissant s'échappe de la gorge de mon mâle.

— Ils se payent nos têtes. Tous, réplique Jodie, les dents serrées. On est quoi pour eux, des pions sur un échiquier ?!

— Leurs excuses, ça va être de vouloir se débarrasser du roi, tu vas voir, lâche Stan alors que je fais les cent pas dans la pièce.

Debbie, elle, a déjà rendu les armes. Assise sur le canapé, le regard baissé, les mains sur les oreilles, elle tente sans doute de faire le vide, de se couper de tout ce tumulte.

— Nous pensions simplement qu'après deux ans de combats sans aucune défaite, monsieur Adams aurait été ravi de rencontrer un fighter capable de le pousser dans ses retranchements. Ce n'est que du sport... ça l'a toujours été, et ça le restera toujours. Merci de nous avoir écoutés. Nous avons hâte de vous retrouver dès ce soir.

Jodie éteint la télé, amenant ainsi le plus assourdissant des silences dans le salon.

J'espère que mes parents n'ont pas vu cette interview flash. Mon dieu, je l'espère ! Je me dis que si cela avait été le cas, ma mère m'aurait déjà appelé une douzaine de fois.

— T'es clairement baisé, Oméga, commence prudemment le coach en soupirant.

Il remonte les manches de sa veste sur ses avant-bras, puis lisse nerveusement sa grosse moustache.

— Ils officialisent sa venue en l'annonçant comme ton principal concurrent de la saison. Donc, soit tu le rencontres, et tu mets Coleen en stress, soit tu refuses, au risque de te mettre toi-même dans une position difficile...

Pourquoi est-ce toujours compliqué ?

— Je m'en fous d'être dans la merde, lâche-t-il d'une voix lugubre.

Je détourne la tête, ne pouvant pas croiser son regard. Ce n'est pas possible. J'ai trop peur d'y lire quelque chose que je ne pourrais pas gérer. Pour moi, pour nous, Parker serait prêt à arrêter le *free-fight*. Je le sais, on en a déjà discuté. Mais Oméga ? Ça me semble tellement inconcevable.

— Il n'est pas sur ta feuille de combats, ce soir, reprend le coach. Il doit se battre un peu avant toi. On devrait l'observer et... et aviser ensuite.

— Aviser quoi, hein ? lance mon mâle. C'est pas comme si on avait un vrai choix à faire. Je ne courberai pas l'échine une seconde fois !

On y est. Oméga ne lâchera rien. Maintenant, la grande question, c'est... moi, vais-je réussir à tenir ?

Ce soir, l'ambiance dans l'*Underground* est plus qu'étrange. J'ai l'impression de marcher au bord du gouffre. C'est toujours aussi électrique, certes, sauf que cette fois-ci, on y ajoute un petit soupçon de mensonge. De mensonge et de voyeurisme morbide. Je ne suis pas étonnée que toutes les places pour les combats aient été vendues en un temps record. Les gens veulent *voir*... quoi, exactement, je l'ignore. Sans doute espèrent-ils épier les réactions d'Oméga – ou les miennes – si notre route croise celle de Black Mask – enfin... d'Angel Dubh.

À la seule évocation de son nom, j'en tremble. De rage !

J'arpente le vestiaire de mon mâle de long en large. Les manches de mon chemisier repliées sur mes avant-bras, les mains dans les poches arrière de mon jean, j'essaye, par tous les moyens, de me calmer. J'ai beau me dire que toute cette histoire n'est ravivée que pour le *business*, pour vendre des places, booster les paris, il n'empêche que je ne crois pas à deux

choses : la mort de mon frère par AVC et le retour de Black Mask comme simple *fighter*. Au fond de moi, ma petite voix me signale de me méfier, de me préparer à la guerre. C'est la même qui m'a fait tout lâcher à dix-huit ans pour m'occuper de Cassey, la même qui m'a poussée vers Parker Adams et la même qui me crie, aujourd'hui : *Reste sur tes gardes !*

Jodie est la dernière à quitter le vestiaire. Elle vérifie une ultime fois les bandes de straps d'Oméga, puis claque la porte derrière elle, nous laissant seuls. Au loin, j'entends la musique électro battre son plein, se mêlant ainsi aux hurlements des spectateurs entrecoupés de la voix du *speaker* qui braille dans son micro.

— T'as peur ? me demande soudainement mon mâle en enroulant ses doigts autour de mon poignet.

Il est assis sur son banc, en tenue de *fighter*. Ses hanches étroites sont enfoncées dans son short argenté. Il écarte les cuisses pour me faire avancer entre elles, jusqu'à lui. Je passe ma main droite dans ses boucles épaisses tandis que la gauche se pose sur sa pommette, caressant l'angle de sa mâchoire.

— On est en train de se foutre de nos gueules, je n'aime pas ça, commencé-je en ancrant mes yeux verts dans les siens, bien plus orageux.

— Moi non plus, j'aime pas ça.

— Je... je me dis qu'à tout moment, tu... on...

Je m'arrête, à bout de souffle.

— Je ne veux même pas y penser.

— Écoute, bébé, je n'ai pas trente solutions à te proposer, me lance-t-il.

— Je sais.

— Le coach a raison, il faut qu'on avise au jour le jour. C'est ce qu'on va faire. Étape par étape, et je te promets, ma louve, qu'une fois que j'aurai ce fils de pute face à moi, je ne le louperai pas.

Mes intestins se nouent un peu plus. Mon estomac fait les montagnes russes, tout comme mon cœur. Je crois qu'il n'a pas compris...

— Je refuse que vous soyez tous les deux, face à face, dans la cage.

— Coleen... Il a sûrement trente-deux ou trente-quatre ans. Peut-être même plus. J'en ai vingt-huit. Je suis plus jeune, plus fort, plus rapide, et double champion de *free-fight* de surcroît.

J'arque un sourcil.

— Ça va les chevilles ?

Il esquisse un sourire, faisant inévitablement apparaître un sur mes lèvres.

— Je préfère quand tu souris, tu sais, me glisse-t-il en venant me caresser la joue du dos de sa main bandée.

Je baisse les yeux, mes doigts continuant toujours de maltraiter ses boucles brunes.

— J'ai vraiment peur, Oméga, chuchoté-je, la gorge comme dans un étou.

— Ta crainte est rationnelle, d'accord, mais il faut que tu analyses la situation d'*aujourd'hui*, pas celle d'il y a dix ans. Je ne suis pas ton frère... je ne magouille pas avec les *bookmakers*, j'ai sûrement un régime alimentaire bien plus strict. Black Mask ne peut rien me faire, si tant est qu'il le souhaite. Pour le moment, on ne sait rien de lui ou de ses agissements.

— Tu crois pas à ce que tu dis, murmuré-je. Sinon, t'aurais pas appelé ces mecs pour qu'ils montent la garde devant l'immeuble. Stan n'aurait pas ramené Debbie et Cassey à la maison. Ne me mens pas.

— Je ne te mens pas, bébé, me rassure-t-il en enroulant ses bras autour de ma taille. J'essaie juste d'être objectif. Préventif.

— Il a envoyé *tic, tac* à Gabe ! m'énervé-je soudainement.

— Ça aurait très bien pu être une façon d'annoncer que son retour sur le ring était imminent. Bordel, Coleen, je ne peux pas imaginer ce que tu ressens, mais s'il te plaît, bébé, essaye de garder l'esprit clair. Parce que... parce que je ne suis pas certain de pouvoir toujours y arriver.

Ses yeux suppliants mettent fin à notre discussion. Ce n'est ni le lieu ni le moment de se disputer. Je comprends ce qu'il tente de m'expliquer. Cependant, j'ai l'impression que la réciprocité n'est pas vraie.

— OK, soufflé-je, vaincue. Je t'aime tellement, chéri...

— Moi aussi, ma louve, je t'aime. Avec San, je vous aime plus que n'importe quoi au monde. S'il y a un véritable danger, je ferai tout pour vous protéger. D'accord ?

— D'accord, murmuré-je en refermant mes bras autour de son cou.

Je le garde tout près de moi, lové contre mes courbes, respirant son parfum à la cardamome.

— Après mes combats, on rentre directement à la maison.

Je hoche la tête. Mes lèvres taquinent doucement les siennes avant de s'unir en un baiser rempli de promesses.

— Fais attention à toi, mon loup.

— Toujours.

Je quitte son box, refermant la porte derrière moi. Stan et Dennis m'attendent, le dos collé au mur.

— Vous avez essayé de savoir où ce fils de pute se planque ? demandé-je, un sourcil arqué.

— Visiblement, il serait dans le second vestiaire, marmonne Dennis en tirant sur la visière de sa casquette. Il est passé dans la cage il y a un peu plus de trente minutes. J'ai regardé vite fait... pendant que tu étais avec Oméga.

— Alors ? questionné-je d'une voix teintée d'appréhension.

— Je ne vais pas te mentir, il est doué. Vraiment très doué. Mais moins qu'Oméga.

J'acquiesce, l'air absent, ce feu dévastateur brûlant toujours entre mes reins.

— Allons nous installer dans les gradins. Ça ne sert à rien de rester là. Tout le monde nous observe, nous dit Stan en désignant d'un mouvement de la tête plusieurs *fighters* ou équipes qui arpentent le couloir dans le seul but d'entendre notre échange.

Lorsque l'on quitte l'espace des vestiaires, atterrissant dans la salle du ring, la première chose que je prends en pleine poire, c'est une douzaine de *flashes* d'appareils photo, avec en prime tout autant de questions de journalistes. Putain...

— *Mademoiselle Lincoln, aurons-nous le droit, ce soir, à votre magnifique sourire habituel ou êtes-vous encore... soucieuse en raison de problèmes plus personnels ?*

Je les déteste. Vraiment. Je les déteste.

Sur le ring, Oméga est loin de faire dans la dentelle. Il va droit au but, sans même prendre le temps de laisser ses adversaires respirer. Il enchaîne les attaques comme aucun autre. Sa vitesse est impressionnante, sa force de frappe, unique. Anderson lui donne d'ailleurs peu de conseils lors des phases de récupération.

Autour de moi, son chant résonne comme une ode à sa gloire. Pourtant, je peux entendre les murmures du public... ceux qui s'interrogent sur ce

qu'il s'est passé hier soir dans la cage. Ceux qui se demandent si les *Sharks* disent la vérité. Ceux qui aimeraient déceler ce qui se trame réellement.

— *Oméga ! Oméga ! Oméga ! OMÉGA !*

Les exclamations des spectateurs s'intensifient toujours autant, encore plus lorsque mon mâle achève son dernier combat.

Le *speaker* monte sur le ring pour faire l'éloge du vainqueur, comme le veut la tradition. Comme d'habitude, Oméga croule sous les compliments, de quoi relancer les cris du public et de ses fans, dont une bonne partie sont des femmes.

Assise sur ma chaise, je me dandine d'impatience, mon regard scrutant ce qu'il se passe dans les gradins. Pour la première fois, je suis plus obnubilée par ce qui se déroule autour de la cage qu'à l'intérieur. À tout moment, je m'attends à voir Black Mask surgir de nulle part pour arracher la tête des épaules de mon homme.

Lorsque Dennis m'informe que c'est terminé, que l'on peut rejoindre Parker, je sens une partie du poids que j'ai sur le thorax s'envoler. Je récupère mon souffle, moi qui ai eu l'impression d'avoir une main de fer dans la poitrine, occupée à presser mes poumons pour en extraire leur jus.

Avec ma pochette en cuir, je me ventile un peu le visage. Il fait toujours une chaleur de dingue ici. Les gens se collent entre eux, vous bousculent, s'excusent à peine, quand ils ne vous insultent pas d'ailleurs. Affligeant. C'est pire qu'en boîte de nuit.

Je me fraye un chemin parmi la foule, le public scandant éternellement le nom de mon homme, puis, avec Stan et Dennis, nous arrivons enfin dans le carré de préparation d'Oméga.

Nos regards se croisent alors. Quelques secondes après, je suis déjà contre lui, mes bras enroulés autour de sa nuque, transpirante au possible. Mon nez se presse contre sa gorge. Rien à foutre de la sueur mêlée au sang.

Il s'essuie la bouche d'un revers de la main, tachant ses bandes argentées en raison de sa lèvre inférieure, fendue, et de son arcade sourcilière ouverte. Jodie va encore avoir du boulot. Heureusement qu'il est au sommet de sa forme. Oméga a beau être un champion, il n'en reste pas moins humain, avec ses fragilités, ses faiblesses.

— Je t'aime, bébé, murmuré-je redressant la tête pour plonger mon regard dans le sien, dont son œil droit est à demi-fermé.

— Je t'aime aussi, ma louve.

Il se penche pour me voler un baiser, sa bouche s'entrechoquant contre la mienne tel un uppercut contre une mâchoire.

— Viens, on rentre, me dit-il en me ramenant contre lui.

Sur le chemin qui nous mène à son vestiaire, des dizaines et des dizaines de fans nous courtisent. Ils veulent des photos, des autographes. Un moment avec leur champion. Clairement, on n'a pas la tête à ça, néanmoins je fais signe à Oméga de se prêter au jeu le temps de quelques minutes.

Sabrina reste à côté de moi tandis que j'échange quelques messages avec Debbie pour savoir si tout se passe bien à l'appartement. Elle me répond que oui, malgré la discussion houleuse qu'elle a eue avec Cassey au sujet de Gaylord... Évidemment, j'ai dû le lui annoncer juste avant de partir. Sa réaction m'a plus que surprise. Elle nous a remerciés, Parker et moi. Parce qu'elle n'aurait jamais eu le courage de le dire elle-même à son fils.

Je range mon portable dans ma pochette lorsque je sens la main de mon mâle entre mes reins. On regagne rapidement son box, ignorant avec superbe la horde de journalistes déchaînés qui veulent avoir mon avis sur le retour de Black Mask. Ils sont pires que des pitbulls.

Une fois dans le vestiaire d'Oméga, l'ambiance est moins pesante.

Je discute avec mon homme de ses combats lorsque le coach nous demande si l'enveloppe posée sur la table est à nous.

— Quelle lettre ?! m'exclamé-je. C'est quoi, ça ?!

Ma peau se recouvre d'une fine pellicule de sueur quand Stan récupère délicatement la pochette. On dirait qu'il vient de se saisir d'une bombe prête à exploser.

Nous nous échangeons tous un regard, plus que surpris. Je croyais que personne ne pouvait rentrer dans les vestiaires privés des *fighters*. Du moins, ceux qui n'ont pas de badge...

— Je sais pas pourquoi, mais... on va pas aimer ce qu'il y a dedans, marmonne Dennis en se rapprochant de Stan.

Moi, je ne peux pas bouger. Surtout quand je vois ce qu'il y a écrit sur le papier kraft : « Lincoln ».

— Tu... veux l'ouvrir ? me propose Stan. Tu es la seule qui porte ce nom. Ici.

Ma gorge s'assèche. J'ai les paumes moites. En un grognement sourd, mon homme lui soutire l'enveloppe des mains avant de l'arracher, révélant

ainsi quatre photos... de Connor, Debbie, Gabe et moi. Une photo, une personne. En prime, sur chacune de nos têtes est dessinée à l'encre rouge une magnifique cible.

Sabrina lâche un petit cri strident. Mes yeux se figent de terreur, en particulier quand je remarque que l'encre coulent sur les paumes crispées de Parker.

— C'est... c'est du sang, marmonne-t-il, le visage tendu lui aussi, en faisant rouler ses doigts poisseux d'hémoglobine entre eux. Aucun doute possible.

— Je... je vais... je vais vo...

Ça ne loupe pas. J'ai à peine le temps de me pencher au-dessus de la poubelle que je me mets à vomir. Les hauts-le-cœur me prennent à la gorge. J'ai les genoux qui tremblent tellement que je les sens ployer sous mon corps. Cramponnée au pourtour de la poubelle, les yeux embrumés de larmes, je me vide complètement. Au bout d'un moment, je me relève enfin, m'essuyant la bouche avec une serviette humide que me tend Jodie. Je me retrouve contre Parker, ma joue au niveau de son cœur. Dans mes cheveux, ses mains sont plus que raides. Je le sens trembler. Vibrer. Toutes ses cellules sont en effervescence.

— Tu crois toujours qu'on se monte la tête ? demande Stan à Jodie, livide.

— Là, va peut-être falloir appeler les flics. Ça devient grave, commence le coach en récupérant les quatre photos pour les étaler sur la table. Dangereux, même.

— Je... je veux rentrer voir ma fille, murmuré-je, faiblement, alors que Parker me presse plus fortement contre lui.

Son regard se braque sur les clichés, sur un en particulier : le mien. Celui où un connard a dessiné une cible sur ma tête avec du sang !

— Ce sont des... des photos récentes, précise Stan, en attrapant celle de Debbie pour l'observer.

Lui aussi a la main qui tremble. Ses yeux, habituellement si rieurs, sont chargés d'inquiétude. De peur, même.

— Je me rappelle ce jour... C'était la reprise de la saison. Je suis allée voir Debbie avant de venir. Elle... elle allait boire un verre avec sa copine. C'était il y a deux semaines.

— Celle-là date de notre soirée au restaurant, marmonne Parker d'une voix blanche. Pour nos deux ans.

Putain, j'ai chaud. Je commence à étouffer dans ce vestiaire.

— Vous... vous croyez que... entreprend Sabrina, que la cible veut dire que...

Elle s'arrête soudainement de parler lorsque son regard croise le mien.

— Cette fois, ça suffit, je vais aller voir les *Sharks* ! déclare Anderson, remonté à bloc. Il est hors de question de poursuivre dans cette direction. J'exige des explications, ils ont intérêt à m'en donner. Rangez toutes vos affaires et rentrez. *Maintenant*. On se retrouve à l'appartement.

Quand il délaisse le vestiaire d'un pas décidé, personne n'émet la moindre objection. Au contraire.

En quelques minutes, nous avons tous quitté l'*Underground*. Encore sous le choc, nous regagnons le parking, silencieux, sombre, bien loin du tumulte de la salle du ring. Si j'arrive à mettre un pied devant l'autre, c'est uniquement parce que Parker est là, pour me soutenir. Dans tous les sens du terme.

Sa respiration est mécanique. Je sais qu'il prend sur lui. Qu'il prend beaucoup sur lui pour ne pas exploser. D'ailleurs, je suis étonnée de le voir si calme, si... droit.

Un contrat sur nos têtes ? Manquait plus que ça.

Je déglutis difficilement, mon regard usant le sol. Je m'apprête à enfin relever le visage lorsque Parker m'arrête net au beau milieu du parking.

— Qu'est-ce que...

Ma voix se perd dans la pénombre du sous-sol avant de mourir sur mes lèvres.

Là, à une dizaine de mètres de nous, adossé à un énorme Hummer aux vitres teintées, un homme nous observe à la dérobée. Aucun doute possible quant à son identité... Bordel de merde. Ma nuque est tellement raide qu'elle me fait mal, horriblement mal.

Vêtu de noir des pieds à la tête, la capuche rabattue sur la tête pour dissimuler une partie de son visage, il avance d'un pas vers nous. Par réflexe, Parker passe son bras devant moi, sa main au niveau de mon ventre, pour me maintenir derrière lui.

— Qu'est-ce que tu nous veux ?

Le grognement que mon mâle lâche, comme une mise en garde, me donne la chair de poule. C'est impossible que Black Mask ne comprenne pas le sous-entendu : « *Encore un pas, et je te jure que je te bouffe.* »

— Vous avez reçu ma dernière enveloppe ? nous demande-t-il d'une voix grave, un brin éraillée.

C'est la première fois que j'entends son timbre. Il est... encore pire que dans mes cauchemars. De peur, mes mains se nouent autour de l'avant-bras de Parker. Je comprime tellement sa peau qu'elle en devient striée.

— Parker, murmuré-je, tétanisée.

Le reste de l'équipe retient son souffle. Instinctivement, Dennis et Stan se positionnent devant Sabrina et Jodie.

— Mec... j'ignore si tu sais compter, mais je crois qu'on est en supériorité numérique, lance Stan, le regard noir.

— Vraiment ? ricane Black Mask.

L'instant d'après, il y a dix types qui sortent de différentes bagnoles.

Ce sont de gros gorilles, eux aussi. Dans le genre qui pourrait rivaliser avec la carrure de Parker, même si mon homme leur met quelques centimètres et kilos en plus.

Ils ont des tatouages plein les bras ainsi que la gorge, habillés en sorte de treillis militaire, du style qu'on ne trouve que dans les films d'action. C'EST QUOI CE BORDEL ?! Sérieux, on dirait une milice !

— Voilà, sourit Black Mask, le visage toujours dissimulé par sa capuche – on n'aperçoit qu'une barbe auburn, plutôt bien taillée. Maintenant que j'ai toute votre attention, on va pouvoir discuter.

Mon cœur loupe plusieurs battements. Je vois trouble.

Contre mon buste, tout le bras de Parker se tend, se rigidifie. En un coup d'œil, je vois déjà que les mecs se sont installés en position d'attaque. Poings serrés, visage fermé. Les pieds à dix heures vingt. Je veux bien qu'on soit trois – quatre même, avec moi – à savoir se battre, mais en face, ils sont onze. Je suis téméraire, certes, pas suicidaire.

— T'as besoin d'autant de monde pour te faire écouter ? lance Parker d'un ton impertinent. Sérieusement ?

Putain...

— De là où je viens, la quantité surpasse la qualité.

— Qu'est-ce que tu veux ? Qu'est-ce que tu cherches ? demande une nouvelle fois mon homme, son regard électrique épiait attentivement tous ces potentiels adversaires.

Je suis certaine qu'il est en train de les classer dans sa tête. Sa réflexion ? En cas de débordement, sécher l'Alpha pour calmer les ardeurs des Bêtas. Et l'Alpha en question, c'est ce fils de pute de Black Mask.

— Ce que je cherche ? répète-t-il, presque amusé par toute cette situation. C'est très simple... la même chose qu'il y a dix ans. La vengeance.

— La vengeance ?! m'étonné-je d'une voix aiguë. C'est quoi ton problème ? Toi aussi, t'as perdu ta licence de boxe à cause d'un de mes frères ?

— Non... J'ai commis une erreur. J'étais jeune, impulsif. Naïf. Je n'ai pas réfléchi. Je pensais que Gaylord Lincoln était seul.

— Seul ? reprend Parker, les sourcils froncés.

— Grâce à cette méprise, vous avez tous eu un sursis de dix ans, balance Black Mask en glissant la main dans la poche intérieure de sa veste de sport.

Soudain, c'est la panique dans notre groupe. Tous persuadés qu'il s'apprête à sortir un flingue, je me retrouve carrément derrière Parker, protégée par son corps massif. Je me mets subitement à prier. La seule chose à laquelle je pense, c'est ma fille.

— Préparez-vous à la guerre... Il est temps que les Lincoln payent leurs dettes, termine Black Mask en nous montrant quelque chose.

Je jette un coup d'œil sur le côté, en passant ma tête sous le bras de Parker qui gronde de me savoir « à découvert ». Black Mask nous expose un papier jauni, vieux de plusieurs décennies, plié en deux.

— Leurs dettes ? De quoi tu parles, bordel ?! s'énerve mon homme.

— Debbie n'est même pas une Lincoln ! enchaîne Stan, troublé.

— Qu'importe... Ils l'aiment comme si elle en était une, lâche Black Mask avec dégoût.

— Ils ? Qui ça « ils » ? ne puis-je m'empêcher de demander alors que j'entends Parker grogner mon nom.

— Tes parents... jolie Coleen...

Quoi ?!

Je cligne des yeux. Plusieurs fois. Peu certaine de comprendre ce qu'il vient de dire.

— Mes parents ? Bordel, qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce qu'ils ont à voir avec tout ça ? Mon frère Connor a raison, t'es qu'un putain de taré ! m'énervé-je, la voix fluctuant en vibratos incertains.

Téméraire, pas suicidaire, OK, mais sûrement pas trouillarde. Je commence à en avoir marre de son petit jeu. Je suis une louve, une chasserresse, pas un petit lapin.

— Tu leur demanderas. Ils seront ravis de te répondre, me dit Black Mask d'une voix glaciale. Quant à Connor, je dois penser à le remercier...

Pardon ?

— Peut-être que je me montrerai plus « sport » avec lui. En attendant, tenez... (*Il déplie le papier qu'il tient entre ses mains, puis le jette par terre, à quelques mètres de nous.*)... nos chemins se recroiseront bien plus vite que vous ne le pensez. Oméga... appelle-t-il en plantant ce que j'imagine être son regard dans celui de mon mâle. J'ai hâte de t'affronter dans la cage... J'ai déjà battu un Lincoln... alors le mec d'un Lincoln ne devrait pas être si difficile. Champion ou pas !

— Mec... t'as aucune idée de ce dont je suis capable, grogne mon mâle. Tu ne sais rien de moi.

— Ta petite personne m'importe peu. Ce qui n'est pas le cas de ta charmante dulcinée. Il paraît que tu es la préférée de ton père, Coleen... je sens que je vais bien m'amuser.

Choquée, l'esprit sens dessus dessous après son annonce, j'ai à peine le temps de rétorquer quelque chose qu'une voiture ouvre sa portière, aspirant Black Mask à l'intérieur. En quelques secondes, les trois Hummers se faufilent hors du parking, nous laissant ainsi seuls et complètement déboussolés par cette rencontre.

La lumière blanchâtre des néons se reflète sur nos teints pâles, tirés d'angoisse. Seules les joues rouges de Parker témoignent de la fureur qu'il doit ressentir.

Dennis est le premier à réagir, il avance pour récupérer le fameux papier, toujours sur le sol. Lorsqu'il le déplie, je lui saute presque dessus. Je veux savoir ce que c'est. Je *veux* savoir ce que ce fumier a en tête. Pour quelles raisons, a-t-il parlé de *mes* parents ?

L'image est plutôt de mauvaise qualité. Il s'agit d'un couple... d'un jeune couple habillé en une sorte d'uniforme noir et vert. Un écusson est brodé sur leur poitrine. Néanmoins, je n'identifie pas le symbole. On dirait un... un poing serré, de couleur rouge sur une hache blanche. Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Ma langue devient aussi pâteuse qu'après une bonne cuite. Je sens ma sueur dégouliner le long de ma colonne vertébrale lorsque je reconnais le fameux duo sur la photo. Eux aussi, il n'y a aucun doute possible quant à leur identité.

— C'est... Coleen, c'est toi sur la photo ? me demande Jodie, stupéfaite.

— Non...

Ma voix paraît sortir d'outre-tombe.

— On dirait ta mère, murmure Sabrina..

Je déglutis nerveusement.

— C'est ma mère. Avec mon père. Ce sont mes parents. Putain...

Elle a les cheveux au vent, tenant quelque chose contre sa poitrine... une chose que je n'aurais *jamais* associée à ma mère ! Mon père, lui, porte un énorme sac de sport noir sur l'épaule.

— On... on dirait une version moderne de « Bonnie and Clyde », enchaîne Jodie.

— Ils ont quel âge, à ton avis ? Vingt ans ? s'étonne Stan en regardant le cliché.

— J'en sais rien... murmuré-je en récupérant la photo de mes doigts tremblants. Putain, qu'est-ce que ma mère fout avec une mitraillette, bordel de merde ?!

Chapitre 26

Debbie

*Dix ans plus tôt...
Novembre 2009.*

*Cette nuit, il n'y aura pas de Salon.
Pas de plan à trois, pas de débordement d'œstrogène ou de testostérone.
Il n'y aura pas non plus de Champagne. De rires, de corps alanguis, de regards victorieux.*

*Cette nuit, l'heure est aux « soins intensifs ».
— Attends, passe ton bras sur mon épaule... voilà, murmuré-je à Gaylord en supportant tant bien que mal ses quatre-vingt-cinq kilos alors que j'en fais trente de moins. Allez, bébé... un étage à monter et on est tranquilles.*

Comateux, l'esprit ailleurs, du sang plein la bouche et un œil tuméfié, je perçois ses gémissements de douleur tandis qu'il serre ses dents, sans doute pour prendre sur lui.

Encore un effort, pensé-je, la nuque raide et le corps en sueur.

Le plus lentement possible, je referme la porte d'entrée de chez ses parents. Cela aurait été mieux de rentrer à la maison, mais nos placards sont vides. Le matos médical est ici... Putain, je l'ai tellement répété à Gaylord. On ne peut pas continuer à vivre entre deux adresses. La preuve encore ce soir.

Tout en priant pour ne réveiller personne et éviter de les affoler, j'aide mon homme à monter les marches de l'escalier.

Chaque pas est un supplice ; chaque respiration, douloureuse.

À plusieurs reprises, je vois ses yeux rouler dans ses orbites. Je dois l'appeler par son nom, caler mes mains sous sa tête pour l'obliger à garder contact avec moi, avec la réalité.

— Allez, courage, bébé... On est presque arrivés, le rassuré-je quand je l'entends de nouveau geindre.

Une fois dans sa chambre, je l'assieds sur son lit, puis entreprends de le déshabiller. Je mets cinq minutes rien qu'à lui retirer sa veste en jean. Putain de soirée ! Cinq combats, cinq victoires... Mais à quel prix ?! Celui du sang ? De subluxation, d'arcade éclatée, de côtes fissurées ?

Je ronge mon frein. Ce n'est pas le moment de péter un câble. Même si j'en ai carrément envie. J'en ai marre de tout ce bordel !

Je lui retire son tee-shirt, imbibé au niveau du col à cause de ses saignements de nez, et me penche pour descendre son bas de jogging sur ses hanches.

— Pas certain... d'être... en état... cette nuit, me dit-il d'une voix saccadée, malgré un sourire au coin de ses lèvres.

Je lève les yeux vers lui, me retenant de soupirer.

— Ça ne me fait pas rire, Gaylord. Allonge-toi, chuchoté-je en calant deux oreillers derrière son dos. T'as vu à quoi tu ressembles ?

— À un fighter qui... vient de gagner ses... cinq combats... non ?

— Non ! m'agacé-je. Plutôt à un steack haché mal cuit !

— J'adore ton... humour, chérie... Je... te l'ai déjà... dit ?

— Je reviens, réponds-je, simplement, avant de tourner les talons pour récupérer de quoi le soigner dans la salle de bains.

J'enlève mes escarpins, puis ma robe brillante et enfle l'un de ses tee-shirts, qui traîne sur son bureau. Du coin de l'œil, je m'assure que Gaylord se tient tranquille. La vision qu'il m'offre, celle d'un soldat surgissant du champ de bataille, bien que je n'en connaisse aucun, me donne un coup au cœur. Son œil droit porte les stigmates de plusieurs crochets successifs tandis qu'un hématome s'étire sur sa pommette, sans parler de ceux qui habillent sa poitrine telle une ceinture pectorale.

Je détourne la tête, ne supportant plus cette image.

Les dents toujours serrées, je récupère compresses, bombe de froid, arnica, antiseptique et baume du tigre. De retour dans la chambre, mon

regard croise le sien, brûlant de douleur. Je lui file deux antalgiques, quelques cachets pour le manque de fer, et évidemment, sa petite pilule magique. Celle qui agira de sorte que demain, tout ceci sera oublié. Son cerveau ne se souviendra de rien alors que son corps, lui, n'omet pas les chocs qu'il encaisse week-end après week-end. J'ai essayé à maintes reprises de le faire arrêter cette merde, mais... c'est impossible. Hormis l'envoyer en centre de désintoxication, je ne vois pas ce qui pourrait fonctionner. J'ai déjà réussi l'exploit de le limiter à un cachet. Un cachet uniquement les soirs dans l'Underground au lieu d'un par jour. C'est toujours ça de pris.

— J'ai mal... au crâne, marmonne-t-il.

— Sans déconner, répliqué-je.

— Allez, fais pas la... tête, murmure-t-il, faiblement, en rouvrant les yeux. Ce sont les... risques du... métier. Tu le... sais... non ?

Assise au bord du lit, je me mordille l'ongle de mon pouce. La Lune étend ses rayons jusqu'à nous, éclairant certaines parties de nos corps, à commencer par nos silhouettes dont les ombres s'étirent étrangement du sol au plafond.

— Ce que je sais, reprends-je en imbibant un coton d'antiseptique, c'est que ce n'est pas à moi de faire ça. Je suis censée te dorloter après...

Nos regards se croisent une nouvelle fois. Dans le reflet de ses prunelles, je devine le mien, sombre et sévère.

— Ils sont comme... ça... Je ne t'apprends... rien, Deb', baragouine-t-il. Ils aiment célébrer... et j'ai... gagné.

— J'en ai rien à foutre, Gaylord ! m'énervé-je, ma voix se répercutant entre les murs de sa chambre. C'est toujours pareil avec eux. Que tu gagnes ou que tu perdes, d'ailleurs ! Si t'es amoché et que t'as besoin de soins, ils ne sont jamais présents. C'est ton équipe, bordel. À quoi ça sert d'employer des professionnels s'ils ne font pas leur taf ? Moi, je ne suis pas infirmière ou kiné. Imagine que tes blessures s'infectent, ou... ou... je ne sais pas, que tu ne puisses pas ouvrir l'œil demain, on fait comment ?!

Mes questions affrontent son silence. Coupable.

Je suis consciente que ce n'est pas le moment de réagir ainsi, mais cette situation me met hors de moi. Dans son équipe, y en a pas un pour rattraper l'autre. Pour encaisser les chèques et le complimenter sur son jeu de jambes, y a du monde, en revanche, quand il faut requinquer le

champion, là... c'est « démerde-toi ». Après tout, « ta petite femme va bien te bichonner ». Je les déteste.

— Écoute... c'est comme ça, ma puce, c'est... tout, souffle-t-il en se redressant contre les oreillers, tirant la gueule à cause de sa douleur aux côtes. J'ai une bonne équipe. Ils sont... excellents et... juste... plus doués... pour m'entraîner que... me retaper, point barre.

— Une bonne équipe se charge des deux, insisté-je, les yeux noirs. Ils devraient te chouchouter aussi bien après les combats qu'ils te malmènent avant, c'est pour dire.

— Qu'est-ce que... t'en sais ? T'as fait... de la GRS¹... pendant dix ans. Agacée par son comportement puéril, je me lève du lit au moment où il pose sa main sur ma cuisse. Sa paume, à la fois chaude et rugueuse, se presse avec douceur contre ma chair, réveillant toute la colonie de papillons, anesthésiée dans mon ventre depuis que je l'ai vu cracher un mollard ensanglanté de la taille de mes deux poings fermés dans la zone de combat.

— C'est pas ce que j'ai... voulu dire, me lance-t-il, le regard désolé. La gym, c'est cool aussi.

— Ferme-la, Lincoln, tu me fatigues, marmonné-je.

Il attrape mon tee-shirt, tirant sur le tissu afin de me pencher vers lui pour me voler un doux baiser.

— Et moi, je t'aime, Briant.

— Je t'aimerais un peu plus si tu arrêtais tes bêtises...

— « Plus » ? Donc tu... n'es pas à ton maximum ? me demande-t-il, la voix toujours hachée.

— Je suis une femme, rappelé-je. Mon maximum est en perpétuel mouvement sur mon échelle personnelle.

Il me sourit de plus belle alors que je me redresse. Je n'ai pas le courage de lui dire que s'il continue comme ça, certes, mon amour pour lui ne changera jamais, en revanche, il pourra tirer une croix sur sa carrière dans le free-fight. Avoir le squelette d'un vieux de soixante-dix ans à seulement vingt-deux, c'est pas bon signe...

Je m'apprête à désinfecter ses plaies lorsque j'entends du bruit dans l'escalier. Merde... J'espère que ce n'est pas Helen. Manquerait plus que ça. Si moi je m'inquiète quant à la santé de Gaylord, je ne parle même pas de sa mère. D'autant plus qu'elle ignore une très grosse partie de ce qu'il fabrique dans l'Underground, le week-end.

— Je vais voir, dis-je en me levant pour vérifier.

Je discerne sans difficulté la silhouette de Connor qui se glisse dans sa chambre. Une autre, plus frêle, longe les murs pour atteindre le bout du couloir. Je ne peux m'empêcher d'ouvrir davantage la porte, mon regard croisant celui de Coleen.

— Vous êtes déjà rentrés ? s'étonne-t-elle après avoir sursauté. Tout va bien ? T'as... une drôle de tête.

— Oui, murmuré-je.

— Vous... vous ne deviez pas aller en boîte ? me demande Coleen en chuchotant.

Je constate qu'elle est toujours habillée de ses fringues de la veille.

— T'étais où ? questionné-je à mon tour en lançant un rapide coup d'œil à la porte de Connor, fermée.

Me retrouver en tête-à-tête avec lui serait le comble... C'est déjà assez difficile de le côtoyer au quotidien. Inutile de, en plus, me le coltiner lors des moments où je ne me sens pas particulièrement « apte ». Comme maintenant.

— On est sortis manger un burger et ensuite, on est allés au cinéma, c'était trop cool. Par contre... t'es sûre que ça va, Debbie ? Mon frère est là ?

Tout en m'interrogeant, Coleen jette un regard curieux par-dessus mon épaule. Je referme un peu la porte pour lui cacher l'image de son frère adoré... allongé dans son lit, drogué comme c'est pas permis, défoncé à l'adrénaline.

— Rude soirée, mais tout va bien, dis-je, précipitamment.

Je me force à lui sourire, en vain. C'est une Lincoln... On ne dupe pas ces animaux aussi facilement.

— Pourquoi ce n'est pas son équipe qui s'en occupe ? me demande-t-elle, les sourcils froncés.

— Parce que ce sont des grosses merdes qui ne pensent qu'à encaisser leur putain de chèque, réponds-je, avec amertume. D'autres questions ?

Je sais que je ne devrais pas parler à Coleen de cette manière, qu'elle a seulement seize ans. Cependant, c'est plus fort que tout. Ce soir, je suis hors de moi.

— Non, murmure-t-elle en reculant d'un pas. Il faudrait que Gaylord change d'équipe.

— Je suis bien d'accord.

— Si t'as besoin d'aide, je... je serai dans ma chambre. Je... je m'occuperai de Cassey demain matin, comme ça tu pourras te reposer.

— Merci, murmuré-je. Je ne dis pas non à quelques heures de sommeil en ce moment.

— OK... Bonne nuit, Debbie.

— Bonne nuit, chuchoté-je tandis que je la vois refermer la porte de sa chambre derrière elle.

Je pose mon front contre le chambranle, épuisée. Quelle soirée de merde !

1. *Gymnastique Rythmique Sportive* [!\[\]\(23d9fc146e83b5c3013cfa32c784f8d5_img.jpg\)](#)

OceanofPDF.com

CHAPITRE 27

CONNOR

De nos jours...

L'index sur la détente, le canon pressé sur la tempe de ce chien, j'attends avec patience la réponse à ma question. Mais ce connard de Miguel Johnson chiale bien trop sa mère pour daigner articuler ne serait-ce qu'un mot.

— Je suis d'humeur charitable aujourd'hui, alors je vais me répéter, dis-je simplement en jetant un coup d'œil aux photos qui inondent les murs de son salon.

Toutes les images représentent les Johnson. Les parents et leurs deux filles d'à peine dix ans.

— Qui a pris les affaires personnelles de mon frère ? questionné-je à nouveau en enfonçant davantage le bout de mon flingue contre son crâne. DÉPÊCHE-TOI ! hurlé-je, ce qui redouble ses chialeries.

J'échange un regard agacé avec Vince et Melchior, occupés à vérifier par les fenêtres que rien ne nous dérangera. Une voisine qui aurait entendu du bruit, par exemple... ou un scout qui viendrait vendre ses biscuits à la con.

Putain, et après, ça se fait appeler « homme » ? Pire, ça se dit « flic » ?

Je crache par terre, tachant le tapis bleu ciel qui recouvre le parquet du salon.

— Grouille-toi, Johnson, j'ai pas la journée devant moi. Si tu veux pas que tes gamines rentrent de l'école et tombent sur leur père, tué d'une balle dans le crâne, tu devrais te magner le cul !

— IL Y AVAIT VRAIMENT RIEN ! s'exclame-t-il en pleurant. Je le jure... je le jure sur la tête de mes enfants.

J'esquisse un sourire. Il est sérieux ? Il pense que parce qu'il jure sur ses deux mouflets, je vais le croire ?!

— Mec... t'es un putain de ripou ! J'ai mené mes petites recherches, tu vois. Désolé de te le rappeler, mais t'es connu dans le milieu pour accepter des bakchichs à droite et à gauche. La preuve avec cette baraque. Ta gonzesse vend de la lingerie en ville... Tu veux me faire gober que vous avez les moyens de vous acheter une baraque à un demi-million de dollars ?! À moins qu'elle propose des strings en or massif, tu vas me dire combien t'as palpé pour falsifier le rapport sur la mort de mon frère ?!

Ma voix devient plus grave, plus inquisitrice. Je me penche sur lui, jusqu'à ce que mes lèvres touchent son oreille. Ce simple contact accroît ses pleurs. Dans dix secondes maximum, je m'attends à ce qu'il mouille son froc tel un môme de cinq ans.

— J'ai rien à perdre... alors je t'écoute, mon petit, murmuré-je en désactivant la sécurité de mon flingue.

— J'ai... j'ai reçu dix mille dollars, halète-t-il fébrilement, la joue encastrée contre la surface en bois de sa table de salon.

Le cul posé sur la chaise, il tremble comme une feuille morte sur le sol. Pathétique. Je jette un coup d'œil à ma montre. Plus que vingt minutes avant que sa charmante famille ne rentre de l'école ou du travail.

— Qui ? QUI T'A FILÉ CE FRIC, PUTAIN DE MERDE ?! hurlé-je, jusqu'à m'en écorcher la gorge.

J'en ai plus qu'assez de patienter. Depuis que ma sœur m'a appelé, il y a deux jours, pour me raconter ce qu'il s'était passé dans le parking de l'*Underground*, je ne pense qu'à deux choses : tuer Black Mack, et presser Johnson comme un citron pour extraire la vérité.

— Je... je ne connais pas... son... son nom, balbutie-t-il en nage.

Il transpire tellement des mains que ça laisse d'horribles empreintes sur la table. Le genre qui causerait une attaque à ma maniaque de mère !

— Je vais t'aider un peu... Gary ? Ça te parle ? Vingt-cinq ans, grand, massif ? Probablement avec une capuche ou un truc pour cacher sa tronche ?

D'ailleurs, quand j'y pense, pourquoi ce connard tient-il tant à dissimuler son visage ?! Je ne comprends pas !

— C'était un *fighter*. Comme mon frère, ajouté-je.

— Non, non, il était plutôt vieux. Les cheveux gris. Avec un... un accent.

— Un accent ? relevé-je. Sois plus précis, Johnson. MAGNE !

— C'est euh... un accent des pays de l'Est. Genre russe ou je sais pas quoi.

Dans ma poitrine, mon cœur loupe un battement.

— Eryk Rudzoski ?

— Je ne connais pas son nom, mais... il m'a donné dix mille dollars en cash pour récupérer le sac à dos. C'est tout. Il y avait un portefeuille, un téléphone portable et des trucs de sport, je crois... PUTAIN, C'ÉTAIT IL Y... A DIX ANS, JE NE... JE NE ME SOUVIENS PAS DES DÉTAILS ! continue-t-il à chialer, ses sanglots parsemés de supplications. S'il vous plaît... je vous ai raconté tout ce que je savais... Promis, je ne dirai rien... je ne dirai rien sur vous.

— Vu les dossiers que j'ai sur toi, t'as plutôt intérêt, lâché-je, d'une voix glaciale, en relâchant la tension de mon flingue sur sa tempe.

Dès que je range mon arme dans ma ceinture, contre mon dos, Johnson s'écroule sur lui-même. Il glisse de sa chaise tel un mollusque avant de vomir sur son tapis. Putain... même ma petite sœur a plus de dignité quand je lui mets la pression. Pauvre merde, va !

— Inutile de te rappeler le traitement réservé aux flics en taule, hein ! Si tu ne veux pas que ton cul devienne la prochaine route 66, je te conseille de bien fermer ta gueule.

— Oui... oui, pleure-t-il toujours en s'essuyant son visage bouffi de ses grandes mains velues.

Je fais signe à mes deux acolytes de me suivre. On se tire par l'arrière de la maison avant de sauter dans la bagnole, là où Rico nous attend sagement au volant.

— Alors, *boss* ? cherche-t-il à savoir en démarrant la voiture. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Je ne réagis pas. Je reste sous le choc de la réponse de ce ripou de mes deux. Eryk Rudzoski... encore et toujours lui. Putain, mais qu'est-ce qu'il a foutu ? Qu'est-ce qu'il traficotait avec mon frère ?!

Quand je rentre dans la suite d'hôtel que l'on loue avec Mavis depuis le saccage de ma baraque, il est presque vingt-deux heures.

Je viens de passer trois heures à boxer. Pour autant, je n'ai pas l'impression d'être calmé. Tout mon corps brûle d'énergie, de colère, de rage. De cette rage que je peine à canaliser. J'ai des interrogations plein la tête. Des questions toutes plus étranges les unes que les autres.

Je retire mon sweat, puis mon tee-shirt, trempé de sueur, avant de me poser sur le canapé, le visage enfoncé entre mes deux mains. Mon portable vibre une nouvelle fois. Ce sont des notifications. Plein de notifications.

Tout le monde parle du grand retour de Black Mask. C'est sur les réseaux sociaux, dans les journaux sportifs. Partout. Les gens veulent savoir, ils s'interrogent sur l'intégrité de certains dirigeants de la ligue *Underground*. Bien fait pour leur gueule à ces merdeux !

Mon portable tremble à nouveau. Mais cette fois-ci, il s'agit d'un appel.

Lorsque je reconnais le numéro affiché, je me dépêche de décrocher :

— Ouais ?

— *J'ai eu ton message. Avec Gabe, on est d'accord avec toi. Il faut qu'on aille voir Rudy. Son nom ressort bien trop souvent.*

La voix de ma sœur est étrangement rauque. Je perçois ensuite un faible reniflement.

— T'es en train de chialer ou je rêve, frangine ?

— *TA GUEULE !* aboie-t-elle. *C'est pas ton problème.*

— T'es ma sœur, c'est mon problème, sifflé-je.

Je l'entends rire avec nervosité à l'autre bout du fil.

— *Va dire ça à la moi d'avant, celle que t'as abandonnée à dix-huit ans, puis celle que t'as menacée à vingt-quatre ans en l'enfermant avec un mec qui a essayé de la violer. Tu te rappelles de ça ? Ou ta dope a cramé tes derniers neurones ?*

Je ne réponds pas. Coleen exagère toujours tout. Typique des filles. Même si, dans le fond, elle a *un peu* raison. J'aurais dû briefer Brets, et pas le laisser faire n'importe quoi avec elle.

— Ton clebs sait que tu es en train de me parler ? demandé-je à la place.

— *Appelle-le encore une fois comme ça et je te promets que je file l'adresse de ton hôtel à ce fils de pute de Black Mask, OK ?!*

Je lève les yeux au ciel, me vautrant un peu plus dans le canapé.

— T’as pas d’humour, Coleen.

— *Connor... grogne-t-elle.*

— Bon, donc Rudy, reprends-je en changeant de sujet. Tu disais ?

Je m’allume une clope avant d’ouvrir le petit coffre en bois, posé en évidence sur la table basse. Je récupère un pochon de coke, puis forme une belle ligne. J’en bave presque... jusqu’à ce que la voix de ma sœur me rappelle à l’ordre.

— *Il faut qu’on aille le voir.*

— Demain matin, alors.

— *Non. Je ne peux pas. Je suis occupée.*

J’arque un sourcil, tirant longuement sur ma clope. Mon regard se rive sur les baies vitrées, les fenêtres entrouvertes laissant le brouhaha intempestif des nuits *chicagoans* monter jusqu’à nous, bien que l’on soit au dix-septième étage.

— T’es occupée ? répété-je, un brin amusé. À faire quoi, sœurette ? Aller chez le coiffeur ? L’esthéticienne ?

— *Très drôle, m’assène-t-elle d’une voix sombre.*

Je l’entends renifler une deuxième fois au téléphone. Putain, qu’est-ce qu’il lui arrive ?!

— Je te rappelle qu’il y a un mec qui a mis un contrat sur notre tête, et toi, t’as pas vidé ton agenda de ministre, t’es sérieuse ?

— *Je me casse dans l’Oregon, je reviens que dans deux jours. Ça va, t’es content ?! Lâche-moi, maintenant, Connor.*

— Qu’est-ce que tu vas foutre dans l’Oregon, Coleen ? Y a que dalle là-bas. Des vaches et des putains de pécores.

— *Je t’emmerde. Je te téléphone quand je rentre. En attendant, tu ne fais RIEN sans moi. OK ?! Et tu ne mêles pas Gabe à tes conneries. Je ne veux même pas savoir comment tu as appris que Rudy avait récupéré les effets personnels de Gaylord alors qu’il ne nous en a jamais parlé !*

— Tu t’es prise pour Maman ou quoi ?!

— *Non, parce que moi je ne vais pas te trouver toutes les excuses du monde !*

Elle me raccroche au nez, ce qui n’arrange pas mon état. J’inspire fortement. Je suis sur le point d’exploser lorsque deux petites mains s’invitent sur mes épaules.

Le parfum de Mavis me chatouille les narines.

Elle se retrouve assise sur mes genoux, sa paume droite posée sur mon torse. La gauche se perd dans mes cheveux, presque rasés. Son visage est toujours bariolé d'hématomes violets.

— Connor... qu'est-ce qu'il se passe, bébé ? me demande-t-elle d'une voix inquiète. Qu'est-ce que ta sœur te voulait ?

À elle non plus, je ne réponds pas. À la place, je ferme les yeux et laisse ma tête tomber sur le rebord du canapé, essayant par tous les moyens de faire le vide en moi. De ne pas penser à Rudy, de ne pas penser à Coleen, à Gaylord, à ce fils de pute de Black Mask. De ne pas non plus penser à nos parents. Eux aussi je ne sais pas ce qu'ils nous cachent, mais mon instinct me dit que ça pue la merde. Je serais bien allé leur demander quelques explications néanmoins la Sainteté Suprême qu'est ma petite sœur a décrété qu'il n'en était pas question.

Visiblement, notre mère de vingt ans tenant une mitraillette dans les mains, habillée en soldat, ne prime pas sur la santé actuelle de notre père. Coleen voit son papa chéri comme un être fragile... Tu parles ! Elle n'en a rien à foutre de son cœur et de sa chimio de la semaine, elle a simplement la trouille de déterrer les sombres secrets de nos vieux. Et je suis persuadé qu'il y en a.

Si quand elle revient de l'Oregon, elle n'est toujours pas décidée à confronter nos parents, c'est moi qui m'en chargerai. Rien à branler que son clebs me tombe dessus ! C'est la bataille des Lincoln. Pas des Adams.

Chapitre 28

Coleen

Hillsboro, Oregon.

Une fois le contact coupé, la voiture de location émet un grognement sonore qui, heureusement, ne réveille pas San. Bien installée dans son siège auto, elle dort paisiblement, entourée d'une montagne de doudous. Il est déjà huit heures du soir, elle est épuisée après ces longues heures passées en avion.

Je détache ma ceinture, mon regard percutant celui de Parker. Ou plutôt Oméga. Il me lance un coup d'œil incendiaire, ses mains tellement crispées sur ses cuisses que ses phalanges en sont translucides. Je m'humecte les lèvres, ne sachant pas comment aborder le sujet pour la énième fois en vingt-quatre heures, depuis que l'on a – que *j'ai* – pris la décision de laisser San chez sa grand-mère. Le temps que l'on soit certains que Black Mask ne représente plus une menace. Et pour cela, je suis prête à tout. Y compris envoyer ma fille à 3 500 km de nous.

— C'est la meilleure solution, bébé, murmuré-je, le cœur serré.

Il ne me répond pas.

— Oméga ?

— Non, ça ne l'est pas, grogne-t-il. Je n'arrive même pas à croire qu'on soit ici, que j'ai... accepté ça. *Putain !*

— Parce que tu sais que j'ai raison, chuchoté-je en tendant la main pour la poser sur la sienne. San va rester en sécurité et passer du temps avec ta

mère, qui est plus que ravie de s'en occuper. Quand tout sera terminé, on revient la chercher. C'est juste quelques jours.

— Ma mère aussi m'avait dit que c'était *juste* quelques jours ! souffle-t-il en me lançant à nouveau un regard noir. Ça a pris seize ans !

Je relâche sa main. Bien sûr que j'ai conscience des répercussions psychologiques de ce choix sur mon homme. À l'évidence, il projette ma décision sur celle de sa mère, il n'empêche que c'est incomparable. Sauf sur un point... Elle comme moi avons souhaité mettre notre enfant en sécurité.

— Notre fille ne part pas en foyer, chéri, d'accord ? On ne s'en débarrasse pas, on ne l'abandonne pas, on ne lui ment pas... Rien de tout ça. On la dépose simplement chez sa grand-mère en *vacances*, afin qu'on puisse régler nos problèmes. Et bien sûr qu'on va venir la récupérer. Tu nous as pris pour qui, là ? m'agacé-je. Tu crois que ça m'amuse d'être séparée de ma fille ? D'autant plus que tout ce bordel, c'est ma faute !

Mes yeux se remplissent de larmes. Je les essuie d'un geste rageur avant de jeter un coup d'œil vers San, toujours endormie. Bordel, c'est dur. Elle me manque déjà.

— Ce n'est pas ta faute, bébé, soupire-t-il en relaxant ses mains sur ses cuisses.

Il passe ses longs doigts désaxés par le *free-fight* sur ma nuque, pressant ainsi ma chair contre sa paume.

Son regard s'adoucit.

— Si...

— Non. C'est la faute de personne. Ou si, de l'autre fils de pute qui nous a pris en chasse.

Rien qu'à cette parole, mon cœur se serre. Il se comprime tellement que j'ai envie de vomir. Ce qui ne change pas de d'habitude. J'ai la nausée depuis que Black Mask a fait son grand retour. Je mange si peu que j'ai déjà perdu deux kilos.

— Imagine qu'il trouve notre adresse, qu'il... qu'il arrive chez nous un soir, et que... qu'il... Je ne me pardonnerais jamais d'avoir mis notre fille en danger à cause de quelque chose que ma famille a engendré. Alors oui, je veux que San reste avec ta mère le temps nécessaire. S'il te plaît...

J'ai le cœur compressé. Toute mon âme est oppressée rien qu'à cette idée.

Les larmes accumulées dans mes yeux coulent le long de mes joues. Mon homme les essuie du bout des doigts, puis se penche vers moi. Il

m'embrasse avec douceur, avec amour.

— D'accord... On laisse San ici, on rentre à Chicago pour régler ce putain de problème avant de venir la retrouver, résume-t-il, comme s'il essayait de se tranquilliser. Vite ! Je ne peux pas rester loin de San plus que quelques jours. J'en suis incapable, Coleen. Vraiment.

— Tu aimes ta fille par-dessus, je le sais, chéri. Tout comme elle le sait, ne t'inquiète pas.

Il me vole un petit baiser, puis sort de la voiture afin de récupérer San dans ses bras. Elle émerge de son sommeil, ses yeux encore endormis, lorsque l'on arrive sur le pas de la porte.

Quand Lucie nous ouvre, le sourire aux lèvres, ses longs cheveux noirs nattés sur un côté de sa tête, je vois Parker se crispier par réflexe sur sa fille. J'adresse un petit « bonsoir » étranglé à ma belle-mère.

Putain... Va falloir que je reste forte sur ce coup-là, car Parker, lui, ne me sera d'aucune aide.

Dans cette belle maison familiale à la devanture en pierre, nichée au cœur d'une charmante zone pavillonnaire, la chambre d'amis du premier étage est officiellement la nôtre lors de nos séjours ici. Même si nous ne sommes venus que trois fois en deux ans.

Je défais à la va-vite notre sac pour la nuit, puisque nous reprenons l'avion demain matin, avant de rejoindre la chambre du fond, celle réservée à San. J'y retrouve ma belle-mère, occupée à ranger les affaires de ma fille dans la commode, prévue à cet effet. Je m'assieds sur le petit fauteuil en osier, regardant tout autour de moi.

Lorsque notre fille est née, la mère de Parker était si heureuse, si fière de pouvoir enfin faire partie de la vie de son fils qu'elle a transformé l'ancienne salle de jeux de ses enfants en une vraie pouponnière. À présent que j'observe tout ça... le joli papier peint crème avec l'adorable fresque d'animaux de la forêt, le mobilier blanc et plein de beaux livres qui n'attendent que d'être lus, je culpabilise de ne les visiter qu'une fois par an.

— On ne vient pas assez vous voir. Je suis désolée.

— Vous êtes tellement occupés, me dit-elle, avec ce petit accent portoricain qui la caractérise si bien. C'est normal. Vous savez que notre porte vous est toujours grande ouverte... comme maintenant.

Elle glisse ses doigts derrière son oreille pour replacer quelques-unes de ses mèches ébène avant de darder sur moi un regard bleu, empli de bienveillance.

— Qu'est-ce qui se passe, Coleen ? me demande-t-elle en soupirant. Vous avez des têtes de... d'enterrement.

Je commence à avoir des spasmes aux joues ainsi qu'une tension bien trop humide dans les yeux.

Ne pas craquer, ne pas craquer, ne pas craquer.

NE.PAS.CRAQUER.

Je serre les dents.

— Des petits soucis au boulot. Disons que... qu'on a reçu des menaces d'un *fighter* adverse de Parker. Tant que la ligue n'a pas tiré ça au clair, on préfère ne prendre aucun risque et... et vous laisser San. Le temps de quelques jours.

— *Dios mío*¹! s'exclame-t-elle en couvrant sa bouche tordue d'effroi de ses doigts tremblants. Vous en avez parlé à la police, quand même ?

— Oui, bien sûr. Ce n'est pas plus grave que ça, dis-je en me relevant pour regarder dehors, vers le jardin bordé de fleurs, là où Parker – San toujours dans ses bras – est avec son frère, Jordan, et sa sœur, Louisa.

Je me demande de quoi ils discutent... pendant que moi, je sers le baratin à leur mère.

— Comment a réagi Parker ? souhaite-t-elle savoir en posant la turbulette de San dans son lit.

— Ça aurait pu être pire, murmuré-je. Je crois qu'il s'est fait à l'idée de laisser San en vacances chez sa grand-mère.

— Je parlais plutôt des menaces, me dit-elle tristement malgré son sourire au coin des lèvres. Même si oui, j' imagine que ça doit lui rappeler de très mauvais souvenirs...

Eh merde.

Je me mords la lèvre inférieure.

— C'est pas ce que j'ai voulu dire, Lucie, m'excusé-je.

— Ne t'en fais pas, Coleen. Je comprends. J'ai appris à vivre avec mes choix. Bien que ce ne soit pas toujours facile. Je me concentre sur l'avenir, à présent, et non plus sur le passé. Je suis très heureuse que vous en fassiez partie, tous les trois.

Je lui adresse tout de même une petite moue, puis la suis jusqu'à la cuisine, au rez-de-chaussée, où une délicieuse odeur de viande et de

coriandre éveille mes papilles. La mère de Parker nous a concocté un plat typiquement portoricain. *Arroz con salchichas*, ça s'appelle. C'est du riz avec des saucisses. En entrée, elle a préparé des *bacalaitos*. Des sortes d'accras de morue, il me semble.

Je me lave les mains, proposant mon aide pour mettre la table avant que Lucie ne me fasse les gros yeux.

— Hors de question. Va dans le salon et profite d'un peu de paix, me dit-elle en me poussant hors de la cuisine, ses pas résonnant mollement sur le parquet. *Louisa, Jordan, vengan à poner la mesa, por favor. Apresúrat²*, crie-t-elle par la fenêtre de la cuisine.

Les deux adolescents de dix-sept et quatorze ans arrivent, non sans se chamailler. Les joies de la cohabitation entre frère et sœur quand on est adolescents.

Installée sur le canapé en cuir, entouré de plantes exotiques en tous genres, j'envoie un message à Gabe, histoire de m'assurer que tout se passe bien. J'angoisse à l'idée de les avoir laissés seuls à Chicago. Lui, Debbie, et Cassey, évidemment. Même si je sais que Stan et Dennis veillent au grain. Je me dis aussi, peut-être à tort, que s'il y a un vrai problème, Connor les protégerait. Mais, dans ma tête, une petite voix me rappelle que mon grand frère reste une cause perdue.

J'échange quelques banalités avec Gabe par messages lorsque Doug Archer, le mari de Lucie, rentre du travail. Si je m'entends bien avec la mère de Parker, avec son beau-père, c'est un peu différent. Ça n'a rien à voir avec le père de Parker, *évidemment*. Lui surpasse même Black Mask dans ma liste, mais monsieur Archer est un flic et j'ai toujours eu du mal avec cette profession. Pourtant, il est vraiment gentil. Serviabile, honnête et respectueux envers sa femme. Envers toutes les femmes, pour être plus large.

— Vous êtes enfin arrivés ? nous sourit-il en enlevant sa veste d'uniforme. Ç'a été l'avion ?

— Toujours trop long. Mais ç'a été, réponds-je en venant le saluer. Merci de nous recevoir à la dernière minute et d'avoir accepté de garder San quelques jours.

Parker se contente d'une simple poignée de main. Tapi dans l'ombre, épaulé contre la rambarde de l'escalier, mon homme est en mode loup observateur. Il est toujours comme ça avec monsieur Archer. Disons qu'ils se tolèrent mutuellement, que les deux reconnaissent la place de l'autre

dans le cœur de Lucie. Honnêtement, je pense que Parker désire surtout le bonheur de sa mère. Si elle est heureuse avec cet homme, c'est le principal.

Le beau-père de Parker range son arme de service dans le tiroir de l'entrée. Il le verrouille d'un code à quatre chiffres, puis embrasse sa femme qui sort tout juste de la cuisine, habillée d'une robe jaune et d'un tablier à fleurs.

— Où est la petite princesse ? nous demande Doug, les yeux pétillants.

— Avec Louisa, indique ma belle-mère. Vous venez dîner ? C'est tout chaud !

J'acquiesce de la tête avant de la suivre, Parker sur mes talons.

Toujours terré dans le silence, il s'installe à table, épiant tout le monde du coin de l'œil. Je sais que ça crée une tension. À vrai dire, je suis la seule qui ne s'en formalise pas. J'ai beau répéter que Parker est un taiseux, personne ne se fait à cette idée.

— Parker, est-ce que... je peux prendre San dans mes bras ? demande Doug, les mains à quelques centimètres de notre fille.

— Oui, répond-il simplement avant que j'étoffe sa réponse.

— Bien sûr, vous pouvez la prendre. Regardez, elle vous sourit.

Je m'assieds à côté de mon homme, puis me penche quelques instants à son oreille lorsque son frère et sa sœur s'installent à leur tour à table.

— Détends-toi, bébé, tout se passe bien.

— Je suis détendu, lance-t-il en grinçant des dents.

— T'iras courir après, d'accord ? T'as pris tes baskets, hein ?

Il grogne. Je me retiens de lui donner une pichenette sur son bras. C'est pas le moment.

— Oméga... préviens-je d'une voix lourde alors qu'il m'adresse un petit sourire forcé comme simple réponse.

C'est mieux, pensé-je en commençant à manger une fois que Lucie a récité le bénédicité.

Globalement, le repas s'est plutôt bien déroulé. San, assise sur les genoux de Doug, ou sur ceux de sa grand-mère, a passé son temps à rire aux éclats. Ses petites boucles brunes virevoltaient dans tous les sens, tandis que ses grands yeux bleus pétillaient de mille feux.

On a discuté de tout et de rien. Des cours de Jordan, de la danse de Louisa. On a parlé aussi de Parker, évidemment. De ses combats... De sa prochaine tournée. Bref, une conversation des plus anodines si je ne sentais pas en permanence cette épée de Damoclès au-dessus de ma tête.

Pendant que j'aide ma belle-mère à laver la vaisselle malgré ses réticences, San est avec son père pour le rituel du dodo. Il doit sûrement en être à sa septième histoire. Si Parker Adams est un mec solitaire, renfermé en public – un peu aussi en privé – il est loin de l'être avec sa fille. Il cède à tous ses caprices.

— *MAMÁ, VEN A VER³ !*

J'entends Louisa qui hurle de sa voix aiguë en haut de l'escalier.

— *JE NE TROUVE PAS MON JOGGING ET J'AI SPORT DEMAIN !*

À côté de moi, Lucie lève les yeux au ciel. Elle retire son tablier afin de l'accrocher derrière la porte d'un des placards.

— Profite d'avoir encore San petite, parce que les adolescents sont pires que tout. Tiens... Regarde-moi sa tête, à cet idiot, me dit-elle en me montrant son plus jeune fils qui revient de la salle à manger, les yeux rivés sur son téléphone portable avant de les remonter vers sa mère et moi. Pfff...

Espera hasta que discutamos esto con tu padre. Verás lo que verás⁴.

Elle part retrouver sa fille à l'étage pendant que je termine de laver le plat. Tout en m'essuyant les mains, je me retourne vers Jordan et son magnifique œil au beurre noir.

— Comment s'appelle la raison de ton coquard ? demandé-je, amusée, en me préparant un thé.

— J'ai heurté un poteau, voilà tout, me répond-il, gêné. C'est la vérité.

— *¡Qué mentiroso⁵ !*

La voix grave de Parker résonne derrière moi. Il arrive dans la cuisine, l'air de rien, avant de se servir un verre d'eau pétillante. Il le descend cul sec, puis attrape le menton de son jeune frère du bout des doigts pour mieux examiner son hématome.

— Un peu plus et ça touchait l'œil, *cretino⁶*. Le mec qui t'a fait ça sait cogner.

— Il se bagarre tout le temps au lycée, soupire Jordan.

— Cette fois-ci, c'était toi son punching-ball. Alors... Comment s'appelle-t-elle ?

— Qui te dit qu'il s'agit d'une fille, marmonne Jordan en repoussant la main de Parker.

— À ton âge, on pense qu'à une chose...

— ¡*Para nada*! Je ne pense pas qu'au sexe ! s'insurge Jordan en reculant derrière le module central de la cuisine, comme si le mobilier pouvait le « protéger ».

— J'ai jamais mentionné le sexe, sourit Parker alors que Jordan lève les yeux au ciel. La prochaine fois, colle-lui-en une à ce gars.

— Maman dit que la violence ne règle en aucune façon les problèmes.

— Elle a raison. Même si ça aide grandement. Parfois... Souvent... Allez, file, lui répond Parker en montrant l'étagère. T'as cours demain, je te rappelle.

Il attend que Jordan ait quitté la cuisine pour se tourner vers moi, le visage bien moins rieur.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je, stressée, en buvant une gorgée de mon thé.

— Faut qu'on parle de certaines choses à Doug...

— Oh... t'es sûr ? Tu veux lui dire quoi ? questionné-je, étonnée de constater que pour une fois, Parker est disposé à demander de l'aide.

— Il est flic, marmonne-t-il en haussant les épaules. D'habitude, je préfère les éviter comme la peste, mais là... On pourrait obtenir des renseignements sur ce mec. Gary Joyce. T'en penses quoi ?

— Je pense que t'as raison, murmuré-je avec prudence. Néanmoins, on ne devrait pas tout lui raconter. Histoire de le garder au maximum en dehors de toute cette affaire. J'ai dit à ta mère qu'on avait reçu des menaces d'un de tes adversaires, mais qu'il n'y avait rien de grave. Qu'on avait averti la police de Chicago. Je ne préfère pas qu'ils s'inquiètent.

— Bien... Jette un œil sur San, elle était en train de s'endormir. Je vais voir ça avec Doug.

— Quoi ?! Non, je viens avec toi. Moi aussi, je veux savoir, et ne me fais pas ces yeux-là, Oméga, préviens-je. *Ensemble*... tu te souviens ?!

— Comment pourrais-je l'oublier, marmonne-t-il malgré un petit sourire fier sur la bouche.

— C'est toi qui as tatoué ça sur ton bras, murmuré-je en m'approchant de lui pour soulever la manche droite de son tee-shirt, révélant ainsi la fameuse inscription, perdue au milieu de plusieurs iris – mes fleurs préférées. Juste ici... *Together*... Tu vois, j'invente rien !

— OK. Viens.

Il m'attrape par la main pour m'emmener à l'autre bout de la maison.

Dans le long couloir qui traverse la résidence, il y a au moins une centaine de photographies des Archer, du sol au plafond. Des images du mariage de Lucie et Doug, des clichés de Jordan et Louisa quand ils étaient gosses, à la mer, à la montagne, en vacances à l'étranger. En revanche, pas une seule de Parker... Je me suis toujours demandé comment il le vivait même si je sais qu'il y a une photo de lui, enfant, avec sa mère, à l'étage, sur la table de chevet de Lucie. À dire vrai, je n'ai jamais osé lui poser la question.

Lorsque l'on arrive dans son bureau, Doug est installé sur sa chaise, occupé à consulter des dossiers de police. Aux fenêtres, les stores ne sont baissés qu'à moitié, laissant la lumière des lampadaires extérieurs s'étirer en de longues arabesques jaunâtres dans la pièce à la lueur tamisée.

Lorsque monsieur Archer lève la tête vers nous, il n'a pas l'air surpris.

Je referme la porte derrière moi lorsque Parker prend la parole d'une voix rauque :

— J'ai besoin d'un service, marmonne-t-il en sortant son portable.

Je me pince les lèvres en me rapprochant de lui. Il télécharge la fiche technique de Angel Dubh sur le site de la ligue, directement dans ses favoris.

— Ta mère m'a informé de cette histoire de menaces, répond Doug, les sourcils froncés. C'est du sérieux ?

— Je vous laisserais pas ma fille si ce n'était pas sérieux, grommelle Parker en dardant sur son beau-père un regard noir.

À côté de lui, je me fais toute petite. Les bras croisés sur mon pull bleu marine, j'ai les jambes qui flageolent.

— C'est quoi ce service ? soupire Doug en se massant le crâne, ses cheveux blonds coupés à la militaire ne bougeant pas d'un poil sous sa paume. Je te l'ai déjà dit... Si je peux aider, je le ferai.

— Gary Joyce, réplique simplement Parker en envoyant la fiche à Doug par mail.

Ce dernier ouvre la pièce jointe sur son ordinateur portable. Ses yeux clairs sautent d'une ligne à l'autre.

— La photo est de très mauvaise qualité.

— On sait.

— Gary Joyce, murmure-t-il, pensif. T'as un passif avec lui ?

Adossé au mur, les mains enfoncées dans les poches de son jean noir, il secoue négativement de la tête.

— C'est moi, murmuré-je, la gorge serrée.

— Ah... ancien petit ami ? questionne Doug en mettant ses lunettes.

— Pas du tout, grogne Oméga.

— Visiblement, il a un passif avec un de mes frères, expliqué-je en me mordillant la lèvre inférieure. Il a parlé de vengeance. Et... de mes parents. De mon père surtout.

— Garbhan et Helen Lincoln, c'est bien ça ? me demande-t-il.

J'acquiesce de la tête. Il griffonne sur un bloc-notes avant de nous poser d'autres questions, nous donnant la drôle d'impression d'être en salle d'audition dans un commissariat de police.

— On veut seulement savoir qui est ce mec, coupe Parker, les sourcils froncés. À Chicago, les flics sont longs à la détente. Des dossiers comme ça, ils doivent en traiter des dizaines par jour.

— OK. Je t'appelle quand j'en saurai davantage, Parker, nous rassure-t-il en retirant ses lunettes. En attendant, ne faites rien d'irréfléchi, d'accord ?

Ni lui ni moi ne répondons. Bien. La tension monte d'un cran.

— Merci, lance mon homme.

— En tout cas, ne vous inquiétez pas pour San. Elle sera en sécurité ici. Vous avez ma parole.

— C'est gentil, murmuré-je en baissant la tête avant de quitter la pièce.

Je laisse Parker seul un moment avec son beau-père et retourne voir notre fille. Elle dort, bien au chaud dans sa turbulette blanche. Je lui caresse doucement le front, puis embrasse son petit nez.

— Je t'aime, mon bébé d'amour, chuchoté-je avant de refermer avec délicatesse la porte derrière moi.

Je passe par la case salle de bains. Je me prends une longue douche, me lave les cheveux, me démaquille, m'enduit de crème... comme si ces simples gestes me raccrochaient à une réalité bien moins effrayante que celle qui m'attend ces prochains jours.

Lorsque j'arrive dans notre chambre, habillée d'un des tee-shirts de sport d'Oméga, je constate que mon homme est étendu sur le matelas, le dos contre un oreiller. Il textote sur son portable tandis que l'une des deux lampes de chevet est allumée, nimbant la pièce d'une douce lueur orangée.

Les cheveux encore mouillés qui battent mon dos, je grimpe sur le lit et glisse entre ses jambes écartées pour me lover tout contre lui, dans ses bras.

— C'est qui ? murmuré-je, les yeux fermés.

— Stan. Il veut savoir si tout se passe bien.

— Comment va Cassey ?

— Tout le monde va très bien, me rassure-t-il en déposant un baiser sur le sommet de ma tête. Connor vient d'appeler Gabe...

— Putain, je lui avais dit de ne rien faire, lancé-je, agacée. Qu'est-ce qu'il veut ?

— Rien, me répond Parker. Je crois qu'il l'a juste informé qu'il était quand même passé à *Boxing Academy*, mais que Rudy n'y était pas. Visiblement, un des employés lui aurait avoué qu'il était aux abonnés absents depuis un moment...

Surprise, je me redresse entre ses bras, relevant ma tête vers son visage dont les traits sont plus que pensifs.

— C'est bizarre, non ? Rudy adore son magasin. C'est genre... son bébé.

— Peut-être qu'il est occupé à entraîner Black Mask, me dit Parker en haussant une épaule. Qui sait ce qu'il se passe vraiment, hein ?

— Ouais, c'est sûr, marmonné-je en reprenant place contre lui, ma joue posée sur son torse.

Je me laisse bercer par sa respiration, longue et rassurante, alors que, du bout de ses doigts, il me caresse lentement le dos. À chacun de ses allers-retours le long de ma colonne, mes entrailles se serrent, et mon corps frissonne. Il se couvre d'une chair de poule des plus délicieuses, en particulier quand il enfonce ses doigts sous l'élastique de ma petite culotte en dentelle pour empoigner mes fesses avec rudesse.

En quelques secondes, je me retrouve allongée sur le dos, écrasée par son poids d'homme. Ses grandes mains bronzées remontent de mes cuisses jusqu'à ma gorge avant de passer sur mes joues là où il agrippe mon visage, plongeant son regard bleu électrique dans le mien.

— Je t'aime, Coleen, souffle-t-il en déposant un chaste baiser sur mes lèvres.

Je souris, conquise, et resserre mes jambes autour de sa taille. Contre ma poitrine, je peux sentir son cœur battre à vive allure.

— Tu ne m'appelles Coleen que lorsque tu es énervé contre moi ou vraiment très sérieux, rappelé-je.

— Je suis très sérieux quand je te dis que je t'aime.

— C'est vrai, chuchoté-je en passant mes doigts dans ses cheveux, puis le long de ses sourcils bruns, parfaitement bien dessinés.

— J'ai peur qu'il t'arrive quelque chose... m'avoue-t-il en un sombre murmure, le genre qui me donne un coup au cœur.

Je prends une grande inspiration, le presse fort contre moi. Son nez se niche au creux de ma gorge, ses bras glissent sous mon dos pour se refermer entre mes reins. Je remonte mes genoux contre ses côtes, et ondoie timidement sous lui, en proie à une fièvre que je ne connais que trop bien.

— Il ne m'arrivera rien, bébé. Je te le promets, le rassuré-je, mes lèvres effleurant son oreille.

— C'est moi qui te le promets.

Il se redresse, nos regards se rivant l'un à l'autre. La faible lueur de la lampe de chevet projette sur le plafond l'ombre de nos deux corps entrelacés, prêts à s'aimer une nouvelle fois.

— Fais-moi l'amour, murmuré-je en un souffle léger, ma respiration se superposant à la perfection à celle de mon homme.

Pour seule réponse, j'obtiens un tendre baiser. Nos lèvres se scellent en un empressement qui nous fait tous les deux sourire.

Son souffle se perd sur mes lèvres à mesure que ma langue longe la sienne, suppliante. Je geins doucement lorsque ses grandes mains glissent sur moi, me caressant comme si sa vie en dépendait.

J'éteins la lampe de chevet, nous plongeant dans une obscurité partielle, nos corps nus, sublimés par les faibles rayons lumineux des lampadaires, à peine cachés par les hauts sapins qui bordent le jardin.

Sa bouche se décolle de la mienne. Parker se met à embrasser ma gorge, puis mon épaule. Les yeux révoltés de désir, j'enfonce mes ongles entre ses omoplates. Il m'attrape par les hanches, me pénétrant avec une tendresse mesurée.

En un rien de temps, nos corps transpirent l'un contre l'autre. Je resserme mes mains dans son dos avant de monter en flèche dans ses cheveux, tordant mes doigts dans ses boucles à mesure que ses coups de bassin sont plus brusques, plus profonds... plus vivants. Je hoquette de plaisir, tout contre son oreille. Les jambes enroulées autour de ses hanches, je suis son rythme, divinement bon, en ondoyant sensuellement sous lui.

À plusieurs reprises, je refrène un geignement, ce qui semble agacer mon homme. Son attitude me fait sourire. Je sais qu'il aime m'entendre... Il adore écouter ma respiration s'emballer, accueillir chacun de mes

gémissements comme si c'était une médaille qu'il avait durement gagnée. Sauf qu'en cet instant, nous ne sommes pas chez nous. Seuls.

Sa main droite lâche ma cuisse pour se poser sur mon sein de manière possessive. Il fait rouler son pouce sur mon téton sensible avant de se pencher pour le lécher avec ardeur. Mon désir monte tel un coup de jus dans l'ensemble de mon corps. Sa queue qui continue de me prendre sans relâche ne m'aide pas à calmer mes soubresauts. Je m'arc-boute, désireuse d'en avoir plus, toujours plus, tandis que mes dents se plantent dans ma lèvre inférieure, puis dans la sienne. Je passe ma langue sur la sienne, avide de le sentir perdre pied en même temps que moi. Nos peaux s'échauffent l'une contre l'autre, nos bouches sont rouges de s'être trop embrassées et nos souffles se raccourcissent. Ils deviennent davantage saccadés, plus abrupts aussi.

— Parker, je...

Ma voix se perd dans l'obscurité de la pièce. Je tressaille de plaisir, à quelques secondes d'atteindre le Nirvana.

— Bordel, j'aime tellement ça... grogne-t-il contre ma gorge. Être au fond de toi, bébé.

La seconde d'après, je rends les armes, ivre de tant de jouissance. Mes spasmes l'entraînent avec moi. Parker lâche enfin prise, lui aussi. Sa bouche s'arrondit sur ma tempe alors que mes soubresauts perdurent tout contre lui.

Soudainement épuisée, les yeux fermés, je me love sur le côté, contre les draps et l'oreiller.

Je l'entends vaguement se rhabiller, passer un sweat-shirt, puis telle la nuit pourchassée par le soleil à l'aube, son ombre se fait aspirer par la grande lumière du couloir. La porte de notre chambre se referme en un bruit à peine audible. L'instant d'après, je m'endors comme une masse, shootée à l'ocytocine.

Il est onze heures du matin. Je crois que ce moment restera à jamais gravé dans ma tête, dans mon corps, et bien évidemment dans mon cœur. C'est l'heure à laquelle je dois rentrer à Chicago. Sans ma fille. Pour la première fois de ma vie, je ne suis pas certaine de ma décision. Encore moins quand je vois San, debout dans l'allée des Archer, faire face à son père du haut de ses soixante-douze centimètres.

Mon homme est accroupi. Ses yeux bleu électrique sont rivés aux siens, bleu nuit. Il lui glisse tendrement l'une de ses boucles brunes derrière l'oreille avant de la prendre dans ses bras.

— Je te donne toute ma force et tout mon courage, lui dit-il, à voix basse, en continuant de la serrer contre lui. Au point d'en remplir ton cœur à ras bord pour que tu n'en manques jamais, d'accord ?

Pour simple réponse, San rit aux éclats, jouant avec les cheveux de son père. Il lui embrasse le dos de chaque main avant de lui planter un baiser, bien plus long, sur le front.

— Je t'aime, ma fille, et je te promets... je te promets, San, que je viendrai te chercher, ajoute-t-il en ancrant de nouveau son regard dans le sien.

Je me mords l'intérieur des joues, retenant difficilement mes larmes. J'ai beau me convaincre qu'il ne s'agit que de quelques jours, je... j'ai cette terrible sensation que je ne la reverrai plus jamais. Dans mon corps, tout n'est que douleur, peine, chagrin. Je suis en colère et en même temps si triste, tellement dépassée par les événements que je me sens submergée. Tétanisée. En panique totale.

Pourtant, mes pieds se délogent du sol dans lequel j'ai l'impression d'avoir pris racine, pour descendre du perron, poing fermé sur mon sac de voyage. Sans dire un mot, je lâche ce dernier à côté de Parker et me penche pour récupérer San dans mes bras. J'enfonce mon nez dans son cou, humant sa délicieuse odeur de bébé – de *mon* bébé – avant de parsemer son visage de tendres baisers.

— Tu es sage avec ta grand-mère, d'accord ? lui dis-je alors qu'elle m'observe de ses grands yeux lumineux. Je t'aime, mon petit ange.

À deux doigts de craquer, je me fais violence, refusant de céder devant ma fille. Il est hors de question qu'elle soit traumatisée par cette histoire. Je me colle un magnifique sourire sur le visage, l'embrasse une dernière fois, puis la redonne à Lucie.

— Je vous appelle lorsqu'on atterrit à Chicago, lui dis-je avant de tourner les talons, remontant l'allée à la hâte.

Je m'oblige à ne pas regarder en arrière, car si je le fais, c'est pour aller chercher ma fille et la ramener dans l'Illinois.

D'un pas pressé, je regagne la voiture, Parker sur les talons. Nous nous évitons. Par peur, par crainte, par... colère, aussi, j'imagine. Un peu.

Beaucoup. On est d'accord sur les faits, pas forcément sur le fond. Et même si on l'était sur tout, ce n'est jamais aussi simple que ça.

Il ouvre le coffre, balance notre sac de voyage à l'intérieur sans le moindre ménagement, puis s'installe à l'avant, côté passager. Il a à peine mis sa ceinture qu'il enfonce son gros casque sur sa tête, lançant sa musique à fond, comme pour s'isoler du monde extérieur.

Moi, je remonte mes longs cheveux vénitiens en une haute queue-de-cheval de mes mains tremblantes, les yeux baignés de larmes.

Je ne le blâme pas de réagir comme ça, de faire comme si rien n'existait autour de lui. De se couper de tout. De toutes ces émotions trop fortes, de tous ces souvenirs trop douloureux. Ce n'est pas évident pour Parker. Ce n'est évident pour personne, d'ailleurs.

Je boucle ma ceinture, prête à partir dans un silence des plus étouffants.

Dans le rétroviseur central, je croise mon regard. Hésitant, troublé. Apeuré, surtout. J'arque un sourcil. Apeuré ? Sérieusement... Je ferme les yeux un court instant. Bordel, ce n'est pas moi, ça. Je ne suis pas cette Coleen Lincoln. Trouillarde et passive. Il est hors de question qu'un fils de pute comme Black Mask ne décide de mon avenir, ou de celui de ma famille.

Je détourne le regard de mon reflet et écrase mon pied sur l'accélérateur pour démarrer.

J'ignore ce que ce Gary Joyce de mon cul connaît sur moi ou sur mes frères, mais j'espère qu'il a bien préparé son coup, parce que s'il y a une chose qu'on sait faire, nous, les Lincoln, c'est transformer une vulgaire étincelle en un putain d'incendie !

Il est presque neuf heures du soir lorsque l'on rentre enfin chez nous.

Debbie et Sabrina sont avec Jack, occupées à ranger la cuisine. À l'odeur qui flotte dans l'appartement, je dirais qu'ils ont mangé un gratin dauphinois avec une bonne viande grillée. Bien saignante, j'imagine. Cette simple image me soulève le cœur. Je déglutis avec difficulté en fermant la porte derrière moi.

Parker, lui, part pleine balle s'isoler dans notre chambre, son casque de musique toujours vissé sur ses oreilles, son pas résonnant fortement sur le

sol. Il ne prend même pas la peine de répondre aux gars qui lui demandent comment s'est passé l'aller-retour chez sa mère.

Mon homme n'a pas prononcé un seul mot depuis que l'on a quitté Hillsboro.

Quand la porte claque, je m'avachis sur le canapé, à côté de Jodie qui se met à siffler nerveusement.

— Il a l'air vraiment vénère, marmonne-t-elle en touchant ses créoles d'un geste agité. C'était si horrible que ça ? Enfin je veux dire, ça s'est mal passé ? Avec sa mère ?

— Non, au contraire, murmuré-je, vide d'énergie.

Je n'ai même pas pris le temps d'enlever ma veste ou de retirer mes chaussures.

— Tout s'est bien passé. San n'a même pas pleuré. Rien. Vraiment, c'était... idéal, ajouté-je, la gorge serrée.

Voyant que je ne suis pas dans mon assiette, mon petit frère vient s'asseoir près de moi. Il enroule son bras autour de mes épaules, et je me retrouve à lui faire un câlin comme si j'avais huit ans et lui seize. C'est étrange mais, là, tout de suite, je me revois à cet âge si jeune, contre Gaylord, lorsqu'il me consolait.

— Je suis certain qu'elle va vivre sa meilleure vie chez la mère de Parker, me rassure Gabe en embrassant le sommet de ma tête. Crois-moi. T'as pas à t'en faire, Coleen.

— C'est pas pour ma fille que je m'inquiète.

C'est pour nous, ai-je envie d'ajouter sans y parvenir. Mon regard, lui, s'échappe vers le couloir qui distribue les chambres à coucher.

— Je suis contente que tu sois là, dis-je à la place, en souriant à mon petit frère.

Jack arrive, me tendant une tasse de thé. Tout en tournant sa cuillère dans sa propre infusion, il me demande comment se sent Parker.

Je hausse les épaules tandis que Stan attrape une chaise pour s'asseoir dessus, à l'envers, croisant les bras sur le rebord en bois. Dennis, lui, s'installe à côté de Sabrina, sur ma droite. Elle pose amicalement sa main sur mon genou.

— Parker n'a pas lâché un mot depuis qu'on a quitté l'Oregon, dis-je en soufflant mécaniquement sur mon thé pour le refroidir. Il m'en veut d'avoir pris la décision de laisser San chez sa mère. Mais... c'est mieux ainsi. Il sait que j'ai raison.

— C'est pas évident pour lui, commente Dennis en soupirant.

Il s'étire contre le dossier du canapé, passant avec nervosité sa main dans ses boucles blondes.

— Sinon, tout va bien ? demandé-je à Gabe en arquant un sourcil. Des nouvelles de l'autre abruti ?

— Tu veux parler de qui ? Connor ou... Black Mask ?

— Connor, marmonné-je. Je ne peux pas insulter notre frère de fils de pute sans insulter maman, je te rappelle !

— Ouais, donc... bah...

La voix hésitante de Gabe et ses grands yeux bruns qui se troublent me font hausser le deuxième sourcil. J'inspire bruyamment par le nez, me redressant sur le canapé lorsque je réalise que tout le monde retient son souffle. Je lance un regard vers Debbie, occupée à vérifier sa manucure, la mâchoire plus que serrée.

— Qu'est-ce qu'il a encore foutu, bordel ? questionné-je en un grognement sourd.

— Tu savais que sa copine était enceinte ?

QUOI ?!

— T'es pas sérieux ? lâché-je, bouche bée. Mavis ? Enceinte ?

Gabe hoche la tête.

— Putain, soupiré-je.

Je ne vois pas ce que je pourrais dire d'autre. Je n'ai pas la tête à ça. Mais alors, vraiment pas.

Mon regard quitte le visage rond et les cheveux bouclés de mon petit frère pour se reporter vers le couloir, là où mon homme doit user sa corde à sauter jusqu'à la corde justement.

— Attends qu'Oméga revienne... me dit Stan en suivant mes yeux. Lui, il te comprendra.

— Il a raison, confirme Jodie en se tournant à son tour vers le couloir. Oméga comprend toujours mieux que Parker. En général.

Je détourne la tête. Ce soir, je m'en fous d'Oméga. Je m'en fous de Connor, de Mavis, de... de leur bébé.

Ce soir, pour moi, il n'y a que Parker qui compte.

1. Mon dieu ! [↩](#)

2. Louisa, Jordan, venez mettre la table, s'il vous plaît. Dépêchez-vous. [↩](#)

3. MAMAN, VIENS VOIR !↵
4. Attends qu'on en discute avec ton père. Tu vas voir ce que tu vas voir.↵
5. Quel menteur !↵
6. Crétin.↵
7. Pas du tout !↵

OceanofPDF.com

Chapitre 29

Debbie

Illinois, Chicago.

Mes talons claquant lourdement sur le parquet, j'entre dans la cuisine. Je suis crevée, mes cauchemars n'ont pas cessé de me réveiller.

Avec un soupir, je tire sur ma jupe de tailleur, d'un joli bleu pastel, avant de chausser mes escarpins zébrés.

— Cassey, mange tes céréales et dépêche-toi, chéri. On part dans dix minutes, le préviens-je en me redressant pour remonter mes cheveux en un chignon haut.

— Ouais, ouais...

— Je n'ai pas envie que tu sois en retard ! insisté-je.

Je me sers un café quand la porte d'entrée claque. Jack arrive dans la cuisine, les bras chargés de légumes et fruits en tout genre alors qu'il est tout juste huit heures du matin. Je rattrape une grappe de tomates qui semble avoir des envies suicidaires. Dans ma hâte, j'en écrase une et me retrouve avec son jus plein mon pull beige. Fait chier... Journée de merde qui commence ! Mon horoscope l'avait prédit.

« À cause de l'opposition astrale entre le Soleil et Neptune, vous risquez de rencontrer quelques problèmes de communication aussi bien au travail que dans votre vie privée. »

Magnifique !

— Merde, désolé pour ton pull, lâche Jack, les yeux exorbités tandis que ma mâchoire se décroche du reste de mon visage.

— C'est pas grave, le rassuré-je en tournant les talons afin d'aller me changer rapidement.

Je retire ce satané pull, enfile un cache-cœur rosé par-dessus mon chemisier blanc, puis reviens dans la cuisine, là où Cassey est toujours obnubilé par la télé. Énervée, j'attrape la télécommande et j'éteins cette maudite télévision.

— Non, mais t'es sérieuse ?!

— Pardon ?! relevé-je, un sourcil arqué, les traits déformés par la colère.

Il se pince les lèvres malgré son regard noir. Il ne me répond pas – heureusement pour lui, d'ailleurs – cependant son petit soupir vaut bien toutes les contestations de la Terre. Il part chercher son sac à dos et sa veste en jeans, puis revient dans la cuisine, les pieds traînants, au moment où Parker, Gabe et Stan rentrent de leur session de jogging ultra matinale.

Les trois ont le tee-shirt trempé, les tempes mouillées, le souffle court et les joues rouges. Parker reste quand même celui qui a la plus fière allure, comme si les vingt kilomètres qu'il venait de courir en à peine une heure et demie ressemblaient à une balade dominicale autour du lac.

— T'as une de ces têtes, minus, relève Parker en retirant ses baskets avant de récupérer son cocktail multivitaminé dans le frigo. Qu'est-ce qu'il se passe ? C'est ta mère qui te fait suer ?

— C'est rien, lâche Cassey en me lançant un regard en coin.

Je lève les yeux au ciel et bois une gorgée de mon café. Stan vient m'embrasser sur la tempe, non sans un ricanement.

— T'as encore mis une plombe à prendre ton petit déjeuner ? lui demande mon petit ami en se penchant sur le comptoir de la cuisine, les bras croisés sur le plan de travail.

Son tee-shirt noir lui colle à la peau et ses chaussures de sport sont boueuses. Ils ont dû aller courir autour du lac. Sérieusement, je ne sais pas si c'est raisonnable alors qu'un putain de malade veut nous nuire.

Je termine mon café tandis que Gabe ébouriffe les cheveux bouclés de son neveu adoré. Dire que, potentiellement, d'ici quelques mois, il aura un autre neveu ou une nouvelle nièce.

— Laissez-le, vous allez le vexer, ce petit lapin, se moque gentiment son oncle

Cassey lui donne un coup d'épaule dans les côtes ce qui le fait encore plus rire.

— Vous êtes prêts ? intervient Stan en récupérant les clefs sur le meuble.

Comme tous les matins depuis plusieurs jours, il nous conduit à l'école, puis à mon travail. Je sais qu'à un moment, il a été question de me mettre en arrêt maladie et que Cassey loupe la fin d'année scolaire, mais j'ai très vite écarté ces options. Pour le coup, Coleen était d'accord avec moi. On doit continuer à mener nos vies le plus normalement possible. Même si elle a emmené San dans l'Oregon et que deux énormes gorilles s'assurent que Cassey ne s'échappe pas à droite à gauche, que ça soit à l'école, ou à ses cours de boxe. Je préfère que l'on soit étroitement surveillés par les garçons et ceux qu'ils ont embauchés plutôt que de se planquer. Ce n'est pas facile, les nœuds à mes intestins peuvent le certifier, cependant, ça me paraît être le plus judicieux. Ne serait-ce que pour mon fils. Je ne veux pas qu'il se doute de quelque chose. La venue inopinée de Connor chez nous l'a déjà bien assez remué.

— Cassey, t'as tout ce qu'il te faut ? s'enquiert Stan en ouvrant la porte d'entrée.

— Oui, c'est bon.

— Parfait, en route. Je reviens dans une heure, annonce-t-il à Parker quand Coleen sort de la chambre, le teint aussi cerné que moi.

— T'as le temps. Jodie doit regarder mon épaule, de toute façon.

Je fronce les sourcils, surprise.

— T'es blessé ? demandé-je à Parker alors que Coleen adresse un signe de la main à Cassey tout en bâillant.

— Non, j'ai juste une petite gêne en abduction max. C'est tout.

— OK... À ce soir, dis-je à tout le monde avant de quitter l'appartement, mon sac en bandoulière.

Une fois dans la voiture, Stan lance la musique. Il sort du parking lorsque Cassey se racle la gorge :

— Maman, j'ai mon exposé sur le système solaire à rendre pour demain, commence-t-il tandis que je sens les problèmes pointer à l'horizon.

— D'accord... Et ?

— Je l'ai oublié à la maison. Dans ma chambre.

Les lèvres pincées, je me retiens de pousser un juron.

Le soleil effleure déjà le haut des gratte-ciel en cette matinée de juin. Dans la rue, les gens dévalent les escaliers ou déambulent sur les trottoirs, le nez collé à leur téléphone ou bien occupés à textoter sans regarder où ils vont. Ils ont tous l'air si paisibles. Si sereins. Bien que pressés. Je les envie. Presque.

Mon homme s'éclaircit la gorge.

— On t'avait pas dit de prendre toutes tes affaires, Cass' ? demande-t-il.

— Si, mais en vingt minutes, c'était compliqué.

— J'irai le chercher à ma pause déjeuner, c'est pas grave, soufflé-je, une main sur le front.

— Pas question, marmonne Stan en me lançant un regard en coin. On ira ce soir, après ton taff. Tous les deux.

— J'en ai pour cinq minutes, Stan.

— T'en aurais pour cinq secondes, ça serait pareil, Deb'. Je te laisse pas retourner là-bas toute seule et encore moins avec ce...

— *Stan*, l'appelé-je en lui faisant les gros yeux.

— ... ce dégât des eaux, termine-t-il rapidement avant de se concentrer sur la route et les bouchons qui se profilent devant nous. Donc, on ira chercher ton exposé ce soir, Cassey. Fin de la discussion.

Il resserre ses mains sur le volant, à l'image de sa mâchoire qui se crispe sur ses dents.

Dans le rétroviseur, je vois mon fils, assis au milieu de la banquette arrière, la ceinture bien bouclée. Il ne dit rien, regardant par la fenêtre comme si de rien n'était. Pourtant, à sa façon d'agir, de lever la tête, de bouger son petit nez, je comprends qu'il sait que quelque chose ne tourne pas rond. Mais je n'ai aucune idée de comment aborder le sujet avec lui.

Il est presque huit heures du soir quand Stan vient me chercher à l'agence.

J'ai eu une journée si chargée que je n'ai même pas pris le temps de déjeuner ce midi malgré la salade que m'a gentiment ramenée Leslie.

#Je suis devant le hall.

Je relis son message tout en rangeant mes affaires dans mon sac à main.

Au dehors, le soleil continue sa longue et gracieuse descente dans le ciel, effleurant l'horizon de ses magnifiques rayons dorés.

Dans l'ascenseur, j'enfile ma veste de tailleur, puis, une fois arrivée au rez-de-chaussée, je rejoins mon petit ami, calé contre le bureau, vide, des réceptionnistes.

— Tu termines de plus en plus tard, trésor, me fait-il remarquer en posant sur moi un regard énigmatique. Je vais finir par croire que t'as un amant...

— Voici mon amant, lui réponds-je, un sourire au coin des lèvres, en lui montrant mon BlackBerry – oui, je n'ai pas d'iPhone !

— Aïe, j'ai mal à mon ego ! Je pensais que t'étais adepte d'un plus grand gabarit.

Je lève les yeux au ciel alors qu'il m'attrape par les hanches pour me ramener tout contre lui, entre ses jambes.

— T'es bête, je te l'ai déjà dit ? murmuré-je, mes lèvres remuant sensuellement contre les siennes.

— Au moins une fois par jour.

Sa voix n'est qu'un chuchotement. Il m'embrasse doucement, puis avec plus d'ampleur, plus de force, plus de passion aussi, avant de me relâcher prestement, me laissant tout étourdie dans le hall d'entrée désert.

— Viens, m'indique-t-il en m'attrapant par la main. Allons chercher l'exposé de Cass'.

— Tout s'est bien passé avec lui, ce soir ? demandé-je en regagnant le parking où Stan a garé sa voiture.

Le sous-sol, bétonné de bas en haut, dégage un air glacial malgré le mois de juin bien entamé.

— C'est Coleen qui s'en est occupé depuis sa sortie d'école. Elle a appelé sa mère pour l'informer qu'elle s'en chargeait.

— Ouais, acquiescé-je vaguement en pressant le pas.

Stan ouvre le véhicule et nous nous installons à l'avant. Je mets ma ceinture, puis me racle la gorge.

— Comment Parker vit la séparation avec San ?

— Mal, marmonne mon homme en m'adressant un regard en coin. Mais Coleen est là pour... pour aider à le gérer, donc ça va.

— J'espère que toute cette histoire va vite se terminer, lâché-je les yeux fermés, tandis que Stan sort du parking. Et Rudy ? Des nouvelles ?

— Aucune. Personne ne sait où il est. On... on dirait qu'il se planque. C'est vraiment bizarre.

— Qu'il se planque ?

— Ouais, c'est ce que pense Gabe. Que Rudy a fait une telle connerie qu'il se cache parce qu'il a la trouille des représailles.

Je me masse le crâne de mes doigts tendus, défaisant ainsi mon chignon. Mes longs cheveux caramel tombent en cascade sur mes épaules, puis mes seins.

— Tu veux dire une autre que celle d'avoir ramené Black Mask dans l'*Under* ? demandé-je d'une voix glaciale.

— Probablement, oui...

— Super !

Sérieusement, j'en ai ma claque de toutes ces bêtises.

— Eh, ma puce, murmure Stan en glissant sa main droite contre ma nuque, la seconde toujours agrippée sur le volant. Tout va bien se passer. Il ne t'arrivera rien. Je te le promets.

— Tu ne peux pas le garantir.

— Debbie...

— C'est vrai, tu n'en sais rien, bébé. Je préfère que tu me dises que c'est la merde plutôt que tu me serves un mensonge pour me rassurer.

Il s'arrête à un carrefour afin que des enfants en trottinette traversent, puis repart tout en poussant un long soupir.

— Deborah Briant, si je te promets que ça va s'arranger, c'est que c'est le cas, compris ? Sinon, je ne te le dirais pas. Je ne laisserai pas ce mec te faire du mal. Ni à toi, ni à Cassey, ni à quiconque de notre famille, est-ce que c'est clair ?

Son regard est perçant, son visage, fermé. Lorsqu'il se concentre de nouveau sur la route, je peux aisément voir sa mâchoire serrée. Je sais qu'il est en colère. Maintenant, je n'arrive pas à déterminer s'il l'est à cause de toute cette situation ou s'il l'est à cause de moi. De moi et du fait que je ne parviens pas à mettre le moindre mot sur mes sentiments. Honnêtement, de quoi ai-je peur ? De lui en demander trop ? S'il y a bien un homme qui peut encaisser, c'est lui.

Avec un soupir, je pose ma tête contre son épaule au moment où il se gare devant l'allée de la maison.

— Je suis juste inquiète. Rien de plus, soufflé-je alors que sa bouche se fraye un passage dans mes cheveux pour me planter un baiser sur le front.

— C'est normal, on l'est tous, mais je suis là, Deb', et tant que je serai là, il ne t'arrivera rien.

Je me retiens de lui préciser qu'à la fin de l'été, il ne sera plus avec moi, à Chicago. Il voyagera dans tout le pays pendant quatre mois. Si ce n'est plus.

À la place, je quitte la voiture, claquant la portière, avant de m'élancer vers le perron. Derrière moi, le pas de Stan résonne fortement jusqu'à ce qu'il arrive à ma hauteur. Les mains enfoncées dans son jean noir, un sweat à capuche à l'effigie des Chicago Bulls sur le dos, il ne cesse de surveiller les alentours, s'attendant sans doute à voir Black Mask débarquer à l'improviste.

— J'en ai pour deux minutes, précisé-je en sortant mes clefs de mon sac.

Elles effleurent à peine la serrure que Stan me bloque le poignet.

— Je passe en premier, au cas où.

J'ai envie de lui rappeler qu'il n'est pas Kevin Costner et que je ne suis pas Whitney Houston, mais je me retiens de plaisanter. Le sujet est plus que sérieux.

Lorsqu'il ouvre la porte en un grincement qui me fait froid dans le dos, bien qu'avant aujourd'hui ce bruit ne m'ait jamais paru dérangeant, le silence m'interpelle. Un étrange silence. Sans parler de l'obscurité du hall d'entrée.

— T'as pas activé l'alarme ? me demande Stan, surpris.

Je fronce les sourcils.

— Si...

— T'es sûre ?

— Je crois, oui, me défends-je.

— T'as pas reçu de notifications d'intrusion sur ton portable ? s'enquiert-il en *checkant* mon écran de téléphone dès que je le sors de mon sac à main.

— Non, pas du tout. Je... j'ai dû oublier de la mettre, murmuré-je, gênée. Avec la précipitation du départ. De toute façon, c'est toujours le même code. C'est... c'est l'anniversaire de Cassey, à l'envers... ajouté-je en un chuchotement à peine audible, et je ne vois pas comment Black Mask pourrait savoir ça, donc détends-toi. Quoi ?! Me regarde pas comme ça, Stan, je suis sous pression en ce moment.

Sa mâchoire se verrouille davantage. Il pense que je sous-estime la situation, ce qui est entièrement faux. Moi aussi, j'aimerais mettre en sécurité mon fils à 3 000 km de moi, cependant... notre seule famille est ici. Au milieu de toute cette merde.

— Reste là, je vais faire un tour, m'ordonne Stan en m'abandonnant sur le perron.

— OK...

La seconde d'après, il est englouti par l'obscurité de la demeure. En partant, on a cru bon d'éteindre le disjoncteur central. Maintenant, dans la pénombre la plus totale, avec juste les derniers rayons de soleil ou les lumières de nos téléphones pour nous éclairer, ça ne me paraît plus judicieux. J'ai l'impression que cette maison – ma maison – pourrait détenir le rôle principal dans un scénario d'horreur.

Pendant deux minutes, je tourne en rond devant l'entrée, le bas de ma jupe pastel caressant mes cuisses dénudées en l'absence de collant.

— C'est bon, y a personne, m'annonce Stan en descendant l'escalier.

Je lève les yeux au ciel quand il me fait signe de rentrer.

Je claque la porte derrière moi, mon homme continuant de regarder à droite à gauche. J'esquisse alors un sourire.

— Tu sais que t'es carrément excitant en *bodyguard* ? lancé-je en revenant vers lui, mes hanches roulant au rythme de mes pas.

— Je suis excitant dans n'importe quel rôle, bébé, me rappelle-t-il en glissant ses paumes autour de mes reins pour m'enlacer.

— Arrogant et imbu de soi-même, les deux qualités les plus importantes pour un homme, tiens.

— Grrr... toi aussi, t'es excitante quand tu prends ce petit air pète-sec, me susurre-t-il avant de plonger son nez dans mon cou afin de déposer une myriade de baisers le long de ma gorge.

— J'ai pas un petit air pète-sec !

Je me laisse transporter par les doux frissons qu'il déclenche le long de ma colonne. J'ai l'impression, à tort, que nos corps sont privés l'un de l'autre depuis des semaines.

— Si. Complètement, me confirme-t-il en s'invitant sous ma jupe pour m'empoigner les fesses de manière possessive avant de les relâcher. Et je vais me faire un plaisir de le retirer de ton visage, tout à l'heure... une fois que tout le monde sera en train de dormir.

— Obsédé.

— T'aimes bien, arrête.

Je m'écarte de lui, un sourire tout de même sur les lèvres.

— Je vais chercher l'exposé de Cassey, je reviens, indiqué-je, mon pied sur la première marche de l'escalier en bois.

— Tant qu'on y est, je vais récupérer sa trottinette, hein. Parce que je sens le moment où ce gosse va nous la réclamer et qu'on ne l'aura pas sous la main.

— Prends-lui son ballon de basket, aussi. Comme ça, il ira tirer des paniers avec Gabe. Qu'il pratique autre chose que de la boxe. Ça lui fera pas de mal, bien au contraire, marmonné-je en me dépêchant de grimper à l'étage.

Au loin, j'entends la porte de la cave s'ouvrir, puis se refermer derrière Stan.

Dans la chambre de Cassey règne un bazar sans nom. J'inspire profondément, pouce et index pincés sur l'arête de mon nez, puis décide de passer outre cette porcherie. Comment un même de dix ans peut-il autant mettre la pagaille pour faire une valise ? Sérieusement !

Au moins, son exposé, *lui*, est rangé sur son bureau. J'attrape les quelques copies doubles à la volée afin de les fourrer dans mon sac, me promettant de corriger les fautes d'orthographe dès ce soir. Écrire *solère* au lieu de *solaire*, c'est tout bonnement impossible.

Je m'apprête à quitter sa chambre lorsque mon regard est attiré par le cadre photo, posé sur sa table de chevet. Je ne peux m'empêcher de m'en rapprocher. C'est une photographie de Gaylord, Cassey et moi quelques jours après la naissance de notre fils. J'ai l'impression que c'était il y a une éternité. À une époque où j'étais une autre femme. Une gamine de vingt-deux ans qui a dû apprendre à être mère sans avoir connu la sienne. Une gamine de vingt-deux ans qui pensait que l'amour n'avait aucune limite. Une gamine de vingt-deux ans qui s'imaginait être éternelle.

Je repose le cadre, puis quitte la chambre de mon fils. Ça ne sert à rien de ressasser le passé.

Je descends l'escalier, le nez collé à mon portable pour prévenir Coleen que nous ne tarderons pas à rentrer. J'ai à peine posé mon pied sur la dernière marche qu'une porte claque sur ma gauche. Je sursaute, lâchant mon sac à main, son contenu se renversant alors par terre. *Merde !*

Je me penche pour récupérer mes affaires. Dans l'obscurité, je ne vois pas grand-chose. Un de mes crayons continue de rouler sur le parquet

jusqu'à taper un obstacle en un bruit mat. Instinctivement, je jette un œil sur le côté. Mon cœur se serre aussitôt.

Là, en plein milieu de mon salon, à deux mètres de moi, se trouve un homme... Habillé de noir, veste en cuir sur le dos et une capuche sur la tête, je ne discerne que sa silhouette qui se découpe légèrement de la pénombre grâce à la faible lueur du début de soirée qui se propage à travers les vitres.

Mes genoux se mettent à flageoler.

Incapable de détourner mon regard de cette haute et imposante silhouette qui semble m'observer, tapie dans l'ombre, mon cœur bat étrangement. Mes doigts s'engourdissent, mes paumes moitissent. J'ai l'impression qu'aucun de nous deux n'ose esquisser le moindre geste. Comme pris en flagrant délit. Je n'arrive pas à bouger. J'ai la sensation de peser une tonne, qu'au premier faux mouvement, je risque de me retrouver K.O.

Pourtant, lorsque je me redresse, les jambes toujours tremblantes, les cheveux à moitié dans les yeux, je recouvre toute la puissance de mes cordes vocales dès que je vois l'homme avancer d'un pas, la main tendue vers moi.

— STAAAAAAAAAAAAAN !

Dans la cave, je distingue un vrai barouf du diable. L'instant d'après, mon petit ami est à mes côtés, aux aguets, le souffle court.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?!

Son regard se braque immédiatement vers la porte d'entrée, ouverte.

Dans le salon, il n'y a plus aucune trace de l'homme en noir.

Allongée sur le dos, les mains agrippées à la couverture, je tente de trouver le sommeil depuis deux heures déjà.

Dans l'appartement, je ne perçois aucun bruit. Le silence règne en toute puissance.

À ma droite, les draps froids révélant l'absence de Stan me perturbent plus que de raison. Il doit croire que je dors... mais comment le pourrais-je alors qu'un inconnu, que ce Black Mask, s'est introduit chez moi ?! Comment a-t-il réussi, d'ailleurs ?! J'ai moi-même tourné la clef dans la serrure de cette foutue porte. Je ne comprends pas. Puis sa fuite... inexpliquée. Pourquoi n'a-t-il pas bougé en me voyant accroupie et sans

défense, à seulement deux mètres de lui ? Plus j'y pense, plus je me dis qu'il était déjà là, avant notre arrivée. Sinon, on l'aurait forcément entendu rentrer. J'aurais dû regarder si une vitre avait été cassée... dans la précipitation et la peur, je n'y ai même pas songé. Je me mordille les lèvres, l'esprit en ébullition.

Je me redresse dans le lit, puis me passe une main lasse sur le visage. Il est presque une heure du matin. J'attrape mon portable. Pour la première fois depuis des années, je me connecte au site de l'*Underground*, histoire de vérifier que l'info que l'on a eue tout à l'heure est bien véridique... et elle l'est. Dans quelques jours, Oméga devra affronter Black Mask dans la cage. C'est un combat officiel qui comptera pour les sélections de septembre.

Le coach Anderson nous a annoncé la nouvelle à notre retour... après qu'on leur a raconté notre drôle de rencontre. Personne n'a su quoi dire. Je crois que l'on était tous choqués. Choqués aussi de voir que ce taré se balade comme bon lui semble dans la ville et que les *Sharks* ont osé le programmer face à Oméga.

À la suite de cette annonce, Coleen n'en menait pas large. Je pensais qu'elle allait s'effondrer. Malgré son teint pâle et ses grands yeux humides, ma belle-sœur est restée fidèle à elle-même. Guerrière jusqu'au bout, elle s'est simplement levée en disant à son homme qu'il avait « *intérêt à lui régler son compte* ». Rien ne pouvait être plus explicite. À l'instar de ses frères, elle s'est positionnée en mode chasseuse. Terminés l'angoisse, le stress, la peur et l'incompréhension ; à présent, le seul feu qui brûle se trouve en eux.

Moi, j'ai préféré me retirer. À proprement parler, je ne suis pas une Lincoln. Cette flamme ne m'habite pas spécialement, même si on tend à me faire penser le contraire. La seule chose à laquelle j'aspire, c'est la tranquillité. Eux aussi, j'imagine, cependant je garde un côté bien plus passif.

Vêtue d'un simple short rose et d'un débardeur, je sors du lit, enfilant l'une des vestes de sport de Stan. Je quitte la chambre sur la pointe des pieds, prête à ingurgiter un litre de tisane.

Dans le salon, je ne suis pas surprise de trouver Parker, occupé à sauter à la corde. Ce mec est increvable ! Le tee-shirt trempé, la respiration sifflante, il fait des double sauts devant des rediffusions de combats. Ceux de Black Mask, enfin d'Angel Dubh.

Je me racle la gorge pour signaler ma présence tout en plongeant les mains dans mes poches. Mes yeux croisent ceux, gris anthracite, d'Oméga. Il met automatiquement la télé en pause avant de se retourner vers moi, essoufflé comme s'il venait de courir cinquante kilomètres. Il m'adresse un signe de la tête tandis que j'avance de quelques pas vers lui.

— T'arrives pas à dormir ? me demande-t-il avant d'avalier la moitié de sa bouteille d'Apurna.

Le regard usant le parquet, je secoue la tête, puis la relève vers Oméga.

— Où est Stan ?

— En bas. À courir sur un tapis, j'imagine.

— OK...

Je m'apprête à tourner les talons lorsque mon prénom résonne avec gravité dans la pièce. Je lance un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Oui ?

— J'aimerais faire quelque chose pour toi, me dit-il en croisant ses bras aussi épais que des troncs d'arbres sur son torse. Comment puis-je t'aider ?

J'esquisse un sourire triste.

— Je pense que ta femme a été assez explicite, Oméga... Empêche-le de nous faire du mal, murmuré-je en montrant la télé d'un mouvement de tête, là où ce connard de Black Mask est figé dans son élan pour balancer son crochet dans la mâchoire de son rival.

Aujourd'hui encore, je me demande pourquoi il porte un masque. Pourquoi n'a-t-on jamais vu son visage ? Jodie pense qu'il est hautement reconnaissable et qu'il ne veut pas que l'on découvre son identité. Jack a proposé un fils de sénateur ou de gouverneur, cependant personne ne trouve cela cohérent.

— Tu sais que je peux le battre, non ? gronde Oméga, les yeux soudainement noirs.

— J'aime à le croire, oui. Mais ça n'implique pas pour autant que... que ça ne fait pas peur. Surtout à Coleen.

— Elle est forte, elle s'en remettra, lâche Oméga en récupérant sa corde à sauter, puis la télécommande. Et je vais fumer ce fils de pute, de toute façon. Y aura pas de pitié dans la cage.

— T'es un mec bien, Parker, lui rappelé-je.

À la télé, le combat reprend. Comme c'était à prévoir, Black Mask balance un tel crochet que son adversaire se retrouve étalé sur le sol.

— Je ne suis pas Parker.

La voix grave d'Oméga me sort de mes pensées.

— Je sais, dis-je doucement. Je voulais quand même te le remémorer.

Cette fois-ci, je tourne vraiment les talons et quitte l'appartement, direction la salle de sport au rez-de-chaussée. Je marche tel un automate, j'ai l'impression d'être anesthésiée. Hermétique à tout. Je ne ressens plus rien. Du moins, jusqu'à ce que j'aperçoive Stan... et non, ça n'a rien à voir avec le fait qu'il soit torse nu, occupé à cogner dans un sac de frappe. C'est autre chose. Un sentiment. Une émotion. La sensation d'être... complète. Comme si le puzzle que j'étais avait enfin retrouvé sa pièce manquante.

Ma silhouette se reflète dans les grandes baies vitrées, toutes teintées. Mon corps semble baigné des lueurs pâles de Chicago. J'avance de quelques pas, entre les tapis de course et rameurs en tout genre. Lorsque Stan prend conscience que je suis derrière lui. Il s'arrête aussitôt de frapper contre son *punching-ball*, suspendu au plafond par des anses métalliques, puis se retourne vers moi. Ses pommettes sont rouges, son souffle court, et ses tempes, mouillées d'effort. Quelques gouttes de sueur perlent entre ses pectoraux, bien dessinés, pour slalomer sur les quelques marches d'escalier qui habillent son abdomen.

La salle de sport est, elle aussi, plongée dans la pénombre cependant, ici, je n'ai pas peur. Au contraire.

— Tout va bien, ma puce ? me demande Stan en tendant sa main vers mon visage pour glisser une mèche de cheveux derrière mon oreille.

J'acquiesce, puis attrape sa main dans la mienne, remontant mes doigts le long de son bras, recouvert de sueur. Ça en dégoûterait plus d'une, mais pas moi. J'aime sa transpiration. En particulier quand il est nu contre moi.

— Qu'est-ce que tu fais debout à cette heure ? Qu'est-ce qu'il y a ?

À l'intérieur de mon ventre, quelques étincelles me rappellent que je ne suis plus anesthésiée. Du moins plus depuis que je suis ici, face à ses grands yeux sombres, à sa mâchoire diamantée ou à sa barbe vieille de quelques jours.

Je me force à me mettre sur pause. Complètement. Entièrement.

La seconde d'après, j'enroule mes bras autour de son cou et l'embrasse avec désespoir, nouant mes mains à ses cheveux, tout aussi trempés que le reste de son torse.

Ses mains, bandées de ses protections de boxe, s'invitent sous mon débardeur pour me caresser entre les reins. Le tissu rêche de ses bandages érafle ma peau sans me faire mal. Bien au contraire. Ça m'attise.

J'ondule contre lui d'une manière si explicite qu'il ne peut ignorer le désir que je ressens.

Sa bouche répond avec démesure à mon baiser. Loin de lui demander d'arrêter, j'accentue notre étreinte en sautant dans ses bras. Stan a déjà enroulé ses mains autour de ma taille, les glissant sous mes fesses pour me porter tout contre lui. Il est toujours comme ça... câblé sur mes envies, mes attentes. Mes désirs, aussi. Et ce n'est pas qu'une question de sexe. Pourtant, je ne m'en rends compte que maintenant alors que sa bouche se fraye un chemin de la mienne à la base de ma gorge. Il me dévore en une multitude de baisers, tous plus intenses les uns que les autres.

Je m'agrippe à ses cheveux, plutôt courts sur les côtés, quand il me relâche sur le bord du ring d'entraînement. L'instant d'après, je suis de nouveau contre Stan, ma bouche suspendue à la sienne, mes jambes enroulées autour de ses hanches.

Il parvient à nous glisser tous les deux sous les cordages, tandis que je reprends mes ondulations contre son corps qui me recouvre partiellement.

— J'ai envie de toi, Stan, susurré-je, mes lèvres frôlant les siennes. Tellement...

— Putain. Moi aussi, trésor.

Sa voix est grave, éraillée. Ses mains se faufilent sous mon débardeur là où il débusque mes seins pour les sortir de leur prison de coton. Il se penche sur mon buste, sa langue venant s'enrouler avec ivresse autour de mes tétons. Il me lèche la poitrine, mon corps s'arc-boutant de plaisir en même temps que ses assauts. Mes soupirs laissent place à ses grognements. Le dos creusé, je le supplie de continuer. Je tire nerveusement sur mes cheveux, à mesure que mon corps s'échauffe contre le sien et s'enduit d'une pellicule de sueur. Ma peau paraît brûlante au contact de la sienne.

Les paumes contre son torse, je presse mes paumes sur ses muscles lorsque Stan m'embrasse, sa jambe droite, puis la gauche, s'invitant entre mes cuisses. Je resserre ces dernières contre ses hanches. Au-dessus de ma tête, sa main supporte tout son poids, mettant ainsi, comme à chaque fois que nous sommes dans cette position du missionnaire, une certaine distance entre nos deux corps. Distance qui m'est primordiale pour ne pas me remémorer quelques souvenirs cauchemardesques. Cependant cette nuit, tout est différent.

— Viens contre moi, murmuré-je à son oreille. S'il te plaît.

Ma demande le stoppe un instant dans son élan. Son cœur qui choque sa poitrine se répercute dans la mienne. Mes tétons frottent inlassablement sa peau chaude et transpirante quand j'accentue ma prise autour de sa nuque, le ramenant tout contre moi.

Comme s'il avait peur de me blesser, Stan me laisse le guider, une main contre ma hanche, l'autre toujours au-dessus de ma tête pour ne pas m'écraser. Sauf que ce poids, je le veux. Je le veux *vraiment*.

Sous lui, je me tortille pour baisser son short d'entraînement, roulant le tissu en élasthanne sous mes doigts impatients. Je repousse son vêtement sur ses épaisses cuisses musclées, griffant au passage sa peau recouverte d'une fine pilosité brune qui me donne encore plus envie de me frotter à lui, ce que je m'empresse de faire. Avec surprise, je réalise que je n'ai même plus mon short sur moi. Celui-ci gît à l'autre bout du ring.

Mon regard croise le sien, amusé, malgré le brouillard de désir qui assombrit ses prunelles grises.

— Quoi ? Je suis un mec réactif.

— Je vois ça, Birmingham, souris-je.

Je pose mes paumes de part et d'autre de son visage, contre ses joues rugueuses, puis l'attire contre moi, unissant nos bouches. Nos souffles, chauds, haletants, suaves, ne font plus qu'un aussi. Je m'abandonne contre lui. Sa main droite quitte ma hanche pour m'ôter ma veste, puis tirer sur mon débardeur. Sous la pression, l'une de mes bretelles rend l'âme. Je me retrouve avec mon haut de pyjama roulé en boule sous ma poitrine, ce que semble apprécier mon homme, encore plus quand je resserre mes bras autour de lui, accentuant davantage mon pseudo-décolleté. Mes seins nus l'attirent tel un véritable aimant. Il m'embrasse le droit, puis le gauche, avant de descendre sur mon sternum du bout de la langue, jusqu'à mon nombril. Je geins d'impatience au moment où, entre mes cuisses, il me gratifie de son baiser le plus intime.

J'abats ma main au niveau de sa nuque, le pressant davantage à moi, là où sa langue me lèche consciencieusement entre mes replis. Avec un soupir d'exaltation, je me laisse faire, écartant prestement les cuisses comme une véritable invitation à me combler.

Stan glisse ses paumes sous mes fesses afin de conduire mon bassin au plus près de sa bouche. Il m'embrasse le clitoris avant de le mordiller lentement, de quoi me déclencher quelques soubresauts, surtout lorsque sa langue me lape de bas en haut.

La voix rauque, je le supplie en vain, désireuse d'atteindre le septième ciel.

À bout de souffle, je tire sur ses cheveux, plus longs sur le dessus, pour le ramener auprès de moi.

Son torse glisse sur mon corps telle une voiture en aquaplaning. Je retrouve notre position initiale : lui sur moi, moi enroulée autour de lui.

Nos bouches de nouveau rivées l'une à l'autre, je passe sur son épaule, longeant son bras pour poser ma paume sur son poignet, supportant une partie de son poids. Je fais pression dessus pour ramener sa main contre ma hanche, et ainsi abattre son dernier appui.

— Viens encore plus près, susurré-je, mes lèvres frôlant son lobe d'oreille, de quoi recouvrir sa peau d'un doux mais terrible frisson.

— T'es sûre ?

Je lève la tête vers Stan, mon regard ombragé se perdant dans le sien, qui l'est tout autant. Ses tempes sont toujours trempées de sueur. Sa poitrine pousse sur mon sternum à chacune de ses inspirations, calquées parfaitement sur les miennes.

Je savoure cet instant si unique, nous qui n'avons encore jamais partagé une telle intimité, une telle fusion, au lit.

J'acquiesce d'un signe de tête, la bouche entrouverte d'extase.

— J'ai l'air de ne pas savoir ce que je veux ? m'enquiers-je, un brin espiègle, tandis que mon bassin reprend ses ondulations contre le sien, au point d'aspirer sa queue entre mes lèvres humides, débordantes d'amour.

— Non...

— Alors, serre-moi contre toi, Stan. Fais-moi tout oublier.

Ma supplication a l'effet escompté. En une poignée de secondes, son regard s'enflamme comme rarement. C'est comme si j'avais allumé l'interrupteur. Un interrupteur trop longtemps éteint.

Ses grandes mains reviennent m'empoigner les fesses au moment où, sans le moindre effort, il me pénètre avec une certaine douceur, teintée tout de même d'empressement. J'esquisse un sourire. Ma joue posée contre la sienne, je suis son rythme, lent, profond, d'une sensualité déconcertante. Le bruit de succion de nos deux corps arrimés l'un à l'autre me donne le tournis. J'ai chaud, je suis brûlante. Brûlante d'amour pour cet homme, pour mon homme.

— Stan, gémis-je d'une voix lascive.

— Plus fort ?

— Mmh... oui...

Il augmente la cadence, transformant nos mouvements alanguis en une étreinte passionnelle. Son bassin claquant contre le mien, il me prend avec davantage de puissance, de force. Entre ses bras, je suis de la pure guimauve. Je fonds sous ses assauts. Le tempo de ses à-coups se superpose au rythme de son cœur qui bat avec intensité.

Je ne suis pas la seule à lâcher prise, à vouloir tout oublier. Le cadeau que je m'offre en abattant toutes mes barrières pour ce moment si intense devient son propre cadeau... *Je* suis son cadeau, et maintenant, je n'ai qu'une envie : qu'il me déballe afin d'en profiter pleinement.

— Putain, Debbie... t'es si douce, grogne Stan, essoufflé, sa bouche rivée à mon cou, ses mains toujours cramponnées à mes hanches pour se donner de l'élan. Bordel, bébé, je t'aime à un point, si tu savais !

J'hoquette de plaisir, acquiesçant une nouvelle fois alors que mes paumes se retrouvent à leur tour sur ses fesses si musclées que cela m'arrache un premier spasme.

Lorsque je relève la tête et que je croise le regard brumeux de Stan, cette étincelle au fond de ses yeux que je rêve de voir éternellement, ma dernière barrière s'effondre.

— Moi aussi, Stan, je t'aime... je t'aime tellement.

À mon plus grand désarroi, la bombe que je viens de lâcher l'immobilise.

— Non, ne t'arrête pas ! grondé-je en lui donnant un coup de talon à l'arrière de sa cuisse. Continue ! S'il te plaît...

— Redis-le... murmure-t-il, presque désespéré. J'ai besoin de l'entendre. Je t'en supplie.

Besoin de l'entendre... Ses mots résonnent douloureusement dans mon crâne. Gaylord n'avait jamais *besoin de l'entendre*, parce que je lui disais tout le temps. Pour n'importe quoi, à n'importe quel moment. Stan... l'homme qui m'a fait renaître de mes cendres n'a jamais eu la chance de connaître l'intérieur de mon cœur. Lui, qui l'a pourtant reconstruit de fond en comble.

Je le repousse avec la plus grande délicatesse pour qu'il ne s'imaginer pas un quelconque rejet de ma part. Dans ses yeux, la peur qui inonde ses prunelles m'inflige une nouvelle douleur.

Aujourd'hui, je réalise à quel point je me suis montrée injuste. Égoïste, aussi. À quel point cet homme – mon homme – est d'une patience quasi

divine.

Je l'assieds sur le sol du ring, le dos contre l'un des quatre poteaux, puis grimpe sur lui à califourchon, mes fesses, entièrement nues, reposant sur ses muscles robustes, barrées de son short roulé en boule. Sous mes seins, mon débardeur pend lamentablement, retenu à présent par une simple bretelle.

Je glisse mes deux mains dans ses cheveux, l'ongle de mes pouces venant griffer ses pommettes, comme pour l'obliger à me regarder droit dans les yeux. Sa bouche entrouverte et ses lèvres pulpeuses m'attirent à lui. Néanmoins, je me contiens.

— Regarde-moi, mon amour, murmuré-je alors que son regard s'ancre enfin dans le mien. Je t'aime... Je t'aime vraiment, Stanley Birmingham. J'ai un problème avec l'*Underground* et ton job, c'est vrai, mais ça n'enlève rien à mes sentiments à ton égard. Crois-moi, insisté-je, le cœur battant plus que de raison. Quand... quand je suis avec toi, j'oublie tout. Et ça, ça ne m'était encore jamais arrivé, avoué-je.

Ma respiration s'emballe, mes oreilles sifflent tellement que j'ai l'impression de devenir sourde. Pourtant, les grandes mains de Stan qui remontent le long de mes côtes, me caressant sensuellement les flancs, puis les reins m'évitent de prendre le large.

— Avec personne, ajouté-je.

Je ne suis pas stupide. On peut me dire ce que l'on veut, je sais que Stan a essayé de surpasser Gaylord dans mon esprit et dans mon cœur. Et je ne pensais pas dire ça un jour, mais... il a réussi.

— Pas même avec lui ? ose-t-il me demander.

Sa voix, si basse, semble sur le point de se rompre.

— Non. Pas même avec lui.

Stan se mordille la lèvre inférieure. Une fine gouttelette de sueur se forme au niveau de son sourcil droit avant de couler le long de sa pommette donnant l'illusion qu'il s'agit d'une larme. Je me focalise dessus, ce qui me culpabilise davantage.

— Tu sais depuis combien de temps j'attends que tu me dises ça, Debbie ? Que tu me dises que tu m'aimes ? Que tu me dises que... que je te suffis ?

— Depuis trop longtemps, chuchoté-je, honteuse.

— C'est vrai, mais l'attente en valait carrément la peine, me rassure Stan en attrapant mon menton entre son pouce et son index pour me relever la tête.

— Tu trouves ?

— Oh oui ! confirme-t-il, avec cet éclat de malice dans le regard que j'aime tant. J'ai eu le droit à un « mon amour » et deux « je t'aime » dans la même phrase, j'ai rempli ma mission.

J'esquisse un sourire alors qu'il honore ma bouche d'un long et tendre baiser. Nos souffles s'emmêlent une nouvelle fois. Suave, profonde, sensuelle. Je ne peux en espérer plus. Enfin si...

— OK... hum... on peut reprendre, là ? demandé-je, taquine en appuyant mon entrejambe sur sa queue, toujours au garde-à-vous. Parce que je crois que je vais exploser.

— Et moi donc, bébé. J'ai les couilles chargées à bloc !

Je ris aux éclats, avec cette impression d'être une plume toute légère, que l'on manœuvre sans la moindre difficulté.

Stan me redresse sur ses genoux afin de lui permettre de se frayer un passage entre mes cuisses. Dès qu'il me pénètre avec puissance, ma tête se relâche vers l'arrière. Les paumes rivées à mes hanches, il abat avec force mon bassin contre le sien. Mes mains, elles, prennent appui sur son épaule droite et sur les cordages du ring pour m'aider à maintenir la position. J'ai les jambes qui flageolent, le cœur au bord de l'implosion, sans parler de toute l'électricité qui irradie entre mes reins.

Évidemment, avec toutes ces émotions, nous ne tenons pas longtemps. Je suis la première à jouir, très vite suivie par Stan. L'extase touche un tel paroxysme que ses dents se plantent dans ma chair, m'arrachant une grimace ainsi qu'un gémissement de plaisir. La seconde d'après, nous nous écroulons tous les deux sur le ring, K.O.

Malgré la fatigue qui s'installe dans chaque recoin de mon corps, je parviens à me hisser sur un coude afin de me tourner vers Stan. La main au cœur de son torse, il la recouvre de sa paume avant de me caresser doucement les cheveux, décollant certaines de mes mèches de mon buste, trempé de sueur, lui aussi.

Ses doigts vagabondent sur mes seins, frôlant mes tétons, plus que sensibles. Son regard quitte mon visage pour se perdre sur les courbes de mon corps en même temps que j'escalade ses clavicules, puis ses épaules, là où, du bout de mes doigts, les dents enfoncées dans ma lèvre inférieure, je touche le haut de son tatouage, ses fameuses antennes de raie manta qui effleurent ses trapèzes.

— Tu ne m’as jamais dit pourquoi tu avais choisi la raie manta, murmuré-je.

— Je l’ai fait en Polynésie. C’est le premier vrai voyage que je me suis payé quand j’ai commencé à bosser pour Oméga. C’est un animal qui représente la liberté, la sagesse et l’humilité.

— Tout toi, dis donc, réponds-je, amusée.

— Tu ne me trouves pas sage et humble ?

— Si, confirmé-je. Je sais que tu préfères rester dans l’ombre... garder ta force secrète. Sinon, tu serais *fighter*, toi aussi. Pas *partner*.

— La lumière ne m’intéresse pas, me murmure-t-il. Je suis bien dans l’ombre. On y décèle bien plus de nuances.

— C’est sans doute vrai. Même si on a tous besoin de lumière. Au moins pour se repérer et ne pas se perdre.

Sa main longue ma taille, remonte jusqu’à mon épaule, puis termine sa course sur ma joue. Son pouce, rugueux, effleure mon visage, de ma pommette à mes lèvres. Je peux presque sentir son cœur battre à travers la tension qui émane de sa paume.

— Tu es cette lumière, Deb’. Tu es *ma* lumière dans l’obscurité.

Les joues rouges, je baisse les yeux, ne parvenant pas à soutenir son regard amoureux plus longtemps. Non pas que je doute de ses mots, je sais qu’il les pense. C’est juste que j’ai du mal à croire que je puisse servir de lampe humaine à quelqu’un. Même à lui.

— Je voudrais adopter Cassey, Debbie...

Je relève brutalement la tête, les yeux écarquillés.

— Quoi ?! m’exclamé-je, affolée. T’es pas sérieux ?!

— Si, je suis très sérieux, me répond Stan d’un air plus que calme.

Dans ses pupilles, toute trace d’amusement a disparu. Ses traits sont détendus, son visage, réfléchi.

— Je me suis déjà renseigné, poursuit-il en s’humectant les lèvres. C’est long, galère, mais je suis motivé. Si... si tu es OK et si... si Cassey en a envie, bien sûr.

Je suis bouche bée. Je dois ressembler à un poisson hors de l’eau. Je... je ne sais même pas quoi dire tellement sa demande est... inattendue.

— Ça... ça veut dire que... que tu resterais ici, à Chicago ? murmuré-je, les sourcils froncés, l’esprit à la ramasse.

— Non... ça veut surtout dire que je t’emmènerais – que je vous emmènerais – à New York.

— À New York ? répété-je, encore plus abasourdie.

— Oui.

Je me redresse pour m'asseoir, les bras entourant mes genoux, repliés sur ma poitrine. Dos à Stan, son regard alourdit mes omoplates. Sa main caresse alors ma colonne vertébrale.

— Je... je sais pas quoi dire. Je... je ne m'attendais pas à ça, chuchoté-je, perdue, en l'observant par-dessus mon épaule.

Il y a cinq minutes, on faisait l'amour, on parlait de son tatouage et là, il m'annonce qu'il veut devenir le père adoptif de Cassey. C'est juste du délire !

— Je me doute, m'avoue Stan en raffermissant sa prise au creux de ma taille.

Il dépose ses lèvres sur mon épaule avant de faire de même sur ma bouche. C'est un baiser léger, presque furtif.

— C'est pour ça que je n'attends aucune réponse de ta part ce soir. Ni demain ni après-demain. Je... je veux juste que tu y réfléchisses et qu'on en rediscute cet été, quand... quand tout ce bordel sera terminé et que ce chien de Black Mask ne sera plus un problème.

Dans ma poitrine, c'est toujours la cacophonie. Et je ne parle même pas de ce qu'il se déroule dans ma tête. Est-ce que Stan se rappelle que Cassey est le fils de Connor ? Cette idée ne me quitte plus, pourtant, je ne pipe pas un mot.

— D'accord... réponds-je, encore un peu perdue. Je... je vais y réfléchir.

Visiblement, ni lui ni moi ne sommes prêts à débattre sur le sujet. Il m'a fait part de son désir ; à présent, je dois penser à ce que *moi* je veux. Est-ce que je souhaite qu'il devienne le père de Cassey ? Honnêtement, je ne sais pas. J'ai trop peur de tout ce que cela pourrait impliquer.

— Sérieux... je te dis pas à quel point je vais être déconcentré quand il faudra revenir sur ce satané ring pour entraîner Parker, lance soudainement Stan en soupirant. Il y a des chances que je loupe quelques contres.

— Y a des chances, oui, approuvé-je, un petit sourire aux lèvres malgré mes oreilles qui bourdonnent toujours.

Je reporte mon attention sur le ring, réalisant que c'est la première fois que je baise entre ces quatre putains de poteaux.

Assise à mon bureau, je fais craquer ma nuque entre mes doigts, usés de taper à l'ordinateur en cet fin d'après-midi.

Devant moi, les dossiers s'accumulent.

Je n'ai plus les yeux en face des trous. Entre l'intrusion chez moi, il y a quelques jours, les combats d'Oméga ce week-end dans l'*Under*, son prochain duel avec ce connard de Black Mask, puis Stan et sa demande, je... je suis toute retournée. Je n'ai rien avalé de la journée. La seule chose qui me rassure, c'est que demain matin, Cassey part pour une semaine à son stage de boxe. Là-bas, au moins, je sais qu'il sera en sécurité. Et je pourrai enfin arrêter de mentir à mon fils. Depuis qu'il a terminé son année scolaire, vendredi dernier, je me sens encore plus stressée.

Le téléphone de mon bureau sonne. Je décroche, écoutant attentivement les ordres de ma direction. Je prends quelques notes, griffonnant sur mon agenda avec un simple crayon à papier. Lorsque je raccroche, seulement deux minutes après, je constate qu'un nouveau dossier s'est ajouté à ma pile, déjà bancale.

— Eh, qui m'a déposé cette pochette ? lancé-je en me levant de ma chaise pour sortir dans le couloir, jetant un regard à droite et à gauche dans l'open space.

Afin d'appuyer mes paroles, je leur montre la pochette en question, de couleur rouge sang.

— *Pas moi, désolée.*

— *Aucune idée.*

— *Non, je ne sais pas.*

— Super, marmonné-je, en lançant le document sur mon bureau.

Les lèvres pincées, je me presse l'arête du nez du bout de mes doigts tremblants. Je commence vraiment à être fatiguée. Et moins patiente.

— Je crois que c'est le coursier qui vous l'a déposée, madame Briant. Ça vient de l'accueil, m'indique une petite stagiaire en s'arrêtant devant ma porte, grande ouverte.

J'acquiesce de la tête, la remercie gentiment quand elle me tend un grand café noir ainsi qu'une quinzaine de photocopies.

Je m'assieds à mon bureau après avoir ingéré deux gorgées de ce breuvage à peine buvable et fort excitant. Avant de m'occuper de cette montagne de papperasse et d'envoyer un mail à Everton au sujet du rachat d'une société dans le Maine, je m'attache les cheveux, puis attrape de

nouveau mon café. J'ouvre ce foutu dossier pour voir de quoi il s'agit. J'espère que ce n'est pas encore la comptabilité qui me demande le bilan du trimestre dernier. Je suis aux RH, pas à la direction des finances. Merde, à la fin.

« *Vous mettez de l'ordre dans votre esprit, mais aussi dans vos dossiers.* »

— Super, mon horoscope du jour, marmonné-je en me le rappelant.

Je suis sur le point de vérifier l'heure de mon *call* avec Everton lorsque je lâche un son étranglé. Mes mains se crispent tellement que je renverse mon café sur ma jupe beige. Cependant, je n'ai pas le temps de m'en préoccuper. Ni de la tache, ni de ma peau brûlée, ni de la boisson qui coule sur la moquette de mon bureau.

Là, dans la pochette, il y a des photos maculées de rouge. De sang, pour être exacte. Des photos où figure une seule personne. Connor.

— *Debbie, tout va bien ? Je t'ai entendue crier.*

Je sursaute, toujours assise sur ma chaise, puis, par réflexe, colle les photographies sur mon ventre avant d'acquiescer de la tête, un sourire tremblotant plaqué sur ma bouche.

— Oui, réponds-je à ma collègue, debout dans l'embrasure de la porte. Merci, je... je me suis fait peur. J'ai cru que j'avais fermé un fichier sans le sauvegarder.

— OK, me lance-t-elle en m'accordant un regard étrange.

J'attends qu'elle parte avant de décoller les clichés, tachant l'ensemble de mon chemisier et de mon pull.

Les mains tremblantes, les yeux écarquillés, j'étale les documents sur mon bureau afin de tous les examiner. Les photos sont récentes, aucun doute là-dessus. On voit Connor dans la rue, devant la boutique de Rudy, en face de chez moi aussi... avec moi, même. Quand il est venu pour « prendre de mes nouvelles ». Avant que tout ce bordel n'éclate au grand jour.

Sur chacune des images, est annoté un énorme rond à plusieurs cercles. D'un rouge sang, dégoulinant, qui me rappelle les cibles sur les stands de tir.

Bordel de merde ! Pourquoi je reçois ça, moi ?

Je tourne la pochette dans tous les sens sans rien trouver. Il y a juste mon nom...

Deborah Briant.

Avec la même écriture que le premier courrier que j'ai reçu chez moi.

Ma gorge se serre. Ma vision se trouble. J'ai l'impression d'avoir la tête plongée sous l'eau. J'ai chaud, froid. Je ne me sens vraiment pas bien. Mes mains continuent de trembler.

Sans comprendre pourquoi, je m'accroche à mon téléphone, essayant par tous les moyens de joindre Connor.

— Allez... s'il te plaît.

Je n'en reviens pas de me retrouver à supplier ce connard de répondre. Je pourrais le laisser avec Black Mask sur le dos, mais je ne suis pas comme ça, même si, oui, j'ai déjà souhaité sa mort plus d'une fois.

Ça sonne toujours dans le vide.

— Putain, allez !

Soudain, j'entends que ça décroche.

— Connor, je...

— *Indispo. Me laissez pas de message, j'en ai rien à foutre. Ciao !*

Je me retrouve sur son répondeur. Putain... même sur messagerie ce mec est un connard.

— Connor, c'est Debbie. Rappelle-moi, c'est urgent !

Je raccroche avant de me lever précipitamment et d'attraper mon sac. Je quitte mon bureau sans perdre une seconde de plus. J'ignore les appels qui résonnent derrière moi. Pleine balle, je me dirige vers la cage d'escalier, direction le parking, essayant vainement de prévenir quelqu'un.

Je réessaie de contacter Connor. Toujours rien. J'appelle Coleen. En moins de cinq secondes, ma belle-sœur décroche.

— Coleen, c'est moi. Je crois que Connor est en danger !

Chapitre 30

Debbie

*Dix ans plus tôt...
Novembre 2009.*

Je vérifie le chauffage une énième fois. Malheureusement, les radiateurs sont toujours aussi tièdes. Il fait à peine dix-huit degrés dans cette baraque. Je sais qu'un bébé ne doit pas dormir dans un endroit trop chaud, mais là, c'est vraiment limite.

Je resserre mon gilet autour de moi, puis me natte les cheveux à la va-vite avant de monter à l'étage afin d'aller voir Cassey dans sa chambre. Enfin... dans la pièce bourrée de cartons où son berceau trône en plein milieu de ce qui est censé être un « bureau ». Réaménager cette partie de la maison figure en priorité sur ma liste. J'aimerais bien installer mon fils dans la plus grande pièce, au fond du couloir, cependant celle-ci est un vrai frigo pour le moment.

En attendant, Cassey est dans sa turbulette en dépit de ses quarante degrés de fièvre. Le médecin qui l'a reçu en consultation cet après-midi m'a conseillée de le laisser en couche afin que la fièvre baisse, néanmoins avec une température ambiante aussi basse, je... je ne sais pas si c'est une bonne idée. Mon instinct maternel m'a soufflé de le mettre quand même dans une gigoteuse.

Je passe ma main sur son minuscule front. Malgré l'antipyrétique, il est brûlant. Sa respiration est grésillante et ses joues sont rouges. Je déteste le

voir malade, grippé à mort. C'est l'horreur, d'autant plus que c'est la première fois. Je me demande où il a pu attraper un tel virus, putain.

Cassey s'agite doucement, ses bouclettes cuivrées venant chatouiller mes doigts. Je lui embrasse le bout du nez, puis branche le babyphone avant de redescendre dans le salon.

Dans l'escalier, je jette un œil à mon portable. Toujours aucune nouvelle de Gaylord. Je lui ai laissé au moins trois messages au sujet de Cassey. Il abuse de ne pas me rappeler !

Quand j'arrive dans la cuisine, je suis encore plus dépitée. Il y a des cartons partout, la totalité des modules est sous plastique, démontée et éparpillée à droite et à gauche. On nous a livré les meubles il y a deux semaines... et j'attends toujours que Gaylord s'en occupe.

Je me masse la nuque, agacée, avant de commencer à déballer quelques cartons, le récepteur du babyphone posé en équilibre sur le micro-ondes.

En une heure, je range seulement l'équivalent de deux placards. Entre mes allers-retours dans la chambre de Cassey pour ses quintes de toux et m'assurer qu'il respire bien, je n'ai pas eu le temps d'avancer davantage.

Je m'apprête à ordonner toutes les poêles et les casseroles dans un tiroir lorsque la porte d'entrée s'ouvre enfin. L'instant d'après, la voix rauque de Gaylord résonne dans le hall.

Je sors de la cuisine, tombant nez à nez avec mon homme et deux de ses partners.

— Salut, Debbie.

— Hello.

Je leur adresse un rapide signe de la tête tandis que Gaylord lâche son sac de sport au pied du porte-manteau, ses deux compères allant se vautrer sur les canapés avant d'allumer la télé. Pour monter la cuisine, y a jamais personne par contre pour installer les enceintes de la chaîne hifi et l'écran plasma, y a des volontaires.

— Il est dix-huit heures, pourquoi t'es pas prête ? me demande Gaylord, amusé, en m'attrapant par la taille

Il m'attire contre lui afin de me voler un baiser. Il sent bon le cèdre et l'eucalyptus.

Sur son visage, son œil droit est encore tuméfié de ses combats de la veille, sans parler de son hématome qui s'étire sur sa pommette. Il a vraiment une sale tronche. Pourtant, il reste beau comme un dieu. À mon grand désespoir.

— T'as pas eu mes messages ? soupiré-je en lui indiquant de me suivre à l'étage.

— Non, pourquoi ? Y a un problème ? s'enquiert-il, inquiet avant de passer sa tête dans le salon. Je reviens, les mecs.

Il me rejoint ensuite dans l'escalier, son pas emboîtant le mien.

— Je me suis entraîné tout l'après-midi, j'avais pas mon portable, désolé. Où est Cassey ?

Je me retourne brusquement afin de lui faire face, ancrant mon regard noir dans le sien.

— Je suis fatiguée, Gaylord, d'accord ? Fatiguée d'être sur tous les fronts ! m'énervé-je. Fatiguée d'être mère, étudiante, femme de fighter, kiné, infirmière, bricoleuse, cuisinière, femme de ménage, belle-sœur, belle-fille. Fatiguée de devoir tout assumer seule, tu comprends, ça ? Je ne suis pas Wonder Woman. Je vais craquer...

— Debbie, amorce-t-il avant de s'arrêter face à mes yeux, toujours aussi noirs.

— Je t'ai dit hier, avant l'Under, que Cassey commençait à être malade et que j'avais un rendez-vous avec le médecin, tu te souviens ?

— Euh... ouais.

— D'accord, donc tu étais au courant et tu n'as pas jugé bon de m'appeler pour savoir comment allait ton fils ?

Il garde le silence. Pas parce qu'il en a rien à foutre, mais parce qu'il n'y a rien à répondre. Je connais Gaylord... il m'aime et il aime Cassey plus que tout, cependant il aime aussi le free-fight plus que tout.

— Qu'est-ce que le médecin a dit ? me demande-t-il d'une voix tendue.

— Qu'il avait sûrement une bonne bronchiolite. Il m'a donné des trucs visant à faire baisser la fièvre et l'aider à respirer un peu mieux.

— À respirer un peu mieux ? C'est quoi ce bordel ?! s'exclame Gaylord avant de me contourner, fonçant pleine balle dans la chambre où Cassey dort toujours dans son berceau, entouré de son doudou, un petit lion tout doux.

Il se penche au-dessus de son lit, caresse à son tour la tête de son fils, puis pose sa grande main sur son abdomen, écoutant attentivement sa respiration.

— Le virus encombre ses poumons, mais tout va bien pour le moment, le rassuré-je avec douceur face à son inquiétude apparente. Viens... ne le réveille pas, il a besoin de repos.

Je tire sur son bras pour le sortir de cette chambre avant d'aller nous enfermer dans la nôtre, là où le matelas est toujours posé à même le sol, nos quatre ou cinq valises ouvertes sur de vieilles commodes en bois qui mériteraient un bon coup de ponçage et de peinture.

— Je suis désolé, Debbie. Tu as raison, j'aurais dû t'appeler, m'avoue Gaylord alors que je referme la porte derrière nous.

Frottant nerveusement mes paumes, moites, sur mon jean, je lui lance un petit regard en coin.

Debout face à moi, habillé d'un bas de survêtement et d'un simple sweat écarlate, sa couleur de fighter, il croise ses bras sur son torse avant de les décroiser aussitôt, glissant sa main dans ses boucles cuivrées afin de les ébouriffer.

— J'oublie parfois que... que c'est vrai, tu n'es pas Wonder Woman, même si je le pense, commence-t-il avec un soupir. Tu es capable de tout faire, Debbie, vraiment. Je te vois tout gérer d'une main de maître et ça m'impressionne, sérieux.

— Je m'en fous que tu sois impressionné, Gaylord, je... c'est pas ce que je te demande. Je veux juste ne pas être toute seule, chuchoté-je, la gorge serrée. Regarde, ça fait quinze jours que tu aurais dû monter la cuisine, et oui, je sais, c'étaient les sélections, le coupé-je en le voyant ouvrir la bouche. T'as toujours une bonne excuse, et... et je ne veux pas passer au second plan, ni que Cassey soit relégué après le fight. D'accord ?

— Dis pas ça ! s'énerve-t-il brusquement en réduisant la distance entre lui et moi. Vous êtes ma priorité, et tu le sais très bien.

— Non, je ne le sais plus.

— Bébé, s'il te plaît... ne dis pas ça.

— Je me demande ce que je dois faire pour que tu ouvres les yeux, Gaylord, murmuré-je. On est... au bord du gouffre.

— OK, bon, ça suffit ! me coupe-t-il, les traits figés.

Ses mains m'attrapent par les épaules. Il est tellement proche de moi que son nez frôle le mien. Je suis obligée de loucher afin de garder le contact avec ses grandes prunelles vertes.

— T'es sous-pression, là, et tu dis de la merde. Tu ne sais même pas ce que tu racontes, bébé, et je peux le comprendre. J'ai... j'ai merdé, oui. Je te promets que je vais me rattraper. Ce soir, j'ai seulement trois combats, je me magne de les gagner et je reviens tout de suite après. D'accord ?

Je ne réponds pas. Je m'en fous de ses affrontements.

J'ai besoin de mon homme, pas d'un putain de titre de champion.

— D'accord ? insiste-t-il, la mine suppliante, les mains tremblantes.

Je m'humecte les lèvres, puis acquiesce.

— Je t'aime, Gaylord, murmuré-je. Je t'aime plus que n'importe qui d'autre, mais maintenant, on est plus seuls au monde. On a Cassey. On a un enfant... et on se doit, en tant que parents, d'être présents, de choisir la meilleure solution pour lui, pour son avenir. T'es pas d'accord ?

— Si, bien sûr que si...

— Alors, grandis un peu, chéri. On a plus le choix. Et dès demain, tu as intérêt à me monter cette putain de cuisine, ordonné-je en me dégageant de ses bras.

Je lui jette un rapide coup d'œil par-dessus mon épaule, puis quitte la chambre pour aller dire à ses deux connards de potes de baisser le son de la télé. Manquerait plus qu'ils réveillent Cassey, tiens. Là, j'aurais gagné le jackpot !

CHAPITRE 31

CONNOR

De nos jours...

Assis dans ma bagnole, je fais le guet tel un connard depuis plus de trois heures.

J'ai mal au dos, à la nuque et au cul tant ce 4x4 de mes couilles est inconfortable, mais je n'ai pas le choix.

Ça fait des jours que je cours après Rudy et que cette enflure parvient à m'éviter. Il se planque à l'instar d'un sale rat dans son trou ! Malheureusement pour lui, je connais ses petites habitudes et comme tous les lundis, il récupère sa tune chez *Boxing Academy*. Que l'on soit en juillet, qu'il ait amené Black Mask dans l'*Under*, ou que je le cherche partout, ne changera rien à sa cupidité. Hormis une balle dans le crâne de ce vieux roublard, je ne vois pas ce qui pourrait l'arrêter.

Je suis occupé à jouer à une course de voitures sur mon téléphone lorsque Brets, à ma droite, me file un coup de coude entre les côtes.

— Quoi ?! aboyé-je en relevant la tête.

— Il arrive, m'indique-t-il en me montrant un énorme Hummer noir, aux vitres teintées, qui s'immobilise à l'arrière de la boutique, là où nous sommes garés depuis un moment.

— Vous êtes sûrs que c'est lui ? demande Rico, installé derrière, en se penchant entre nos deux sièges.

Je jette un regard dans le rétro central. Cet imbécile a mangé tellement de frites qu'il a encore de la sauce BBQ au coin des lèvres.

— Mec, respecte-toi et arrête de bouffer comme un goret, bordel ! sifflé-je avant de reporter mon attention sur ce qu'il se passe à une trentaine de mètres de nous.

Le fameux Hummer se gare prestement sur une place de livraison, puis Rudy en descend. Il se hâte vers la porte de service. Habillé d'un jean délavé et d'une chemise, on ne penserait pas que ce vieillard de soixante piges a un compte en banque rivalisant avec celui d'une star hollywoodienne.

— On fait quoi, maintenant ? demande Rico en s'essuyant le coin de la bouche d'un revers de main. On le défonce ?

J'arque un sourcil.

— T'as vraiment de la merde à la place du cerveau, toi ! lancé-je, dépité.

Exaspéré d'être le seul avec assez de jugeote pour mener à bien un projet, je les abandonne dans la bagnole. Le vent qui se lève me fouette les joues. Je traverse la route à l'image d'une flèche, manquant de me faire renverser par une moto. J'adresse un doigt d'honneur à ce connard de motard et m'engouffre dans l'arrière-cour. D'un simple coup de pied, je défonce la porte, m'introduisant ainsi dans la réserve.

La pièce est plutôt vaste malgré un plafond plutôt bas. Je slalome entre de multiples étagères remplies de matos de boxe, puis quitte cette réserve afin de m'inviter dans le bureau de Rudy.

J'ouvre la porte sans même toquer au préalable. Rien à foutre !

Comme c'était à prévoir, ce connard sursaute sur son siège, une paire de lunettes vissée sur son nez, ses mains suspendues au-dessus d'une douzaine de liasses de billets. Toutes de grosses coupures. Entre 50 et 100 \$.

Je referme la porte derrière moi avant de m'y adosser, croisant mes bras sur mon tee-shirt noir.

— Connor, commence Rudy d'une voix hautaine. Que me vaut l'honneur de ta visite ? J'ai cru comprendre que tu me cherchais.

— Miguel Johnson... ça te parle ? lancé-je, un sourcil arqué.

Le tressaillement de sa lèvre supérieure sans parler du dilatement de ses pupilles me suffisent largement comme réponse. Je me décolle de la porte, avançant droit vers le bureau. J'attrape l'une des chaises qui traînent contre le mur, la retourne pour m'y asseoir à l'envers, les bras croisés sur le

dossier. Rudy m'épie tel un aigle face à sa proie. *Domage pour toi, Ducon, j'ai rien d'une petite souris flippée !*

— Ce nom me dit vaguement quelque chose, oui, commence-t-il en posant ses lunettes sur la plus haute pile de billets de 100 \$. C'est un flic, non ?

Il se fout de ma gueule, en plus.

J'esquisse un sourire. Glacial. Le feu a beau être mon élément, là, je me sens davantage iceberg qu'incendie. Je m'éclaircis la gorge, avant de rapprocher la chaise du bureau. Le raclement des pieds sur le vieux parquet est la seule chose que l'on entend dans ce bureau aux murs blancs, remplis de photographies de boxeurs, éclairé par une petite lucarne ronde, de l'autre côté de la pièce.

— Ouais, c'est un flic. C'est même celui que t'as payé il y a dix ans pour récupérer les affaires personnelles de mon frère. Dont son téléphone portable, précisé-je d'un ton étrangement calme. Tu sais, celui qui sert à ME MENACER, MOI, MA GONZESSE ET LE RESTE DE MA FAMILLE ! hurlé-je. À COMMENCER PAR DEBBIE ET MA PETITE SŒUR ! DONC, ÉPARGNE-MOI TON AIR SURPRIS, CONNARD ! C'EST CLAIR ?!

Cette fois-ci, je suis hors de moi. J'en ai marre que l'on se foute de ma gueule, non-stop, depuis plus d'un mois. Faut que ça cesse. Très vite !

Face à moi, Rudy n'a toujours pas cillé. Malgré mon regard de tueur, mes narines dilatées et mes mains crispées sur son bureau, il ne paraît pas étonné de me voir dans cet état. Pourtant, dans ses prunelles bleu pâle, ça tourne à vive allure. À tel point que ça me donnerait presque le tournis.

— Très bien, je vais te raconter la vérité, rétorque Rudy en récupérant toutes ses liasses de billets avec calme afin de les ranger dans sa mallette en cuir. En revanche, je te préviens, tu ne vas pas aimer.

— Dis toujours.

Mon cœur pulse dans mes tempes. Je suis furieux. Contre tout le monde, mais surtout contre lui.

— Quand Gaylord nous a quittés, je... je pensais avoir tout perdu. J'avais des dettes, alors... histoire de faire patienter certains *bookmakers*, j'ai vendu ses effets personnels.

Je fronce les sourcils. C'est quoi ce délire, encore ?

— Tu les as vendus ? répété-je, peu certain de croire en ces putains de bobards.

— Oui. Sur un site spécial. Je savais que les enchères grimperaient étant donné qu'on parlait des affaires du Lord Rouge et... ç'a été le cas. J'ai touché un bon petit pactole.

— T'as *vendu* les affaires de mon frangin ?!

— Black Mask a acheté le téléphone portable, me précise-t-il, tandis que mon visage passe par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ce n'est que du *business*, Connor. J'ignorais *qui* il était à l'époque. Je ne le savais même pas au moment où j'ai accepté de devenir son coach. Il me l'a caché... tout comme il m'a caché que c'était lui qui s'amusait à vous foutre la pression.

— Mais tu l'as découvert, terminé-je, un sourcil arqué. Et tu le laisses aller dans la cage, samedi soir, face à Oméga...

— Ce n'est que du *business*, je te le redis, me lâche-t-il avant de remettre ses lunettes sur son nez. J'ai pigé qui était l'acheteur de ce téléphone quand *tu* es venu m'en parler, le mois dernier. Je me moque de vos petites affaires. J'ai parié gros sur la défaite d'Oméga. Angel Dubh est mon seul espoir de ne pas tout perdre, tu comprends ça ? Les soucis des Lincoln, je m'en tamponne le cul.

Malgré la froideur et la netteté de ses mots, je constate que ses mains tremblent légèrement. Il évite mon regard, tel un gamin pris en pleine bêtise. Eh bien, Rudy, quelle est cette fameuse bêtise ? Que me dissimules-tu, exactement ?

— Si tu t'en tamponnais vraiment le cul, Rudy, tu ne serais pas autant sur la défensive, précisé-je en me levant de ma chaise. Tu n'aurais pas passé ces derniers jours à te planquer comme un rat ! Tu me caches autre chose... et je te jure que je vais le découvrir.

Sans perdre une seconde de plus, je tourne les talons, prêt à quitter son bureau lorsque sa voix s'élève avec gravité dans la pièce :

— Connor ?

Je me retourne, le défiant de mon regard sombre.

— Je ne sais pas ce que Gabe, Coleen ou toi cherchez, commence-t-il avec prudence, néanmoins laisse-moi te donner un petit conseil d'ami... en souvenir de mon affection pour ta famille.

J'arque un sourcil, mauvais.

— Je t'écoute ?

— Vous n'allez pas aimer ce que vous allez déterrer. Crois-moi.

— Et qu'est-ce qu'on va déterrer, d'après toi, hein ?

— Une merde colossale.

— Une ? Non... rectifié-je, en sortant une clope pour me l'allumer. Plutôt, *ta* merde colossale. Et c'est pour ça que tu veux pas qu'on creuse. Je sais pas ce que t'as trafiqué il y a dix ans, Rudy, mais je te jure qu'on va trouver. Tu nous connais mieux que personne. On lâchera rien. Surtout si ça concerne le mec qui a buté notre frère !

Sur ce, je claque la porte derrière moi, puis quitte l'arrière-boutique de *Boxing Academy*. Certes, je n'ai pas toutes les réponses à mes questions, cependant j'ai découvert au moins une chose. Le téléphone de Gaylord est bel et bien entre les mains de ce fils de pute de Black Mask.

Dans la salle de sport que j'ai aménagée dans les sous-sols de l'*Octogone*, je boxe depuis plus de deux heures. Depuis que j'ai raccroché avec Gabe et Coleen après leur avoir dit que j'avais enfin mis la main sur ce putain de portable. Qui sait quelles autres choses sa mémoire contient... Maintenant que j'ai cette info, je vais tourner la situation à mon avantage. La ligne téléphonique prépayée de mon frère doit être encore activée, sinon, je ne vois pas comment il aurait pu récupérer ses photos, ou même l'adresse de Debbie. À moins qu'il ait gardé tout cela depuis plus de dix ans ? On va voir ça...

Il est hors de question que je le laisse continuer à nous prendre en chasse. Ou que ce connard d'Adams lui règle son compte dans la cage. Puis quoi encore ? Mes couilles sur un plateau ? *Je* suis un Lincoln. Pas lui.

Je balance un crochet dans l'un des *punching-balls* suspendus au plafond, mon esprit focalisé sur le SMS que j'ai envoyé sur le portable de Gaylord. Mon « *faut qu'on parle !* » a au moins eu le mérite de me faire comprendre que la ligne est toujours viable. La petite icône « lu » est là pour me le prouver. *J'en étais sûr !*

Ce seul message suffit à attirer son attention. D'autant plus que je lui ai précisé que je savais que le téléphone de mon frère était en sa possession. Je pars du principe que ce bâtard ne pourra pas s'empêcher de jubiler.

Je retire mes gants, épuisé. Mentalement, en tout cas. Parce que physiquement, j'ai une patate du tonnerre. Je fourmille de partout. C'est encore pire lorsque je m'imagine face à Black Mask.

En récupérant ma serviette d'entraînement pour m'essuyer le visage et le torse, je jette un coup d'œil à mon téléphone. Toujours aucun retour. Les

seuls messages que j'ai reçus proviennent de Mavis. Cette idiote m'envoie une photo de son bide toutes les heures. J'en peux plus. Le mouflard ne fait même pas la taille d'une orange ! Qu'est-ce qu'elle veut ?! Que je m'extasie sur ça ?! Sérieux, elle est enceinte de trois mois ! Pas huit. C'est à peine si son tour de taille a pris deux centimètres.

Je me frotte la nuque avec exaspération et enfile un tee-shirt.

Je m'apprête à quitter la salle de sport afin de rentrer à l'hôtel quand mon téléphone vibre. C'est un SMS.

#De quoi veux-tu parler ?

BINGO !

J'esquisse un sourire. Parfait. Maintenant, j'ai vraiment toute son attention.

Je me pose sur l'un des bancs en métal pour répondre.

#Qu'est-ce que tu nous veux ? écris-je, le cœur comprimé.

J'en ai ras le cul de ne pas savoir. J'exige des réponses. *Tout de suite.* Je ne suis pas Coleen, qui s'obstine à penser que rien n'est grave, mais qui envoie tout de même sa fille à l'autre bout du pays, ou Gabe, qui se demande encore si on doit en parler à nos parents. Putain, on a une photo de notre mère tenant une mitraillette à vingt ans et la seule chose à laquelle ces deux abrutis songent, c'est au cancer du daron.

La réponse arrive en quelques secondes.

#Tu le sais... Je suis certain que ta sœur te l'a dit.

Je sors une cigarette et me l'allume, les neurones en pleine effervescence. Mis à part qu'il voulait se venger, je crois qu'elle ne m'a rien raconté d'autre. Visiblement, ça a un rapport avec nos parents. Je me demande juste lequel.

Je tire longuement sur ma clope avant de recracher la fumée par le nez. J'écris à toute vitesse.

#Je ne suis pas Coleen ! C'est quoi ton lien avec nous ? Avec mes parents ?

#Je ne peux pas te l'expliquer. Trop compliqué.

J'écrase ma cigarette à même le sol. Sans déconner...

#Mais je peux te montrer...

Son nouveau message me prend de court. Me montrer *quoi* ?!

#Qu'est-ce que tu veux me montrer ?!

Je me sors une deuxième clope. Puis une troisième.
En quinze minutes, je ne reçois aucune réponse. Je le relance.

#?

#???

#Mec... t'as intérêt à me répondre, bordel !

N'ayant pas de retour, je l'appelle. *Tu vas décrocher, enculé de ta mère !*
— *Le numéro demandé n'est plus attribué...* perçois-je à l'autre bout du fil.

— C'est quoi ce délire ?! lâché-je, surpris, en regardant mon écran.
Comment ça le numéro n'est plus attribué ?!

Je tente une nouvelle fois un SMS, mais celui-ci ne s'envoie pas. Le point d'exclamation qui m'annonce une erreur m'indique bien que ce fils de pute a dû mettre le téléphone de mon frère hors service, sûrement en brisant la carte SIM. *Putain...* Énervé, je tape de toutes mes forces dans la porte. MERDE !

Je sors de la salle de sport pour remonter dans mon bureau.

Il est à peine vingt-et-une heures. En ce lundi soir, l'endroit est désert. Ça tombe bien, je ne suis pas d'humeur à ce que l'on m'emmerde ce soir. Je veux que l'on me foute la paix !

Quand j'arrive à l'étage, j'ai toujours le nez collé à mon téléphone. Je m'excite comme un connard avec mes messages bien que je sache que Black Mask ne les recevra pas. Je suis tellement sur les nerfs d'avoir ce

sentiment d'être la proie et non le chasseur que je ne parviens pas à redescendre. J'ai juste envie d'éclater la gueule de quelqu'un !

Je traverse le couloir, long et sombre. J'ai besoin d'un petit combat. Même du *street-fight*, je m'en branle. Il me faut un *punching-ball*. Vivant.

— Vince ! appelé-je à voix haute.

Je relève la tête de mon écran, persuadé de voir ce connard me regarder avec ses yeux vides. Ce mec, tu colles ta tronche à la sienne, c'est l'océan que t'entend !

— VINCE ! hurlé-je, réalisant que je suis seul dans le couloir.

Il est passé où ce trou de balle ? Il est censé surveiller mon bureau. Histoire qu'aucun merdeux ne s'y aventure en mon absence.

Alors que je regarde autour de moi, les lumières des néons clignotant étrangement au-dessus de ma tête, mon téléphone sonne. C'est Debbie.

Je rejette l'appel. Pour elle non plus, je ne suis pas d'humeur.

— Vince ?! Bordel, t'es...

La fin de ma phrase reste en suspens.

Ma gorge se serre quand j'arrive devant mon bureau, dont la porte entrouverte laisse dépasser une paire de jambes et des baskets blanches, recouvertes de sang. Putain de merde...

Aux aguets, je sens mon cœur s'accélérer. L'adrénaline monte en flèche le long de ma colonne vertébrale. D'une main tremblante, j'ouvre un peu plus la porte, découvrant le corps de Vince gisant par terre, inerte, les yeux grand ouverts fixant le plafond. *Putain de merde !*

Sa poitrine est maculée de sang, son visage, moucheté de toute part. Sur le sol, de grandes coulées d'hémoglobines glissent jusqu'à mes pompes.

Putain.

De.

Merde.

— *Tu veux toujours que je te montre ?*

BORDEL !

Je sursaute comme un taré, avant de me retourner face à une silhouette assise à mon bureau, dans mon fauteuil. Tapi dans la pénombre, la capuche de son sweat dissimulant son visage, je comprends tout de suite qu'il s'agit de Black Mask.

— Dix ans après, t'as toujours la même gueule, Connor, me dit-il d'une voix cassée.

Dans ma poitrine, mon cœur bat si fort qu'il choque mon sternum.

— Je t’aurais bien répondu la même chose, *Gary*, insisté-je, mais j’ai jamais vu ta tronche d’enculé... répliqué-je avec froideur. Qu’est-ce qu’elles ont tes pommettes ? De l’acnée purulente ? Une cicatrice à la Frankenstein ?! Ou t’as simplement une gueule à la Chucky ?!

Le bas de son visage, éclairé d’un minuscule rayon de lumière provenant d’une des fenêtres, s’étire en un sourire léger.

Le reflet métallique qui inonde ma rétine attire mon attention sur ce qu’il tient dans sa main droite...

— Mec... t’es sérieux, là ?! lancé-je, secoué d’un rire nerveux. Tu me menaces ?!

— J’ai la main posée sur un flingue, et je te tiens en joue... J’appelle plus ça une « menace », connard. J’appelle ça une exécution.

— Si tu crois que j’ai la trouille, sifflé-je.

Dans ma poche, mon portable sonne une nouvelle fois.

— Non, je sais que t’as pas la trouille, me répond ce fils de pute, tout sourire. Tu seras pas comme l’autre tocard, me précise-t-il en parcourant le cadavre de Vince.

Malgré moi, je suis son regard avant de revenir vers lui.

— Je ne te vois pas me supplier... T’es pas fait comme ça. On n’est pas faits comme ça.

— *On ?* Comment ça, « *on* » ?! demandé-je, la respiration sifflante.

Mon pouls bat si fort que ma vision s’illumine de milliers de petits points noirs. *Bordel de merde...*

— Je t’ai dit que j’allais te montrer... non ?

Je n’ai pas le temps d’esquisser le moindre mouvement que Black Mask se redresse. D’un geste souple, il retire enfin sa capuche, me dévoilant son visage pour la toute première fois.

J’ai l’impression que ma mâchoire va se décrocher.

— Putain... c’est quoi ce délire ?! murmuré-je, sous le choc. C’est... impossible...

— Je t’ai dit que ça serait trop long à expliquer. *Slán, Connor*¹.

L’instant d’après, la détonation que j’entends dans tout le bureau bousille mes oreilles. Puis, vient le noir. Juste le noir. Et une douleur tellement intense à la poitrine que je ne peux plus respirer.

1. Adieu, Connor.[←](#)

OceanofPDF.com

Chapitre 32

Coleen

Le vent dans les cheveux, les premiers rayons du soleil chauffant mes pommettes déjà bien rouges, j'allonge mes foulées pour tenir la cadence de Parker et Stan qui courent juste devant moi. Les écouteurs enfoncés dans mes oreilles, je me coupe volontairement du monde extérieur, de leur discussion, de tout ce qui pourrait m'amener davantage au bord du gouffre. Sur ma droite, Dennis court avec son casque, tandis que Gabe, à ma gauche, accélère pour se mettre à la hauteur des gars. Silencieux, la capuche rabattue sur sa tête, il semble, lui aussi, perdu dans ses pensées.

Nous galopons tous les cinq sur la jetée du lac depuis plus d'une heure.

Après notre nuit mouvementée à rechercher Connor dans tout Chicago, une sortie en plein air ne peut que nous faire du bien. Dans l'appartement, je tournais tel un lion en cage et la culpabilité rongait Gabe, même s'il n'est en rien responsable.

Hier soir, quand Debbie m'a appelée pour me dire que Connor était en danger, je n'ai pas attendu une minute supplémentaire. Nous avons sillonné tous ses QG dans la ville. De son domicile à son hôtel, en passant par la salle de boxe qu'il a l'habitude de fréquenter, ses bars préférés, ce putain de sous-sol infâme où il s'envoie en l'air avec des immigrées de l'Europe de l'Est. Aucune trace de lui. Nous avons même poussé jusqu'à l'*Octogone*, mais impossible d'y rentrer, le bâtiment était fermé de l'extérieur. Son équipe ainsi que Mavis semblent avoir, eux aussi, déserté Chicago.

Les genoux douloureux et le souffle court, je ne montre pourtant aucune faiblesse. J'accélère un peu pour ne pas me laisser distancer par les quatre mastodontes qui m'accompagnent.

De temps à autre, Parker s'assure que je suis toujours là. Je capte son inquiétude à chaque fois. J'aimerais lui garantir que je vais bien, mais ce serait mentir. Je me fais à l'idée que d'ici trois jours, mon homme se trouvera sur le ring face à ce fils de pute de Black Mask. À côté de ça, ses combats d'il y a deux ans face au Constrictor me paraissent être de la rigolade. Je connais Connor. En revanche, ce Gary Joyce, j'ignore tout de lui. J'ai appris, de la plus douloureuse des manières, qu'il est capable de tout. Reste à savoir de quoi est également capable Oméga lorsqu'il est dos au mur. La dure vérité à avaler, c'est que je pense Oméga prêt à *tout*, lui aussi. Ce qui m'inquiète le plus, c'est que je n'aurais peut-être pas la force de le retenir dans sa folie. Ni la volonté.

Les vingt kilomètres sont passés à la vitesse de l'éclair. Nous sommes enfin de retour à la résidence, en sueur, les joues rouges, et les fringues collées à la peau. Entassés dans l'ascenseur, j'ai envie d'éclater mon poing dans le baffle d'où émane cette putain de musique classique.

— J'en peux plus de ce son, marmonné-je.

— M'en parle pas. Je suis à deux doigts de défoncer l'enceinte, lance mon petit frère en un grognement sourd.

J'esquisse un sourire. Je ne suis pas la seule à être sur les nerfs.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ? demande Dennis du bout des lèvres, en ôtant sa casquette pour ébouriffer ses boucles blondes. Au sujet de Connor.

— J'en sais rien, murmuré-je.

— Tu devrais appeler tes parents, bébé, me conseille Parker.

Les bras croisés sur son torse, son regard bifurque de mon visage aux boutons d'étages qui s'illuminent les uns après les autres.

— Tu penses que Connor les aurait contactés ?

— Pas lui, non, lâche Parker, mais... s'il lui était arrivé un truc, peut-être que...

Pas besoin qu'il finisse sa phrase. Je sais ce qu'il insinue.

— Tu crois que s'il était mort, la morgue aurait averti nos parents ? termine Gabe à sa place.

Le regard de mon petit frère se voile. Parker hausse vaguement les épaules.

— Peut-être...

— Ils nous auraient appelés, murmuré-je. Si ça se trouve, tout va bien, et il est juste... occupé à cuver quelque part.

— Ça serait trop beau pour être vrai, intervient Stan d'une voix morne. On devrait faire le tour des morgues... ou du moins des hôpitaux. On pourrait vérifier avec Sabrina.

J'ai la gorge nouée. Je me la racle difficilement avant d'acquiescer. Ça ne ressemble pas à mon frère de ne plus donner de signe de vie.

— Faudrait joindre Mavis, propose Gabe. Et peut-être s'entretenir avec Rudy...

— Pourquoi ?

— Il l'a vu hier matin.

— Tu crois qu'il est de mèche avec Black Mask ? demandé-je, un sourcil arqué.

— J'en sais rien, lâche Gabe en fermant les yeux une demi-seconde. On a besoin de réponse. Perso, je ne veux pas terminer comme Connor. Ou Gaylord...

Mon cœur se serre davantage.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent enfin sur le quinzième étage.

Stan sort la clef de sa poche, s'engouffre le premier dans l'appartement, Dennis et Gabe sur ses talons. Parker, lui, glisse son bras autour de mes épaules pour me ramener contre lui. Sa bouche se fraye un chemin dans mes cheveux, attachés en demi-queue. Je pose ma joue contre son pectoral et ferme les yeux, me laissant bercer par son odeur rassurante de cardamome mêlée au baume du tigre, tandis que les battements de son cœur se répercutent jusque dans ma propre poitrine.

— Je suis certain qu'il va bien, tente de me réconforter Parker. Ton frère est un cafard, Coleen... et les cafards survivent à la bombe nucléaire.

Malgré la situation, j'esquisse un sourire. S'il est autant inquiet, c'est pour moi. Juste pour moi.

— Ouais...

Je me décolle de lui, passant ma main sur sa joue rugueuse, habillée de sa barbe vieille de plusieurs jours.

— Je t'aime, Parker.

— Je t'aime aussi, ma sublime, me répond-il en se penchant vers moi pour m'embrasser.

Ses lèvres ont le goût salé de sa transpiration. J'adore ça. Suppliante, j'ouvre la bouche, toujours à la recherche de davantage de passion, de

contact. Plus de lui, tout simplement. Nos langues s'unissent en même temps que nos souffles. Ses mains descendent le long de ma colonne vertébrale, sous mon débardeur trempé pour s'enfoncer dans ma chair, entre mes reins.

— Quand tout sera terminé, je te promets qu'on se prendra de putains de vacances avec notre fille, bébé, me murmure-t-il, ses lèvres effleurant les miennes.

J'acquiesce de la tête, mon regard ancré au sien, plus que déterminé. Je réalise que je dois avoir le même, car il sourit doucement.

— Toi et moi, on est des chasseurs, ma louve... pas des proies. Ce connard va vite s'en rendre compte. Je ne le laisserai pas nous nuire plus qu'il ne l'a déjà fait.

Je m'humecte les lèvres. Mon cœur cogne tellement vite dans ma poitrine que j'en ai mal aux côtes. Je suis certaine que Parker peut voir ma carotide battre son plein. D'un air absent, je pose mes mains sur son torse. Oui... « chasseur », c'est le mot.

— Lui aussi, c'en est un, précisé-je. Mais il ne sait rien de toi. De qui tu es *vraiment*. Tu n'es plus un simple Oméga, bébé. Tu es un Alpha... et ça, je suis sûre qu'il l'ignore.

Cette fois-ci, c'est à son tour d'acquiescer.

— Vendredi, j'aurai sa peau, me promet-il. Promesse de loup.

— Promesse de loup, répété-je avant de déposer un rapide baiser sur ses lèvres.

Je m'éloigne de lui, puis quitte l'ascenseur, bloqué par le pied de Parker depuis tout à l'heure. À présent, je ne veux que prendre une douche et appeler ma belle-mère pour avoir des nouvelles de ma fille. Le reste attendra.

Parker m'emboîte le pas. Je m'apprête à lui demander à quelle heure il s'entraîne avec le coach lorsque le silence suspect qui règne dans l'appartement me coupe dans mon élan.

Dans la cuisine, Debbie est assise sur l'un des hauts tabourets, les coudes appuyés sur le comptoir, ses jambes, croisées, prisonnières d'un vieux jean *boyfriend*, elle me lance un regard en coin. Elle paraît sous le choc... En une fraction de seconde, je comprends qu'il s'agit de Connor.

Face à elle, Sabrina, tout juste sortie de sa garde de nuit confirme mes doutes quand mon regard percute le sien, désolé. Dans mon corps, j'ai l'impression que quelque chose, quelque part, s'écroule. Comme un mur

instable qui a trop lutté pour rester debout et qui, après des années d'efforts et de souffrances, s'effrite, s'écroule, pierre par pierre, pour terminer en un monticule de ciments, de morceaux de béton.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? murmure-je d'une voix blanche.

— Connor a été admis aux urgences, hier soir. C'est une copine qui bosse dans ce service qui m'a prévenue. Trisha, tu te souviens ?

— Ouais...

— Elle m'a dit qu'il avait reçu trois balles... une dans la poitrine, deux dans l'abdomen.

Putain...

— Il est... mort ? souffle Gabe, les yeux si écarquillés qu'on dirait qu'il a pris de la drogue.

— Dieu merci, non, répond Sabrina en se passant une main sur le front.

... de merde.

— Les balles dans l'abdomen ont perforé son foie et une partie de ses intestins, mais les médecins ont réussi à stabiliser l'hémorragie. Quant à celle à la poitrine, par chance, elle n'a pas touché le cœur.

— Donc il est vivant ? insiste Gabe.

Je n'arrive plus à parler. Je suis... sous le choc.

Je me racle la gorge, essayant de garder la tête hors de l'eau tandis que Sabrina acquiesce.

— Il est dans le coma. Un gars de son équipe l'a retrouvé dans son bureau. Il... il était en train de se vider de son sang. Quinze minutes de plus, ça aurait été trop tard. En revanche, un autre est décédé. Un certain Vince.

L'haleine de chacal...

— C'était dans le rapport, termine Sabrina, nerveuse, en croisant les bras sur sa poitrine.

Ses grands yeux noirs se tournent vers moi. Moi, toujours figée sur le seuil de la cuisine. Les rayons du soleil s'étirent à travers les fenêtres, caressent mon visage rougi par l'effort. J'ai soudainement mal au crâne.

— Putain ! s'exclame Gabe.

Il fait les cent pas dans la pièce. Son regard saute sur chacun de nous. Dennis, lui, se rapproche de Sabrina, comme pour la réconforter d'avoir dû nous annoncer ça elle-même. Les lèvres pincées, Debbie se passe une main nerveuse dans les cheveux. Je me demande ce qu'elle ressent. Des choses bien contradictoires, j'imagine. Un peu comme moi.

— Donc... ce mec, Black Mask, il ne déconnait pas quand il disait qu'il voulait notre peau. Bordel, mais c'est qui ce gars ?!

— Je crois que... je crois qu'on devrait rendre visite à Connor à l'hôpital, chuchoté-je. Et... aller voir Papa et Maman après. Là... c'est au-dessus de nos compétences.

— Il est en soins intensifs. Ils ne laisseront entrer que la famille, précise Sabrina. Sa copine est déjà sur place. Avec d'autres personnes de son équipe. On leur a demandé de reconnaître le corps de ce mec, Vince, à la morgue.

— Je... je vais prendre une douche, et on... on ira ensuite à l'hôpital, dis-je à Gabe.

J'ai l'impression d'être un automate. De faire les choses de manière mécanique, saccadée. Même parler ne me paraît pas naturel.

— Je vais appeler ma mère. Je veux m'assurer que tout se passe bien avec San et que les deux gars sont toujours plantés devant chez elle. Au cas où, coupe Parker d'une voix inquiète.

Je ferme les yeux, le cœur au bord des lèvres. Une envie de vomir me prend aux tripes. Je ne préfère pas savoir ce que le « au cas où » signifie.

Découvrir Connor étendu sur son lit d'hôpital, des tuyaux au niveau de sa bouche, de son nez, de ses avant-bras, un drap bleu pâle sur son corps bariolé de tatouages et de cicatrices, est une chose que je n'aurais pas cru possible. Tout comme la douleur, la colère, que je ressens de savoir mon frère dans cet état. J'ai beau le maudire, l'avoir rejeté, il n'empêche que nous partageons le même sang. Je ne supporte pas l'idée que l'on puisse faire du mal à ma famille. Bien que j'aie longtemps voulu le supprimer de mon arbre généalogique.

De l'autre côté du lit, Gabe a les bras croisés sur son torse. Il mordille nerveusement son index, son regard suivant la silhouette inanimée de notre frère. Le bip régulier de la machine à laquelle est relié son cœur tend à nous rassurer.

Je triture le bout de mes *boxer braids*. Mes cheveux me chatouillent les doigts. Je les relâche aussitôt avant de me racler la gorge. À mon tour, je croise les bras sur ma poitrine. Habillée d'un jean et d'un sweat gris de New

York, identique à celui que porte Parker, de l'autre côté de la porte, je tourne en rond dans la pièce.

— *Allez, frangin...* entends-je derrière moi.

Dans la voix de mon petit frère, je décèle aisément un vibrato qui laisse deviner ses émotions. Je me retourne vers lui. Ses boucles tombent sur son front et devant ses yeux. Il les ramène vers l'arrière d'un geste nerveux avant de s'asseoir sur le rebord du lit.

— Tu vas t'en sortir, murmure-t-il. T'as la peau dure. T'es un enfoiré de première. C'est toujours les pires qui crèvent en dernier, et toi... toi, Connor, tu vivras centenaire.

J'esquisse un sourire, triste.

— C'est clair...

Gabe se lève, puis tire sur les manches de sa veste en jean.

— Qu'est-ce qu'on dit aux flics ? me demande-t-il en jetant un rapide coup d'œil à la porte. Ils vont vouloir nous interroger. Ils sont déjà en train de le faire avec Parker...

Je ferme les yeux un court instant. Ces rapaces nous ont sautés dessus dès le premier pied posé dans ce service. Évidemment, dix ans de haine absolue entre Oméga et le Constrictor, quand ce dernier est retrouvé presque mort dans son entrepôt de merde, c'est vers mon mâle que les têtes se tournent en premier.

— Il a un alibi du tonnerre, je te rappelle, lâché-je, d'une voix froide malgré le feu qui naît sous ma peau. Stan a filmé sa session de sport, hier soir. On est tous visibles sur la vidéo. En plus, c'est involontaire vu que depuis l'année dernière, le coach veut qu'on le filme pendant les *sparring*.

— Ça ne répond pas à ma question, marmonne Gabe. On leur dit la vérité ? Sur Black Mask ?

Ma tête est tellement sous pression que je vois flou. Je décroise mes bras, puis me masse les tempes. Aucune idée !

— Je sais pas... je...

— Coleen ? insiste Gabe.

— JE SAIS PAS, OK ! hurlé-je, à bout de nerfs. J'en ai pas la moindre idée, bordel !

Gabe soupire. Il contourne le lit, le bip de la machine continue de résonner entre les quatre murs de cette minuscule chambre immaculée, aux stores à moitié tirés.

— Viens là... me dit Gabe en tendant la main vers mon épaule.

Il m'enlace fraternellement, posant son menton au-dessus de ma tête. Je crois que le dernier câlin que j'ai reçu d'un de mes frères, c'était il y a dix ans... quand Gaylord était encore de ce monde et qu'il me considérait comme sa petite princesse.

— T'es ma sœur. S'il y a bien une personne en qui j'ai une confiance aveugle, c'est toi.

Je ferme les yeux.

— Que te souffle ton instinct ? s'enquiert-il.

Je les rouvre, la mâchoire serrée, les intestins vrillés.

— De ne rien révéler, avoué-je. J'ai l'impression que si on parle de Black Mask et de ses menaces, tout va nous retomber dessus.

— Comme un piège ?

— Oui...

— OK, chuchote-t-il, tout de même inquiet. Donc on dit qu'on ne sait rien. Ça devrait être facile. Vu comment Oméga est bavard, la seule chose que les flics vont réussir à lui extorquer, c'est un grognement.

— Ouais...

Je m'écarte de Gabe, puis ramène nerveusement mes longues tresses sur chacune de mes épaules.

— On... on devrait y aller, proposé-je en jetant un regard en coin à Connor.

— T'as raison. Viens.

Lorsque nous quittons la chambre de notre frère, je me force à ne pas me retourner. À ne pas m'imaginer Gabe à sa place. Ou Debbie. Ou même moi. Sans parler de ce pauvre Vince, allongé dans l'une des cellules mortuaires...

La porte claque derrière nous. On passe d'un endroit calme, presque stérile, au brouhaha d'un couloir en effervescence. La lumière jaunâtre me tabasse la rétine. Parker me saute dessus ainsi que deux autres flics qui dégainent un stylo et un carnet. Bien entendu, ils nous posent la même question. Qui aurait pu en vouloir à notre frère ?

J'émet un rire nerveux.

— J'en sais rien, lâché-je, le regard noir. Nous n'avions plus de contact avec lui. Ni moi ni mon petit frère ne pouvons vous aider, désolée.

Je signale à Gabe de me suivre alors que l'un des deux flics essaye de me bloquer le passage pour me poser d'autres questions. Oméga le renvoie tout de suite dans ses vingt-deux. Histoire de ne pas engendrer un nouveau

bordel, je le fais reculer. Mon regard, suppliant, presque larmoyant, entre en contact avec le sien, plus que noir.

— Laisse-tomber... on y va.

Je glisse ma main sur son avant-bras, dénudé par les manches de son sweat, retroussées jusqu'aux coudes. Je noue mes doigts aux siens avant de tirer dessus pour l'obliger à me suivre.

Rapidement, nous quittons les soins intensifs.

Dennis nous fait remarquer qu'il faudrait prévenir Anderson, mais aussi Jodie et Jack. J'acquiesce de la tête tandis que Stan sort son téléphone pour s'en charger. Gabe se rapproche de Debbie pour passer son bras sous le sien.

— Ça va, toi ? lui demande-t-il, inquiet.

— J'en sais rien... vraiment, j'en sais rien.

Je vois que je ne suis pas la seule à ne rien savoir. Même si, tout de suite, je serais moi aussi capable de tirer une balle dans la poitrine de ce bâtard de Black Mask. J'ai la haine... putain, j'ai tellement la haine.

— Il faut qu'on prévienne les parents, lâché-je quand Sabrina appelle l'ascenseur.

— Avec Saby, on va rentrer pour retrouver le reste de l'équipe, annonce Dennis en s'éclaircissant la voix. Je pense que vous avez besoin d'être en famille.

Je ne réponds pas. Je ne suis pas d'accord avec ça. Ma famille, c'est Dennis et Sabrina aussi, mais je suis encore trop sur les nerfs pour le contredire. Shootée, je n'arrive presque plus à articuler.

— Je devrais peut-être rentrer avec eux, commence Stan en se penchant vers Debbie.

— Non...

Les yeux baignés de larmes, elle secoue la tête, puis se tourne vers lui.

— Je... je veux que tu viennes avec moi.

— OK. Je serai là.

Épuisée, je me pose contre l'épaule de Parker au moment où la porte de l'ascenseur s'ouvre sur... putain, j'hallucine... Mavis ainsi que toute sa clique. Melchior Brets, le mec qui a failli mourir sous les coups de mon homme, à Vegas, et l'espèce de chien-chien de mon frère. Comment s'appelle-t-il déjà ? Rico ?

Si, avant, l'ambiance était tendue, elle passe à explosive. La tension est tellement palpable que d'autres personnes, qui attendent l'ascenseur avec

nous, préfèrent emprunter les escaliers.

Habillée d'une robe noire, le ventre légèrement bombé, Mavis me lance un regard sombre.

— Qu'est-ce que... vous faites là ? demande-t-elle d'une voix dure malgré les larmes que je devine au fond de sa gorge.

Je ne suis pas d'humeur à me disputer avec eux. Le seul sur qui j'ai envie de cogner vient d'envoyer mon frère à l'hôpital. D'ailleurs, est-ce qu'il pense que Connor est mort ? Est-ce qu'il sait qu'il est dans le coma ? Aucune idée... J'ai l'impression qu'il maîtrise tant de choses.

— Rien, marmonné-je.

— On était de passage, ajoute Gabe d'une voix tout aussi raide.

— Vous n'avez rien à foutre ici. Dégagez, bande de merdeux ! aboie Rico alors que Brets, en retrait, garde le silence malgré ses yeux sombres, rivés sur moi.

Son sourire en coin me donne envie de l'estropier.

Je soutiens son regard, me délectant de la vision de sa gueule amochée dont les deux belles cicatrices qui lui entravent la mâchoire et la joue sont estampillées « Oméga ».

— Mais avec plaisir, les pique-assiettes ! lance Gabe, un sourire mauvais aux lèvres. Au passage, allez tous vous faire enculer, hein !

La tension monte d'un cran.

Pour calmer le jeu, je pose une main sur le bras de mon petit frère. Bien sûr que je suis d'accord avec lui. Cependant, une bagarre dans le couloir de l'unité de soins intensifs, c'est pas ce qu'il y a de mieux pour passer inaperçu. Surtout que les flics sont dans les parages.

Les trois compères sortent de l'ascenseur. On se regarde en chien de fusil. Je ne peux m'empêcher de jeter une œillade sur le ventre de Mavis. Rico et Brets emboîtent le pas de ma... « belle-sœur » – *pitié* – lorsque je croise le regard de ce dernier. Provocateur jusqu'au bout, son épaule frôle la mienne. Des bribes de souvenirs de cette fameuse nuit à Vegas me reviennent en tête. J'entends mon homme gronder, prêt à sortir les crocs.

— Bonjour, Coleen... lance-t-il avec une insolence qui frise la folie.

Ni une ni deux, Oméga passe son bras entre Brets et moi, sa grande main se refermant sur le montant en acier. Son avant-bras arrive pile à la hauteur de sa gorge.

— Si tu veux pas que je complète le puzzle qu'est ta gueule, je te conseille d'éviter de la regarder... grogne mon mâle. Sinon, je te jure que,

cette fois-ci, c'est à la morgue que tu termineras. À côté de ton pote, tiens. Il paraît que la cellule à côté de la sienne attend son nouveau locataire.

La « vanne » d'Oméga impose un bref silence. Puis, Rico se met à l'insulter, mais Mavis, visiblement plus intelligente que je le pensais, le rappelle à l'ordre. Ils disparaissent tous les trois à l'angle du couloir alors que nous pénétrons dans l'ascenseur.

— Je crois que j'ai besoin d'un café, lâche Sabrina, les traits tirés.

— Moi aussi, répond Debbie.

— Et moi d'un whisky, ajoute Stan. D'un double.

— Allez vous en prendre un à la cafétéria, leur propose Parker en sortant son portable de la poche de son bas de survêtement. Je dois passer un coup de fil. J'en ai pour deux minutes.

— Qui dois-tu appeler ? le questionné-je tandis que nous descendons au rez-de-chaussée.

— Le mari de ma mère.

Ça lui arracherait la gueule de dire « beau-père ».

— Y a un problème avec San ?

— Non, c'est au sujet de ce qu'on lui a demandé.

Nous échangeons un regard entendu.

— Je reste avec toi.

Les autres se dirigent vers la cafétéria. Parker et moi, nous nous exilons dans le parc derrière l'hôpital.

Je m'assieds en tailleur sur un banc en bois, Parker à mes côtés. Nerveux, il rappelle son beau-père. Monsieur Archer décroche en moins de dix secondes.

— Vous avez essayé de me joindre ? dit Parker tandis que je sens mes poumons se comprimer.

— Bonjour, Doug, comment va San ? demandé-je aussitôt.

— Bonjour, Coleen, me répond-il poliment. Tout va bien. San a son petit caractère, mais elle est adorable.

Je souris, rassurée de savoir ma fille loin de tout ce merdier. Parker reprend la conversation.

— Vous avez réussi à obtenir des nouvelles sur ce mec ? Gary Joyce ?

— Oui...

Sa voix est sombre, préoccupée. Je l'entends se racler la gorge ce qui n'allège pas la pression que je ressens dans ma poitrine. Inquiète, je regarde

Parker comme s'il pouvait trouver les bons mots pour m'apaiser. Sa main qui recouvre prestement la mienne est déjà un excellent début.

— Je ne sais pas comment vous vous êtes retrouvés sur le chemin de ce type, mais une partie de sa famille est activement recherchée en Irlande.

— En Irlande ? m'étonné-je, les sourcils arqués.

— Oui, en Irlande du Nord.

À l'autre bout du fil, j'entends monsieur Archer tourner les pages d'un livre. Je l'imagine dans son bureau à la peinture bleu nuit, sa lampe de chevet éclairant une quantité astronomique de paperasses alors qu'autour de nous, dans ce beau parc ensoleillé, une dizaine de personnes, toutes habillées de pyjama blancs et bleus, se baladent accrochées soit à un déambulateur, soit à une perfusion mobile.

— Les Joyce sont des célébrités là-bas. Ils étaient à la tête d'une des plus grandes brigades de la résistance. La Brigade de Belfast, nous précise-t-il.

— Qu'est-ce que ç'a à voir avec nous ? Avec mes frères et moi ? questionné-je, surprise. On n'a jamais foutu les pieds en Irlande. Encore moins en Irlande du Nord.

— Je ne sais pas, Coleen... Vous m'avez demandé de chercher qui était Gary Joyce, je vous réponds. C'était un des lieutenants d'armes¹ de la Brigade de Belfast. Il bossait pour l'IRA. Ça vous parle ?

— Ouais, vaguement, marmonne Parker alors que j'acquiesce de la tête même si je ne suis pas sûre de saisir toutes les nuances de cette guerre civile.

Je sais que l'IRA a officiellement déposé les armes il y a une quinzaine d'années. Maintenant, comme dans toutes organisations, il doit subsister certaines milices qui continuent de comploter dans l'ombre.

— Ce qui fait de cet homme une menace à part entière. À un moment, j'ai bossé avec un gars qui a infiltré une des branches de l'IRA, dans les années 90, et je peux vous assurer que ces gens ne sont pas à prendre à la légère. Ce sont des terroristes...

Des terroristes ? Mais où sommes-nous, là ? Dans un film ?!

Je secoue la tête, l'air me manque.

— C'est le petit-fils d'Aban Joyce... le leader de la Brigade de Belfast. Il est mort il y a deux mois.

— Attendez... c'est pas passé aux infos ?! m'exclamé-je. Je me rappelle avoir entendu ce nom à la télé.

— Ça a fait les gros titres, oui. C'était un homme très influent. Il a fait de la prison pendant presque vingt ans pour avoir orchestré un attentat dans une école primaire, à la fin des années 80. Pourtant, il est resté à la tête de sa brigade, et tout le monde lui obéissait au doigt et à l'œil.

J'imagine l'aura charismatique du personnage pour que, derrière les barreaux, il se fasse tout de même respecter.

— Ça ne répond pas à la question initiale, s'agace Parker. Qu'est-ce qu'il fout dans l'Illinois ?

— Son passeport indique qu'il est venu une première fois à Chicago, il y a à peu près dix ans, pour un championnat de boxe universitaire de trois jours. Finalement, il est reparti deux semaines après. Et là, il est revenu sur le territoire américain, depuis deux mois.

— Je croyais qu'il était activement recherché en Irlande ? coupé-je. Comment est-ce qu'il a pu passer les frontières, hein ?

— Manque de preuves pour l'inculper, sans doute. Ce n'est pas parce qu'il est recherché que ça signifie qu'il est coupable d'un quelconque crime, Coleen.

— Il a tué mon frère il y a dix ans lors d'un combat de *free-fight*, m'énervé-je en attrapant le téléphone des mains de Parker. Alors, oui, ça fait de lui un coupable, bordel !

— Je comprends. La loi peut être cruelle, parfois.

« Parfois » ? J'ai envie de hurler « SOUVENT » cependant je me retiens. Doug Archer ne mérite pas ma mauvaise humeur.

Parker récupère son portable. Pour une fois, c'est lui qui est calme, mesuré. Moi, je suis un volcan. Il active le haut-parleur.

— En revanche, Coleen, je suis désolé, pour ce qui est de tes parents, je suis tombé sur un sacré os...

Je me pince les lèvres, reniflant fortement.

— C'est-à-dire ?

— Il n'y a aucun Garbhan et Helen Lincoln dans ma base de données.

Quoi ?!

— Les derniers papiers remontent à 1987. Avant ça, il n'y a rien.

— Comment ça « rien » ? me devance Parker, un sourcil arqué.

Sa voix rauque, soucieuse, me donne l'impression d'avoir les oreilles sous l'eau. Nerveuse, je secoue la tête.

— Il y a des actes de naissance, des certificats de scolarité néanmoins... je ne sais pas... ça ne colle pas. Certes, ils existent, mais leur nom

n'apparaît dans aucun registre de ces différents établissements. Ni à la mairie ni à l'église où ils se sont mariés ni dans les écoles qu'ils sont censés avoir fréquentées. Après, peut-être que ces données se sont perdues lorsque tout a été numérisé, il y a quinze ans... ce dont je doute, termine monsieur Archer.

— Vous insinuez quoi ?! m'exclamé-je, le souffle court, la poitrine toujours aussi serrée. Que mes parents n'existent pas ? Que leur identité a été inventée ?

Je l'entends se racler la gorge tandis que j'échange un regard inquiet avec Parker. La ride qui persiste entre ses deux sourcils me rassure. Je ne suis *pas* folle.

— C'est exactement ce que je suis en train d'insinuer, Coleen. Cependant, il y a autre chose, reprend-il. Quand j'ai voulu fouiller davantage leurs dossiers, j'ai... j'ai eu un accès refusé. Ils sont classés.

— Classés ? C'est-à-dire ?

— Ça signifie qu'à moins d'avoir l'autorisation d'un magistrat, tu ne peux pas les consulter, lâche Parker.

— Parker a raison. J'essaie de creuser un peu plus. Je vous tiens au courant.

Je me masse la poitrine. Je ne me sens pas bien. Pas bien du tout.

— Merci, Doug, marmonné-je.

— J'aurais aimé en faire davantage.

— C'est déjà énorme.

Parker raccroche. Je me lève, puis tourne en rond, mes baskets foulant à présent la terre humide du parc. Avec mon sweat sur le dos, mon legging noir et mes semelles pleines de boue, j'imagine l'image que je dois renvoyer.

Je me frotte les tempes du bout des doigts. À moi aussi, il me faut un café. Un grand café. Parce que la suite de ma matinée risque de ne pas être de tout repos.

— Alors ? me lance Parker en s'éclaircissant la gorge.

Je lève la tête vers lui. Ses cheveux bouclés sont noués à l'arrière de son crâne avec un élastique, dévoilant ses grands yeux bleu gris. Il se mordille nerveusement la lèvre inférieure, les bras croisés sur son torse.

— Passe-moi les clefs de la voiture, dis-je en tendant ma main ouverte. Je crois que j'ai besoin d'une discussion très sérieuse avec mes parents.

1. Ici, le lieutenant d'arme (ou sergent d'arme) fait référence à un officier nommé par une assemblée délibérante afin de maintenir l'ordre lors de rencontres.↩

OceanofPDF.com

Chapitre 33

Coleen

Les fesses posées sur le capot de la Range Rover, j'attends que Debbie et Stan nous rejoignent. Ils ont dû déposer Cassey à la salle de boxe. Il part pour une semaine de stage dans le nord de l'Illinois. C'est peu dire qu'il est excité comme une puce. Tout comme Debbie, je suis rassurée que mon neveu s'éloigne de tout ce borbier pour quelques jours.

— Ils foutent quoi, là ? marmonne Gabe d'un ton tendu.

Nous sommes garés dans la rue de chez mes parents depuis vingt minutes. On a convenu qu'il serait plus judicieux d'y aller tous ensemble. Je les connais... Si monsieur Archer dit vrai, alors nos parents vont forcément essayer de noyer le poisson. Cependant, face à nous tous, ça risque d'être compliqué. C'est peut-être les prendre en traître, mais je n'oublie pas que Gary Joyce a déjà tué l'un de mes frères, et vient d'envoyer le second à l'hôpital avec trois balles dans le corps. Je n'ai plus envie d'utiliser des pincettes. Pas si c'est pour qu'il nous arrive la même chose dans une semaine !

— Ils ne vont pas tarder, répond Parker, la capuche rabattue sur sa tête.

Adossé à l'un des grillages voisins, les mains dans les poches, son regard oscille entre Gabe et moi. Il devrait être en train de s'entraîner pour affronter Black Mask, vendredi soir, au lieu de faire le pied de grue ici.

— Tu penses que c'est la vérité ? me lance Gabe, en tirant sur le col de son tee-shirt. Que Maman et Papa étaient membres de cette brigade ?

Je hausse les sourcils, pas certaine de savoir quoi répondre. Quand je lui ai parlé de la discussion qu'on avait eue avec le beau-père de Parker, mon petit frère a eu l'idée de rechercher le symbole de cette fameuse unité. Un poing serré sur un fond rouge.

— Probablement. Sur la photo, ils en portent l'emblème. C'est accroché à leurs... uniformes, marmonné-je.

— Je... j'ai du mal à y croire, lâche Gabe en shootant dans un caillou.

Je regarde défiler les quelques voitures qui circulent sur la route. Une rouge, une grise, une blanche, encore une grise. Il y a même une moto. Tout se brouille dans mon esprit. Je ne comprends pas comment, une fois de plus, on se retrouve dans cette situation. Un jour, l'un de mes coachs à la boxe m'a dit que les Lincoln étaient de vrais fouteurs de merde. Visiblement, il avait raison.

— On... on parle de Maman, Coleen ! reprend Gabe alors que je tourne enfin la tête vers lui. De *Maman*... Tu sais l'accro au téléshopping, la femme qui va chez le coiffeur et l'esthéticienne une fois par mois, qui donne l'aumône aux pauvres tous les vendredis matin, qui bosse comme simple femme de chambre dans des hôtels de luxe, sans jamais se plaindre. Et Papa ? On en parle de Papa ?

— Gabe... soupiré-je.

— Je veux dire... Papa milite chaque année en faveur de l'interdiction du port d'armes pour les moins de vingt-cinq ans. Il a voté bleu¹, je te rappelle. T'imagines ? Voter pour Obama et avoir un passif dans l'IRA ? Ça serait pas un peu chelou ?

— La rédemption, tu connais pas ?

— La seule que Papa ait expérimentée c'est quand les Yankees ont battu les Cubs.

Gabe claque sa langue sur le palais avant de darder son regard brun sur le visage de mon homme.

— Parker ? T'es pas d'accord avec moi ?

Il rabat sa capuche, puis hausse une épaule. Il vient prendre appui sur le capot de la voiture, tout près de moi, croisant son pied droit sur son pied gauche.

— Disons qu'en voyant le caractère de Coleen, le tien, et celui de Connor, j'ai du mal à imaginer que vos parents sont les saintes personnes que tu sembles décrire, Gabe. Désolé... on ne connaît jamais réellement sa famille. Crois-moi.

— N'importe quoi, siffle Gabe.

— Je pense que Parker a raison.

Gabe n'a pas le temps de s'étendre davantage, Stan et Debbie se garent à dix mètres de nous. Nous nous retrouvons tous les cinq devant le portillon en fer forgé qui habille la façade de la propriété de nos parents.

— On va pas y passer trois heures, non plus, lâche Oméga en ouvrant le portail. Coleen ?

Je me passe une main le long de mes longues nattes. Il a raison, ça a assez duré. Il est temps de prendre le taureau par les cornes. À présent, il nous faut des réponses. Hormis eux, qui pourrait nous en donner ?

Lorsque je sonne à la porte, je suis étonnée d'entendre deux loquets de sécurité sauter, puis la clef tourner dans la serrure. Avec Gabe, nous échangeons un regard intrigué. Nos parents ont toujours été du genre à flipper, c'est vrai, mais pas au point d'avoir deux verrous supplémentaires.

Le regard surpris de ma mère nous accueille.

— Coleen ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Sa voix soucieuse fait écho à la panique qui se dessine sur ses traits tirés quand elle nous aperçoit, tous les cinq, entassés sur le perron. Ses cheveux sont regroupés en son éternel chignon banane. De manière nerveuse, elle triture la petite croix en or qu'elle porte autour de son cou.

— Il faut qu'on parle, Maman. C'est important, dis-je, la gorge en feu.

Sans un mot de plus, comme si elle avait entendu ma détermination, elle s'efface pour nous inviter à entrer.

Parker observe la porte, là où les points de sécurité ont été installés. *Récemment* installés. Il me les montre d'un signe de tête.

— Vous avez peur d'être cambriolés ? osé-je demander à ma mère en désignant ces fameux loquets.

Ses épaules se raidissent alors qu'elle avance vers le salon, tout en me jetant un coup d'oeil par-dessus son épaule.

— Tu sais à nos âges, on commence à se méfier de tout.

— Ça va, vous avez cinquante ans, Papa et toi ! Pas quatre-vingts, répond Gabe en refermant derrière lui.

Ma mère l'ignore, nous invitant à prendre place sur les canapés. Je m'installe au milieu du divan, face à la table basse, entre Gabe et Debbie. Stan, lui, préfère s'asseoir sur une chaise, près de Parker, dos au mur, les bras croisés. Il jette de temps à autre des coups d'œil à travers les rideaux,

comme s'il s'attendait à voir Black Mask débarquer chez mes parents à l'improviste.

— Alors ? nous lance-t-elle, debout au milieu du salon, vêtue d'une robe de printemps vert pomme.

Son teint est pâle, sa peau tirée sur ses pommettes, ma mère a une silhouette plutôt frêle.

Honnêtement, je peine à croire que c'est bien elle, une mitrailleuse dans les mains, sur la photo.

— C'est quoi ces têtes de hauts magistrats, là ? On dirait que je suis l'accusée d'une sordide affaire et vous, mon tribunal, nous reproche-t-elle en souriant, malgré le tic nerveux qui agite sa lèvre supérieure.

Qui es-tu, Maman ? *Vraiment ?*

— Où est Papa ? demande Gabe en ébouriffant ses cheveux.

— *Qu'est-ce qu'il se passe ?*

Mon père descend l'escalier de son pas lourd et imposant en dépit de ses quinze kilos en moins depuis le début de son cancer, il y a deux ans. Son regard vert balaye nos visages. Il est surpris de tous nous voir ici, ce que je peux comprendre. Comme à son habitude, il prend ses aises dans son fauteuil, dont la couleur vert bouteille rappelle celle de son tee-shirt à manches longues.

— Vous deviez passer ? nous demande-t-il, un sourcil arqué alors que je m'humecte les lèvres.

— Non, mais... on a reçu quelque chose et... on voulait obtenir des explications, dis-je en sortant mon téléphone de la poche ventrale de mon sweat.

J'affiche la fameuse photo, enregistrée dans mes fichiers, puis pose mon portable sur la table basse. Je le pousse du bout des doigts vers mon père pendant que ma mère, curieuse, se rapproche de nous.

Je n'aperçois pas sa réaction. Je suis trop occupée à affronter mon père du regard. *Toi aussi, Papa, qui es-tu vraiment ?*

Il a à peine regardé l'écran. Comme s'il savait ce que j'avais à leur montrer. Ma mère lâche un son étranglé avant de se reprendre. Maîtresse de ses émotions jusqu'au bout, elle arque un sourcil en repoussant le téléphone.

Je m'attendais à ce que mes parents s'échangent un œillade inquiète, mais ils n'en font rien. Au contraire. Deux paires d'yeux nous fixent, Debbie, Gabe et moi. Surtout moi.

— D’où sors-tu cette photographie, Coleen ? me demande ma mère dans le plus grand des calmes.

— On est d’accord que c’est bien Papa et toi sur l’image, hein ?

Son silence me le confirme.

— Je peux savoir pourquoi t’as une mitraillette, Maman ? Vous foutiez quoi ?!

— C’est pas ce que tu crois.

Sa voix est toujours sereine. Moi, j’essaye de le rester. *Sereine...*

Elle s’éclaircit la gorge, puis s’assied sur le rebord du fauteuil de mon père. La jambe droite croisée sur la gauche, elle noue ses mains calleuses autour de ses genoux serrés.

— Qu’est-ce que je crois à ton avis ? questionné-je, les sourcils froncés.

— Tout est faux sur la photo.

— Pardon ?!

Je lance un regard à Parker, lui aussi paraît étonné. Ma mère s’humecte les lèvres, montrant d’un vague mouvement l’écran de mon téléphone sur lequel est toujours affichée la photo.

— L’arme, le... la tenue. C’étaient des costumes pour une soirée déguisée, m’explique-t-elle. C’était très à la mode dans les années 80, tu sais.

Je cligne des yeux. Une fois, deux fois. Je sens le feu inonder mon corps, mes joues. J’aurais certainement pas envoyé ma fille à l’autre bout du pays pour une putain de soirée déguisée.

— Des costumes ?! Tu te fous de ma gueule, en plus ?! m’énervé-je, les coudes enfoncés dans mes genoux.

— Coleen ! Comment tu parles à ta mère ?! s’insurge mon père, son regard virant au noir lorsqu’il s’entrechoque avec le mien, qui l’est tout autant.

— Bien ! Je ne suis pas assez explicite, donc je vais vous montrer...

Je me lève d’un bond, puis pars chercher mon sac alors que j’entends mon prénom retentir derrière moi. Il s’agit aussi bien de mon père que de Parker.

Quand je reviens dans la pièce, je lance la pochette que je viens de récupérer sur la table basse. Celle-ci s’ouvre, dévoilant toutes les menaces reçues.

— Voilà ! lâché-je. C’est plus clair comme ça ?

Les visages de mes parents changent du tout au tout. Cette fois-ci, ils s'adressent un regard inquiet avant que ma mère, la main sur la bouche, ne reporte son attention sur tout ce merdier.

— C'est... commence Debbie, la voix chevrotante. C'est tout ce que Coleen, Gabe, Connor et moi avons reçu ces dernières semaines.

— Je... je ne comprends pas... lâche ma mère, stupéfaite.

— Tu comprendrais mieux si on te disait que c'est un mec de la Brigade de Belfast qui nous les a envoyées ? lance Gabe, les lèvres pincées.

— La « quoi » ?

— Papa, arrête ! m'agacé-je. ARRÊTEZ DE NOUS MENTIR, BORDEL !

De colère, je tape du poing sur la table du salon. Ça résonne entre les quatre murs, mais je m'en fous. Le feu qui m'habite s'échappe, m'échappe. Il coule le long de mes bras, de mes mains, de mes doigts. Je n'arrive plus à me contenir.

— J'AI ENVOYÉ MA FILLE À 3 500 KM À CAUSE DE CE MERDIER ! hurlé-je. ALORS, ÉPARGNEZ-MOI VOS MENSONGES AINSI QUE VOTRE AIR SURPRIS !

L'instant d'après, la grande main chaude et rassurante de Parker englobe mon épaule. Son contact me fait sursauter. Il longe mon bras, puis enferme ma paume dans la sienne. Ses doigts, noués aux miens, m'aident à me détendre. J'inspire profondément. J'ai mal à la poitrine, à la tête, au ventre. Je tremble tellement que je m'appuie sur le rebord de la table, de peur de m'écrouler.

— Un dénommé Gary Joyce nous a adressé ces courriers, reprend Parker d'une voix posée quoiqu'un brin fébrile. Pour faire court, depuis plus d'un mois, on vit l'enfer !

— Ce mec nous traque sans relâche, poursuit Stan, toujours assis sur sa chaise.

Ma mère se lève précipitamment du fauteuil. Elle se poste près de la fenêtre, de l'autre côté de la pièce, comme si elle voulait mettre le plus de distance entre elle et nous. Ou entre son passé et son présent.

— Enfin « nous », marmonne Stan les coudes en appui sur ses cuisses écartées. C'est plutôt vos enfants qu'il traque...

— C'est lui qui a tué Gaylord, lâché-je d'une voix rauque. Il vient d'envoyer Connor à l'hôpital avec trois balles dans le torse... Il est dans le coma, Maman ! Et il ne va probablement pas s'en sortir. Alors, cesse de

nous regarder avec tes grands yeux écarquillés et dis-nous qui est ce mec ! Sinon, y a des chances que sur tes quatre enfants, il ne t'en reste plus un seul. Même Debbie est concernée, Maman.

L'expression « jeter un pavé dans la marre » prend tout son sens. C'est exactement ce que j'ai l'impression d'avoir fait avec mes parents. En l'occurrence ma mère.

Bien sûr, la première chose qui l'inquiète, c'est Connor. En quelques phrases, Stan la rassure. Gabe et moi sommes trop nerveux pour répondre. Et ce n'est pas Debbie qui s'en chargerait. Quant à Parker, la santé de mon frère lui passe par-dessus la tête. Après tout, Connor a poussé au suicide la fille chez qui Dennis et lui ont été placés, à l'adolescence. Il est évident que l'on n'efface pas ce genre de traumatisme.

— Tu comprends pourquoi Coleen s'énerve, Maman ? lance Gabe. Je ne sais pas ce qu'il se passe, ni ce que vous avez foutu quand vous étiez jeunes, mais... c'est en train de nous retomber dessus.

Je me tourne vers ma mère, le cœur cognant si fort dans ma poitrine que ça me fait mal. Elle est collée au mur, les doigts noués devant sa bouche, ses yeux embués de larmes. Elle jette des regards incertains à mon père. Celui-ci se racle la gorge avant de se gratter frénétiquement la tête.

— Gary Joyce, tu dis ? demande-t-il à Parker.

Mon homme acquiesce. Il sort son propre portable, sans doute pour accéder au site de l'*Under* et ainsi lui montrer la fiche technique de Black Mask.

— Mon beau-père est flic, rappelle-t-il. Je lui ai demandé de creuser sur ce gars. Visiblement, c'était un des lieutenants d'armes de la Brigade de Belfast. Lui et toute sa clique sont activement recherchés en Irlande du Nord.

— On... on ne discerne pas très bien son visage, c'est normal ?

— J'imagine que c'est voulu. Personne ne l'a jamais vu... C'est sans doute pour cacher son identité. Si ce qu'on dit sur lui est vrai, il n'a sûrement pas envie que sa tronche soit affichée en long, en large et en travers sur les panneaux publicitaires de la ligue.

Le visage de mon père blêmit. Il est encore plus pâle que d'habitude. Il se gratte de nouveau le crâne avant de rendre le téléphone à Parker, adressant un regard en coin à ma mère... Putain, c'est quoi leur problème, bordel ?!

— Je... je sais pas... mais... c'est un *fighter*, lui aussi ? Pourquoi tu me parles de l'*Underground*, Parker ?

Le visage de mon homme se durcit. Ses lèvres sont si pincées qu'elles ne forment qu'une simple ligne.

— Visiblement, oui. Je dois l'affronter dans la cage. Vendredi soir.

J'entends ma mère lâcher un juron. Mon père, lui, reste stoïque. Pourtant, ça a l'air de tourner à plein régime dans sa tête.

— Papa ? insiste de nouveau Gabe, les sourcils froncés. T'as pas tiqué sur lieutenant d'armes... Moi, il a fallu que je cherche la définition sur Wikipédia.

J'arque un sourcil. C'est vrai, ça.

— Papa ?

— Où est Cassey ? s'enquiert subitement ma mère.

— Il est parti en colo ce matin, Helen, répond Debbie, d'une voix tendue. Pour une semaine.

Elle s'enfonce davantage sur le canapé, les bras croisés sur la poitrine.

— Papa, je te parle, insiste Gabe en se penchant vers l'avant.

— Je sais ce qu'est un lieutenant d'armes, c'est bon, lance mon père, les yeux noirs.

Le silence qui s'immisce est si lourd, si assourdissant que j'ai la sensation qu'il me perce les tympans. Stan est le premier à se racler la gorge.

— Vous en étiez un, n'est-ce pas ? ose-t-il demander à mon père. Quand vous étiez à la Brigade de Belfast.

— CA SUFFIT ! aboie ma mère. Ça suffit...

Elle aussi, elle tremble comme une feuille morte sur le sol. A priori pas pour les mêmes raisons. Elle se passe une main soucieuse sur le visage, les yeux toujours baignés de larmes. Prenant appui sur le dossier d'une des chaises, je la vois déglutir avec difficulté avant de défaire son chignon banane de ses doigts agités.

— Je savais... commence-t-elle, la gorge nouée. Je savais que ça allait ressortir un jour ou l'autre.

— Helen, appelle mon père, d'une voix réprobatrice.

— Le beau-père de Parker affirme que... que tous vos papiers sont faux, c'est vrai ? questionné-je, les lèvres pincées, en faisant les cent pas dans le salon.

Accrochés aux murs, les tableaux représentant l'Irlande... l'Irlande du Sud... me paraissent étrangers. Si toute cette histoire est réelle, ça signifie que nos origines reposent entièrement sur des mensonges.

— Oui, murmure ma mère.

— Sérieux ?! s'exclame Gabe.

Parker s'impatiente. Il lève les yeux au ciel, à bout de nerfs, avant de me lancer un regard en coin.

— Oui, confirme-t-elle. On... enfin... avec votre père, on est sous... sous protection de témoins. Depuis plus de trente ans.

Putain... je crois que ma mâchoire vient de tomber par terre. Et quand je regarde les autres personnes de ma famille, je remarque que je ne suis pas la seule.

— Protection de témoins ? s'étrangle Debbie en se redressant. Qu'est-ce que... Qu'est-ce que vous avez fait ?

— On a balancé les...

— Garbhan ! coupe ma mère, les traits déformés par la colère.

— *Quoi ?!* Tu veux aussi mentir à nos enfants ? Tu ne crois pas qu'on l'a déjà assez fait ?! s'énervait-il à son tour en se tournant enfin vers elle. C'est *toi* qui viens de commencer, je te signale.

— On ne pourra plus faire demi-tour...

— Vous avez balancé qui ? intervient Parker, un sourcil arqué, ce qui met fin à la dispute naissante entre mes parents.

Je me retrouve assise sur une chaise, près de Stan. J'ai les joues tellement en feu qu'elles doivent être rouge écarlate.

— Les plus hauts membres de la brigade, lâche mon père en un raclement de gorge.

— Donc vous étiez des membres actifs de... de cette organisation ? demande Debbie en se passant une main stressée dans les cheveux.

Elle les remonte rapidement en queue-de-cheval. Elle est si angoissée, on est si angoissés, que l'air devient presque irrespirable.

— Oui...

— Comment... Enfin, je veux dire *pourquoi* ? répliquai-je, choquée.

— Parce que, répond ma mère avec froideur.

— « PARCE QUE » N'EST PAS UNE RÉPONSE, MAMAN !

— « PARCE QUE » EST UNE RÉPONSE, COLEEN, QUAND TU N'AS TOUT SIMPLEMENT PAS LE CHOIX ! VOILÀ !

L'entendre me crier dessus me rend soudainement muette.

— On est nés là-dedans, reprend-elle, avec, cette fois-ci, plus de maîtrise. On est nés dans les quartiers immondes de Belfast, où tu devais choisir entre être le chasseur ou la proie. C'est tout. On a grandi avec cette guerre, avec cette haine, cette violence, cette injustice... Tu te plains de Pill Hill, Coleen ?! À côté de Belfast, ce quartier de Chicago, c'est le paradis, rit-elle nerveusement

— Vous avez tué des gens ? demande mon frère. Maman ?

— On ne va pas te mentir Gabe, alors est-ce que c'est vraiment ta question ? interroge à son tour mon père.

— Oui...

Il passe sa langue sur sa lèvre inférieure, puis acquiesce doucement de la tête. Je me retiens de lâcher un commentaire.

— Oui, on a tué des gens. Moi, plus que ta mère. C'était même mon travail...

— Je suis en plein cauchemar, marmonne Debbie, choquée, en se laissant tomber sur le dossier du canapé.

— Vous aviez à peine vingt ans ! s'exclame mon petit frère.

— C'est déjà bien assez vieux, crois-moi.

J'enfonce mes doigts dans mes tempes. C'est pas possible. Je ne peux pas y croire, je ne veux pas y croire.

— D'accord, mais... Gary Joyce, c'est qui ? demandé-je, essayant de faire abstraction du passif de mes parents. Qu'est-ce qu'il nous veut, ce mec ?

— Joyce, c'est... c'était mon nom, marmonne ma mère en grignotant l'ongle de son pouce.

Ses talons claquent sur le vieux parquet du salon, tandis qu'elle revient s'asseoir sur l'accoudoir du fauteuil de mon père.

— Ton nom ? Comment ça ?

— Tu sous-entends ton vrai nom ? saisit Gabe.

— Oui... Helen James n'est pas ma réelle dénomination. Je... quand on est partis de Belfast, on a reçu une nouvelle identité. Des nouveaux papiers. Je... je m'appelle... Hema.

— Hema ? Comme tante Hema ? questionné-je. Je comprends plus rien. La seule fois où grand-mère est venue, j'avais sept ans, elle... elle t'appelait comme ça, mais... tu nous as dit qu'elle avait la maladie d'Alzheimer et qu'elle te prenait pour ta sœur.

Ma mère ferme les yeux un moment avant de les rouvrir.

— On a fait venir ta grand-mère à Chicago quand ça devenait trop dangereux à Belfast. Elle est morte ici, emportant notre secret dans la tombe. Elle n'avait pas vraiment Alzheimer, Coleen, elle était juste âgée et... elle ne comprenait pas tout ce qu'il se passait. Je suis désolée de... de t'avoir menti, à toi et à tes frères, je n'avais pas le choix.

— Donc, tu... t'appelles Hema, c'est ça ? Hema Joyce, murmuré-je, choquée.

— Oui... Et ton père, Greagoir Lyons.

— Lyons ? répète Gabe, les sourcils froncés. On aurait dû se nommer comme ça ?

— Exactement.

— Excusez-moi, mais je préfère Lincoln ! réplique-t-il.

Hema Joyce... Helen James.

Greagoir Lyons... Garbhan Lincoln.

JE SUIS PERDUE.

— Mais attends, je ne comprends pas... intervient-je.

Mon cœur s'emballe soudainement !

— Si tu t'appelles Joyce... ça veut dire que ce mec... ce Gary, là, c'est un membre de notre famille ?

Silence.

De.

Mort.

— C'est mon neveu, oui... avoue ma mère, la mâchoire serrée. C'est le fils de ma sœur, Hisolda, et...

— ... c'est aussi ton frère, achève mon père d'une voix glaciale.

-
1. Voter bleu signifie voter pour les démocrates, dont faisait partie Barack Obama (44^e président des Etats-Unis). Ce parti souhaitait une réforme du port d'armes.↩

Chapitre 34

Coleen

Les bras croisés, je tourne autour de la table dans le salon de mes parents. J'ai les oreilles qui sifflent, le cœur qui bat tellement vite que ça se réfléchit dans mon crâne. Plus j'écoute l'histoire qu'ils sont en train de nous révéler, plus je me dis que... je ne me sentirai plus jamais aussi légère qu'une plume.

Nous ne venons pas de Dublin... Pas du tout. Tout ce qu'on m'a relaté sur mes origines est faux, caduc, inventé par des bureaucrates anglais chargés d'élaborer une vie à des personnes en quête de rédemption.

Mes parents sont nés en Irlande du Nord. À Belfast, à la fin des années 60. Sur les docks du vieux chantier naval qui a servi à la construction du Titanic, il y a plus d'un siècle.

Mon père vient d'une petite famille de prolos, le genre qui traficote pour arrondir ses fins de mois. Ses parents tenaient un garage vétuste, là où les frères de ma mère stockaient les armes à feu issues de leur contrebande.

Ma mère, elle, est une Joyce. J'ai appris que cette famille était la plus crainte de Belfast. Mon grand-père, Aban Joyce, a été le chef de leur brigade et un membre actif de l'IRA pendant presque trente ans... Ma mère l'a décrit tel un homme sans scrupules, froid, manipulateur, prêt à tout pour défendre ses opinions. Certains traits m'ont rappelé mes frères et moi. Comme quoi, la pomme ne tombe jamais loin de l'arbre.

— J'ai rencontré votre père quand j'avais dix-neuf ans, continue-t-elle, les yeux baignés de larmes, ses doigts triturant nerveusement sa petite croix

en or.

— Moi, j'en avais vingt-deux, ajoute mon père en s'éclaircissant la gorge.

— Ça a été le coup de foudre.

J'arrête de faire les cent pas pour me concentrer sur leurs paroles. Et dire qu'on parle d'une histoire à la Bonnie & Clyde version terroristes de l'IRA... Je nage en plein rêve.

Mes parents poursuivent sur le climat politique dans lequel ils ont grandi. En fervents catholiques irlandais qu'ils étaient, ils n'ont pas supporté l'invasion britannique. Ni leurs lois ni leur religion. Encore moins leur domination culturelle, géographique, voire militaire.

Ce qui aurait dû être une rébellion s'est transformée en guerre civile pendant presque cinquante ans. Mes parents ont commis des choses terribles, des choses que je préfère ignorer.

— Qu'est-ce qui... qu'est-ce qui vous a poussés à tout arrêter ? demande Stan, les sourcils froncés.

— Tout a basculé en 1985, lâche ma mère. Lorsque mon père a décidé de piéger une école primaire pour faire pression sur le gouvernement anglais. Plus d'une centaine d'enfants étaient visés... et je...

Elle s'interrompt d'un coup. Son regard se perd quelque part au niveau de la fenêtre. De ses mains frêles, elle frictionne ses bras comme pour se réchauffer alors que mon père poursuit l'histoire, *leur* histoire.

Il nous explique que la brigade avait reçu sept tonnes d'armes et munitions, provenant du Moyen-Orient, pour perpétrer leurs prochaines attaques, notamment celle de cette école.

— C'est à ce moment-là que j'ai décidé que ça allait trop loin, reprend ma mère en reniflant.

Moi aussi, mes yeux s'embuent de larmes.

— Je... j'étais enceinte de votre père, et... le bébé n'a malheureusement pas survécu... J'ai dû accoucher dans des conditions horribles à seulement six mois de grossesse.

Putain...

La douleur qui me tord le bas-ventre doit faire écho à celle de Debbie à cet instant présent. Un simple regard échangé avec elle m'informe que nous avons éprouvé la même brûlure. Celle que, j'imagine, doivent ressentir toutes les mères.

Moi qui ai dû vivre une grossesse extra-utérine, je ne veux jamais connaître la souffrance de devoir accoucher d'un enfant mort-né. Je ne pouvais déjà pas concevoir pareil malheur avant d'avoir San, mais à présent que je suis mère, je... je ne crois pas que l'on puisse sortir indemne de tout ça.

Je m'essuie les yeux, remplis à ras bord de larmes, du revers de la main.

Évidemment, mon père partageait le même avis que ma mère. Ils voulaient tous les deux une famille. Mais pas dans ces conditions.

— Nous étions en accord avec les revendications de l'IRA, reprend mon père d'une voix mesurée. Mais pas avec leurs méthodes.

— Alors, quoi ? demande Gabe, les traits déformés par la tristesse. Vous avez décidé de stopper la machination ?

— On s'est associés aux services secrets britanniques en devenant leurs indics pendant presque un an, répond ma mère en hochant la tête. Les douze mois les plus longs, les plus angoissants, les plus cauchemardesques de ma vie...

— C'était le seul moyen de s'en sortir, déplore mon père. Le seul, aussi, d'anéantir la brigade.

— Ensuite ? demandé-je d'une voix cassée.

Ma mère soupire.

— On a dressé une liste complète des membres qui ont organisé l'attentat dans cette fameuse école...

En d'autres termes, ils ont vendu leurs frères d'armes, et même leur chef.

— L'unique personne que nous n'avons pas dénoncée, c'était ma sœur... ma sœur jumelle. Hisolda.

— Pourquoi ? s'enquiert Gabe.

— Parce que....

Ma mère plonge son visage dans ses mains. Elle se masse nerveusement les tempes pendant que mon père répond à la question.

— Parce que je lui ai demandé de ne pas le faire.

Et d'une histoire à la Bonnie & Clyde, on passe à la tragédie de Roméo & Juliette.

— C'est-à-dire ? interroge Gabe, les sourcils froncés.

— Ma sœur était amoureuse de votre père, révèle ma mère.

Sa voix change du tout au tout. De femme abattue, malmenée par ses souvenirs, ma mère se transforme en femme fatale, hyper jalouse. Là, je la

reconnais.

— Tellement amoureuse qu'un soir, elle s'est fait passer pour moi... Vous êtes des adultes, maintenant, alors... je vous laisse tirer vos propres conclusions sur ce qu'il s'est produit cette fameuse nuit !

— Oh merde ! s'exclame Gabe.

Je crois que l'on a tous un regard choqué fixé sur mon père.

Évidemment, lui, affirme qu'il ne s'était douté de rien – j'imagine que c'est le problème des vrais jumeaux... difficile de les distinguer, en particulier la nuit. Au vu de son visage dévasté, de ce que je sais, ce que je vois de mes parents depuis vingt-six ans, je ne crois pas un seul instant que mon père ait intentionnellement fauté avec la jumelle de ma mère. Ça serait... sordide comme histoire de famille.

— Hisolda est tombée enceinte, reprend ma mère, la voix pleine de trémolos. Comme l'Univers a une définition bien particulière du karma, votre tante n'attendait pas un, mais deux bébés. Deux garçons. Des jumeaux.

— Pardon ?!

— Des jumeaux ?!

— C'est quoi ces conneries, encore ?!

Avec Debbie et Gabe, nous avons des réactions similaires. J'ai l'impression que, quelque part dans ma tête, on a coupé le contact.

Ma mère avait perdu son bébé alors que sa sœur en avait été bénie de deux. Tout ça avec mon père au milieu. *PUTAIN !*

Cette fois-ci, c'est lui qui se lève de son fauteuil. Il nous tourne le dos, les mains croisées sur la tête. J'imagine à quel point c'est dur pour lui, pour eux, de revivre ça, trente ans après, surtout devant leurs enfants. Ils doivent penser qu'ils ont des comptes à nous rendre.

— Elle a accouché le 25 mars 1986. De Gus et Gary Joyce... murmure ma mère, le regard fixé au sol. Votre père n'a pas voulu les reconnaître. Aucun des deux. Mais, je... hum...

— Tu t'en es mêlée, deviné-je, les lèvres pincées.

J'échange un regard avec Debbie. Je sais que l'on peut aimer les enfants des autres comme les nôtres. Je l'ai vécu avec Cassey... Et c'est ce que ma mère a elle-même vécu avec ses « neveux ».

— On n'a pas dénoncé votre tante parce qu'on ne voulait pas priver deux enfants de leur mère, confirme-t-elle en venant près de mon père.

D'un geste réconfortant, elle pose sa main sur son avant-bras, puis le tire doucement jusqu'à son fauteuil. Ma mère poursuit, nous apprenant ainsi que notre père a proposé un marché à Hisolda. Sa liberté contre ses deux fils. Elle a refusé... avant d'accepter. Pour un enfant seulement... Parce qu'un était plus simple à gérer que deux. Quel genre de mère peut faire ça ?

— Vous étiez d'accord ? murmure Debbie d'une voix blanche. Pour récupérer qu'un enfant ?

— On était jeunes, lâche ma mère en détournant son regard pour observer un point au loin, perdu entre deux tableaux accrochés au mur. Jeunes et terrorisés, on... on pensait que c'était la meilleure des solutions.

— On a dû se décider très vite, marmonne mon père.

— Quelqu'un a découvert que nous étions des indics... Chez nous, les balances, on les flingue, ajoute ma mère, le regard noir malgré ses pleurs. Un contrat a été mis sur nos têtes. Un *très* gros contrat. Et de chasseurs, nous sommes passés à proies.

Je m'essuie une nouvelle fois les yeux. Cette fois-ci, des dizaines de larmes coulent le long de mes joues.

— On est restés cachés dans une de nos planques pendant des jours, murmure ma mère. Des jours à attendre que ces flics anglais viennent nous apporter nos nouveaux papiers.

— Dès qu'on les a eus, on leur a donné la liste de noms. On a quitté Dublin le soir-même. Deux mois après, on était à Chicago, complète mon père, le regard baissé.

— Donc, si j'ai bien compris, vous... vous avez pris un enfant et... notre tante, le second ? demande Gabe, un sourcil arqué. C'est ça ?

— Avec votre père, on a décidé de garder Gus, confesse ma mère, des larmes plein les yeux. Et votre tante, Gary.

— Enfin, c'est Hisolda qui a choisi... Nous, on voulait garder vos deux frères... néanmoins c'était impossible. Dans la précipitation, dans ce... climat de misère et de guerre. C'était un ou zéro.

— Récupérer un enfant était la seule chose qu'on pouvait espérer, pleure ma mère. Tous les jours, on... on se dit que... qu'on aurait peut-être pu agir autrement, qu'on en serait pas là aujourd'hui, si nous avions pu prendre les jumeaux, mais...

— Mais, on en a sauvé *un* de l'IRA et c'était déjà un bel exploit, termine mon père en se raclant la gorge.

C'est donc comme ça que Gus est devenu le fils de mes parents...

— Personne n’a jamais posé de questions ? s’enquiert Parker, un sourcil arqué. Sur cet enfant, sur votre grossesse ? Sur... sur tout ?

— Nous sommes passés tous les trois sous protection de témoins peu de temps après, alors non, personne n’a jamais su. Hormis ma sœur et mon père, évidemment, marmonne ma mère. C’est lui qui a mis un contrat sur nos têtes.

— J’ai un peu de mal à imaginer qu’on puisse infliger... ça, à ses enfants, relève Stan en s’humectant les lèvres.

— Tous les parents ne sont pas des êtres aimants et protecteurs, lâche Parker d’une voix sombre. Crois-moi.

Je serre les dents. Debbie, elle, se racle la gorge. Elle a les mains qui tremblent. Tout en tirant sur le col de son tee-shirt Lee Cooper, elle pose enfin la question qui me turlupine depuis quelques minutes.

— Cet enfant... Gus, précise-t-elle d’une voix rauque. C’était Gaylord, c’est ça ?

— Oui, pleure ma mère. Nous sommes passés de Hema Joyce, Greagoir Lyons, et Gus Joyce à Helen, Garbhan et Gaylord Lincoln...

Je pose mon front contre mes genoux pliés, perturbée au plus haut point par toutes ces révélations.

Soudain, je repense à ce fameux portrait, retrouvé dans le grenier de mes parents, il y a deux ans, pour une brocante. Je croyais que c’était ma mère et Gaylord... En vérité, c’était Hisolda et Gary... Lorsque j’en fais part à ma mère, de nouvelles larmes perlent au coin de ses yeux. Elle les essuie rapidement avant de renifler.

— Ta grand-mère m’avait apporté ces photos... Je ne sais pas pourquoi je les ai gardées. C’est ridicule.

— Parce que c’était vingt ans de nos vies, marmonne mon père en se redressant.

Mon grand frère adoré n’est donc pas vraiment mon frère. C’est à la fois mon cousin germain, à la fois mon demi-frère. Et l’homme qui nous traque, aujourd’hui, est exactement la même chose.

— Vous croyez que... que ce mec, du coup, ce Gary, commencé-je en dépliant mes jambes, mes paumes moites contre mes cuisses. Il veut se venger ?

— De quoi voudrait-il se venger ? demande Gabe, un sourcil arqué.

— De tellement de choses, j’imagine, souffle Debbie en se passant une main nerveuse dans les cheveux.

— D'avoir été élevé sans son père, proposé-je. Nous, on a grandi avec nos deux parents, dans un foyer aimant, avec une maison et un jardin.

— Ou tout simplement, c'est peut-être une mission qu'on leur a confiée, lâche Parker, soucieux.

— Comment ça ? s'inquiète Gabe.

Parker hausse les épaules.

— Si le *leader* est mort, ça veut dire qu'il y en a un nouveau... même si l'IRA n'existe plus officiellement. Peut-être que les contrats sur vos têtes, d'il y a trente ans, ont été réactualisés...

Parker plante alors son regard dans celui de mon père, avant de poursuivre :

— Sinon, pourquoi mettre des verrous supplémentaires sur votre porte ? J'arque un sourcil. Parker a vu juste.

— Quand on a appris que mon père était mort, j'avoue que cette idée nous a traversé l'esprit... On est de nature prudente, même si, visiblement... (*Ma mère jette un regard sur la table basse, là où les lettres de menaces y sont étalées.*)... c'est une affaire familiale.

— Je pense que Coleen a le bon raisonnement, intervient Stan, songeur. C'est compréhensible que ce type cherche à se venger. Vous êtes des cibles idéales. Vous avez tout ce que lui n'a jamais eu. Quand on n'a rien, ça fait vite tourner la tête.

— J'imagine ce que ma sœur a dû lui mettre dans la tête, à ce pauvre gosse, lâche ma mère en regardant le plafond, comme pour sécher ses larmes. Si vous me trouviez sévère, je peux vous assurer que, comparée au monstre qu'est Hisolda, je suis la gentille princesse des contes de fées.

— Hisolda est une femme cupide, avide de pouvoir. Elle a dû lui retourner le crâne. Et... ça a fait de lui l'homme qu'il est, aujourd'hui, déclare mon père d'une voix coupable.

— Il n'a pas essayé de prendre contact avec vous ? s'inquiète Stan.

— Pas à notre connaissance, murmure ma mère.

— Vous devriez préparer votre sac et partir quelques jours, propose Parker. Soit en dehors de la ville, soit... dans un hôtel. Vous ne pouvez pas rester là, ça peut être dangereux. Ce gars s'est déjà introduit deux fois chez Debbie...

— *QUOI ?!* s'égosille ma mère, les yeux écarquillés.

— Il a réussi à pénétrer chez Connor, aussi, ajouté-je, du bout des lèvres. Et maintenant, il l'a envoyé à l'hôpital. Je suis désolée... mais

clairement, ce mec n'est pas là pour faire de la figuration. Il n'en a rien à foutre qu'on soit frères et sœurs. Ce qu'il désire c'est... nous éliminer. Probablement pour vous torturer, Papa et toi.

En quelques mots, je leur raconte notre rencontre dans les sous-sol de l'*Underground*, un soir après les combats. Je comprends mieux pourquoi il ne voulait pas nous montrer son visage. Il doit ressembler trait pour trait à Gaylord.

— Peut-être qu'on devrait... enfin, que je devrais lui parler. Essayer de prendre contact avec lui, propose mon père tandis que ma mère s'exclame une nouvelle fois.

— Hors de question ! C'est un coup à ce qu'il t'arrive quelque chose... Imagine que tous les anciens membres soient avec lui ? Je ne suis pas prête à voir une branche ressuscitée de l'IRA rappliquer à Chicago.

Avec Parker, on s'échange un regard. On devrait peut-être mentionner que c'est déjà un peu le cas... Je me souviens des dix mecs, armés jusqu'aux dents, qui l'accompagnaient tels des *bodyguards* surentraînés dans le parking.

— On pourrait prévenir la police, non ? demande Debbie, un sourcil arqué. Après tout, vous êtes sous protection de témoins, et là... vous êtes menacés.

— Si on appelle le numéro d'urgence, on risque d'être emmenés ailleurs, lâche mon père, les yeux dans le vague. Et on peut dire adieu à notre famille. Je ne vais pas me priver de mes enfants ou de mes petits-enfants à cause d'un môme de trente-deux ans... même si c'est le mien.

La décision est plus que claire. Je ne veux pas perdre mes parents. J'ai déjà perdu Gaylord, Connor aussi, en un sens, je refuse que la gangrène s'étende à d'autres membres de ma famille. De sang ou de cœur !

— Par chance, on va compter sur Oméga pour démolir notre charmant demi-frère dans la cage, vendredi soir, lâche Gabe en se raclant la gorge.

— EH ! m'exclamé-je, les yeux noirs. Mon mec n'est ni un tueur ni un animal enragé, OK ?!

— C'est pas ce que j'ai voulu dire, me répond Gabe. Et tu le sais. Je ne décolère pas.

— Tu... tu vas vraiment devoir l'affronter, Parker ? demande mon père, inquiet.

— Ouais, réplique-t-il en inspirant fortement par le nez.

Sur les nerfs, il craque ses doigts, puis son cou. Ses yeux virent du bleu au gris... *Aïe*.

— Visiblement, démolir les frères de ma nana, c'est ma spécialité !

Gabe s'esclaffe.

— Je tiens à souligner que j'ai gagné la dernière fois...

— Ferme-la, Gabe ! m'énervé-je. T'as gagné parce que Oméga t'a laissé le battre. Redescends sur Terre !

— C'est bon, c'était pour détendre l'atmosphère.

J'aimerais bien que ça soit « bon » cependant, c'est loin d'être le cas, bordel !

J'ignore encore par quels moyens Gary a réussi, il y a dix ans, à retrouver mes parents et mon frère, ni comment il a compris qui ils étaient, mais.... Aujourd'hui, il est visiblement déterminé à tous nous faire payer le prix.

Quand je remonte de la salle de sport, il est presque sept heures du soir. Je viens de passer deux heures à boxer, à me défouler sur un punching-ball. Je suis rincée.

Dans l'appartement, se diffuse une délicieuse odeur de saumon, de beurre citronné et de romarin. Tout ce que j'adore. Je réalise que je n'ai rien avalé depuis hier... D'un coup, je me sens épuisée, affamée. Des hauts-le-cœur me prennent même par surprise.

— Tout va bien, C ? me demande Jack lorsque j'arrive dans la cuisine, le corps en sueur, habillée de mon short de boxe et d'un simple débardeur blanc qui laisse apparaître ma brassière noire. On dirait que tu vas vomir.

— Je crève la dalle, dis-je en ouvrant le frigo.

J'attrape une pomme et la dévore en quelques bouchées.

— T'as besoin d'aide pour le dîner ? m'enquiers-je en voyant les assiettes installées sur la table de la salle à manger, de l'autre côté du bar.

— Je crois que tu en as assez fait, aujourd'hui. Va prendre une douche. Parker est avec Jodie et le coach. Les gars sont partis avec ton frère courir un peu, et Debbie est en *call* dans sa chambre pour son boulot.

— OK... Merci, Jack. Pour tout. Vraiment.

Il m'adresse un petit clin d'œil, puis je pars rejoindre mon mâle dans le salon. Il est assis sur le canapé, face à Jodie. Entre eux, des dizaines de

mètres de bandes blanches, presque argentées, sont étirées. Elle en enroule justement une autour du poignet de Parker, avant de l'enlever et de recommencer.

— Qu'est-ce que vous faites ? questionné-je, surprise.

Je m'installe à côté de mon homme et ramène mes cheveux mouillés de sueur derrière mes oreilles tout en leur jetant un regard étonné.

— J'ai commandé de nouvelles bandes de frappes, m'explique-t-elle, concentrée. Du sept millimètres, mais avec moins d'élasthane que d'habitude.

— D'accord...

— Elles sont chiantes à poser, alors je m'entraîne, termine-t-elle en faisant des huit autour des poignets de Parker. Je n'ai pas envie de galérer vendredi soir. Ça ne sera pas le moment.

C'est vrai.

— Pourquoi vous avez changé ? demandé-je. Elles ont quoi de particulier ?

J'attrape une bande, puis l'examine sur dix centimètres. Entre mes doigts, la texture est riche, beaucoup moins flexible que d'habitude. Je la claque entre mes mains avant d'arquer un sourcil vers Parker.

— Moins d'élasthane induit moins de souplesse. Et donc moins de mobilité.

— Oui, mais moins d'élasthane, ça veut dire plus de contention, précise Jodie. Et plus de contention égale...

— ... plus de force, termine Parker d'une voix grave. Vendredi soir, je vais jouer la carte de l'attaque. J'ai besoin de force. Pas de flexibilité.

C'est vrai, aussi. Je ne dis rien, préférant observer Jodie manœuvrer ces nouvelles bandes. Au bout de vingt minutes, elle estime que tout est bon. Elle les roule soigneusement, puis les range dans son sac, avec le reste de son matos.

Mon portable bipe. C'est un message de Sabrina.

#Je suis allée voir Connor. Il est toujours en mode Belle au bois dormant, mais les médecins affirment que son état est stable. Ça devrait être une question de jours avant le réveil de la princesse !

#Merci, S. T'es la meilleure, écris-je.

Quelques secondes après, je reçois un nouveau SMS.

#Tes parents sont venus. Ils ont croisé Mavis... Ta mère sait pour le bébé. Tu devrais peut-être l'appeler ?

Je soupire lourdement. Génial. Manquait plus que ça.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? s'interroge Parker, inquiet.

Je lui lis les messages de Sabrina. À son tour, il lâche un soupir qui s'apparente plus à un grognement.

— Laisse-les se démerder un peu. T'es pas leur *baby-sitter* ou la négociatrice, me rappelle-t-il. Pour l'instant, tes parents sont en sécurité dans un hôtel, et Mavis, j'en ai rien à foutre. Si ta mère veut s'occuper de tout ce bordel avec ce gosse, libre à elle. Nous, on a assez de choses à gérer !

J'acquiesce, un peu stone. Parker a raison, même s'il est d'autant plus agacé, car notre fille lui manque. Terriblement.

— Je vais prendre une douche. Tu me rejoins ? murmuré-je en levant le visage pour planter mon regard dans celui de mon homme.

— J'arrive.

Je le laisse avec Jodie et le coach, occupé à sélectionner des vidéos d'entraînement sur l'ordinateur pour faire bosser Parker sur ses appuis, dès demain matin.

Je passe devant la chambre de ma fille. J'ai le cœur qui se serre encore plus lorsque j'aperçois son lit vide. Par réflexe, j'attrape l'une de ses nombreuses peluches pour la sentir profondément. Son odeur de bébé me donne une nouvelle bouffée d'oxygène. Je remets en place l'ours avant de quitter la pièce, refermant doucement la porte derrière moi.

Dans la salle de bains, je me déshabille à la hâte. Je file sous la douche, me délectant de l'eau brûlante qui coule sur mes cheveux, mon visage, puis sur le reste de mon corps. J'active le mode « cascade », profitant de toutes ces gouttes qui s'échappent du plafond en des jets puissants, parfaits pour dénouer les tensions nerveuses qui encombrant mes épaules et le bas de mes reins.

Au loin, j'entends un pas conquérant, plutôt souple, fouler le sol de la salle de bains. Des vêtements tombent sur le carrelage en un murmure étouffé alors que la porte de douche s'ouvre dans mon dos, laissant un

courant d'air frais entrer. En quelques secondes, ma peau se recouvre de chair de poule.

Deux grandes mains se referment autour de ma taille, m'attirant vers l'arrière. Parker m'embrasse l'épaule. Je me retourne entre les bras forts et protecteurs de Parker. Baignée par l'obscurité de la salle de bains, sa haute silhouette se découpe dans la faible lueur qui émane des loupottes suspendues au-dessus de la double vasque, de l'autre côté de la pièce.

Je lève mon visage vers lui, ancrant mon regard dans le sien. L'eau ruisselle sur ses pommettes, puis sur ses lèvres charnues avant de slalomer sur son poitrail, jusqu'à ses abdominaux. À force de s'entraîner pour contrer certains réflexes de protection, il n'a plus celui de fermer les yeux sous la douche, ce qui le rend davantage sauvage, hypnotique. En particulier lorsqu'il m'observe tel un loup revenu à la tanière pour s'occuper de sa louve, à son tour blessée. Même si mes plaies sont invisibles.

— Comment tu vas, bébé ? me demande-t-il tandis que je noue mes bras autour de son cou

Désireuse de sentir sa chaleur m'envahir, je presse mon corps nu contre le sien. Ses mains glissent de ma taille à mes reins. Ses pouces dessinent par automatisme de petits cercles sur ma peau trempée.

— Mes parents sont des tueurs... Ils nous ont menti pendant toutes ces années, je... je ne suis même plus certaine de savoir qui je suis, avoué-je, lasse.

— Coleen...

— Toute ma vie n'est que mensonges, Parker, le coupé-je, la gorge nouée.

— Bien sûr que non, me rassure-t-il en plongeant sa main dans mes cheveux, sa paume englobant l'arrière de mon crâne. Tout ce que tu as vécu jusqu'ici, c'est la réalité. Tu es toujours la même personne. Peu importe d'où viennent tes parents, ce qu'ils t'ont enseigné, c'est... c'est vrai. Ce ne sont pas des mensonges. Bien que je puisse comprendre que c'est déstabilisant.

Je m'humecte les lèvres. Peut-être qu'il a raison. Dans ma tête, la cacophonie est telle que ça me déclenche des maux affreux. J'ai une barre frontale depuis des heures, c'est l'horreur.

— Je suis fatiguée, avoué-je en fermant les yeux.

Je me laisse aller contre lui, nos cœurs battant à l'unisson. La joue posée sur son pectoral, je m'abreuve de toute sa chaleur, de toute son

énergie. L'eau continue de marteler nos corps à un rythme régulier, un peu comme quand nous faisons l'amour.

— En plus, j'ai mal partout.

Je le sens sourire dans mes cheveux. Ses grandes mains remontent le long de ma colonne vertébrale avant de redescendre vers mes hanches en de voluptueuses caresses.

— Retourne-toi, laisse-moi faire... me murmure-t-il à l'oreille alors qu'il me pivote sur mes talons, dos à lui.

Je l'entends prendre le gel douche, puis, la seconde d'après, une odeur d'amande et de coco envahit la salle de bains au moment où ses paumes savonneuses se posent sur mes trapèzes, ses doigts pianotant doucement sur mes clavicules. Ils les glissent entre mes omoplates en une pression qui me provoque un gémissement de bien-être. Putain !

— Tu vas vraiment me masser ? demandé-je, un brin moqueuse malgré les frémissements de mon corps, suppliant.

— Pourquoi tu te marres ?

— Parker Adams, soupiré-je avec exagération.

Je lui lance un regard taquin par-dessus mon épaule.

— Y a sûrement 99 % de chance que le massage se termine par une bonne baise contre la paroi de la douche. T'en es conscient, j'espère ?

Il me toise, choqué.

— 99 % ?! s'exclame-t-il. Tu me connais si mal que ça ?! J'aurais plutôt dit 100 % !

Je me retiens de rire. À la place, je lui offre une petite moue.

— J'ai estimé que tu n'étais qu'un homme, chéri, et donc que tu avais le droit à cette marge d'erreur de 1%.

Cette fois, il n'est plus choqué. Il est vexé, agacé, et brûlant, évidemment.

— Qu'un homme ? répète-t-il, un sourcil arqué. Erreur, bébé. Je ne suis pas qu'un homme. Je suis *ton* homme, nuance ! me précise-t-il en me plaquant contre le mur de la douche, mes seins s'écrasant alors sur le carrelage glacé.

Sa bouche se faufile sous mes cheveux, au niveau de ma nuque. Ses mains descendent en hyperpression entre mes reins, jusqu'à ma croupe.

Oui, *mon* homme... ça, je l'ai bien enregistré.

CHAPITRE 35

CONNOR

*Dix ans plus tôt...
Novembre 2009.*

Dans le vestiaire de mon frère, je reste collé au mur, de l'autre côté de la pièce. Le dos calé, les bras croisés sur mon torse, je regarde mes affaires de boxe traînant à mes pieds. Là-dedans, j'ai tout mon matos pour mes premiers combats dans l'Underground. Sauf que je sais, au fond de moi, qu'il ne me servira à rien. En tout cas, pas aujourd'hui.

À deux mètres de moi, Gaylord, aka le Lord Rouge, est d'une humeur de chien. Il s'est pris la tête avec Debbie au sujet de Cassey seulement une heure avant le départ. D'un côté, j'ai envie de les ignorer, de les laisser se démerder. D'un autre côté... ça me rend ouf de voir comment mon frère se comporte avec elle. En parfait trou du cul. Et Debbie qui est assez conne pour rester avec lui. Putain... y en a pas un pour rattraper l'autre. À croire que les filles, elles aiment ça, se faire traiter comme de la merde. Moins tu les respectes, plus elles persistent.

— DÉGAGE ! aboie Gaylord sur l'un de ses partners. Sérieux, dégage, je ne suis pas d'humeur ce soir. Voir ta gueule, je te jure, ça me file des aigreurs d'estomac !

Offensé, le pauvre gars tire la tronche. Il s'éclipse hors du vestiaire alors que Rudy, le coach de mon frère, celui qui risque de devenir le mien quand je serai dans le circuit officiel du free-fight, nous rejoint.

Il a plein de documents sous le bras. Ça concerne sûrement les combats de ce soir. Ceux de Gaylord, mais également les miens. Putain... j'ai pas encore annoncé que je déclarais forfait. Les 30 000 \$, que j'ai reçus de l'autre trou du cul, pèsent telle une enclume au fond de mon bide.

— Ça va, champion ? demande Rudy à mon frère en lui filant une bourrade sur son épaule, ce qui le fait grimacer.

Je n'oublie pas la charge que Gaylord s'est prise hier soir. Même s'il a gagné tous ses combats, il en est ressorti bien amoché. Y a qu'à voir sa gueule pour le comprendre. Il a encore la pommette bien bleue et quelques traces violettes sous un œil.

— Je suis au top, Coach, lâche-t-il, un sourire amer au coin des lèvres.

— Tiens, j'ai un petit cadeau pour toi.

Rudy lui montre une seringue préremplie. On parie combien que c'est de l'adrénaline ?!

Sans prévenir, il la lui enfonce dans la cuisse, délivrant ainsi le produit incolore. C'est à peine si Gaylord réagit. De toute façon, on s'en branle des moyens. Seul le résultat final compte.

— C'est quoi ?

La voix fluette, incertaine, de ma petite sœur me fait tourner la tête vers la droite.

Avec sa chemise blanche, ses longs cheveux colorés en un rouge flamboyant depuis quelques jours, elle darde un regard chargé de méfiance sur l'aiguille.

— Ah t'inquiète pas, gamine. C'est un booster, sourit Rudy. Un truc spécial pour les champions. Quand toi aussi t'en seras une, t'auras le droit à ton propre cocktail.

J'arque un sourcil.

— Pour le moment, les mondiaux ne sont que dans deux ans, rappelle Gaylord d'une voix étrangement sombre. Donc, laisse ma sœur respirer tranquille. OK ?

J'arque le second sourcil. Tiens... y aurait-il de l'eau dans le gaz entre la superstar et son entraîneur ? En même temps, Rudy touche au deuxième point faible de Gaylord : notre petite sœur.

— Ouais, je sais, répond Rudy, un sourire aux lèvres. Allez, je te laisse te préparer. Connor ? m'appelle-t-il en se tournant vers moi.

Putain...

En vrai, je pourrais jouer double-jeu. Empocher les 30 000 \$ et combattre quand même ce soir face à Black Mask... Au final, qu'est-ce qu'il pourrait se produire ?! Pas grand-chose. Et pourtant, mon instinct me souffle de passer mon tour.

— Tu te prépares ? Ou tu vas rester planté comme un con, contre le mur ?

Sans un mot, je laisse Rudy se moquer, puis, quand il part du vestiaire, je me racle la gorge, les dents enfoncées dans ma lèvre inférieure.

À l'autre bout de la pièce, Gaylord m'observe du coin de l'œil.

En une minute, il vire tout le monde à coups de pied au cul. En dépit de leurs protestations, entre ces quatre murs humides, il ne reste plus que Gaylord, Coleen et moi. Notre sœur, assise sur la table, baisse les yeux. Elle s'occupe avec son téléphone portable, consciente de la situation. Malgré son caractère de feu, elle sait se faire discrète quand c'est nécessaire. Elle enfonce ses écouteurs dans ses oreilles tandis que Gaylord me signale d'approcher.

— T'as la trouille ?

Je ne réponds pas. Pas parce que c'est vrai, mais parce que j'ai les boules qu'il le pense.

— C'est normal d'avoir peur, petit frère, me rassure Gaylord en posant ses mains sur mes épaules, son front touchant presque le mien. Moi aussi, j'ai eu la trouille la première fois.

J'AI PAS LA TROUILLE, BORDEL !

— Je t'assure qu'une fois dans la cage, tout ça... tout ce que tu peux éprouver s'évapore. Tu ne ressens que l'adrénaline. Y a rien d'autre, petit frère.

— Je sais pas, lâché-je, les dents serrées.

La seule chose que j'intègre, c'est que si je ne tiens pas ma part du deal, ce connard de Black Mask serait capable de me retrouver. Il l'a déjà fait. Il est au courant que je suis le Constrictor, et il sait où je m'entraîne. Je ne vais pas risquer une cicatrice sur la gueule et 30 000 \$ en moins sur mon compte pour... pour contredire mon frère. Si ?

— Je ne me sens pas trop dans mon assiette, marmonné-je, le regard baissé.

Putain... gnian-gnian... on dirait une gonze qui chiale, là ! Si je ne désirais pas autant mon indépendance, j'aurais fourré les 30 000 \$ – vrai

ou faux billets, d'ailleurs – dans le cul de l'autre connard. Ça aurait été mieux que de passer pour la lopette de service face à Gaylord.

— Connor, soupire-t-il. On en a déjà parlé... Je te rappelle que c'est toi qui t'es inscrit dans cette ligue de malheur, ajoute-t-il tout bas.

JE SAIS !

À la place, je me tais.

— Tu peux pas te défiler avec ces gens. Ils ont le pouvoir de t'écraser comme un insecte. Et nous, petit frère, on est des Lincoln. On est des putains de lions, des chasseurs. Pas de vulgaires cafards !

Je ferme les yeux, mordillant ma lèvre inférieure de mes dents. Fait chier.

Gaylord doit prendre mon agacement pour de l'impertinence et de l'indécision.

— Je ne me sens pas encore prêt, réponds-je, les mâchoires serrées. Je vais finir piétiné comme une merde dans la cage.

Sérieux, je suis en train de me façonner un deuxième trou de balle, là.

Je croise alors le regard de ma petite sœur, toujours assise de l'autre côté de la table. Sa tête dodeline au rythme de la musique qu'elle écoute, pourtant, j'ai l'impression qu'elle a compris, qu'elle sait que je suis en train de me défiler.

Je reporte mon attention sur Gaylord, et je pense aux 30 000 \$, à la bagnole que je vais pouvoir me payer. Sans parler de cette foutue caution pour l'appart dans le centre-ville. Allez... l'indépendance est à une chialade !

— Je peux pas monter dans la cage, Gaylord. Pas ce soir, j'y arriverai pas, murmuré-je en baissant les yeux. Je sais que je me suis engagé... sérieux, ça craint, mais... je peux pas. Je vais aller voir les bookmakers pour leur expliquer. Si ça se trouve, ils seront compréhensifs. Après tout, je suis ton frère, et...

— Et rien du tout, me coupe Gaylord. Tu n'iras voir personne, Connor, c'est clair ?! m'avertit-il en se redressant.

Il soupire, lève la tête vers le plafond avant de faire craquer sa nuque. Ses mains agitées se perdent dans sa tignasse cuivrée. Lorsqu'il me lance un regard en coin, je comprends que j'ai gagné. Je réalise aussi, au fond de moi, que je ne devrais pas m'en réjouir.

— Voilà ce qu'on va faire, petit frère, commence-t-il en se raclant la gorge. On va dire que t'es malade. Que t'as chopé un truc de merde et que

t'es pas apte à te battre. Je vais prendre ta place. T'as combien de combats ? Un ? Deux ?

— Deux... Black Mask, puis Big Buddy.

— OK, bon... partons du principe que je vais les fumer, ces petits cons, me lance Gaylord d'un regard de chasseur. Par contre, les Sharks vont te reprogrammer. Et là, Connor, tu ne pourras pas te défiler. Ils vont me faire une fleur ce soir, mais que pour ce soir. Tu sais ce qu'il va se passer si tu refuses de combattre, samedi prochain ?

— Ouais... lâché-je à travers mes dents.

— Je veux t'entendre le dire.

— Ils vont me passer à tabac, réponds-je en plantant mon regard dans le sien. Pour bien que je rentre dans leur petit rang de merde.

— Exactement. Et j'ai pas envie de foutre l'Underground à feu et à sang parce que t'auras pas porté tes couilles pour la deuxième fois consécutive. C'est clair ?

— Très...

Putain de merde. J'ai envie de lui casser la gueule. Grand sauveur de mon cul, ouais, avec son air suffisant !

— Estime-toi heureux de ne pas avoir de gonzesse, réplique-t-il, d'une voix sombre. T'as une pression en moins. Par contre, si ta merde retombe sur notre sœur, là... je te jure, Connor, que c'est moi qui te passe à tabac. Compris ?

Je ne réponds pas.

— Compris ? insiste-t-il, un sourcil arqué.

— Ouais...

J'ai compris, et va bien te faire foutre !

Chapitre 36

Debbie

De nos jours...

Entre la chaleur et l'ambiance du vestiaire d'Oméga, je ne saurais dire laquelle est la plus insupportable.

Assise sur le « canapé », je passe ma langue sur ma lèvre supérieure, perlée de sueur. Mon cœur pulse douloureusement. Par solidarité, j'ai voulu être présente pour les combats de Parker. Je ne me voyais pas laisser Coleen et Gabe là-bas tandis qu'Oméga sera occupé à affronter celui qui a fait de nos vies – de ma vie – un enfer.

Maintenant que l'on connaît la véritable identité de Black Mask, je suis terrorisée à l'idée de le confronter. De constater à quel point il doit ressembler à Gaylord, à quel point, malgré mon amour pour Stan, cela peut me chambouler.

Je déglutis nerveusement alors que mon homme prend place à mes côtés.

Habillé de sa tenue d'entraînement – jogging noir et tee-shirt gris estampillé « Oméga » –, il se craque la nuque avant d'enfoncer ses coudes dans ses cuisses écartées.

— Comment tu te sens ? s'enquiert-il, tout en me lançant un regard en coin.

Inutile de préciser combien venir ici est un réel supplice pour moi. Néanmoins, je suis bien là. Forte et solidaire. Même si j'ai du mal à

l'intégrer, je fais aussi partie de la meute d'Oméga. Merci à sa louve de m'y avoir entraînée presque malgré moi.

— Mieux que Coleen, murmuré-je d'une voix hésitante en lui montrant ma belle-sœur d'un vague geste de la tête.

L'air soucieux, Stan acquiesce mécaniquement.

De l'autre côté du vestiaire, Coleen n'en mène pas large. Vêtue de noir de haut en bas, deux longues tresses incrustées qui retombent sur ses seins, elle a les mains posées sur les joues de son homme, assis sur le rebord de la table de massage. Debout entre ses jambes, elle lui murmure des paroles inaudibles. Des paroles visant, sans doute, à le canaliser, lui, mais à la rassurer, elle.

Je n'ai pas vu Gaylord mourir sur le ring. Coleen, si.

Moi, je dois vivre avec mon imagination. Elle, avec la réalité. J'ignore ce qui est le pire.

Parker acquiesce plusieurs fois en un mouvement à peine perceptible du menton pendant que Coleen continue de lui parler. Ses traits sont tirés. Elle a des cernes sous les yeux. En revanche, son regard vert est celui d'une prédatrice, non pas d'une proie. Tout comme Oméga. J'imagine qu'elle est en train de lui dire de ne pas courber l'échine tout en faisant attention à lui. Je sais ma belle-sœur écartelée entre sa volonté de voir Black Mask réduit en miettes et son désir de protéger l'âme de son homme. Des années durant, j'ai essayé de préserver celle de Gaylord, et j'ai lamentablement échoué. Il a terminé par devenir accro aux anti-dépresseurs, aux somnifères, et à l'*Underground*.

— Tu crois qu'il va gagner ? demandé-je, d'une voix blanche à Stan.

— Je ne le crois pas, j'en suis certain. Oméga est en mode Alpha... il ne lui laissera rien passer à ce fils de pute.

— J'espère...

Stan doit entendre mon angoisse, car il glisse sa main contre ma nuque, dévoilée par ma haute queue-de-cheval. Son regard croise le mien.

— T'étais pas obligée de venir, bébé. Tu le sais ?

— Je ne pouvais pas rester à la maison, murmuré-je. Ma place est ici.

— Tu es une femme courageuse, Debbie.

— Non, ris-je, nerveuse. Pas du tout.

— Bien sûr que si.

Je me pince les lèvres.

— Moins que Coleen, chuchoté-je, les yeux baissés.

— Vos vies sont très différentes. Toi, t’as quelque chose que Coleen n’a pas.

— Qu’est-ce que c’est ? m’enquiers-je, d’un ton curieux.

— L’expérience, me dit-il, tout bas. Tu as vécu des choses traumatisantes, Debbie. Je ne parle pas que de Connor, je parle aussi de... de Gaylord...

J’arque un sourcil.

— Comment ça ?

— Tu le sais très bien, répond-il en s’éclaircissant la gorge, le regard fuyant.

Je m’en doute... même si je ne suis pas d’accord. Gaylord ne me traitait pas mal. Pas tout le temps, en tout cas. Du moins, il ne le faisait pas exprès. Il avait juste une notion différente de l’amour.

— Moi, j’ai changé pour toi, lâche Stan. Pas lui. Que tu le veuilles ou non, ça laisse des stigmates. Des stigmates que Coleen n’a pas, ajoute-t-il en se tournant enfin vers moi. Ça la rend plus hargneuse. Toi, plus pondérée.

Je garde toujours le silence, braquant mon attention sur ma belle-sœur et son homme. Au milieu du remue-ménage que fait l’équipe dans le vestiaire, mêlé au bruit de la techno émanant de la salle du ring, ils sont isolés dans cette bulle qui n’appartient qu’à eux.

Oméga glisse ses mains bandées d’argent dans le dos de Coleen pour la rapprocher. Il pose son front contre son sternum. Elle l’entoure alors de ses bras rassurants, la bouche perdue dans ses cheveux bouclés. Je détourne le regard, comme pour ne pas m’immiscer dans leur intimité.

— Je crois que j’ai besoin d’un verre, chuchoté-je à Stan.

Ses doigts ramènent une micro-mèche derrière mon oreille, puis il me tend la main pour m’aider à me relever du canapé.

— Je peux me joindre à vous ? nous demande Gabe, angoissé lui aussi, en s’approchant de nous.

— T’as ta carte d’identité sur toi ? plaisante Stan.

— Très drôle...

— Allez viens, souris-je en glissant mon bras sous le sien. On va laisser Coleen et Parker tranquilles. Ils en ont besoin.

Stan fait signe à Sabrina et Dennis de nous suivre.

Quelques minutes plus tard, nous nous retrouvons tous les cinq au bar. Le coach, lui, est resté dans le vestiaire, avec Jodie, pour prodiguer à

Oméga quelques derniers conseils avant de monter dans la cage face à Black Mask.

Tout le monde préfère se dire qu'il s'agit d'un combat comme un autre. De toute manière, c'est le mieux à faire. Il y a déjà assez de pression. Personne ne le donne perdant.... Oméga bat Black Mask, d'accord. Qu'est-ce qu'il se passe ensuite ? Quand est-ce que cette histoire s'arrêtera ? Est-ce que ce mec, Gary Joyce, retournera gentiment chez lui après s'être pris une déculottée sur le ring ? Je n'y crois absolument pas, et je sais que je ne suis pas la seule.

— Cinq bières, s'il vous plaît ! annonce Dennis au *barman*, en se penchant par-dessus le comptoir pour se faire entendre.

La salle du ring est encore plus chaude que le vestiaire d'Oméga. Le tissu de mon body noir se colle à la peau de mon dos, en sueur. D'un geste distrait, j'essuie mes paumes de mains sur mon jean avant de récupérer mon verre. Mon regard se perd sur la foule agglutinée autour de cette maudite cage. Il y a ceux qui hurlent, ceux qui jurent, ceux qui applaudissent, puis ceux qui insultent, qui poussent, qui cherchent la merde. Je secoue la tête, défaite. Dix ans après, c'est toujours le même bordel. L'*Underground* a beau s'être refait une beauté, l'ambiance, elle, n'a pas changé. Avec tout le fric qu'il dégage, c'est peut-être pire.

Une fois les boissons servies, nous nous empressons de boire une gorgée, chacun gardant les yeux rivés vers le sol.

— Il se passe quoi si... si Oméga perd ? ose demander Sabrina, après avoir bu sa bière presque cul sec.

— Il ne peut pas perdre, lâche Dennis, l'air ailleurs.

— Mais si c'est le cas ?

— Il ne peut pas perdre, répète-t-il en lançant un regard noir à sa petite amie. OK ? C'est impossible. Pas Oméga. Encore moins quand son adversaire est le mec qui a pris en chasse sa femme.

Sabrina se pince les lèvres sans ajouter un mot. Je crois que c'est mieux comme ça. Inutile de créer des disputes à cause de tout ce stress. Notre plus grande force, c'est notre union. Si on la perd, c'est foutu.

Au bout de trente minutes, Coleen nous rejoint au bar.

Je la vois arriver vers nous d'une démarche mécanique, les yeux plantés sur un point au loin. Elle ne se fraye pas un chemin dans la foule, non, elle avance pleine balle sur une ligne droite, bousculant tous ceux qui se trouvent sur sa trajectoire, quitte à se faire insulter. Son attitude de

prédatrice calme les plus audacieux. Finalement, peut-être que c'est elle qui devrait monter sur le ring face à Black Mask...

— Elle a l'air en transe. C'est flippant, me dit Stan, tout bas.

J'acquiesce.

— Je connais Coleen depuis qu'elle a dix ans... crois-moi, elle peut se montrer aussi dure et entêtée que ses frères. Si ce n'est plus. Je l'ai déjà vue tenir tête à Connor... et je l'ai vu, *lui*, courber l'échine, réponds-je, d'une voix sombre. Coleen est une pure Lincoln. Tu ne pourras jamais lui enlever ça.

Je termine ma bière quand ma belle-sœur se pointe entre Gabe et moi. Les bras croisés sur le comptoir, le menton fièrement relevé, elle en jette. Elle a du chien, c'est clair. Pourtant, je sais que sous son armure d'adamantium, elle a une âme sensible. Elle est terrorisée... terrorisée par ce combat, par ce que son homme s'apprête à affronter dans cette maudite cage.

— Comment va Oméga ? demande Gabe, un sourcil arqué.

Il tire nerveusement sur le col de son tee-shirt blanc. Ses yeux bruns sautent du visage de sa sœur au reste de la foule. Sur le ring, deux *fighters* s'amuse à se mettre une dérouillée en se faisant des prises de catch.

— Il est confiant ? insiste-t-il.

Le coup d'oeil que lui lance Coleen le fait taire.

— On parle d'Oméga, bien sûr qu'il est confiant ! aboie-t-elle. Lâche-le, un p...

Elle ne finit pas sa phrase. Son regard se dessoude de celui de son petit frère pour se planter sur le visage de... Rudy. Rudy qui passe à trente mètres de nous avec toute son équipe, habillée en rouge. En *rouge*... sérieusement ? Putain !

En premier lieu, j'essaie de voir s'ils sont en compagnie de leur *fighter*. J'ai le cœur qui s'accélère. J'ai peur de recroiser la route de Gary Joyce. L'avoir vu à moins d'un mètre de moi, dans ma maison, est déjà suffisant.

— Regardez-le, ce bâtard... à se pavaner autour du ring, crache Gabe, un air de démon dans les yeux. Dire qu'on l'a toujours considéré comme un membre de notre famille...

— Je compte même plus les heures qu'on a passées dans son foutu magasin, marmonne Coleen. Comment ce fils de pute ose nous faire ça ? À nous ? Il a dégomme nos deux aînés et maintenant, quoi ? Il permet à notre demi-frère de nous prendre en chasse ?

— Je lui collerais bien mon poing dans la gueule ! lâche Gabe, les sourcils froncés, les bras croisés sur le torse.

— Et moi, donc...

Ils s'échangent un bref regard en coin. On a à peine le temps d'esquisser le moindre geste que je les vois tous les deux s'élancer au travers de la foule, en direction de Rudy.

— Merde ! REVENEZ ! crié-je en me redressant.

— Coleen ! hurle Sabrina alors que Dennis fait de même avec Gabe.

Stan, lui, est déjà en train de courir derrière eux. Je me dépêche de le rejoindre, me faisant bousculer de toute part. La musique techno repart de plus belle, signe que le ring est de nouveau vide.

Au-dessus de ma tête, les poursuiveuses s'emballent. Les lumières bleues, rouges, roses et jaunes virevoltent autour de nous, donnant la pénible impression d'être en boîte de nuit. La foule, elle, semble apprécier. Ils se mettent tous à hurler le nom de leur *fighter* préféré – dont celui d'Oméga. Coleen et Gabe, eux, ont décidé de passer à l'offensive. Ils encerclent Rudy tels deux lions entourant leur proie. Je n'entends pas ce qu'ils se disent, mais ils paraissent tous les trois hors d'eux.

D'un geste sec, Rudy fait reculer les autres membres de son équipe qui s'apprêtaient à sauter sur Coleen et Gabe. Stan est le premier à arriver. Par réflexe, il attrape le poignet de Coleen pour l'apaiser. C'est sans compter sur son caractère de feu, ma belle-sœur est déchaînée. De loin, je vois ses traits se crispier, sa bouche se fendre de paroles inaudibles à cause de la musique. Leurs bras s'agitent, ils sont clairement en train de s'expliquer malgré Stan et un gars de l'autre équipe qui tentent de calmer le jeu.

Quand j'arrive à leur hauteur, Rudy lève les mains face à Coleen comme pour montrer sa bonne foi.

— Ne t'énerve pas, gamine, lui dit-il en posant sa paume sur son épaule. C'est juste du sport.

— Touche pas ma sœur, Rudy ! s'excite Gabe en le repoussant d'une main sur son torse. Sinon, je te jure que je t'éclate la gueule !

— Ce n'est pas que du sport, et tu le sais ! enchaîne Coleen d'une voix forte afin de se faire entendre à travers le brouhaha de la salle du ring. T'as pas d'honneur ! T'es vraiment un chien... T'en es arrivé à bouffer dans la gamelle des autres pour survivre, tu t'en rends compte ?

— C'est vos frères qui m'ont mis sur la paille, bande de petits merdeux ! s'énerve à son tour Rudy.

J'attrape le bras de Gabe.

— Gabe... soupiré-je. Laisse tomber, viens.

— Crois pas que celui-ci va relever le niveau ! balance-t-il à Rudy, ivre de colère, en montrant le profil à peine esquissé de Black Mask qui apparaît sur l'un des écrans géants au-dessus du ring, juste en face de celui d'Oméga.

Rudy tique sur les paroles de Gabe.

Putain... visiblement, il n'est pas au courant de qui est Gary Joyce... N'a-t-il jamais vu son visage ? Peut-être qu'il ne ressemble pas à Gaylord. Ou bien, c'est un sacré menteur. Je me méfie de tout ce qui peut sortir de sa bouche !

— Quoi ?! répond-il, surpris.

— Allez, laisse, Coleen, enchaîne Stan en raffermissant sa prise sur son bras. On y va.

— J'espère que t'as pas trop parié sur ton *fighter* de merde, là, parce que je te jure que mon mec va le démonter sur le ring. Membre par membre, s'il le faut.

— Coleen. *Viens !* insiste Stan en tirant sur son poignet.

L'instant d'après, la tension semble être partiellement retombée. Aucun de nous ne tient rigueur à Coleen ou à Gabe pour ce qu'il vient de se passer. C'est compréhensible qu'ils commencent à craquer sous la pression. Les Lincoln ne sont pas des êtres calmes, patients et réfléchis. Quand on y pense, ils s'en sortent plutôt pas mal... sans Connor pour jeter de l'essence sur le feu.

Très vite, on regagne nos places dans les gradins. Le *speaker* annonce le prochain combat, celui d'Oméga contre Black Mask. La foule se met à hurler comme rarement. Les journalistes déboulent au niveau du carré VIP, autour de la cage. Ils mitraillent tout ce qui bouge. Pas une personne, ici, ne semble ignorer les antécédents de Black Mask.

Soudain, mes yeux s'inondent de larmes. Je me masse frénétiquement le sternum de mes doigts engourdis. Ma respiration est sifflante. Je ne veux pas être là. Pas du tout. Pourtant, mon derrière est vissé sur ma chaise.

— Tu veux qu'on sorte ? demande Stan, inquiet.

— Ça va.

Ma voix n'est qu'un lourd murmure. Grave, rauque. Clairement, ça ne va pas.

— Tu ne devrais pas te forcer... à être ici, à regarder ça, continue Stan en me montrant la cage d'un mouvement de la tête.

— Je sais.

Mes yeux sont tellement gorgés de larmes que j'ai l'impression que si je prononce un mot de plus, mes valves vont s'ouvrir et après... je ne pourrais plus m'arrêter. Ce serait pire que si le barrage Hoover cédait.

— J'ai besoin d'un verre. De quelque chose de fort, marmonné-je en croisant mes jambes.

— Je ne pense pas que ce soit ce dont t'as besoin, Deb'...

J'acquiesce. C'est vrai. Ce n'est pas un verre dont j'ai besoin. C'est de lui. De Stan. Mon regard noisette percute le sien, charbonneux. Je me penche vers lui, ma main glissant sur sa joue, mon vernis clair contrastant avec sa peau, plutôt hâlée. Je dépose mes lèvres sur les siennes, l'embrassant désespérément, de quoi m'adonner quelques secondes de répit ainsi qu'un nouveau souffle.

— T'as raison. C'est de toi dont j'ai besoin.

Le regard de Stan s'illumine. Il pensait probablement à autre chose comme décamper d'ici ou aller dehors, respirer l'air frais. Je l'ai surpris, rassuré. Et j'aime ça.

— Je ne te lâche pas, trésor. Jamais, me réconforte-t-il en attrapant ma main.

Qu'est-ce que je l'aime, cet homme. Aujourd'hui, je ne me vois pas vivre sans lui. Sa proposition de le suivre à New York me donne envie. Vraiment. Et celle qui consiste à adopter Cassey, n'en parlons même pas. Mon fils mérite un bon modèle masculin à la maison. Il mérite un père. Un vrai. Je ne laisserais ce rôle à personne hormis à Stan.

Le *speaker* continue de discourir dans son micro. Je n'enregistre pas ses paroles. Tout ce que je veux, c'est qu'Oméga gagne, que Black Mask disparaisse de nos vies, afin que l'on reprenne les nôtres où elles en étaient.

La musique techno diminue de quelques décibels au moment où la première porte du vestiaire s'ouvre, révélant le corps massif et bétonné de Parker Adams. De ce que je sais, Oméga aime bien fanfaronner. J'ai déjà entendu Coleen s'en plaindre. Sauf que, là, il n'a pas l'air de vouloir faire le paon devant sa cour. Il est prêt à partir en chasse. Ses yeux sont braqués sur le ring. Son regard, indéchiffrable. Je n'arrive à discerner aucun sentiment sur son visage impassible.

De l'autre côté, Black Mask apparaît en haut de son propre corridor. Habillé de rouge... Sérieux... En même temps, pourquoi ne suis-je pas étonnée ? Cette couleur, c'est celle des Lincoln, enfin des « Lyons », si j'ai bien retenu, et il en est un. Au même niveau que Connor, Coleen, Gabe, et Gaylord, aussi.

Je triture nerveusement mes doigts.

Dans la salle du ring, un étrange silence s'installe lorsque Black Mask, entouré de son « équipe », descend vers la cage. On entend presque son pas lourd, conquérant, résonner dans ce qui semble s'être transformé en arène.

Comme tout le monde, je retiens mon souffle. Bien entendu, on sait tous de quoi ce mec est capable. Coleen, elle, est debout. Les mains croisées devant sa bouche, elle ne perd pas une miette du « spectacle ». Certes, son teint est blême, mais ses yeux sont ceux d'une putain de louve.

Lorsqu'elle échange un coup d'oeil avec Oméga, je frissonne. Leur intensité est... je ne sais pas. Sensationnelle... flippante, aussi. Malgré tout, ils gèrent très bien leur relation fusionnelle. Bien plus que ce que j'ai essayé de régulariser avec Gaylord. Quant à Stan, nous ne pouvons pas dire que nous sommes fusionnels. Nous avons chacun notre indépendance, ce qui ne nous empêche pas de nous aimer plus que tout. Enfin, je crois.

— J'ai mal au ventre, se plaint mollement Sabrina, la main posée sur son estomac. Sérieux, on ne devrait pas les laisser combattre l'un contre l'autre. Pas quand on sait... tout ce qu'on sait.

Elle nous lance un regard en coin. Évidemment, toute la meute est au courant de la véritable identité de Black Mask. Pour autant, personne ne lui répond. Sauf son petit ami qui passe délicatement sa paume le long de sa colonne vertébrale pour la rassurer.

Les poursuiveuses s'activent une nouvelle fois, tourbillonnant au-dessus de nos têtes.

Dès que la cloche retentit, annonçant le premier *round*, j'ai envie de vomir.

BAM !!!

Le premier coup est donné, je me cache les yeux. Je ne peux pas voir ça. C'est trop dur.

Sous mes pieds, le sol tremble comme jamais. J'entends les gens encourager Oméga. Un coup d'œil à travers mes doigts entrouverts me rassure au moins sur une chose : Le *fighter* qui a la lèvre en sang, ce n'est pas Parker Adams...

Face à lui, Black Mask, avec son épais masque d'argile noire, qui empest le soufre, n'en mène pas large. Je ne sais pas ce que ce connard s'imaginait, mais... clairement, Oméga n'est pas le Lord Rouge. Déjà, au niveau du caractère. Gaylord était impatient, nerveux. Parker, lui, est plutôt réfléchi. Quand il frappe, il frappe *vraiment*. Il sait qu'il va infliger des dégâts.

— Sérieux, c'est pas possible cette odeur. Je serais Oméga, j'aurais gerbé, lance Dennis en se pinçant le nez.

— C'est opaque. Ça colle à la peau, malgré la sueur. C'est pour qu'on ne le reconnaisse pas, j'imagine, répond Sabrina en se rongant l'ongle de son pouce.

— Tant mieux, murmuré-je.

J'aurais pas supporté sa ressemblance avec Gaylord.

Dans la cage, Oméga et Black Mask s'affrontent sans relâche sous les exclamations du public. Les coups s'enchaînent, les uppercuts pleuvent. Le sang gicle. On se croirait dans un *remake* de Spartacus. Ou de Gladiator. Ce n'est même plus de la boxe, ni du *free-fight*... c'est un règlement de compte. Si j'ai déjà vu Oméga mettre la misère à Connor sur le ring, je peux dire que là, il est à un *level* au-dessus. Il ne s'arrête pas. Jamais ! Il le matraque de ses poings serrés, le coince contre les cordages, le boxe jusqu'à ne plus avoir de souffle. C'est un miracle que son adversaire soit encore debout. L'arbitre a beau s'interposer pour qu'il n'y ait pas de débordement, l'un comme l'autre n'en a rien à foutre. Sauf que ce n'est pas battre Oméga qui intéresse Black Mask... c'est emmerder notre famille. C'est mettre la pression à Coleen. À moi aussi. Je m'en rends compte parce qu'après chacun de ses coups contre Oméga, à chaque fois qu'il parvient à le toucher, son regard pénétrant, insolent même, se pose sur nous.

J'ai la mâchoire qui se serre, les mains qui me brûlent. Je n'aime pas le *free-fight*, l'*Underground* encore moins. En revanche, là... la seule chose dont j'ai envie, c'est de voir Oméga éclater la gueule de ce fils de pute.

— VAS-Y, BÉBÉ ! T'ES LE MEILLEUR ! s'exclame Coleen en sautillant comme une puce.

Elle est extatique. Avec toutes les émotions contradictoires qu'elle ressent, je me demande comment elle arrive à garder la tête hors de l'eau.

Oméga réagit à sa voix en devenant encore plus hargneux. Bien sûr qu'il maîtrise le *round*. Il domine clairement son adversaire, ce qui donne davantage de crédibilité à ma « théorie ».

Soudain, Black Mask dégaine un uppercut dans la mâchoire d'Oméga qui ne protège pas assez sa droite. J'entends son maxillaire. Ou bien, ce sont ses cervicales ?

— Putain... dis-je en un haut-le-cœur.

— Debbie ? s'inquiète Stan.

— Je veux sortir... s'il te plaît, murmuré-je, les mains devant la bouche.

— Viens, ma puce.

Il m'attrape par la main. J'ai à peine le temps de me lever qu'un bruit tonitruant retentit. Néanmoins, ça ne provient pas du ring. Des coups de feu explosent tout autour de nous.

D'un coup, la salle se retrouve plongée dans le noir. Seules les minuscules lumières de sécurité qui émanent du plafond s'actionnent, gardant tout de même la galerie dans la pénombre.

Sans même comprendre ce qu'il se passe, je suis projetée à terre, ma hanche droite tapant douloureusement le sol en béton armé. Stan, allongé sur mon dos, m'intime de ne pas bouger. Je peux sentir son cœur choquer mon omoplate.

Les gradins se mettent à trembler. J'entends de nouveau des coups de feu, peinant à réaliser qu'une fusillade a vraiment lieu, ici, dans l'*Under*. Un coup d'œil sur le côté m'indique que Dennis a eu la même réaction avec Sabrina que celle de Stan. De l'autre côté, Gabe, lui, a protégé sa sœur. Coleen semble sous le choc. La tête posée contre la poitrine de son frère, elle cherche Parker du regard.

J'entends les gens hurler, crier. La foule s'éclate en différents petits groupes. Tout le monde court partout, essayant de se mettre à l'abri, de quitter cet endroit de malheur. Mon corps est en sueur. J'ai l'impression qu'il est en train de me lâcher. Je ne sens même plus mes membres.

— Ne reste pas là, me souffle Stan, angoissé, en me hissant debout.

J'ai la tête qui tourne, les genoux qui flageolent. Les gens continuent de hurler, de pleurer. La seule musique que l'on perçoit, c'est celle du désespoir, de la peur. Paniquée, je jette des coups d'œil à droite et à gauche, en me laissant entraîner par Stan, loin des gradins. Au loin, je vois un homme... habillé en noir. Sa capuche masque son visage. Il est armé, tirant en rafale dans les airs comme pour... je ne sais pas. Nous foutre la trouille ? Putain, c'est qui ce malade ?

— *Coleen, il faut sortir.*

J'entends la voix suppliante de Gabe, quelque part sur ma droite.

— *Pas sans Parker !*

— *Il est grand, il peut se démerder seul. Viens !*

— *GABE !*

Soudain, les lumières de sécurité clignotent. Certaines poursuivieuses semblent se rallumer de manière aléatoire, comme dû à un court-circuit. La lumière bleue qui émane d'elles se perd dans le dédale humain qui se rue, coûte que coûte, vers la sortie. Mon œil est attiré par ce qu'il se passe sur le ring. Bordel de merde. Oméga et Black Mask continuent toujours de se battre. Dans l'obscurité zébrée de bleu, je vois la haine déformer leurs visages. Les coups pleuvent à tout rompre. Je les entends hurler, s'insulter. Je crois que même avec le Constrictor, Oméga n'avait pas pareille démesure. Là, il semble possédé.

Les raclées volent. Je devine le bruit des os qui craquent et celui, plus pernecieux, des articulations qui se subluxent.

— Reste avec Denis, ma puce ! m'ordonne Stan en me poussant dans les bras de son ami.

L'instant d'après, mon homme est dans la cage, aux côtés d'Oméga.

Une douleur fulgurante me transperce les côtes tant mon cœur se serre. Les yeux écarquillés, le souffle court, j'imagine, une ridicule seconde, Stan mourir sur le ring, se faisant démonter membre par membre.

— STAN ! hurlé-je à bout de forces alors que Dennis me ceinture à la taille pour m'empêcher de m'élancer vers lui.

— Debbie, arrête !

— Lâche-moi !

— Attends !

À terre, Black Mask paraît en piteux état. Pourtant, il rit... Encore plus lorsqu'Oméga, déchaîné, le retourne sur le dos pour lui éclater la tête de ses poings ensanglantés.

Au-delà des grilles, Stan attrape les épaules de Parker et le tire violemment en arrière afin de lui faire prendre conscience de la situation. Le coach Anderson lui prête main-forte. Je n'arrive pas à voir ce qui est en train de se dérouler. Dennis me traîne derrière lui. Je me débats, pendant que des dizaines de personnes courent devant mes yeux.

— STAN !

— PARKER !!!

Ma voix stridente s'entrechoque avec celle, plus grave, de Coleen. Ma belle-sœur est en larmes. Elle bataille telle une furie dans les bras de Gabe

sans qu'il ne lâche prise.

Moi, j'ai mal partout. Mon imagination s'affole. Encore plus lorsque je perds le ring de vue !

Au loin, très loin, des sirènes retentissent. Quoi, déjà ? Putain, depuis combien de temps sommes-nous pris dans cette fusillade ?

Les corps pressés les uns contre les autres, je me fais happer vers la sortie, engloutie par la foule.

Quand le calme revient, que ma bouche respire l'air frais de Roger Park, je reprends mes esprits. Sabrina et Dennis sont à mes côtés. Je réalise que le reste de l'équipe – y compris mon homme – est encore coincé dans les sous-sols de Chicago, avec ce taré qui s'est cru en pleine partie de chasse humaine.

OceanofPDF.com

Chapitre 37

Debbie

Assise sur le canapé, je me sens frigorifiée malgré mes mains cramponnées autour d'une tasse de thé bien chaud.

Nous sommes enfin rentrés chez Parker et Coleen. Il est presque trois heures du matin. La télé est allumée, les infos sur la fusillade tournent en boucle dans tout le pays. Par chance, personne n'est mort. Personne n'a été touché par une balle. Selon les autorités, la dizaine de blessés résulte surtout du mouvement de foule et de la panique. C'est déjà ça. Pour une fois qu'une mitraillade ne se termine pas trop mal. Enfin, pas pour tout le monde. Depuis que l'on est rentrés, Oméga est d'une humeur de chien. Comme j'ai rarement eu l'occasion de le voir.

Avec rage, il tape contre l'une des chaises du salon.

— Fait chier, bordel ! Vous auriez dû me laisser lui régler son compte à ce fils de pute au lieu de venir me chercher ! PUTAIN ! gronde-t-il en lançant un regard noir à mon homme, appuyé contre le mur de la cuisine.

Stan échange un rapide coup d'œil avec le coach Anderson. Même ce dernier ne sait pas comment gérer Oméga quand il est dans cet état.

— SÉRIEUX, POURQUOI VOUS M'AVEZ PAS LAISSÉ ?!

— Peut-être parce qu'un connard était en train de nous tirer dessus comme des lapins ? propose Stan, d'une voix froide. T'es *fighter*, mon pote. Ton corps est fait pour prendre des coups, pas des balles !

Oméga ne répond pas. Pourtant, il n'en pense pas moins. Lorsqu'il tape dans une seconde chaise, l'envoyant dans le mur, là où le dossier en bois

explose, le coach sort de son mutisme pour foncer droit sur Parker. Heureusement, Coleen est la plus rapide. Elle s'immisce entre eux deux, faisant face à un Oméga déchaîné.

Du haut de son mètre soixante-cinq et de ses soixante kilos, ma belle-sœur paraît minuscule devant son mec. Il se stoppe dès que son regard percute le sien.

— Allez, ça suffit, bébé... commence-t-elle, avec douceur, mais fermeté. Calme-toi.

— Je ne peux pas me calmer, Coleen ! s'énerve-t-il, les yeux noirs, la mâchoire serrée.

Il a encore du sang sur les avant-bras et un peu sur les poings.

— C'est pas une question de volonté, reprend-il en secouant frénétiquement la tête. C'est... je ne peux PAS, OK ?! Je suis... PUTAIN ! Je suis HORS DE MOI. TU COMPRENDS, ÇA ?

— Oui, mais ce n'est pas en aboyant sur tout le monde que tu vas redescendre ! l'informe-t-elle, d'une voix réprobatrice, avant de poser sa paume contre son épaule. Allez... viens. Viens contre moi.

Je ne sais qui d'elle ou lui avance vers l'autre. La seconde d'après, Oméga est dans ses bras, le visage enfoui dans son cou. Coleen, sur la pointe des pieds, l'enlace tout contre son corps, sa pommette compressant délicatement le haut de son crâne.

— Laisse-moi faire, mon amour, chuchote-t-elle d'une voix que même moi, je trouve apaisante.

La tension retombe d'un cran. Aussi bien dans le salon, que dans les épaules d'Oméga.

— Chuuut, allez... ferme les yeux, Oméga. Repose-toi... Laisse-le se reposer, Parker... ajoute-t-elle, tout bas, contre son oreille.

Je l'entends marmonner, secouant la tête.

— Serre-moi plus fort...

— C'est ce que je fais, sourit-elle.

— Plus fort !

Mon regard est, comme ceux de tout le monde ici, rivé sur Oméga et sa louve.

— Détends-toi. Laisse-moi gérer... Respire.

Ses épaules se relâchent davantage, les muscles de son dos se déliant à travers son tee-shirt gris.

— Encore.... Inspire, expire... Voilà, murmure Coleen en se redressant, passant ses mains sur les joues de son homme pour lui relever la tête et croiser ses yeux, moins noirs que tout à l'heure. Parker ? Comment tu te sens, maintenant ?

— Lessivé, chuchote-t-il d'une voix rauque, lointaine.

— OK...

Elle le libère, non sans lui avoir accordé un baiser, telle une récompense.

— Va prendre une douche, bébé. Tu te sentiras mieux, lui dit-elle.

— Viens avec moi.

— Vas-y, je te rejoins, le rassure-t-elle en le poussant vers le couloir.

Lorsque son imposante silhouette disparaît, c'est à Coleen de paraître... vidée, et en colère. Elle se frotte la lèvre inférieure, en tournant en rond dans le salon.

— Putain, je sais toujours pas comment t'arrives à le faire passer d'Oméga à Parker, commente Jodie, un sourcil arqué. En une poignée de minutes, quoi !

— C'est pas si facile que ça. Surtout pour lui. Moi, je suis juste le réceptacle... J'attends qu'il se décharge, répond-elle.

— Ouais, bah, ma belle, je crois qu'il va décharger aussi bien psychologiquement que physiquement, là, ricane Stan en montrant le couloir.

— Ta gueule, Stan, soupire Coleen.

— Quoi, c'est vrai ?!

Je lâche un rire, j'en peux plus. C'est nerveux ! À moins que je ne sois folle. Ça doit être ça !

— Regarde, je fais même rigoler ma nana.

— Non, elle rit parce qu'elle est désespérée ! lance Jodie en retirant sa casquette pour la jeter sur la table basse.

— Je reviens, nous informe Coleen. Profitez-en pour vous changer. Va falloir qu'on discute de ce bordel parce que je ne crois pas à cette coïncidence.

— En vrai, je pense que ça l'est, commence Dennis, un air gêné sur le visage. J'ai vu un truc étrange, tout à l'heure, dans la cohue.

— C'est-à-dire ? demande Sabrina alors que Jack se hisse sur un tabouret, tout près d'elle.

— J'ai aperçu le tireur...

— Moi aussi, le coupé-je en relevant la tête. Un grand mec, avec un sweat noir, c'est ça ? Il portait une veste en cuir, je crois.

— Ouais, me confirme Dennis. Vous avez remarqué qu'il a tiré en l'air ? Personne n'a été blessé...

— T'insinues quoi, là ? demande Coleen, suspicieuse.

— J'ai plutôt eu l'impression qu'il voulait couper court à la soirée dans l'*Under* parce que juste après, je l'ai vu se jeter sur Rudy... reprend Dennis en se passant une main dans ses boucles blondes.

— Sur Rudy ?! m'exclamé-je.

— Ouais.

— Comment ça ? s'enquiert Stan.

— Il l'a plaqué contre le mur, puis lui en a collé une sévère. Le genre de droite digne d'un boxeur. Rudy avait l'air... carrément flippé.

— Rudy ? Flippé ? s'étonne Coleen, un sourcil arqué. Je ne connais pas plus gros requin que ce type... Qui pourrait lui mettre la pression ?

— Je sais pas, je vous raconte juste ce que j'ai vu, termine Dennis en haussant les épaules.

— Si tu dis qu'il frappe comme un boxeur, intervient Jack, pensif, c'est que, peut-être, il s'agit d'un *fighter* que Rudy aurait évincé. Qu'il aurait... bafoué ? Mis de côté ? Une magouille qui aurait mal tourné ? Le mec revient, il en veut à mort à Rudy, et voilà. Il décide de foutre la merde en prenant pour cible sa ligue chérie. C'est plausible, non ?

— Rudy traîne dans tant de combines que ça m'étonnerait même pas, murmure Gabe, assis à même le sol, la tête relâchée contre le mur.

Les jambes pliées, les bras englobant ses genoux, il s'humecte les lèvres.

— Vous imaginez pas le nombre de gars qu'il s'est mis à dos. Peut-être aussi qu'il s'agit d'un mec que Rudy aurait menacé. Genre lui, ou sa famille.

— Tu penses ? demande Jodie. C'est pas un peu extrême ?

— Non, marmonné-je en baissant les yeux. Ni exagéré. La ligue s'est peut-être améliorée sur certains aspects, mais Rudy, lui, est resté à l'ancienne école, j'en suis certaine. Croyez-moi, il sait très bien mettre la pression et acculer sa proie au point que celle-ci ne puisse plus se retourner.

— Il l'a bien fait avec nous, reprend Gabe. Avec Connor... avec Gaylord, aussi.

Je détourne la tête, mon esprit remontant à l'époque où je devais réparer les pots cassés par Gaylord.

— *Coleen ? Tu viens ?*

Au loin, on entend la voix de Parker.

— J'arrive, répond ma belle-sœur en haussant la voix.

— Vas-y, lui dit le coach. On a tous besoin d'une nuit de sommeil. On reparlera de ça demain.

— Restez dormir, là, nous conseille Coleen en reculant de quelques pas. Y a assez de couchages, et au pire, y a les canapés. Je préfère qu'on soit tous ensemble.

Tout le monde acquiesce, épuisé de cette soirée.

Après une douche rapide, je me glisse dans le lit de Stan, dont les draps sont déjà chauffés par son corps, nu sous la couette. Seule la lumière de la lampe de chevet éclaire la chambre.

— Ça va, toi ? me demande-t-il, allongé sur le côté. T'es toujours énervée ?

— Ne refais plus ça, dis-je, le cœur encore en émoi. Sauter dans cette cage. Je... je ne peux pas le supporter, Stan. Je préférerais que tu reprennes tes fantasmes libertins plutôt que te revoir coincé entre ces putains de grilles.

— Sérieusement ? me lance-t-il, choqué par mes propos.

Je lève les yeux au ciel, mes longs cheveux humides goûtant sur mes épaules et ma poitrine.

— C'est une façon de parler ! grogné-je. Si je te vois traîner chez les libertins, je te coupe les couilles. À part devenir eunuque d'un harem, tu pourras plus faire grand-chose de ta sexualité !

— Grrr... j'aime te savoir jalouse, bébé, me lance-t-il en se rapprochant de moi.

Il m'enlace la taille de son bras puissant. Je me retrouve dos à lui, son érection naissante contre mes fesses nues. Ce mec est intenable !

— Ferme-la, marmonné-je en m'enfonçant tout de même contre son corps chaud.

— Je te taquine, trésor. Je m'en cogne des autres nanas, t'es la seule dans ma vie. Je pense te l'avoir assez prouvé, non ?

— Oui...

— Maintenant, pour ce qui est de la cage, c'était... instinctif, m'avoue-t-il.

Mon regard inquiet percute le sien, déterminé. Je ne vais pas apprécier ce qui va sortir de sa bouche.

— Je ne pouvais pas laisser Oméga là-dedans, avec sa rage, face à ce type. C'est mon meilleur pote. Je l'aime comme mon frère.

— Je sais, réponds-je. C'est ce qui me plaît aussi chez toi, ta loyauté. Même si je ne veux pas l'assumer. On va espérer que cela reste exceptionnel, tout ce... bordel, d'accord ?

— D'accord...

— Je t'aime, Stan. Et t'avoir vu là-dedans m'a rappelé de très mauvais souvenirs.

— Je ne suis pas Gaylord. me dit-il avec calme.

Il m'entraîne sur lui, là où je pose ma tête contre son torse.

— J'ai quand même eu peur de te perdre, murmuré-je en câlinant ses cheveux.

— Je sais. Je l'ai vu. Dans tes yeux.

Je reste un moment dans cette position. Je l'aime tellement que ça me brise. Sans parler de notre avenir, toujours incertain. Punaise, j'en reviens pas de ce que je m'apprête à lui dire...

— Stan ? l'appelé-je en braquant mes prunelles dans les siennes.

— Oui ?

Il caresse lentement mes omoplates.

— Je crois que je suis d'accord... soufflé-je, le cœur serré.

— D'accord pour quoi ?

— Pour New York... et pour Cassey, aussi...

Il a l'air surpris, ses joues se colorent d'un adorable rose bonbon.

— Debbie, je... tu n'imagines pas à quel point ça me rend heureux, mais...

— Mais ?

— Je veux que ça vienne de toi. Pas juste que t'acceptes parce qu'on a échappé à deux balles dans le crâne, ce soir. Je te propose qu'on laisse retomber les choses et... qu'on en reparle plus tard. Ça te va ?

Merde... il est en train de me rejeter, là ? Je me suis fait des films ?!

— Ouais... réponds-je en essayant de cacher ma déception.

Moi qui pensais que ça lui ferait plaisir... Je me sens bête.

— Eh, bébé ! me dit-il en posant son index sous mon menton.

Sa bouche me vole un baiser tendre, chaud, réconfortant. Le genre qui me redonne espoir. Quelle plaie d'être Balance.

— Sérieux, ça me rend heureux que tu me dises ça, me murmure-t-il. Va pas t'imaginer que je me défile, ou que tu t'es fait des idées. Cet avenir avec toi et ton fils, je le veux toujours. Je te le jure. Y aurait que moi, on serait déjà dans un super appart à Manhattan, Cassey serait inscrit dans une école, et... et on serait probablement mariés même... quoi ? Pourquoi tu souris ?

Stan... le bulldozer... Ce mec, tu lui donnes un doigt, il t'arrache le bras. Mais j'aime ça.

— Je crois que je suis comme Oméga, je fais une crise de schizophrénie, murmuré-je, taquine, en passant ma jambe entre les siennes, entrouvertes. Je viens de me décharger psychologiquement et maintenant... j'ai besoin de le faire physiquement.

Le sourire de Stan percute le mien en un baiser sulfureux. Au diable cette fusillade, au diable Black Mask et toutes ces conneries. Là, toutes les personnes que j'aime sont en sécurité. Je compte bien m'envoyer en l'air pour relâcher la tension comme la plupart des gens dans cet appart.

Le lendemain, j'émerge vers midi.

Encore groggy, le corps un peu courbaturé après ma nuit avec Stan, je sors du lit, m'habillant d'un de ses tee-shirts et de mon legging.

L'appartement est plutôt calme, je n'entends même pas la télé.

En passant devant la porte d'entrée, je constate que les baskets de Dennis et de Parker ne sont plus sur l'étagère. Ils ont dû aller courir pour se défouler.

Dans la cuisine, Stan est installé à la table, à côté de Jodie. Son bras, posé sur ses épaules de manière fraternelle, presque protectrice, me fait arquer un sourcil. Le second se lève lorsque je remarque les yeux larmoyants de la super kiné de la *team*. Mince, qu'est-ce qu'il se passe ?

Je croise le regard de Stan qui secoue tristement la tête, m'intimant de ne rien dire.

Assise en tailleur sur la chaise, la visage baissée, Jodie tourne son portable entre ses mains. Elle renifle à plusieurs reprises. Quelques larmes roulent sur ses joues. Elle ne porte pas sa casquette. Ni ses créoles.

— Allez, ma petite Jojo, lui dit Stan en raffermissant sa prise sur ses épaules. Haut les cœurs ! Tu les emmerdes, ces gros bouseux de Texans

homophobes. T'as pas besoin d'eux pour avancer. Tu nous as nous. Je ne suis pas le meilleur des frangins, sérieux ?

Tout en m'appuyant sur le module de la cuisine. J'adresse un sourire gêné à Jodie qui croise mon regard. Ouais... l'homophobie, c'est vraiment abject. Je ne comprendrais jamais.

— Mec, ta tête est si gonflée que je me demande comment t'arrives à enfiler un sweat, lâche-t-elle, un sourire tout de même au coin des lèvres. Mais t'as raison...

Elle se redresse et s'essuie les yeux avant de renifler.

— Je les emmerde !

Puis soudain, c'est le déluge. Elle se remet à pleurer, son nez blotti dans la gorge de mon petit ami qui a l'air encore plus triste. Stan l'adore et la considère comme sa meilleure amie. Là, tout de suite, il doit avoir envie d'aller éclater la tête de ceux qui la font souffrir.

— Ma grand-mère a fêté ses quatre-vingts ans, et je n'ai pas été invitée, sanglote-t-elle.

— Ouais, je sais... marmonne Stan maladroitement.

— Ma tante a dit que, de toute façon, avec mes « choix de vie », c'était pas une grande perte...

— Pourquoi ? Parce que t'es la super kiné d'une méga star de *free-fight* ? demande Stan, l'air faussement sérieux. Ou parce que ton truc, c'est de lécher des minous ?

— T'es con ! lance Jodie, les yeux noirs, malgré son air amusé.

— Ouais, mais je te fais sourire...

Elle ne dit rien, préférant baisser la tête.

— Même ma sœur ne m'a pas tenu au courant. Je pensais qu'elle se foutait que je sois lesbienne. Visiblement, elle s'en fout que quand ça l'arrange. Elle m'a envoyé un texto ce matin pour s'excuser. J'ai déjà ma vie loin d'eux, donc elle ne voit pas où est le problème.

— Ils sont jaloux, poulette.

— Jaloux ? s'étonne-t-elle.

— Ouais... t'as un super job, une équipe géniale et un compte en banque plus que chargé. Ils sont cons, c'est tout. On ne peut rien faire contre la bêtise humaine. Allez, Jojo... les laisse pas t'atteindre. Tu mérites mieux ! lui assure-t-il, tout sourire.

— Appelle ta grand-mère, osé-je dire en m'invitant dans la conversation, un café entre les mains. Dis-lui que tu es désolée de ne pas

avoir été là... Parfois, les grands-parents comprennent plus de choses que les parents. Moi, je sais que c'était le cas avec les miens.

— Deb' a raison, ma poulette. Essaie ! T'as rien à perdre. Sinon, tu les envoies chier, ces culs terreux !

— Ouais... Merci. Merci, Stan, ajoute-t-elle en l'embrassant sur la joue. T'es le meilleur. Même si tu me gonfles en polluant mon Netflix de tes gros navets d'hétéro !

— Je plaide coupable ! Même si c'est *mon* Netflix que je te prête.

Un mince sourire aux lèvres, Jodie quitte la cuisine. Stan en profite alors pour m'attirer à lui. Je glisse sur ses cuisses pour m'y asseoir.

— Salut, beauté suprême.

— Salut, beauté fatale, soufflé-je avant de l'embrasser. Où sont les autres ?

— La moitié dort encore, l'autre moitié est partie courir.

Pile à ce moment, ma belle-sœur débarque, la mine renfrognée, son portable collé à son oreille. Ses cheveux trempés gouttent sur le tee-shirt d'Oméga qu'elle a dû enfiler en sortant de la douche.

— *On se voit cet après-midi*, termine-t-elle en raccrochant.

Elle jette son téléphone sur la table, l'air soucieux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je, un sourcil arqué, déjà stressée.

— C'était Connor.

— Il s'est réveillé ? s'étonne Stan.

Putain...

— Ouais, et la première chose qu'il a dite, c'est que Gaylord lui avait tiré dessus.

PARDON ?!

Coleen se frotte nerveusement les tempes.

— Il faut qu'on lui raconte ce qu'il s'est passé avec nos parents. Quand j'ai commencé à lui parler de frères jumeaux, il m'a ricané au nez en me demandant quelle drogue me filait mon mec.

— Pour sa défense, toute cette histoire n'est pas facile à suivre, marmonne Stan.

— C'est pour ça qu'avec Gabe, on ira voir Connor cet après-midi à l'hôpital. Il doit sortir dans deux ou trois jours.

— Tu sais que Parker va vouloir venir avec vous ?

— Il peut. C'est pas interdit, lâche Coleen, les sourcils froncés. Même si je pense que c'est inutile.

— Comment va Parker, d'ailleurs ? demandé-je en descendant des genoux de Stan.

Les lèvres pincées, Coleen hausse les épaules. Elle tortille ses cheveux en attendant que son café coule.

— Jusqu'à ce matin, il gérait plutôt bien. Puis, sa mère a appelé pour dire que San avait 38°C de fièvre, probablement une dent qui perce, car elle a les joues roses sans autres symptômes, et là... il est parti en vrille. C'était limite s'il n'allait pas prendre la voiture pour aller voir notre fille, explique-t-elle d'un ton détaché. Il est persuadé de l'avoir abandonnée... persuadé d'être un mauvais père. Je ne sais pas quoi lui dire. Sérieux ! s'énerve-t-elle. Parfois, j'ai envie de lui taper sur la tête avec un burin histoire que mes paroles lui rentrent dans le crâne.

— Il aime sa fille plus que tout, rappelé-je. Il gère mal la séparation. Essaie de le comprendre...

— Et moi, alors ?! enchaîne Coleen, furieuse. Tu crois que je la gère bien, la séparation ?! Moi aussi, je veux voir ma fille !

Sentant ma belle-sœur monter au créneau, je décide de changer de sujet. Il faut être inconscient pour se battre contre elle dans cet état.

— Je sais... bref, coupé-je. Cassey rentre lundi soir de son stage de boxe, tu viens avec nous le récupérer ? C'est à dix-neuf heures.

— Non, j'ai un rendez-vous chez J&N's avec un nouveau joueur de lacrosse à dix-huit heures. Je n'aurai jamais terminé, ronchonne-t-elle.

Au loin, la porte claque. Parker, Dennis et Gabe reviennent d'un petit jogging matinal. Ils ont les joues rouges et les cheveux trempés de sueur.

— Hello, les courageux ! s'exclame Stan en *checkant* ses potes. Remis de vos émotions ?

— Ouais, marmonne Parker avant de s'adresser directement à sa femme. J'ai pris deux billets d'avion pour Hillsboro, la semaine prochaine. Dimanche. Je te préviens, Coleen, ce bordel va prendre fin d'ici là. San reviendra à la maison que tu le veuilles ou non.

— Parker... soupire-t-elle, déjà épuisée par la conversation.

— C'est ma fille. Et je suis son père. Sa place est avec moi, pas à l'autre bout du pays !

— Qu'est-ce que tu proposes, dans ce cas ? s'énerve-t-elle. De foutre Chicago à feu et à sang pour choper ce type ?!

— C'est exactement ce que je propose, ouais.

Avec un soupir, Coleen plante son regard dans celui de Stan, lui quémendant de l'aide.

— Mec, ta fille te manque, c'est clair, intervient mon homme en se levant. Je ne peux imaginer ce que tu ressens, mais foutre le bordel dans la ville, ce n'est pas non plus la solution.

— C'est quoi, la solution ? grogne-t-il.

— Tu veux mettre la pression à quelqu'un ? Fous-la à Rudy !

— Quoi ?! s'exclame Coleen.

— Après tout, c'est le coach de ce bâtard. Il doit sûrement avoir son adresse...

— Attends ! STOP ! m'écrié-je à mon tour. C'est une blague, Stan ?! C'est ça, ta réponse ? Une rixe ?

— Une rixe se déroule dans un lieu public, rappelle-t-il. Moi, je te parle d'un truc privé. On le trouve, on lui met la tête en quatre, et c'est plié.

— C'est du délire.

— T'as oublié qui étaient ces mecs ? Ils sont armés, rappelle Coleen. Nous, non !

Qu'est-ce qu'elle raconte ?! Ils deviennent tous fous... Ça recommence !

— En vrai, on a un port d'arme légal, ici. Pas eux, intervient Dennis.

— Quand vous dites « on », coupé-je, c'est...

Stan, Parker et Dennis gardent tous les trois le silence. Super !

— Hors de question que vous fassiez ça ! C'est un coup à vous entretuer comme des couillons dans un appart dégueu en bordure de ville. COLEEN, DIS-LEUR !

— Debbie a raison. Leur mettre la tête en quatre, d'accord, par contre, les armes à feu, vous oubliez.

— Coleen... commence Parker.

— VOUS OUBLIEZ ! C'EST CLAIR, BORDEL ?! aboie-t-elle. Je te jure Parker que si tu fais un truc aussi débile que ça, je...

— Tu ?! insiste-t-il, les joues en feu.

— Je t'interdis de le faire, c'est tout, lâche Coleen d'une voix grave, le regard noir.

— Bon... on va se détendre, intervient Gabe en s'éclaircissant la gorge. On est tous à cran, c'est normal. Maintenant, je suis d'accord avec Stan. On peut toujours aller voir Rudy pour lui demander des explications et une adresse. Ensuite... on la donne à la police et on la laisse gérer.

— Tu fais confiance aux flics ?! s'insurge Parker.

— TU VEUX VOIR TA FILLE, NON ?! s'exclame mon beau-frère. La serrer dans tes bras, hein ? Tu crois que ça va être facile quand tu prendras trente ans ferme pour avoir mis une balle dans la tête d'un mec ? Je ne laisserai pas le père de ma nièce faire n'importe quoi, je te préviens !

L'argument de Gabe touche un point sensible, d'autant plus qu'il a raison.

— On ira voir Rudy dès l'ouverture de son magasin. Le mardi, il n'y a personne, ça serait idéal. On y restera le temps qu'il faudra, d'accord ? souligne Coleen, la gorge nouée. Après, on met les flics au parfum et ils se démerdent avec ça. Puis, dans moins d'une semaine, San sera avec nous... OK, Parker ? *Parker ?!*

— Ouais... je vais prendre une douche, grommelle-t-il.

Lorsqu'il quitte la cuisine, j'enfonce mes mains dans mes cheveux, épuisée.

Dès lundi, neuf heures, je suis de retour au travail. Le médecin a proposé de m'arrêter à cause de la fusillade de vendredi soir, mais j'ai refusé. Je préfère m'occuper l'esprit.

Je passe la journée à enchaîner les réunions. À seize heures, je suis tellement fatiguée que je manque de m'endormir sur mes dossiers.

— Tiens, je t'ai pris un multivitaminé, ma belle, me dit Leslie en s'invitant dans mon bureau.

Elle dépose un cocktail hyper frais sur mon agenda avant de s'asseoir sur une chaise, de l'autre côté de mon pupitre.

— Merci, t'es un ange.

— Tu devrais pas être là, Debbie. Sérieusement.

Je bois une gorgée avant de secouer la tête.

— C'est gentil, mais ça va. Vraiment.

— Tu as traversé l'horreur d'une fusillade, ma belle, s'inquiète-t-elle

— J'ai connu bien pire qu'un imbécile qui tire quatre coups de feu en l'air, marmonné-je.

— Syndrome de stress post-traumatique, ça te parle ?

— Je vais bien, répété-je.

D'un geste amical, je me penche pour poser ma main contre la sienne et la presser entre mes doigts quelques secondes avant de me remettre au travail.

— Comment se porte ton homme ? me demande-t-elle en changeant de sujet, sa tunique bariolée de fleurs d'hibiscus se reflétant dans les grandes fenêtres de mon bureau.

Cette fois-ci, j'arrête de taper à l'ordinateur.

— Il veut m'emmener à New York, avoué-je. Et... adopter Cassey...

— Doux Jésus, Seigneur Dieu ! s'exclame-t-elle, la main sur la bouche.

— Ouais, comme tu dis... Il a même sous-entendu que si ça ne tenait qu'à lui, on serait déjà là-bas et qu'on serait... mariés...

— Oh merde ! T'es sérieuse ?! s'écrie Leslie, les yeux écarquillés.

— Plus que sérieuse, avoué-je, du bout des lèvres, en entortillant mes doigts dans mon collier à fines mailles en or.

— Purée, t'as répondu oui, j'espère !

Je me mords la lèvre inférieure en me grattant le haut de la tête.

— J'ai dit oui... pour New York et pour Cassey, aussi. Enfin, j'ai précisé que ça me plairait...

Le visage de Leslie s'égaye tellement que j'ai l'impression de lui avoir annoncé qu'elle venait de gagner un million de dollars.

— On doit en discuter plus sérieusement cet été. Rien n'est encore acté.

— Et pour le mariage ? veut-elle savoir d'un petit air coquin.

Cette fois-ci, j'éclate de rire.

— On parle de Stan, Leslie... Stan, le bulldozer, tu sais ! Il suffit que j'accepte une chose et il part en *freestyle* total. Non, le mariage, c'est... c'est un truc qu'il a mentionné comme ça, au milieu d'une phrase. Ça n'a aucune valeur, je te rassure.

— Mais t'aimerais bien... insiste-t-elle en se penchant vers moi.

— Honnêtement ? Je n'y ai jamais réfléchi.

Et c'est vrai. Entièrement vrai.

Dix minutes plus tard, Leslie retourne à son bureau. Je poursuis la rédaction de nouveaux documents lorsqu'Everton passe me voir à dix-huit heures, seulement vingt minutes avant la fin de ma journée.

— Mademoiselle Briant, me lâche-t-il en restant sur le seuil de la porte d'entrée.

— Oui ?

— J’ai expressément besoin de vous, me dit-il en me montrant un classeur. C’est important que ce document soit remis à l’agence immobilière qui nous loue nos locaux. Je suis censé les apporter moi-même, mais la réunion avec les investisseurs de Miami commence dans dix minutes.

— D’accord, réponds-je tandis qu’il me restitue le dossier.

— Vous me notifierez vos heures supplémentaires par mail. Merci.

Comme s’il avait le feu au cul, Everton quitte mon bureau d’un pas précipité.

Je n’ai pas du tout envie de traverser la moitié de la ville pour déposer ce foutu classeur à l’agence immobilière, mais je n’ai pas vraiment le choix. Je lâche un soupir, puis j’envoie un SMS à Stan.

#J’ai une urgence au boulot, je ne peux pas me défiler. Tu peux aller chercher Cassey ce soir, stp ? Son bus arrive à 19h.

Je prépare toutes mes affaires, rangeant mon agenda dans mon sac à main, avant d’enfiler ma petite veste bleu nuit par-dessus ma robe de tailleur, décolletée dans le dos. Une fois dans l’ascenseur, j’entends mon portable bipier. C’est un message de Stan.

#Je m’en occupe. Je viens de finir avec Parker. Ça va, le boulot ?

#Oui, juste un contretemps au sujet d’un dossier.

Je ne m’étais pas davantage. Inutile de lui dire que je m’apprête à faire un aller-retour dans le nord de Chicago pour cette stupide agence immobilière. À la place, je lui envoie un nouveau message :

#Merci pour Cassey. T’es un amour.

#De 1, je suis TON amour, bébé. De 2, tu sais que je suis toujours présent pour Cassey...

Un sourire aux lèvres, je range mon téléphone dans mon sac avant d’appuyer sur le bouton du parking.

Une heure d'aller-retour ? Tu parles !

Il est presque vingt heures quand je sors de cette maudite agence ! À l'aller, j'ai déjà mis cinquante minutes et ces imbéciles m'ont fait poireauter trente minutes avant de prendre le dossier.

Agacée, je remonte dans ma voiture, bouclant ma ceinture. Je quitte ma place de stationnement pour m'engager sur la route. Je décide de couper par l'extérieur de Chicago.

J'en profite pour appeler Stan. Je veux savoir si tout s'est bien passé avec Cassey. D'ailleurs, c'est mon fils qui décroche. Il est euphorique ! En particulier lorsqu'il m'annonce que son entraîneur lui a proposé de faire un stage de trois semaines en août, dans le Montana.

— C'est super, mon ange, je suis fière de toi, lui assuré-je en m'arrêtant à un feu rouge.

— Je suis super content. Stan en a parlé avec le coach. Il a dit que je devais voir avec toi. T'es OK, Maman, hein ? J'en mourrais si tu devais refuser.

— Carrément ? gloussé-je en redémarrant.

— Carrément !

— Bon... je vais déjà en discuter avec Stan, d'accord ?

— Il te dira de me laisser y aller ! s'exclame Cassey.

J'entends son sourire dans sa voix. Si je veux que nos projets fonctionnent, je dois intégrer Stan dans les décisions concernant mon fils.

— Cassey, mon chéri, je voudrais te parler de quelque chose d'important, commencé-je.

— C'est quoi ? C'est grave ?

— Pas du tout, souris-je. Je souhaiterais juste ton avis sur un sujet.

— OK... bah, on en parle à la maison ? D'ailleurs, tu rentres quand, Maman ?

— Dans vingt-sept minutes, selon le GPS. Je me dépêche, mon bébé. J'arrive.

— Je suis plus un bébé, j'ai dix ans, je te rappelle.

— Peu importe ton âge, Cassey, tu resteras mon bébé.

Je l'entends ronchonner au téléphone. Il raccroche au moment où je m'engage sur une départementale, peu fréquentée après dix-neuf heures.

J'allume la radio, *checkant* mes angles morts et mon rétroviseur central en dépassant une voiture. Dans ce dernier, je ne perçois qu'un seul phare. Surement une moto.

Je double un nouveau véhicule, puis tourne à gauche, histoire d'emprunter les petites routes qui bordent le lac Michigan.

Soudain, mon téléphone sonne. C'est un appel de Coleen. Curieuse, je décroche.

— Je suis en route pour rentrer, dis-je. Comment s'est passé ton rendez-vous avec ton joueur ?

— Debbie ! T'es où, là ?

La voix inquiète, paniquée, de ma belle-sœur me fait directement monter en pression.

— Je suis en voiture. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?!

— Je viens de recevoir un mail avec des photos ! Le genre que t'as reçu pour Connor avant qu'il ne...

Malheureusement, je n'entends pas la fin de sa phrase.

Quelque chose percute brutalement le côté droit de ma voiture. Ma tête tape violemment contre la vitre. Le véhicule tourne sur lui-même comme une toupie. Bordel ! Je lâche prise sur le volant, des étoiles plein les yeux. Une douleur fulgurante me transperce le crâne. Putain ! Un bruit strident m'irrite les oreilles. Je me sens soulevée du sol, lancée dans un tambour de machine à laver. Mon pied appuie sur la pédale de frein par réflexe, mais rien ne se passe. Je réalise que je pars en tonneaux sur le côté, toujours prisonnière de l'habitacle. Ma tête tape dans tous les sens. La ceinture me bloque le souffle.

J'ai l'impression que ça dure une éternité.

J'entends un second fracas, plus brutal, plus violent. Ma voiture se déporte une nouvelle fois vers la gauche. À bout de souffle, complètement choquée, j'ai de plus en plus de mal à respirer. Ma vision se parsème de milliers de petits points noirs. Puis, d'un coup, c'est le silence. Le silence mêlé à des sifflements. Je n'arrive pas à ouvrir les yeux, ni à bouger. Je me sens comprimée de toute part, entre la ceinture et l'airbag.

Mon corps s'enfonce dans du coton. Ma joue me brûle. Puis mon épaule, et ensuite tout mon côté droit. Une odeur de roussi, de caoutchouc cramé et d'essence m'emplit les narines.

BAM !

Soudain, un bruit d'éclat de verre déchire ce silence sifflant. Deux mains m'attrapent par les bras pour me sortir de cet enfer.

Sonnée, les yeux mi-ouverts, je perçois un homme penché au-dessus de moi, un casque de moto sur la tête. Je ne discerne que ses iris. Elles sont vertes. Putain.

— *Allez, ma belle, ça va aller. Respire. Respire...*

Je n'y arrive pas. Je sombre. Encore et encore. Jusqu'à manquer d'air, jusqu'à ne distinguer plus que du noir.

OceanofPDF.com

Chapitre 38

Coleen

De toute ma vie, je crois n'avoir jamais couru aussi vite dans un couloir d'hôpital.

Une fois à l'accueil, je ne tiens plus en place.

— Déborah Briant, s'il vous plaît ! Elle a été admise aux urgences, il y a une heure. Un accident de voiture !

— Hein ? me lance la vieille infirmière, ses lunettes pendant à un fil contre sa poitrine.

PUTAIN !

— Deborah Briant ! répète Stan, d'une voix plus qu'inquiète. Elle a été amenée ici par une ambulance. Le médecin nous a prévenus.

— Je suis son ICE 1, ajouté-je alors que la soignante tourne les pages de son classeur d'un geste nonchalant.

Vite, pensé-je alors qu'à côté de moi, Stan est à deux doigts de l'étriper. Quand elle trouve le dossier de Debbie, j'entends les autres arriver au pas de course derrière nous. Avec Stan, nous sommes sortis en premier de la voiture. Celle-ci n'était même pas encore garée.

— Chambre 168, nous indique-t-elle. Les visites ne sont plus autorisées depuis dix minutes. Il va falloir revenir demain.

Je vais pour lui sauter à la gorge lorsque Sabrina intervient. Grâce à ses contacts à l'hôpital, on nous accorde un laissez-passer.

— Deux personnes, pas plus, commente l'infirmière. Mettez vos noms sur le registre, vous signerez en partant !

— Merci ! m'exclamé-je en le donnant à Stan.

Je ne réfléchis même pas. C'est son homme, bien sûr qu'il est prioritaire.

Je me note à la suite du sien, puis détaille dans le couloir avec mon ami, direction le premier étage. J'entends Parker me dire de les tenir au courant.

Stan et moi prenons l'escalier. Nous montons les marches deux par deux pour arriver enfin dans la chambre 168, rassurés de voir Debbie, allongée dans son lit, un turban d'élasthane autour de la tête, le bras gauche en écharpe contre sa poitrine avec de belles égratignures au visage. Mis à part ça, elle a l'air en forme. Gravement secouée, mais en forme.

— Putain ! s'exclame Stan en se jetant sur elle pour la prendre entre ses bras. Putain... j'ai eu tellement peur, mon amour !

Je m'adosse contre le mur, les genoux flageolants.

— Où est Cassey ? demande Debbie, complètement groggy.

— Avec Jodie et Jack, à l'appartement. T'inquiète pas pour lui, tout va bien. Je lui ai dit que je l'appellerai après, dès que je t'aurais vue, lui répond Stan en s'asseyant sur le bord du lit. Bordel, bébé, qu'est-ce qu'il s'est passé ? Tu foutais quoi le long du lac ?

— Rien, marmonne-t-elle, douloureusement, en se redressant. Un truc pour le boulot, j'ai pris un raccourci pour éviter les bouchons quand... quand une voiture m'a percutée. Enfin, je crois. Je ne me souviens pas de grand-chose.

J'échange un regard avec Stan. Ce n'était pas un accident. C'est clair.

En quelques mots, il lui explique ce qu'il s'est passé. Les photos que j'ai reçues, directement chez J&N's. Toutes étaient de Debbie, juste de Debbie. Avec du sang et une cible sur chacune d'entre elles.

— Putain, lâche-t-elle, encore sous le choc. Comment vous avez su que... que j'étais là ?

— Je suis ton ICE 1, rappelé-je en m'installant sur la chaise près d'elle.

— Tu nous as fait tellement peur, chuchote Stan en lui embrassant le dos de la main.

Il emmêle ses doigts aux siens, ne souhaitant pas du tout les lâcher.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? questionné-je de nouveau. Le médecin a dit que le type qui t'a extirpée de la voiture a appelé les secours.

— Si je le retrouve, je peux te dire que je l'embrasse, lâche Stan. Heureusement que ce type était là.

— Ouais... chuchote Debbie, les yeux perdus dans le vague. Heureusement, ouais...

— Ça va, ma puce ? s'inquiète Stan.

— Je suis rincée et j'ai mal partout. Surtout à l'épaule, avoue-t-elle. Elle était luxée. J'ai écopé de cinquante séances de kiné.

— C'est Jodie qui va être contente, souris-je en pressant ma main sur sa cuisse. Petite chanceuse, tu vas avoir le droit à ses doigts magiques. Elle va te requinquer, ma belle !

— Ouais, souffle Debbie, avant de se crispier.

— Je te laisse avec Stan, je vais retrouver les autres dans la salle d'attente. Je reviens.

Je referme la porte derrière moi, puis je pars les rejoindre.

Une fois tout le monde rassuré sur l'état de Debbie, j'appelle Cassey pour en faire de même. Mon neveu est mort d'inquiétude. Je lui promets que sa maman va bien en lui disant qu'il s'agit juste d'un petit accident, qu'elle sortira sûrement dans une heure ou deux, après le résultat de son scanner cérébral.

Quand je raccroche, je demande au médecin de garde s'il connaît le nom de la personne qui a eu la bonté d'âme de secourir ma belle-sœur. Malheureusement, il n'en a aucune idée.

Tant pis, je remercie déjà le ciel qu'il ait été là.

— Stan est resté avec Debbie ? s'enquiert Parker en me rejoignant devant le bureau de l'accueil.

— Ouais. Putain, bébé, j'ai eu si peur, dis-je en trouvant refuge entre ses bras. Je... j'ai bien cru qu'elle allait y passer.

Je ferme les yeux très fort, refusant d'imaginer un seul instant comment j'aurais pu annoncer une telle tragédie à mon neveu.

— Elle est saine et sauve, chérie, c'est le principal, me rassure Parker en glissant ses mains le long de mon dos.

Sa voix est en apparence calme. Tout son corps est tendu, inquiet. D'abord Connor... puis Debbie... à quand mon tour ? Cette sensation est si asphyxiante que je commence à étouffer.

— Allons dehors, chuchoté-je. J'ai besoin d'un peu d'air.

— Ça va ? T'es toute pâle.

— Oui, juste... la tête qui tourne et quelques nausées. J'ai à peine mangé aujourd'hui et le stress ne m'aide pas, marmonné-je.

Parker m'observe attentivement.

— Quoi ? dis-je en me passant une main contre la nuque.

— C'était quand tes dernières règles ?

Sa question me prend de court. Les yeux écarquillés, je me sens toute bizarre. Merde. Je n'en sais rien. Un peu plus d'un mois. Peut-être six semaines. Putain... se pourrait-il que je sois enceinte ?

— Mademoiselle !

La voix tonitruante de la vieille infirmière met mes pensées sur pause. Je me retourne vers elle pour la voir agiter une feuille de papier.

— Faut signer le registre, jeune fille !

— Ah... euh oui, j'arrive, marmonné-je en me rapprochant de son bureau, Parker sur les talons.

Je signe à côté de mon nom au moment où mon homme lui pose une question :

— Y a moyen d'avoir un test de grossesse ? ose-t-il demander alors que je lui lance un regard en coin.

Putain, manquerait plus que ça...

Je calcule à la va-vite. J'ai un implant que je devais changer cet été. Je ne me rappelle plus quand exactement... juin, juillet, août ? Aucune idée !

— Oui, bien sûr, dit-elle en mâchant un chewing-gum. Vous trouverez ça en libre-service à la pharmacie de l'hôpital. Rez-de-chaussée sur la droite, en prenant l'ascenseur au bout du couloir.

— Merci, lâche Parker en m'attrapant par la main. Viens...

Il est sérieux ?

Dix minutes plus tard, je me retrouve avec ce test de grossesse, acheté 5 \$ dans un distributeur automatique, entre les mains, assise sur les toilettes. Je n'en reviens pas de faire ça... putain. Je pose le bâton en équilibre sur le lavabo, puis me rhabille rapidement.

Un mec a mis un contrat sur ma tête, sur celles de mes frères, de ma belle-sœur, et moi, qu'est-ce que je fous ? Je pisse sur un bout de plastique. Je me retiens de rire nerveusement. En plus, je sais... au fond de moi... qu'il sera positif. Depuis que Parker y a pensé, je me repasse en boucle ces dernières semaines. Stress, fatigue, nausées. C'est comme pour San... sauf que, une fois de plus, j'ai trouvé mille excuses à mon état.

— *Alors ?* entends-je de l'autre côté de la porte.

Je jette un coup d'œil sur le test. Putain... Putain de merde. Il y a deux barres. Deux très belles barres violettes.

Je suis enceinte.

— *Coleen* ? s'inquiète Parker en toquant.

J'ouvre la porte. Je me sens toute drôle. Les genoux flageolants, les mains moites. Inutile de répondre. Un simple regard sur mon visage livide fait comprendre à mon homme qu'il a renouvelé l'exploit de me mettre enceinte malgré ma contraception. Limité dans le temps, d'accord, mais quand même.

— Si mes calculs sont bons, ça sera un bébé pour le mois de mars, précisé-je sans savoir pourquoi je pense à ça, tout de suite.

— Même pas deux ans d'écart avec San. Putain, ça va être sport la prochaine saison de *free-fight*, me répond Parker, ses dents maltraitant sa lèvre inférieure.

— Ouais...

Je me mets soudainement à pleurer. Trop de pression. Trop de tout.

— Eh, bébé, pourquoi tu pleures ? s'inquiète Parker. C'est une bonne chose, non ?

— Tu crois ?

Bordel... vu à quel point j'aime ma fille, j'ai du mal à imaginer comment je pourrais aimer ce bébé autant... J'ai tellement de questions qui s'invitent dans mon crâne que je décide de les bloquer. *Toutes*. Je ne veux pas y penser.

— Putain, Coleen, me dit pas ça, panique Parker à son tour. C'est moi le froussard, toi, la guerrière. Si tu flippes avec ce gosse, je vais flipper aussi. Et tu sais ce qu'il se passe quand je stresse, hein ?

Je ne peux m'empêcher de sourire.

Il me prend dans ses bras pour me serrer fort contre lui.

— Je suis heureux, bébé. Tu me rends heureux, me chuchote-t-il à l'oreille.

Le nez enfoncé dans son cou, je hume son parfum à la cardamome et au baume du tigre. Par réflexe, je pose mes mains sur mon ventre toujours plat. Je suis enceinte... encore. Je n'en reviens pas.

— Moi aussi, je suis heureuse, avoué-je en le pressant tout contre moi. Mais là, Parker, il y a trop de choses à gérer. Je... je voudrais qu'on garde ça pour nous.

— OK, par contre, promets-moi que tu ne feras rien d'irréfléchi, Coleen, d'accord ? me lance Parker, son regard bleu électrique percutant le mien.

Il pose sa large main contre la mienne, toujours sur mon ventre.

— Promis.

Sur la pointe des pieds, je l’embrasse doucement, puis avec de plus en plus de passion tandis que ses paumes glissent dans mon dos, sous ma veste en jean, pour me caresser la peau.

— Je t’aime, Coleen.

Son portable se met à sonner. C’est Stan. Il dit que les scanners de Debbie sont bons et qu’elle peut bientôt partir. *Dieu merci*, pensé-je.

Avec Parker, on remonte au premier, retrouvant Stan à l’accueil. Il signe le registre d’un air mécanique.

— Ça va, vous ? Vous avez une drôle de tête.

— Trop de stress, marmonné-je en prenant appui sur le bureau.

Je louche sur le dossier de la chambre de Debbie qu’il dépose, là où un nom me saute aux yeux. *Arthur Wells...* C’est qui, ce mec ?

J’attrape la feuille, m’étonnant de l’heure à laquelle ce gars a signé le papier. C’était quelques minutes après l’arrivée de Debbie à l’hôpital.

— S’il vous plaît ? appelé-je.

L’infirmière soupire en me voyant revenir.

— C’est bon, vous avez terminé d’uriner sur votre test de grossesse, vous ?

Oh merde !

Stan fait volte-face vers nous, les yeux écarquillés.

— Elle a dit quoi, là ?! s’exclame-t-il.

Je me décompose. Pour l’effet de surprise, on repassera.

— T’es enceinte, C ? me questionne-t-il avant de se tourner vers Parker afin d’évaluer sa réaction.

— Dis rien à personne, mec, répond Parker. Sérieux.

— Putain... je comprends mieux vos têtes de couillons, sourit-il. Je peux quand même embrasser la future maman, hein ?

Il n’attend pas la réponse et me serre dans ses bras alors que l’infirmière perd patience. Qu’est-ce que je voulais lui demander, déjà ? Ah oui.

— Arthur Wells, indiqué-je en tapotant le nom sur le registre. C’est qui ?

Stan fronce les sourcils.

— C’est vrai, c’est qui ?

— Il a dit que c’était lui qui avait appelé les secours. Il voulait peut-être s’assurer que votre femme se portait bien, qu’en sais-je !

Avec Parker et Stan, on s'échange un regard surpris. OK... C'est... attentionné de sa part.

— Bon, je vais récupérer Debbie dans sa chambre, on se retrouve sur le parking, et après... on met toute cette histoire au clair. Va vraiment falloir en parler aux flics, nous lance Stan, soucieux. Je ne veux pas que tu sois la prochaine, Coleen... encore moins maintenant.

J'acquiesce de la tête. Parker, lui, ne pipe pas un mot.

Nous retournons dans la salle d'attente chercher Dennis, Sabrina et mon petit frère. Évidemment, ni Parker ni moi ne mentionnons le bébé.

Nous ne patientons qu'une demi-heure avant de voir Stan revenir avec Debbie. Elle a l'air complètement dans le gaz avec son bras en écharpe et son pansement qui lui barre le front. Encore vêtue de sa robe de tailleur, le sweat à capuche de Stan sur le dos, ma meilleure amie, Denis, puis Gabe l'étreignent. Mon petit frère pousse un soupir de soulagement.

— Je ne me le serais jamais pardonné s'il t'était arrivé un truc, Debbie, souffle-t-il. Tu sais que je t'aime comme ma sœur, hein ?

— Ne t'inquiète pas. Je vais bien.

Elle lui caresse doucement la joue pendant que Dennis appelle l'ascenseur pour que l'on puisse tous descendre au parking.

J'en profite pour envoyer un message sur le portable de Jodie afin de la prévenir que l'on sera bientôt de retour.

#Tant mieux. On vous attend. Cassey s'est endormi sur le canapé, le pauvre gosse était épuisé. Jack l'a mis au lit.

Tu m'étonnes, pensé-je, en rangeant mon téléphone dans mon sac.

Mes doigts effleurent une nouvelle fois mon ventre. Et dire qu'il y a un petit être à l'intérieur de mon utérus qui grandit tranquillement. C'est incroyable, quand même.

— Tu sais que le mec qui t'a sauvée est venu te voir à l'hôpital ? lance Stan à Debbie. Tu t'en souviens, ma puce ?

Ma belle-sœur a le regard perdu dans le vide. Sérieux, ils lui ont donné quoi comme médicaments ?

Nous avançons tout au fond du parking, là où Dennis et Parker ont dû garer nos deux voitures.

— Je... je sais pas, dit-elle d'une voix éteinte. J'ai perdu connaissance d'après ce que j'ai compris.

— T'es sûre que ça va ?

— C'est l'effet des sédatifs. Il faut que tu rentres et que tu te reposes, Debbie, précise Sabrina en lui adressant un petit sourire bienveillant.

— Ouais... c'est juste que...

Elle ferme les yeux, les traits tirés, son bras se resserrant autour de celui de Stan.

— Tout se brouille dans mon esprit, murmure-t-elle. Avec l'accident, je... mon cerveau superpose des souvenirs.

— Comment ça ? demande Dennis. Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que je...

Elle secoue la tête.

— Non, oubliez. Je... j'ai juste cru que... que le mec qui m'a sortie de la voiture, c'était...

Debbie ne termine pas sa phrase, son regard se braquant sur un point, au loin. Son visage se décompose, d'un coup.

— Eh, trésor, tout va bien ? demande Stan en passant sa main dans les longs cheveux de ma belle-sœur. Debbie ? Tu m'entends ?!

Elle devient si blême que mon regard suit le sien à quelques mètres derrière nous. En me retournant, j'ai la surprise de constater qu'un homme est assis sur une moto béquillée en travers de la route, son casque sur la tête. D'un geste nonchalant, il ouvre sa visière révélant deux grands yeux verts. Deux grands yeux verts que je reconnaîtrais entre mille pour avoir les mêmes et pour les voir sur le visage de mon neveu tous les jours depuis dix putains d'années !

Lorsque le mec en question ôte son casque pour le poser sur sa selle, dévoilant une tignasse cuivrée et une mâchoire rectangulaire, je suis sur le point de m'évanouir. En particulier quand il lève les deux mains vers le ciel comme pour nous rassurer.

— Je peux *tout* vous expliquer...

Je cligne des yeux. Plusieurs fois. Mon sang semble avoir déserté ma tête. Je suis en manque d'oxygène, prisonnière d'un putain de cauchemar. Je ne vois que ça...

Sinon, pourquoi Gaylord serait-il à moins de cinq mètres de moi ?!

CHAPITRE 39

GAYLORD

Dix ans plus tôt...

Novembre 2009.

— 1, 2, 3... Choquez !

...

— Encore !

...

— Eh, merde ! Il n'y a plus rien à faire... Je te laisse signer le document, je dois retourner là-haut.

Putain... j'ai l'impression d'être passé dans le tambour de la machine à laver. Je ne peux plus bouger. Tout est douloureux. Surtout respirer. Et ouvrir les paupières ? N'en parlons pas. Bordel, je suis tellement dans le mal.

Allongé sur le dos, plongé dans l'obscurité la plus totale, j'entends vaguement la musique de l'Under, puis des chuchotements au loin, très loin. Trop loin. Il ne fait même pas chaud. Il fait... moite. Humide. Sérieux, où est-ce que je suis, bordel de merde ?!

J'essaie de me redresser, mais une douleur fulgurante au crâne, qui m'irradie dans toute la colonne vertébrale, me cloue au sol, m'empêchant de bouger le moindre muscle. Il n'y a que mes doigts – ceux de la main gauche – que je soulève au prix d'une souffrance si intense que mes tempes

se mouillent de sueur. Je réussis à les replier sur un bout de tissu. Comme un drap, ou une serviette.

— Merde... il est vivant ! Putain, appelle Rudy ! MAGNE-TOI !

Vivant ? De qui parle ce mec ? Qui est vivant ?

Je n'arrive toujours pas à ouvrir les yeux. J'ai la sensation qu'ils sont gros, douloureux, carrément œdématiés. Ma gorge est sèche, ma tête est sur le point d'exploser. Mon bras droit me paraît mort. Ce sont des douleurs qui me paralysent le corps, d'une épaule à l'autre, en passant par mes cervicales et ma cage thoracique. J'essaie de me rappeler où j'étais... Soudain, une image du ring, de ce Black Mask, me fend l'esprit. J'ai un coup au cœur. Une envie de vomir, aussi. Merde de merde, je crois que j'ai perdu... il m'a mis la raclée de ma vie, ce fils de pute. Des éclats de voix, de panique me submergent. Dans mon crâne, j'entends le hurlement de ma petite sœur. Putain... mais qu'est-ce qu'il s'est passé ?!

Tandis que je perçois un bruit de pas se rapprochant de moi, je réussis, sans doute par l'opération du Saint-Esprit, à balancer mes jambes sur le côté pour m'asseoir.

— Bordel, grogné-je d'une voix sourde en attrapant mon bras droit de la main gauche.

Putain, putain, PUTAIN !

J'ai tellement mal que je pourrais me mettre à chialer, bordel !

J'essaie de reprendre mon souffle, puis parviens à entrouvrir les paupières. Avec la pression des œdèmes, je ne peux que regarder à travers mes cils, pas plus.

L'obscurité totale se dissipe légèrement. Je suis dans un état brumeux, voire léthargique. Du sang coule à l'arrière de ma gorge, de mon nez aussi. Et même de ma bouche. Un coup de langue sur l'intégralité de mes dents me fait comprendre que deux trous se trouvent à la place de ce qui devrait être mes molaires. Bordel... j'ai encore perdu deux dents. FAIT CHIER ! J'ai vingt-deux piges et un gruyère en guise de gueule.

Mon regard est attiré par une surface brillante. C'est un miroir. Bordel... ce que j'aperçois est flippant. Sérieux, c'est moi, là ? Je ressemble à un zombie. Quand Debbie va me découvrir, elle va péter un câble. Il va falloir que je prenne une bonne douche et que, pour une fois, ma team fasse leur job. Ils ont intérêt à me requinquer parce que sinon ma gonzesse va me botter le cul ! Et moi qui lui ai promis de m'occuper de la cuisine, cette

semaine... alors que je ne sens même plus mon bras droit. Bordel de merde !

Plus j'essaie de bouger mes doigts, moins j'y parviens. Ça veut dire quoi, ça ? Que je suis paralysé ?

Je me mets à rire. Putain, qu'est-ce qu'il m'arrive ?! Qu'est-ce qu'il s'est passé sur le ring ?! Cet enculé de Black Mask ne m'a clairement pas loupé ! Heureusement que Connor s'est défilé... Ce petit con a toujours eu du flair, bien plus que moi. Je n'aurais pas supporté de voir Black Mask mettre à l'amende mon petit frère de cette manière. Je lui casse les couilles, à mon frangin, néanmoins je ferais tout pour le protéger.

Je suis pris d'une violente quinte de toux qui se termine par trois énormes molards ensanglantés entre mes mains, ainsi qu'une douleur à la poitrine. Je transpire, à deux doigts de tourner de l'œil. Je suis sur le point de me rallonger sur la table, épuisé, lorsqu'une voix que je reconnaîtrais entre mille s'invite dans la pièce étroite, dont la seule source de lumière se trouve au-dessus de ma tête.

— Nom de Dieu, souffle mon coach. Eh bah, mon gars, t'as bien morflé. La vache !

— Je sais...

Ma voix est si rocailleuse que j'en ai mal à la gorge. Je crache de nouveau par terre. Du sang. Beaucoup de sang. J'en avale pas mal aussi. Putain, je vais me transformer en vampire si ça continue.

Toujours à travers mes cils, j'observe, du mieux que je le peux, Rudy avancer vers moi. Il a l'air... complètement sonné.

— J'ai une sale gueule, hein ? dis-je entre deux quintes de toux.

— Seigneur... Gaylord, t'es censé être mort !

— Quoi ?!

C'est quoi ces conneries ?

— Comment ça... mort ?

— Le médecin vient d'annoncer officiellement ton décès...

Je ne comprends pas. Je cligne des yeux, relançant les salves de douleur qui irradient de mon oreille jusqu'à mon œil.

— T'as dit que j'étais mort ? Mais... à qui ?

— La presse a publié un communiqué à l'instant, mon gars.

Putain.

De.

Merde.

Tout de suite, je pense à ma famille. À ma femme, à mon fils, à ma sœur, à mes frères. À mes parents. Bordel, ils doivent savoir que je suis toujours vivant, que ce n'est qu'une erreur.

Face à moi, Rudy paraît livide. Dans ses yeux clairs, son cerveau semble tourner à mille à l'heure.

— Dis-leur que c'est un malentendu, grogné-je. Genre... maintenant... Je ne veux pas que Debbie panique.

— Ouais, je... je vais... rah, putain, mon gars, t'as vu dans quel état tu te trouves, bordel ?! s'exclame Rudy, choqué, comme s'il percevait enfin toutes mes blessures alors que, moi, je suis encore dans la brume la plus totale.

— Je ne me sens pas bien.

— Je comprends. T'es au courant que... que t'as été mort pendant plusieurs minutes ? Ça signifie que ton cerveau a eu des séquelles, fiston. Et ton corps, j'en parle même pas.

Qu'est-ce qu'il me raconte ? Je vais bien, j'ai juste besoin de repos. Ce que je m'empresse de lui assurer.

— Dans quelques semaines, je serai remis sur pied, affirmé-je, d'une voix faiblarde. Tu vas voir.

— Gaylord, depuis une minute, je plante un couteau dans ton avant-bras...

Hein ?

J'essaye de pencher la tête, en vain. À la place, je m'écroule comme une merde sur le sol. Putain... je me ramasse la gueule. La douleur est telle que je ne ressens rien.

— Tu ressens que dalle, mon gars, poursuit Rudy en me hissant à bout de bras sur la table de massage. Regarde-toi ! Une vraie loque humaine ! Tu crois que tu vas pouvoir revenir sur le ring ?! Je suis désolé de t'annoncer ça, fiston, mais... ta carrière de fighter est morte en même temps que toi !

Je vais vomir.

Le premier truc qui me vient à l'esprit, c'est : qu'est-ce que je vais faire de ma vie ? Qu'est-ce que je vais dire à Debbie ? Et surtout, comment je peux rembourser toutes nos dettes si je ne peux plus me battre ? Bosser à l'usine comme mon père ? Je vais mettre cinquante ans à honorer notre prêt !

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de toi, Gaylord, hein ? soupire Rudy.

Je l'entends marcher dans la pièce. Il fait des cercles autour de moi, toujours allongé comme une merde sur la table de massage. J'ai l'impression d'être un légume. Puis soudain, comme une lumière qui s'allume dans mon esprit, je repense aux derniers mots de Debbie... « Grandis un peu. On a plus le choix ».

— Je fais comment, moi, hein, avec les bookmakers si tu ne peux plus les rembourser ? C'est sur moi qu'ils vont venir taper, et je ne peux même plus compter sur toi pour gagner de la tune.

Ma tête tourne. Ses paroles me martèlent l'esprit. Je peine à rester hors de l'eau.

— Sérieux, fiston... c'est une aubaine pour tout le monde que tu sois mort, termine-t-il d'une voix sombre.

— Qu'est-ce que tu racontes, Rudy ? Tu dis de la merde... tellement de merde que je peux la sentir même défoncé.

— Moi, je dis de la merde ?! Gaylord... Tu sais combien tu dois aux bookmakers ? 350 000 \$... 400 000 si on compte l'argent qu'a fait perdre ton frère, ce soir, à la ligue. Donc... je vais être clair, mon petit gars...

Malgré mes yeux presque clos, je le sens se pencher vers moi. J'ai envie de le frapper mais mon état ne me le permet carrément pas.

— Comment veux-tu régler cette somme sans combattre ?

— Je trouverai... y a des solutions.

— Ouais, y en a... plusieurs même... Tu peux trimer pendant cinquante ans dans une usine de merde. Tes parents peuvent vendre leur baraque pour régler au moins un tiers de l'addition. Sinon, ta petite femme peut arrêter ses études et venir travailler au Salon, hein ?

Putain...

— Mignon comme est son cul, j'en connais plus d'un qui paierait pour le fourrer. On doit être agréablement à l'étroit à l'intérieur, non ? Qu'est-ce que t'en penses ?

Je vais le buter. Je vais buter ce fils de pute !

— Puis, si ce n'est pas suffisant, il me semble que Coleen aura dix-huit ans dans un an et demi, je me trompe ? Je pourrais lui trouver une jolie place dans un de mes bars privés... Sa belle gueule et son caractère de feu en feraient bander plus d'un. Tu sais que les hommes aiment mater des petites impertinentes dans son genre. Alors... qu'en dis-tu ? Ta nana et ta

frangine, sur une barre de pole dance... Je pense que ça devrait vite rembourser tes dettes. En cinq ans ? Allez, quatre si en plus de tout ça, elles sucent.

— T'es qu'un enculé, Rudy. Une grosse baltringue. Touche à ma femme ou à ma sœur, et je te jure que je te mets une balle dans la tête...

Je l'entends ricaner tandis que les larmes s'accumulent sous mes paupières gonflées.

— Tu dis ça parce que tu sais que j'ai raison. T'es acculé, mec. Ta mort est la meilleure chose qui puisse advenir. Pour tout le monde.

Hors de question qu'il remporte cette bataille. Je ne peux pas faire ça à ma famille.

— Pas besoin de rembourser les dettes, poursuit-il. Je prends un autre fighter à ta place, je mise tout sur lui, je gagne le jackpot et je m'engage à payer ton crédit de baraque ainsi qu'à faire en sorte que rien de tout ce que je viens de te proposer n'arrive. La seule chose que t'as à faire, c'est rester mort. Bien gentiment dans ton coin. Je peux même te fournir de nouveaux papiers... Y a un mec qu'on a tout juste lessivé. Arthur Wells... tu peux revêtir son identité. C'est un prénom qui t'irait très bien, d'ailleurs.

— Va te faire foutre, Rudy ! Je n'abandonnerai pas ma femme et mon fils. Impossible !

— Tu préfères ruiner leurs vies par ta présence ? Je te signale que t'as une assurance vie de 50 000 \$... T'es au courant que cet argent pourrait payer l'Université de ton gosse ?

« Grandis un peu, chéri. On a plus le choix. »

— Tu sais que j'ai raison, me répète-t-il.

50 000\$...

Les études pour Cassey.

Zéro dette.

Aucune pression sur les épaules de Debbie.

Putain !

— Si j'accepte, murmuré-je d'une voix tremblante. Tu promets qu'il ne leur arrivera rien ? À aucun membre de ma famille ?

— Je te donne ma parole, Gaylord, que si tu disparaissais, je ne ferais jamais rien payer aux Lincoln. Il ne leur arrivera rien. Jamais. J'y veillerai personnellement. Pour chaque membre de ta petite famille chérie.

Les larmes coulent alors de mes yeux. Je ne me rappelle même plus la dernière fois que j'ai pleuré. C'était peut-être à la naissance de mon fils.

Un fils que je n'aurai jamais l'occasion de voir grandir.

OceanofPDF.com

Chapitre 40

Coleen

De nos jours...

Combien de fois ai-je espéré vivre cet instant présent ? Voir Gaylord, mon grand frère adoré, revenir d'entre les morts pour le prendre dans mes bras. Maintenant que mon vœu se réalise, je suis incapable de bouger. Comment est-ce possible ? Comment peut-il se trouver là... vivant ? Je veux dire, je l'ai enterré. Il y a dix ans !

Soudain, mes pieds avancent, comme un papillon attiré vers la lumière. Du moins, jusqu'à ce que la main de Parker m'attrape la taille pour me faire reculer.

— Attends ! gronde-t-il, d'une voix rauque, en adressant un regard perçant à mon frère.

Mon frère... putain, je... je n'arrive pas à y croire. Je suis toute tremblante.

— Jusqu'à preuve du contraire, ton frangin est mort, Coleen. Il est censé être six pieds sous terre !

— Sans déconner, qui voulez-vous que je sois ? nous jette Gaylord, un sourcil arqué.

Derrière moi, j'entends Gabe jurer. Il se fraye un chemin entre Sabrina et Dennis pour venir à mes côtés, les yeux chargés d'incompréhension, tandis que notre aîné le regarde avec un sourire aux lèvres.

— T'es plus le même de onze ans à qui j'ordonnais de me faire un sandwich parce que j'avais la flemme...

— Va falloir trouver autre chose, mec, coupe Parker. C'est pas suffisant. Tu pourrais être n'importe qui.

— OK... Vous voulez savoir quoi ?

— N'importe quoi, murmuré-je, larmoyante.

J'ai tellement mal à la poitrine. Gaylord se passe une main dans les cheveux, puis hausse une épaule, nonchalante. Bordel, c'est lui, je le sens.

— Comme la fois où je t'ai demandé d'être la marraine de Cassey ? me lance-t-il.

Ses yeux se rivent à ceux de Debbie. Je m'interdis de la regarder, *elle*. J'ai bien trop peur de sa réaction.

— Tu t'étais cassé le nez après un entraînement de boxe. Je t'avais expliqué comment engager un *vrai* uppercut. Le lendemain, t'as mis ton premier K.O. à...

— Margaret McNamer, achevé-je.

— Yep. La grosse...

— ... Maggie, le coupé-je en me remémorant le surnom qu'elle s'était attribué.

Putain, je le savais. C'est lui.

Sans attendre une seconde de plus, je m'échappe de l'emprise de Parker et je cours jusqu'à mon frère. Quand mon nez percute son cou, son parfum d'eucalyptus et de cèdre me fouette le visage. Mes larmes coulent. Je le serre si fort que je me fais mal à la cage thoracique. C'est encore pire lorsqu'il me prend à son tour dans ses bras.

— Tu m'as tellement manqué, petite sœur...

Petite sœur... S'il savait combien de fois j'ai pleuré en espérant, un jour, réentendre ces deux mots. Clairement, ce n'est pas Connor qui me les aurait dits avec autant d'affection et d'amour.

Malheureusement, nos retrouvailles ne durent que quelques secondes. Je suis de nouveau traînée vers l'arrière par Parker, dont le regard noir me fait arquer un sourcil. Quoi, qu'est-ce qu'il lui prend ?!

— Mec, t'es censé être mort, insiste Parker. Pourquoi, t'es là ?

— Parker Adams, c'est ça ? lance Gaylord en l'observant de la tête aux pieds. J'ai lu beaucoup de choses sur toi. Oméga... le double champion de *free-fight*.

— J'ai l'air d'en avoir quelque chose à foutre ?!

— Parker, soufflé-je.

— Quoi ?! Tu veux qu'on lui déballe le tapis rouge, en plus ? Je te rappelle les sacrifices que t'as dû faire après sa soi-disant « mort » ?!

— Eh, mec ! intervient Gaylord, d'une voix froide. Doucement avec ma sœur, d'accord ?!

Il va pour poser sa main sur son torse, histoire de l'éloigner de moi, mais c'est sans compter sur la rapidité de Parker. Il l'attrape par le col de sa veste en cuir et le plaque contre le mur, ce qui me fait lâcher un cri d'exclamation. Gabe est le premier à s'interposer, décollant mon mec de notre grand frère.

— OK, les gars, on se calme ! intervient-il, le teint livide. Là, ça fait beaucoup. On est tous du même avis. Gaylord, je... je ne sais pas quoi dire, je... je me dis que je suis toujours en plein milieu d'un rêve et que je vais me réveiller. En attendant, tu... tu ne devrais pas trop chercher la merde avec Parker, d'accord ? Et toi, Oméga, je te rappelle qu'il s'agit de notre frère, précise-t-il en plantant son regard brun dans celui orageux de mon mâle.

— Justement, grogne Parker en relâchant Gaylord qui n'ose rien dire, malgré son regard noir. J'en ai plein le cul des frères Lincoln. À chaque fois, y en a un pour foutre la merde dans nos vies, et toi, mec, dit-il en pointant du doigt Gaylord, t'es en train de foutre une sacrée merde dans *ma* famille. Tes explications ont intérêt à être convaincantes parce qu'il est hors de question que je laisse ma nana se noyer dans la piscine de chagrin que t'as toi-même remplie, c'est clair ?!

— Limpide comme de l'eau de roche, sourit froidement Gaylord tout en me jetant un regard en coin.

Je n'ose rien ajouter... Parker n'a pas tort. Il cherche à me protéger, je ne peux pas lui en vouloir. En particulier quand j'aperçois Stan et Debbie. J'ignore lequel me surprend le plus. Le premier pour son visage effaré ou le second pour avoir des mitraillettes à la place des yeux.

— On devrait... rentrer et... et se poser pour parler de tout ça, murmure Sabrina, d'une voix gênée. Ailleurs que dans le parking de l'hôpital.

— Bonne idée, convient Gabe. J'imagine que t'as des tas de trucs à nous raconter et... et nous aussi. Putain... souffle-t-il en englobant affectueusement l'épaule de notre frère. Qu'est-ce qui... qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

— C'est une longue histoire, répond-il, son regard déviant de nouveau sur Debbie.

CLAC !

La baffe part tellement vite que je sursaute.

J'ai juste le temps d'apercevoir les cheveux de ma belle-sœur voler au vent, sous mon nez, et sa main droite remonter vers le ciel en une virgule parfaite. La seconde d'après, la joue de Gaylord est écarlate.

— T'as de la chance, cette histoire-là est plus que courte, siffle-t-elle, le regard noir, les traits déformés par la colère.

Elle tourne les talons d'une démarche maladroite, avant de prendre la direction opposée.

Putain... je savais qu'elle allait mal réagir, mais pas à ce point.

Personne n'ose bouger. Sauf Stan. Évidemment.

— Debbie, attends !

Le pauvre se retrouve à lui courir après. Quand il l'attrape par la main pour la stopper dans sa « fuite », elle est à deux doigts de lui en retourner une à lui aussi.

— Attends, supplie-t-il, face à elle.

— Non, j'attends pas ! s'énerve-t-elle. Je me casse. Vraiment. Là, j'ai atteint le point de non-retour avec les Lincoln. Ça suffit. J'en peux plus !

Il se pince les lèvres, gêné, dépassé. En même temps, comment pourrait-il ne pas l'être ? Il sait ce que Gaylord représente pour Debbie. Il doit se sentir perdre pied.

— Debbie... écoute-moi.

— Non ! Laisse-moi passer.

— S'il te plaît, bébé, insiste-t-il en mettant ses mains de part et d'autre de ses joues. Écoute-moi, s'il te plaît. Je... c'est le bordel dans ta tête, je comprends.

— Tu ne peux pas comprendre !

— C'est vrai, admet-il en soupirant. Je ne peux pas, mais... j'analyse plutôt bien les situations, et là... tu as la chance d'avoir les explications que tu n'as jamais eues... Hormis tout ce contexte hyper bizarre, de... de l'IRA, de Black Mask, enchaîne-t-il, de... de tout ça, tu peux décider de fermer enfin la porte de ton passé ou... ou de la rouvrir complètement, si... si tu le désires, souffle-t-il, le regard voilé de tristesse. Alors... rentrons... ensuite, on avise, d'accord ? Je te rappelle qu'un taré est dans la nature et que c'est

probablement lui qui a défoncé ta bagnole, avec toi dedans, donc... rentrons. S'il te plaît.

Voyant qu'elle ne bouge toujours pas, il ajoute une dernière chose :

— Si tu ne le fais pas pour lui, fais-le pour moi.

Je retiens mon souffle. Celui-ci se dissipe dans ma poitrine lorsqu'elle tourne lentement les talons en direction d'une des deux voitures. Il lui ouvre la portière, puis la referme avant de croiser un court instant ses bras sur le toit, la tête posée contre ses coudes. Rien qu'à la tension de ses trapèzes, je me doute que le gentil et amusant Stan ne va pas le rester longtemps.

Quand il se retourne vers nous, ses yeux charbonneux sont électriques. Pourtant, il ne dit rien. Il nous fait signe de monter dans les véhicules. Dennis et Sabrina lui emboîtent le pas sans ajouter un mot alors que Gabe pose sa main sur mon bras pour m'inviter à grimper dans la seconde voiture.

— Tu nous suis ? demande-t-il à Gaylord en montrant sa moto.

— Ouais...

— Je ne sais pas ce que t'as cru en revenant ici, Gaylord, mais dix ans, c'est long. Très long. Et euh... Debbie est enfin passée à autre chose, donc... n'espère rien.

Gaylord arque un sourcil.

— J'espère rien, dit-il d'une voix grave, pourtant chargée de colère.

— Parfait, dans ce cas... on y va. Parker ?

Avec un grognement, mon homme monte à son tour dans la voiture. Dans le rétroviseur central, je vois mon grand frère ajuster son casque sur la tête, enfourner sa moto avant d'enquiller la première pour nous suivre.

— Coleen ?

Le timbre rauque de Parker me fait sursauter.

— Quoi ?

— T'es heureuse de revoir ton frère, je l'entends, me lâche-t-il, les mains serrées sur le volant. Mais...

— Mais ? répété-je, inquiète.

— Comme l'a mentionné Gabe, dix ans, c'est long. Si Debbie a refait sa vie, c'est probable que lui aussi. Je ne pense pas qu'il restera. Ne te fais pas de faux espoirs sur son retour, bébé. À mon avis, il est là à cause de tout le merdier avec Gary Joyce, ensuite... il repartira. Pour ne plus jamais revenir.

Je cligne des yeux, troublée. Ça, je n'y avais pas songé une seule seconde.

OceanofPDF.com

Chapitre 41

Debbie

On dit que Dieu donne ses plus durs combats à ses meilleurs soldats. Si c'est vrai, je vais devenir plus puissante que *Wonder Woman*.

Sur le trajet du retour, personne n'ose parler. Moi, c'est le bordel dans ma tête. Gaylord est en vie... et il revient comme ça, la bouche en cœur ! Avec sa putain de moto, sa veste en cuir, sa belle gueule, son regard de *bad boy* et ses bouclettes de prince charmant. Il se fout de moi ?! Qu'est-ce qu'il croit ?! Qu'avec une petite explication, il réussira à effacer toutes mes années de souffrances, de larmes, de dépression ?! Merde, j'ai failli perdre la garde de mon fils à cause de lui. J'ai passé dix-huit mois en cure de désintoxication, avec trois rechutes. Depuis, j'ai repris ma vie en main, je suis sur le point de me barrer de Chicago avec Stan, d'offrir enfin un père digne de ce nom à Cassey, et... et ce connard revient... *aujourd'hui* ?!

J'hallucine. En mode grand sauveur, en plus. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il foutait sur cette départementale ?!

— Debbie ?

La voix gênée de Sabrina me fait sursauter.

— On est arrivés, ma belle.

Je galère à sortir de la voiture avec un seul bras, néanmoins personne ne me propose de l'aide. Tant mieux, je ne suis pas d'humeur. La tête encore en friche de l'accident, je pénètre dans le grand hall d'entrée, là où tout le monde, y compris Gaylord, patiente devant l'ascenseur.

Les bras croisés sur son torse, la joue rouge à cause de ma baffe, il discute avec Coleen. En dix ans, il n'a pas trop changé. Les cheveux un peu plus longs, quelques rides en plus au coin de ses lèvres et de ses yeux. Ces derniers se tournent vers moi, ancrant son regard perçant dans le mien. Je déglutis nerveusement, mon estomac se contracte, mes genoux flageolent.

Je retiens un soupir. Mon cœur semble battre dans mes tympans. L'esprit sens dessus dessous, j'essaie d'analyser la situation, de me rappeler toutes ces nuits à pleurer, à supplier je ne sais qui pour pouvoir lui parler, ne serait-ce qu'une fois. Maintenant qu'il est là, j'ignore si je veux entendre ce qu'il a me dire. En suis-je tout simplement capable ? J'ai peur qu'il ne réussisse à ouvrir d'anciennes blessures.

— Viens, me dit Stan. Ton épaule, ça va ?

J'acquiesce vaguement, puis détourne la tête, rompant ainsi le contact visuel avec Gaylord.

— C'est quel étage ? demande-t-il à sa sœur en appuyant sur le bouton de l'ascenseur.

Coleen n'a pas le temps de répondre que Parker le fait :

— Aucun, on va se poser dans la salle de sport. Ce sera mieux.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est presque minuit, que Cassey dort et que si on le réveille, *personne* ici ne voudra lui expliquer tout ce bordel, grogne Parker, le regard noir. Tu souhaites lui dire, toi, à ton fils, que t'as préféré te barrer il y a dix ans plutôt que d'assumer tes conneries ?

— Mec, tu ne sais rien de ma vie. T'as aucune idée de ce qui s'est passé ni de pourquoi j'ai dû faire ce choix, siffle Gaylord, les poings serrés. Alors ton ton condescendant, tu te le carres au cul !

— T'as intérêt à avoir un putain d'argumentaire, Ducon, grogne Parker en collant presque son front à celui de Gaylord, parce que je n'arrive pas à te trouver une seule bonne excuse pour avoir abandonné ta femme et ton gosse.

— Ça, c'est parce que tu ne t'es pas retrouvé dans le même état que moi, après ce combat contre cet enculé de Black Mask !

Dennis se racle la gorge, leur adresse un regard en coin tandis qu'il ouvre la porte de la salle de sport.

— Magnez-vous, je ne suis pas portier !

Quelques minutes plus tard, nous sommes tous assis sur les bancs de musculation, entre le ring, les punching-balls et les tapis de course. Je

prends bien soin de m'isoler, à trois mètres de tout le monde. J'entends un petit sifflement derrière moi. Jodie et Jack arrivent, l'air choqué. J'imagine que Parker a dû leur envoyer un message pour les faire descendre.

— Bien... qui nous explique ? demande Jack. C'est qui, lui ?

Jodie balade son regard entre Gaylord, Stan et moi, avant de revenir sur le visage fermé de son meilleur pote.

— Ça va, toi ? souffle Jodie à Stan en s'asseyant près de lui.

Coleen, elle, fait les présentations, laissant planer un silence de mort dans la pièce.

En revanche, Gaylord, lui, n'a pas l'air surpris. Il s'est sûrement renseigné sur Oméga et sa meute avant de ressurgir la bouche en cœur. Ce n'est pas comme si son équipe n'avait jamais réalisé la Une des magazines sportifs. Coleen et lui ont eu le droit à un papier sur leur *love story made in Underground*, l'année dernière, après la naissance de San.

— À ton avis ? siffle Stan à Jodie, en réponse à sa question, avant de se racler la gorge.

Je baisse les yeux. La venue de Gaylord est en train de tout foutre en l'air.

— Ça fait longtemps que je ne me suis pas retrouvé dans un tel endroit. Putain, ça me manque, soupire Gaylord en se levant.

Il effleure du bout des doigts les punching-balls, suspendus dans un coin de la pièce, puis les cordages du ring avant de s'arrêter brusquement, les lèvres pincées.

— Tu... tu boxes plus ? demande Gabe, dos contre l'un des miroirs, les bras croisés sur son torse.

— Plus vraiment. Quelques fois, quand ça me travaille trop, mais avec mon bras droit, c'est compliqué, explique-t-il en touchant son épaule. La moto, c'est déjà limite alors l'uppercut... je peux oublier.

J'arque un sourcil, malgré mon mutisme et ma mine renfrognée.

— Tu fais quoi, du coup ? s'interroge Coleen, intriguée. C'est quoi ton job, ta vie ? T'habites où ? Tu... pourquoi t'es là, en fait ? Qu'est-ce qu'il s'est passé, sérieux ? Pourquoi tu... tu t'es fait passer pour mort ? Je comprends pas, c'est... t'es... t'es réellement plus heureux sans nous ? termine-t-elle d'une petite voix, les yeux embués de larmes. Il va falloir que tu nous éclaires parce que... je suis perdue.

J'imagine ce qu'elle doit ressentir, elle qui adulait son frère chéri. Moi, c'est différent. Gaylord n'a pas – *n'avait* – pas de secrets pour moi. Je

connaissais ses plus grandes qualités comme ses pires défauts. Pas Coleen. Elle n'a toujours vu en lui qu'un héros, surprotecteur, prêt à se plier en quatre pour sa famille. Le reste ? Elle l'ignorait.

— Attends, intervient Gabe en se redressant. On devrait peut-être alerter Connor parce que je ne suis pas certain de supporter d'entendre une seconde fois l'histoire quand il faudra la lui répéter.

— T'oublies, tout de suite, Gabe, alerte Parker, les sourcils froncés, les mains enfoncées dans les poches de son bas de survêtement. Moi, vivant, ton frère ne mettra pas un seul pied, ici.

— Ça suffit, tous les deux ! s'agace Coleen, les yeux noirs. De toute façon, il est minuit, il doit être en train de se droguer à ses putains de médocs. Désolée, Gabe, je suis de l'avis de Parker, je ne veux pas le voir traîner dans les parages, non plus.

— T'es sérieuse ? Il s'est pris deux balles dans le corps, je te signale !

— *Quoi ?!* s'exclame Gaylord, choqué. C'est quoi, cette histoire ?

— Attends, c'est pas pour ça que t'es là ? demande soudainement Dennis, un sourcil arqué. Pour... pour Black Mask ?

— Non ! se défend Gaylord en secouant la tête. Enfin si, mais pas vraiment... je suis là pour Rudy, surtout !

— Pour Rudy ?! s'écrit Coleen.

Parker lui lance un regard étonné.

— Qu'est-ce qu'il vient foutre dans l'équation, ce connard ?

D'un coup, je suis frappée d'une image... Je revois ce mec tirer en l'air, dans l'*Underground*. Avec sa veste en cuir. Son sweat à capuche... bordel de merde ! Puis, Dennis qui nous a dit qu'il avait vu ce gars coller un pain à Rudy.

— C'était toi, le tireur vendredi soir ?! demandé-je brutalement, les jambes tremblantes, l'esprit encore confus.

— Ouais, répond Gaylord en hochant la tête.

— Mec, t'as créé une fusillade, reprend Jodie, un sourcil arqué. Tu te rends compte du mouvement de panique engendré ? Il y aurait pu avoir des morts !

— Y en pas eu que je sache !

— C'est pas une raison, bordel ! lâche Jodie, scandalisée. Coleen, à lui aussi, il lui manque une case ?

Elle se contente de lancer un coup d'œil incertain à Gaylord.

— Qu'est-ce qui t'a pris, putain ? On aurait pu être blessés ! reprend Jodie.

Avec un soupir, il retire sa veste en cuir pour la jeter sur le banc. Son tee-shirt noir dévoile ses bras nus dont le gauche est entièrement recouvert de signes tribals. En une seconde, je comprends qu'il s'agit d'un *cover* visant à dissimuler son tatouage initial. Notre tatouage. Putain... Les larmes aux yeux, je refrène un rire nerveux. Dix ans que je porte ma couronne de reine comme un honneur, en sa mémoire et lui... non seulement, il est en vie, mais en plus, il couvre sa couronne de roi ?! J'étais qui pour lui, exactement ? On était qui, Cassey et moi ?! Notre famille n'avait-elle aucune valeur ?!

Il suit mon regard, rivé sur son bras. Mon visage se voile de tristesse, tout comme le sien. Sauf que, là, je me fous de ses états d'âme. Je pense à moi. À ma vie, à *ma* déception.

— Ça aussi, je peux te l'expliquer, Debbie, balbutie-t-il alors que toutes les têtes se tournent vers moi.

— Commence par le début, ça vaudrait mieux pour toi, réplique Parker en plantant son regard métallique dans celui de Gaylord.

— Avant, je veux savoir le problème avec Connor. Pourquoi lui a-t-on tiré dessus, c'est quoi ces conneries ?

— OK, mec, je vais te la faire courte, reprend Parker en soupirant, une main agacée dans ses boucles noires. Quand t'es mort, ç'a été le bordel dans ta famille. Debbie est tombée en dépression, ta sœur a dû arrêter de boxer pour s'occuper de Cassey, Gabe a été envoyé en internat pour ne pas voir vos parents se déchirer et divorcer, et ton frère, Connor, est devenu *fighter* pour l'*Under*, avec Rudy en tant que coach. Tu dois sûrement être au courant de ce dernier point, non ? Si tu sais *qui* je suis sur le ring, tu dois aussi savoir *qui* est le Constrictor, je me trompe ?

Le silence mortifié de Gaylord est éloquent.

— Dire à Connor que t'es en vie ne me paraît pas être une bonne idée, lance Sabrina, assise en tailleur sur le siège d'un rameur. Il pourrait... le dévoiler publiquement.

— Saby a raison, répond Coleen en tripotant ses longs cheveux vénitiens. Je ne fais pas confiance à Connor. Il serait capable de vendre cette information à des journalistes !

— Vous êtes sérieux ? demande Gaylord, un sourcil arqué. Depuis quand c'est la guerre entre vous tous ?

— Depuis que t'es mort, lâché-je, violemment.

J'en ai ma claque de ces bêtises. Je ne veux même pas entendre ce qu'il a à dire pour sa « défense ». Avec mon bras gauche en écharpe, mes strips sur mon arcade sourcilière, je me traîne jusqu'aux grandes baies vitrées, là où j'aperçois Chicago dormir paisiblement dans la nuit. Les petites lumières orangées qui s'y reflètent soulignent la silhouette de Gaylord. Mon cœur toujours pincé, je lui adresse un regard par-dessus mon épaule.

— C'est quoi ton excuse, alors ? m'enquiers-je, le souffle court. T'as intérêt à ce qu'elle soit en béton armé, Gaylord.

— C'était pour vous protéger.

— PUTAIN, T'ES SÉRIEUX ?! m'insurgé-je en faisant volte-face. Tu m'as prise pour qui, Gaylord ? T'as remarqué, je n'ai plus vingt ans... tu n'arriveras pas à me faire avaler tout et n'importe quoi !

— Ce n'est pas tout et n'importe quoi ! C'EST LA VÉRITÉ, BORDEL ! s'énerve-t-il à son tour. Après le combat face à Black Mask, je... j'étais vraiment mort. Pendant quelques minutes.

Dans ma poitrine, le pincement s'accroît.

— Puis, je ne sais pas, poursuit-il en secouant la tête, la voix plus calme. Le médecin m'a fait un massage cardiaque et... j'ai ouvert les yeux. Enfin... façon de parler, j'avais la tête tellement éclatée, que mes yeux étaient aussi gros que des boules de pétanque !

— Je comprends pas, souffle Coleen, les bras croisés. Tu te réveilles et... et quoi ? On te dit que t'es mort ? C'est tout ?

— C'est pas aussi simple, se désole-t-il, les yeux chargés d'excuses.

Ma respiration est forte, douloureuse. Ça ne fait qu'empirer lorsqu'il nous raconte ce qu'il s'est déroulé. Dans ma poitrine, mon cœur fait les montagnes russes. Mon estomac, pareil. La barre au front, les yeux plissés, je me retiens de pleurer. De pleurer de colère, de rage, de tristesse, de déception, de tout.

Mes joues virent au rouge quand Gaylord nous parle des menaces de Rudy.

— Tu aurais voulu que je fasse quoi, Debbie ? Je ne pouvais pas prendre ce risque. Je devais rembourser 400 000 \$ et j'étais incapable de me battre ! J'ai mis presque deux ans à récupérer mon bras droit. Là encore, je ne suis qu'à 90 %. Il était hors de question que ça te retombe dessus. Ni sur toi ni sur ma sœur. Je ne l'aurais jamais permis. C'est toi qui m'as dit ce jour-là, qu'il fallait que je grandisse.

J'arque un sourcil. *Pardon ?*

Soudain, la colère envahit toutes mes cellules.

— NE REJETTE PAS LA FAUTE SUR MOI ! T'EN AS PAS LE DROIT ! C'EST TOI QUI NOUS AS FOUTU DANS LA MERDE. JE T'AI AVERTI QUE CETTE MAISON ÉTAIT LA PIÈRE IDÉE DU SIÈCLE, ET TU NE M'AS PAS ÉCOUTÉE ! À LA PLACE, T'AS PRÉFÉRÉ TE LAISSER MONTER LE CRÂNE PAR RUDY !

— TU L'AS TOUJOURS CETTE BARAQUE, JE TE RAPPELLE ! me lance-t-il, hors de lui à son tour.

Les larmes aux yeux, je ne courbe pourtant pas l'échine.

— CERTAINEMENT PAS GRÂCE À TOI ! QU'EST-CE QUE TU CROIS ? QUE LA VIE EST DEVENUE FACILE UNE FOIS QUE RUDY NOUS A PRIS SOUS SON AILE ? JE SUIS DÉSOLÉE, MAIS SON AILE ÉTAIT TRÈS LOIN AU-DESSUS DE MA TÊTE...

Le souffle court, je ralentis la cadence. Je serre les dents malgré la barre insoutenable que j'ai au front.

— T'as pas touché l'assurance vie ? veut-il savoir tandis que les regards se braquent sur nous, comme si tout le monde, dans cette foutue salle de sport, assistait à un tournoi de tennis.

— Gaylord, tu crois vraiment que j'aurais laissé Coleen arrêter la boxe si j'avais empoché 50 000 \$ pour me sortir de ce merdier ? Tu penses que je l'aurais laissée s'occuper de Cassey ? BIEN SÛR QUE NON ! Je n'ai rien touché, l'assurance n'a pas fonctionné et j'ai sombré... tellement bas que je me suis farci dix-huit mois de thérapie en cure de désintox parce que TU m'as rendue accro aux somnifères. C'est TON addiction que tu m'as refilée... et cette putain de baraque, je l'ai toujours, car je m'en suis donné les moyens en bossant comme une acharnée !

Dans ma gorge, ma voix se brise en même temps que les larmes coulent sur mes joues. Je les essuie d'un geste rageur avant de me rappeler que mon bras gauche est en écharpe. La douleur m'arrache une grimace.

— Je pensais que... que cette option était la plus simple pour... pour vous préserver, termine Gaylord d'un timbre chargé d'émotions. Je... Je suis désolé. Vraiment, tu n'imagines pas un seul instant à quel point je le suis, mais... je ne peux pas revenir en arrière.

— T'es désolé, ouais... pas autant que moi, répliqué-je, furieuse.

J'ai l'impression d'être vidée. Même savoir qu'il a fait ça pour nous protéger, et nous éviter de devenir la marionnette de ce connard de Rudy ne

parvient pas à m'adoucir. Encore moins à m'apaiser.

— C'est pour ça que t'es revenu ? lâche Gabe, les mains dans les poches.

À ses côtés, les doigts croisés sur sa bouche, des larmes plein les yeux, Coleen tourne en rond, ses baskets claquant mollement sur le bitume.

— Il m'a promis que vous ne serez jamais emmerdés...

— Il n'a pas tenu parole, marmonne Parker. Parce qu'il n'en a pas.

— Je sais... mais un sportif a toujours l'esprit biaisé par son coach. Toi, Parker, si le tien te disait de lui faire confiance, tu ne voudrais pas le croire ?

— Ne compare pas mon coach au tien ! Le mien ne m'aurait pas séparé de ma femme ou de ma fille. Il ne m'aurait jamais laissé dans une telle merde, d'ailleurs !

— Bah, t'as de la chance, qu'est-ce que tu veux que je te dise d'autre ?! s'énerve Gaylord, en agitant ses boucles cuivrées d'un revers de main.

— LA CHANCE, ÇA SE PROVOQUE, CRÉTIN ! ET À L'INVERSE DE TOI, MOI, QUAND MA NANA ME DIT UN TRUC, JE L'ÉCOUTE !

Dennis s'éclaircit la gorge comme pour faire redescendre un peu la pression, avant de se tourner vers Gaylord.

— T'es revenu quand t'as réalisé que Rudy entraînait Black Mask, devine Dennis, un sourcil arqué. C'est ça ?

— Ouais, lâche Gaylord, les joues rouges. C'était par pur hasard. Sur un des magazines de sport qui traînaient au garage, il y avait un article. Un super article sur... toi, Oméga, lance-t-il à Parker qui l'observe du coin de l'œil. Il parlait de ton prochain adversaire... Black Mask. Je me suis senti comme un con... j'avais l'impression d'être le taureau qu'on avait remis dans l'arène. Pour moi, ce type avait été rayé de l'*Under*. Alors, le savoir de nouveau en lice, avec mon ancien coach... Ça m'a fait péter un câble. J'ai pensé à tout ce qui pouvait se passer, avoue-t-il, nerveux. Je... je ne voulais pas que ce type puisse ruiner la vie d'un autre *fighter*. Je ne voulais pas que Rudy s'en tire si facilement. En particulier lorsque j'ai compris qu'Oméga était le mec de ma petite sœur. Je... J'ai entendu ton cri dans ma tête, Coleen ! précise-t-il en se tournant un bref instant vers elle. Quand je suis tombé raide dans la cage. Tu ne pouvais pas revivre ça.

Je déglutis difficilement.

— J'ai saigné les sites Internet, j'ai lu tout ce que je pouvais sur l'*Underground*, sur l'évolution de la ligue, sur Rudy aussi... Depuis que je

suis parti de Chicago, je me suis interdit tout contact avec le *free-fight* ou la boxe. Il fallait que je rattrape le temps perdu, que je sache s'il représentait vraiment un danger.

— Mec, grimace Parker, un rire mauvais au fond de la gorge. Il ne m'aurait jamais battu. Je peux te l'assurer !

— Qu'importe ! grogne Gaylord. Moi aussi, je disais ça...

— T'as donc chopé Rudy, et tu lui as mis la pression ? s'enquiert Gabe.

Près de lui, Stan est toujours assis sur le banc de musculation. Il n'a pas bougé depuis tout à l'heure. Les épaules de mon homme sont si voûtées, crispées, que je n'ai qu'une envie, c'est d'aller le prendre dans mes bras. De le détendre, de le rassurer, aussi. Cependant, je n'y arrive pas. Je suis... si en colère.

— Au début, il n'a pas voulu m'écouter... alors je me suis mis en chasse. Je l'ai menacé plusieurs fois. Je suis passé à la vitesse supérieure avec la fusillade dans l'*Under*. Je savais que tu devais affronter Black Mask, lance-t-il à Parker. Je n'ai pas tergiversé longtemps. On ne peut décemment pas accuser un mort, de toute manière.

— Les empreintes ne s'effacent pas comme ça, lâche Sabrina, un sourcil arqué. Dois-je rappeler qu'ici, aucun d'entre vous n'est invincible ? *Aucun*.

Le silence qui suit est oppressant jusqu'à ce que Gaylord reprenne, évinçant consciencieusement la réflexion pourtant véridique de Sabrina.

— Puis, en parallèle, je... je vous suivais.

— QUOI ?! m'étranglé-je.

— J'avais peur qu'en me voyant revenir d'entre les morts, Rudy ne tente quelque chose contre vous. Pour me faire sortir de mon trou et m'éliminer définitivement, m'explique Gaylord. J'ai compris que mes craintes étaient justifiées quand... quand tu as quitté la maison avec Cassey. Je me suis dit que Rudy avait dû vous foutre la trouille. Dès lors, j'ai décidé de vous suivre, de garder un œil sur vous tous...

J'hallucine. Vraiment. Ma bouche, entrouverte, me donne l'air d'être un poisson hors de l'eau.

— Quand j'ai vu ce putain de 4x4 foncer sur ta voiture, tout à l'heure, je... j'ai paniqué, m'avoue-t-il, les yeux transis de peur. Des flammes sortaient du moteur alors je t'ai extirpée de la carrosserie. C'est... c'est moi qui ai appelé l'ambulance. J'ai précisé ton ICE 1 au médecin, je me doutais que ce serait ma sœur. J'ai aussi dit que tu avais déjà été transfusée à huit ans... au cas où... J'ignore pourquoi j'ai mentionné ça. Je pensais qu'on me

poserait mille questions. Finalement, rien du tout, on m'a même autorisé à venir te voir dans ta chambre. J'ai attendu que tu t'endormes et... je me suis assuré que tout allait bien. Je savais qu'il y avait quelque chose de louche dans cette histoire, qu'on ne t'avait pas percutée pour rien. Mais le chauffard s'est barré et j'ai préféré rester avec toi plutôt que de le courser.

Ses aveux nous laissent sans voix. Putain... C'est vraiment de la folie !

— La fois où... tous les deux, reprend Gaylord en nous montrant, Stan et moi, d'un vague signe de la main, vous êtes revenus à la maison, je... j'avoue que je me suis senti bien con.

Pardon ?!

— C'était toi ?! m'étranglé-je. Dans le salon ?

— Ouais, je suis désolé, je sais que je t'ai fait peur, s'excuse-t-il. Je... j'ai encore mes clefs. Je voulais juste... aller dans la chambre de Cassey, voir quel petit bonhomme il était devenu, puis... vous êtes arrivés avant que je n'aie le temps de partir. Je me suis caché, mais t'es descendue de l'étage plus vite que prévu et... et t'es tombée sur moi. T'as sûrement cru que j'étais un cambrioleur.

Ma tête est sur le point d'exploser.

— NON, JE N'AI PAS CRU QUE C'ÉTAIT UN CAMBRIOLEUR, IDIOT, J'AI CRU QUE C'ÉTAIT BLACK MASK VENU POUR NOUS TUER ! m'écrié-je, de nouveau en larmes. Tu fais chier à débarquer comme ça, Gaylord !

De colère, je tape contre la baie vitrée de mon poing fermé.

— Pourquoi, tu... pourquoi tu pensais que c'était Black Mask ? Ça n'a aucun sens ! Qu'est-ce qu'il foutrait à la maison ?

— ARRÊTE DE DIRE « À LA MAISON », CE N'EST PAS « TA » MAISON. C'EST LA MIENNE ! hurlé-je.

Cette fois-ci, je craque. Je ne veux plus rien entendre, plus rien savoir. Que Coleen et Gabe se chargent de raconter à Gaylord qui est Black Mask, d'où il vient, d'où ils viennent *tous* ! Je m'en fous.

— Démerdez-vous, je... je sature, lâché-je en tournant les talons pour quitter cet endroit.

Cette fois-ci, Stan ne me retient même pas.

— Debbie, attends...

La voix grave de Gaylord résonne dans mes oreilles. Sa main s'enroule autour de mon poignet, réveillant par la même occasion de vieux papillons, longtemps endormis dans mon ventre. Ma peau réagit à la sienne. Chaude.

Douce. Je mets ça sur le compte de la mémoire cellulaire. Mon corps a été accordé au sien pendant huit ans... normal qu'il réagisse à sa mélodie, comme un vague souvenir. À présent, mes cellules se façonnent une nouvelle mémoire, une nouvelle musique, depuis presque deux ans. Mon *La*, ce n'est pas Gaylord qui me le donnera, je le sais.

— Je voudrais vraiment qu'on parle, tous les deux. J'ai tellement de choses à te dire. S'il te plaît.

Son visage est d'une tristesse sans nom. Sa voix, suppliante, fait de nouveau couler les larmes sur mes joues. Pourtant, je retire mon poignet de son emprise. Je refuse qu'il en ait une sur moi, d'emprise... de n'importe quelle façon.

— Je ne suis pas certaine d'en avoir envie, lâché-je, la gorge nouée, mon regard braqué sur son énorme tatouage.

D'un coup, sans m'en rendre compte, mes doigts se retrouvent sous la manche courte de son tee-shirt. Je m'oblige à passer outre sa peau qui frissonne sous la mienne. Là où, autrefois, trônaient sa couronne de roi et son « one love » ne se trouve plus qu'un phénix noir, enroulé sur lui-même, des flammes sombres descendant le long de sa queue, entortillée autour du bras de Gaylord.

J'ôte mes mains, la gorge encore plus serrée.

— Je ne pouvais pas le garder, c'était... trop dur. Tout me rappelait toi, Deb', je...

Ses doigts glissent dans mes longs cheveux châains, emmêlés depuis mon accident. Je l'écarte vivement, ce qui brouille de déception ses prunelles vertes.

— Je devais t'oublier. À tout prix.

— Moi aussi, je devais t'oublier, Gaylord... et pourtant, j'ai conservé ce foutu tatouage. Je l'ai porté comme une armure. Comme une croix. *Ma* croix. Pas toi.

— Debbie...

— Je vais me coucher, je suis crevée.

De toute façon, le problème « Gaylord » sera toujours d'actualité demain matin, en particulier lorsque Coleen va lui révéler la vérité sur leurs origines. Lui a pris en chasse Rudy, et nous, Black Mask. Les deux histoires sont liées, seulement, personne n'y avait songé. Après tout, comment aurait-on pu y penser quand l'un des protagonistes est censé être mort ? MORT, PUTAIN !

Dans l'ascenseur, mes larmes coulent. Je laisse toute ma souffrance s'extérioriser. Sous la douche, l'eau n'allège ni ma douleur ni l'acidité de mes pleurs.

Dix minutes plus tard, je me retrouve allongée dans le lit de Cassey, mon corps collé au sien. Je le regarde dormir... lui, ce mini-Gaylord... Je ne sais même pas si j'aurais le courage d'avouer à son père ce qu'il s'est réellement passé avec Connor, il y a onze ans. Je ne préfère pas y penser. À la place, je ferme très fort les yeux, puis, le nez dans les cheveux de mon fils, bercée par sa respiration tranquille, je m'endors, l'esprit encore shooté par tout ce que je viens de vivre.

Quand j'ouvre les yeux, il est presque trois heures du matin. La douleur que je ressens à l'épaule et au crâne est insupportable. Ne souhaitant pas réveiller Cassey, je sors de la chambre sur la pointe des pieds, encore un peu groggy, pour aller boire un verre d'eau dans la cuisine et prendre mes antidouleurs.

L'appartement est calme, silencieux. Toutes les chaussures ainsi que les vestes sont dans l'entrée. Pendant un moment, je me demande où est Gaylord. Où dort-il ? Comment a-t-il réagi face aux révélations de sa famille ? J'aurais peut-être dû rester... Honnêtement, je n'en sais rien.

En voyant la faible lueur qui se dissipe dans le couloir, je cesse mon avancée. Mon oreille capte la voix rauque de Stan, et celle, plus aiguë, de Jodie.

— *Qu'est-ce que tu comptes faire ?* demande-t-elle alors que je m'adosse au mur pour les écouter.

Je sais déjà de quoi ces deux-là sont en train de parler...

— *Tu veux que je fasse quoi, hein ? J'ai l'impression d'être Don Quichotte qui se bat contre son putain de moulin à vent.*

— *Ne dis pas ça...*

— *Pourquoi ?! Parce que c'est la vérité ?!* s'énervé mon homme en claquant sa main sur ce qui doit être le comptoir de la cuisine.

— *Stan...*

— *C'est l'amour de sa vie, moi... moi, je suis dans le game depuis deux ans, Jodie, c'est tout.*

Ma poitrine se serre. Est-ce qu'il pense vraiment compter moins que Gaylord à mes yeux ?

— *Que sont deux ans contre toute une vie ?* reprend-il tandis que je me pince les lèvres. *Qu'est-ce que tu crois qu'il va se passer ? Hein ?!*

— *Donc, tu vas faire quoi ?* questionne Jodie.

Elle paraît agacée.

— *Tu vas rester le cul vissé sur ta chaise à regarder ton avenir partir en fumée ?*

— *Peut-être bien, oui,* répond Stan. *Si elle est heureuse comme ça... Quoi ? Qu'est-ce que tu fous, là, à deux centimètres de mon visage ?*

— *Je m'assure que t'as pas de merde dans les yeux, parce que je sais pas si t'as remarqué, mais elle était remontée comme une furie contre lui !*

Je me mords la lèvre inférieure, le cœur tellement serré dans ma poitrine que même respirer est douloureux.

— *C'est normal... c'est le choc. Passé ça... je...*

— *Tu... rien du tout, Stanley Birmingham ! Ne lui prête pas des intentions qu'elle n'a pas. J'ai pas l'impression qu'elle préfère Gaylord à toi, bien au contraire.*

D'une main tremblante, je chasse une nouvelle larme de ma joue. Ce n'est pas une question de préférence, mais de temporalité. Gaylord est mon passé, Stan, mon avenir, je n'ai aucun doute là-dessus. Le problème, comme me l'a rappelé mon homme dans le parking de l'hôpital, c'est que mon passé est toujours latent. Peut-être que Gaylord a raison. Je devrais accepter de m'entretenir avec lui. En privé. Il a des choses importantes à dire... tout comme moi.

— *C'est une impression que t'as, ça s'arrête là,* marmonne Stan.

Je l'imagine penché sur le comptoir, les bras croisés, la mine abattue. Ça me rend triste. Malheureuse, même. Pourtant, je reste cachée derrière cette putain de porte.

— *Bah, vas-y, bouge-toi, alors ! Bordel, Stan, combien de fois tu m'as répété de ne pas attendre le bonheur... d'aller le chercher moi-même, hein ? Combien de fois ?* s'emporte Jodie.

— *J'en sais rien.*

— *Beaucoup.*

— *Là, c'est pas pareil.*

Il a raison.

— Stan... Sérieux, tu veux cette vie avec Debbie et Cassey depuis toujours ! Depuis que tu l'as vue à Streeterville, tu sais que c'est elle, la femme de ta vie.

De nouvelles larmes coulent sur mes joues. La poitrine étriquée, je ne prends même pas la peine de les chasser. Suis-je vraiment la femme de sa vie ?

— Je t'ai écouté me bassiner avec ses grands yeux de biche et ses superbes jambes pendant des semaines... Cette nana, tu l'as désirée, tu es allé la chercher ! Bordel, même quand tu l'as eue, t'as été d'une patience divine. Maintenant, tu lui offres un avenir... votre avenir. Putain, mec, vous avez parlé de déménager à New York, tu lui as dit que tu souhaitais adopter son fils. Tu te rends compte de ce que ça signifie pour une femme ? T'as accepté toute cette merde, tout son passé sans broncher et tu serais prêt à tout abandonner à cause d'un petit con qui revient d'entre les morts ? Non, moi, je ne suis pas d'accord pour que tu foutes ta vie en l'air.

— Je suis censé faire quoi, à ton avis, dans ce cas ? Je ne vais pas marquer mon territoire en lui pissant dessus ! Sérieux, c'est une femme, pas un chien.

Sans savoir pourquoi, sa dernière réplique me fait sourire.

— Bah, tu te bats pour elle. C'est tout. Montre à Debbie que t'es toujours dans le game.

— Elle le sait.

— Bien ! Alors, montre-le à l'autre imbécile.

J'entends Stan soupirer.

— J'ai pas envie de foutre la merde entre Coleen et moi, non plus.

— Coleen est loin d'être stupide. Et elle t'adore, t'es le parrain de sa fille, Ducon. Entre toi ou son frère qui est censé être mort et qui compte repartir à Pétaouchnok sans états d'âme, crois-moi que son choix est vite fait.

— Tu penses qu'elle... qu'elle pourrait pencher en ma faveur si Debbie lui demande conseil ?

Je ne lui demanderai jamais conseil en ce qui concerne son frère. Néanmoins, si je devais le faire, je ne sais pas ce que Coleen me dirait.

— J'en suis certaine. Coleen est une des nôtres... bien qu'elle s'appelle Lincoln. Haut les cœurs, mon joli, tu vas arrêter de me faire ta tête de chien battu parce que la pauvre Debbie, elle a besoin de son homme, pas d'un cocker !

Je fais demi-tour, j'ai assez écouté aux portes.

Je passe par la salle de bains pour prendre mes cachets et boire de l'eau avant de retourner me coucher. Pourtant, mes pas ne me mènent pas à la chambre de mon fils, mais à celle que je partage avec Stan. Sans chercher à comprendre, je me glisse sous les draps frais. Il arrive vingt minutes après, surpris de me trouver dans le lit.

Je l'entends se déshabiller dans le noir, pour venir, à son tour, sous la couette. Il la remonte tendrement jusqu'à mon cou. Dos à lui, l'esprit toujours sens dessus dessous, j'ignore quoi penser. Il ne devrait pas douter de moi, de mes sentiments, mais je ne sais pas comment le rassurer. Je crois que je suis, moi aussi, perdue. Peut-être que, au final, c'est moi qui suis dans l'obscurité et lui, ma lumière.

— Je t'aime, mon amour, me chuchote-t-il à l'oreille, son souffle me léchant délicatement le cou.

Les yeux embués de larmes, je l'entends rouler sur le dos, puis soupirer, le regard probablement fixé au plafond. Je n'arrive pas à parler, tout est coincé dans ma gorge. Néanmoins, quand je le sens bouger contre moi, je ne peux m'empêcher de me tourner vers lui, ce qui m'arrache une grimace de douleur à cause de mon épaule.

— Merde, je t'ai réveillée ? me demande Stan, tout bas. Je suis désolé.

— Il est parti ? questionné-je à la place. Vous lui avez dit ? Pour Gary Joyce.

— Oui, Coleen lui a tout expliqué. Il était carrément choqué. Je crois qu'il dort dans un hôtel à la périphérie de la ville.

— OK... chuchoté-je.

— Comment vont ton épaule, ta tête ? s'enquiert Stan.

Dans l'obscurité de notre chambre, je ne discerne que son épaisse silhouette, ainsi que ses deux yeux, brûlants d'amour pour moi. Sans attendre une seconde de plus, je tends le cou pour l'embrasser, mes lèvres épousant à la perfection les siennes. Putain, sa bouche est faite pour moi... Comment ne l'ai-je pas compris plus tôt ?

— Et toi, comment ça va ? questionné-je à la place.

Je l'entends sourire.

— Moi ? Je suis paumé, je t'avoue. Je pensais devoir combattre un mort dans ton cœur, et là... Je me rends compte que mon adversaire est un être vivant, en chair et en os. Je... je n'avais pas du tout prévu ça dans mon programme.

— Gaylord n'est pas ton adversaire, murmuré-je.

— Tu le crois vraiment ?

J'acquiesce de la tête, me lovant tout contre son corps. J'embrasse son épaule, puis sa gorge, juste sous sa mâchoire.

— T'as reconstruit mon cœur de fond en comble, Stan... Aujourd'hui, il n'appartient qu'à toi.

Sa main se perd sur mon visage. Il m'effleure les cheveux, son nez frôlant le mien. Ses caresses me bercent, me font le plus grand bien. Je ne sais pas s'il me répond, car dès que je ferme les yeux, je plonge de nouveau dans un sommeil de plomb.

Le lendemain, il règne une ambiance tendue à l'appartement. Heureusement, Cassey met ça sur le compte de mon accident. On passe une partie de la matinée tous les deux à manger des céréales et à regarder ses dessins animés préférés à la télé.

Avec ces récents événements, mon boss m'a accordé quelques jours de repos. Je compte profiter de ce temps avec mon fils avant que celui-ci n'aille au centre aéré. Il était déçu de ne pas rendre visite à ses grands-parents, mais je lui ai dit qu'ils étaient partis en vacances. Bien sûr, c'est encore un mensonge, je ne me vois pas lui révéler la vérité.

Quand Stan remonte avec Parker d'une session de *sparring*, je sens une certaine tension entre lui et moi. Ça doit être dans ma tête, car il est comme à son habitude, le sourire aux lèvres, la petite vanne pour amuser Cassey. D'ailleurs, mon fils lui saute dessus dès qu'il passe le pas de la porte, lui demandant s'il peut me convaincre de le laisser partir pour les trois semaines de stage en août.

— C'est pas moi qui décide, bonhomme, maiiiiiiiiis... sourit Stan en lui pinçant les côtes pour le chatouiller, je vais voir ce que je peux faire.

— Merci, Stan, t'es trop cool ! s'extasie mon fils avant de lui *checker* le poing.

— Allez, va prendre tes affaires, il est déjà onze heures. Je vais te déposer au centre, dis-je à Cassey.

Une heure plus tard, j'ai fait l'aller-retour en compagnie de Jack. J'en ai profité pour l'emmener au marché ouvert de fruits et légumes. On est

revenus chargés à bloc.

Après l'avoir aidé à tout ranger dans la cuisine, je redescends à la salle de sport, vêtue d'un simple *blue jean* et d'un débardeur rose pâle. Baskets aux pieds, les cheveux remontés en une haute queue-de-cheval, mes bracelets tintant à mes poignets, je joue nerveusement avec mon portable en attendant que l'ascenseur m'amène au rez-de-chaussée. Je sais qu'en bas se trouve Gaylord. Il est seul avec Coleen, Jack me l'a dit. Les autres gars sont tous partis courir.

Ce matin, à cinq heures, quand je n'arrivais pas à me rendormir malgré les bras rassurants de Stan autour de ma taille, j'ai longtemps réfléchi. Peut-être que Gaylord a raison. Ce rendez-vous privé, on se le doit. En l'honneur de notre histoire. En dépit de ma colère et de ma tristesse, j'ai ce petit truc en moi qui me pousse vers lui. Ce n'est pas de l'amour, je le sais. C'est autre chose. De la tendresse ? Du moins quelque chose qui y ressemble, sinon, je ne prendrais pas cette grande inspiration pour aller le voir et lui dire que je suis d'accord pour cette maudite entrevue. On doit s'expliquer, c'est évident.

Silencieusement, je passe le pas de la porte avant de m'immobiliser sur le seuil, mon regard s'attardant sur les deux silhouettes présentes, penchées l'une vers l'autre.

Assis sur un banc de musculation, Coleen et Gaylord discutent. En contre-jour, leurs ombres couvrent presque la totalité du ring. Ma belle-sœur lui montre quelque chose sur son portable. Probablement des photos de sa fille. Elle a le sourire aux lèvres. Tout comme Gaylord. Je les envie... Ces retrouvailles ont l'air si simples pour eux.

— Et là, c'est la première fois qu'elle a marché, dit Coleen.

— Waouh... elle est super fière. C'est dingue à quel point elle ressemble à son père.

— Oui. Ce n'est pas tous les jours évident avec eux deux, mais ça va. Je gère plutôt bien !

Elle rit, puis range son portable alors que Gaylord s'éclaircit la gorge.

— Si on m'avait dit que ma petite sœur finirait avec un *fighter*, je... je ne l'aurais jamais cru. J'aurais espéré te voir évoluer dans un milieu plus... plus sain. Moins dangereux.

Je m'appuie nonchalamment contre le chambranle de la porte, les observant, un peu en « cachette ».

Coleen lève ses yeux vers Gaylord. D'un geste nerveux, elle rejette ses longs cheveux derrière son épaule, recouvrant partiellement son débardeur à l'effigie d'une grande marque de sport.

— Je t'arrête tout de suite, Gaylord, commence-t-elle, prudemment. Ma relation avec Parker est très saine. C'est un mec bien, avec des valeurs et une hygiène de vie équilibrée. On est loin de ce que *toi*, tu as connu lorsque tu étais dans le circuit. Mon homme ne s'envoie pas en l'air tous les soirs avec une tripotée d'idiotes parce qu'il ne gère pas la pression. Il ne me cache rien... et quand je lui dis un truc, je sais qu'il m'écoute.

Gaylord esquisse un sourire contrit, puis passe sa main dans ses cheveux.

— Je crois que je viens de me faire moucher par ma petite sœur.

— Ta petite sœur est devenue une femme. J'ai vingt-six ans, je dirige un *business* énorme, je suis *manager*, j'ai un enfant. Je ne suis plus la gamine éberluée qui disait amen à tout ce qui sortait de la bouche de ses grands frères, rappelle-t-elle d'un ton doux.

Il acquiesce mollement de la tête, son sweat noir bougeant sur ses épaules au rythme de sa respiration.

— Ce mec... il te rend heureuse ?

Coleen lève les yeux au ciel malgré un petit rire.

— Il pourrait me décrocher la Lune.

— C'était pas ma question, précise Gaylord d'une voix sombre. J'aurais pu le faire pour Debbie, mais peut-être pas pour ce qui était important pour elle.

Mon ventre se tord. Au moins, il le reconnaît.

— Je suis très heureuse, confirme-t-elle. Parker est tout ce que j'ai toujours voulu. Il est... loyal, fort, protecteur. C'est un boxeur hors norme, il bosse énormément, et sa famille passe en priorité. Il est... respectueux, déterminé, borné, têtu, et j'aime ça.

— T'as toujours eu une tête bien pleine, Coleen, lui accorde-t-il. Je n'avais aucun doute que tu réussirais ta vie. Je suis juste... tellement désolé pour tout, petite sœur. Je ne pensais pas que tu allais devoir faire autant de sacrifices si je disparaissais, et je... je suis déçu pour Connor, pour ce qu'il est devenu, pour ce qu'il t'a fait. Pour ce qu'il a fait à Gabe.

— Je ne suis pas la plus à plaindre, marmonne Coleen, la tête penchée, le regard baissé.

Mon cœur se serre violemment, tout comme mes entrailles.

— Comment ça ?

— Rien, s’empresse-t-elle d’ajouter. C’est juste que... il se fout de la gueule de tant de choses, c’est... impressionnant. Même avec deux balles dans la poitrine, il est increvable.

— C’est un Lincoln, sourit son frère.

— Ce n’est pas drôle, Gaylord.

— Je sais.

Soudain, comme si quelque chose avait éveillé son instinct, Gaylord tourne la tête dans ma direction, surpris de me voir debout sur le pas de la porte. Il se lève d’un bond. Sa barbe brune, presque acajou, lui ronge une bonne partie du visage. Ça lui va bien, je dois le reconnaître. En même temps, qu’est-ce qui ne lui va pas à ce mec ? Il est toujours aussi... grand, beau, bien taillé. Moins que dans mes souvenirs, cependant il reste bel homme. Peut-être même plus qu’à vingt-deux... mais sa mâchoire, elle, est rectangulaire. Or, maintenant, je préfère le diamant.

— Salut, me lance-t-il, d’une voix grave, tandis que j’avance de quelques pas vers lui et sa sœur.

— Salut, soufflé-je.

J’entends Coleen déglutir.

— Debbie... comment tu te sens ? Ça va, ton épaule ?

— Ça pourrait aller mieux.

Aussi bien pour mon épaule, que pour mon cœur, ai-je envie de dire.

— Je vais demander à Jodie de te poser un strap.

— Merci, murmuré-je. Coleen, tu... tu peux nous laisser, s’il te plaît ? questionné-je en montrant son frère d’un mouvement de la tête.

— OK...

Elle n’a pas l’air sereine de nous abandonner en tête-à-tête, mais qu’importe. Quand elle referme la porte de la salle de sport derrière elle, je ne suis plus certaine de vouloir ce moment avec Gaylord.

Je me passe le doigt sur l’arête de mon nez, pensive, les yeux fermés avant de les rouvrir.

— Tu... tu vis où maintenant ? demandé-je sans trop savoir pourquoi je commence par là.

L’air surpris par ma question, il me répond.

— Au Canada. En Colombie-Britannique.

Putain, c’est loin.

— Tu fais quoi, là-bas ?

— Je bosse dans un garage. Je retape des motos de collection, me dit-il simplement.

Un rire nerveux m'étrangle. Je deviens folle.

— Et... t'as refait ta vie ? T'as... une femme ? Des enfants ?

À la dilatation de ses pupilles, je réalise que je ne vais pas du tout apprécier la réponse.

— Oui, souffle-t-il, d'une voix basse. On a deux petites filles. Quatre et deux ans.

Putain... je ferme les yeux, à deux doigts de vomir. En même temps, à quoi m'attendais-je ? Comme dirait ma grand-mère « quand on ne désire pas la réponse, on ne pose pas la question ».

— Je... je ne veux pas qu'on parle de ça, Debbie, me dit Gaylord en avançant vers moi. Je suis conscient que... que j'ai ma vie et que toi aussi, t'as la tienne, mais je... je voudrais juste qu'on parle de nous. Qu'on parle de toi et moi. De rien d'autre.

— Ça ne marche pas comme ça, dis-je avec fermeté. Parce qu'on n'est pas seuls dans l'équation, Gaylord.

— J'ai besoin qu'on le soit, me dit-il en glissant sa main dans mes cheveux pour la placer contre ma nuque. Seuls...

Cette fois-ci, je ne le repousse pas. Mon regard est braqué sur la base de sa gorge dont sa carotide pulse fortement. Je ne sais pas ce que j'espère de ce tête-à-tête... Qu'il me libère de mes chaînes ?

— Qu'est-ce que tu attends de moi, Gaylord ? De « nous », hein ? Je n'ai plus rien pour toi.

— Je voudrais simplement m'excuser, m'avoue-t-il en plongeant sa deuxième main contre ma nuque là où il noue ses doigts entre eux.

Je peux sentir son souffle sur ma peau, sur mon front. Ça me vrille le cerveau. Je ferme les yeux, pressant mes paumes sur ses avant-bras.

— Je n'ai pas été juste avec toi. Je m'en suis rendu compte que trop tard. Putain, Debbie, je... je t'aime toujours.

Mon cœur se fissure.

— T'as pas le droit de me dire ça, Gaylord ! protesté-je, furieuse. C'est inhumain ce que tu fais.

— Je n'espère rien de toi, de *nous*, je te promets, s'empresse-t-il d'ajouter. J'ai une femme qui m'attend à la maison, et... Marina est merveilleuse, vraiment, je sais que j'ai beaucoup de chance, mais... mais elle n'est pas toi, Deb'.

Je plonge mon regard dans le sien, voilé.

— T'as toujours été la première dans mon cœur. Je regrette juste de ne pas avoir réussi à te le montrer plus que ça. Sans... sans tout ce merdier que j'ai créé, il y a dix ans, ajoute-t-il. T'as raison, on a nos vies et...

— Non, on n'as pas nos vies, Gaylord ! le coupé-je en poussant sur ses mains pour qu'il les détache de ma nuque. Toi, t'en as une... moi, je me suis obligée à faire du surplace pendant tant d'années pour... pour *rien* au final.

Mes yeux s'emplissent de larmes. Ma poitrine me brûle, mon souffle est irrégulier. Je lui en veux et, en même temps, j'ai la sensation qu'il n'est plus le Gaylord que j'ai connu. Le Gaylord de mon passé n'aurait jamais avoué ses fautes.

— C'est vrai, ce n'est pas juste. C'est pour ça que j'espérais te parler. J'ai l'impression qu'on est encore enchaînés l'un à l'autre et... peut-être qu'il est temps de se libérer. Qu'en penses-tu ?

Je m'humecte les lèvres. Il ne comprend pas.

— Toi, tu n'as plus tes chaînes, Gaylord. S'il y en a un qui doit délivrer l'autre, ici, c'est toi. C'est à toi de me libérer. Et ce n'est pas en me disant que tu m'aimes toujours que tu vas réussir.

Je recule d'un pas, le regard noir.

— Pourquoi ? Ça devrait compter, non ?

— Compter ?! relevé-je, un sourcil arqué. Non ! Quand Stan me dit qu'il m'aime, ça, ça compte...

Je secoue la tête, affligée.

— Désolée, mais ce n'est pas ce que j'attends de ta part, avoué-je au moment où j'entends la porte de la salle de sport s'ouvrir.

L'instant d'après, Parker, Gabe et Stan rentrent de leur session de jogging habituelle. Ils paraissent surpris de me voir, ici, seule avec Gaylord. Ce dernier me lance, d'ailleurs, un regard en coin. Je sais que notre discussion privée est loin d'être terminée.

Je tente une percée dans la direction de mon petit ami, mais celui-ci m'évite. À la place, il recule de quelques pas, vers les casiers métalliques, là où il attrape une bouteille d'eau pour la vider entièrement. À la fois dans sa bouche et sur sa tête. Il retire son tee-shirt pour en enfiler un, propre et sec, bien qu'il soit vite humidifié par toute sa transpiration, collant ainsi le coton blanc à son dos, recouvert de muscles plus ou moins déliés.

Je me pince les lèvres. Je ne peux pas vraiment le blâmer de m'éviter.

— T'es déjà là ? Parfait ! commente Parker en s'approchant de Gaylord. Parce qu'il va falloir qu'on parle sérieusement de ton jumeau qui nous casse les couilles !

À la simple évocation de son lien de parenté avec Black Mask, le regard de Gaylord s'enflamme. Tel un lion en cage, il se met à tourner en rond.

— Vous proposez quoi ? demande-t-il alors que Gabe récupère une bouteille d'eau pour en boire de longues gorgées.

— On devrait rester au plan de base, énonce ce dernier. Visiblement, Rudy a un peu de mal à saisir les messages qu'on lui passe, quand on est seuls avec lui... mais si on y va tous, je pense qu'il peut craquer. On aura qu'à lui extorquer l'adresse de Black Mask. Ensuite, on fait ce qu'on a dit. On la donne aux flics et on leur balance tout ce qu'on sait. Enfin, tout... On ne leur dira pas pour toi, Gaylord, évidemment, ni pour les parents.

Je me mords la lèvre. Le plan est bancal, mais c'est le plus concret qu'on ait, surtout que, d'après ce que j'ai compris, la mort de Gaylord doit rester telle quelle pour Connor et pour Helen et Garbhan. Tout comme pour Cassey. Hors de question que j'avoue cette vérité à mon fils. Ça le détruirait...

— C'est pas con... admet Gaylord, pensif. Si on y va tous ensemble, avec Coleen, ça devrait le calmer, et lui foutre assez la trouille pour qu'il lâche le morceau.

— Quoi ?! s'exclame Parker, un sourcil arqué. Non, je t'explique, mec. Ta sœur n'ira nulle part. Et certainement pas chez Rudy avec nous ! Il est hors de question qu'elle soit mêlée à ça !

— Parker a raison, intervient soudainement Stan en revenant vers le milieu de la salle, là où nous sommes tous debout. Oubliez votre sœur, tous les deux, précise-t-il en regardant tour à tour Gaylord et Gabe. Je pense qu'elle a assez donné pour sauver vos petits culs, on ira, nous, et ça sera bien suffisant !

— Non, je peux pas te laisser venir, Stan, coupe Parker, inquiet. Si ça tourne mal, tu risques de t'en prendre plein la gueule.

— Rien à foutre, je ne te lâcherais pas. Je suis ton *partner*, je te rappelle. Considère ça comme un nouvel exercice de sang-froid, mec, sourit Stan.

— C'est pas un jeu.

— Merci, je sais, marmonne mon petit ami.

Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche que Coleen débarque au pas de course dans la salle de sport. Perchée sur des talons hauts, habillée d'un jean noir et d'une chemise blanche à fines rayures roses, ses cheveux attachés en un chignon bas sur la nuque, elle pianote à toute vitesse sur son portable.

— Les gars, c'est la grosse merde pour moi. Je dois aller au bureau. *Tout de suite !* lance-t-elle d'une voix stressée.

— Quoi, qu'est-ce qu'il se passe, encore ? s'inquiète, Parker, toujours en sueur dans ses fringues de sport.

— Paul Smithan, un de mes joueurs de baseball, vient de m'annoncer qu'il veut renégocier son contrat avec les Cubs et que s'ils ne trouvent pas un accord, il part pour les Red Sox... Il a décidé de s'occuper de ça pile quand sa *sextape* ressort des entrailles d'Internet. À mon avis, ce n'est pas un hasard ! Bref... je dois le voir *aujourd'hui*. Avec nos avocats. C'est non négociable, Parker, précise Coleen.

Il jure dans son poing fermé.

— OK, mais en quoi ça te concerne ? demande Gabe.

— Je suis son *manager*, ça fait partie de mon *job*. S'il doit partir pour Boston, je veux qu'il ait un contrat en béton armé. C'est un joueur en or, y a pas moyen que je le laisse me glisser entre les doigts et signer dans une boîte concurrente !

— Bon, on remet cette discussion à plus tard, lance Parker au gars en se rapprochant de Coleen. Donne-moi dix minutes pour prendre une douche, me changer, et je t'accompagne.

— Quoi ?! s'étonne Coleen. Là, c'est mon boulot, Parker, j'ai pas besoin d'un *babysitter*, je te remercie.

— J'en ai rien à foutre, je te rappelle qu'il y a toujours un taré qui veut notre peau. Il est hors de question que tu te balades seule dans Chicago. Encore moins, maintenant, dans ton état.

J'arque un sourcil, curieuse. Ça veut dire quoi ?

Les joues de Coleen virent au rouge, puis relevant la tête avec une fierté non dissimulée, elle tourne les talons.

— Je te laisse cinq minutes, Adams, sinon, je pars sans toi !

Lorsqu'ils quittent, tous les deux, la salle de sport, je me retrouve seule avec Gabe, Gaylord et Stan. Ouais... j'ai connu meilleure compagnie. Surtout quand le premier me lance un regard surpris, que le second a un

visage torturé et que le troisième possède des yeux plus que larmoyants.
Putain, c'est vraiment le bordel, ici !

OceanofPDF.com

Chapitre 42

Coleen

Assise à mon bureau, le visage enfoncé dans mes mains, les épaules crispées, j'essaye de respirer, d'analyser la situation avec Smithan. Je planche dessus depuis la fin de matinée et il est presque huit heures du soir. Je n'ai eu le temps de ne m'occuper de rien d'autre. Ni de mon grand frère, revenu d'entre les morts... ni de répondre à ma belle-mère au sujet de la poussée dentaire de San... et encore moins de nourrir ce petit bébé qui s'épanouit en moi, car je n'ai rien avalé de la journée, hormis une pomme, une barre de chocolat et deux tasses de thé.

Je me masse les tempes, mon esprit tourne en boucle, ressassant sans cesse ce qui a été dit dans les différents rendez-vous entre les avocats, cet après-midi même. Je ne peux pas croire à une coïncidence entre la *sextape* et la proposition des Red Sox. Boston veut tellement ce joueur qu'ils seraient bien capables de ressortir cette histoire d'outre-tombe pour inciter les Cubs à se séparer de Smithan afin de le récupérer dans leur équipe. À moins que ça soit Chicago qui remette cette vidéo au goût du jour dans l'intention d'empêcher Smithan de renégocier son contrat tout en le gardant sous le coude, pensant que Boston se retirera du dossier s'il est suspecté dans une affaire de « détournement de mineur » ? Bordel... c'est l'un des aspects de mon *job* que je déteste le plus : la politique. Spencer est doué pour ça... pas moi ! Je suis trop impulsive et impatiente.

De mon point de vue, mon client est la victime. Le pauvre est dans tous ses états. Il ne sait pas quoi faire... tout le monde lui fout la pression. Les

Cubs, les Red Sox, ses parents, ses entraîneurs, le directeur de la ligue de baseball. Bref, un vrai bordel. Et au milieu de tout ça, je dois gérer le reste... c'est-à-dire ma vie privée avec mon mec, mon équipe, mes frères et... et tutti quanti !

Avec un soupir, je passe timidement ma main sous mon chemisier pour me caresser le ventre, encore plat. Cela fait tout juste deux mois que je suis enceinte. Pour San, on a commencé à le remarquer à la fin de mon premier trimestre. D'ailleurs, je me demande si c'est une fille ou un garçon. Mon instinct me dit que c'est une fille... mais étant donné que je pensais attendre un petit mec pour San, j'ignore si je peux lui faire confiance.

Je termine de rédiger mes mails – l'un au directeur sportif des Cubs, l'autre à celui des Red Sox – lorsque la porte de mon bureau s'ouvre. Mon regard rencontre celui métallique de mon homme. Le sourcil arqué, il m'adresse un air interrogatif :

— Tu as fini ? Il est plus de huit heures.

— Ce dossier me prend la tête, soupiré-je en me balançant nerveusement sur ma chaise. Je n'avais pas besoin de cette charge supplémentaire.

Adossé au mur, Parker croise les bras sur son torse. Il porte un bas de jogging et un simple tee-shirt blanc, de quoi faire ressortir sa belle peau caramel.

— On va rentrer et tu vas te reposer, Coleen, OK ? me prévient-il d'une voix grave, inquiet à l'idée que je puisse autant donner de ma personne sans penser aux conséquences que cela peut avoir sur moi-même. Surtout maintenant que tu es enceinte... T'es livide, bébé. Je ne plaisante pas, ajoute-t-il alors que j'esquisse un sourire. T'as même pas pris de pause dans ta journée. C'est pas raisonnable ! Ni pour toi ni pour notre bébé.

Notre bébé... je n'ai toujours pas digéré cette nouvelle. Moi qui voulais attendre, à présent, j'ai envie de le hurler sur tous les toits. Et surtout de partager ça avec Gaylord... mais à quoi bon ? Je sais qu'il compte repartir pour ne plus jamais revenir. D'ailleurs, ce constat me fait tellement mal que je préfère ne pas y penser. Faire comme si tout ceci n'existait pas. Comme si *lui* n'existait pas. Je dois arrêter de me torturer. Mon grand frère est mort. Il y a dix ans. Point, à la ligne. Cet homme qui est réapparu dans ma vie depuis hier, c'est... c'est pas vraiment lui. Ça me coûte de l'avouer, néanmoins, c'est la vérité. Après les larmes de bonheur, les cicatrices de mon passé commencent à se rouvrir et je ne veux pas que ça soit le cas. J'ai

renoncé à mon rêve pour lui... pour m'occuper de sa femme et de son fils... Même si je ne regrette rien, je ne peux m'empêcher de ruminer.

— On rentre, réponds-je simplement en me levant de ma chaise.

Je ramasse mes dossiers, les fourre dans mon sac, enfonce mon portable dans la poche arrière de mon jean noir et, perchée sur mes escarpins en cuir, je rejoins Parker qui glisse sa paume entre mes reins. Il se penche doucement pour m'embrasser, de quoi réveiller mes papillons, blottis quelque part dans mon abdomen, sans doute juste à côté de notre bébé.

— Je dis ça pour vous, me précise-t-il en posant sa grande main sur mon ventre d'un geste très protecteur. Je m'inquiète, Coleen. T'es... sous pression. Je ne veux pas qu'il t'arrive un truc, qu'il vous arrive un truc. D'accord ?

— D'accord, murmuré-je. Même si, je te rassure, ta fille est en sécurité, bien au chaud.

— Tu penses que c'est une fille ? me demande Parker, un sourire en coin, tandis que j'éteins la lumière de mon bureau.

Je hausse une épaule, puis ferme la porte à clef.

Mon homme aimerait une fille. *Encore*. Avoir un garçon le terrorise. Il craint de ne pas savoir gérer une relation père-fils étant donné que la sienne, avec son propre père, est complètement inexistante, détruite par dix années de maltraitance, de violence, et d'abus de pouvoir.

— Ouais, mais pour San, je me suis trompée...

— Moi, je pense que tu as raison. C'est une fille. Je le *sens*, me souligne-t-il en humant profondément mes cheveux. Tu as la même odeur que pour San.

Je lève les yeux au ciel, sachant pertinemment qu'il tente de se rassurer comme il le peut.

— C'est une odeur de femme enceinte, imbécile, ça n'a rien à voir avec le sexe du bébé, rétorqué-je en le repoussant, amusée.

— Ça a tout à voir, j'en suis persuadé !

Nous retournons dans le hall d'entrée, là où Stan, assis sur le canapé face au bureau désert de Mora, est occupé à envoyer un SMS.

Je suis la dernière à être encore dans les locaux de J&N's. Spencer est parti il y a plus de trente minutes après m'avoir demandé au moins dix fois si je ne préférerais pas qu'il reste. Je lui ai dit que ce n'était pas la peine. Parker et Stan ont tourné en rond dans la boîte tout l'après-midi. Avec mon adorable demi-frère qui cherche à nous – me – tuer, il n'était pas question,

pour l'un comme pour l'autre, de me laisser seule ici, même si j'ai passé la journée en réunion avec une dizaine de personnes.

Ils se sont occupés en matant, avec le coach, les vidéos de combats des prochains adversaires d'Oméga dans l'une de nos salles de conférences. Au moins, malgré tout ce bordel, mon loup arrive à garder un planning d'entraînement un minimum stable. Même si je dois dire que depuis deux ou trois semaines, c'est compliqué.

— Prête à partir ? m'interroge Stan en rangeant son portable. Tu as trouvé une solution pour ton joueur de baseball ?

— J'ai sollicité une audience privée avec le président des Cubs, puis avec celui des Red Sox. On verra bien ce que cela donne, expliqué-je en haussant les épaules.

Dans mon sac à main, je cherche le bip du parking alors que je demande aux gars comment va le reste de l'équipe. Ma question ne les laisse pas dupes puisque Stan me répond que Debbie est avec Cassey à l'appartement et Parker me signale que Gabe a vingt-et-un ans et qu'il est assez grand pour qu'on ne le *babysitte* pas. Le regard noir que je lui adresse lui fait arquer un sourcil.

— Quoi ? Je ne peux pas veiller sur toi et sur lui, en même temps, me lance-t-il, sur les nerfs.

Je ne réplique pas. Quand Oméga est aux commandes, mieux vaut ne pas le chercher. Là, je ne suis pas en état de me battre contre lui. Je veux juste... rentrer, manger, prendre une douche, embrasser mon neveu, ensuite... voir Gaylord. C'est important. Je... j'aimerais lui dire que je suis enceinte. Ça compte pour moi. Même si je n'espère rien de sa part.

Stan et Parker sur les talons, je descends les marches de l'escalier en béton armé qui emmène directement au sous-sol. Le nez rivé à mon portable, je pianote un message pour Gabe.

Lorsque la lourde porte du parking claque derrière moi, j'ai à peine le temps de relever la tête que Parker m'attrape brusquement par la manche pour me tirer vers lui, entre ses bras. Surprise, je lâche mon téléphone par terre. L'écran se fissure à plusieurs endroits. *MERDE !* Énervée, je m'apprête à rétorquer quand mon regard se focalise sur ce qu'il se passe à cinq mètres de nous.

Mes intestins se tordent instantanément tandis que mes genoux se mettent à trembler dès le moment où je vois ce gars... Gary Joyce, mon

demi-frère... faire tourner une arme du bout de ses doigts, un sourire glacial sur son visage.

Je ne sais pas ce qui me déstabilise le plus. Qu'il soit vraiment là, avec dix mecs en tenue noire, façon militaire, flingues aux poings ; que je me sente complètement piégée ; ou bien de réaliser à quel point cet homme est le portrait craché de Gaylord, en brun...

Je n'ai pas le temps d'y réfléchir davantage, car un premier coup de feu explose à mes oreilles. La minute d'après, mon dos tape violemment contre un mur froid et rugueux.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 43

GABE

Le cul calé contre l'un des bancs du cimetière, j'observe la pierre tombale de Gaylord, là où son nom complet, écrit en lettres italiques dorées, est étiré sur toute la devanture en marbre blanc.

— La vache, ça a dû vous coûter une blinde.

J'arque un sourcil, puis croise mes bras avant de tourner la tête vers mon grand frère, censé être enterré à seulement deux mètres de nous.

Le regard appuyé qu'il m'adresse me fait hausser le second sourcil.

— Sérieux, vous avez déboursé combien pour ça ? me demande-t-il en tirant nerveusement sur sa casquette qui dissimule une partie de son visage, histoire que personne ne puisse le reconnaître – au cas où.

— Maman et Papa ont éclaté un de leurs comptes afin de te payer des obsèques dignes de ce nom ! Ça leur a coûté plusieurs mois de salaire, connard, grogné-je, énervé.

Gaylord, lui, se racle la gorge, avant de lever les mains vers moi, comme pour me faire signe de me calmer. Comment lui dire que je ne suis pas près de me détendre ?! Pourtant, je pousse un soupir et remonte le col de ma veste en jean contre ma nuque en ce début de soirée plutôt frais.

Je suis épuisé, vidé. Notre journée n'a pas été de tout repos puisque malgré tout ce qu'a pu nous dire Coleen, Parker, ou même Debbie, j'ai jugé bon de prévenir Connor du retour de Gaylord... Étant donné l'impact de cette nouvelle, je trouvais ça injuste que Connor en soit épargné. Plus secrètement, j'espérais une confrontation entre mes deux aînés... Je

n'oublie pas ce que mon cadet a révélé quand il a kidnappé mon neveu. Il a dit que Gaylord *savait*, qu'il était au courant que Cassey n'était pas son fils. Pourtant, malgré des « retrouvailles » glaciales, je suis persuadé que Connor nous a menti. Je l'ai vu... dans ses yeux chocolat si écarquillés à l'instar de ceux d'un hibou. Il n'a jamais rien avoué à Gaylord.

En découvrant Connor dans un état léthargique, blessé comme jamais en raison des deux balles qu'il s'est pris dans le torse, je me suis rendu compte des limites physiques du célèbre Constrictor. Comme quoi, tout le monde en a. Je n'évoque même pas celles qui sont psychologiques. J'ignore à quoi je m'attendais en les voyant l'un en face de l'autre, dans le salon de la suite d'hôtel que Connor loue, mais certainement pas à autant de... de froideur. Un vrai duel entre un vieux lion et son successeur. Seul, sans ses chiens de garde, Connor a dû se sentir acculé. Ça empestait les regrets et la culpabilité dans toute la pièce. Sans parler de toute cette *weed* qu'il fume non-stop, encore plus avec les douleurs qu'il doit supporter au quotidien, j'imagine.

Je joue nerveusement avec les boutons de ma veste en repensant à ces drôles de retrouvailles. Elles n'ont duré que trente minutes. Gaylord et moi sommes rapidement partis pour ne pas abuser de « l'hospitalité » de Connor ni de son humeur conciliante malgré son mutisme à faire froid dans le dos. En particulier lorsque Gaylord lui a rappelé ce qu'il s'était passé le fameux soir de son « décès ». Notre aîné lui a quand même assuré qu'il n'avait jamais voulu revenir en arrière, jamais souhaité que Connor se retrouve à sa place, face à Black Mask. Il lui a « pardonné » sa lâcheté et qu'est-ce que Connor a fait ? Rien... il n'a rien fait, rien dit. Soit il était grave sous le choc, soit il cache quelque chose.

Connaissant mon frère, il y a forcément anguille sous roche. Il n'y a pas de mec plus secret que lui. Ma conscience me souffle que moi aussi, je le suis. Que tous les Lincoln le sont... La preuve, Debbie ment sur l'identité du père de Cassey, Gaylord a feint sa mort, Coleen a masqué son véritable nom à Parker pendant des semaines, nos parents nous ont dissimulé leur histoire, jusqu'à l'existence d'un demi-frère, et moi... moi, je n'ai pas dit à Gaylord ce que Connor m'avait obligé à faire, il y a deux ans, juste par vengeance. Tout comme je n'ose pas lui dire pour son « fils ».

Ouais, pour se jeter dans la bagarre, nous, les Lincoln, débordons de courage, en revanche pour assumer nos actes et nos responsabilités, c'est bien plus compliqué.

— Je me doute que ça n’a pas dû être facile après mon... mon décès, marmonne-t-il alors que je ravale un rire nerveux.

— Tu ne peux pas imaginer, Gaylord. Pas une seule seconde, ce qu’il s’est produit, tout ce que ta... ta mort a engendré dans notre famille.

Je lui adresse un regard noir. Déjà vingt-quatre heures qu’il est revenu de l’au-delà, pourtant, c’est la première fois que je passe du temps avec lui, juste avec lui. Je sais qu’il a eu son moment solo avec notre sœur. Je me doute qu’elle a édulcoré notre vie, histoire de ne pas rendre la chose plus difficile.

Moi, je ne suis pas Coleen. Je suis peut-être resté en retrait lors de notre entretien avec Connor, surtout quand Gaylord a refusé qu’il se joigne à nous, demain, pour aller voir Rudy, à cause de son état de santé, je n’en suis pas moins chargé d’interrogations et d’incompréhensions.

— Gaylord, commencé-je, d’une voix dure. Est-ce que tu te rends compte de ce que tu as fait ? Debbie est partie en cure de désintoxication à cause de toi. Si Coleen n’avait pas mis sa vie entre guillemets pour s’occuper de ton fils, elle aurait perdu la garde de Cassey, précisé-je, les sourcils froncés. Elle a renoncé à tout pour eux... à commencer par une prestigieuse université. Elle a arrêté la boxe, aussi, ce qui fait qu’on lui a sucré sa bourse et elle s’est retrouvée à bosser en tant que serveuse dans ce bar pourri avec un uniforme digne d’une danseuse à Vegas pour pouvoir se payer une fac de second choix comme celle de l’Illinois.

Je le vois serrer des dents, néanmoins je m’en fous, je continue. Je ne suis pas notre sœur, et je ne suis pas Debbie, non plus.

— Nos parents ont divorcé, rappelé-je. D’accord, ils sont de nouveaux ensemble, mais ça nous a traumatisés... Ça a laissé des séquelles, Gaylord, tu comprends ça ? J’ai été envoyé en pensionnat pendant quatre ans, et je ne te parle même pas de Connor, lâché-je, amer. Sans toi pour le cadrer, il est devenu encore plus incontrôlable qu’avant. Tu l’as bien vu, non ? C’est... pire qu’un déchet. Il magouille tellement que je me demande comment ses neurones arrivent à se souvenir de tous ses plans foireux !

Je m’arrête là. Pas besoin d’en rajouter plus. Surtout en ce qui concerne Connor. J’ai peur d’ouvrir la boîte de Pandore et de ne pas réussir à la refermer. Lui dévoiler le sombre passé de Debbie avec notre frère ne me paraît pas être une brillante idée.

— Je ne pouvais rien faire d’autre, rétorque Gaylord en croisant à son tour les bras, les yeux rivés sur sa propre pierre tombale.

Je suis son regard.

Gaylord Archibald Lincoln
Fils dévoué - Frère protecteur - Père aimant

Sérieux, je n'ai jamais vécu un truc aussi bizarre...

— On aurait trouvé des solutions, ajouté-je, la gorge nouée.

— Non, y en avait pas.

— Bien sûr que si, et...

— BIEN SÛR QUE NON ! explose-t-il, me faisant sursauter.

Son regard noir s'accroche de nouveau au mien. La colère déforme ses traits, tord sa bouche. Il fulmine. De rage, de tristesse, de regrets. De tout.

— Tu crois que c'est ce que je désirais ?! réplique-t-il, sèchement. Abandonner ma femme, mon gosse ? Que les parents divorcent, que tu sois évincé, que mon frère finisse comme le drogué qu'il est ou que ma sœur soit obligée de payer ses études en servant des bières jusqu'à pas d'heures ? HEIN ? TU PENSES QUE JE VOULAIS ÇA ?! ME RETROUVER AVEC DES ARTICULATIONS DÉFECTUEUSES, UN BRAS DROIT PRESQUE MORT, DES MOIS DE CONVALESCENCE, À ERRER D'UN BLED À UN AUTRE SANS SAVOIR CE QUE J'ALLAIS DEVENIR, SANS SAVOIR CE QUE J'ALLAIS POUVOIR FAIRE DE MA PEAU, HEIN ?! continue-t-il de hurler. À ESSAYER DE ME PERSUADER QUE L'AVENIR DEVAIT FORCÉMENT ME RÉSERVER DES TRUCS BIEN, PUISQUE, DE TOUTE ÉVIDENCE, J'ÉTAIS BEL ET BIEN EN VIE ! TU NE PENSES PAS QUE J'AURAIS AIMÉ QUE ÇA SOIT DIFFÉRENT ? QUE J'AURAIS VOULU VOUS OFFRIR UNE AUTRE VIE ? RATTRAPER TOUTES MES CONNERIES AVEC DEBBIE ? VOIR MON FILS GRANDIR ?

Sur les nerfs, il retire sa casquette afin de se passer les mains dans les cheveux avant de la renfoncer sur sa tête. D'un geste tremblant, fébrile, il sort un paquet de cigarettes de la poche arrière de son jean, s'en allume une avec un briquet. Je n'ai pas le souvenir qu'il fumait... En même temps, quand il est mort, j'étais à peine plus vieux que Cassey.

— Je me doute que non, réponds-je d'une voix éraillée, presque gênée, en reprenant ma contemplation de sa pierre tombale, si étincelante, si pure, si... paisible.

— Je reviens et qu'est-ce que je découvre ? Que tout le monde vit sa meilleure vie, lâche-t-il, amer. Que ma nana a refait la sienne avec un mec qui, visiblement, a du plomb dans la cervelle, que mon fils est aux anges, que mes parents sont toujours là l'un pour l'autre, que Coleen et toi, vous avez vos vies d'adultes... bon, OK, Connor fait de la merde, mais ça, c'était à prévoir.

Je lève les yeux au ciel. Il a écouté ce que je viens de lui dire ?

— Je comprends que tu sois jaloux, commencé-je.

Il me coupe la parole.

— Je ne suis pas jaloux ! OK ?! Je ne suis pas jaloux... Je suis heureux pour vous, sincèrement. Surtout pour Debbie, ajoute-t-il du bout des lèvres. Elle mérite qu'un mec se plie en quatre pour elle, qu'il... qu'il lui dise amen pour tout. Qu'il la traite comme une reine. Une *vraie* reine.

Je me mordille la lèvre inférieure tout en lui jetant des regards en coin. Il tire doucement sur sa clope, puis recrache sa fumée par le nez. Je crois qu'il est là, le véritable problème. Ce n'est pas nous, ses frères et sœurs, qui le perturbent. C'est Debbie. C'est leur passé qu'il n'arrive pas à digérer.

— Stan est comme ça avec elle, précisé-je. C'est un mec sur qui on peut compter et je l'ai jamais vu reculer ou hésiter avec Debbie. Son seul défaut, c'est qu'il est *partner*. Il fait du *sparring* non stop, ce qui signifie qu'il a les deux pieds dans l'*Underground*. À ce niveau-là, vous êtes pareils... La différence, c'est qu'il a déjà demandé à Debbie si elle voulait qu'il arrête.

— Elle a refusé ?

— Elle a refusé, confirmé-je. Si Stan doit cesser, ça sera par choix. Toi, t'as arrêté par obligation.

— Putain, Gabe, recommence pas !

— Je ne recommence pas, je termine ! souligné-je d'une voix plus calme. Je clos le chapitre.

À mon tour, je me passe une main nerveuse dans mes cheveux châtain.

— Bordel, Gaylord, tu l'as dit toi-même, t'as une femme et deux gamines qui t'attendent au Canada. Une fois que tous nos problèmes avec Rudy et Black Mask seront réglés, je te conseille de vite retrouver ta famille. Ça sera moins perturbant. Pour nous tous. Toi y compris. J'imagine que ce n'est pas non plus facile pour toi... de... de vivre tout ça. D'avoir eu à vivre tout ça.

Il termine sa clope, jette son mégot par terre avant de l'écraser du bout de sa basket délavée.

— C'est sûr qu'en revenant, je pensais juste foutre la pression à ce fils de pute de Rudy parce qu'il n'a pas tenu parole, marmonne-t-il. Je n'aurais jamais cru que... que les parents soient des fugitifs de l'IRA et que Black Mask, ce mec qui m'a démoli il y a dix ans, soit en réalité mon frère. Mon frère jumeau, bordel de merde, tu te rends compte de ça, Gabe ?! C'est mon frère jumeau ! Je ne suis même pas le fils de Maman ! Je... c'est du délire ! Vraiment.

Il soupire, maltraitant sa montre à son poignet.

— J'ai toujours l'impression que vous êtes en train de me faire une blague... lâche-t-il.

— Ce mec qui percute la voiture de Debbie, qui tire sur Connor... tu considères que c'est une plaisanterie ? enchaîné-je, les sourcils arqués. Coleen et Parker ont tellement peur qu'ils ont envoyé leur fille à 3 500 km d'eux. Tu ne connais pas Parker, Gaylord... Crois-moi, s'il a accepté un truc pareil, c'est qu'il était inquiet pour sa sécurité. Et je ne te parle même pas de celle de notre sœur !

Il se pince les lèvres, inspirant fortement par le nez.

— Ce que j'ai pas compris dans cette histoire, c'est comment ce type a réussi à retrouver la trace de nos parents, hein ?

— Aucune idée, avoué-je en me redressant, le cul toujours appuyé contre le banc. Tout comme j'ignore pourquoi il s'en prend à nous au lieu de s'en prendre directement à eux.

— Ça, c'est facile, lâche Gaylord d'une voix sombre. C'est un compte à rebours. Il n'y a rien de pire pour des parents que de savoir leur gosse en danger !

En me pinçant l'intérieur des joues, je lance un regard interrogatif à Gaylord

— Comment s'appellent tes filles ?

Sa réponse met un moment à arriver. Il se racle mollement la gorge.

— L'aînée s'appelle Helen, et la deuxième, Bianca.

Il m'observe du coin de l'œil, attendant sans doute ma réaction au nom de notre mère, donné à sa plus grande.

— Helen Mary Coleen et Bianca Mary Helen, précise-t-il alors que j'arque les deux sourcils, surpris. Putain... c'est même pas le vrai prénom de Maman, en plus. *Pff !*

Peut-être, mais c'est comme ça que, nous, on la connaît, pensé-je, sans oser le spécifier à Gaylord.

— Ta femme n’a pas posé de questions ? demandé-je. Je veux dire, qu’est-ce que tu lui as raconté ? C’est quoi ton... ton alibi sur ton passé ?

Il hausse les épaules avant d’enfoncer ses mains dans ses poches.

— Marina est secrétaire dans un centre de rééducation, marmonne-t-il, l’air dérangé d’aborder ce sujet avec moi. Ça faisait un an que j’écumais tout ceux de Colombie-Britannique dans l’espoir de retrouver l’usage de mon bras, tout en enchaînant des petits jobs de merde. Puis le dernier, ç’a été le bon. Marina était en charge de mon dossier. C’est comme ça qu’on s’est rencontrés... Je... j’ai dit que j’avais été blessé dans un accident de voiture et que... que mes parents et ma sœur étaient morts sur le coup. Elle n’a pas posé plus de questions que ça, et je n’ai jamais donné plus de détails.

J’hallucine... sérieusement.

Je suis sur le point de l’interroger davantage lorsque mon portable vibre dans ma poche.

— On va aller se manger une pizza, et tu vas me parler d’eux, Gaylord, lui dis-je en toute honnêteté. Je... j’aurais jamais l’occasion de rencontrer mes nièces alors... j’aimerais savoir comment elles sont, ce qu’elles aiment. Leur couleur préférée, par exemple.

Il acquiesce de la tête, l’air encore dans le vague.

— Tu feras ça aussi pour moi ? me demande-t-il, le regard fixe. Pour... pour ma nièce ? J’adorerais connaître la fille de Coleen... Je... j’ai pas osé insister ce matin, et je... j’aimerais que tu me parles de mon fils aussi.

Je perçois de la tristesse dans sa voix. Je lui presse l’épaule de manière fraternelle tout en récupérant mon téléphone dans ma poche.

Je jette rapidement un œil à mon écran, là où un message WhatsApp est apparu. Curieux, je constate qu’il s’agit d’un numéro inconnu. Le titre de la « conversation », *Coleen*, me fait vriller.

— Putain de merde, c’est quoi ça ?! dis-je paniqué, en ouvrant l’appli.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

Le tchat est inondé de photos de ma sœur... enfin, de ce que je sais en être, car sur chacune d’entre elles, son visage est gribouillé au feutre rouge.

Mon cœur lâche dans ma poitrine. Je commence à voir flou, à me sentir mal. Les mains crispées sur mon téléphone, j’ai le corps qui transpire et l’impression de m’écrouler sur le sol.

Black Mask est avec ma sœur...

Black Mask est avec ma sœur.

BLACK MASK EST AVEC MA SŒUR !

Ça tourne en boucle dans ma tête. Comme un tourbillon. Un tourbillon qui m'attire en son sein et dont la puissance m'empêche de me débattre.

— Où est Coleen ? me demande Gaylord, comprenant tout de suite que quelque chose ne va pas.

— Je... elle était à son taf toute la journée, je...

— Essaie de l'appeler ! MAGNE ! aboie-t-il tandis que je compose son numéro.

Évidemment, je tombe sur la messagerie. Pareil pour Parker. Ça sonne dans le vide. Putain. *Putain. PUTAIN !*

— Tu sais où est sa boîte ? me lance Gaylord, paniqué lui aussi, en sautant sur ses deux pieds.

— Euh, ouais, bien sûr.

— On y va ! ordonne-t-il en me tendant son casque de moto. TOUT DE SUITE ! BOUGE-TOI, GABE !

Je me reprends, le corps toujours fiévreux. Je vous en supplie Seigneur, faites qu'il ne lui arrive rien !

OceanofPDF.com

Chapitre 44

Coleen

Passés les sifflements aux oreilles et la douleur qui me lance entre les deux omoplates, je réalise ce qu'il vient de se produire. Je revois la scène au ralenti... Black Mask qui arme son flingue sur nous, un sourire railleur sur les lèvres, puis qui tire dans le vide, pour nous faire peur. Le bruit du coup de feu se répercutant dans les airs au moment où Parker s'est jeté sur moi afin de me protéger.

À bout de souffle, je me redresse contre mon homme, dont le cœur bat à mille à l'heure. Je manque de m'écrouler sur le sol. Mes genoux tremblent tellement que je me cramponne aux épaules de Parker. Je me suis vue mourir, putain...

L'esprit sens dessus dessous, j'entends ces connards ricaner.

— Tirer sur les gens comme des lapins est un de mes loisirs préférés, raille mon fameux demi-frère.

Il joue toujours avec son arme, la faisant tournoyer entre ses doigts.

— Perso, finir comme un râble à cause d'un fils de pute dans ton genre ne figure pas dans mes activités favorites, réplique Stan, son cœur battant si vite que je peux voir sa carotide pulser.

— Ne bouge pas, m'intime Parker.

Gary lui adresse un sourire figé. La seconde d'après, il a pointé son flingue en direction de Stan, de quoi me couper le souffle.

— Insulte ma mère encore une fois, toi, et je te jure que je tire ! Compris ?

Les larmes inondent mes yeux, néanmoins je ravale mes sanglots, bien décidée à ne pas le laisser m'intimider. À quelques mètres de nous, Stan ne répond pas. Tel un affrontement silencieux, son regard noir est toujours planté dans celui de mon demi-frère. Ce dernier fait signe à certains de ses compères de se disperser pour monter la garde, au-dehors.

Je jette un œil à Parker dont les traits sont indéchiffrables. J'ai l'impression qu'il compte... On est trois, ils sont cinq face à nous. Le ratio aurait pu être pire si je n'étais pas enceinte et, surtout, si nos ennemis n'étaient pas armés.

— Qu'est-ce que tu veux ? lui demande Parker, en arquant un sourcil.

Sa poitrine se soulève à un rythme effréné. Il est sous tension. Comme je l'ai rarement vu.

— Ta copine... déclare Gary d'une voix sombre, mais amusée.

Mon souffle se bloque. Des acouphènes plein les oreilles, je croise une seconde le regard affolé de Parker avant que celui-ci ne s'adresse à Black Mask.

— Ça, t'oublies, mec. Faudra me passer sur le corps ! grogne mon homme alors que la lumière jaunâtre des néons me tabassent le crâne.

Je me sens fondre, perdre pied. Encore une fois, je pense à ma fille. Je ne la verrai jamais grandir...

— C'est pas un problème... Coleen ?

Je sursaute lorsque j'entends mon prénom résonner dans ce vieux parking. Hormis nos voitures, il est vide.

Incertaine, je lui lance un regard tandis que Parker passe son bras devant moi, comme pour me protéger. Ou m'empêcher de bouger.

Par-delà son épaule, j'observe Gary, habillé en noir, m'adresser un sourire provocateur qui s'accentue lorsqu'il fait un signe à ses quatre gorilles. L'instant d'après, deux d'entre eux ont pointé leurs flingues sur Stan dont les paumes sont levées au-dessus de sa tête, les deux autres agissant pareil avec Parker.

Je m'enroule autour de son bras. Je suis perdue. Complètement. Ma respiration s'emballe, j'ai mal partout. La sensation de cuire tel un œuf dans une poêle brûlante est pire que tout. J'ai la tête qui tourne, reniflant comme une petite fille. Parker me serre la main, son regard protecteur se pose sur moi, tentant vainement de me rassurer. Comment veut-il que je le sois alors que cinq mecs nous menacent d'un flingue, et que leur chef a déjà essayé de tuer mon frère et ma belle-sœur ?

— Approche, m'invite Gary, d'une voix acide, en me tendant la main, ses yeux vert amande plantés dans les miens.

— Bouge pas, m'ordonne Parker, d'un ton sérieux.

La pression que je ressens est telle que je ne parviens même plus à déglutir. Je suis sur le point de m'étouffer avec ma salive.

Mon regard ancré dans celui de Parker me fait comprendre la gravité de la situation. Parce que j'y décèle un millier de larmes. Il sait que, cette fois-ci, il ne pourra peut-être pas me protéger.

Je réalise alors tout ce que l'on n'a pas encore eu le temps de vivre, lui et moi. J'aurais voulu connaître mille aventures avec lui, l'homme de ma vie. Avoir trois ou quatre enfants, me marier, faire le tour du monde, me battre pour une cause que j'aurais trouvé juste. Passer des dimanches entiers sur la plage, payer une *baby-sitter* une blinde tous les jeudis afin de sortir en amoureux. Emmener San en voyage. Lui montrer les baleines du Canada, les flamants roses du Maroc, les kangourous d'Australie, les girafes du Kenya.

— Approche, j'ai dit... intervient mon demi-frère, d'une voix sévère. Sinon, je te jure que je demande à mes camarades de loger une balle dans le crâne de ton mec. On verra bien s'il est aussi increvable qu'on l'affirme.

Les yeux chargés de larmes, je discerne à peine le visage de Parker. Seule la tension de sa main contre mon bras m'indique qu'il est au bord du gouffre. Je ne préfère pas imaginer ce qu'il se passerait si... si ces deux gars devaient tirer sur Parker.

C'est moi que veut Black Mask. Pas lui. Pas notre fille. Juste *moi*.

Après avoir pris une profonde inspiration, je pose une main déterminée sur celle de mon homme.

— Coleen... gronde-t-il, d'un ton presque suppliant. Fais pas ça...

— Prends soin de notre fille, mon amour, murmuré-je, l'esprit chamboulé.

J'ai la sensation de mettre une heure à me dégager de sa poigne. Il me serre tellement le bras que j'en ai des marques rouges malgré ma chemise. C'est la première fois qu'il me fait mal. Qu'il me fait vraiment mal. Physiquement. Comme une mise en garde. Ou une supplication.

À contrecœur, je m'extirpe de ses bras. Il avance vers moi comme pour me rattraper. C'est sans compter sur les deux mastodontes qui le bloquent, leurs flingues toujours pointés sur sa tempe.

Je me force à ne pas le regarder, à marcher droit devant moi, vers ce fils de pute de Gary Joyce, tout en m'essuyant rageusement les yeux d'un revers de la main.

— Bien... commente-t-il, amusé, en inclinant la tête. Elle a des couilles, je dois l'admettre.

Sa réplique fait ricaner ses acolytes. Je m'arrête à seulement cinquante centimètres de lui. Il ressemble tant à Gaylord... avec une longue cicatrice sur la pommette qui redessine le galbe de sa joue et qui souligne ses minuscules taches de rousseur.

— Je pensais que t'étais une petite fille à papa doublée d'une chialeuse, mais... je me suis trompé. De toute notre famille, t'es la moins loupée, me lance-t-il, presque fier.

— Merci.

Ma voix est dure, rauque.

— Tu me rappelles ma mère.

— Étant donné que c'est la jumelle de la mienne, je trouve ça plutôt logique, connard, grincé-je des dents alors qu'il me renvoie un sourire audacieux.

— Tu sais donc qui je suis ?

Son timbre est étrangement plus doux, plus calme, plus... mesuré.

Ses épaules carrées, elles, dissimulent un lourd passé. Des faiblesses à revendre, aussi. Sur sa poitrine, l'écusson à la gloire de la Brigade de Belfast retient mon attention le temps de quelques secondes. Je repense à l'histoire de mes parents. À ce qu'ils ont dû vivre... là-bas. Au choix qu'ils ont dû faire pour survivre, pour s'en sortir.

Je relève la tête vers mon bourreau, mon regard chargé de haine.

— Je sais qui tu es, *Gary Joyce*. Dommage que tu ne portes pas le nom Lyons ou Lincoln. T'aurais peut-être eu des couilles toi aussi !

— Grande gueule en plus, la frangine... waouh ! s'exclame-t-il, un grain de folie au fond des pupilles si similaire à celui que j'ai déjà vu au fond des iris de Connor. Ils t'ont pas loupée, tes parents, hein. Mon gars, tu dois pas t'emmerder avec elle ?

Sa dernière question s'adresse à mon homme. Gary lui lance un regard interrogatif par-dessus mon épaule. Je me retiens de ne pas suivre ses yeux. Je suis incapable de survivre à la vision de mon mec, un flingue pointé sur la tempe.

— *Crois pas que tu vas t'en tirer aussi facilement que ça, grogne Parker.*

Dans ma tête, c'est toujours la cohue. Je ne sais pas comment tout ceci va se terminer. Malheureusement, je n'envisage aucune fin heureuse. Ni pour eux ni pour nous.

— Toi et ton pote, vous avez quatre flingues dirigés sur vous. Je vais m'en tirer aussi aisément que ça, je peux te l'assurer.

Persuadé d'être intouchable, il empeste l'arrogance et la confiance en lui.

— Pourquoi tu fais ça ? demandé-je, d'une voix chargée d'émotion. Mes frères et moi n'avons rien à voir avec votre petite guerre, en Irlande. J'en ai rien à foutre de l'IRA et de vos revendications à la con. Ça ne me concerne en rien.

Les dents serrées, je retiens mon souffle lorsqu'il se penche vers moi.

— Un peu de respect, ma jolie, quand tu parles de ma famille et de ma patrie, OK ?! aboie-t-il.

— Le respect, ça se gagne... Quand je te regarde, j'ai plutôt envie de te gerber dessus que de te lécher la pomme, maugréé-je.

— Bien qu'on ait officiellement déposé les armes, on n'en reste pas moins actifs, c'est clair ?

— Et alors ?! m'exclamé-je, à bout de nerfs, moi aussi. Vois ça avec notre père ! Sauf si t'as la trouille ?

— *Coleen...*

La voix inquiète, réprobatrice, de Parker me stoppe net dans ma lancée. J'ose enfin lui jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule. Toujours coincé entre les deux gorilles armés, il paraît en transe. Ses traits sont si tirés que son visage n'a presque plus rien d'humain. C'est un loup sauvage acculé, coincé dans un trou, sans aucune solution. Il est en train de devenir fou... L'être humain est conçu pour avoir deux réactions possibles face à la peur. Fuir ou agir. Là, il ne peut faire ni l'un ni l'autre. Sur une personne « normale », ça peut entraîner des répercussions physiologiques. Alors sur un *borderline* à tendance schizophrénique... sa réaction est impossible à prévoir.

— Ton mec est inquiet, chérie. Il frôle la tachycardie, se moque notre chasseur. D'ailleurs, que se passe-t-il quand on pousse un schizo dans ses retranchements, hein ? Tu te transformes en Hulk ? demande-t-il à Parker. Parce que t'en étais pas loin, le week-end dernier sur le ring.

— *Hulk, c'est rien comparé à ce qui va t'arriver dès que je vais te mettre la main dessus.*

— Tu...

— T'as pas répondu à ma question ? le coupé-je, terrorisée à l'idée de savoir ce qui pourrait, en effet, se produire. Pourquoi tu fais ça ? C'est quoi ton but ?

Mes questions, lâchées à toute vitesse, paraissent amuser Gary. Son attention se détourne de Parker. Lorsqu'il pose ses grandes prunelles vert amande sur moi, je vois, au fond de ses pupilles, le reflet des néons jaunâtres du parking.

— Détruire ta famille... comme tes parents ont détruit la mienne, réplique-t-il. Vous éliminer les uns après les autres. J'ai commencé avec mon propre jumeau. Crois-moi, je regrette de ne pas avoir terminé ma tâche.

Je déglutis doucement. Soudain, une étincelle s'allume dans la noirceur de mon esprit, guidant mes pas vers la fin du tunnel qui me semblait, jusqu'ici, inexistante.

Il a prévenu Debbie de la mort de Connor pour nous faire peur... puis, il a fait la même chose avec moi avant l'accident de ma belle-sœur. J'ai bon espoir que Gary n'ait pas changé sa ligne de conduite. Il a dû notifier son intention de me tuer à l'un de mes frères. Sans doute a-t-il envoyé un message à Gabe... et lui, sait où je me trouve.

À cet instant, je ne pense qu'à gagner du temps. Coûte que coûte. Quitte à jouer sur son impertinence, et sa certitude à être *au-dessus* de nous. Il est persuadé d'avoir l'avantage ? C'est ce que nous allons voir.

— Qu'est-ce qui t'en a empêché, hein ? demandé-je, les sourcils froncés.

Mon cœur bat si vite que mon pouls s'emballe. Mes hormones aussi... Mon corps se recouvre d'une fine pellicule de sueur. Je tente de gérer mon stress qui peut être très néfaste pour mon bébé. Je ne peux pas me permettre de penser à ça. Pas maintenant. Encore moins devant mon interlocuteur qui me regarde avec véhémence.

— J'étais jeune, impulsif. Impatient, m'accorde-t-il en jouant de nouveau avec son pistolet. J'ignorais plein de choses.

Le cliquetis qui résonne dans le parking lorsqu'il s'amuse avec sa roulette me donne la chair de poule.

— Comme quoi ? murmuré-je, hypnotisée par son arme, priant intérieurement pour que ça soit Gabe qui ait été prévenu, et non Connor. Mes parents nous ont tout avoué. Ils étaient sous protection de témoins... depuis plus de vingt ans. Comment t'as réussi à les retrouver ?

Ma question le fait à peine sourciller. On dirait qu'il a imaginé cette entrevue pendant des heures et des heures. *Parfait !* Il a des choses à déballer, et moi, je suis prête à *tout* entendre.

— Tu crois en Dieu, Coleen ? me demande-t-il, calmement.

En Dieu ? Il se fout de moi ?!

— Moi, oui, enchaîne-t-il. J'ai longtemps prié pour pouvoir venger ma mère... J'ai grandi avec cette douloureuse vérité.

— Laquelle ?

— Notre père a séduit ma mère et, une fois qu'elle est tombée enceinte, il l'a abandonnée pour la tienne. Il nous a délaissés, elle et moi, en nous séparant, Gaylord et moi, m'explique-t-il, bouillonnant d'une colère incommensurable.

Sa voix tremble, ses pupilles se dilatent, ses narines frémissent. Face à lui, je me tasse de quelques bons centimètres, incapable de faire quoi que ce soit d'autre. Fuir ou agir, moi aussi je suis coincée.

— Il a sans doute cru récupérer le meilleur des deux, mais trente ans après, il ne reste plus que moi. Dommage, achève-t-il, un sourire carnassier sur les lèvres.

— T'es taré, Gary. C'est ta mère qui a séduit mon père en se faisant passer pour la mienne. Il n'est en rien responsable ! lâché-je.

— C'est ce qu'*il* t'a dit ?

— C'est ce qu'*elle* t'a dit ?! rétorqué-je vivement.

— Ma mère, paix à son âme, était une Sainte femme.

— Bon nombre de Saints ont fait des choses horribles dans leur vie. Tu devrais relire ta bible, connard ! grogné-je, les yeux noirs.

— Si tu croyais en Dieu, tu ne dirais pas ça.

— Dieu n'a rien à avoir là-dedans ! m'exclamé-je.

Il se penche un peu plus vers moi. À présent, je peux sentir son souffle sur mes lèvres. Je réprime un frisson. J'esquisse un mouvement de recul, cependant il m'attrape violemment par le bras pour me maintenir face à lui. La voix de Parker explose alors derrière moi.

— Bien sûr que si, me chuchote Gary en ignorant délibérément les menaces de Parker. C'est le Seigneur qui dicte nos vies. Qui guide nos pas.

Et il m'a conduit jusqu'à vous.

Je ne réponds pas. Ma respiration s'emballe. Elle est bruyante, sonore.

— Le jour où j'ai participé à un championnat de boxe international, ici même, à Chicago, c'est Dieu qui m'a envoyé Gaylord, reprend Gary d'une voix si angélique qu'elle me fout la trouille.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu racontes ?

— Ce jour-là, j'étais resté plus longtemps à l'entraînement. Je voulais remporter ce championnat. Il y avait 10 000 \$ en jeu... et je te parle de vrais billets de banque, Coleen, me précise-t-il. Pour un mec comme moi, ça fait rêver. Tu n'imagines pas ce qu'on pouvait faire, à l'époque, avec une telle somme à Belfast.

— Donc quoi ? Tu t'es entraîné comme un dingue, puis tu es tombé par hasard sur notre frère, c'est ça ? rétorqué-je, les dents serrées, mon bras toujours prisonnier de sa poigne d'acier.

— Exactement. Il était dehors en train de fumer une clope, son sac de sport à ses pieds. Dès que je l'ai vu, j'ai compris qui il était. Et la vie m'en a donné la confirmation lorsque j'ai aperçu un homme et une femme descendre d'une voiture pour venir à sa rencontre.

Il marque une pause, fermant les yeux quelques secondes alors qu'un sourire mauvais tord sa bouche en un rictus effrayant.

— Imagine ma stupeur, *petite sœur*, quand j'ai réalisé que cette femme était Hema Joyce, la jumelle de ma mère, ma propre tante, et que l'homme, Greagoir Lyons, était son père. *Notre père*. À nous tous.

Les battements de mon cœur s'accélérent. Sans que je ne parvienne à me retenir, mes yeux s'embuent de larmes.

— J'ai grandi dans un monde de brutes, ma chère Coleen. Dès ta naissance, tu dois choisir entre être le prédateur ou la proie.

— Laisse-moi deviner... tu as préféré être le prédateur, articulé-je avec difficulté.

— Évidemment. Mais ce choix n'est pas de tout repos. J'ai dû faire beaucoup de sacrifices, Coleen. Ton frère, lui, n'en a eu à faire aucun. J'ai grandi au milieu des bombes, des tirs, des explosions et vous... *vous*, où avez-vous grandi ? me lance-t-il avec dédain et arrogance. Dans le pays où tous les rêves se réalisent ?

Il esquisse un vague sourire avant de frôler mes boucles vénitiennes, collées à ma tempe.

— En quoi, c'est juste ? Hein ?

— En rien... réponds-je en tournant la tête, refusant qu'il me touche. Ce n'est pas moi qui ai décidé de ça. Ni mes frères. Ce que tu as fait à Gaylord était tout aussi injuste que ce que notre père vous a fait.

Gagner du temps, gagner du temps... je ne pense qu'à ça. Même si je dois incriminer mon père, je m'en fous. Jouer la montre est ma seule chance de m'en sortir.

— C'est pour cette raison que je suis revenu finir la mission que Dieu m'a donnée.

Ma pression artérielle monte en flèche. J'essaye de tendre l'oreille, de me concentrer sur un bruit extérieur quelconque. Une voiture, des gyrophares, le rugissement d'un moteur... qu'importe. Malheureusement, hormis une dizaine de respirations saccadées, je n'entends rien.

— Pourquoi avoir attendu tout ce temps ? demandé-je du bout des lèvres.

— J'ignorais que mon père avait eu d'autres enfants, m'informe-t-il en me relâchant enfin. Je n'avais aucun moyen de la savoir, à l'époque.

Je titube, à bout de souffle.

— Ma mère m'a toujours dit que nous étions deux. Je ne me suis donc concentré, à tort, que sur Gaylord, et je dois t'avouer, ma jolie, qu'avec le recul, je me sens bien con d'avoir négocié avec Connor son propre forfait pour pouvoir prendre sa place dans la cage.

Mes yeux s'écarquillent de stupeur.

— Quoi ?! lâché-je, abasourdie. Comment ça ?

— Il ne vous l'a jamais dit ? rétorque-t-il, surpris lui aussi, malgré son ton des plus amusés. Que je lui ai proposé 20 000 \$ pour renoncer à monter dans la cage, ce fameux soir, et qu'il a poussé les enchères jusqu'à 30 000 \$?

Putain. De. Merde !

J'ai l'impression que mon cœur est en train de lâcher, qu'il vient de chuter entre mes intestins. Direction le sol.

— Eh oui, ma belle, me confirme-t-il, souriant. Je dois avouer que Connor est un vrai Joyce... roublard jusqu'au fond de ses tripes. Quand on a fait le *deal*, il savait que j'espérais en découdre avec le Lord Rouge. Mais il a préféré accepter 30 000 \$ de faux billets, et déclarer forfait pour laisser son frère prendre sa place.

Connor... bordel. Je vais vomir. Je m'humecte les lèvres, nerveuse. Mon cerveau tourne à plein régime.

— Pourquoi vouloir 20 000 \$ quand tu as la possibilité d’avoir autant de fric, même si ce n’est pas de la vraie monnaie ? m’enquiers-je, méfiante.

Il esquisse un sourire amusé.

— On peut facilement entubés les Américains en vous achetant des armes au marché noir, même avec de faux billets alors qu’à Belfast, quand il faut graisser les bonnes pattes, on ne peut pas se permettre de le faire avec de la merde... sauf si tu ne tiens pas à ta tête.

Je me pince les lèvres, la poitrine en feu.

— Et pour Connor ? Comment t’es-tu assurée que le Lord Rouge serait bien face à toi ?

— En cas de désistement à quelques heures de monter sur le ring, la ligue fait pression sur le champion local pour prendre sa place, non ? Je n’ai eu qu’à patienter et à laisser toute ma haine et ma rage, bien contenues pendant vingt-deux ans, ressortir entre ces huit putains de poteaux. Mon seul regret ? Ne pas en avoir terminé avec le reste de ma fratrie.

— Qu’est-ce qui t’a... fait comprendre qu’on était plusieurs ? demandé-je, haletante.

— Je l’ai su, il y a quelques mois. Grâce à votre bel article de *Love Story*, à Oméga et toi. La presse sportive faisait l’éloge du loup solitaire du Michigan, et de sa louve argentée.

Je me sens atrocement mal. Devant mon regard hagard, il s’empresse d’ajouter des explications, bien trop présomptueux pour penser au temps qui s’écoule.

— Dès que j’ai vu ta photo, Coleen, j’ai su... Tu as toutes les caractéristiques physiques des Joyce. Et tu es le portrait craché de nos mères, au même âge. Je n’ai eu donc qu’à creuser. À déterrer ce passé, ce qui a été plutôt facile. Avec la mort de mon grand-père, je n’avais plus de contraintes.

À chaque battement de mes cils, une larme perle sur ma joue.

— De contraintes ?

— Tu vois, quand j’ai tué Gaylord et que je suis rentré à Belfast, je pensais que j’allais être accueilli comme un héros, comme celui qui avait réussi à retrouver la trace d’Hema Joyce et de Greagoir Lyons.

Il s’arrête, s’humecte les lèvres, puis reprend :

— Au final, ça ne s’est pas du tout passé ainsi. On venait de trouver un compromis avec les Anglais et les différentes autorités contre lesquelles nous étions en guerre depuis des décennies. Ma mère savait que tes parents

étaient sous protection de témoins. Elle a eu peur des représailles, de devoir assumer ce qu'elle avait fait, il y a plus de trente ans.

— L'acte de terrorisme dans une école primaire, c'est ça ?

— Elle m'a fait juré de ne rien révéler sur ce qu'il s'était passé à Chicago. Même à des milliers de kilomètres, ton père lui foutait encore la trouille, parce qu'elle savait que jamais il ne lâcherait l'affaire s'il connaissait le nom du mec qui avait buté son fils.

— Elle avait raison. Mon père t'aurait chassé jusqu'en enfer, grogné-je.

— Sans doute... Maintenant, ma mère est morte. Mon grand-père aussi. Ma brigade a été disséminée, mes amis enfermés, et l'IRA n'existe, à proprement parlé, plus... relate-t-il, un voile de tristesse recouvrant ses prunelles. J'ai tout perdu, et je dois me contenter de milices clandestines, répartie à droite à gauche, pour continuer à défendre nos valeurs. Alors, j'ai juré sur la tombe de ma Sainte mère qu'à présent, c'est moi qui chasserais les enfants d'Helen et Garbhan Lincoln jusqu'en enfer.

Je serre les poings.

— T'as loupé ton coup avec Connor et Debbie, souligné-je, d'une voix froide.

— Je les ai sous-estimés. Avec toi, je ne ferai pas la même erreur, Coleen...

Son pouce cesse de jouer avec la roulette de son flingue.

— Je compte remédier à mes précédents échecs en envoyant la petite princesse de notre Papa chéri rejoindre son fils adoré, au trente-sixième dessous...

Dans ma poitrine, mon cœur n'est qu'un nœud tendu dont la douleur devient insupportable au moment où je louche sur le canon, posé sur mon front.

— *JOYCE !!!!*

Mes larmes passent avec force la frontière de mes paupières. Je ne peux plus me retenir de pleurer. Surtout quand j'entends la voix suppliante de Parker, derrière moi.

— Oui ? relève mon bourreau, amusé.

— *Fais pas ça... je t'en supplie. Je suis prêt à tout pour que tu la laisses en vie. Vraiment tout !*

— Donne-moi une bonne raison, Adams. Juste une ! Et j'épargnerai peut-être ta gonzesse.

Je ferme les yeux. Il n'en a aucune. Du moins, aucune qui puisse faire changer d'avis le monstre qui me tient en joue.

— *Je...*

Je n'ai pas le temps d'entendre la fin de sa phrase qu'une explosion retentit dans le parking. Des coups de feu éclatent tout autour de nous. Le rugissement d'un moteur de moto fait rage à mes oreilles.

Sans comprendre, je me retrouve propulsée au sol, un poids lourd, collé à mon dos, un poids que je reconnaîtrais entre mille pour avoir passé deux ans à ses côtés.

Le souffle rapide de Parker affole mes tympans. J'ai juste le temps de jeter un coup d'œil sous mon bras, replié sur ma tête comme un réflexe de protection, que je vois Gabe et Gaylord, flingue au poing lui aussi, descendre de la moto et sauter dans la mêlée, face à Gary Joyce, complètement désorienté.

Chapitre 45

Coleen

Les bras croisés sur mon crâne, protégée par Parker, qui fait rempart avec son corps, je sursaute à chaque coup de feu. Ça ne s'arrête jamais, j'ai l'impression. Le moindre bruit m'arrache des cris de terreur. D'une voix rauque, Parker m'ordonne de ne pas bouger.

Son cœur choque ma colonne vertébrale tandis que j'entends des insultes se mêler au sifflement des armes à feu.

Soudain, Parker se relève, m'agrippant le poignet afin de me remettre debout. Mes pieds réagissent à peine. En état de choc, je me retrouve dans les bras de Parker, en position koala. Ses grandes mains protègent ma tête. Le dos courbé, il me ramène derrière une voiture, où il me relâche enfin. Contre la carrosserie, je me laisse glisser à terre, les mains tremblantes, la poitrine si nouée que je n'arrive même plus à respirer.

— Comment tu te sens, bébé ? Ça va ? s'inquiète-t-il, le front soucieux, le souffle court. T'as mal quelque part ?

Alors que le vacarme fait rage autour de nous, j'essaye de me concentrer sur sa voix. Imperturbable, il examine mon visage à la va-vite, mes épaules, mon buste, mon ventre, à la recherche d'une quelconque blessure.

— Ça va, murmuré-je, pour le rassurer avant de me figer.

Là, sur mes mains, il y a du sang. Je me rends compte que j'en ai plein ma chemise. Et sur mon jean. Bordel de merde, c'est quoi tout ça ?

Paniquée, je commence à me tâter. Les cheveux devant les yeux, mes fringues collées à ma sueur, je me palpe comme une folle furieuse. J'arrête tous mes faits et gestes lorsque mon regard se braque sur le tee-shirt de Parker, baigné lui aussi de sang, bien plus rouge et poisseux que les grosses trainées que j'ai sur mes vêtements. Putain...

— T'es blessé ? le questionné-je en attrapant le revers de son haut.

Soudain, un bruit d'explosion siffle à un mètre de nos têtes. La lumière diminue brusquement dans ce coin du parking. Parker se jette sur moi, formant une boule autour de mon corps. La seconde d'après, des milliers d'éclats de verre nous tombent dessus.

Tétanisée contre mon homme, je ferme les yeux, attendant qu'il se dégage de moi. Lorsqu'il s'écarte, je soulève son vêtement tandis que j'entends brailler en irlandais à quelques mètres de moi.

La peau de Parker a troqué sa couleur caramel contre une, beaucoup plus rougeâtre. Son ventre est recouvert de sang qui jaillit d'une plaie, sur son flanc droit.

— C'est une éraflure, me rassure-t-il en rabattant son tee-shirt sur son abdomen, dissimulant sa blessure.

Stressé, il regarde par-dessus le pare-chocs de la voiture, sans doute dans le but de contempler l'étendue des dégâts. Je réalise avec effroi qu'il a failli se faire trouer par une balle. Pour moi. Pour me protéger, *moi*.

— Tu ne bouges pas, je reviens, d'accord ? me lance-t-il en se redressant.

J'ai juste le temps d'apercevoir ses grands yeux gris soucieux, de sentir ses lèvres me voler un rapide baiser, qu'il disparaît, se jetant dans la mêlée.

— PARKER ! l'appelé-je, paniquée.

Terrorisée par ce qui pourrait lui arriver, je me hisse au niveau de la vitre de la voiture – *ma* voiture – pour enfin voir les dégâts de l'autre côté. Mon Dieu... c'est pire que l'enfer.

Entre les gars de l'équipe de Belfast qui tentent de tirer sur Parker et Stan, Gabe en plein combat avec l'un des mecs en treillis ainsi que Gaylord et Gary qui se font face, je ne sais plus où donner de la tête.

Je m'essuie le visage de mes mains, chassant mes larmes avant que mon regard ne soit attiré sur un point noir, près de la porte de sortie, pas loin d'où je suis cachée. C'est mon portable... Mon cœur loupe un battement. Il faut que je le récupère afin d'appeler les secours.

Je suis sur le point de m'élancer vers cet endroit lorsque la voix de Gary résonne lourdement dans le parking.

— *C'est impossible... Tu es censé être mort, putain !*

Malgré moi, je me retrouve à fixer cette étrange scène, où mes deux aînés se confrontent l'un à l'autre. À quatre pattes, au cul de la voiture, mes mains ensanglantées tachant le bitume, j'aperçois Gaylord lâcher un sourire méprisant alors que le visage de son jumeau se pare de rouge.

— *Tu t'es loupé, il y a dix ans, connard. Dommage...*

Ivre de rage, Gary arme son flingue vers Gaylord. Sans crier gare, il appuie sur la gâchette au moment où je me mets à hurler. Dans ma tête, c'est l'effervescence. Je me revois dix ans en arrière... sur le ring de l'*Under*... face à leur combat. Mon cauchemar devient réalité lorsque je comprends que le chargeur du flingue est vide. À plusieurs reprises, Gary tente de tirer sur Gaylord sans que rien ne se produise. Quand ils s'échangent un regard de tueur, l'un habillé d'un jean et d'une veste en cuir de moto, l'autre, d'un treillis militaire noir, j'ai à peine le temps de cligner des yeux qu'ils s'élancent tous deux l'un contre l'autre, poing en avant. Ils font un roulé-boulé du diable sur le sol, s'assenant droite sur droite, crochet sur crochet.

À bout de nerfs, je n'arrive pas à m'arrêter de crier.

Je parviens enfin à me hisser sur mes jambes flageolantes pour aller chercher ce putain de téléphone. Je cours jusqu'à lui, les balles fusent au-dessus de ma tête, claquant tel un lasso dans les airs. Plusieurs néons sont brisés, conférant au parking une ambiance des plus lugubres. Je me jette sur mon portable. Mes genoux s'éclatent sur le sol. Je réfrène un cri de douleur en refermant la main sur la surface fissurée de mon écran avant de me réfugier de nouveau derrière une voiture.

Je vérifie qu'il s'allume bien. *OUI !* Dieu merci, il fonctionne toujours !

Affolée, les mains tremblantes, les yeux brouillés de larmes, je n'arrive pas à déverrouiller mon téléphone. Sans faire exprès, je le bloque même pendant une minute. PUTAIN DE MERDE !

— *Toi, bâtard, je te jure que je vais te faire la peau !*

La voix rauque de Parker me parvient à travers tout ce brouhaha. Je jette un coup d'œil sous la voiture. Mon homme se bat avec deux gars en même temps. Un troisième tente de le perforer en vidant son chargeur dans le tas. Ce fumier touche même l'un de ses camarades dans sa précipitation.

Je ferme les yeux, étouffant un cri d'horreur en voyant du sang jaillir, suivi par des hurlements rauques, agonisants.

Bam, bim, boum ! Bam ! Bam ! BAM !

La succession de droites, puis de gauches, que j'entends me fait rouvrir les paupières.

Le parking est pire que le ring de l'*Underground*.

Il y a des combats partout.

Les chargeurs à présent vides, tout le monde se lance dans un corps-à-corps redoutable.

Pas loin de Parker, qui enchaîne ses meilleurs uppercuts, au point d'avoir plein de sang sur lui, de ses cheveux à ses pompes, Stan se bat comme un démon contre deux autres gars, parant aisément leur attaque. À plusieurs reprises, il se prend quelques bons coups dans la mâchoire, mais ce n'est rien comparé à ceux qu'il administre.

Le corps couvert de spasmes, je me concentre de nouveau sur mon portable pour entrer mon code. Cette fois-ci, j'y arrive du premier coup. Je déverrouille l'écran, puis compose le 911. Au moment où je m'apprête à appuyer sur la touche d'appel, mon regard est attiré vers une masse noire qui me surplombe. J'ai à peine le temps de pousser un cri de terreur, que l'un des gars de Belfast m'attrape par les cheveux pour me coller au mur.

Sans réfléchir une seconde, je lui administre un coup de boule digne de ce nom. Il beugle, me relâche violemment en m'insultant de salope. Je m'écroule sur le sol, lâchant mon téléphone qui glisse jusque sous une voiture.

Le mec continue de hurler, du sang plein les mains, pendant que je me faufile, à quatre pattes, entre ses jambes. Dans la pénombre, je ne vois pas grand-chose. Je m'allonge sur le ventre, le bras tendu sous la bagnole, cherchant mon portable.

— Je te jure que tu vas payer pour ce que notre père a fait !

— Et toi, pour ce que tu m'as fait ! À moi et à ma famille !

Les voix de Gary et Gaylord vibrent contre mes tympans. Sous la voiture, j'entraperçois les jambes de Gabe. Il alterne ses appuis, le reste de son corps sans doute occupé à jouer des poings contre son adversaire.

Ma main se referme enfin sur mon téléphone lorsque mon regard tombe sur des formes inertes sur le sol. Deux hommes de Belfast. Immobiles. Les corps ensanglantés.

Je remarque leurs grands yeux creux, tournés vers moi... De manière mécanique, je récupère mon portable et me relève péniblement, prête à appeler les secours quand mon doigt s'arrête au-dessus de la touche d'appel.

À quelques mètres de moi, je vois la scène au ralenti. Gary parvient à se débarrasser de Gaylord. Il se jette ensuite sur l'un des cadavres, saisissant son arme à pleine main. Rugissant de rage, ses traits déformés par la haine, il tire sur Gaylord. La balle explose, fuse à toute vitesse avant de trouver refuge au niveau de l'épaule de Gabe, qui s'interpose in extremis entre la balle et notre aîné.

— GABE !!! crié-je d'effroi, ma voix à l'unisson avec celle de Gaylord.

Mon petit frère tombe dans ses bras. Son hurlement est tel que ça me retourne le bide. Au moment où Parker se débarrasse de son dernier adversaire, et qu'il se jette sur Gary afin de lui régler son compte, Gaylord s'écroule, terrassé par le poids que doit faire le corps inerte de Gabe.

— Eh, regarde-moi, Gabe ! Regarde-moi ! appelle Gaylord.

Je cours jusqu'à mes frères, mon téléphone collé à mon oreille, rassurée de voir mon benjamin se tordre de douleur. L'épaule éclatée, recouverte de sang, chaud et poisseux, il se tient l'articulation, ses yeux se révulsant par moments dans ses orbites.

— Bordel, pourquoi... t'as fait... ça, putain ?

La voix de Gaylord est saccadée. Il retire la veste de Gabe avant de la rouler en boule pour compresser sa blessure.

— Parce que moi, j'ai... j'ai rien à perdre. J'ai pas de gosses qui... qui m'attendent à la maison.

— Putain... Gabe ! Tu fais chier !

— *Vous avez appelé le 911, quelle est votre urgence ?*

Je sursaute, surprise d'entendre quelqu'un me parler au téléphone.

— *Allô ? Quelle est votre urgence ?* répète la standardiste d'une voix calme et posée alors que l'enfer continue tout autour de nous, surtout quand je vois Stan reculer sous les assauts de ses deux assaillants sans parler de Parker, aux prises avec Gary.

— Des gars armés sont en train de nous tirer dessus sur Heapson Street, dis-je, la voix nouée, le visage ravagé de larmes. Au 1402. Dans le parking des locaux de la société J&N's. Je vous en supplie, faites vite. Ils ont blessé mon frère.

Je regarde Gaylord faire pression sur la blessure de Gabe alors que celui-ci, sous la douleur, vient de perdre connaissance.

— Merde, merde ! Gabe !

— Il... s'est évanoui, pleuré-je au téléphone. Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je dois faire ?

— *Où est-il blessé ?*

— À... à l'épaule. Je crois, lâché-je en sanglotant, la tête de mon petit frère calée entre mes genoux.

— *Cela doit être en raison de la douleur. Compressez la zone.*

— D'accord, d'accord.

Je fais signe à Gaylord de maintenir la pression sur sa plaie.

— *Les tireurs, combien sont-ils ?*

— Euh...

Je regarde autour de moi. Sous les néons blafards et clignotants, tantôt dans l'obscurité, tantôt dans la lumière, Parker et Gary continuent de se battre. C'est pire qu'un combat jusqu'à la mort. Ils ne lésinent pas sur les coups, visant la tête ou l'abdomen.

Mon homme a l'arcade explosée et le nez qui pisse le sang. Black Mask, lui, crache des mollards ensanglantés toutes les quinze secondes. Sa bouche ruisselle tellement que l'on se croirait dans un film d'horreur.

— *Je t'avais prévenu que tu t'en tirerais pas aussi facilement, espèce d'enculé !*

— *Quand j'en aurai terminé avec toi, fils de pute, je te jure que je vais aller m'occuper de ta nana et de ses frangins ! Je veux qu'ils payent... je les tuerai à mains nues s'il le faut.*

— *Faudra déjà me passer sur le corps !*

Je cligne des yeux, cherchant Stan du regard. Les tempes mouillées, le visage bariolé de sang et de sueur, les poings rougis à force de frapper, il tient toujours tête à deux adversaires. Il contre un uppercut qui aurait pu le mettre K.O. avant de balancer son gauche de toutes ses forces dans la mâchoire du plus balèze des deux. Celui-ci s'écroule, *out*, alors que l'autre se jette en hurlant sur Stan qui n'anticipe pas son attaque. Ils se retrouvent tous les deux au sol, dans un corps-à-corps digne d'un championnat de lutte.

— Ils ne sont plus que deux ou trois, dis-je au téléphone avant d'apercevoir plusieurs ombres massives, tapies derrière une voiture, de

l'autre côté du parking. Peut-être quatre ou cinq. Ils sont désarmés. Je... je ne sais pas. Ils sont tous en train de se battre. Venez, vite !

— *Votre frère, dans quel état est-il ?*

— Il est toujours inconscient, mais... il... il respire.

— *Les autorités sont prévenues, une ambulance devrait être sur place dans dix minutes. Madame, avez-vous un endroit où vous pouvez vous mettre à l'abri ?*

— Non, je... je... je suis avec mon frère, je ne peux pas le laisser. Dépêchez-vous, je vous en prie ! continué-je de pleurer au téléphone.

Mes larmes sont similaires à de l'acide, brûlant mes joues.

— *Madame, nous...*

Je n'entends soudainement plus rien.

— Allô ? ALLÔ ?

Je regarde mon portable. Merde... plus de batterie.

Les mains toujours tremblantes, je m'agrippe à Gabe comme si ma vie en dépendait, retrouvant cette sensation insoutenable que j'avais éprouvée, il y a dix ans, quand j'étais allongée sur Gaylord et que je le pensais mort.

— Il va s'en sortir, me rassure ce dernier. T'inquiète pas.

Comment veut-il que je ne m'inquiète pas, bordel ?! Notre demi-frère a tiré sur notre petit frère, putain de merde ! Il lui a perforé l'épaule ! Ça aurait pu être son abdomen, son torse ou même son crâne !

— *PARKER, ATTENTION !*

La voix de Stan détonne à mes oreilles. Je me redresse vivement, les sens aux aguets, le regard tourné vers Parker. Vers Parker qui met Gary à l'amende... une amende très salée si j'en crois la tête de ce connard qui fait boomerang. Néanmoins, c'est sans compter sur l'un des gars de Belfast, sorti de je ne sais où, qui pointe une putain de mitraillette sur mon homme.

Ma peur éclate en un hurlement effroyable lorsqu'il l'actionne. Les balles partent les unes après les autres en une mélodie des plus tonitruantes, juste au moment où Stan se jette sur le mec. Il l'écrase de tout son poids, déviant in extremis la pointe de la mitraillette qui se retrouve à viser le plafond. Le chargeur se vide sur les derniers néons, déversant ainsi une pluie d'infimes débris de verre sur nos têtes avant de nous plonger dans une obscurité quasi totale.

— BORDEL !

Je sursaute une nouvelle fois en entendant un coup résonner dans tout le parking.

— PARKER ? l'appelé-je, paniquée, les mains relâchant mes oreilles.
STAN ?

— Ne bouge pas, me dit Gaylord.

— Quoi ? Tu vas où, là ? Putain, reviens ! m'exclamé-je.

Dans la pénombre, je ne vois pas grand-chose. Je plisse des yeux, essayant de déceler ce qu'il se passe. C'est étonnamment calme d'un coup. Seuls les battements explosifs de mon cœur, accompagnés des différentes respirations sifflantes et déclinantes que j'entends un peu partout, résonnent à mes tympans.

— Parker ? l'appelé-je une nouvelle fois en relâchant doucement Gabe pour me remettre debout.

Je vacille, courbaturée. Je m'apprête à faire un pas lorsque je vois Gaylord se pencher sur une masse difforme, étendue par terre, avant d'attraper un bras tendu, redressant mon homme sous deux corps inertes. Mon cœur tombe dans ma poitrine.

— Ça va, mec ? s'enquiert Gaylord alors que Parker lâche un grognement.

Je cours jusqu'à lui, me jetant dans ses bras tel un boulet de canon. J'enfonce mon visage, en larmes, contre son torse tandis qu'il me serre fortement, sa bouche se perdant dans mes cheveux afin de m'embrasser le haut du crâne.

— Il est où, ce bâtard ? demande-t-il ensuite à Gaylord.

Il cherche Gary du regard avant de s'arrêter, se tendant à l'extrême contre moi. Merde ! Stan ?!

Putain... Non... pas ça...

— STAN ?! m'écricié-je, en relevant la tête.

— Je suis là...

Sa voix sourde me rassure instantanément. Contre moi, Parker lâche un profond soupir pendant que le parrain de notre fille enjambe un mec, allongé par terre, pour s'approcher de nous. Sérieux... ils sont vraiment tous morts ? À moins que la plupart soit complètement K.O.

Rapidement, j'en compte six à terre. Il en manque quatre. Dont mon demi-frère...

— Merde, ma dent... lance Stan en crachant l'une de ses molaires ensanglantées dans sa paume. Bordel, c'est mon dentiste qui va être content, tiens !

Malgré la pénombre, nos silhouettes se dessinent dans l'obscurité grâce aux timides lueurs bleutées des néons qui indiquent les différentes sorties de secours.

— J'en connais une qui va être ravie, lâche Gaylord.

— Ferme-la, toi, grogne Stan.

— Attends... souffle Parker, inquiet. Où est Gabe ?!

Je me tourne vers mon petit frère, allongé à seulement deux mètres de nous, son torse se mobilisant au rythme de sa respiration. De quoi me rassurer partiellement sur son état.

— Il s'est pris une balle à l'épaule, mais je... je crois que ça va aller, murmuré-je, l'esprit sens dessus dessous, mon bras toujours autour de Parker. Je... ATTENTION !!!

Soudain, comme s'il surgissait des ténèbres, Gary s'élance en hurlant, flingue pointé sur nous. Je ferme fortement les yeux, m'enfonçant entre les bras de Parker qui se rabattent sur moi quand une nouvelle détonation retentit autour de nous. Le coup de feu part, puis... plus rien. Juste un bruit mat qui s'écroule sur le sol.

L'instant d'après, j'entends des sirènes déchirer ce lourd et agonisant silence.

Je bat lentement des paupières.

Parker me lâche avec précipitation de manière à se jeter sur Gaylord.

— Garde le flingue, débarrasse-t'en dans le lac et dégage ! lui dit-il en le poussant vers une des portes de sortie.

— Quoi ?

— T'es censé être mort, Ducon ! Casse-toi. Si les flics te trouvent ici, on risque tous d'être dans la merde. Allez, tire-toi ! *Maintenant !* ordonne-t-il en le bousculant plus fort.

Je prends enfin le temps d'analyser ce qui s'est passé. Mon regard slalome entre le corps sans vie de Gary, barbotant dans une mare de sang, formant un cercle presque parfait sous lui, et Gaylord dont la main est étroitement fermée sur un flingue. Putain... il vient vraiment de... de le tuer ?

Les sirènes qui s'intensifient me coupent dans mes pensées. Quelques secondes après, Gaylord a disparu du parking. La porte de secours claque au moment où plusieurs voitures de flics déboulent dans le sous-sol, suivies d'une ambulance.

Parker et Stan ont le réflexe de se mettre à terre, les bras au-dessus de la tête, les mains croisées derrière le crâne, pour signifier qu'ils ne sont pas armés alors que moi... je reste debout, complètement traumatisée.

Je n'arrive même plus à parler... Je regarde ce qui se déroule devant mes yeux comme si j'étais assise sur mon canapé face à une série Netflix.

Des ambulanciers prennent en charge Gabe. D'autres personnes font un état des lieux du parking et des corps étendus un peu partout. Certains sont recouverts de draps blancs, d'autres sont emmenés sur des civières. Les pompiers ne tardent pas à intervenir non plus. On me dépose une couverture de survie sur les épaules tandis que mes larmes ne cessent de couler sur mon visage.

Je jette un coup d'œil à Parker et Stan, entourés de flics, tous munis de calepins et de dictaphones. Je vois leurs bouches bouger sans pour autant parvenir à comprendre leurs propos. Je me retrouve à l'intérieur d'un camion de pompier, sur un brancard. J'aimerais savoir comment va mon petit frère, cependant je n'y arrive pas. Je suis à bout de forces, les joues brûlées de larmes et les lèvres gercées d'effroi.

— Madame ? Vous m'entendez ? me demande l'un des médecins en passant une lumière devant mes yeux. Vous êtes blessée ? Comment vous sentez-vous ?

— Non... murmuré-je. Mais, je... mon... mon compagnon, lui, l'est. Au... au flanc.

— Il est en train de faire une déposition à la police, mais un de mes collègues va l'examiner, soyez sans crainte.

J'acquiesce de la tête. Il m'interroge encore, voulant savoir comment je me sens.

— Je... je suis enceinte.

— D'accord, vous allez passer une échographie de contrôle. À l'hôpital. Depuis combien de temps êtes-vous enceinte, Madame ?

— Deux mois, réponds-je, épuisée.

— D'accord. Allongez-vous. C'est fini... C'est fini...

Sa voix me paraît loin. Tellement loin qu'au final, je ne l'entends même plus.

Chapitre 46

Debbie

Quarante-huit heures plus tard...

Allongée dans mon lit, je fixe mon plafond depuis une bonne heure.

À mes côtés, la respiration calme et paisible de Stan me rassure. J'ose un regard vers lui, dont le visage ainsi que le torse sont martelés d'hématomes et de zébrures. Lui et les autres ne sont rentrés de l'hôpital qu'hier soir, après vingt-quatre heures d'observation, et surtout, d'interrogatoire. Les forces de l'ordre les ont cuisinés. Même Gabe y a eu droit, après être passé au bloc opératoire pour la balle qui lui a explosé son épaule. Les flics voulaient connaître les moindres détails. J'imagine que retrouver six corps par terre, alors qu'ils n'avaient pas tiré une seule balle, a dû les interpellier. Honnêtement, je ne sais pas toute l'histoire.

Stan est resté très succinct quant à ses explications. Il m'a simplement assuré que la menace avait été écartée pour de bon. J'ignore qui a tué Black Mask, mais vu le regard de Coleen, je suis prête à parier que c'est Gaylord. Lui seul pouvait le faire... Difficile d'accuser un mort, en particulier quand il n'y a ni arme à feu ni empreintes. Il n'y a même pas de quoi rattacher tout ce bordel à Gaylord Lincoln ou à un règlement de compte privé. D'ailleurs, la véritable identité de leurs parents n'a pas été révélée ni évoquée.

Les flics ont innocenté Gabe à cause de sa blessure, puis Coleen sachant que l'angle de tir ne pouvait pas correspondre à quelqu'un de son gabarit. Les seuls suspects étaient Parker et Stan. Néanmoins, il n'existe aucune

preuve formelle contre eux et ils ont invoqué le cinquième amendement¹. Les autorités ne risquent pas d'avoir le fin mot de l'histoire.

Finalement, c'est encore ma belle-sœur qui nous a tous sortis de la merde. Elle a remanié ce bordel en mentionnant la rivalité entre Oméga et Black Mask, dans l'*Underground*.

Coleen a accusé Gary Joyce d'avoir voulu se venger personnellement de ne pas avoir réussi à battre Parker Adams. C'est peut-être tiré par les cheveux, cependant quand on connaît la violence des combats de *free-fight*, on peut aisément imaginer qu'un tel débordement puisse se produire. D'autant plus que, d'après les informations que j'ai eues, ces connards de l'IRA se sont flingués dans la cohue, causant leur perte. En ce qui concerne ceux qui manquaient à l'appel, ils n'ont pas encore été retrouvés. Je pense qu'ils ne le seront jamais. Comme dit Parker, « *une fois l'Alpha buté, le reste de la meute s'éparpille* ». On ne devrait plus en entendre parler.

Garbhan et Helen sont passés à l'hôpital, hier matin. J'ai vu ma belle-mère dans tous ses états lorsqu'on lui a annoncé que son plus jeune fils était actuellement sur la table d'opération. Mon beau-père, lui, était dans une colère froide malgré un regard fier quand Coleen lui a raconté qu'il s'était interposé pour la protéger, elle... En un sens, c'est exact, Gabe a vraiment protégé l'un des siens.

En raison de tout ce bordel, Parker a déjà indiqué qu'il ne combattrait pas dans l'*Under*, vendredi et samedi. Il se rattrapera plus tard. Selon lui, le plus important, c'est que son équipe souffle et reprenne des forces. Avec Coleen, ils décollent aujourd'hui pour récupérer San, dans l'Oregon. Je pense qu'ils y resteront la semaine. Parker a demandé au coach Anderson de le rejoindre là-bas. Je crois qu'il aimerait bien lui présenter sa mère. C'est un peu son père de substitution, il compte probablement sur lui afin de l'aider à évacuer les derniers événements, à se concentrer sur la prochaine tournée. Dennis et Sabrina en profitent aussi pour s'évader quelques jours, tout comme Jodie, qui rentre au Texas pour le week-end. Jack, lui, préfère glander, à Chicago, avec Stan et moi. Les pauvres, avec tout ce remue-ménage, ils n'ont pas eu une minute à eux non plus. Heureusement qu'ils restent tous soudés. Une vraie meute.

N'arrivant plus à tenir en place, je m'extirpe en silence du lit. Maintenant que les menaces sont écartées, on est revenus à la maison. Ça fait du bien d'être de retour même si, je dois l'admettre, cette baraque commence à me rendre folle. J'en peux plus. Je me pose de sérieuses

questions quant à ma vie – à nos vies, avec mon fils. Depuis déjà des semaines, une idée se forme dans mon esprit. Elle s’est concrétisée ces derniers jours, avec le retour de Gaylord. Il est temps que je surmonte l’obstacle devant moi.

Dans la penderie, je récupère une chemise blanche. Je l’enfile difficilement à cause de mon épaule gauche strappée par les mains magiques de Jodie avant de me glisser dans un short en jean. Je laisse mes cheveux au vent, venant embrasser doucement Stan sur le front.

— Je reviens, mon amour, lui chuchoté-je bien qu’il soit toujours en train de dormir.

J’attrape mon portable sur la table de chevet, puis quitte la chambre à pas feutrés.

Dans la cuisine, je me prépare un café tout en lisant une énième fois le SMS que j’ai reçu. Il est de Gaylord.

#Je pars demain. J’ai besoin de te voir une dernière fois. STP. Me refuse pas ça. G.

Il me l’a envoyé hier soir, après que Coleen et lui se sont fait leurs adieux. Je n’ose imaginer l’état de ma belle-sœur, même si je peux compter sur Parker pour bien s’occuper d’elle et l’épauler dans cette situation.

Je n’ai pas répondu. Parce que... je ne savais pas ce que je voulais vraiment. Maintenant, je le sais.

#OK, écris-je simplement. Rendez-vous dans 30 min sous le grand chêne ?

Il lit mon message dans la minute qui suit mon envoi. Sa réponse, elle, arrive dans la foulée.

#Merci.

Avec un soupir, le cœur serré, je range mon portable dans mon sac, bois mon café en quelques gorgées, puis récupère les clefs de la voiture de Stan dans la poche de sa veste. Quelques minutes après, j’ai déjà engagé son Range Rover sur la route, remontant Lincoln Park, direction le square de Pill Hill où, avec Gaylord, adolescents, on avait l’habitude de se retrouver

le soir, en cachette, pour s'embrasser jusqu'à pas d'heures. On refaisait le monde en se gavant de cochonneries. Je ne pensais pas revenir ici, un jour. Encore moins à ce stade de ma vie.

Aux alentours de huit heures, je me gare le long du square. Je sors de la voiture, me dirige, nerveuse, vers le grand chêne. Cet endroit, baigné des premières lueurs du jour, est plutôt paisible.

Je repère facilement Gaylord, assis sur l'une des tables de pique-nique en bois, près de l'arbre, où nos initiales doivent encore être taillées dans l'écorce, comme celles de centaines de couples.

Il est toujours habillé pareil. Un jean et sa veste en cuir sur le dos. Les cheveux un peu dans les yeux, le regard pensif, la barbe mal rasée, il bronche à peine lorsque je prends place à ses côtés, posant mes pieds chaussés d'une paire de bottines en daim, sur le rebord du banc.

— Je ne me rappelle plus le nombre de fois où on est venus ici, tous les deux, soupire-t-il en se tournant enfin vers moi, son regard vert s'accrochant au mien.

Je hausse une épaule, pensive moi aussi.

— Bien trop, j'imagine. Surtout quand on était censés être en cours, relevé-je, un sourcil arqué, ce qui le fait rire.

— L'école n'a jamais été mon truc. Alors que toi... tu bosses à la direction des Ressources humaines d'une grosse boîte, c'est plutôt classe.

— Je vais démissionner, lâché-je d'un coup.

L'air surpris, il cale ses coudes contre ses cuisses.

— Pourquoi ?

Je m'humecte les lèvres, inclinant la tête sur le côté.

— Stan rentre chez lui, à New York. Il veut que je le suive, que Cassey et moi, on déménage là-bas. Avec lui... murmuré-je en contemplant la montée du soleil dans le ciel. Et je vais accepter.

Il ne dit rien, pourtant, son regard me brûle le visage.

— Je compte vendre la baraque, inscrire Cassey dans une super école et emménager à New York pour la rentrée de septembre.

— C'est dans six semaines, relève-t-il.

— Et ?

— Et... rien. Rien du tout, souffle-t-il, les lèvres pincées.

On reste assis l'un à côté de l'autre, à regarder le soleil éveiller Chicago. Au bout d'un moment, Gaylord est le premier à briser le silence.

— Ce mec, tu l'aimes ? me demande-t-il, tout bas.

J'esquisse un sourire, peu surprise par sa question.

— Oui, je l'aime, réponds-je avec une fermeté qui m'étonne moi-même. Stan est un homme exceptionnel, Gaylord. Il est... capable de soulever des montagnes pour une cause qui lui tient à cœur. Sa patience et son acharnement dans notre couple devraient lui valoir une médaille d'or, d'ailleurs.

— Pourquoi j'ai l'impression qu'il y a un « mais » ? me lance-t-il.

— Il n'y a pas de « mais », répliqué-je. Il n'y en a jamais eu avec lui.

Étouffant un rire nerveux, il se tourne vers moi au moment où je pivote face à lui. Les yeux dans les yeux, le règlement de compte a enfin sonné.

— Ça, c'est qu'il y en avait avec moi... comprend-il, en arquant un sourcil. Tu veux que je t'enlève tes chaînes, c'est bien ce que tu m'as dit ?

— Oui.

— T'es une grande fille, Debbie, me rappelle-t-il. T'es même devenue une sacrée femme, donc... libère-toi toute seule. Je ne ferai pas le boulot à ta place. Je t'écoute, quels étaient les « mais » dans notre relation ?

Il se fout de moi ? Je prends une profonde inspiration ce qui l'amuse. Il va vite déchanter quand il va entendre tout ce que j'ai sur le cœur.

— Sérieusement, Gaylord, tu crois que j'aimais passer au second plan ? lâché-je d'une voix rauque.

— Commence pas, t'es jamais passé au second plan, Debbie.

— Si, tout le temps ! attaqué-je. Sauf qu'on n'avait pas la même notion de *premier* et *second* plan. Je... j'aurais été prête à aller jusqu'au bout du monde pour toi.

— Moi aussi, réplique-t-il.

— La destination ne compte pas, c'est le chemin qui a de l'importance, le coupé-je. Et on était plus sur le même chemin.

Je me racle la gorge, m'essuyant nerveusement les mains sur mes cuisses.

— Je voulais être la seule à tes yeux, murmuré-je. Que tu prennes conscience de ce qui t'attendait à la maison, qu'on... qu'on était une famille. *Mais*, l'*Underground* était ta priorité. J'avais envie de passer du temps avec toi, *mais* on devait toujours se farcir ton équipe. J'aurais aimé qu'on fasse l'amour régulièrement tous les deux, *mais* on se retrouvait très souvent à trois, quatre ou cinq, enchaîné-je. Je suis désolée, Gaylord, ce n'est pas sain comme mode de fonctionnement... surtout quand cette situation ne convient qu'à une seule personne, ajouté-je d'un ton accablé.

Comme si j'avais tiré l'alarme incendie dans sa tête, je vois ses traits se crispier.

— Attends, je ne t'ai jamais forcée à faire quoi que ce soit !

— J'ai pas dit ça ! le coupé-je, une nouvelle fois. C'est moi que je forçais... La plupart du temps, c'était bien. Néanmoins, mon mal-être prenait de plus en plus d'ampleur dans mon cœur. Je voulais être la seule... de toutes les manières possibles, dans tous les domaines. Ça devenait trop dur de te partager, c'était... ça me faisait tellement mal...

Mes yeux s'humidifient, ma gorge, elle, se noue petit à petit. Face à moi, Gaylord secoue tristement la tête, se passant une main dans les cheveux.

— Au début, ça allait... puis tout s'est complexifié. Peut-être parce qu'on était jeunes, aussi, qu'on manquait de recul. Là, à nos âges, est-ce que tu... est-ce que tu t'en rends compte ? demandé-je, des larmes plein les yeux. Ta femme s'appelle Marina, c'est bien ça ?

— Ouais...

— OK, est-ce que tu imagines partager Marina, aujourd'hui ? Est-ce que tu imagines la voir entre deux mecs ou avec une femme ? Peut-être que oui, hein, je ne te juge pas, chacun fait ce qu'il veut, ajouté-je en toute sincérité, mais est-ce que tu te verrais lui imposer ça parce que toi, t'en as envie ? T'aimerais pas savoir si elle aussi, ça lui plaît ?

À sa mâchoire carrée, si serrée qu'une petite artère pulsatile juste en avant de son oreille ressort, je devine le poids de mes questions.

— Pourquoi, tu ne me l'as pas dit ? me demande-t-il. Avec ces mots, de manière claire. Je... j'aurais compris.

— Je n'y arrivais pas, m'excusé-je presque, tout en reniflant. J'avais vingt-deux ans, je ne savais pas qu'on pouvait procéder différemment. Je pensais que notre relation était normale... Quand j'ai rencontré Stan, il y a deux ans, je... lui aussi faisait ça, avoué-je, gênée. Il passait ses pauses dans des clubs libertins, avec sa copine de l'époque. J'ai tout de suite mis des barrières. Je lui ai imposé mes limites et il les a acceptées. Je ne voulais pas redevenir un trophée féminin qu'on exhibe dans des salons privés au milieu d'une fête alcoolisée. Il a changé pour moi... tout comme toi, pour Marina...

— Qu'est-ce qui te fait dire ça, hein ? me lance-t-il, sur la défensive.

Je tends la main afin de caresser cette fameuse artère sur sa joue.

— Je te connais bien, Gaylord. T'es sur les nerfs... Tu sais que j'ai raison. Sur toute la ligne. Toi et moi, on n'était pas faits pour être ensemble...

Putain... ça me fait tellement mal de lui avouer ça. Pourtant, je le pense vraiment. On aurait fini par exploser. Certains couples ne sont pas faits pour durer.

Je retire ma main qu'il rattrape, entremêlant ses doigts aux miens.

— T'étais si malheureuse avec moi ? veut-il savoir en levant ses grands yeux verts, baignés de pleurs, vers mon visage.

Le barrage de mes paupières n'arrive plus à contenir les miennes. Mes larmes roulent sur mes joues et sans réfléchir une seconde de plus, je prends Gaylord dans mes bras, du moins, du mieux que je le peux en raison de mon épaule gauche toujours meurtrie. Mon nez s'enfonce dans ses cheveux, je le serre contre moi, pleurant silencieusement. Ses bras se referment avec dureté, désespoir aussi, au creux de mes reins. Son cœur choque le mien, c'est... presque rassurant. Comme un souvenir d'enfance. Une mélodie que l'on aurait oubliée, mais que l'on aime se rappeler. Parfois.

— J'étais heureuse avec toi, Gaylord, avoué-je. Je ne regrette rien, si ce n'est de ne pas avoir su exprimer ce que je ressentais. Je t'ai vraiment aimé, tu sais...

— Moi aussi, je t'ai vraiment aimée, Deb', me dit-il, son visage caché dans mes cheveux, sa voix si basse qu'elle paraît sur le point de se rompre. Je... j'ai pris ton amour comme acquis et ta force pour une dépendance infaillible. Je suis tellement désolé. Pour tout, pour... pour notre vie, pour la maison, pour l'*Underground*. Pour tout. J'espère que, un jour, tu pourras me pardonner... parce que je n'ai pas menti en disant que je pensais, à ce moment-là, faire ça pour toi et pour notre fils.

Pour notre fils...

Dans ma tête, c'est la pagaille. Encore plus lorsque je me dégage des bras de Gaylord et que ma main se retrouve sur sa joue droite un court instant, comme une légère caresse. Il doit savoir...

— Si on a eu Cassey, c'est qu'on était quand même heureux, non ? me demande-t-il, ses yeux humides fouillant les miens à la recherche d'une réponse positive.

Il doit *absolument* le savoir...

— Gaylord, je... je dois t'avouer quelque chose à propos de Cassey, chuchoté-je, nos mains toujours l'une contre l'autre. Je...

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiète-t-il. Il va bien, hein ?

— Bien sûr, le rassuré-je. Je voudrais juste te parler de quelque chose qui me ronge... qui me ronge depuis presque dix ans, que je n'ai jamais pu te confier parce que...

— Parce que tu pensais que j'étais mort, termine-t-il.

— Ouais, reniflé-je.

Je retire ma main de la sienne. Comment est-ce que je peux lui annoncer ça ? Sur son propre frère, en plus ?

— Debbie ?

Je relève la tête vers Gaylord et son air inquiet, puis prends une nouvelle inspiration.

— Ce que je vais te dire ne change en rien ce que je ressentais pour toi, ni même ce que tu es pour Cassey, ce que tu représentes pour lui, mais...

Je vais vomir.

— Cassey n'est pas ton fils...

Mon timbre est si rauque, si haché, que je le reconnais à peine. En face de moi, Gaylord paraît sous le choc. Complètement. Dans ses yeux, je vois que son esprit tourne à vive allure.

— Attends, je ne comprends pas... m'arrête-t-il, d'une voix tremblante. Il... il me ressemble quand même vachement, il... il a toutes les caractéristiques des Lincoln, je...

Soudain, il se stoppe. Son visage, surpris, passe à... dégoûté.

— T'as couché avec Connor ?

— Pas vraiment, dis-je du bout des lèvres, les yeux débordant de larmes. Je... on venait de se disputer tous les deux, et... je désirais parler à quelqu'un. Je suis allée le voir, pensant qu'il allait m'écouter, mais je me suis retrouvée à boire... Je ne savais plus ce que je faisais. Il m'a fait terminer la bouteille de vodka, puis quand j'ai compris que j'étais en train de faire une connerie, je... je voulais tout arrêter, je te le jure...

Je pleure tellement que je n'arrive presque plus à respirer. Ma poitrine me brûle, j'ai des relents de vodka, l'esprit confus, les entrailles serrées.

— J'ai essayé de résister, de dire non... Avec l'alcool, je ne parvenais pas à penser, à m'exprimer. Il a profité de la situation, j'arrivais pas à le repousser... sangloté-je. Il était si... si lourd, si fort. Je... j'ai appris ma grossesse quelques semaines après, et les dates coïncidaient. Je suis désolée, Gaylord, je ne pouvais pas te l'avouer.

Je continue de pleurer, le cœur meurtri. En revanche, mon âme semble plus légère, surtout quand Gaylord me ramène contre lui en me serrant encore plus fort que tout à l'heure. Son parfum à base de cèdre m'enveloppe comme un vieux doudou. Je me terre à ses côtés, tout en sanglotant. Il me garde contre lui pendant de très longues minutes, jusqu'à ce que mes larmes se tarissent, jusqu'à ce que ma respiration s'apaise, que mon rythme cardiaque diminue. Même après tout ça, je reste dans ses bras.

Lorsqu'il m'embrasse durement le front, je sais, au fond de moi, que j'ai eu raison de confesser cette vérité qui me bouffe.

— Je...

— Ne dis rien, le coupé-je, la gorge serrée, sans oser le regarder. S'il te plaît... je n'ai pas le courage d'en parler davantage.

Il obéit à ma demande, m'enlaçant plus fortement. Je respire son odeur, écoute sa respiration. Cette jolie mélodie touche presque à sa fin. Bientôt, elle ne sera plus qu'un souvenir. Agréable, certes, mais un souvenir tout de même. Et c'est mieux ainsi.

Au bout d'un moment, il rompt notre étreinte, ses deux mains englobant mes épaules.

— Ça... ça ne change rien, Debbie, murmure-t-il, la gorge nouée, lui aussi, les yeux floutés de larmes. Dans ma tête, Cassey restera mon fils...

— Stan a demandé à adopter Cassey... et j'ai accepté... confié-je, d'une voix douce.

Il bat des cils, confus.

— OK...

Ça fait beaucoup pour un seul homme, j'en suis consciente. Même pour lui. Il boit la tasse. Je le sais. Je ne peux simplement pas faire autrement.

— Debbie... souffle-t-il. Regarde-moi, ma belle...

Je lève timidement le visage vers lui.

— Les... les chaînes dont tu te plains, tu ne les as plus... Au fond de toi, tu le sais, commence-t-il. Tu n'aurais jamais eu la force de m'avouer tout ça, sinon. Donc... tu vas faire ce que tu avais prévu. Tu vas rentrer chez toi, dire à ton mec que tu l'aimes, tu vends cette baraque, tu récupères tes affaires, et avec notre fils, vous vous barrez, tous les trois, à New York. Quittez Chicago, me souffle-t-il. Y a plus rien, ici, pour vous. T'as un gars visiblement super, qui gère beaucoup mieux ses émotions et l'*Under* que moi, qui est prêt à tous les sacrifices vous concernant, alors... vas-y, m'encourage-t-il. Cassez-vous de là. Je me doute que tu te fous de mon

avis, mais je pense que tu as fait le bon choix, Debbie. Tu mérites ce qu'il y a de mieux dans la vie. Et c'est Stan qui va pouvoir te le donner.

Il s'arrête au beau milieu de sa tirade.

— Il... il sait pour... pour Cassey ? reprend-il avec une délicatesse qui me touche.

— Oui, bien sûr.

— Raison de plus. Ne reste pas là. C'est lui que tu dois suivre jusqu'au bout du monde... Ne te punis pas, me chuchote-t-il en me caressant les cheveux.

Je glisse ma main contre la sienne, la pressant fortement. Aujourd'hui, je me rends compte à quel point j'ai attendu ces mots. Gaylord a raison. Je n'ai pas besoin qu'il me dise quoi faire, car je le savais déjà. En revanche, ça me touche que lui me le dise. Ça me réconcilie avec mon passé, avec la « moi » que j'étais à vingt-deux ans.

— Tiens, me dit-il en ouvrant ma paume afin d'y déposer sa gourmette en or, celle que je n'avais jamais retrouvée après sa mort. C'est une des rares choses que j'ai pu garder... Je... je voudrais que tu la donnes à Cassey. Pour son prochain anniversaire. Dis-lui que je l'aimais. Plus que tout.

Je referme mes doigts sur cette chaîne, puis essuie mes yeux ainsi que mes joues. Je renifle, me racle la gorge avant d'acquiescer vaguement de la tête.

— Il sera super content... Tes parents lui ont déjà offert ta médaille de boxe, pour ses huit ans. Il était aussi heureux qu'un coq dans une basse-cour, chuchoté-je.

Gaylord sourit doucement, avec fierté, avant de se passer la langue sur les lèvres.

— Je te fais confiance, Debbie... ne le laisse pas devenir comme Connor... Ne le laisse pas foutre sa vie en l'air, même quand il aura dix-sept ans et qu'il sera tellement insupportable que tu ne voudras que l'encadrer au mur.

Je me mets à rire malgré la gravité de la situation.

— Aucune chance, je veille au grain et... ta sœur aussi, t'inquiète pas pour ça.

Je range la gourmette dans ma poche avant de ramener mes cheveux sur mon épaule gauche.

— Tu... tu devrais y aller...

— Je te raccompagne jusqu'à ta voiture, me dit-il simplement en m'aidant à descendre de la table de pique-nique.

On sort du square en silence.

Lorsque j'ouvre ma portière, je ne peux m'empêcher de lui poser la question qui me taraude depuis deux jours.

— C'est toi qui as tué Black Mask ?

Il se pince les lèvres pour simple réponse.

— À quoi ça te servirait de le savoir ? esquive-t-il en enfonçant ses mains dans ses poches.

— À rien, soupiré-je. Promets-moi que tu... que tu iras voir quelqu'un pour parler de tout ça, hein ?

— Tu veux que j'aille consulter un psy pour dire que j'ai descendu mon frère jumeau alors qu'il pensait m'avoir tué lui-même, il y a dix ans ? me lance Gaylord, presque amusé.

Je ne réponds pas. Dit comme ça, c'est vrai que c'est très étrange. Je soupire, mes doigts caressant furtivement sa joue en un geste tendre.

— Je t'aime, Debbie... Prends soin de toi, d'accord ?

— Toi aussi, chuchoté-je. Je ne suis pas la seule à mériter le bonheur.

Je me hisse sur la pointe des pieds, puis l'embrasse doucement sur la bouche. C'est doux, léger. Un ultime baiser. Celui que l'on aurait dû avoir il y a dix ans.

— Je te pardonne, Gaylord. Pour tout. Adieu...

— Adieu, Debbie.

Je m'installe sur mon siège alors qu'il claque la portière. Je démarre la seconde d'après. Je disparaiss dans la circulation sans un regard dans mon rétroviseur. Je me contente de fixer la route, de fixer l'avenir qui croise ses pièces, juste sous moi pour continuer de me faire avancer. Et ce chemin, je sais où il me mène.

Quand je rentre à la maison, il est plus de dix heures.

Dès que j'ouvre la porte, je suis surprise de voir Stan, assis au milieu de l'escalier, habillé d'un tee-shirt noir et d'un simple jean délavé. Les jambes écartées, les coudes en appui sur ses cuisses, il paraît plus que tendu.

La gorge un peu nouée, je dépose mon sac sur le meuble de l'entrée, gardant la liasse de papier que j'ai sous le bras. Je m'avance de quelques

pas vers lui.

— T'es déjà debout ? Comment tu te sens ? demandé-je, inquiète quant à ses nombreux hématomes au visage, surtout celui sous son œil droit, si tuméfié qu'il en est complètement fermé.

Je le rejoins sur la troisième marche alors qu'il hausse les épaules. Je ne me retiens pas, glissant ma main dans ses cheveux noirs, encore humides après sa douche.

— Vous vous êtes dit « adieu » ? s'enquiert-il à la place, en plantant son regard charbonneux dans le mien.

J'acquiesce, ne souhaitant rien lui cacher.

— On a beaucoup discuté. De notre passé, de... de toi, aussi. Je lui ai assuré que j'étais heureuse, précisé-je tout en me mordillant nerveusement la lèvre inférieure. J'ai compris que je ne devais pas me punir.

Cette fois-ci, c'est lui qui hoche la tête. Je prends mon courage à deux mains afin de lui avouer que j'ai embrassé Gaylord. Je lui explique le contexte, qu'il s'agissait plus d'un effleurement qu'un vrai baiser.

— C'était pour... clore le chapitre, confessé-je, consciente que ça pourrait blesser Stan. Pas pour en ouvrir un autre.

Maintenant, je me sens vraiment conne. Encore plus lorsque Stan ancre son regard dans le mien. J'ai l'impression qu'il me passe aux rayons X. Je suis incapable de déterminer ses pensées, ce qu'il... ressent. En face de moi, j'ai le *partner* d'Oméga. Pas mon homme. Ça me met mal à l'aise.

— Est-ce que, *aujourd'hui*, tu l'aimes ? me demande-t-il, sans détour.

— Quoi ?! Non ! m'exclamé-je, horrifiée.

— Bien... c'est le principal, ajoute-t-il avec assurance. Le reste, je m'en branle, Debbie. Je ne suis pas à un baiser près. Je ne suis pas jaloux au point de foutre en l'air notre avenir pour un *smack* qui ne signifie rien. Après tout, murmure-t-il, tu es tout à moi...

Amoureuse comme jamais, je survole ses lèvres de mon pouce tout en m'asseyant à califourchon sur lui. Ses mains se posent par réflexe dans mon dos, sous ma chemise. Elles remontent le long de ma colonne vertébrale en de longs et voluptueux effleurements avant de passer sur mon ventre, direction ma poitrine. Il me caresse presque jalousement. Tel un pirate qui garde précieusement son trésor contre lui.

— ... n'est-ce pas ? complète-t-il, inquiet.

— Entièrement et complètement à toi, mon amour, je te le promets, le rassuré-je en l'embrassant.

Cette fois, c'est un vrai baiser. Fort, puissant, amoureux. Ce n'est pas un baiser d'adieu, bien au contraire. Ma langue se presse doucement contre la sienne, consciente de ses blessures. J'inspire ses soupirs, posant mon front contre le sien tandis que je passe mon bras droit autour de son cou, ma main gauche tenant toujours ma pile de papiers malgré mon épaule en vrac.

— Comment tu te sens ? me questionne-t-il en touchant mes cheveux, ce qui me fait frissonner.

Quand j'entends sa voix tendre, mes poumons se relâchent instantanément. Tout comme la boule qui a pris ses quartiers dans mon ventre depuis que j'ai quitté le square de Pill Hill.

— Libérée, avoué-je. Mais pas grâce à Gaylord... Je... je lui ai dit la vérité pour Cassey, et... je lui ai parlé de nos projets...

— De nos projets ? répète Stan, les sourcils arqués.

Je glisse ma main sur son visage et l'angle cassé de sa mâchoire.

— J'espère que tu ne blaguais pas, Stanley Birmingham, parce que ce que tu vois là... dis-je en agitant sous son nez les papiers que je tiens. C'est le contrat que je viens de signer avec une agence immobilière afin de vendre cette baraque. Je suis aussi passée à la mairie pour récupérer un dossier d'adoption...

Ses yeux doublent de volume.

— T'es pas sérieuse ?

— Si... très, approuvé-je. Il faut également envoyer un formulaire d'inscription pour une école en septembre qui convient à Cassey et qu'on lui trouve un nouveau club de boxe.

— À vos ordres, reine de ma vie, je suis prêt à m'occuper de toute cette paperasse si c'est pour me casser de Chicago avec toi et Cassey, me lance Stan, un sourire rayonnant sur le visage. Et en ce qui concerne la boxe, je peux lui avoir une place en or dans la meilleure salle de New York.

— Il faudrait aussi qu'on lui en parle. C'est important, chuchoté-je en continuant de caresser sa joue. Ce soir ?

— Carrément, me répond Stan, excité. On commandera des pizzas et on lui dira... J'espère qu'il sera content. Putain, j'ai tellement hâte d'avoir cette vie avec vous deux, si tu savais !

— Moi aussi, bébé, et Cassey sera plus que ravi, le rassuré-je. Tu ne te rends peut-être pas compte, mais il t'écoute. Tes paroles ne lui passent pas au-dessus de la tête. Je... je pense qu'il sera vraiment heureux d'apprendre que tu l'aimes au point de vouloir qu'il devienne légalement ton fils.

Stan me sourit. Son cœur bat vite, sa respiration s'emballe. Ses pupilles qui se dilatent ainsi que ses dents qui maltraitent sa lèvre inférieure me font arquer un sourcil.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je, amusée.

Dans deux secondes, il va m'annoncer qu'il envisage un loft sur la 5e avenue, puis une maison secondaire en Floride. Je le connais, mon bulldozer d'amour.

— Deborah Briant... commence-t-il, un air enjoué néanmoins très sérieux collé à son visage.

— Oui ?

— Épouse-moi !

QUOI ?!

Avalant ma salive, je suis prise d'une quinte de toux, ce qui le réjouit.

— Qu'est-ce que... t'as dit ? chuchoté-je, choquée.

— Épouse-moi, répète-t-il en plongeant ses mains dans mes cheveux, ses lèvres murmurant contre les miennes. Là, tout de suite, je n'ai pas de bague à t'offrir, je n'ai même aucune déclaration d'amour toute préparée en tête, je m'en branle de tout ça, je... je t'aime et je veux que tu sois ma femme. Dis-moi « oui »... s'il te plaît... Je suis prêt à faire le cocker pour que tu acceptes, sérieux, s'emballe-t-il.

Je me mets à rire. Qu'est-ce que je disais, déjà ? Mon bulldozer d'amour, c'est ça ?

— Épouse-moi, Debbie, me répète-t-il encore, les joues rouges, striées d'hématomes violacés. Je promets de toujours t'aimer, te respecter et chérir tout ce que tu m'offriras...

Mon cœur s'emballe tellement que j'ai l'impression qu'il va décoller, s'arracher de ma poitrine. Moi, devenir sa femme ? C'est... si insensé que je continue de rire comme une idiote.

— Allez, trésor, dis-moi...

— Oui ! le coupé-je, émue, malgré mes rires nerveux. C'est oui... oui, je veux t'épouser, Stan. Je te dis *oui* pour... pour *tout*. Pour tout ce que tu voudras.

Il sourit tel un petit diabolotin aux anges avant de se relever de la marche d'escalier, avec moi dans ses bras, pour me coller au mur et m'embrasser comme un putain de sauvage. Bien que ma douleur à l'épaule me fasse grimacer, je réponds à son baiser.

Nos souffles se mêlent l'un à l'autre en même temps que nos langues. Ses paumes, contre mes cuisses dénudées par mon short, pressent ma peau pendant que j'enfouis ma main droite contre l'arrière de son crâne.

— Je t'aime, mon amour.

— Moi aussi, je t'aime, Debbie. Plus que tout.

Mon sourire se perd contre le sien alors qu'un raclement de gorge résonne en haut de l'escalier.

— Eh ! Je vous entends vous embrasser de ma chambre, nous lance Cassey, un sourcil arqué, encore habillé de son pyjama blanc et vert, les marques de son oreiller sur la joue.

Sans pour autant lâcher Stan, je me remets à rire.

— Qu'est-ce qui est si drôle ? nous demande-t-il, surpris.

— Soirée pizza, ce soir, ça te dit ? lui lance Stan.

— Devant la télé ?

Avec Stan, on s'échange un regard en coin avant d'accepter, sachant très bien que nos révélations prendront le dessus.

— Il faut qu'on parle de choses sérieuses, l'avertis-je tout de même.

Cassey descend les marches jusqu'à nous. Stan s'écarte alors de moi. Je réalise que j'ai toujours ce sourire débile sur le visage.

— Le prends pas mal, Maman, mais tu fais carrément peur avec ce sourire sur le visage...

Je ris encore plus. Stan me rejoint dans mon fou rire.

— Sérieux, vous êtes super bizarres, tous les deux. Qu'est-ce qu'il y a ? nous demande Cassey, surexcité d'un coup.

— Eh bien... commencé-je en essayant de me calmer, et de trouver les mots.

— Cassey, intervient Stan en se grattant nerveusement la tête. Est-ce que tu serais d'accord pour que... que j'épouse ta mère ?

La réaction de mon fils doit être à peu près la même que celle que j'ai eue...

— Bah, oui, je veux bien, répond Cassey en soupirant de manière théâtrale. Mais c'est avec Maman que tu dois voir ça, pas avec moi.

— La vérité sort de la bouche des enfants, me fait remarquer Stan en glissant sa main entre mes reins pour me ramener contre lui.

Je lève les yeux au ciel, amusée.

— Je t'ai déjà dit *oui* !

— Je sais, mais je voulais que tu le répètes.

Stan, le bulldozer... ce mec m'aura tout fait ! Et c'est bien pour ça que je l'aime. Avec lui, je suis certaine d'être heureuse. Pour toujours.

1. Il garantit la sécurité juridique, empêche qu'une personne soit jugée deux fois pour le même crime (double incrimination) et donne à celle-ci la possibilité de ne pas avoir à témoigner contre elle-même (auto-incrimination).↩

OceanofPDF.com

CHAPITRE 43

GAYLORD

Toc ! Toc ! Toc ! Toc ! Toc !

Mon poing fermé s'abat avec force sur la porte. Rien à foutre de rameuter tout l'étage de ce putain d'étoilé, alors qu'il est tout juste neuf heures du mat'. Là... j'ai la rage.

Connor, mon *cher* petit frère, ouvre, furibond. Son regard se fige lorsqu'il rencontre mes yeux, au bord de l'implosion. D'emblée, je comprends qu'il *sait* pourquoi je suis ici, dans sa chambre d'hôtel. Il bouge à peine que je le chope par le col de son tee-shirt, pour le fracasser contre le mur du salon de sa suite. Je referme la porte d'un coup de pied.

— T'en as mis du temps, me lance-t-il avec une insolence qui frise la bêtise.

— Tu es toujours en vie, parce que j'ai pris ta place sur le ring. T'en as conscience de ça, espèce de merdeux ?! sifflé-je en resserrant mes poings autour de sa gorge. Tu te rends compte, Connor, que toute ma putain de vie j'ai essayé de te sauver, de t'empêcher de faire des conneries ? Et toi, en retour, tu violes ma femme ?

Utiliser ce terme, ces mots, me retourne le crâne, l'estomac, les entrailles, le cœur. Tout. J'ai encore du mal à réaliser ce que Debbie m'a avoué, il n'y a pas plus tard que trente minutes. Je me fiche de ne pas être le géniteur de Cassey, ça n'enlève rien au fait qu'il restera toujours mon fils, bien qu'aujourd'hui, je ne sois plus vraiment son père. Mais, maintenant que je connais le secret qu'a dû porter Debbie toutes ces années, y a pas

moyen que je lâche l'affaire ni que je pardonne quoi que ce soit à ce connard ! Frère ou pas, d'ailleurs. Les liens du sang ne sont pas infaillibles. Sinon, je n'aurais jamais tiré une balle dans la tête de mon jumeau.

— C'est ce qu'elle t'a dit ? ricane-t-il, à la limite de la folie.

Son visage s'empourpre à mesure que je compresse ses carotides. J'ai un tel feu en moi que je ne pense pas pouvoir y survivre.

— Elle t'a précisé, ta salope de femme, que c'est elle qui s'est pointée à la maison ce soir-là ? Que c'est elle qui m'a embrassé en premier parce que *tu* lui faisais vivre l'enfer... parce que *tu* la rendais malheureuse, parce que *tu* la trompais, *tu* préférerais des putes qui ne lui arrivaient même pas à la cheville, *tu... tu... tu...* ET ENCORE « *TU* », GAYLORD ! ELLE TE L'A DIT ÇA, HEIN ?!

Cette fois-ci, je lui décroche une droite. Puis une deuxième. Le sang qui gicle de son nez éclabousse le mur aussi blanc que de la neige. En se redressant, Connor m'administre deux bons crochets dans les côtes que je ne parviens pas à esquiver. Je le repousse sauvagement. Il s'essuie la bouche du revers de la main.

L'instant d'après, l'une des portes près du balcon s'ouvre à la volée, dévoilant la silhouette d'une jeune femme que je n'ai jamais vue. Son ventre bombé ne laisse aucune place à de furtives interrogations.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?! s'écrie-t-elle, un sourcil arqué, ses cheveux remontés sur le dessus de sa tête. Bon Dieu, Connor, c'est qui, *lui* ?

— Retourne dans la chambre ! siffle-t-il, les yeux noirs, en tournant la tête vers elle. DÉPÊCHE-TOI !

La petite brune, sans doute sa nana, me lance un regard en coin avant d'obéir. Elle referme la porte alors que je toise mon frère de toute ma haine.

— Et elle ? Tu ne lui fais pas vivre un enfer, peut-être ?

— Mavis est *ma* femme, j'en fais ce que je veux, OK ?! Contrairement à toi, je ne lui ai pas promis monts et merveilles, me jette-t-il à la gueule. Si elle reste, c'est qu'elle y trouve son compte. Je ne lui cache pas qui je suis.

Soufflant tel un taureau, je recule de quelques pas, les mains enfoncées dans mes cheveux. Je plaque mes boucles à l'arrière de mon crâne, essayant par tous les moyens de me calmer. Face à moi, Connor replace le col de son tee-shirt contre sa nuque tout en me jaugeant du regard.

— Tu connaissais mes sentiments pour Debbie. C'était ma seule façon de l'avoir, m'avoue-t-il, les yeux noirs. C'est elle qui est venue... qui a pris les devants, qui s'est déshabillée. Elle, aussi, qui s'est jetée sur moi, qui m'a

supplié de la toucher, et tu sais quoi, frangin ? Debbie, elle voulait que je la baise.

— Je vais t'arracher la tête, préviens-je d'une voix blanche. Ferme-la, Connor !

— Elle voulait que je la baise comme si rien d'autre ne comptait pour moi, reprend-il en ignorant ma menace. Que je la baise comme toi, tu ne l'as jamais fait. En étant persuadé qu'aucune autre femme ne pourrait te donner la même chose qu'elle.

Je serre les poings, les dents. J'ai envie de le buter, surtout en voyant son sourire suffisant et ses yeux qui pétillent. Ça me fait mal... une douleur que je n'ai encore jamais ressentie. Et il le sait très bien.

— Puis, elle a changé d'avis en cours de route, reprend-il en haussant les épaules. Parce qu'elle avait honte, elle culpabilisait. Mais c'est trop simple, Gaylord... Quand on commence, on termine ! C'est ce qu'on nous a toujours appris, non ?!

— Pas en ce qui concerne les femmes, ESPÈCE DE CONNARD ! m'insurgé-je en me jetant sur lui afin de le coller une nouvelle fois contre le mur. TU TE RENDS COMPTE DE CE QUE T'AS FAIT ? DE CE QUE TU LUI AS FAIT ENDURER ? C'EST ÇA QUE T'APPELLES « L'AMOUR », ENFOIRÉ ?! COMMENT OSES-TU DIRE QUE TU L'AIMAIS, QUE T'AVAIS DES SENTIMENTS POUR DEBBIE ALORS QUE TU L'AS VIOLÉE ? HEIN ? COMMENT ?!

Je hurle tellement que mes cordes vocales s'en brisent. Épinglé au mur, Connor ne soustrait pas son regard au mien. Au contraire. Ils sont ancrés l'un à l'autre, se défiant mutuellement. Moi, je fulmine de rage tandis que lui, il paraît si calme, si... froid. Comme si rien ne pouvait l'atteindre.

Les mots de Coleen me reviennent en mémoire. Elle a raison. C'est un cas désespéré, on ne peut plus rien obtenir de lui.

Je le relâche brutalement avant de reculer, me passant une main crispée dans les cheveux. Je m'oblige à ne pas penser à ce que Debbie a pu vivre, ressentir, lors de cette fameuse nuit. Mon souffle est court, ma poitrine me brûle. Tout me brûle. Pendant un moment, j' imagine l'une de mes petites filles chéries être la proie d'un détraqué du genre de mon frère. Le feu en moi devient de la glace. Un iceberg, même.

— Je te préviens, Connor, le menacé-je d'une voix tremblante. Approche-toi de Debbie ou de mon fils, ne serait-ce qu'une seule fois, et je te promets que je ressors de nouveau de mon trou pour te logger une balle

dans la tête. Je mettrai le pays à feu et à sang s'il le faut, mais je te jure que je te ferai payer ça. C'est clair ?

Son sourire s'agrandit sur son visage malgré la noirceur de ses yeux.

— Et tu pourras dire adieu à tout ce que tu possèdes, connard... J'en ferai du petit bois pour les cheminées des quartiers friqués de Chicago.

Je n'attends pas sa réponse, préférant sortir plutôt que de créer un bain de sang à l'hôtel.

Quand je quitte cet endroit et que je me retrouve dehors, en plein soleil, je ne suis toujours pas calmé. Je crois même que je ne le serai jamais.

L'esprit encore agité, je récupère ma moto.

Pendant tout le trajet, je repense aux mots de Debbie, à son expression, à celle de Connor. Je viens enfin de tourner la dernière page de mon passé... et quelle page ! Quel chapitre, putain. Je ne rentre pas avec le cœur plus léger, c'est évident. Surtout pas en ayant mis une balle dans le crâne d'un homme, mais je l'ai fait pour sauver les miens, et si c'était à refaire, je le referais. Maintenant, c'est ma croix à porter. Debbie avait la sienne, à présent, c'est mon tour... Au moins, ils sont tous en sécurité. Le reste, et ce qu'il s'est produit avec Gary, j'en fais mon affaire.

Dans les heures qui suivent, je restitue ma moto, puis prends la navette jusqu'à l'aéroport. J'attends dans le terminal tout l'après-midi, me forçant à effacer les numéros de téléphone de Coleen, de Gabe, ainsi que celui de Debbie. À quoi bon les garder ? Cela risque de poser problème. De toute façon, je les connais par cœur. Du moins, jusqu'à ce qu'ils les changent.

Il est trois heures lorsque mon vol est enfin annoncé. Au bar, j'en suis à mon troisième Negroni... Je ne devrais pas boire autant, néanmoins je m'en branle. J'ai envie de me vider le crâne de tout ce que j'ai appris, tout ce que j'ai vu, et tout ce que j'ai fait. J'hésite à partir... J'ai dit adieu à tout le monde, mais... putain, je ne sais pas ce que je désire, bordel ! Je désire trop de choses contradictoires. Je veux Marina, retrouver ma vie au Canada, avec elle et nos filles. Je veux aussi rester à Chicago pour me racheter, reconquérir Debbie, nous laisser une nouvelle chance. Rencontrer Cassey, aussi. Tout lui expliquer. Puis, il y a mes parents... j'aimerais tellement serrer ma mère dans mes bras. Même une dernière fois.

J'enfonce ma tête dans mes mains, épuisé, l'esprit cisailé en deux. Partir ou rester ? L'un des choix est facile, l'autre bien plus compliqué voire impossible. Je me mords la lèvre.

— Putain, qu'est-ce que je raconte, là ? marmonné-je.

Je sors mon portefeuille, tombant sur une photo de Marina et de nos filles qui m'arrache un sourire. Ma famille, c'est elles, maintenant. Point, à la ligne.

Au moment de payer mes différentes consommations, j'appelle ma femme pour la prévenir de mon retour. Je lui mens à elle aussi... J'en suis peu fier. Je lui fais croire que je suis en déplacement pour le garage, histoire d'acquérir de nouvelles motos de collection.

— *Allô ?* entends-je au bout de la ligne.

— C'est moi, murmuré-je, l'esprit confus.

— *Tout va bien, Arthur ? Ta voix est... bizarre*, relève-t-elle, inquiète.

Arthur... Je ne sais pas ce qui est le plus étrange. Que ma femme utilise ce prénom qui est le mien depuis dix ans, ou que ma famille m'appelle *Gaylord*, ce nom qui m'a été donné à quelques mois, après avoir passé mes premières semaines de vie en me prénommant *Gus* ? Aucune idée. Mes neurones sont en train de vriller.

— Les enchères se sont enchaînées jusqu'à pas d'heures, je suis claqué, mens-je. Ma mission est terminée, je rentre. Mon avion décolle dans une heure.

— *C'est plus tôt que prévu, c'est super !*

— Ouais, c'est super, soufflé-je, en essayant de me convaincre que c'est le cas.

Il faut aussi que je trouve une bonne excuse pour mes hématomes... j'y réfléchirais dans l'avion.

— *Tu m'as manqué, chéri, et aux filles, encore plus.*

— Vous aussi vous m'avez manqué... Marina ? l'appelé-je, la gorge nouée.

— *Oui ?*

— Embrasse mes filles, hein. Avant qu'elles ne s'endorment.

— *Bien sûr.*

Je devine son sourire à l'autre bout du fil.

— *Je t'aime, chéri. À ce soir*, termine-t-elle d'une voix chaude.

— Moi aussi, je t'aime. À ce soir...

Je raccroche, laissant ma tête taper contre le dossier de mon siège. Il est temps pour moi de rentrer à la maison. Tout comme il est temps pour Debbie de rentrer chez elle.

Nous avons, tous les deux, nos vies à présent.

Nous avons *tous* nos vies, à présent.

OceanofPDF.com

Chapitre 48

Coleen

Hillsboro, Oregon.

Dans la voiture, je n'arrête pas de trépigner. Ça fait presque quinze jours que l'on a déposé San chez la mère de Parker. Je n'en peux plus d'attendre. Et Parker, c'est pire que moi.

La seule chose qui nous a fait tenir, ces deux derniers jours, malgré les interrogations des flics et les questions des journalistes, a été de savoir que l'on allait bientôt pouvoir venir chercher notre fille. Ça, et de voir notre autre bébé en échographie pour la première fois. Il est minuscule. Deux jambes, deux bras, des mains, des pieds. Tout en taille microscopique de trois ou quatre centimètres, certes, néanmoins le minimum est déjà en place. On ne l'a pas annoncé au reste de l'équipe... Seuls Stan et ma mère sont au courant. On garde ça secret, histoire de les laisser tous souffler, avant de passer au raz-de-marée, stade deux, que représentent les prochains mois de ma grossesse. Avec une petite fille de quinze mois seulement, je risque de devoir beaucoup compter sur eux. Mais après tout, n'est-ce pas cela que l'on appelle « une famille » ?

Parker a à peine le temps de se garer devant le portail des Archer, que j'ai déjà sauté de la voiture, courant presque jusqu'à l'entrée. On se chamaille afin de déterminer qui aura le privilège de prendre San en premier dans ses bras. En mec amoureux et attentionné qu'il est, il me laisse cette primeur.

— On a qu'à lui faire un câlin tous les deux, en même temps, proposé-je en caressant sa joue rugueuse. Je sais que ç'a été dur pour toi.

— Je suis revenu la récupérer, comme je l'avais promis, le reste je m'en fous, me rassure-t-il en m'embrassant la paume. Câline-la en premier, qu'importe. Tant que je la vois de mes propres yeux, je suis tranquille.

Je lui souris, mon regard balayant son visage amoché. Il a trois ou quatre strips sur son arcade sourcilière droite, un patch anesthésiant sur le nez, quelques coupures aux lèvres et un bel hématome à la pommette. Honnêtement, vu sa gueule cassée, je suis étonnée que l'on nous ait laissés prendre l'avion sans subir un contrôle de police.

Il toque à la porte. Lucie ne met qu'une minute à nous ouvrir. Son sourire s'évanouit quand elle voit la tronche de son fils.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?! s'exclame-t-elle, affolée. ¿*Qué es esta cabeza, dios mío*¹?

— Je me suis fait ça à l'entraînement, ment-il.

Sa mère me lance un regard intrigué auquel je réponds par une moue gênée. Je lui demande où se trouve notre fille.

Lorsqu'elle nous conduit jusqu'au salon et que mes yeux croisent ceux de mon petit ange, en train de jouer à des jeux de construction avec Louisa, j'ai l'impression que mon cœur va exploser de bonheur. Encore plus quand elle crie « *mama* » en se jetant dans mes bras. Mes larmes cèdent. Je me mets à pleurer contre ses boucles avant de me reprendre aussitôt pour ne pas la perturber.

— Tu m'as tellement manqué, mon amour, murmuré-je en caressant sa jolie tête brune. C'était bien chez *abuela*² ? Tu t'es amusée, t'as été sage ?

— Elle a été adorable, me rassure Lucie tandis que je me redresse avec San dans les bras.

Sa joie de me voir n'est rien comparée au moment où elle remarque son père, épaulé au chambranle de la porte. Ma fille est tellement sous pression, que je crains qu'elle n'explose. Elle se jette presque hors de mes bras, atterrissant dans ceux de son père qui la serre contre lui avec une telle force que je me dis qu'il va lui péter toutes les côtes. Pourtant, San rit aux éclats. En particulier lorsque Parker lui dépose une tornade de bisous dans le cou, puis sur son ventre.

— Tu m'as manqué, ma fille, lui murmure-t-il à l'oreille. Papa est revenu... je te l'avais promis. Et je tiens toujours mes promesses.

— Bobo, Papa ? demande-t-elle en essayant de toucher ses hématomes ainsi que les strips à son sourcil.

— Oui, mais j'ai pas mal, ne t'inquiète pas. Ce sont de petits bobos de Papa.

Ils repartent tous les deux en tornade de bisous alors que Lucie passe sa main dans mon dos, entre mes omoplates.

— Tout va bien ? s'enquiert-elle, tout bas. Cette histoire avec ce... ce *fighter*... est-elle terminée ?

— Tout est fini, oui. Merci ! la rassuré-je. Merci beaucoup pour San, vraiment. Je... je ne sais pas comment vous montrer ma gratitude, Lucie.

— Ce n'est pas nécessaire, *querida*³, me dit-elle avec bienveillance. C'est avec plaisir que je me suis occupée de ma petite-fille, et... je le referai dès que possible.

Elle me tapote doucement l'épaule, puis part en cuisine chercher de quoi nous ravitailler en cet fin d'après-midi.

Mon regard croise celui de Parker, San toujours dans ses bras. Il discute avec sa demi-sœur, qui semble ravie d'avoir assuré le job de « tante », malgré ses quatorze ans. Je pense que l'on devrait leur annoncer ma grossesse. Je suis certaine qu'ils adoreraient. Surtout la mère de Parker... Elle a loupé la première, ce serait dommage qu'elle rate la deuxième.

-
1. C'est quoi, cette tête, mon dieu ? [↩](#)
 2. Grand-mère [↩](#)
 3. Chérie [↩](#)

EPILOGUE

CONNOR

Un an plus tard...
Chicago, Illinois.

Les bras croisés, mon regard scrutant attentivement Mavis, occupée à jouer avec notre fils de cinq mois, sur l'un des transats qui bordent la piscine, j'écoute ce que me disent mes hommes au sujet de la dernière cargaison de cocaïne, arrivée sur les docks, il y a peu. Mon réseau a permis d'en écouler les trois quarts. Le reste est bien sagement planqué en lieu sûr.

— D'ici deux ou trois jours, on devrait avoir vendu plus de 90 % du stock, *boss*.

J'acquiesce vaguement de la tête sans pour autant quitter ma gonzesse des yeux, à l'extérieur. Je suis dans mon bureau, derrière les baies vitrées bien fermées pour éviter les oreilles qui traînent.

Depuis plus d'un an, j'ai l'impression que les flics me surveillent sans cesse. Comme s'ils n'avaient pas gobé toute cette histoire de rivalité hors *Under* entre Oméga et Black Mask. Comme si j'étais responsable de ce bordel. Visiblement, ils ont oublié que je me suis pris deux balles dans la poitrine. Et n'en déplaie à certains, je suis toujours de ce monde !

— Et l'*Octogone* ? demandé-je en me tournant face à trois de mes hommes. Comment se passent les combats ? Entre Chicago et Atlanta ?

Le dos calé contre la baie vitrée, j'attends qu'ils me répondent. Melchior, mon berger allemand préféré, est le premier à se lancer.

— Ça se passe plutôt bien. Atlanta était une bonne mise, t'avais raison. Les *fighters* paumés se bousculent au portillon. Sans parler des autres qui ont besoin de tune et qui se prennent pour des cadors alors que ce sont de petits lions dont les griffes sont un brin affûtées.

J'esquisse un sourire.

— J'ai toujours raison, tu devrais le savoir.

J'ai mis deux ans à monter ce *business* ici, à Chicago ; à peine un an à Atlanta.

Dans cinq ans, je compte bien avoir six ou sept nouveaux points de combat de *street-fighting* dans le pays. Et d'ici vingt ans, tripler ce nombre.

— On va juste changer quelques paramètres, précisé-je en plantant mon regard dans celui de mon bras droit. On va privilégier une implantation dans de vieilles zones industrielles, histoire d'avoir plus de tranquillité.

— T'as des endroits en tête ?

— Mon ambition est sans limites, souligné-je, un sourire mauvais sur les lèvres.

Mon objectif final ? Brooklyn à New York, ou Chula Vista en Californie. Ça va demander du temps, mais j'y arriverai.

Je suis un Lincoln, je retombe toujours sur mes pieds.

Coleen

San Diego, Californie.

Assise sur la chaise à bascule dans la chambre de Moro, j'attends que ma princesse soit bien endormie avant de la décrocher de mon sein et la poser dans son berceau vert d'eau.

Une fois chose faite, je caresse tendrement son front. Ses minuscules poings sont fermés près de son visage. Si San est le portrait craché de son père, je suis fière de constater qu'en ce qui concerne notre deuxième fille, mon ADN a pris le pas sur celui de Parker.

Moro a un teint clair, des mèches blondes, et de grands yeux bleu-vert. Selon ma mère, c'est mon portrait craché. *Toc*, les gènes portoricains. Pour une fois, les Irlandais ont gagné.

Je m'assure que sa gigoteuse en lin soit bien fermée, heureuse d'enfin la voir rentrer dans du trois mois sachant qu'elle a presque le double. Un prématuré de huit semaines ne se gère pas du tout comme un bébé à terme. Les souvenirs cauchemardesques de mon accouchement ainsi que toutes ces semaines à pleurer et à prier que notre fille s'en sorte indemne ne sont plus qu'une douloureuse réminiscence.

Je referme la porte de sa chambre avant de me glisser dans celle de San, juste en face. En étoile de mer au milieu de son lit de « grande », mon aînée dort aussi à poings fermés. Je rabats sa couverture sur elle, puis embrasse le haut de son crâne.

Après avoir rangé quelques affaires qui traînent, je me faufile hors de la pièce, redescendant dans le salon. Je m'apprête à retourner bosser sur un dossier pour la prochaine tournée de Parker lorsque mon regard est attiré par des milliers de points lumineux dans la nuit noire, dehors.

Surprise, j'ouvre une baie vitrée. Vêtue d'un simple short en coton et d'un petit débardeur beige, effet « seconde peau », qui fait ressortir ma poitrine, bien généreuse à cause de l'allaitement, je m'aventure pieds nus sur la terrasse.

J'ignore ce qui me choque le plus. Toutes ces bougies blanches allumées, disposées autour de la piscine et qui recouvrent l'intégralité du sol ou... mon homme, debout au milieu, les mains dans les poches de son bas de survêtement, torse nu ?

— Qu'est-ce que tu fais ? gloussé-je, mon cœur s'emballant sans que je ne sache trop pourquoi. T'as cru qu'on nous avait coupé l'électricité ?

— Approche... me dit-il d'une voix grave et tendue.

Je déglutis difficilement et obéis, m'avançant vers lui presque avec crainte. Tel le chaperon rouge marchant vers le grand méchant loup.

— Oui ? murmuré-je, soudainement intimidée.

Un sourire en coin, il me caresse les cheveux, puis le visage.

— Tu sais que tout ce que j'ai, aujourd'hui, je te le dois.

— Pas du tout. Tu le dois à toi-même, rectifié-je.

Il m'attrape le menton du bout de ses doigts.

— Non, c'est toi. Tu es celle qui me motive à me lever le matin, qui me donne envie d'être toujours à 1000 % aux entraînements, me souffle-t-il,

son regard électrique plongé dans le mien. Tu as fait de moi un homme meilleur, bébé. Une version de ma personnalité que je n'aurais jamais cru possible. Avec toi, j'ai eu bien plus que ce que je voulais dans la vie. J'ai trois titres de champion, des sponsors à n'en plus finir, une équipe de rêve, une putain de baraque au soleil, et le plus important... deux magnifiques petites filles. Je suis un homme comblé.

Je me pince les lèvres, le souffle court, les yeux larmoyants. Je me racle la gorge, bouleversée par sa déclaration.

— Moi aussi, je suis comblée, Parker. Tu m'as donné tout ce que j'ai toujours voulu avoir.

— Vraiment tout ? me murmure-t-il. Parce que là, bébé, je suis prêt à *tout* te donner. Même des trucs que je ne voulais pas forcément jusqu'à aujourd'hui...

Mon cœur loupe un battement. Non... je ne peux pas y croire...

Quand il sort de sa poche une putain de bague de fiançailles et qu'il pose un genou à terre pendant que l'on est entourés d'un millier de bougies, je... je me sens défaillir.

— Coleen Mary Helen Lincoln...

Je meurs !

— ...est-ce que tu accepterais de m'épouser, de prendre mon nom et celui de nos filles, afin que je puisse, *enfin*, combler *tous* tes désirs ? me demande-t-il, ma main dans la sienne, en tournoyant devant mes yeux, l'énorme émeraude encerclé d'une ribambelle de diamants.

Je me mets à pleurer. À pleurer de joie tandis que je hoche frénétiquement la tête.

— Bien sûr que je le veux ! gloussé-je, entre deux hoquets de larmes. Je serais folle de refuser !

Je ne sais pas combien de carats possèdent cette bague, mais à mon doigt, elle me paraît peser une tonne. La même tonne d'amour qui se reflète dans les yeux de mon *fiancé* lorsqu'il se relève, me prend dans ses bras et m'embrasse jusqu'à en perdre haleine.

Maintenant, j'ai vraiment *tout* ce que je voulais. Enfin... il me manque peut-être un petit garçon afin de parfaire mon tableau familial idyllique, mais ça... je verrai plus tard. Pour l'instant, ce que je possède me comble à la perfection.

Debbie

Jersey City, New Jersey.

Les mains serrées sur la pile de paperasse administrative que je tiens, je me dépêche de gravir les marches du perron. Je claque la porte d'entrée, puis me dirige vers la cuisine, là où Stan, mon mari depuis plus de trois mois, est en pleine discussion avec notre chef de chantier, celui que l'on a embauché lors de l'achat de la maison après notre emménagement en septembre dernier, à Jersey City. On a décidé de refaire l'intégralité de la baraque, du sol au plafond, afin qu'elle soit exactement comme on le souhaite, à commencer par une suite parentale gigantesque et un super espace de jeux pour Cassey.

— J'aurais les devis concernant la plomberie de la salle de bains du rez-de-chaussée d'ici demain, précise le chef de chantier avant de me saluer vaguement. Bonjour, madame Birmingham.

— Bonjour, souris-je alors qu'il quitte la cuisine pour retourner dehors.

Je m'humecte les lèvres, impatiente. Stan arrive vers moi, la tête penchée sur le côté.

— Je le connais ce sourire... mais, en général, j'y ai droit après l'inventaire de mes compétences physiques pendant nos ébats, me taquine-t-il en glissant ses grandes mains directement sous ma petite robe tulipe de manière à caresser mes cuisses.

Je roule des yeux malgré mon amusement.

— On vient de recevoir ça, monsieur le pervers, déclaré-je en lui agitant le pavé de feuilles sous les yeux.

La lumière orangée de cette fin de journée s'accroche à l'énorme diamant en solitaire, ainsi qu'à ma magnifique alliance, qui ornent mon annulaire gauche.

— C'est quoi ? me demande-t-il, les sourcils froncés.

En voyant ma mine enjouée, quoique timide, ses grandes prunelles charbonneuses s'écarquillent.

— C'est une date pour le tribunal ? s'enquiert-il, presque aussi excité que moi.

— Oui ! C'est le 30 novembre. C'est encore loin, et... et je sais pas où vous serez avec Parker, en tournée, mais...

— Rien à foutre, je reviendrai à Jersey, t'inquiète pas, trésor, me rassure-t-il en me prenant les papiers des mains.

Il lit le résumé en première page, des paillettes plein les yeux. Sérieusement, je n'aurais jamais imaginé qu'il puisse être autant impatient d'adopter officiellement mon fils. Je pensais qu'une fois mariés, et tous les trois à Jersey City, l'envie lui aurait un peu passé. C'est tout le contraire et j'en suis plus qu'heureuse.

— Tu l'as dit à Cassey ?

Je secoue négativement la tête.

— C'est ta demande, chéri. À toi de lui annoncer qu'on a enfin une date.

Stan acquiesce, remontant sa paume contre mes reins, toujours sous ma robe. J'espère que le chef de chantier ne va pas revenir dans la cuisine. Il risque d'avoir une très belle vue sur mon postérieur recouvert de dentelle.

— On en parle avec lui, ce soir ? Au restaurant ?

— Le programme est parfait, le rassuré-je en posant ma main sur son torse.

Oui, tout est vraiment parfait.

GABE

Athens, Géorgie.

Le cœur lourd, bouffé par la nostalgie et la mélancolie, je referme le dernier carton avant de jeter un coup d'œil à ma chambre universitaire, celle qui a été la mienne pendant quatre longues années. Je ne compte plus toutes

les aventures que j'ai vécues dans ce dix-huit mètres carrés avec deux gars tout aussi tarés que moi comme colocataires.

Entre les fous rires, les révisions jusqu'à pas d'heure, les soirées improvisées, les bières, les parties de *PlayStation*... sans parler des filles que l'on amenait chacun notre tour, le week-end, quand les deux autres n'étaient pas là, ou les heures passées à faire de la musculation. Ouais... à présent, les murs sont redevenus blancs, déchargés de toutes nos photos, toutes nos conneries. Les lits sont défaits, il ne reste plus que les matelas, et les armoires, entièrement vides.

Le mois de juillet est arrivé. C'est la fin d'un cycle.

Je passe ma dernière soirée ici. Demain, je rentre à Chicago.

J'ai vingt-deux ans et ça fait un an que je ne boxe plus. Je n'ai jamais vraiment récupéré de ma blessure par balle, à l'épaule. Avoir sauvé mon frère aîné n'a jamais été un regret. Au contraire. Je me dis que deux petites filles, les deux nièces que je ne rencontrerai jamais, ont pu retrouver leur père sain et sauf.

Je scotche le carton, puis le pose près de la porte d'entrée, en équilibre sur un deuxième, un peu plus gros.

J'ai fait un trait sur ma profession de boxeur ainsi que sur mes rêves de compétitions. Je crois que c'est la malédiction des Lincoln... effleurer une carrière potentiellement olympique sans jamais y parvenir. Peut-être que Cassey y arrivera. À onze ans, il a déjà gagné son premier championnat régional, à New York, cet hiver. Stan le surveille, d'ailleurs, comme le lait sur le feu.

Et moi, je pars en formation douze mois dans le but de devenir éducateur spécialisé dans les quartiers défavorisés où les lycées débordent de petits cons qui n'attendent qu'une chose : qu'on leur donne une chance. L'idée de jouer à la fois le « grand frère », à la fois le « flic » me plaît bien.

— J'ai jamais vu cette chambre aussi vide, dis donc...

La voix amusée de Chiara Milloë, la nageuse superstar du campus qui vient de décrocher sa place aux prochains mondiaux, résonne à mes oreilles.

Elle se pose sur mon lit, ses longues jambes bronzées se croisant l'une sur l'autre avec délicatesse tandis que son regard vert s'ancre au mien.

— Ça va me manquer...

— De quoi ? demandé-je, un sourire en coin.

— De ne plus baiser avec toi dans cette chambre.

Je me mets à rire, puis me penche vers elle afin de l'embrasser.

— On baisera dans notre nouvelle chambre à Chicago, s'il n'y a que ça pour te faire plaisir, la taquiné-je alors qu'elle arque ses sourcils de manière suggestive.

Je récupère les deux cartons sous le bras, Chiara sur mes talons. J'éteins la grande lumière du plafond pour la dernière fois, refermant définitivement la porte sur quatre ans de ma vie.

Je quitte peut-être la Géorgie afin de retourner dans l'Illinois, mais, cette fois-ci, dans mes bagages, je ramène ma *sexfriend*, devenue ma petite amie, l'année dernière...

On s'est pris un appartement, tous les deux, à Chicago. Maintenant, on attend de voir ce que l'avenir nous réserve.

OceanofPDF.com

BONUS 1

CASSEY

Ma veste en cuir sur le dos, je joue avec mes clefs de moto tandis que l'ascenseur me descend au rez-de-chaussée.

Un rapide coup d'œil dans les miroirs du hall d'entrée m'indique que j'ai vraiment une sale gueule, putain. Sans parler des hématomes qui jalonnent ma mâchoire à cause de mes derniers combats. J'ai surtout des cernes dignes d'un raton laveur. Il faudrait que je dorme... mais je n'y arrive pas. Je suis tout le temps sur les nerfs. Non-stop. Depuis qu'April est réapparue dans ma vie, je suis à l'ouest, toujours en décalé. Merde, j'ai vingt-quatre ans et je me retrouve comme l'ado perdu de seize ans que j'étais ! Fait chier !

Je quitte l'immeuble, direction le parking extérieur où j'ai garé ma bécane. Je ne suis qu'à quelques mètres de ma superbe Ducati, flambant neuve, lorsque je m'arrête net, réalisant qu'une jolie femme, moulée dans une robe turquoise, de quoi souligner ses grandes prunelles claires, a le cul posé sur le rebord de ma selle. Eh merde...

— April, chuchoté-je en m'avançant vers elle. Qu'est-ce que... tu fais là ?

Je suis plutôt surpris. Notre dernier échange, chaotique, me paraissait sans équivoque. J'étais prêt à reprendre notre histoire, là où nous l'avions laissée, à dix-sept ans, avant son déménagement de Jersey à Seattle... visiblement pas elle. Je me suis pris le pire râteau de ma vie. Ma dignité a

encore du mal à s'en remettre. Sans parler de mon ego ou de ma fierté. Et mes sentiments, ça, je me suis bien assis dessus.

— Je voulais m'excuser, me répond-elle, ses cheveux blonds frôlant le haut de ses épaules. Je... je ne sais pas ce qui m'a pris. La peur sans doute. J'ai paniqué, tu m'as fait paniquer, Cassey.

Je me retiens de lui hurler dessus. Moi, je l'ai fait paniquer ? Et elle, alors ? Dîner aux chandelles, balade au bord de la plage, nuit torride – sérieux, même dans les films, ça ne se passe jamais aussi bien – et après... le néant. Silence radio. Plus d'April, plus rien. Enfin si, juste de l'incertitude.

Franchement, j'aurais préféré qu'elle me dise qu'elle ne souhaitait qu'une bonne nuit de baise au lieu de me dire « je t'aime » pour ensuite *paniquer* et me foutre dehors !

Déglutissant avec difficulté, je lui jette un regard en coin.

— Qu'est-ce que tu veux, April ? Qu'est-ce que t'attends de moi ? soupiré-je, l'esprit sens dessus dessous.

— Je crois que j'avais oublié, murmure-t-elle, des larmes plein les yeux, les joues plus que roses alors qu'une douce brise matinale soulève délicatement le bas de sa robe sur ses cuisses dorées. Je crois que j'avais oublié à quel point tout était... facile entre nous. À quel point tu étais... parfait.

Je lève les yeux au ciel, à la fois énervé, à la fois... flatté.

— T'as pas changé, Cass'. T'es le même garçon qui faisait battre mon cœur plus que de raison quand j'avais seize ans. T'as juste... quinze centimètres et trente kilos de muscles en plus, sourit-elle. Dans le fond, t'as toujours cette aura rassurante, bienveillante. Celle qui me donne l'impression d'être... je sais pas...

Une minuscule larme coule le long de sa joue. Bordel ! Je ne peux pas m'empêcher de l'essuyer avec mon pouce. April en profite pour refermer sa main sur la mienne afin de garder ma paume au contact de sa peau. Ce contact me tue, me brûle. À petit feu, évidemment, sinon ce n'est pas drôle.

— On peut baiser des centaines de fois, Cassey, ce n'est pas ça qui nous attire l'un à l'autre.

— C'est vrai, avoué-je, l'estomac retourné. Ça s'appelle l'amour. L'impression que t'as, l'impression que *je* te donne, c'est celle d'être unique. C'est un des nombreux trucs qu'un mec est censé faire ressentir à sa nana, mais que toi, t'as oublié parce que ton ex est un connard de première.

À peine les mots franchissent la barrière de mes lèvres, que je les regrette. Je n'aurais jamais dû lui dire ça, lui parler de son ex. Quel con !

— T'as raison, me dit-elle précipitamment avant que je ne me répande en excuses. Toi, t'as pas changé, par contre moi, oui. Et c'est ça qui m'a fait peur. J'ai peur de ne plus être la April de tes souvenirs et que... tu aimes une personne qui n'existe plus, aujourd'hui. Ce n'est pas juste de te rendre accro à un souvenir. À *mon* souvenir.

Cette fois-ci, des dizaines de larmes perlent sur ses joues. Elle les essuie doucement pendant que je pose mon casque de moto et mes clefs sur le réservoir de ma Ducati. La seconde d'après, je prends April dans mes bras, enlaçant son corps si fragile, abîmé par tant d'années d'errance.

— Tu es toujours toi, ma belle, soufflé-je, les dents serrées afin de ne pas me laisser emporter par l'émotion, au risque d'aller dézinguer son ex.

— Non...

— Si ! insisté-je en relevant son menton, plongeant mon regard dans le sien, aussi bleu que le ciel au-dessus de nos têtes. La April de mon passé est celle qui se trouve actuellement dans mes bras. Elle est juste planquée... enterrée sous des mètres cubes de sable. File-moi une pelle et je te la déterre en deux-deux.

Mes mots la font sourire. Rire, même. Néanmoins, ils sont loin d'être une plaisanterie. Je pourrais creuser jusqu'à épuisement dans le but de la ramener près de moi, comme elle est, et comme elle a toujours été.

Ses doigts glissent tendrement dans mes boucles cuivrées. Mon regard ancré dans le sien, elle s'approche afin de m'embrasser avec douceur. Bordel... ma bouche est faite pour la sienne. Je l'ai toujours su.

— Je suis désolée pour la nuit dernière. Vraiment, s'excuse-t-elle. Je ne voulais pas te virer de chez moi, et encore moins de ma vie, Cassey.

— Moi, je suis désolé pour les dernières minutes, pas pour le reste, souris-je tandis que ses joues se colorent de rouge.

— Pareil...

Cette fois-ci, c'est moi qui l'embrasse. Sur le front, puis sur le nez.

Elle a beau s'être excusée et être revenue vers moi, c'est important de la laisser prendre ses marques dans cette « nouvelle » relation qui ne l'est pas forcément vis-à-vis de nos corps, si ce n'est de nos esprits.

On a un peu grillé les étapes de nos retrouvailles alors... essayons de ne pas aborder un deuxième obstacle en moins de vingt-quatre heures.

À suivre...

OceanofPDF.com

Bonus 2

San

— Mademoiselle San Adams, levez-vous je vous prie.

La voix râpeuse de madame Floyd, l'une des directrices de la ligue féminine au sein de la *World Boxing Association*, explose avec autorité dans l'étroite salle où je me trouve. Seule. Avec mon « pseudo » avocat et au moins dix journalistes. Tous sont assis derrière moi. Je sens leurs yeux épier le moindre de mes mouvements comme si j'allais de nouveau me transformer en bête sauvage qu'il faut abattre d'une balle dans la tête tant elle est incontrôlable. Une fois... une misérable fois, en seize ans de boxe, j'ai perdu les pédales sur le ring, et me voilà ici. Face à tout ce beau gratin de directeurs, attendant patiemment ma « sentence ».

À ma droite, j'entends mon « pseudo » avocat se racler la gorge, puis deux mirettes sombres se posent sur moi, m'incitant à me lever, ce que je fais avec obéissance et docilité. Oncle Stan me lance à nouveau un regard grave alors que mes doigts tapotent lourdement sur la surface en bois du bureau. J'arrête immédiatement ce petit jeu et lève enfin les yeux vers madame Floyd. Avec ses cheveux gris regroupés en un chignon serré et ses lunettes sur le bout du nez, on dirait un corbeau sur le point de se jeter sur sa proie. En l'occurrence moi. Et je n'aime pas être une proie. Je suis une chasseuse. Pas un quatre-heures !

— Nous sommes prêts, madame la directrice, susurre oncle Stan en lui lançant son plus beau sourire hypocrite – celui qui veut dire « *abrège, on est pressés !* ».

Oncle Stan... c'est lui mon « pseudo » avocat. Quand je me suis retrouvée dans ce borborygme, c'est vers lui que je me suis tournée. Après tout, il est mon entraîneur, mon parrain, le meilleur ami de mon père. Je suis déjà étonnée qu'il n'ait pas appelé mes parents afin de les prévenir que je passais en conseil de discipline après avoir démolé mon adversaire lors de mon dernier combat. Et salement démolé, en plus.

— Bien, commence la directrice en s'éclaircissant la gorge.

Ses petits yeux secs sautent de sa feuille blanche à mon visage qui l'est tout autant. *Pitié... faites qu'ils ne me renvoient pas. Pitié*, supplié-je. Je pourrais survivre à tout, sauf à une expulsion de la *World Boxing Association*. Je préférerais encore me jeter dans l'Hudson River plutôt que de rentrer à San Diego pour annoncer à mes parents que je ne boxe plus. Et puis, si je ne boxe plus... qu'est-ce que je suis censée faire de ma vie ? J'ai dix-neuf ans, je ne sais rien faire d'autre !

— Après avoir analysé votre dossier qui est, ma foi, exemplaire jusqu'aux... derniers événements dirons-nous, reprend madame Floyd en me toisant de son regard de rapace, le bureau et moi-même sommes arrivés à une décision unanime...

Une décision unanime ? Ça veut dire quoi ?

Je tente un coup d'œil vers mon oncle. Il a les mâchoires tellement serrées que je vois ses veines dans son cou. Putain, ils vont me virer !

— Votre licence est suspendue six mois, mademoiselle Adams. Profitez de ce moment pour reprendre vos esprits ! Nous vous conseillons grandement de vous inscrire à un programme de gestion de la colère... afin que ce genre d'évènement ne se reproduise plus.

Un programme de gestion de la colère ? C'est quoi ce truc ?

Debout face au conseil de discipline, je n'arrive plus à respirer. Je suis en apnée. Depuis déjà plusieurs minutes. La pression dans ma cage thoracique est tellement forte que j'ai l'impression que mes yeux vont sortir de leurs orbites.

— C'est une condition sine qua non, madame la directrice ? demande oncle Stan.

— Connaissant le caractère bien trempé des membres de sa famille, j'estime que ce genre de stage est primordial pour le suivi psychologique de cette jeune championne !

Madame Floyd laisse traîner son regard sur mon oncle qui tente de lui sourire du mieux qu'il peut, mais en vain. Cette fois-ci, son sourire

hypocrite ne survit pas bien longtemps sur sa bouche.

— Bien, nous sommes tous d'accord. Suspension de six mois ainsi qu'une obligation de suivre un programme de gestion de la colère. La séance est levée !

La directrice fait un geste de la main, comme si elle voulait nous balayer de la salle. Pendant qu'elle regroupe ses dossiers et que ses collègues se mettent à discuter entre eux, je suis toujours tétanisée. Engoncée dans une veste de tailleur et un pantalon serré, je suis trop occupée à me demander comment je vais annoncer cette nouvelle à mon père pour me préoccuper de ce que va devenir ma vie ces six prochains mois. Six mois sans boxe... je ne tiendrai jamais. Je boxe depuis que je marche. Qu'est-ce que je vais pouvoir faire d'août à février ?! Putain !

— Prends tes affaires, on y va.

J'ai à peine le temps de prendre mon sac qu'oncle Stan m'attire entre ses bras, me protégeant de cette avalanche de flashes qui m'explose au visage. Autour de moi, j'entends tant de voix, de questions, que j'en ai la tête qui tourne. C'est pire qu'après avoir gagné un gros combat. Pire qu'après les championnats du monde, et bien pire qu'après les JO.

— *Mademoiselle Adams, pensez-vous que votre attitude peut définitivement nuire à votre carrière ?*

— *Pourquoi votre père n'était-il pas avec vous aujourd'hui ?*

À chaque nouvelle question, oncle Stan me colle un peu plus à lui tandis que nous nous frayons un chemin parmi la horde de journalistes, transformée en rapaces elle aussi, spécialement pour l'occasion.

— Ne les écoute pas, avance ! me dit-il à l'oreille.

Ouvrant une porte vitrée, il me pousse dans les rues suffocantes de New York. Derrière moi, j'entends toujours leurs interpellations.

— *Mademoiselle Adams, étiez-vous sous l'emprise de drogue lors de votre dernier combat ?*

— *Avez-vous eu des nouvelles de Barbara Talmont ?*

— *Mademoiselle Adams, qu'est-ce vous ressentez après cette... ?*

Je n'ai pas le temps d'écouter la fin de sa question. Oncle Stan me fait grimper dans son énorme Hummer aux vitres teintées, puis il claque violemment la porte derrière moi. Il doit bien rester dix minutes dehors avec les journalistes. Dix minutes pendant lesquelles je me demande ce qu'il leur raconte, dix minutes où je me demande comment je vais expliquer toute cette situation à mes parents. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir leur dire ?

Que j'ai pété un câble et que j'ai frappé si fort sur cette connasse de Barbara que je l'ai envoyée à l'hôpital, le visage éclaté tel un œuf ? Impossible... ils seraient si déçus de mon attitude. Ce qui me rend malade comme un chien.

Je pratique la boxe... pas le *free-fight*. Ce qu'il s'est passé sur le ring au Madison Square Garden n'aurait jamais dû se produire. Mais ça s'est produit, et maintenant, je dois en assumer les conséquences.

À suivre...

OceanofPDF.com

Bonus 3

Moro

Je n'ai pas dormi de la nuit.

Dès que je fermais les yeux, je voyais les siens. Dès que je respirais, je goûtais son souffle. Dès que je croisais les jambes, je sentais sa main sur mon genou.

Une heure, voire une minute, ne s'est pas écoulée sans que je ne pense à ce gars. Matt Calvery. J'aurais donné cher pour voir ma tête lorsque j'ai réalisé que l'inconnu du bar était en réalité le meilleur ami d'Alex. En plus, j'ai cru mourir de honte quand Val est arrivé. Je ne sais même plus pourquoi je lui ai tendu la joue et pas ma bouche.

L'embrasser aurait fait comprendre à Matt que j'étais indisponible. Intouchable en quelque sorte. Mais, dès que l'haleine citronnée de Val a effleuré mon nez, je n'ai pu me résoudre à le laisser envahir ma bouche. Je voulais qu'*il* le fasse. Je voulais sa bouche à *lui* sur la mienne, ses mains à *lui* sur mon corps. Pendant toute la soirée, je me suis évertuée à l'ignorer, néanmoins mes yeux étaient toujours attirés par son petit sourire en coin. Comme si tout ceci l'amusait. Comme si je n'étais qu'un jeu, une nouvelle biche sur son palmarès de pompier. Je m'en suis voulu. Je m'en suis voulu d'avoir désiré être cette maudite biche.

Matt Calvery n'a rien d'un gentil garçon. Il est grossier, envahissant et railleur. Quand il ne me regardait pas, il lançait un regard narquois à Val. Une telle attitude m'aurait habituellement mise hors de moi. Sauf que je n'étais pas dans mon état habituel. J'ai eu envie de cet homme dès que son

souffle s'est faufilé avec facilité entre mes lèvres. Il ne m'a pas embrassé, et ça... c'était ce qui m'avait enflammée. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Val m'embrassait moins qu'avant et je n'en étais pas gênée pour autant.

Avec Matt, c'était différent. Le voir si proche, mais si loin de moi pendant toute la soirée d'hier, m'a rendue folle. J'ai cru que j'allais me jeter sur lui afin de l'embrasser lorsqu'il a posé sa main sur mon genou. Et dire que j'ai cru que c'était Val... n'importe quoi. Jamais il ne m'aurait touchée avec autant de désinvolture. La main de Matt était chaude, assurée, comme si ce geste était le plus naturel du monde. Ses doigts se sont enfoncés dans ma chair, rappelant douloureusement à mon corps ce que ce serait d'être avec un homme comme lui.

Puis, il l'a retirée, l'air est revenu dans mes poumons et mes yeux se sont détournés des siens. Pour croiser ceux de toutes les personnes qui regardaient dans sa direction, et dans celle d'Alex. À mon avis, des filles, il peut en avoir à la pelle. Pourtant, c'est à moi qu'il a donné rendez-vous ce soir. Je me demande bien pourquoi. Et je me demande bien pourquoi j'ai accepté. La curiosité sans doute. Je ne vois que ça. Une curiosité malsaine.

À suivre...

BONUS 4

DONOVAN

Depuis plus de vingt minutes, je me casse le cul à chercher la source de tous mes ennuis. J'ai nommé... Ysée Anne Deborah Birmingham. Ma chère cousine qui est tout autant ma cousine que l'est la reine d'Angleterre. Bref. Elle a disparu de la circulation et évidemment, à qui vient-on demander de la chercher à deux heures du matin ? À moi... bah oui, parce que « *Don, t'es un amour, tu peux aller voir où est Ysée, s'il te plaît ? Elle n'a pas l'air d'être dans son assiette en ce moment. Tu la connais mieux que personne. À toi, je suis certaine qu'elle parlera* ». Me parler ? La blague... merci, Maman ! La dernière fois que l'on s'est adressé la parole, on s'est engueulés dans sa bagnole. C'est justement parce que je la connais mieux que personne que je SAIS que je cours droit à ma perte avec elle. Ce n'est pas pour rien que je l'évite depuis... depuis ce qu'il s'est passé dans ma chambre universitaire, le mois dernier.

Putain de merde !

Je quitte le domaine de l'hôtel, et prends à droite sur la jetée, celle qui surplombe la mer. Je n'entends que les rouleaux des vagues qui viennent s'écraser en un voile mousseux sur la plage. Fait chier, putain, je devrais être en train de m'amuser. Qu'est-ce que je fais à la place ? Je cherche Ysée.

Mon regard balaye le moindre recoin. Droite, gauche, derrière les arbres, au bord de la piscine. Cette idiote serait-elle capable de prendre un taxi direction l'aéroport et retourner sur le continent sans prévenir

personne ? Non... pas la Ysée que je connais, en tout cas. En même temps... Je m'arrête net de marcher, les mains enfoncées dans mes poches. Est-ce que je la connais si bien que ça ? Honnêtement ? Les sourcils froncés, je me pince les lèvres. Oui, honnêtement oui... et elle ne ferait jamais ça.

Je suis sur le point de rebrousser chemin lorsque mon regard s'accroche sur une petite zone lumineuse dans l'obscurité, à seulement quelques mètres des vagues qui s'écrasent en un bruit que je trouve apaisant. L'avantage d'avoir grandi dans une baraque proche de l'océan.

Avec un profond soupir, je croise les bras sur mon torse. En contrebas, Ysée est assise sur le sable, face à la mer. Ses genoux sont repliés contre sa poitrine, ses bras sont croisés dessus. Elle semble regarder les étoiles. Le dos nu plongeant que lui fait sa robe pointe en une sorte de flèche entre ses reins, là où je sais que deux fossettes existent. Deux fossettes qu'enfant, je trouvais bizarres. Maintenant, en tant qu'adulte, je les trouve plus que sexy.

Je décroise les bras et marche rapidement jusqu'aux escaliers pour rejoindre Ysée sur la plage, dans ce petit coin tranquille qu'elle s'est dégoté juste derrière les rochers. Pas de bol, je l'ai retrouvée. Je sais qu'elle m'évite, tout comme elle sait que je l'évite. Enfin... que j'évite toute cette situation ambiguë entre elle et moi. Je l'évite parce que... parce que je ne sais pas la gérer. *Putain, Birmingham, tu vas finir par avoir ma peau !*

Je retire mes pompes cirées et vernies, ainsi que mes chaussettes. Je m'enfonce dans le sable, marchant droit devant moi, vers Ysée et ce petit feu de camp qu'elle a concocté afin de se tenir « chaud », bien que je sache pertinemment qu'il s'agit d'une balise de détresse, en mode « je suis ici, venez me chercher ». Quand on n'a pas envie d'être retrouvé, on ne se met pas sur la plage avec un feu. Non. On se planque dans un placard de service, par exemple.

Quand j'arrive enfin à sa hauteur, je lâche mes chaussures à côté des flammes. Je les contourne, faisant face à Ysée. Je ne peux pas m'empêcher de pousser un sifflement de mécontentement. Après tout, c'est moi qui la cherche depuis plus de vingt minutes.

— Bordel, Ysée, t'étais passée où ? demandé-je, les sourcils froncés. Tout le monde est inquiet. Ta sœur a dit que tu étais partie te coucher.

Les yeux toujours rivés vers les étoiles, toutes plus brillantes les unes que les autres, elle ne m'accorde aucun regard. Le menton fièrement relevé, les bras croisés sur ses genoux repliés, je n'aperçois que ses pommettes

hautes, recouvertes de taches de rousseur, ainsi que ses longs cheveux caramels, bouclés pour l'occasion et entortillés en une tresse surpiquée de fleurs.

— Allô, les étoiles, ici Hawaï. Me recevez-vous ?

Ma petite boutade a le mérite de lui faire baisser le regard. Finalement, j'aurais préféré qu'elle continue de fixer le ciel. Au moins, je n'aurais pas à faire face à deux grands yeux charbonneux, aussi brillants et brûlants que deux boules de feu. Je déglutis, mal à l'aise.

— Sérieusement, Donovan, fous-moi la paix, commence-t-elle, d'une voix sombre et sèche. Ce n'est pas le moment. Je fais bonne figure depuis qu'on a posé les pieds sur cette putain d'île... mais faut pas abuser. Retourne à la fête et laisse-moi.

OK... plus virulent tu meurs. Je sens que l'on va se retrouver dans la même situation que la dernière fois. Sauf que je n'ai pas du tout envie de m'engueuler avec elle. Pas ce soir. Pas maintenant.

Je me retiens de lâcher un soupir et desserre mon nœud de cravate. Plein le cul de ce truc. J'enlève ce tord-cou et retire ma veste qui terminent en boule sur le sable. Je défais mes boutons de manchette pour remonter ma chemise sur mes avant-bras. Ce soir, je suis prêt à prendre le taureau par les cornes !

À suivre...

Remerciements

C'est avec une émotion difficilement dissimulable que je clos définitivement cette merveilleuse saga qu'est UNDERGROUND. Elle m'aura tenu compagnie tous les jours de ma vie sur ces dernières années, me permettant de vivre mille-et-une émotions. Parfois dans une seule et même minute, c'est pour dire à quel point cette histoire m'a transformée, en partie grâce à vous tous, chers lecteurs.

Je tiens donc à vous remercier sincèrement. Verity n'aurait jamais pu voir le jour si vous n'aviez pas réservé un accueil aussi dingue que chaleureux à Omega et sa louve.

Je tiens aussi à remercier Butterfly Éditions, et plus particulièrement Aurélie, mon éditrice, qui m'a donné cette chance incroyable de pouvoir terminer cette saga sur un tel tome ; tout comme je remercie Mila, ma bêta lectrice, et sa patience pour avoir lu et relu chaque version de cette histoire.

La Saga UNDERGROUND se termine, mais ce n'est certainement pas un adieu... Les personnages et histoires que l'on aime ne s'arrêtent jamais vraiment. Elles continuent à vivre dans nos esprits et dans nos cœurs, et puis, qui dit « porte qui se ferme », dit « fenêtre qui s'ouvre... » et celle-ci vient de s'ouvrir sur l'interminable jardin qu'est mon imagination.

En espérant vous retrouver sur mes prochains romans... à très bientôt et merci encore pour tout !

XOXO

Emilia

OceanofPDF.com

CAROLINE SAUVAGE

J'CHTE KER
*moi non plus**

3utterfly
ROMANCE

OceanofPDF.com

*À ma maman ch'ti.
J'chte ker de tout mon cœur.
Gros Becs !*

OceanofPDF.com

1

Et mon cul, c'est du poulet ?!

Zélie

— Vous êtes virée ! claques froidement mon boss.

Virée ?... Encore !

— Quoi ? Vous ne pouvez pas me virer comme ça...

— Oh que si ! Mademoiselle Lambert, vous êtes une catastrophe ambulante à vous toute seule. Je n'ai jamais eu autant de casse dans mon restaurant depuis que vous travaillez ici ! En seulement un mois, vous m'avez fait perdre dix pour cent de ma clientèle !

Bon, OK, il n'a pas vraiment tort... La première semaine, j'ai cassé une dizaine d'assiettes et verres, puis j'ai renversé la soupe sur l'un des clients. La seconde, j'ai glissé sur le sol, et sans savoir comment, j'avais les jambes en l'air, le cul par terre, avec un plat de spaghettis bolognaise étalé sur tout le corps. Évidemment, toute la salle était hilare. Au moins, je l'ai divertie. La troisième, je me suis trompée dans toutes les commandes et un enfant a eu une réaction allergique. Tout le monde s'est mis à paniquer avant qu'il ne soit secouru par les pompiers.

Toutefois, il faut voir le bon côté des choses. Grâce à moi, ses parents ont découvert qu'il était allergique aux fraises. OK, ils ne l'ont pas perçu de cette façon et j'en ai pris pour mon grade.

Et là, je viens de renverser, pour la énième fois, les trois pauvres malheureuses assiettes que j'avais dans les mains, après avoir félicité une femme pour sa grossesse. Or... elle n'était pas enceinte !

Oh, putain, il a raison. Je suis une catastrophe ambulante. J'ai dix pouces. Seulement, voilà, j'en ai ras le bol de me faire virer. Je suis incapable de garder un boulot plus de six mois et c'en devient vraiment frustrant.

Mon précédent travail : *Pet Sitter*¹. Je me trouvais dans le parc à promener trois chiens en laisse quand un gamin a jeté son ballon que j'ai reçu en pleine tête. Sur le coup de la surprise, j'ai lâché les laisses et passé le reste de ma journée à les chercher. Heureusement, je les ai tous retrouvés, mais, deux jours après, et à la fourrière. Forcément, j'ai perdu mon job.

J'ai arrêté mes études après le BAC, car je n'avais pas les finances pour aller plus loin, et surtout parce qu'il fallait que je me trouve rapidement un logement.

Bref, parfois j'ai l'impression d'être une bonne à rien.

Dépitée, je retire mon tablier, le pose sur le comptoir et récupère mes effets personnels dans les vestiaires sous le regard désormais désolé de mes anciens collègues. Aucun d'entre eux ne vient me reconforter. Normal. En un mois, je n'ai pas réussi à me faire accepter ni apprécier en raison de « mes bourdes ».

Je n'ai qu'une amie, la meilleure, Jeanne. Mais qu'est-ce que je raconte ? À mes yeux, elle représente bien plus que ça. Elle est ma sœur, mon âme sœur. Je la trouve incroyable et toujours de bonne humeur. Il y a tellement de choses à dire sur elle que je ne saurais pas par où commencer. Si je devais la définir en seul mot, je dirais : « Formidable. » Je l'adore ! Même lorsque je suis au trente-sixième dessous, elle arrive à me remonter le moral en un claquement de doigts. Quand elle a quelque chose à dire, comme moi, elle n'y va pas par quatre chemins.

La deuxième personne, qui partage ma vie, Damien. Je l'ai rencontré il y a deux ans pendant un concert de rock. Cela n'a pas été le coup de foudre... Comme il me paraissait sympa, charmant, je me suis laissé tenter et il s'est avéré que nous nous sommes tout de suite bien entendus. Il y a huit mois, j'ai rendu mon appartement pour m'installer chez lui. J'ai longuement hésité, puis il m'a convaincue en me disant que l'on apprend vraiment à connaître une personne qu'en vivant avec. Eh bien, je crois que j'aurais préféré ne pas tout savoir sur sa personnalité. J'ai beau l'apprécier,

tout un tas de trucs m'énerve profondément chez lui. Il ne remplace pas le rouleau vide des toilettes, il jette ses chaussettes en boule dans la machine à laver, ou encore, il plie ses fringues au carré avant de me rejoindre au lit. Et s'il n'y avait que ça... Plus le temps passe, plus je lui trouve des défauts que je n'aime pas du tout, mais alors vraiment pas. Je me rassure en me disant que dans tous les couples, il y a des divergences. Enfin, je crois. Cependant, ce qui me fruste réellement avec lui, c'est le sexe. Comment dire ?... Oui, voilà, ça ressemble à une recette de mayonnaise. Ça monte, ça monte, tu penses que tu y es, et puis... plouf, ça retombe.

Heureusement, j'ai Rocco ! Avec lui, je suis rarement déçue. Il me remplit aussi bien qu'il m'excite le clitoris en même temps. Le top du top ! Jeanne me l'a offert à la dernière Saint-Valentin quand je lui ai raconté mes petits « soucis » avec mon mec. Elle et moi, nous nous offrons toujours un cadeau, ce jour-là. D'une, parce qu'elle n'a jamais eu de mec officiel, préférant les coups d'un soir, et, de deux, parce qu'à part Damien, moi non plus, je n'ai pas eu l'occasion de fêter ce jour spécial. Enfin, avec Damien est un bien grand mot. Lors de notre première Saint-Valentin, il n'a pas daigné m'offrir quoi que ce soit, et la deuxième, j'ai eu le droit à un bon d'achat chez Kiabi. La grande classe ! Plus romantique, tu meurs.

Au-delà de ça, il est gentil, mignon, assez drôle, a un boulot stable et gagne bien sa vie en tant que courtier en prêts immobiliers. D'ailleurs, je l'entends d'ici : « Comment fais-tu pour ne pas réussir à garder un boulot ? Tu devrais reprendre tes études et... bla-bla-bla... » J'en ai déjà mal au crâne rien que d'y penser.

Comme une âme en peine, je déambule dans les rues de Lille. Je devrais être habituée à me faire virer, malheureusement non. À chaque fois, je me sens encore plus nulle que la précédente. Je suis un cas désespéré.

Je suis presque arrivée chez moi, lorsque je sens mon pied glisser sur le trottoir. N'ayant rien pour me retenir, j'agite les bras désespérément avant de me retrouver les fesses par terre, une odeur immonde me piquant le nez.

— Beurk, grimacé-je à la seconde où je me rends compte que mon cul a atterri sur une crotte de chien.

Pourquoi ? Pourquoi moi ?!

— Argh, râlé-je en me relevant sous les yeux des passants qui se moquent ouvertement de moi.

Sérieusement ?

Non, mais c'est une blague ?! N'y a-t-il pas un minimum de solidarité dans ce fichu monde ? Pas une seule main dans ma direction ou un : « Ça va ? Rien de cassé, Mademoiselle ? »

— Pfff...

Malgré la fraîcheur de ce mois de mars, je retire mon blouson ainsi que mon gilet pour nouer ce dernier autour de ma taille, honteuse et gênée de la situation. Le pire : cette odeur sur moi. Je remets à la hâte mon blouson et me presse pour rentrer chez moi le plus vite possible. Je n'ai qu'une envie : filer dans un bon bain chaud moussant.

Au moment où je pousse la porte de l'appartement, je me fige d'un coup.

— Qu... Qu'est-ce que...

J'essaye de garder mon calme en inspirant profondément, néanmoins mon cœur se met à tambouriner dangereusement dans ma poitrine en entendant de bruyants cris de plaisir provenir du salon. Je m'avance à pas de loup, la peur au ventre, car, malheureusement, j'ai compris ce qui se passait ici, à la minute où j'ai franchi l'entrée. Franchement, je ne sais pas si j'ai vraiment envie de mettre des visages sur ces gémissements. Après avoir longé le couloir, je ferme les yeux en arrivant dans le salon, tremblant de tous mes membres, puis je les ouvre à nouveau.

Devant moi, le pantalon baissé sur ses chevilles, Damien est en train de culbuter une... une sale greluce sur le dossier de notre canapé.

Mes mâchoires se contractent, mes poings se serrent, mes poils se hérissent, mes paupières s'embrument, et je frémis de tout mon être devant ce spectacle d'ignoble tromperie.

— Oh, ouiii...

Si elle croit qu'elle va avoir le droit à une super mayonnaise, elle se fourre un doigt dans l'œil.

Gagnée par la rage, je lance, furieuse :

— J'espère que je ne vous dérange pas ?

Leurs corps se raidissent tandis que seules leurs têtes se tournent dans ma direction. D'un coup, il se retire et baisse les yeux sur son préservatif en râlant, puis tire dessus pour l'enlever.

— Tu ne devais pas travailler ce soir ? balbutie-t-il.

— Oh, désolée d'interrompre ton plan cul, pesté-je en mettant mes poings sur mes hanches.

Il renfile son pantalon à la va-vite pendant que sa pouffiasse redescend sa robe sur ses cuisses.

Elle me dit quelque chose...

Une grande brune maigrelette avec d'énormes obus, les sourcils bien trop épilés à mon goût, de faux cils, une bouche épaisse et une manucure parfaite. Je suis sûre de l'avoir déjà vue quelque part, mais où ? Elle me regarde en plissant les yeux et je devine qu'elle a compris mon interrogation.

— Je suis Aline Gerard, la patronne de Damien.

Sa patronne...

Mais oui ! Je me souviens d'elle. Je l'ai aperçue lors de la fête de Noël de leur boîte. Je me rappelle qu'elle portait une grande robe rouge de haute couture avec des escarpins pailletés. Elle avait une allure hautaine et détestable.

— Quoi ? Tu voulais obtenir une promotion canapé ? lâché-je dans un rire sans joie en reportant mon attention sur cet enfoiré qui partage ma vie depuis deux ans.

— Non, écoute, ce n'est pas ce que tu crois !

Naaann... Il n'a pas osé ?! Il n'a pas osé me sortir cette phrase bateau qui ne veut absolument rien dire. Dites-moi que je suis en train d'halluciner.

En plus de me tromper avec une bimbo siliconée, il me prend pour une demeurée.

— Ce n'est pas ce que je crois, non, c'est ce que je vois, connard ! bramé-je en le fusillant d'un regard noir.

J'essaye de me contenir pour ne pas lui sauter à la gorge. Seulement, cela s'avère extrêmement difficile, face à son air d'abruti, pris la main dans le sac... ou devrais-je dire, au fond de cette greluche qui me nargue avec un petit sourire satisfait en coin.

Je commence par lequel des deux ? J'arrache d'abord les yeux de cet éjaculateur précoce ou de cette garce ?

— Depuis combien de temps ça dure ? Depuis combien de temps tu me trompes ?

Il avance vers moi en essayant de m'attraper le bras. Cependant, je recule d'un pas vif et heurte le mur, me faisant très mal. Je ne montre rien et hurle :

— Ne me touche pas ! Je te l'interdis, tu m'entends ?!

— Bon, eh bien, moi, je vais y aller... Appelle-moi quand tu seras dispo', minauda la garce auprès de Damien qui ne bronche pas.

Elle plaisante ?! Je vais m'la faire.

Elle passe devant moi avec une moue moqueuse et me lance :

— Désstresse... Il s'agit que de sexe. Ça n'a pas d'importance.

Pas d'importance ? Elle se fout de moi !

Bien sûr que ç'a de l'importance. C'en a pour moi, en tout cas. Comment peut-elle me dire ça comme ça, alors qu'elle vient de se faire baiser par mon mec ? N'a-t-elle donc aucun respect pour elle-même ?

Elle s'arrête et grimace en me reniflant.

— Mais... C'est quoi cette odeur infâme ? Je comprends mieux pourquoi tu es cocue, ma chérie. Tu pues toujours autant ?

OK, je craque !

Je relève fièrement le menton avec un sourire sournois, puis, ni vue ni connue, j'avance mon pied vers le sien. Là, elle s'écroule de tout son long dans un petit cri aigu. Damien se jette sur elle, affolé.

— Aline...

— Oups ! fais-je en mettant ma main sur ma bouche, faussement confuse. Bon sang, que je peux être maladroite, parfois.

— Elle m'a pété le nez, geint la garce, à mes pieds.

Damien l'aide à se relever et du sang s'écoule de ses narines. Dommage. Je pense que c'était la seule chose que la garce n'avait pas refaite.

— Contacte vite ton chirurgien, rigolé-je amèrement.

Oui, amèrement, parce que finalement, même si je prends mon pied en ce moment à regarder son nez déboîté, ma fierté en a pris un sacré coup. Pourtant, j'ai l'habitude d'être au centre de l'attention avec mes dix pouces et mes deux pieds gauches.

— Tu ne perds rien pour attendre, pétasse ! me menace-t-elle en me pointant du doigt.

Non, mais, c'est l'hôpital qui se fout de la charité, là.

Je ne perds rien pour attendre ?! Alors qu'elle se tape mon mec derrière mon dos... J'aurai tout entendu. Et cet abruti qui se soucie plus d'elle que de moi, j'ai une folle envie de l'égorger. En fait, non, j'ai plutôt envie de lui arracher ses parties génitales et de mettre le tout dans mon mixeur.

— Je t'appelle, d'accord ?! On se verra demain au boulot. Je suis sincèrement désolé, ma chérie.

Ma chérie ?! Je vais le trucider !

Comment ose-t-il l'appeler « *Ma chérie* » ? Et devant moi qui plus est. Je ne sais pas si je suis triste, amère, furieuse ou totalement anéantie. Je crois que je suis en train de vivre la pire journée de ma vie.

D'abord, je perds *encore* mon job. Cela étant, je m'étale comme une crêpe sur le trottoir en réalisant que j'ai atterri sur une crotte de chien. Ensuite, je découvre mon mec en train de baiser une autre femme. En plus, cette garce ose me narguer. Oui, je confirme, c'est la pire journée de mon existence.

Blessée dans mon amour-propre, je me précipite dans la chambre, ouvre l'armoire ainsi que la commode, et balance toutes mes fringues sur le lit, puis attrape ma valise. Je dois vite sortir d'ici avant de commettre un meurtre et en prendre pour quinze ans. Quoique... je pourrais plaider la folie passagère et le crime passionnel.

Pas mal comme idée.

Il faut que je réfléchisse un peu. OK, j'ai le choix entre le tuer d'une balle dans la tête, mais ça ne constituerait plus un crime passionnel et... je n'ai pas de flingue. Lui enfoncer un couteau dans le cœur ? Ouais, non, je n'aurais sans doute pas le cran de faire ça, et, en plus, ça mettrait du sang partout. Oh, j'ai trouvé ! Je pourrais l'empoisonner à petit feu.

Argh, je le hais !

Je veux qu'il sorte de ma vie à tout jamais. Je le déteste. Il m'a trompée. Je ne peux pas le lui pardonner. En plus, il n'a pas l'air d'avoir de remords et c'est pire que tout.

Il me rejoint dans la chambre d'un air penaud. Ça m'énerve encore plus.

— Ce n'est vraiment pas ce que tu crois.

S'il continue à me sortir cette phrase sans queue ni tête, je vais vraiment l'écharper. Il faut que je me barre d'ici au plus vite.

— Zélie, ma puce... Comme Aline te l'a dit, ce n'est que du sexe sans importance.

Finalement, je vais opter pour une balle entre ses deux yeux et en prendre pour quinze ans.

— Du sexe sans importance, grincé-je. Tu te fous de moi, j'espère ?! Damien, tu m'as trompée. En plus, tu as eu le culot de l'appeler « *Ma chérie* » sans te soucier de moi. Hors de question que je te pardonne.

— Mais...

Je me retourne vivement vers lui, rageuse.

— Combien de fois m’as-tu trompée ? Je veux savoir ! Il y en a eu d’autres avant elle ? Et combien de fois as-tu couché avec cette garce ?

— Ne l’insulte pas... Elle...

— Elle, quoi ? insisté-je.

— Elle n’est pas frigide comme... toi !

Oh, il a osé, l’enfoiré !

Je sors de mes gonds et lui balance :

— Je ne suis pas FRIGIDE ! Excuse-moi s’il me faut plus qu’une ou deux léchouilles dans le cou et trois coups de reins pour me faire grimper aux rideaux.

— Aline ne s’en plaint pas, rétorque-t-il.

— Alors, retourne la baiser et oublie-moi, connard ! m’offusqué-je de sa remarque.

Je ne sais pas si je suis en colère, si je me sens offensée ou tout simplement triste. Sans doute, les trois à la fois. Je n’arrive pas à croire qu’il se dédouane de son acte en me lançant que je suis frigide. En tout cas, Rocco ne m’a jamais laissée sur ma faim et m’excite dès que je le mets sur *On*.

Il s’approche de moi en baissant la tête et tente de me prendre la main quand, soudain, il arrête son geste. Il grimace en se redressant.

— Tu... C’est quoi cette odeur ?

L’odeur d’une journée de merde !

Je ne compte pas lui répondre, mais me tirer le plus rapidement possible, très loin de lui. Hors de question que je reste ici une minute de plus.

Je le bouscule et pars dans la salle de bains rassembler tout mon nécessaire de toilette aussi vite que je le peux, sans oublier Rocco, puis retourne dans la chambre. Je fourre le tout dans mon bagage et le ferme en lançant un regard noir à Damien.

— Tu ne peux pas partir comme ça... Zélie, écoute-moi, s’il te plaît.

— Oh, que si ! Ciao ! Basta ! *Tu figlio di un² !*

Oui, je sais, quand je suis très énervée, j’ai tendance à balancer des jurons en italien. J’ai toujours été très douée pour les langues. Je sais parler anglais, italien, allemand et espagnol.

— Tu ne peux pas partir comme ça ! réplique-t-il.

— C’EST FINI !

— OK, alors je veux que tu me le dises de ta bouche.

Il est con ou quoi ?!

— Tu crois que je te l’ai dit par quel trou ? beuglé-je, hors de moi.

— Tu ne peux pas me quitter à cause de quelques parties de jambes en l’air, m’attrape-t-il le bras.

Je le scrute en serrant les mâchoires pour ne pas lui déverser toute la haine qu’il m’inspire à ce moment précis.

— C’est juste de la baise sans importance, répète-t-il d’un air détaché.

Je vais le tuer !

— Toi, j’chte ker³.

Mon cœur fait une embardée à ses paroles et je lâche un rire cynique.

— Retire ta main, haché-je lentement mes mots. Ne m’appelle plus, oublie-moi parce qu’il n’y a plus de toi et moi. Je ne veux plus jamais te revoir... Jamais ! *Va t’faire lanlaire*⁴ !

Je retire brusquement mon bras, rejoins l’entrée sans écouter ses excuses pour me retenir et claque la porte avec hargne.

Ça, c’est fait !

Je n’en reviens pas qu’il ait osé me dire qu’il m’aimait après ce qu’il a fait.

Toi, j’chte ker... Et mon cul, c’est du poulet ?!

-
1. *Pet Sitter* : garde les animaux des clients à leur domicile pendant leur absence ou directement chez lui. Son travail consiste à nourrir, promener, soigner et donner de l’affection aux animaux (chiens, chats, rongeurs, etc...).↵
 2. *Tu figlio di un* : espèce d’enfoiré.↵
 3. *J’chte ker* : je t’aime.↵
 4. *Va t’faire lanlaire* : va te faire voir.↵

2

Qui ne tente rien n'a rien

Zélie

Arrivée en bas de mon immeuble, la température s'est rafraîchie. Je resserre un peu plus les pans de mon blouson sur ma poitrine en me rappelant que j'ai toujours mon gilet accroché à ma taille, qui cache mon jean plein de...

Argh !

Je dois vite me trouver un endroit chaud et prendre une bonne douche. J'appellerais bien Jeanne, malheureusement, je sais qu'elle n'est pas disponible. Hier, elle m'a annoncé qu'elle partait trois jours en Normandie, dans la maison de vacances de ses parents adoptifs, avec son *crush* du moment. Ma copine préfère ne pas s'attacher, prônant sa liberté et le *Girl Power* à fond. Pour ainsi dire, avant Damien, je n'ai jamais eu de copain officiel. J'étais comme elle, je me contentais d'une nuit. Si j'avais su ce qui allait m'arriver, je ne me serais pas attardée sur lui, et, à l'heure actuelle, j'aurais toujours un toit au-dessus de ma tête. Parce que là, clairement, à part aller à l'hôtel, je ne sais pas où me réfugier. Je considère Jeanne comme ma seule amie, ma famille. Nous nous connaissons depuis toujours et cela a été un crève-cœur lorsqu'elle a quitté notre famille d'accueil et qu'elle a été recueillie par un couple fortuné. Néanmoins, je me suis sentie

très heureuse pour elle. L'adoption est rare passé l'âge de huit ans. Les gens préfèrent les bébés. Bref, à douze ans, elle est partie, et moi, je suis restée. Puis, à mes dix-huit ans, j'ai été forcée de les quitter et de me débrouiller seule. Jeanne a perdu ses parents à cinq ans dans un accident de voiture et personne de son entourage ne pouvait s'occuper d'elle. Nous nous sommes rencontrées de cette façon. Seulement six mois d'écart nous séparent et nous avons tout de suite été proches.

Je n'ai pas gardé contact avec notre famille d'accueil, alors je ne me vois pas sonner à leur porte.

La pluie commence à tomber et je grogne sur ma situation. D'une, je n'ai plus de boulot. De deux, je n'ai plus de mec. De trois, je n'ai plus de logement, et, de quatre, j'ai envie de pleurer sur mon triste sort. Je souffle et ravale mes larmes, car ce n'est clairement pas le moment de me laisser abattre. Je dois trouver un toit pour les deux prochains jours, jusqu'à ce que je puisse contacter mon amie. Oh, je sais bien que si je l'appelais, elle le planterait dans la seconde et viendrait à mon secours, seulement, ça fait longtemps que j'ai appris à me dépêtrer sans l'aide de personne.

Je commande un Uber qui sera là dans cinq minutes, puis je consulte Google pour rechercher l'hôtel le plus proche. Par chance, j'en trouve un pas cher dans le centre-ville, où il y a encore des chambres de libres.

Je m'engouffre dans la voiture, regarde une dernière fois mon ancien logement avec un goût amer, puis je donne l'adresse de l'hôtel au chauffeur qui se contente de rentrer la destination dans son GPS.

Dépitée, je dépose mon sac à main sur la table de ma chambre, et ma valise, sur le lit. Je me sens soudainement épuisée par tout ce qui m'est tombé dessus, aujourd'hui. Si je le pouvais, je me terrerais dans un trou. J'aimerais raconter tous mes soucis à Jeanne, néanmoins, je ne veux pas la déranger, d'autant plus qu'elle doit être bien occupée avec... Mince, je ne sais plus comment il s'appelle. Aucune importance, il aura disparu de la circulation après leur escapade.

Ma chambre est simple et propre. Un lit double avec une couverture blanche comme les rideaux, et, en plus du bureau, il y a une penderie sans porte. Je trouve la salle de bains petite, toutefois les serviettes ont l'air douces. Je me déshabille, mets mes fringues dans le sac plastique que j'ai pris l'habitude de toujours laisser dans ma valise pour le linge sale, puis je

file sous la douche avec empressement. Le jet d'eau chaude est un pur délice. Je bascule la tête en arrière afin d'évacuer toute la tension que mon corps a accumulée ces dernières heures. Une fois lavée, rincée, je m'essuie en sentant un énorme coup de barre prendre possession de moi. J'enfile une culotte en coton ainsi qu'un petit débardeur noir avant d'aller me réfugier sous les draps blancs qui n'attendent que moi. Là, sans savoir le pourquoi du comment – enfin si, je connais la raison... Damien –, je m'effondre en larmes contre mon oreiller. Je repense à tout ce que nous avons vécu depuis le premier jour. Les souvenirs m'assaillent de plein fouet. J'aimerais revenir en arrière et savoir ce que nous avons foiré pour en arriver là. OK, notre relation était loin d'être parfaite, mais quand même, tout ne me semblait pas non plus... Oh, et puis merde ! Si, je dois bien l'avouer, cela n'a jamais été la folle passion. En plus, je prenais plus mon pied avec Rocco qu'avec lui. Puis, tous ses petits défauts m'énervaient au plus haut point. En réalité, je crois que je suis soulagée de me retrouver à nouveau célibataire et libre, bien que mon ego en ait pris un sacré coup.

Épuisée, je m'endors dans un sommeil sans rêves.

Lorsque je me réveille, la pénombre a envahi la pièce. La nuit vient sûrement de tomber. Je ne sais même pas combien de temps j'ai dormi. Je me lève en sentant mes yeux gonflés, puis pars dans la salle de bains pour examiner mon visage.

Ah ouais, quand même...

Je grimace devant ma mine défaite. Je regarde l'heure en soupirant au moment où je vois affiché « vingt-deux heures », parce que je n'ai plus du tout envie de dormir. Ce que je veux : me vider la tête et, pourquoi pas, baiser avec le premier venu. Je me demande alors comment agirait Jeanne dans une telle situation. Je me rends à l'évidence : elle s'enverrait en l'air. En plus, elle serait folle furieuse si je lui disais que je suis restée dans une chambre d'hôtel à déprimer pour un mec qui n'en vaut pas la peine, et que, en plus, il m'a trompée plus d'une fois. Depuis le début, mon amie ne l'appréciait pas vraiment, elle pensait qu'il cachait un côté fourbe. Quant à lui, notre relation trop fusionnelle le dérangeait et il exécrait son exubérance. Finalement, elle n'avait pas tort.

OK, ce soir, c'est mon soir !

Déterminée à me venger, ou plutôt, à prendre mon pied avec un autre que Rocco, j'attrape ma boîte de maquillage en imaginant ma copine

m'encourager.

Une heure après, je suis sur mon trente-et-un, plus sexy que jamais et sûre de moi, pour choper *le mec* de la situation. Je porte une robe noire minimaliste, des bas avec porte-jarretelles, sans oublier des dessous assortis. J'ai lâché mes cheveux blonds. Mon maquillage accentue mes taches de rousseur sur mon nez ainsi que mes yeux bleus en amande et ma bouche. Je l'ai toujours trouvée trop pleine, néanmoins elle a un succès fou auprès de la gent masculine. D'ailleurs, ce soir, j'ai opté pour un *gloss* brillant. Je suis parfaite pour une nuit de folie... Enfin, je l'espère. Je veux du sexe. J'ai besoin d'un homme sans tabous, prêt à assouvir toutes mes envies. J'aimerais qu'il m'efface de la mémoire l'image de Damien en train d'en culbuter une autre.

Perchée sur mes hauts talons, je prie tous les dieux pour ne pas casser un talon et me péter une cheville au passage. Avec la chance que j'ai, tout peut arriver. Je descends au bar de l'hôtel, la tête haute, avec une allure de femme fatale à la Sharon Stone dans *Basic Instinct*¹, bien décidée, pour une fois, à trouver un beau mâle à la hauteur.

Grosse déception : le bar totalement vide, mes espoirs de sexe débridé s'envolent instantanément. Je regarde par la fenêtre, mes épaules s'affaissent en voyant la pluie tomber. Malheureusement, je n'ai pas de parapluie et je n'ai pas envie de me retrouver trempée. Je reporte mon attention sur la pièce. Des fauteuils en cuir marron sont disposés autour des tables basses en cuivre. Le comptoir du bar est assez grand, il y a plusieurs chaises hautes assorties aux fauteuils, où une dizaine de suspensions les éclairent. L'ambiance me paraît très chaleureuse.

Je m'avance vers le bar et lâche :

— *I fait un tims d'quien*².

Je relève la tête, puis remarque que le barman me regarde avec des yeux ronds. Je réitère :

— Il fait vraiment mauvais, dehors.

— En effet... Que puis-je vous servir ? dit-il avec un accent américain super sexy.

D'ailleurs, en le détaillant, il n'y a pas que son accent que je trouve sexy. Ce mec est carrément canon. Je suis subjuguée par ses yeux gris-vert absolument magnifiques. Mon regard s'étend sur ses cheveux d'un blond

californien, légèrement ondulés, qui lui tombent presque sur les épaules. Vu leur brillance, je suis certaine qu'ils sont doux. Je ne sais pas pourquoi, toutefois, à cet instant, j'aimerais bien passer mes doigts dedans pour vérifier ce que j'avance. Son nez est droit, et sa mâchoire carrée, parsemée d'une barbe de trois jours, souligne sa bouche charnue.

Piouuu... Il a vraiment, mais alors vraiment, une belle gueule.

Néanmoins, je tique en voyant sa tenue qui ne ressemble pas à celle d'un barman. Le canon porte un polo gris près du corps qui moule à la perfection ses larges épaules. Cependant, je ne peux pas voir le reste à cause du comptoir qui me gêne la vue.

Argh, dommage !

— Un Martini Dry, s'il vous plaît.

Je suis plutôt du genre à aimer la bière, malgré tout, ce soir, j'ai besoin d'un alcool plus fort.

Il prépare mon cocktail, puis il se sert un whisky avec de la glace après avoir posé mon verre devant moi.

— *Merci eun' mass' !*

— Pardon ? plisse-t-il les yeux.

— Merci beaucoup ! répété-je dans un meilleur dialecte, en savourant mon olive verte.

— Hmm... Désolé, c'est la première fois que je viens en France et je ne connais pas toutes vos expressions.

— Pourtant, vous travaillez ici.

— Non, du tout ! se marre-t-il en me jetant un clin d'œil.

Hein ?!

— Que faites-vous derrière le bar, alors ?

— Il n'y avait personne et j'avais soif, hausse-t-il les épaules.

Je cligne des yeux et ouvre la bouche comme une idiote en réalisant qu'il est un simple client de l'hôtel. Je suis scotchée par son audace.

— Vous ne craignez pas que la direction vous surprenne ?

— Faut prendre des risques dans la vie.

S'il savait tous les risques que je prends, rien qu'en me levant chaque matin, il ne dirait pas ça.

— Pourquoi, Lille ? l'interrogé-je en ignorant sa remarque. Ne vous méprenez pas, j'adore ma ville, mais si c'est votre premier voyage en France, vous auriez pu choisir Paris.

— Je ne suis pas là pour faire du tourisme, fronce-t-il les sourcils en descendant son verre d'une traite.

— Pour les affaires ?

Il incline la tête d'un air amusé et réplique :

— Vous êtes toujours aussi curieuse ?

— L'une de mes caractéristiques, souris-je.

— Laissez-moi deviner, l'une de vos autres caractéristiques ne serait-ce pas la franchise ?!

Bien vu !

Je déteste les faux-semblants, les hypocrites et le mensonge. J'aime que les choses soient dites clairement. Cela est sans doute dû au fait d'avoir été abandonnée par ma mère à la naissance. Je ne lui en veux pas. Dans une lettre qu'elle a laissée, j'ai compris qu'elle n'avait pas eu le choix. Depuis, je me suis promis, il y a bien longtemps maintenant, que je ne commettrai pas l'erreur de tomber enceinte sans être sûre d'avoir trouvé la bonne personne et de pouvoir assumer mon enfant. Surprendre cet enfoiré de Damien en train de prendre son pied avec sa pétasse de patronne me confirme que j'ai raison sur ce point. D'ailleurs, je ne me laisserai plus avoir par les sentiments, sans être certaine qu'ils aillent dans les deux sens.

— Alors ?

— OK, seulement si vous me dites ce que vous faites dans cet hôtel à cette heure tardive, à boire toute seule.

Il en profite pour nous resservir un verre. Je souris d'être tombée sur lui, ce soir. Il est canon, et, en plus, il a de la répartie. J'adore ça !

Je décide de ne pas me démonter et il lui balance d'une traite :

— *Ch'te vos d'ichi !* Les hommes sont des *kiens* ! Le gars t'fait de *biaux* discours et quand t'as le dos tourné, il *baisse une pourisse*, ragé-je. Vous pensez qu'à la *quéquette* ! Bref, il a osé m'dire, *j'chte ker, c't'andouille*³.

Face à ma diarrhée verbale, le barman canon s'en décroche la mâchoire.

— Je parle, j'écris et comprends parfaitement le français, mais là, excusez-moi, je n'ai pas saisi un traître mot de ce que vous venez de dire.

— *Brun !*

Je me rends compte que je lui ai parlé en ch'ti. Forcément, il n'a rien pigé. Ce n'est pas plus mal, finalement. Je ne veux pas qu'il me prenne pour une pauvre fille qui s'apitoie sur son triste sort. J'ai toujours essayé d'être forte et de prendre la vie du bon côté bien que je sois née sous une

mauvaise étoile. Mes yeux s'ancrent aux siens, une vague de chaleur s'empare de mon ventre.

Ça vient d'où, ça ?

C'est bien la première fois que je regarde un mec et que ça me procure cet effet-là. Peut-être est-ce lui, mon coup d'un soir ? Après tout, il donne chaud comme la braise. D'autant plus que je suis sûre que ses doigts sont aussi magiques pour préparer un cocktail que pour titiller un clitoris.

— Brun correspond à une couleur...

— Oui, mais ça veut aussi dire *merde* en patois.

— En patois ? écarquille-t-il les yeux.

— Nous sommes à Lille... La plupart des gens ici parlent ch'ti. Le patois ch'ti.

Là, il me regarde encore plus bizarrement. L'alcool aidant, je décide de ne pas y aller par quatre chemins. Je suis descendue dans ce bar pour baiser et je ne compte pas me démonter.

— OK, je vous la fais en version française... J'ai surpris mon mec en train de culbuter sa connasse de patronne, donc j'ai besoin d'un Rocco au naturel.

— Putain... Même lorsque vous vous exprimez dans un français parfait, je ne comprends rien, éclate-t-il de rire. Attendez... je vais essayer... Vous êtes ici parce que vous avez surpris votre mec dans les bras d'une autre et vous voulez baiser avec le premier venu. Je suis bon ou pas ?

J'acquiesce en sentant mes joues rosir.

— Ça te va si on se tutoie ? me demande-t-il, amusé.

— Ouais...

— OK ! C'est qui, Rocco ?

— Ben, mon vibro' !

— Oh, putain ! s'esclaffe-t-il. Merde, tu es exceptionnelle dans ton genre.

— Je suis moi.

— Tu es toi, rigole-t-il. Et le « toi » a un prénom ?

— Zélie.

— Declan. OK, je veux bien te répondre. Je suis venu rencontrer mon père et... je n'aurais pas dû. Très mauvaise idée !

En disant cela, il fronce les sourcils et son regard se perd dans son verre presque vide. Je me sens soudain mal à l'aise d'avoir autant insisté, car je vois bien que cela le perturbe de parler de lui.

— Je repars demain, ajoute-t-il, en me fixant.

Ses yeux gris-vert me déstabilisent. Je me mordille la lèvre en regardant sa bouche qui m'attire beaucoup trop.

Je réfléchis alors à la situation, configuration idéale. Il est seul, je suis seule et il repart demain, donc je ne le reverrai jamais de ma vie. Parfait ! Sauf... Zut ! Je n'avais pas pensé que peut-être, il était en couple. Et puis, je ne suis pas sûre de lui plaire.

Tant pis ! Qui ne tente rien n'a rien.

-
1. *Basic instinct* : thriller érotique franco-américain-britannique réalisé par Paul Verhoeven et sorti en 1992.↵
 2. *I fait un timps d'quien* : Il fait un temps détestable.↵
 3. *Ch'te vos d'ichi ! Les hommes sont des kiens ! Le gars t'fait de biaux discours et quand t'as le dos tourné, il baisse une pourisse, ragé-je. Vous pensez qu'à la quéquette ! Bref, il a osé m'dire, j'chte ker, c't'andouille* : je te vois venir ! Les hommes sont des chiens ! Le gars te fait de beaux discours et une fois que tu as le dos tourné, il baise une salope. Vous pensez qu'au sexe ! Bref, il a osé me dire, je t'aime, cette andouille.↵

3

Une nuit et basta !

Zélie

J'inspire un bon coup et prends mon courage à deux mains.

— Tu... tu as quelqu'un ? Non, parce que je me dis que si tu es *tout ceu'*¹ et que je te plais, tu pourrais être mon Rocco pour la nuit.

Il recrache la gorgée qu'il venait d'avaler et se met à tousoter en se tapant la poitrine.

— Je ne savais pas que les Françaises étaient si directes, se frotte-t-il le front. Mais, OK.

OK ?!

Ni une ni deux, il me prend la main et nous entraîne sans un mot dans l'ascenseur. Il appuie sur le bouton du troisième étage, puis dès que les portes se referment, je me retrouve le dos entre la cloison froide, et lui, qui, à l'inverse, est chaud comme la braise. Il prend mon visage dans ses mains et frôle mes lèvres des siennes. D'un coup, la tension entre nous devient brûlante. Tandis que son parfum alerte mes sens, mon cœur, lui, bat la chamade. Avec empressement, sa bouche vient se coller à la mienne. Il presse la bosse de son pantalon contre mon ventre, je frémis. Sa langue se fraie un passage entre mes lèvres et vient s'enrouler délicatement autour de la mienne dans une danse sensuelle. Son baiser, d'abord tendre, devient

rapidement bien plus érotique, sauvage. La température de mon corps augmente d'un coup. Je sens une goutte de sueur longer ma colonne vertébrale, ainsi que mes tempes transpirer lorsqu'il soulève l'une de mes cuisses pour presser un peu plus son érection contre mon entrejambe humide.

Bon sang, ce mec m'enflamme. Je n'ai jamais autant mouillé de ma vie bien que j'aie toujours mes fringues, et cela ne vient que de commencer.

— Tu sens l'effet que tu me fais, ma jolie ? murmure-t-il à mon oreille.

Oh, que oui !

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent, nous rappelant où nous sommes, mais surtout dans quelle position outrageuse nous nous trouvons. Il me relâche bien trop vite à mon goût, me laissant pantoise. Néanmoins, il me prend la main à la fois avec douceur et autorité, puis nous longeons le couloir. Il s'arrête devant sa chambre où il passe le badge pour l'ouvrir. Je ne suis soudain plus du tout sûr de ce que je m'apprête à faire. Après tout, je ne connais rien de lui à part son prénom. Ça pourrait être un tueur en série, un acteur de films pornos ou avoir des boutons sur tout le corps... Et s'il était réellement un tueur en série ? Il pourrait vouloir me violer... N'importe quoi ! Je lui ai proposé que nous couchions ensemble, et vu comment je mouille, nous sommes loin d'un futur viol potentiel.

— Arrête de réfléchir pour redevenir la nana sûre d'elle qui m'a proposé un plan cul super excitant, me sort-il de mes pensées lugubres, tandis qu'il m'embrasse le cou et que ses mains se promènent partout sur mon corps.

C'est juste un beau gosse, alors laisse-toi aller.

Je l'ai voulu à la seconde où j'ai croisé son regard ; en plus, il m'a tout de suite inspiré confiance. Je n'ai aucune excuse pour hésiter.

Je fais taire ma voix de la raison en attrapant les pans de son pull pour le lui retirer. Il m'aide dans ma tâche, enlève par la même occasion son tee-shirt blanc et je prends le temps d'admirer son corps d'athlète.

— Putain, soufflé-je, totalement ébahie.

Il ressemble à un surfeur taillé en V. Les épaules larges, les bras musclés, des pectoraux ainsi que des abdominaux absolument divins. Et surtout, pas un seul bouton à l'horizon. Ce mec est parfait.

La vache !

— J'ai l'impression que ce que tu mates te plaît, s'amuse-t-il.

— Ouais, confirmé-je, absorbée par le paysage.

— À mon tour ! lance-t-il d'un air arrogant.

— Hein ?!

— Retire ta robe... lentement.

Mes yeux reviennent vers les siens dans lesquels je remarque une lueur brillante et impatiente, sans doute celle de me découvrir nue. Mes cuisses se referment, mon poulx accélère entre peur et excitation. Peur de coucher avec un inconnu ; l'excitation, justement de l'inconnu.

J'inspire profondément et baisse la fermeture Éclair du dos de ma robe, puis je descends les bretelles pour enfin glisser mon tissu le long de mon corps, d'une façon sensuelle. Il passe sa langue entre ses lèvres, je mordille les miennes en sentant tout plein de papillons danser dans mon bas-ventre. Mes membres tremblent, ma bouche s'assèche, mes mains deviennent moites, mon cœur est sur le point d'exploser.

Nue devant lui, enfin en dessous et porte-jarretelles, je déglutis en attendant sa réaction qui ne se fait pas attendre.

— T'es magnifique...

D'un coup, il se jette sur moi, puis attrape mon cul pour me soulever. J'enroule mes jambes autour de ses hanches en m'accrochant à ses larges épaules. Il me dépose sur le lit et admire mon corps avec un sourire à tomber à la renverse.

— Je vais te faire jouir comme jamais tu as joui de toute ta vie, ma jolie. Et toute la nuit, m'assure-t-il, sûr de lui.

Sans me laisser le temps de répondre, il retire mon string, sa bouche envahit mon intimité. Sa langue lèche ma fente humide et je lâche un :

— Ohhh...

Il éclate de rire, toutefois, il ne s'arrête pas pour autant. Il écarte un peu plus mes cuisses de ses mains fermes. Sa langue savoure tout mon intérieur et ses doigts s'enfoncent en moi avec une facilité déconcertante, puis il tourne mon bouton de chair gonflé avec son pouce. Je perds complètement pied.

— Declan... Ohhh... *Brun !*

— Vas-y, jouis ! Parce qu'après, je vais violemment venir en toi, dit-il d'une voix suave qui me rend folle de désir.

Mes papillons explosent dans mon ventre. Je laisse échapper un cri si puissant que je suis certaine que toute la ville m'a entendue. Mes jambes tremblent, mon cœur frôle la crise cardiaque et je sens mon entrejambe trempé.

— J'adore ton son, ma jolie.

Encore tremblante, j'essaye de reprendre une respiration normale, tant bien que mal.

— *J'ai pu d'haleine*², réponds-je d'une voix saccadée.

Il retire son pantalon ainsi que son boxer, ouvre le tiroir de la commode pour prendre une protection, mais avant qu'il ne la déchire, je la lui pique en le poussant pour qu'il se mette sur le dos. Au lit, je suis loin d'être une étoile de mer et compte bien, moi aussi, profiter de lui. Je lui grimpe dessus avec assurance alors que Declan arque un sourcil.

— C'était mon idée. À mon tour *d'juer*³, annoncé-je d'une voix sensuelle en posant la capote à côté de nous.

— Je suis tout à toi, ma jolie, met-il ses mains derrière la tête avec un sourire amusé.

J'attrape sa verge d'une main, tout en me passant la langue entre les lèvres pour le provoquer, sans quitter son regard gris-vert qui me fascine. Mes va-et-vient avec ma main, d'abord lents, sont maintenant plus rapides ; la respiration de Declan accélère. Je glisse sur ses cuisses, puis me penche. Je donne un coup de langue sur son gland pour goûter son liquide préséminal avant de lécher son membre long et épais, sur toute sa longueur, tout en massant ses bourses. Il émet un grognement, ce qui m'incite à continuer. Je m'enfonce le plus loin que je le peux en le savourant. Je gémis. Il empoigne mes cheveux en râlant de plaisir alors que je resserre un peu plus mes lèvres autour de sa queue, de plus en plus dure.

— J'vais tout lâcher ! me prévient-il.

— Hmm...

Je continue de le sucer en accélérant la cadence quand plusieurs jets envahissent ma bouche, puis ma gorge. Je les avale jusqu'à la dernière goutte en remarquant qu'il ferme fortement les yeux en s'accrochant à mes cheveux d'une poigne autoritaire. Impatiente, je n'attends pas qu'il débande et déchire l'emballage. Je déroule le préservatif sur son membre encore raide, puis m'enfonce d'un coup sur lui qui attrape mes hanches.

— Troisième manche ! *Ch'uis à l'presse*⁴.

J'ondule en gémissant, les mains posées sur ses pectoraux solides comme de la roche et bascule la tête en arrière. Je monte, descends, monte, descends. Je suis à deux doigts de jouir encore au moment où il vient titiller mon clitoris. Il me relâche et se redresse pour lécher mes bouts roses,

hautement sensibles. Il les suçote, les tire, souffle dessus. Je frémis à ce doux supplice.

À vingt-quatre ans, j'ai couché avec cinq hommes et aucun ne m'avait jamais procuré autant de plaisir ni même pris le temps de me satisfaire. Avec lui, j'ai l'impression de découvrir mon corps, ainsi que toutes les sensations sensationnelles que peut provoquer le sexe.

Je suis soudain prise de soubresauts et enroule mes bras autour de sa nuque, puis me laisse emporter par l'orgasme qui fait trembler tout mon corps. Je crie comme cela ne m'était jamais arrivé avec aucun autre avant lui.

D'un coup, il nous bascule. Je me retrouve haletante, sous ses muscles bandés à la perfection.

— Declan...

— Quatrième manche, *cowgirl* ! Je t'ai dit que je te ferai jouir toute la nuit et je tiens toujours mes promesses.

Waouh ! Ce mec se dope ou quoi pour avoir autant d'énergie ?

D'une lenteur, d'une incroyable douceur, il s'enfonce en moi, les yeux ancrés dans les miens. Mon ventre rempli, je lâche un long gémissement, tant c'est divin. Il se retire avant de me pénétrer à nouveau, mais cette fois, violemment. Tandis qu'il commence à me pilonner sauvagement, je plante mes talons dans ses fesses, m'accroche à ses épaules et lui griffe le dos.

— Putain, tu me tues, grogne-t-il à mon oreille en me pénétrant plus loin, plus profondément.

Je suis au bord de l'extase. Mes membres tremblent et mon cœur bat si vite que je crains qu'il ne s'arrête à tout instant. Si j'y réfléchis bien, ce serait une belle mort. Sur ma tombe, il y aurait écrit : « *Ici git Zélie Lambert, décédée après un énième orgasme.* » Ça claquerait !

J'ouvre péniblement un œil en sentant mon corps tout courbaturé, et ma nuit me revient d'elle-même en mémoire, avant de me rappeler pourquoi j'ai fini dans les bras d'un inconnu sexy : Damien et sa pétasse de patronne. Sans oublier cette phrase qui m'est toujours sortie par les yeux : « *Ce n'est pas ce que tu crois !* » Le prochain qui me dit ça, je l'égorge.

Heureusement, ma soirée a été au-delà de mes espérances. Je pensais juste m'envoyer en l'air avec le premier venu, néanmoins je ne m'attendais pas à tomber sur un dieu grec, comme Declan, qui a su combler toutes mes attentes sexuelles. La plus belle nuit de ma vie. Ce mec... Waouh ! Je crois qu'il n'y a pas assez de mots dans le dictionnaire érotique, s'il en existe un, pour le qualifier. Il ne m'a pas fait monter au septième ciel, mais plutôt au quinzième. Je n'ai pas le souvenir d'avoir autant joui de ma vie dans les bras d'un homme.

C'était sensuel, doux, tendre, sauvage, érotique, bestial... Oui, tout ça, en même temps. Cette partie de baise mélangée à *faire l'amour*, ben, je ne suis pas certaine de l'oublier un jour.

Je tourne la tête et rencontre l'objet de mes courbatures qui dort paisiblement sur le ventre.

Bon sang, ce gars est trop sexy, trop hot, trop... Trop !

Et moi, il faut que je me barre de sa chambre, fissa. Hors de question que je sois encore là au moment où il se réveillera. Je ne veux surtout pas me sentir gênée et me demander ce que je dois lui dire, même si j'ai toujours un truc à rétorquer.

Je m'extrais du lit et récupère mes fringues que j'enfile rapidement, puis sors de sa chambre avec le regret que je ne reverrai jamais ce dieu grec. Toutefois, c'est mieux comme ça. Après l'échec de Damien, je ne veux plus d'attaches, plus de sentiments, plus rien, juste du sexe. Je ne cherchais rien d'autre hier soir, j'ai eu ce que je voulais. Une nuit et basta !

-
1. *Tout ceu'* : célibataire.↵
 2. *J'ai pu d'haleine* : je suis essoufflée.↵
 3. *D'juer* : de jouer.↵
 4. *Ch'uis à l'presse* : je suis pressé.↵

4

Me marier...

DECLAN

Une semaine plus tard...

— Ah, enfin, soupire Harry, le gérant, mais aussi l'ami de mon grand-père. Tu aurais pu être à l'heure pour une fois et... t'habiller.

— Je poireaute depuis deux semaines, ça pouvait bien attendre cinq minutes supplémentaires. Et je suis habillé.

— Tu ne portes que des baskets et un bermuda trempé.

— Normal, je sors de l'eau.

Exaspéré, il lève les yeux au ciel.

— Pouvons-nous commencer ? demande le notaire qui m'inspecte de la tête aux pieds.

Sans me donner la peine de répondre, je prends place avec nonchalance dans le fauteuil en cuir qui m'est revenu de droit. Harry et le notaire s'asseyent en face de moi.

— Bien. Je suis présent aujourd'hui pour vous lire le testament de votre grand-père ainsi que ses dernières volontés.

Je sais ce qui me revient : tout ! Cela n'est qu'une formalité.

Il étale le fameux document sur mon bureau et en commence la lecture :

— Fils, tu sais que je t’ai toujours considéré comme tel depuis que ta mère a pris la décision de quitter ton père biologique, ce qui était la meilleure chose à faire. Sans doute qu’à ce jour, tu en connais la raison...

Le notaire relève brièvement les yeux sur moi, sûrement dans l’espoir que je lui en donne la raison. Il peut toujours courir. Même à Sam, mon meilleur ami depuis toujours, je n’ai pas encore eu le courage de le lui dire. Juste avant de s’éteindre, Jack, mon grand-père, m’a révélé où il vivait. Juste après l’enterrement, j’ai pris le premier vol pour la France. Il fallait que je le rencontre. Le choc de ma vie. Je m’attendais à tout, sauf à ça. Néanmoins, ça m’a permis de passer la meilleure nuit de ma vie avec la plus belle des femmes qu’il a été donné à mes yeux de voir.

Zélie...

Comment l’oublier ? Amusante, naturelle, sexy, sauvage, avec quelque chose de mystérieux. Je me souviens encore de son parfum. Une odeur fruitée, totalement addictive. Je la chasse de mes pensées et me concentre sur la voix soporifique de mon notaire :

— Tu as toujours été un garçon désinvolte. Désormais, il faut que tu te prennes en main.

Houlà... Je n’aime pas la tournure que prennent les choses. Comment ça, en main ?

— Je sais que tu ne veux pas prendre ma suite. J’ai bien compris que tu avais tes propres rêves, cependant, les rêves ne suffisent pas pour réussir sa vie. Tu dois devenir quelqu’un d’important. Je ne t’ai pas élevé toutes ces années et travaillé jour et nuit pour que tu passes ton temps sur un surf.

Je me redresse nerveusement.

Il me fait quoi, là ?

— Soit, tu es mon seul héritier, donc toute ma fortune te revient. Néanmoins...

Je n’aime pas ça, mais alors vraiment pas du tout.

— Voici la condition.

Mon notaire se racle la gorge. Mauvais signe.

— Tu dois être marié.

Hein ?!

— Quoi ? m’étranglé-je.

Il a pété un boulon ou quoi ?

— Tu as trois-cent-soixante-cinq jours pour trouver la femme idéale et te marier, sinon tout reviendra à mes œuvres de charité, poursuit le notaire

sans relever mon interrogation. Bien évidemment, il faut qu'elle tombe amoureuse de toi et vice-versa, sinon ce sera caduc. Harry connaît bien les femmes, il verra si elle t'aime.

Je tourne la tête vers lui, qui se retient de rire.

— C'est une blague ?!

— Je crains que non, gamin. Jack souhaitait que tu reprennes son affaire, mais comme il savait que ça n'arriverait pas, il s'est dit que si tu refusais de te marier, tu n'aurais pas le choix.

— Exactement, ajoute la voix soporifique. Je vous explique : pour avoir votre héritage, vous avez un an pour vous marier. Si dans un an, ce n'est pas le cas, soit vous reprenez les rênes, soit tout ira aux œuvres de charité, sauf l'hôtel qui sera à vous.

Je nage en plein cauchemar !

Ça ne peut être que ça. Je vais me réveiller.

Il savait que je suis contre le mariage. Je lui ai toujours dit que je n'avais pas besoin d'un bout de papier et d'une alliance pour aimer une femme. Sans cesse, je lui ai répété que cet engagement gâchait tout, que c'était une grosse connerie qui avait été inventée pour emprisonner le couple. Mon grand-père, lui, y croyait. Il a aimé ma grand-mère comme un fou. Elle représentait toute sa vie. Lorsqu'elle est décédée d'un cancer du sein, il ne s'en est pas remis et n'a plus jamais fréquenté aucune autre femme. Il disait que l'on avait qu'un seul et unique amour dans son existence. Que lui, il l'avait connu et perdu.

Quel con, je suis ! J'aurais dû me douter qu'il me ferait une entourloupe pour que je cède. Il a toujours voulu que je sois comme lui : un homme d'affaires responsable. Il détestait me voir sur une planche de surf.

— Putain ! J'ai besoin de cet héritage, merde ! gueulé-je en tapant mon poing sur le bureau, le faisant trembler.

— Je suis désolé, gamin.

— Pas autant que moi, Harry.

Je n'ai pas le choix. Si je veux que mon rêve se réalise, il faut que je reprenne son activité ou que je... Oh, putain, non ! Je refuse de me faire passer la bague au doigt à seulement vingt-cinq ans. Et puis, j'épouserai qui, hein ? Une bimbo ?! Plutôt me faire moine.

Le notaire se lève en rassemblant ses documents et me tend la main que je serre un peu trop fort, vu son visage crispé.

— À dans trois-cent-soixante-cinq jours, monsieur Scott. En attendant, Harry Stanford gèrera non seulement l'entreprise, mais en prendra également la direction.

Il sort du bureau et je fusille Harry du regard.

— Je suppose qu'il n'y a aucun recours.

Son « non » de la tête m'énerve encore plus que s'il avait ouvert la bouche.

— Tu me trouveras à la plage.

Je dois sortir d'ici avant de suffoquer et de tout exploser sur mon passage.

De l'air.

De l'eau.

Une planche.

Voilà de quoi j'ai besoin pour me vider la tête et ne plus penser à cet ultimatum qui vient de s'abattre sur moi.

Pendant plus d'une heure, j'enchaîne les *aerial*¹, les *bottom turn*², les *duck dive*³ et les *hang five*⁴ sans m'épuiser. Lorsque je sors de l'eau, je rejoins Sam qui s'allume une clope.

— Tu avais le *flow*⁵, mon pote, siffle-t-il.

— Éteins ta merde, tu pollues le *spot*⁶, râlé-je en ignorant son compliment.

— Tu ne devrais pas plutôt sourire au lieu de tirer la tronche ? Tu es un homme riche à l'heure qu'il est.

— Nan...

Je me tourne vers mon ami que j'ai retrouvé après mon rendez-vous sans lui en dire la finalité. J'inspire un bon coup et lui explique en détail le testament de mon grand-père. Au fur et à mesure de mon explication, il devient blême.

— Mais... Oh, putain, merde... fait-il, complètement ahuri.

— Ouais, acquiescé-je.

— On a besoin de cet argent.

— Merci, je le sais ! grondé-je.

— Toutes les gonzesses veulent se marier. Trouves-en une assez mignonne, et une fois que tu as ton héritage, tu divorces. C'est simple comme bonjour.

— Tu n'as pas compris ou quoi ?! Il faut qu'elle tombe amoureuse de moi, et moi, d'elle. Je ne peux pas berner Harry. Ce mec lit dans les pensées, j'te jure. Depuis mes deux ans, il n'a jamais avalé un seul de mes bobards. Il lui suffit de regarder quelqu'un cinq minutes pour savoir qui elle est et ce qu'elle ressent. Il possède un don.

— Je n'avais pas pensé à ça, réfléchit-il en se frottant le front.

Il soupire.

— Alors, tu n'as plus qu'à prier pour que l'amour pointe son nez, et te marier, conclut-il.

Me marier...

Retrouvez la suite du roman sur toutes les plate-formes numériques !

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

-
1. *Aerial* : technique qui consiste à utiliser la vague comme tremplin pour s'extraire de l'eau en faisant une figure au-dessus de l'eau.↵
 2. *Bottom turn* : est un virage qui s'effectue en bas de vague.↵
 3. *Duck dive* : technique qui consiste à pousser sa planche sous l'eau et sous une vague déferlante afin de passer la barre facilement.↵
 4. *Hang five* : technique qui consiste à se positionner debout sur le devant de sa planche et de rester en équilibre.↵
 5. *Flow* : On dit d'un surfeur qui a du *flow* lorsqu'il est en accord parfait avec le rythme de la vague.↵
 6. *Spot* : lieu où se rendent les surfeurs pour surfer.↵

OceanofPDF.com

[Les autres ouvrages disponibles chez Butterfly Editions :](#)

[Catalogue GOOGLE](#) - [Catalogue KINDLE](#) - [Catalogue KOBO](#) - [Catalogue APPLE](#)

Retrouvez nos derniers ouvrages sur les différentes plateformes de lectures

J 'chte ker, moi non plus

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Devious Stepbrother

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Royal Contrat

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Unstable feelings #2

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Love and rebirth

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Always You

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Impitoyable BOSS

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Ashes of love

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Angel'Ice #2

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Angel'Ice #1

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Unstable feelings #1

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Stepbrother or lovers ?

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Sexy Saltanov brothers

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Mon pire deal, sexfriend only

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Surtout pas lui

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

After him

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Il est grand de se réveiller pour goûter au bonheur...

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Let's go BOSS !

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

On your skin

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Not devious

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Sexy Campus

[Lien KINDLE](#)

My Lovely Boyfriend

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

The Lawyer #2

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Sexy Santa

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Aimons-nous, c'est Noël !

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Mon BOSS... le pire pote de mon frère !

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Âmes jumelles

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Don't hide from me

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

My Lovely Neighbor

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Much Trouble

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Be My Lover

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Wedding Trouble

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

My Perfect Bodyguard

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Sensual and Tattooed

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

My forbidden Lover

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Luxury

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Insondable BOSS

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Healing desire

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Dark Bodyguard

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

The last fight

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Arrogant BOSS

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Underground - Legender - #3

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

The devil has deep blue eyes

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Underground - Together - #2

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Bad revenge

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

DARK protect

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

LOVE experience

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Mon COLOC... mon crush interdit !

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Underground - Fighter #1

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

The Lawyer #1

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Joyeux Noël et va te faire f***** !

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Devious Man

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Impossible BOSS

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Mon BOSS... le pire ex de ma vie !

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Devious Souls

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Bad BOSS - Résilience - #2

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Bad BOSS - Vengeance - #1

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

Inaccessible BOSS

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

OceanofPDF.com